


S 1069
EX BIBLIOTHECA SEMINARII SANCTI SULPITII PARISIENSIS.
SIG. S.S.S.

E

T.

*stitu-*
*Saint-*
*ageſſe.*
IERE,

*mala non*

rue St Jacques.

MALO,
& Fils, Impr. Libr.
NNES,
LOUET, Libr. rue Royale.

DCC. LXXX V.
*Approbation, & Privilége du Roi.*

# LA VIE

DE

M. LOUIS-MARIE

GRIGNION

DE MONTFORT.

*Missionnaire Apostolique, Instituteur des Missionnaires du Saint-Esprit & des Filles de la Sagesse.*

Par Mr. P. J. PICOT DE CLORIVIERE, Recteur de Paramé.

*In memoriâ æternâ erit Justus, ab auditione mala non timebit. Ps. III.*



*A PARIS,*

Chez DELALAIN Jeune, Lib. rue St Jacques.

*A SAINT-MALO,*

Chez L. HOVIUS, Pere & Fils, Impr. Libr.

*A RENNES,*

Chez Em. G. BLOUET, Libr. rue Royale.

M. DCC. LXXX V.

*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*

# A MADAME VICTOIRE.

MADAME,

*Souffrez que je vienne déposer à vos pieds, la Vie d'un Homme extraordinaire, que la divine Providence, qui veille toujours sur ce grand Royaume, a suscité dans le commencement du siecle, pour y contribuer au salut d'un grand nombre d'ames.*

*M. de Montfort, tant qu'il a vécu, ne s'est jamais fait voir à la Cour des Rois; & , quoiqu'à l'exemple de son divin Maître, il se soit immolé sans cesse pour le bien des hommes; quoiqu'il l'ait procuré d'une maniere éclatante; le mépris, l'opprobre, les persécutions ont été le plus souvent son partage, & la récompense de ses travaux.*

*Ce sont ces titres même que j'allégue pour présenter cet ouvrage à MADAME. Il a besoin d'être décoré d'un nom, tel que le vôtre. Quand la vertu la plus aimable, quand une piété véritable & pleine de sagesse est réunie à ce que la grandeur a de plus relevé, le monde même est forcé d'accorder son suffrage à ce qu'elle juge digne de son approbation. Il faut aussi*

*que cet Oracle de la vérité s'accompliſſe dans cet humble Serviteur du plus grand des Maîtres;* Celui qui s'abaiſſe ſera exalté.

*Ajouterai-je que cet homme de Dieu prophétiſe encore après ſa mort; qu'une ſociété de Miſſionnaires, qu'une Congrégation de ſaintes Filles, décorées du beau nom* de la Sageſſe, *qui toutes deux ſont de grands biens en beaucoup d'endroits de ce Royaume, ſe ſont gloire de l'avoir pour Fondateur.*

*Ces motifs ſont ſans doute capables d'intéreſſer pour cet ouvrage une grande ame, qui ne trouve ici-bas de ſatisfaction réelle, que celle de faire du bien à tout le monde; cependant, je dois l'avouer; ſans la protection de votre auguſte Sœur, qui, comme vous, MADAME, fait la gloire de la Religion; content dans mon obſcurité, j'aurois en ſécret admiré des vertus, qui, étant placées auprès du Trône, ne peuvent reſter inconnues; mais je n'aurois jamais oſé porter mon ouvrage à vos pieds.*

*Je ſuis avec le plus profond reſpect, de*

MADAME,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, P. J. PICOT DE CLORIVIERE, Recteur de Paramé.

# PRÉFACE.

ʼHOMME Apoſtolique, dont nous écrivons vie, a paru au commencement de ce ſiecle. s le temps de ſa premiere jeuneſſe, on l'a ardé comme un modele de perfection; dans âge plus avancé, ceux qui l'ont fréquenté plus, ont remarqué dans lui les vertus les s héroïques, un recueillement profond & ıtinuel, une pénitence égale à celle des :iens Anachorètes, un zele ardent & infati-ɔle; par-tout, les croix, la pauvreté, les miliations, ont été ſon apanage & ſes dé-ɛs. Il a mépriſé le monde, & s'eſt vu lui-mê- l'objet des mépris du monde, qui ne pou-it ſouffrir un homme, qui fouloit à ſes pieds Divinités qu'il encenſe; il a combattu l'en-, & l'enfer de ſon côté n'a jamais ceſſé de le perſécuter en mille manieres; des gens bien eux-mêmes ſe ſont ſouvent déclarés ntrè lui, ne pouvant goûter ce que ſes ma-ɛres avoient d'extraordinaire & de ſingulier; milieu des contradictions, qui ſembloient multiplier ſous ſes pas, il a répandu la ſe-ɛnce Evangélique, & cette ſemence, arroſée ſes ſueurs, a produit les fruits les plus mer-illeux & les plus durables; il eſt mort enfin ımme il avoit vécu, &, depuis ſa mort, ɔpinion que les peuples s'étoient formée de ſainteté, n'a fait que croître de jour en jour; , ce qui paroîtroit incroyable, ſi nous n'en ʼions pas ſous les yeux des témoignages tou-ıurs ſubſiſtans, deux Congrégations reſpec-ıbles, ſe ſont élevées ſur ſon tombeau & ſont

sorties, pour ainsi dire, de ses cendres, pour perpétuer ses œuvres de zèle & de charité.

Voilà l'abrégé de ce que contient la vie de M. Grignion de Montfort, à qui l'on peut sans doute donner un rang distingué, parmi ces hommes véritablement grands, qui ont illustré notre siecle par leur sainteté. En contribuant, autant qu'il est en nous, à le faire connoître de plus en plus, nous croyons entrer dans les vues de notre divin Maître qui se plaît à glorifier, après leur mort, ceux qui pendant leur vie n'ont cherché qu'à s'abaiser pour l'amour de lui. Nous avons cru pareillement travailler à l'édification des fideles, en mettant sous leurs yeux l'assemblage des vertus & des dons précieux, dont le Seigneur avoit enrichi l'ame de ce serviteur zélé. Il ne peut que leur être très-avantageux de voir, par des exemples arrivés en quelque sorte sous leurs yeux, que le bras de Dieu n'est point raccourci, & qu'il n'est rien dont un homme ne puisse venir à bout, quand il est animé de son esprit. Nous ajoutons, que, quoique, dans la vie de M. de Montfort, comme dans celle de tous les Saints les plus anciens, il y ait beaucoup de traits qu'il faut se contenter d'admirer, il en est encore un grand nombre, qui sont tout-à-fait propres à réveiller l'ardeur du commun des Chrétiens, & qu'on peut sans crainte proposer à leur imitation.

Ces raisons nous persuadent que toutes sortes de personnes attachées véritablement à la Religion (car c'est pour elles seules que nous écrivons) verront avec plaisir reparoître, en quelque maniere au milieu d'elles, ce grand Serviteur de Dieu. Mais si ce plaisir est commun à tous les fideles enfans de l'Eglise,

nous avons sujet d'espérer qu'il sera plus particuliérement senti dans ces pays, où il a travaillé davantage, & par ces personnes avec qui il a eu des liaisons plus étroites; ces pays sont la Bretagne, qui lui a donné naissance, & qui a eu part aux premiers fruits de son *Apostolat*; Paris, où pendant long-temps, il a puisé les prémices de l'esprit Ecclésiastique dans une de ses meilleures sources, je veux dire, le Séminaire de S. Sulpice; le Poitou, le Pays d'Aunis, & sur-tout la Rochelle, qu'on peut regarder comme le siege & le centre de ses Missions. Par les personnes avec qui le Missionnaire a eu de plus grands rapports, j'entends en général les Ecclésiastiques séculiers, la plupart des Ordres Religieux, pour lesquels il avoit la plus grande vénération, sur-tout celui de S. Dominique, auquel il étoit spécialement aggrégé; grand nombre de Confréries, de l'un & de l'autre sexe, qu'il a érigées en divers endroits; &, plus encore que les autres, les Missionnaires du S. Esprit, & les Filles de la Sagesse, qui le regardent comme leur Pere & leur Fondateur.

Il y avoit déjà une vie de M. de Montfort, écrite à-peu-près huit ans après sa mort. Elle a le mérite d'avoir paru la premiere, lorsque la mémoire du Missionnaire étoit encore toute récente, & par là, d'avoir conservé long-temps l'impression salutaire que ses Missions avoient faite, sur une multitude presque infinie de personnes. En la lisant, on ne peut s'empêcher d'avoir une haute idée de celui qui en a fourni la matiere; & l'on y trouve un grand nombre de traits édifians, rapportés d'une maniere simple & naturelle;

mais soit que les manuscrits n'eussent pas encore été ramassés, soit qu'elle ait été faite trop à la hâte, on n'y trouve aucun ordre, aucune méthode, la suite des événemens est renversée, le temps n'est marqué presque nulle part, & des faits très-considérables y sont entiérement omis. Ce sont là les reproches, qu'on a faits à cette ancienne vie dans le temps même qu'elle a paru; aussi depuis long-temps, les personnes, dévouées à M. de Montfort, souhaitoient ardemment qu'on en publiât une nouvelle, plus méthodique & plus détaillée.

Pour la faire, cette nouvelle vie, outre l'ancienne qui nous a été de quelque service, nous avons eu des secours, que n'a point eus M. Grandet (*a*), ou du moins dont dont il n'a point fait usage. Ces secours sont 1°. Un Mémoire très-détaillé, fait par M. Blain (*b*), Prêtre, qui avoit été condiscipie de M. de Montfort, tant à Rennes qu'à Paris, & qui avoit été son ami particulier; 2°. La vie de la Sœur Marie-Louise de Jesus, premiere Fille de la Sagesse, écrite par M. Allaire, Chanoine de S. Hilaire le grand, à Poitiers. 3°. Et principalement un recueil très-étendu, fait par M. Besnard, de tout ce qu'il a pu trouver de plus certain, touchant l'homme de Dieu. C'est sur-tout aux soins de ce digne successeur de M. de Montfort, que la nouvelle vie doit son existence. Né à Rennes

(*a*) Prêtre & Chanoine d'Angers, Auteur de la premiere vie.

(*b*) Ecclésiastique de beaucoup de mérite & de savoir. Il a écrit la vie du fondateur des Ecoles Chrétiennes, & est mort Chanoine à Rouen, où il a fait quelques établissemens de charité.

en 1717, un an après la mort de l'homme Apoſtolique, lorſque tout Rennes, toute la Bretagne retentiſſoit encore des bénédictions que *les* peuples lui donnoient, pour les grands biens qu'il avoit faits, il conçut pour lui, preſque en naiſſant, les ſentimens les *plus* vifs d'eſtime & de vénération. Ayant lu *sa* vie, lorſqu'il étoit dans les Ordres ſacrés, il forma dès lors le deſſein de ſe joindre à ſes Miſſionnaires, dès qu'il ſeroit en état de le faire. Il le fit en effet en 1743, & depuis cette époque, il s'eſt donné des ſoins infinis pour raſſembler tout ce qui regardoit M. de Montfort. Il a recueilli ce que MM. Vatel & le Valois en ont laiſſé par écrit, il a fréquenté pluſieurs de ceux qui l'avoient accompagné dans ſes Miſſons, ou qui avoient le plus converſé avec lui; il a même parcouru la plupart des endroits où il avoit demeuré, & n'a compoſé ſon recueil, que de ce qu'il tenoit de témoins oculaires, ou dont il avoit lui-même ſous les yeux des témoignages aſſurés. Après tant de ſoins pour s'aſſurer de la vérité, nous ne croyons pas qu'on puiſſe nous ſoupçonner d'être infideles, & nous pouvons avec le ſaint Auteur de la vie de S. Martin, *conjurer ceux qui nous liront, d'ajouter foi à nos paroles, & de croire que nous n'avons rien écrit, dont nous n'ayons de bons témoignages; car nous n'ignorons pas, qu'il auroit fallu plutôt garder le ſilence, que d'avancer rien de faux.* Au reſte que le lecteur examine les faits par lui-même, & ſelon les regles d'une ſaine critique, il verra, qu'il en eſt bien peu, qui ne ſoient accompagnés de toutes les circonſtances propres à les faire croire.

Obſecro eos qui lecturi ſunt, ut fidem dictis adhibeant: neque me quidquam, niſi compertum & probatum ſcripſiſſe arbitrētur; alioquin

Ce n'eſt point à nous à parler de la maniere

ere quâ a dice- malvif- Sulpit. vitâ B. rtini.

dont ces faits sont rapportés. Nous nous sommes attachés à ne dire que le vrai, & à le présenter dans l'ordre qui nous a paru le plus convenable ; pour la diction, nous avons cru qu'il suffisoit qu'elle fut nette, précise, & pure, sans rien d'affecté ni dans les expressions, ni dans les tours. Un stile oratoire & figuré ne nous semble pas propre en général à cette sorte d'écrits, & beaucoup moins en parlant d'un homme, qui n'a jamais rien aimé que ce qu'il voyoit être parfaitement conforme à la simplicité de l'Evangile. Contents de faire connoître ce qui le regardoit, nous avons également évité, & de nous embarrasser de mille choses, arrivées de son temps, soit dans l'Eglise, soit dans l'état auquel il n'a point eu de part, étant uniquement occupé du soin de glorifier Dieu dans sa vocation ; & de surcharger cette histoire de réflexions morales. Un petit nombre de réflexions de ce genre, que le sujet amenoit comme de lui-même, étoit suffisant pour le but que nous nous proposions. Ce sont des exemples & des faits, & non pas des discours de morale, qu'on s'attend à trouver dans la vie d'un homme remarquable par sa sainteté.

Quant au fonds même de l'histoire, il nous paroît inutile de répondre à ces bruits vagues qu'on faisoit courir contre le missionnaire pendant sa vie, pour le décréditer auprès de ceux qui ne le connoissoient pas, & pour le faire passer dans l'esprit du monde, pour un homme non-seulement singulier, mais extravagant. Le temps, comme il arrive toujours, a dissipé ces faux bruits, & l'on donne universellement à la haute sagesse de M. de Montfort, les éloges qui lui sont dus. S'i

reste encore cependant dans un petit nombre de personnes des préjugés à son désavantage, nous espérons que la lecture de cet ouvrage les fera disparoître entiérement. Je parle toujours de ceux qui prennent les jugemens de l'Evangile pour regle. Nous ne devons pas nous inquiéter des jugemens du monde. On sait de quelle maniere il a traité la souveraine sagesse, lorsqu'elle a paru parmi les hommes. On sait aussi que notre divin Maître a promis à ses plus chers disciples, que le monde ne les traiteroit pas autrement qu'il l'a traité lui-même.

On pourroit nous objecter, avec plus de fondement, que dans la vie du Serviteur de Dieu, nous rapportons des faits, que bien des personnes, même de piété, ont regardé comme des excès blâmables, & pour lesquels il s'est vu plus d'une fois interdit en différens Diocèses. Nous répondons à cette objection, que ce n'est point un panégyrique, mais une histoire, que nous écrivons, & que nous n'avons point dû, au dépens de la vérité, cacher ni dissimuler ce qui pourroit paroître répréhensible dans la conduite du Serviteur de Dieu. Mais en même temps nous souhaitons qu'on fasse attention que ces actions, au moins la plupart, pourroient être justifiées par des exemples pareils, qu'on n'oseroit pas censurer dans les Saints, que l'Eglise a canonisés. L'Evangile même nous en fournit. Par deux fois différentes, Notre Seigneur, un fouet à la main, n'a-t-il pas chassé du Temple, tous ceux qui y vendoient les choses nécessaires aux Sacrifices ? N'en a-t-il pas fait sortir devant lui les bœufs & les moutons, jetté par terre l'argent des Chan-

geurs, & renversé leurs bureaux ; quoiqu'un ancien usage semblât accréditer cette espece de négoce, qu'il s'exerçât sous les yeux des Magistrats, des Prêtres, des Pontifes, & qu'une apparente nécessité, & la fin à laquelle il se rapportoit, couvrît en quelque sorte ce qu'il avoit en lui-même de profane & d'indécent ? Ce sont, il est vrai, de ces traits que tous ne doivent point imiter. Mais M. de Montfort étoit un homme extraordinaire. Dieu l'avoit plus particuliérement envoyé pour prêcher l'Evangile aux pauvres, & au simple peuple, que des actions d'éclat ont coutume de frapper. Si sa Mission eût été pour ce qu'on appelle les sages du siecle, il est à croire que le même esprit de Dieu, qui l'animoit l'auroit fait agir d'une maniere un peu différente. Et ce qui donne tout lieu de penser, qu'il n'agissoit alors que par un mouvement surnaturel, c'est que dans ces sortes d'occasions il paroissoit embrasé d'un feu divin, qu'il étoit revêtu d'une force & d'un courage qui lui faisoient mépriser les dangers les plus évidens, qu'il y pratiquoit les actes les plus héroïques, & que, loin que ces sortes d'actions nuisissent au bien des ames, elles étoient toujours couronnées des plus grands succès, & suivies de conversions éclatantes (*a*).

(*a*) Benoit XIV dans son Décret du 24 Septembre 1747, pour constater l'héroïcité des vertus de l'Apôtre de Cartagêne, après avoir exposé l'objection qu'on faisoit, que pour dissiper les danses, il frappoit quelquefois les les danseurs d'une discipline, ou même d'une clef, y répond, que si l'on fait attention au caractere grossier de ceux avec qui il avoit à traiter ; si l'on considére l'extrême douceur du Serviteur de Dieu en tant d'autres occasions, & tant de marques de sa tendresse & de sa

Les interdits, auxquels le Missionnaire a été plus d'une fois sujet, seroient, plus que toute autre chose, capables de faire à son égard une impression défavorable sur les esprits les mieux disposés. Il est donc nécessaire de le justifier là-dessus, & d'écarter les soupçons que la conduite sévere de quelques Prélats pourroit faire naître. Nous ne le ferons pas en accusant ces Prélats d'avoir été prévenus & mal intentionnés, ou bien en disant, qu'il faut faire peu de cas de ces sortes de censures, langage qui n'a pu se trouver que dans la bouche des hommes dévoués à l'erreur, & qui seroit bien éloigné de l'esprit de M. Monfort, qui n'a jamais vu que la personne de Jesus-Christ dans celle des premiers Pasteurs, lors même qu'ils le traitoient avec plus de sévérité; mais nous croirons l'avoir suffisamment disculpé, en disant que s'il a été interdit, ce n'a jamais été ni pour sa doctrine, ni pour ses mœurs, auxquels ceux-mêmes qui l'interdisoient, ont rendu les plus grands témoignages; que plus d'une fois, il s'est vu réhabilité dans ses fonctions presque aussitôt après avoir été interdit; qu'il est à croire que la même chose seroit encore arrivée d'autres fois, s'il avoit pris la peine de se justifier, & de présenter dans leur vrai jour les faits pour lesquels on l'interdisoit; qu'au reste on étoit dans un temps où les esprits étoient divisés, & qu'il n'est pas

charité pour les Negres, qui l'ont toujours regardé comme leur Pere; & si l'on réfléchit que ces sortes de corrections n'ont excité aucune plainte; on n'y trouvera rien à reprendre; rien de contraire à la douceur & au devoir d'un Missionnaire. Nous faisons ici la même réponse.

étonnant que beaucoup d'Ecclésiastiques, de ceux mêmes qui approchoient le plus des Evêques, se déclarassent contre un homme qu'on savoit être inviolablement attaché à la doctrine de l'Eglise; qu'enfin rien n'a fait paroître davantage sa vertu, que la maniere humble & respectueuse avec laquelle il a constamment supporté les rudes & frequentes épreuves de ce genre auxquelles elle a été mise par quelques Supérieurs Ecclésiastiques.

Voilà ce dont nous avons cru devoir prevenir ceux entre les mains de qui ce livre pourra tomber. Maintenant, pour me conformer au décret de N. S. P. le Pape, Urbain VIII, je proteste, que lorsque j'ai donné le nom de saint à M. de Montfort, ou à quelques autres personnages d'une haute vertu, ou lorsque j'ai parlé de miracles, & autres événemens extraordinaires, je ne l'ai fait que, selon l'usage ordinaire reçu dans les conversations, sans prétendre en aucune maniere prévenir le jugement de l'Eglise, qui seule a droit de prononcer avec certitude sur ces sortes de choses.

---

*Laus Deo semper.*

---

# SOMMAIRE

## )U PREMIER LIVRE.

*VANT-PROPOS. Naiſſance de M. ;nion. Sa premiere enſance. Graces qui trent dès-lors en lui. Sa piété. Son ur pour la Mere de Dieu. Ce qu'il fai- pour l'inſpirer aux autres. On le met College. Il eſt reçu dans la Congréga- . Bonnes œuvres qu'il pratiquoit à cet . Soins qu'il ſe donne pour ſes freres. yens que la Divine Providence lui donne r avancer dans la vertu. Son cours de ilosophie. Idée de ce qu'il étoit alors. Ce il ſouffre de ſon pere. Sa vocation à l'état cléſiaſtique. Soin qu'il a de s'y prépârer. art pour Paris. Son voyage. Son parfait ıchement de toutes choſes. Mortification il pratique en arrivant à Paris. Il entre :z M. de la Bermondiere. Epreuve à la- :lle il y eſt mis. Son amour pour la pau- :té. Ses mortifications. Son Directeur l'a- ıdonne en cela à ſa diſcrétion. Ses veilles près des morts. Son application à l'étude. ort de M. de la Barmondiere. Ses ſenti- :ns à cette occaſion. Il tombe malade & conduit à l'Hôtel-Dieu. Secours qu'il re- it de la Providence. Il entre au petit minaire de Saint-Sulpice. Sa régularité.*

*On lui défend d'aller aux Ecoles de Sorbonne. Preuve qu'il donne de sa capacité. Son recueillement habituel. Son goût pour les choses saintes. Ses conversations. Pieuses pratiques, qu'il introduit dans le Séminaire. Sa confiance dans la divine Providence. Ce qu'on trouvoit de répréhensible dans M. de Montfort. Différens jugemens qu'on porte de sa conduite. Ce qu'il souffre des autres Séminaristes. Plaintes qu'on fait de lui. M. Bouïn, Supérieur du Séminaire le justifie. Il se met sous la direction de M. l'Echassier. Epreuve à laquelle celui-ci le met. Son Supérieur le mortifie en tout & d'une maniere publique. M. de Montfort fait le vœu de chasteté avant d'entrer dans les Ordres sacrés. Soin qu'il a de se mortifier en tout. Son exactitude à s'acquitter de tous ses emplois. Succès avec lequel il fait le Cathéchisme. Il sépare deux jeunes gens qui se battoient l'épée à la main. Son pélerinage à Notre-Dame de Chartres. Il est fait Prêtre, & célébre sa premiere Messe.*



VIE



# LA VIE
## DE
## M. LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT, Miſſionnaire Apoſtolique, Inſtituteur des Miſſionnaires du Saint-Eſprit & des Filles de la Sageſſe.

### *LIVRE PREMIER.*

DANS le ſiecle dernier, dans ce ſiecle glorieux, qui porte le nom du plus grand de nos Rois, une foule de Perſonnages d'une ſainteté conſommée, avoient travaillé, de tout leur pouvoir, à ſanctifier la France, que de grands Hommes en tout genre illuſtroient alors par leurs talens. Tandis que l'Epiſcopat répandoit la plus vive lumiere, & que, du haut des chaires chrétiennes, les Orateurs ſacrés inſtruiſoient les Peuples, & faiſoient revivre l'éloquence des Chryſoſtômes & des Ambroiſes; un ſaint Vincent de Paule, un Cardinal de Bérulle, un Olier, un

Bourdoiſe, les ſucceſſeurs du zèle & des travaux des Nobletz & des Mannoirs, & quantité d'autres de tout état & de toute condition, faiſoient des prodiges de ſainteté, & travailloient, avec un ſuccès étonnant, à la vigne du Seigneur, laiſſant après eux des Ouvriers formés de leurs mains & remplis de leur eſprit.

C'eſt à la ſuite de tous ces grands Serviteurs de Dieu, & je puis dire d'un pas égal au leur, qu'a marché l'Homme Apoſtolique, dont nous écrivons la vie, quoiqu'emporté par l'impétuoſité de l'eſprit qui le guidoit, & qui le conduiſoit au même but, il ait ſuivi quelquefois une route un peu différente de la leur. S'il vint après eux, s'il ne parut qu'à la fin d'un ſiecle illuſtré par tant de ſaints Perſonnages, il ſemble que le Seigneur a voulu réunir en lui la plupart des traits les plus éclatans de leur ſainteté, & couronner par là ſes faveurs. On peut dire auſſi que Dieu le fit voir, comme un phénomene brillant, au commencement de ce ſiecle; & qu'il fit éclater en lui, d'une maniere toute particuliere, la ſainte folie de la Croix, afin de confondre d'avance cette ſageſſe orgueilleuſe, qui, de nos jours, s'eſt portée à des excès d'impiété, dont le monde n'avoit point encore vu d'exemple.

---

*Naiſſance de M. Grignion.* LOUIS-MARIE GRIGNION, dit DE MONTFORT, nâquit au Dioceſe de Saint-Malo, dans une petite ville ap-

e, Montfort-la-Canne, le troisieme AN. 1673
de Janvier de l'année 1673. Son pere
nommoit Jean-Baptiste Grignion de la
Belleraye, & sa mere Jeanne Robert;
& l'autre d'honnête famille, mais assez
favorisés des biens de la fortune. Ils
nt huit enfans, tant garçons que filles.
remier de tous fut celui dont nous écri-
; la vie. Il reçut au Baptême le nom de
is; mais sa tendre dévotion pour la
'e de Dieu, lui ayant fait desirer de por-
'on nom, cette grace lui fut accordée,
qu'il reçut le Sacrement de Confirma-
; & depuis ce temps, il joignit tou-
s à son premier nom celui de Marie,
de témoigner par là qu'il appartenoit
iàlement à cette Reine des Vierges. Ce
le même esprit de piété, qui lui fit dans
iite substituer à son nom de famille celui
Montfort, du lieu de sa naissance. Quoi-
l demeurât dans le siecle, pour le con-
:ir à Jesus-Christ, il ne se contenta
, pour suivre en tout l'exemple des pre-
rs Apôtres, de renoncer à toutes les
:entions qu'il y pouvoit avoir; il vou-
encore, en changeant de nom, comme
auveur du monde l'avoit fait pratiquer
uelques-uns de ses Disciples, & com-
on le pratique encore en plusieurs Or-
s Religieux, faire voir à tout le monde,
e rappeller continuellement à lui-même,
il étoit mort à toutes les choses de la
:e, & qu'il ne devoit plus écouter la
x de la chair & du sang.

AN. 1678.

*Sa premiere enfance. Les graces qui parurent alors en lui.*

On put bientôt s'appercevoir que c'étoit une de ces ames privilégiées, en qui Dieu se plaît à manifester les trésors de sa grace, & qui ne se ressentent presque point de la corruption de la nature infectée par le péché. Toutes ses inclinations étoient tournées vers le bien ; & tout ce qu'on pouvoit lui dire, qui eût rapport à la piété, faisoit une douce & vive impression sur son esprit. Sa conduite, son air, ses paroles montroient qu'il en étoit pénétré, d'une maniere dont à cet âge on est rarement susceptible. Cet enfant de bénédiction n'avoit pas plus de quatre à cinq ans, que, voyant sa mere en proie à la peine, par une suite de ces chagrins domestiques, qui sont comme inséparables de la vie conjugale, il la consoloit, & l'encourageoit à supporter patiemment ses peines, par des paroles si pleines d'onction, & si fort au-dessus des lumieres naturelles qu'il pouvoit avoir, qu'il sembloit que l'esprit de Dieu même les lui mettoit à la bouche.

*Sa piété.*

Ce furent là comme les premiers traits de lumiere, par où le Seigneur voulut faire connoître la grace éminente, dont il avoit enrichi cette ame d'élite. Ils ne firent que croître, à mesure que le jeune Louis croissoit lui-même, & s'avançoit davantage en âge ; sans que jamais il y eut de temps dans sa vie, à compter depuis sa plus tendre enfance, où sa beauté intérieure reçût aucune flétrissure considérable ; où même elle ne fit pas de grands progrès ; de sorte

on peut bien lui appliquer, dans un sens An. 1680.
ı ne convient qu'à très-peu d'ames choi-
s, cette parole du Sage : *Que les sentiers* Justorum
*juste sont comme la lumiere, qui, depuis* semita quasi lux splendens
*aurore, augmente toujours en splendeur,* crescit usque
*u'à ce que, parvenue à son midi, elle ait* ad perfectam diem.
*int toute sa perfection.* Dès qu'il fut en Prov. 4. 18.
t d'apprendre les premiers élémens, ses
ens l'envoyerent aux écoles avec les au-
s enfans; mais, déjà soigneux de plaire
on Dieu, & d'éviter tout ce qui pouvoit
fenser, il se tenoit toujours dans les
nes du devoir, & ne se laissoit point
r à ces traits, qu'on excuse, & que
me on autorise quelquefois dans les en-
s, quoiqu'ils soient en eux l'effet d'une
lice qu'on devroit dès-lors travailler à
riger. Il n'y avoit en lui presque rien
puérile. Attentif aux leçons de ses Maî-
s, il ne leur donnoit jamais de justes su-
de plaintes. De retour dans la maison
ernelle, il cherchoit toutes les occasions
témoigner à ses parens le respect & la
mission qu'il leur devoit. Il leur rendoit
s les services que son âge lui permettoit
leur rendre, & prévenoit en tout leurs
irs. Ce qu'il faisoit, moins par un mou-
ment naturel, & pour se conformer aux
ieres d'une saine raison, que par une
de foi, qui lui découvroit déjà, dans
s personnes, celle du souverain Maître
ui tout doit obéir.

Tous ses momens étoient utilement rem- Son a-
; mais il n'y en avoit point de plus mour pour

An. 1680. *la mere de Dieu.*

chers pour lui, que ceux qu'il consacroit à la priere. Le goût de la piété étoit en lui comme naturel. Il ne trouvoit jamais trop long à son gré le temps qu'il passoit à l'Eglise. On l'y voyoit même souvent dans un grand recueillement, intérieurement occupé de Dieu, qui seul avoit pu lui montrer, dans un âge si tendre, *à prier ainsi en esprit & en vérité*. Ce qui parut dès-lors de plus remarquable dans sa piété, & ce qui en fut, toute sa vie, comme le caractere distinctif, ce fut son attachement singulier pour la Mere de Dieu. Il sembloit qu'il pressentoit déja les faveurs insignes qu'il recevroit par son moyen; que ce seroit elle qui mettroit son innocence à l'abri de la contagion du siecle, qui le conduiroit, comme par la main, dans les voies sublimes, mais toujours épineuses de la perfection; qui veilleroit toujours sur lui avec une tendresse maternelle, pour le préserver d'une infinité de dangers, auxquels il seroit exposé dans la suite de sa vie, & pour l'ame & pour le corps, & qui seroit sa grande Protectrice auprès de Dieu, pour obtenir la conversion d'une foule innombrable de pécheurs. Il n'y avoit rien que le jeune Louis ne fît pour suivre un attrait si précieux. Tout ce qui pouvoit contribuer à la gloire de Marie, étoit l'objet particulier de ses soins. C'étoit toujours un nouveau plaisir pour lui, d'entendre parler de ses grandeurs & de ses mysteres. Il visitoit ses chapelles, ornoit ses images,

& ne passoit point de jour sans réciter son chapelet, pratique qu'il a toujours conservée, & qu'il recommandoit à tout le monde, comme on le verra par la suite de cette histoire. An. 16

Cette piété si vive, dont son cœur étoit rempli, ce tendre amour qu'il avoit pour les choses saintes, & particulierement pour la Reine des Vierges, il s'efforçoit de les communiquer aux autres enfans de son âge. Souvent il lés entretenoit de Dieu, il les aidoit à apprendre le catéchisme, & leur faisoit quelques lectures de piété. Lorsqu'il s'élevoit entre eux quelque dispute, il les réconcilioit, & son zele industrieux mettoit en œuvre toutes sortes de moyens pour les porter doucement à la vertu. Il se privoit même pour cela des choses qui lui faisoient plaisir, parce que le plus grand de tous ses plaisirs étoit de voir Dieu fidélement servi, & la très-sainte Vierge dignement honorée. Une sœur, qu'il avoit à la maison, & qu'il aimoit plus tendrement, parce qu'il trouvoit en elle des dispositions plus semblables aux siennes, éprouvoit plus que personne les effets de son zele. Il l'associoit à ses pratiques de dévotion; & lorsqu'elle y sentoit de la répugnance, il l'animoit & l'encourageoit, en lui faisant même de petits présens. C'est ainsi que dès l'âge le plus tendre, il préludoit en quelque sorte aux fonctions apostoliques, auxquelles la partie la plus considérable de sa vie devoit être consacrée.

*Ce qi faisoit pour le communiquer aux autres.*

An. 1685. Une pareille conduite peut sans doute paroître étonnante dans un enfant ; mais il est des ames qui ne sont point assujeties aux regles ordinaires, & dans qui la grace se plaît à faire éclater singulierement son empire. Le pere du jeune Louis, voyant en lui d'heureuses dispositions pour l'étude, l'envoya à Rennes pour en poursuivre le cours. Il étoit alors dans sa douzieme année, & il trouva dans cette Ville tous les secours qu'il pouvoit desirer, soit pour la piété, soit pour les lettres. Le College y étoit alors très-florissant. Le premier soin des Maîtres étoit de former de véritables Chrétiens, & d'insinuer dans le cœur de leurs éleves les vertus solides de la Religion, bien plus encore que le goût des sciences profanes qu'ils leur enseignoient. Sous leur conduite, la vertu de Louis Grignion se fortifia beaucoup. Elle prenoit chaque jour de nouveaux accroissemens, & se déployoit à proportion de son âge, & des occasions qui se présentoient.

*On le met au College.*

*Il est reçu dans la Congrégation.*

Dès qu'il eut passé les premieres classes des Humanités, elle lui mérita d'être reçu dans la Congrégation de la sainte Vierge. C'étoit une assemblée où l'on faisoit profession d'honorer la Sainte Vierge d'un culte particulier. Elle étoit composée de tout ce qu'il y avoit de plus fervent parmi les Ecoliers ; tous les moyens spirituels y étoient employés pour les porter à la perfection : de pieuses exhortations, la lecture des bons livres, la récitation de l'Of-

fice de la Sainte Vierge, la beauté du culte extérieur, l'oraison mentale, & l'usage fréquent des Sacremens. On voyoit chaque année une foule de jeunes gens sortir de ces Congrégations, pour se consacrer au service des Autels; & ceux qui restoient dans le monde, en étoient d'ordinaire l'édification. Ce fut une grande joie pour M. Grignion, de se voir attaché, par des liens plus étroits, au service de celle qu'il avoit toujours regardée comme sa Mere; & personne ne fut jamais plus fidele que lui à remplir des engagemens qui s'accordoient si bien avec son goût pour la piété. AN. 1

Ces engagemens, & tous les moyens de salut qu'ils lui procuroient, ne suffisoient pas encore pour contenter le desir immense que le fervent Ecolier avoit de s'avancer, chaque jour, dans la voie du salut. Il y avoit alors à Rennes un saint Prêtre, nommé Bellier, qui rassembloit chez lui quelques jeunes gens, à qui il faisoit des conférences de piété, & qu'il envoyoit ensuite dans les Hôpitaux, pour y servir les pauvres, leur faire la lecture, & leur apprendre le cathéchisme. Louis Grignion fut du nombre de ceux qui venoient recevoir ses leçons, & ce fut sans doute à cette école, qu'il conçut le goût qu'il conserva toute sa vie pour le service & le soulagement des pauvres dans les Hôpitaux. C'étoit là son occupation, les jours qui n'étoient point destinés à l'étude. Le reste du temps, il étoit fort retiré, & fuyoit avec soin la

*Bon œuvres qu'il pr quoit à âge.*

ᴬⁿ. 1690. compagnie des autres jeunes gens de son âge, qui n'auroient pu que le dissiper & l'engager dans de vains amusemens. Le seul délassement qu'il crut pouvoir se permettre, & pour lequel il avoit beaucoup de goût, fut le dessin. Il y réussissoit parfaitement. Quoiqu'il n'eût point eu de Maîtres en ce genre, il exécutoit assez bien tout ce qu'il vouloit; &, lorsqu'il lui tomboit entre les mains quelque image de piété qui lui paroissoit bien faite, il se délassoit, dans ses momens de loisir, à en tirer des copies. Un jour entre autres il en fit une, qu'un Amateur trouva si fort à son goût, qu'il lui en donna sur le champ un louis. Cet argent servit au jeune Ecolier, pour se procurer accès chez un Peintre, dont il reçût quelques leçons. Il est à croire qu'avec une imagination brillante, & le goût qu'il avoit pris pour la peinture, il y auroit excellé, s'il s'y étoit constamment appliqué; mais des occupations plus sérieuses ne lui permirent pas de cultiver long-temps ce talent. Toutefois ce qu'il en avoit su, ne lui fut pas tout-à-fait inutile; il en fit usage dans les Missions pour la décoration des Autels.

*[S]oins qu'il [se] donne [p]our ses [fr]eres.*

Son pere étant venu s'établir à Rennes avec sa famille, afin de pourvoir plus aisément à l'éducation de ses autres enfans, ce fut pour le jeune Grignion une nouvelle occasion de faire éclater ses vertus & les talens dont il étoit doué. Il servoit de précepteur à ses freres, & se donna tous les

soins que demandoit cet emploi ; sans négliger ceux qu'il devoit à son propre avancement. Il satisfaisoit à tout admirablement, & les nouveaux embarras où il se trouvoit, loin d'altérer en rien sa piété, sembloient lui donner une nouvelle force. An. 1

La divine Providence, qui veilloit sur lui d'une maniere toute particuliere, lui avoit fait trouver dans le Directeur de sa conscience, un Homme bien capable d'y entretenir toutes les saintes dispositions qu'elle y avoit mises. C'étoit le P. Descartes (a), fort connu par la grace qu'il avoit de conduire les ames à la plus haute perfection, & dont la mémoire est encore en bénédiction. Ce Directeur éclairé reconnut aisément l'élévation de cette ame qui lui étoit confiée, & lui donna tous ses soins. Les leçons & les exemples qu'il reçut vers le même temps de son Régent de Rhétorique, le P. Gilbert, firent aussi sur le jeune Grignion, de vives impressions qui l'animoient à la vertu. Ce vertueux Régent, qui quelques années après passa dans les pays étrangers, où il consomma bientôt ses jours dans les travaux Apostoliques, ne laissoit passer aucune occasion de parler de Dieu à ses écoliers. Il en parloit comme un homme, qui ne respiroit que Dieu. Mais, parmi la foule de jeunes gens qui composoient sa classe, il n'y en avoit qu'un

*Mo[...] que la [...]viden[...] fourni[...] pour a[...]cer dan[...] vertu.*

(a) On a de lui le petit livre intitulé le Palais de l'amour Divin, qu'il composa dans sa vieillesse.

1691. petit nombre qui profitassent de ses instructions ; la plupart y étoient insensibles & même prenoient plaisir à pousser à bout sa patience ; chaque classe, c'étoit de nouvelles injures qu'il avoit à supporter ; & & c'étoit de sa part de nouveaux traits d'une patience héroïque, sa douceur n'en étoit jamais altérée, il n'y paroissoit pas même sur son visage, & l'on auroit cru qu'il ne s'en étoit point apperçu, s'il n'avoit pas pris occasion de-là de témoigner plus de tendresse & d'affection, à ceux qui s'oublioient si fort à son égard. Il les prévenoit en tout, & leur parloit en particulier avec une douceur, qui en gagnoit quelques-uns & les faisoit rentrer dans leur devoir. Touché de ces exemples, qu'il voyoit se renouveller chaque jour, Louis Grignion admiroit dans son Régent une vertu, dont il devoit être lui-même dans la suite un excellent modele. Il écoutoit avidement ses leçons. De son côté, le Régent avoit une estime singuliere pour ce fervent Disciple, & le regardoit déja comme un Saint. C'est ainsi qu'il s'en expliqua quelque temps avant son départ pour les Missions, en parlant à une personne, qui avoit été sous lui Condisciple de M. Grignion. *M. Blain.*

*Son Cours de Philosophie.* Le cours de ses Humanités étant fini, le vertueux jeune homme commença son Cours de Philosophie ; & ce temps, si fatal à la plupart des jeunes gens, qui font pour l'ordinaire un si mauvais usage de la plus grande liberté qui leur est alors

donnée, & semblent vouloir se dédommager par là de l'espece de contrainte où ils ont été jusques-là de faire le bien ; ce temps, dis-je, fit voir combien étoit solide sa vertu. Il en parut même des traits qui la caractériserent. En voici un qui mérite d'être rapporté, parce qu'il montre tout à la fois la grandeur de sa charité & combien il étoit au-dessus du respect humain, quand il s'agissoit d'une action agréable à Dieu, & qui pouvoit être utile au prochain. Il rencontra, lorsqu'il entroit en Logique, un écolier si pauvre & si mal vêtu, qu'il étoit l'objet du mépris & de la risée des autres. M. Grignion, sans en être prié, se chargea de lui procurer un vêtement convenable, & sollicita pour lui la charité de ses compagnons. Il s'en faut bien que la somme, qu'il amassa par ce moyen, fut suffisante pour l'objet qu'il se proposoit. Il étoit d'ailleurs par lui-même hors d'état d'y suppléer. Mais son ingénieuse charité lui suggéra ce qu'il devoit faire en ce cas. Ayant mené le pauvre écolier chez un marchand, il dit à celui-ci : *voici mon frere & le vôtre ; j'ai quêté dans la Classe ce que j'ai pû pour le vêtir ; si cela n'est pas suffisant, c'est à vous à ajouter le reste.* Ces paroles eûrent leur effet. Le marchand fit ce qu'on lui demandoit avec tant de simplicité ; & le pauvre écolier fut vêtu au grand étonnement des autres, qui commencerent à regarder avec un œil de vénération l'auteur de cette bonne œuvre.

An. 169

*Idée de ce qu'il étoit alors*

Voici le témoignage que rend aux ver-

AN. 1692. tus qu'on remarqua dès-lors en lui, un de ceux qui étudioient avec lui. Je rapporterai ses propres paroles, de peur qu'on ne m'accuse d'exagération. « M. Grignion, » dit M. Blain (a), dans une classe remplie de quatre cens Etudians paroissoit » un modele de vertu. Dès lors il se li» vroit aux exercices de l'oraison & de la » pénitence & ne pouvoit goûter que » Dieu. Tous ces plaisirs, où la jeunesse » trouve tant de charmes, étoient insi» pides pour lui. Il n'en auroit pu parler » & n'en avoit pas même l'idée ; car tou» te son enfance s'étoit passée dans une » innocence admirable & dans le plus » grand éloignement du mal. Il connois» soit si peu tout ce qui peut altérer la » pureté, qu'un jour, que je lui parlois » des tentations contre cette vertu, il me » dit qu'il ne savoit pas ce que c'étoit. » Depuis que je l'ai connu, ses inclina» tions m'ont toujours paru toutes célestes. » Il ne sembloit même pas que ce qui » fait de si vives impressions sur le cœur » du commun des hommes en fit aucune » sur le sien. De-là cette grande facilité, » qu'il avoit pour la vertu. A peine eut» il connu la perfection, qu'il en conçut » le desir le plus ardent. Quelque peni» nible, quelque étroite que soit la voie » qu'il faut tenir, pour y parvenir, on » l'y vit marcher à si grands pas & avec » tant de courage, qu'il paroissoit n'y

(a) Manuscrit dont il est parlé dans la Préface.

» rencontrer aucune épine, ou du moins An. 169
» n'en pas sentir la pointe. Ce que la vertu a de plus héroïque & de plus sublime
» sembloit en lui, comme naturel, tant
» la grace étoit éminente. Il ne faisoit
» qu'entrer dans la carriere, & déjà il
» avoit laissé bien loin derriere lui les
» plus avancés. Au recueillement le plus
» profond, à l'oraison la plus continue,
» à la pénitence la plus austere & la mortification la plus universelle, il joignoit
» une paix, une douceur, une tranquillité d'ame, que je n'ai jamais vue s'altérer au milieu des contradictions & des
» humiliations les plus sensibles. Il veilloit tellement sur tous ses sens, qu'on
» ne voyoit en lui ni gestes, ni regards,
» ni paroles, ni manieres, rien en un
» mot, qui fut inconsidéré. Ses yeux
» étoient presque toujours baissés ; & un
» air de piété, répandu sur son visage
» & sur toute sa personne, le singularisoient déjà en quelque sorte, & le faisoient distinguer de presque tous ses
» compagnons d'étude ».

Tant de vertus, & des vertus si rares dans un jeune homme étoient bien propres à lui concilier l'estime de tous ceux qui le connoissoient ; mais le Seigneur les lui cachoit à lui-même. Il avoit de sa propre personne les sentimens les plus bas ; & non content de desirer que les autres eussent de lui les mêmes sentimens, il ne négligeoit point les occasions de se rendre

*Il a souffrir à son pere.*

An. 1692. méprisable à leurs yeux, lorsqu'il le pouvoit faire sans se rendre moins agréable à ceux de Dieu. Ce fut là toute sa vie un de ses principaux attraits, & Dieu prit plaisir à lui fournir abondamment de quoi le satisfaire. Dans le temps dont nous parlons, son propre pere fut en cela l'instrument de la divine Providence. Comme il étoit d'un caractere naturellement violent, & qu'il ne goûtoit pas toujours ce qu'un sentiment de piété faisoit faire à son fils, il s'emportoit assez souvent contre lui, & se seroit même plus d'une fois laissé aller à quelques excès, si celui-ci ne s'y fut soigneusement dérobé par la fuite. Le pieux jeune homme n'en étoit pas moins soumis, ni moins respectueux envers son pere, il n'en étoit pas moins attentif à rendre toutes sortes de services dans la maison paternelle. Jamais on ne l'entendit se plaindre de la conduite qu'on tenoit à son égard. Tout son soin étoit de la faire servir à son avancement dans la vertu. Quelquefois ces emportemens arrivoient à l'heure du repas; alors, quelque besoin qu'il eut de prendre sa nourriture, il regardoit cela comme une injonction que le Seigneur lui faisoit de s'en abstenir, & dans cette pensée, on l'a vu dans ces circonstances refuser des rafraîchissemens que ses amis lui offroient.

*Sa vocation à l'état Ecclésiastique,*

Son recours dans ces occasions & dans toutes les peines où il pouvoit se trouver, étoit Marie. Cette dévotion, qu'il avoit

tüe pour la Mere de Dieu dès son berceau, & qu'il avoit comme sucée avec le lait, ne s'étoit point rallentie dans son cœur : elle y avoit pris au contraire de nouvelles forces. La connoissance plus parfaite qu'il avoit de ses grandeurs, l'avoit rendue plus solide & plus éclairée. Il étoit en tout le zelé défenseur de ses glorieux privileges; & son plus grand plaisir étoit d'entendre parler de *sa bonne Mere*, car c'est ainsi qu'il avoit coutume d'appeller Marie. Il passoit souvent au pied de ses Autels les heures entieres, à genoux, immobile, le visage enflammé, & comme dans une espece d'extase. Toutes les fois qu'il alloit en classe, il ne manquoit jamais d'entrer dans l'église des Carmes, pour y faire ses prieres, & il s'y tenoit souvent un temps considérable, devant une image de la sainte Vierge: Il n'est point douteux que cette Mere de miséricorde ne recompensât son serviteur, du zele qu'il montroit pour sa gloire, & qu'elle n'obtint pour lui de très-grandes graces. Une des plus signalées, fut celle qu'il en reçut en cet endroit-là même, comme il le découvrit quelques années après à un des compagnons de ses travaux, par la connoissance qui lui fut donnée, que Dieu l'appelloit à l'état ecclésiastique: connoissance si claire, qu'il ne lui resta pas là-dessus le moindre doute, & qu'il n'eut pas même besoin d'y délibérer davantage.

An. 16[illegible] *par l'[illegible] tremise Marie.*

1692. Depuis ce temps, il ne songea plus qu'à se rendre digne, autant qu'il étoit possible, d'une vocation dont il avoit la plus haute idée. Il étoit persuadé, qu'en entrant dans la Milice sainte, on contractoit l'obligation la plus étroite de ne plus vivre que pour J. C. de ne chercher en tout que sa gloire, de renoncer à tout sordide intérêt, capable de souiller le cœur & de l'empêcher d'être tout entier à Dieu ; en un mot, d'être dans un sens très-particulier, l'homme de Dieu, formé sur le modele de J. C., tout embrasé des flammes de la charité divine, & toujours prêt à mettre tout en œuvre pour embraser les autres du même feu. Ce fut sur ces sublimes idées qu'il régla sa conduite ; & si sa vie, jusqu'alors, avoit été très-innocente & très-pure, elle fut depuis toute surnaturelle & remplie d'œuvres très-heroïques & très-parfaites. Il résolut de suivre en tout le flambeau de la Foi, & de ne plus agir que conformément aux maximes du saint Evangile. Il ne consultoit presque point d'autre regles ; c'étoit par là qu'il considéroit toutes les choses de la vie & qu'il leur accordoit leur estime, ou les jugeoit dignes de son mépris : ce qui le faisoit agir & parler en bien des cas d'une maniere très-différente du commun des hommes, même des plus gens de bien. On en vit alors des preuves frappantes. Etant à la campagne, chez un de ses amis, pendant

Soin, il a, de prépa-

les vacances qu'il prit à la fin de sa Physique, il recherchoit la compagnie des pauvres ; il les entretenoit & leur donnoit toutes les marques possibles d'affection & même de respect. On le surprit même une fois, prosterné aux pieds d'un pauvre ulcéré & tout disgracié de la nature, révérant en sa personne celle de l'Homme-Dieu, qui s'est fait pauvre pour l'amour de nous. Une autre fois, étant chez son pere, quoiqu'il rédoutât beaucoup ses emportemens, il eut le courage de jetter au feu, en son absence, un livre où il y avoit quelques images peu décentes, & qui pouvoient être préjudiciables & faire naître de mauvaises pensées. Il crut qu'il valoit mieux s'exposer aux traitemens les plus fâcheux de la part d'un pere, dont il avoit plus d'une fois éprouvé la sévérité, que de laisser subsister le scandale.

Plein de si saintes dispositions, il commença ses études Théologiques, & son intention étoit de les achever dans le même College, où il avoit fait toutes les autres, avec tant d'avantage pour son ame. C'étoit là le cours naturel des choses, & la modique fortune de ses parens ne leur permettoit pas de l'envoyer ailleurs. Mais, dans les desseins de la divine Providence, qui vouloit donner en lui un modele d'un détachement entier de toutes choses, & d'un parfait abandon, il étoit déterminé qu'il commenceroit par sortir du sein de sa famille ; il le falloit pour que sa vertu

An. 1

Il pour ris.

1693. fût plus exercée, pour qu'il n'eût aucun appui naturel, & pour que les fins sublimes, auxquelles le Seigneur le destinoit, fussent plus parfaitement remplies. Paris étoit le lieu, où, loin de sa famille, il devoit achever de briser tous les liens qui pouvoient encore l'attacher à la terre; & puiser, comme dans sa source, le véritable esprit de l'état, qu'il avoit embrassé. Une occasion, qui sembloit toute naturelle, lui en fit naître la premiere pensée. Une Demoiselle, que des affaires avoient attirée de Paris à Rennes, & qui demeuroit chez le pere de M. Grignion, lui parla des Séminaires de saint Sulpice, qu'il ne connoissoit point encore: le bien qu'elle dit de la sainteté de M. Ollier, qui les avoit fondés, il y avoit environ cinquante ans; tout ce qu'elle rapporta de la maniere édifiante dont on y vivoit, & du grand nombre de saints Ecclésiastiques qu'on en voyoit sortir, fit une forte impression sur l'esprit du vertueux jeune homme. Il conçut le desir d'entrer dans une si sainte école; il adressa pour cet effet au Seigneur des prieres pleines d'ardeur & de confiance; & le Seigneur, qui lui avoit inspiré ces prieres, ne tarda pas à les exaucer. Mlle de Montigny, cette personne, dont on vient de parler, étant de retour à Paris, écrivit à sa famille qu'elle trouveroit le moyen de satisfaire le desir que le jeune M. Grignion avoit d'entrer au Séminaire, & qu'il pouvoit se mettre en marche,

quand il lui plairoit. Le pere crut bien facilement une chose qui lui paroissoit, on ne peut plus avantageuse ; & le fils, ne vit en cela que des dispositions d'une providence pleine d'amour qui veilloit attentivement sur lui, & qui lui frayoit le chemin, par lequel il devoit marcher ; sans s'arrêter à considérer tous les embarras, presque inévitables, dans lesquels cette démarche alloit l'engager. An. 16

Son voyage de Rennes à Paris fut comme l'essai des œuvres Apostoliques, qu'il fit dans la suite. Il le fit tout entier à pied, quoiqu'il fut de plus de soixante-dix lieues. C'étoit, il est vrai, une nécessité pour lui ; ce qui lui fut donné pour ce voyage n'ayant pas même été suffisant pour payer les frais de sa nourriture tout le long du chemin, malgré toutes les précautions qu'il put prendre pour n'en user qu'avec la plus grande économie. Mais cette nécessité, qui pour tant d'autres, auroit été si pénible, & dont le mauvais temps, ( on étoit alors au commencement de l'hiver & les pluies continuelles qui l'accompagnerent tout le temps qu'il fut en route, devoient naturellement augmenter encore sa peine. ) Cette nécessité, dis-je, fut pour lui une matiere de joie & de triomphe. Il se réjouissoit de ressentir les effets de la pauvreté que la vie & les leçons de l'Homme-Dieu devroient rendre si chere & si respectable à tous ceux qui se font gloire d'être ses disciples. Obligé, vers la

Son voyage.

An. 1693. fi pleins d'énergie & de piété, qu'il étoit évident que Dieu les avoit fait entendre à son cœur, comme à celui du pere des Croyans.

*Mortification qu'il pratique à son arrivée à Paris.* Après de si généreux sacrifices; après les fatigues d'un long voyage, il étoit assez naturel qu'il se fut accordé quelque innocente relaxation pour se dédommager un peu des efforts qu'il avoit été contraint de faire. M. de Montfort, c'est ainsi que nous appellerons désormais l'homme de Dieu, quoique nous ne sachions pas au juste le temps auquel il changea de nom, nous ne croyons pas pouvoir mieux placer ce changement qu'à cette époque, où en se séparant de sa famille, il parut vouloir faire un divorce éternel avec elle. M. de Montfort pensa bien différemment, ce n'étoit pas sa pratique de se conduire par les régles ordinaires que suggere la prudence de la chair, ou même que demande quelquefois la foiblesse humaine. Il ne savoit point faire de treve avec ses sens; persuadé qu'ils ne pourroient se fortifier qu'au préjudice de l'esprit, & que l'exercice de la mortification, de celle sur-tout, dont le propre est de les assujettir & de les régler, ne peut jamais être parfait, à moins qu'il ne soit continuel. Sur ce principe, il se priva de voir, à son arrivée, ce que la capitale a de plus curieux. Les superbes édifices, les jardins, les curiosités sans nombre, qui s'offrent de tou-

tes

tes parts dans cette grande ville, & qui font l'admiration des étrangers, n'avoient rien qui pût attirer les regards de cet homme de foi, qui comptoit pour peu de chose tout ce qui peut se voir des yeux du corps. Loin de chercher à les voir, il ne daignoit pas même y jetter la vue, lorsqu'ils se présentoient en son chemin. Et ce qu'il fit alors, il le fit toujours. Tout le temps qu'il demeura dans Paris, jamais il ne fit un pas pour satisfaire sa curiosité. Il y marchoit toujours les yeux modestement baissés; de sorte qu'après y être demeuré plusieurs années, il en sortit sans avoir rien vu de ce qu'on y vante davantage. Il n'y avoit que les objets de dévotion, que sa piété le portoit à regarder. On étoit même étonné de le voir saluer des images de Marie qui se trouvoient au-dessus des portes, & qui n'étoient apperçues que de lui. Il sembloit qu'il falloit que ce fut une espece d'instinct & de sympathie qui les lui découvroit, vu qu'il ne levoit presque jamais les yeux de dessus la terre.

An. 169

Bientôt après son arrivée à Paris, la charitable Demoiselle, dont la divine Providence s'étoit servie pour l'y faire venir, le conduisit à la Communauté de M. Battu de la Barmondiere, ce digne Ecclésiastique avoit été Curé de la paroisse de Saint-Sulpice. Mais une infinité de traverses, qu'il avoit eues à essuyer dans l'exercice de ses

*Il en[tre] chez M. la Barmondiere*

AN. 1693. fonctions (a) l'avoient comme obligé de s'en démettre. C'étoit un homme d'un grand zele, d'une douceur inaltérable, & qui joignoit à des lumieres très-étendues l'humilité la plus profonde & la docilité d'un enfant. Sa vie étoit fort austere, & depuis qu'il s'étoit démis de sa cure, il n'y avoit personne, même de ceux qui l'avoient auparavant le plus persécuté, qui ne rendît justice à son mérite & à ses vertus. Ce qu'il avoit souffert n'avoit rien diminué de son zele, & l'usage qu'il faisoit de ses biens, étoit de les employer à l'éducation d'un certain nombre de jeunes gens qui se destinoient à l'état Ecclésiastique, & qui n'avoient pas le moyen de se procurer l'entrée dans les Séminaires de S. Sulpice. Ces jeunes gens formoient ensemble une Communauté dans laquelle il les faisoit vivre de la maniere la plus réguliere, pour les éprouver & les perfectionner dans leur vocation. M. de Montfort fut admis parmi eux, moyennant une modique pension qu'on promit de payer. Ce respectable Supérieur en avoit entendu parler, & le récit qu'on lui avoit fait de ses vertus l'avoit

(a) La Fabrique de Saint-Sulpice ayant fait banqueroute pour les dépenses faites à l'Eglise sous le Prédécesseur de M. de la Barmondiere, fut attaqué de la maniere la plus vive par les Créanciers. Le Curé même qui étoit absolument étranger à cette affaire, fut insulté plusieurs fois. Ces traverses, jointes à une maladie grave qu'il essuya vers ce temps-là, le firent se démettre de sa Cure en 1689.

enchanté, de ſorte qu'il fit l'accueil le plus gracieux à ſon nouvel hôte. De ſon côté le vertueux jeune homme ne fut pas moins charmé de tout ce qu'il apperçut dans ſon Supérieur. Il ne ſe laſſoit point de bénir le Seigneur d'être dans une maiſon ſi ſainte & ſi fervente. Il s'y regardoit, comme dans un Paradis, où dégagé de tout autre ſoin, il ne s'occupoit plus que de ce qui pouvoit le rendre propre à glorifier ſon Pere céleſte. C'eſt ainſi qu'il s'en exprimoit dans une lettre qu'il écrivit en ce temps-là à un de ſes anciens condiſciples, en des termes qui témoignoient ſa joie. An. 16

Cette joie fut bientôt interrompue. Après les premiers mois, on ceſſa de payer la penſion qu'on avoit promiſe, ce qui le mettoit dans le cas d'être congédié d'une maiſon dans laquelle il ſe plaiſoit ſi fort. La choſe paroiſſoit comme néceſſaire dans une année de diſette, où la Communauté avoit déjà beaucoup de peine à ſubſiſter, & où la miſere étoit ſi générale dans la Capitale, que la charité des riches ne pouvoit ſuffire pour ſubvenir aux beſoins des pauvres. L'épreuve étoit bien capable d'allarmer tout autre que M. de Montfort. Que ſeroit-il devenu; qu'auroit-il fait en cette circonſtance, loin de de ſa famille, ſans reſſource & dénué de toute eſpece d'appui? Quelqu'un le lui demanda à lui-même; & il ne répondit autre choſe, ſinon *qu'il n'y avoit point encore penſé, qu'il ne*

*Epre... à laque... il eſt m...*

1693. *vouloit s'appuyer que sur Dieu.* Cette réponse étoit parfaitement conforme à ses sentimens. Jamais homme n'a pratiqué plus à la lettre cette maxime de l'Evangile, qui défend de s'inquiéter pour le lendemain. D'ailleurs toute sa conduite extérieure manifestoit la paix dont il jouissoit en lui-même. Son front conserva toujours alors la même sérénité ; on n'entendit sortir de sa bouche aucune plainte, & son esprit n'en fut pas moins tranquillement occupé de Dieu. Accoutumé depuis long-temps à tout regarder en lui, il ne songeoit qu'à se conformer amoureusement à ses adorables desseins, dès qu'ils lui seroient connus, & se reposoit sans inquiétude sur le sein paternel de la Providence. Une telle confiance ne pouvoit manquer d'être récompensée. Le vertueux Supérieur, quoiqu'il n'eût pas sujet d'être fort content de ce qui venoit d'arriver, consentit à garder M. de Montfort ; mais, afin qu'il ne fut pas à charge à la maison, il fut réglé qu'il seroit un de ceux dont l'emploi étoit d'aller veiller les morts de la paroisse & que la rétribution attachée à cet office, lui tiendroit lieu de pension.

*Son amour pour pauvreté.* Cet accommodement fut tout-à-fait du goût de notre jeune Ecclésiastique. Son amour & son estime pour la pauvreté lui firent accepter avec reconnoissance un sort que beaucoup d'autres auroient regardé comme très-pénible. Il se revêtit avec joie des livrées de cette vertu. Content

de dépendre entiérement de la divine Providence, il s'abandonna sans réserve à tous ses desseins. Non-seulement il ne craignoit jamais qu'elle lui manquât ; mais il vit dans son état des trésors inépuisables qui lui fourniroient le moyen de soulager tous ceux qui seroient dans le besoin. C'est ce qu'il fit dès-lors, & ce qu'il continua toute sa vie de faire avec des succès prodigieux. Il sembloit ne recevoir que pour donner, comme s'il n'eut été que le dépositaire des aumônes qu'on lui faisoit. Après avoir donné tout l'argent qu'il pouvoit avoir reçu, il se dépouilloit encore pour revêtir de ses habits, ceux dont l'indigence égaloit la sienne. Cela l'obligeoit à mendier les secours des riches, & l'exposoit de de leur part, à bien des rebuts, des humiliations & même des reproches : mais c'étoit cela même qui relevoit à ses yeux le prix de la pauvreté. Av. 1

Il n'est point douteux qu'il n'y trouvât bien des occasions de mérite, & une ample matiere de mortifications. Ce n'étoit cependant pas encore assez pour satisfaire l'insatiable desir qu'il en avoit. Il y ajoutoit les austérités les plus grandes ; on pourroit même dire qu'elles étoient excessives, sur-tout si l'on considére l'application qu'il étoit en outre obligé de donner à l'étude : application, qui, comme une lime sourde, mine insensiblement par sa continuité les santés les plus robustes. Mais, pour se justifier en cela de toute Ses m[...] ficatio[...]

…n. 1693. indiscrétion, il suffit de dire qu'il avoit soumis toute sa conduite aux lumieres de son directeur.

…on …recteur …ban- …ne en …à sa …rétion. C'étoit M. de la Barmondiere lui-même. M. de Montfort n'avoit pas cru pouvoir mieux placer sa confiance, que dans un homme si justement respecté pour sa sagesse, & de plus éprouvé dans le creuset des afflictions. Pour se conduire en tout par l'obéissance, il avoit commencé par lui donner une pleine connoissance de lui-même; il lui avoit découvert, le mieux qu'il lui avoit été possible, tout ce qui pouvoit regarder sa conscience; quelle avoit été, depuis sa premiere enfance, la conduite du Seigneur à son égard, & comment il y avoit répondu; les graces principales qu'il en avoit reçues, & les effets qu'elles avoient produites en lui, les fautes dont il avoit été coupable, ce qu'il croyoit devoir mettre en lui quelque obstacle à la perfection; ce qu'il faisoit pour répondre aux desseins de Dieu, les bons desirs qu'il lui inspiroit; ses pratiques de dévotion, ses prieres, & le plan de piété qu'il se proposoit de suivre, pour se rendre digne du saint Etat, qu'il avoit embrassé. Le sage Directeur ne trouva presque rien à réformer dans son disciple; il vit en lui une de ces ames privilégiées, dont l'Esprit-Saint veut être entiérement le maître, & qu'il se plaît à diriger par lui-même. L'humilité profonde & l'obéissance parfaite qu'il y découvroit en étoient

qu'il avoit pour elles. Il étoit alors
: ſanté robuſte, & la crainte de dimi-
ſes forces, ne ſe préſentoit jamais à
ſprit, que comme une de ces illuſions
;ereuſes, qu'il faut éviter avec ſoin,
d on veut marcher à grands pas dans
ıemin de la vertu. L'exemple d'un
d nombre de Saints lui faiſoit croire,
ʋec la grace de Dieu, on peut, en ce
e, ce qui paroît impoſſible à la nature.
qu'il entendoit parler de quelque pé-
ıce, que quelqu'un d'eux avoit prati-
, il y ſentoit incontinent de l'attrait;
en étoit preſque aſſez pour lui faire
e que Dieu demandoit de lui qu'il
ɔraſſât. Diſciplines ſanglantes, & re-
ellées tous les jours, haires, cilices,
:ures & braſſelets de fer hériſſés de
tes aiguës, tout étoit habituellement
ı uſage. Il ſe ſervoit ſucceſſivement de
ıſtrumens de pénitence, & jamais il
ıit ſans porter ſur ſa chair la mortifica-

1694. plus capable d'affliger la nature, & de dompter tout à la fois la chair & l'esprit, sur-tout de la maniere dont le fervent Ecclésiastique s'en acquittoit. Il étoit alors permis de prendre des rafraîchissemens, qu'il étoit d'usage de présenter à ceux qui passoient la nuit : l'extrême frugalité qu'on observoit à la Communauté de M. de la Barmondiere, rendoit cet adoucissement comme nécessaire : néanmoins M. de Montfort s'en priva constamment ; il ne prenoit pas même en son entier la modique nourriture qu'on lui servoit au réfectoire commun ; & la croyant trop bonne & trop abondante pour lui, il en retranchoit ce qu'il y jugeoit de meilleur, pratique qui dut lui coûter beaucoup plus qu'à bien d'autres, à cause de son tempérament, qui demandoit naturellement plus de nourriture. Arrivé dans le lieu où il devoit passer la nuit, quoique ce fût quelquefois dans les plus belles maisons de Paris, il n'y regardoit rien de ce que les appartemens pouvoient avoir de curieux ; il se mettoit d'abord en oraison, & restoit d'ordinaire quatre heures à genoux dans ce saint exercice ; il en donnoit ensuite deux à la lecture spirituelle ; les deux suivantes, il les accordoit au sommeil ; & ce qui lui restoit de temps, il l'employoit à l'étude des cahiers de Théologie, dont il alloit prendre les leçons en Sorbonne avec le reste de la Communauté. Tel étoit l'ordre que le fervent Etudiant observoit dans ses veil-

les. A l'école, &, pour ainsi dire, en présence même de la mort, il y contemploit à loisir le néant de toutes les choses humaines, & s'y pénétroit de plus en plus de ces grandes vérités, qu'il sut dans la suite manier avec tant de force, & si bien insinuer dans l'esprit & le cœur des pécheurs les plus endurcis. Il suivoit en esprit les ames au Tribunal du souverain Juge ; il écoutoit la discussion qui s'y fait des œuvres bonnes & mauvaises, & le compte exact qu'il y faut rendre de toutes les graces qu'on a reçues. Il ne manquoit pas de s'appliquer à lui-même les réflexions que ces objets faisoient naître dans son esprit ; quelquefois même, afin qu'elles y fissent une plus vive impression, il fixoit ses regards sur le visage des morts, auprès desquels il veilloit. Cette vue le frappoit singulierement. C'étoit comme un miroir, dans lequel il appercevoit clairement la briéveté de la vie, & le terme où viennent toujours aboutir les projets des humains. Deux de ces corps morts, entre autres, lui parlerent tellement au cœur, qu'il n'en perdit jamais le souvenir. L'un étoit celui d'un homme de la premiere qualité, qui, à la sortie d'un lieu de débauche, avoit été malheureusement attaqué & percé du coup qui l'avoit conduit au tombeau. L'autre étoit celui d'une des premieres Dames de la Cour, que l'on idolâtroit pour sa beauté. Le premier jettoit une telle infection, que le lendemain les bedeaux qui An. 1

1694. le porterent en terre, quoiqu'accoutumés à pareille fonction, ne pouvoient en supporter l'excessive puanteur. Le second étoit tellement défiguré en moins de vingt-quatre heures, qu'on ne pouvoit rien voir de plus horrible & de plus hideux. Le vertueux jeune homme ne pouvoit penser à ces choses, sans bénir Dieu de son état, & sans s'attacher de plus en plus à la pauvreté qu'il avoit embrassée. Il comptoit aussi, pour bien peu de chose, toutes les peines qu'elle lui faisoit endurer, toutes les pénitences qu'il s'imposoit à lui-même, & toutes les mortifications qu'il avoit à essuyer de la part d'autrui.

*Son ap-cation à ...ude.* Je ne dirai rien ici de celles-ci, quoique le Seigneur, qui vouloit conduire son serviteur par un chemin de croix & d'humiliations, prit soin, dès ce temps-là, de l'en favoriser très-abondamment, pour augmenter ses mérites, & pour étancher en partie la soif ardente qu'il en avoit. Je ne parlerai point non plus d'un grand nombre d'autres vertus, qui se firent alors remarquer en lui, sa ferveur, son obéissance, son silence continuel lors des temps de recréation, & le soin qu'il avoit de s'entretenir de Dieu avec ses camarades, toutes les fois qu'il étoit dans le cas de parler; vertus dont nous aurons bientôt occasion de faire mention. Une chose, que je ne dois pas oublier en cet endroit, c'est que, malgré ses pénitences, & les fatigantes occupations dont on a parlé, il n'en donnoit

coup de ſoin, & Dieu béniſſoit telle-
ſon travail, que M. de la Barmon-
, qui examinoit ſcrupuleuſement l'a-
ement de tous ceux qu'il avoit ſous ſa
uite, ne balançoit pas à le préférer à
ſes condiſciples pour la ſcience, quoi-
y eût dans ſa Communauté d'excellens
ts. Ce fut ſans doute pour s'y appli-
davantage, & n'avoir rien qui pût le
ire de ce qui regardoit directement le
ce de Dieu, qu'il renonça pour tou-
à la Peinture, l'Architecture & la
ture, arts qui demandent une belle
ination, & pour leſquels il avoit beau-
de goût. Son Supérieur, qui ne l'i-
oit pas, avoit penſé qu'il étoit à pro-
pour lui de les cultiver, & vouloit le
re à lieu de le faire, afin que ce talent
un jour ſervir à la décoration des Au-
mais la mort de celui-ci, qui arriva
ce même temps, à peu près vingt-un

1694. La mort de M. de la Barmondiere doit être mise de ce nombre. Il perdoit tout en le perdant, un pere temporel & spirituel. C'étoit l'unique ressource qu'il avoit sur la terre. S'il eût plu au Seigneur de lui conserver un pareil protecteur, il est à croire qu'il n'auroit manqué de rien, vu la part qu'il avoit à son estime & à son affection; mais, ce protecteur mort, M. de Montfort ne voyoit plus devant lui qu'un avenir désolant pour la nature. Le coup étoit affreux; il étoit même pour lui tout-à fait imprévu; le jeune & fervent Ecclésiastique s'étoit enfin déterminé, par l'ordre de son Directeur, à recevoir les Ordres mineurs; &, pour s'y préparer, il avoit été, comme c'étoit alors la coutume du Diocese de Paris, faire une retraite chez les Prêtres de la Mission à S. Lazare. Ce fut pendant son absence que M. de la Barmondiere tomba malade, & mourut en peu de jours. A son retour, ce fut la premiere nouvelle qu'on lui annonça. On n'usa pour cela d'aucune précaution; on vouloit voir de quelle maniere il la prendroit. Il en fut surpris; mais il ne fit paroître aucune émotion. Ceux qui l'épioient le plus, ne remarquerent aucune altération sur son visage, & l'on vit bien en cette occasion, que rien ne peut ébranler celui qui ne veut avoir que Dieu pour appui.

C'est dans les rencontres imprévues, telles que celle-ci, que l'homme pris, pour

ainsi dire, au dépourvu, se montre tel qu'il est. Quoique véritablement vertueux, s'il n'est pas encore tout-à-fait mort à lui-même; comme la réflexion ne peut point alors appeller la vertu à son secours, il faut que sa foiblesse se montre à découvert; le calme donc & la paix, dont jouit en cette occasion M. de Montfort, montrent bien à quel haut degré de mortification il étoit déjà parvenu. D'ailleurs, si sa fermeté n'eût été qu'une vertu de faste & d'ostentation, elle n'eût pas été constante, elle eût démenti dans le secret les sentimens dont elle se paroit en public. Or elle fut en tout temps la même. Une lettre, qu'il écrivit peu de jours après à un de ses parens qu'il avoit à Rennes, en est la preuve. Après avoir rendu à M. de la Barmondiere le témoignage qu'il devoit à ses vertus, & le tribut de reconnoissance qu'exigeoient de lui tous les bienfaits qu'il en avoit reçus, il lui parloit de l'état d'incertitude dans lequel il se trouvoit. Puis il ajoutoit ces mots, qui marquoient sa grande confiance : *Je ne m'en embarrasse point*, dit-il; *j'ai dans les Cieux un Pere qui ne peut me manquer. Il m'a conduit ici; il m'y a conservé jusqu'à présent; il me fera toujours éprouver ses miséricordes ordinaires, quoique, pour mes péchés, je ne mérite que des châtimens.*

Cette lettre étoit datée du 20 Septembre de l'année 1694. La Communauté, où jusqu'alors il avoit vécu d'une maniere si édifiante, fut bientôt après dissipée. Le coup

*An. 16[...]*
*cette occa[...]sion.*
*Il en[...] dans la Commu[...]nauté [...] M. B[...]*

AN. 1695. qui avoit frappé le Pasteur, avoit dispersé le troupeau. Chacun se plaça le mieux qu'il put. Ceux qui avoient quelques ressources, entrerent dans les Séminaires de Saint-Sulpice. M. de Montfort eût volontiers suivi ceux-ci. C'étoit là que tendoient ses vœux, dans l'unique dessein de s'y perfectionner dans la vertu. Le temps marqué par la Providence n'étoit pas encore venu : il falloit qu'il passât auparavant par une épreuve, qu'une personne moins mortifiée auroit regardée comme très-rude. La Communauté de M. Boucher lui fut ouverte, & il se crut très-heureux d'y pouvoir être admis. Tout y étoit propre à contenter son goût pour la pauvreté & la mortification ; on n'y connoissoit point l'usage du vin. Les mets qu'on y servoit, n'avoient rien que de rebutant ; & quelque appétit que l'on pût avoir, il falloit se faire des efforts pour se résoudre à les prendre, de sorte que l'heure du repas sembloit plutôt faite pour tourmenter la nature, que pour la soulager. Une si mauvaise nourriture, jointe à une étude continue, acheva de détruire la santé de M. de Montfort, que ses austérités & ses veilles avoient déjà beaucoup altérée. Dans cette maison, chaque Ecolier faisoit à son tour la cuisine. C'étoit le tour du vertueux jeune homme, & il la faisoit la haire sur le dos, lorsque la maladie se déclara par des accès si violens, qu'il ne lui fut pas possible de la dissimuler. Il fut obligé de se mettre au lit ; &

*...ier, y ...mbe ma-...ide, & ...st conduit l'hôpi-...al.*

epreuve, que souvent les plus necef-
redoutent comme le comble des cala-
, n'eut rien pour lui d'affligeant. Il
la joie de se voir placé parmi les pau-
e Jesus-Christ; & il ne pouvoit s'em-
r de la témoigner à ceux de ses amis
enoient le visiter. *Quel honneur*, leur
-il, *d'être dans la Maison de Dieu*! Ce
pas qu'il ne vît bien que cet honneur
t pas du goût du monde, & qu'en
ulier sa famille ne s'en feroit pas fort
nmodée; mais il ne se regardoit plus
s long-temps comme appartenant au
le, & ne croyoit pas devoir se gou-
er par des vues purement humaines.
ce qui lui fit de la peine, fut de n'être
onfondu dans la foule, & qu'on l'eût
dans la salle des Prêtres, quoiqu'il
t encore que dans les Ordres infé-
s. Il ne se plaignoit aussi que des soins
s attentions qu'on avoit pour lui; car
eurs n'eurent pas de peine à s'apper-
r que ce n'étoit pas un homme ordi-

1695. toujours en prieres, toujours uni à Dieu; & produisant les actes que l'amour le plus pur peut inspirer. Jamais il ne sortoit de sa bouche la moindre plainte : s'il rompoit le silence, lorsqu'on lui parloit, ce n'étoit que pour bénir Dieu, & témoigner sa soumission parfaite à ses ordres. On le venoit voir pour s'édifier, & pour être témoin de ses sentimens ; & jamais on ne sortoit d'auprès de lui, sans se sentir plus de ferveur & de desir de sa perfection, tant il y avoit d'onction répandue dans ses paroles. Les choses de Dieu en fournissoient toujours la matiere ; il parloit si peu de ce qu'il souffroit, qu'à l'entendre parler, on ne l'eût pas même soupçonné d'être malade. Cependant le mal augmentoit de jour en jour ; les remedes ne produisoient aucun bon effet ; & sa mort paroissoit comme certaine. Il n'y eut que lui qui ne perdit jamais l'espoir de sa guérison. Il s'en tint toujours assuré ; & lors même qu'il sembloit n'avoir plus que quelques momens à vivre, il dit si positivement à un de ses amis, M. Blain, qu'il en reviendroit, qu'on peut présumer sans témérité, vu la vie sainte qu'il avoit toujours menée, qu'il en avoit reçu de Dieu une connoissance surnaturelle. Quoiqu'il en soit, sa convalescence fut aussi rapide, que l'avoit été le progrès de sa maladie. Il parut tout à coup comme ressuscité, & bientôt il fut en état de se lever, de marcher & de reprendre ses exercices accoutumés.

Dans ce même temps, la divine Providence fit voir, d'une maniere bien sensible, qu'elle n'abandonnoit point un homme qui s'abandonnoit lui-même entiérement entre ses mains. Louis de Montfort n'étoit point inconnu dans les Séminaires de Saint-Sulpice, à cause de l'étroit rapport qu'il y avoit entre eux & la Communauté de M. de la Barmondiere. De plus, la haute estime qu'en faisoit ce digne Supérieur; tout ce que ses compagnons d'étude, dont plusieurs étoient passés à Saint-Sulpice, rapportoient de sa vertu peu commune; le témoignage qu'on lui rendoit dans la nouvelle Communauté où il avoit demeuré depuis; enfin les traits héroïques de vertu qu'il avoit fait paroître dans sa maladie, & pendant son séjour à l'Hôtel-Dieu: tout cela faisoit qu'on l'y regardoit comme un jeune homme déjà très-avancé dans la vertu. M. Bouin, Directeur du petit Séminaire, homme très-consommé dans les voies des Saints, le connoissoit particulierement, parce que M. de la Barmondiere, qui, tout éclairé qu'il étoit, ne croyoit cependant pas devoir s'en rapporter à ses propres lumieres pour la conduite d'une ame si privilégiée, le lui avoit envoyé quelquefois pour lui demander conseil, & lui découvrir l'état de son ame. Cette connoissance avoit beaucoup augmenté son estime pour lui, de sorte qu'on ne pouvoit pas être mieux disposé qu'il l'étoit en sa faveur. Aussi la proposition que

An. 16

Secn qu'il re[illegible] de la P[illegible] vidence

An. 1695-99. pour lui la source d'une infinité de sacrifi
ces, & d'actes de vertu très-méritoires
très-précieux aux yeux de Dieu. M.
Montfort posséda cette vertu dans un trè
haut degré ; & ce qui prouve combien il
possédoit solidement, c'est qu'on la lui v
pratiquer toujours, avec la même consta
ce, tout le temps qu'il demeura dans le S
minaire. Jamais il ne s'écarta, dans aucu
point, des regles qu'on y prescrit, quo
qu'elles entrent dans les plus petits détail
& qu'elles obligent à la plus entiere dépe
dance. Soumis, comme un novice, à
Maîtres, il ne disposoit de rien, il ne fa
soit rien sans leur permission, & leur re
doit un compte exact de toutes ses déma
ches & de toutes ses dispositions intérie
res. Cette soumission s'étendoit jusqu'a
moindres choses, & lui lioit en quelq
sorte la langue, même jusqu'à l'empêch
de proférer une parole hors des temps
recréation. Mais s'il rencontroit quelq
ami qui desirât lui parler, ou qui le pri
de lui rendre quelque service ; avant de
prêter à ses desirs, il savoit adroitem
s'esquiver, pour aller en demander l'agr
ment à ses Supérieurs.

*Il cesse d'aller en Sorbonne. Son application à l'étude.*

Il n'y avoit pas encore long-temps qu
étoit au Séminaire, que sa soumission
mise à une épreuve assez rude. Il reçut
dre de ne plus aller aux écoles de Sorbo
ne, & de se contenter des leçons de Thé
logie qu'on donnoit à la maison. Soit q
les Directeurs de la Communauté crusse

qu'étant aussi peu avantagé qu'il l'étoit des biens temporels, il ne seroit point en état de faire la dépense nécessaire pour prendre ses degrés; soit qu'ils s'imaginassent que ces degrés lui seroient inutiles, ou enfin qu'ils ne portassent pas de sa capacité un jugement aussi favorable que M. de la Barmondiere, qui le préféroit, pour l'esprit, à tous ses condisciples. Quoi qu'il en soit, une pareille défense fut très-pénible au vertueux jeune homme, qui avoit un goût décidé pour l'étude, & qui regardoit la science comme une partie essentielle & nécessaire dans un Ministre des Autels. Peut-être jamais l'obéissance ne lui coûta-t-elle davantage que dans ce point; & cependant il se rendit, sans résistance & sans murmure, à la volonté de ses Supérieurs; de sorte qu'on ne connut la violence qu'il se faisoit à lui-même, que par la confidence qu'il en fit à un ami, pour lequel il n'avoit rien de caché. Toutefois, comme il étudioit, par un motif surnaturel, la peine qu'il ressentit d'une semblable disposition, ne le découragea point, & n'abattit rien de son application; & dans toutes les occasions qui s'en présenterent, il fit voir que sa grande piété n'étoit point un obstacle à ses progrès dans les sciences propres de son état. C'est ce qui parut sur-tout un jour qu'il soutenoit une these sur la grace. Ses compagnons se persuadoient qu'il ne pouvoit allier ensemble la contemplation & la science; & soit qu'ils voulussent le

An. 1695. 99.

An. 1695-99. dans une eſpece d'extaſe, tant il étoit aliéné de ſes ſens, & plongé dans un profond recueillement. Quelque choſe qu'il fît, lors même qu'il s'efforçoit de ſortir de la grande attention qu'il avoit à Dieu, pour ſe prêter davantage au prochain, il étoit viſible qu'il n'en ſortoit jamais. Sa préſence ſeule ſuffiſoit pour inſpirer aux autres le recueillement, & pour les rappeller à Dieu; ſon air, ſon maintien, ſes geſtes, tout en lui ſembloit indiquer que celui qui lit dans les replis de nos cœurs, & qui connoît à fond nos penſées les plus ſecrètes, n'étoit pas moins préſent à ſon eſprit, que s'il l'eût vu de ſes propres yeux.

Invisibilem, tanquam videns ſuſtinuit. Heb. XI.

*Son goût pour les choſes ſaintes.*

A une foi vive, répondoit le goût qu'il avoit pour les choſes ſaintes. Il étoit trop éclairé ſur les grandeurs de Dieu, pour ne pas eſtimer tout ce qui avoit avec lui quelque rapport. Rien de plus tendre & de plus animé que ſa piété. Elle paroiſſoit, ou plutôt elle éclatoit dans toutes les occaſions. Le moindre objet de dévotion étoit capable de le rallumer; c'étoit un feu toujours prêt à s'embraſer, & qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de contenir. Bien éloigné de cette fauſſe ſpiritualité, qui, ſous prétexte d'une perfection plus épurée & plus dégagée des ſens, affecte de ne point recourir à ces objets ſenſibles que l'égliſe expoſe aux yeux de ſes enfans, il y avoit continuellement recours. Inſtruit par ſa propre expérience, il ſavoit combien ils ſont propres à rappeller l'eſprit

&

& le cœur à Dieu, & combien le Seigneur se plaît à se servir de ces moyens, si foibles & si bas en apparence, pour opérer en nous de grandes choses. Depuis son enfance, il avoit toujours été singuliérement attaché au S. Rosaire. Cet attachement s'étoit plutôt augmenté que diminué avec l'âge. Les lumieres qu'il avoit acquises, n'avoient fait que le fortifier, &, pour marque de son dévouement à Marie, il portoit communément le Rosaire suspendu à sa ceinture. Il étoit encore plus soigneux de ne point perdre de vue l'Image de Jesus crucifié, & celle de sa sainte Mere. Il les avoit toujours sur lui; souvent il les tenoit dans ses mains, & lorsqu'il étudioit, il avoit soin de les placer l'une & l'autre devant lui. An. 1690.

Dans les conversations, il ne parloit que de Dieu, ou de Marie. Son cœur ne tarissoit jamais sur ces objets. Son amour l'y rappelloit sans cesse; & sans même qu'il y fit réflexion, il y revenoit continuellement; c'étoit toujours avec un nouveau goût: ses idées, pour tout ce qui regardoit la piété, étoient grandes & sublimes; mais on eut dit qu'il en manquoit pour traiter des choses les plus communes; tant il étoit alors abstrait, & prenoit peu de part à ce qui se disoit. S'il vouloit même, par esprit de charité, se contraindre & contribuer à la récréation commune, en accordant son discours à ceux des autres, il le faisoit de si mauvaise grace, Ses conversati[ons]

C

n. 1695. qu'il étoit aisé de voir que c'étoit un hom-
8. me hors de sa sphere, qui parloit de choses dont il n'étoit nullement affecté. On en fit l'épreuve assez peu de temps après l'entrée de M. de Montfort au Séminaire. Plusieurs se plaignirent au Supérieur, de ce que dans les temps destinés à la récréation, leur nouveau camarade ne les entretenoit que d'objets plus propres pour l'oraison, que pour un temps où il convenoit de se divertir en se prêtant à des objets moins sérieux. Celui qui faisoit alors les fonctions de Supérieur au petit Séminaire de S. Sulpice, étoit M. Bouin, homme rempli de l'esprit de Dieu, & vraiment digne d'avoir la conduite de cette sainte Maison. Ce sage Directeur, qui ne pouvoit lui-même ouvrir la bouche que pour parler des choses divines, crut cependant devoir condescendre aux desirs de ses inférieurs. Il donna ordre à son pénitent de se conformer pour la conversation à ses condisciples, & de s'entretenir, au moins de temps en temps, de choses indifférentes & propres à égayer la conversation. Celui-ci fit de son côté ce qu'il put pour obéir. Il parla moins de Dieu; mais intérieurement occupé de lui, son esprit ne pouvoit se porter sur d'autres objets, & sa langue lui refusoit son ministere. Pour triompher de cet obstacle, & se faire violence à lui-même, dans la crainte de manquer à l'obéissance, il s'appliqua sérieusement à se remplir l'esprit de certains traits, de cer-

...on esprit, son imagination, si an-
i brillante & si féconde, ne savoit
aucun agrément à ses discours; & l'on
voit s'empêcher de sourire, lorsqu'on
doit raconter, d'un air dévot, les
en elles-mêmes les plus comiques.
orts qu'il faisoit pour obéir, n'en
que plus louables; mais il fallut
ii laisser suivre l'impulsion de l'esprit
u, & l'abandonner à l'attrait qui le
à parler des choses saintes.
it en faire usage pour faire goûter
grand nombre de ses compagnons,
eu & de l'agrément des Supérieurs,
ırs pratiques qu'il croyoit propres
mer & à soutenir leur ferveur. La
t avoient pour objet le culte de
il eut voulu communiquer à tout
ide, la haute idée qu'il avoit de ses
urs, & sa tendre dévotion pour
yant lu le livre du fameux Archi-
d'Evreux, qui traite de l'esclavage
Mere de Dieu, il fit connoître cette

*Pieuses pratiques, qu'il introduit dans le Séminaire.*

N. 1695-9. France, permit au fervent Séminariste de suivre en cela le mouvement de son zele. Il crut seulement devoir faire un léger changement à la formule d'association en substituant à la qualité *d'esclaves de Marie*, celle *d'esclaves de Jesus en Marie*. Par une suite de ce même amour pour l'auguste Mere de Dieu, notre saint jeune homme n'eut pas plutôt connoissance du Pseautier de saint Bonaventure, ouvrage où tout respire l'amour le plus tendre & le plus affectueux pour Marie, qu'il se hâta de le faire connoître aux autres, qu'il se fit une loi de le réciter, & qu'il en conseilla l'usage à ceux qui, comme lui, n'étoient pas encore engagés dans les ordres sacrés. Chaque jour c'étoit de sa part de nouvelles industries pour réveiller sa ferveur & celle des autres Séminaristes. Dans cette vue, il composa des cantiques qu'il récitoit ensuite, sans s'embarrasser des critiques qu'on en pouvoit faire. La piété les avoit dictés ; c'étoit elle seule qui conduisoit sa voix & qui animoit son geste, lorsqu'il les chantoit. Tantôt il persuadoit à ses camarades d'adresser aux saints Anges les uns des autres, les saluts qu'il est d'usage de se faire réciproquement. Tantôt il leur montroit, par son exemple, à avoir continuellement à la bouche des paroles d'actions de graces ; afin de témoigner à Dieu leur reconnoissance, pour tant de biens dont il ne cesse de nous combler, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grace.

Avec tout cela, s'il rencontroit quelque tableau de Notre Seigneur ou de la sainte Vierge, qui lui parût propre à inspirer de la dévotion, c'étoit une heureuse découverte dont il ne manquoit pas de faire part à ses amis. Souvent même, quand ces choses étoient de nature à pouvoir s'acheter, il en faisoit emplette & les distribuoit ensuite à d'autres. An. 16[illegible]7.

Ce dernier trait pourroit surprendre, vû la grande pauvreté dans laquelle vivoit M. de Montfort, & dont il s'étoit fait une loi de laquelle il ne s'écarta jamais. Cette loi, il l'observa dans le Séminaire avec la derniere exactitude. Il n'avoit rien en propre, & ce qui étoit à son usage, étoit ce qu'il y avoit de plus pauvre; mais, quand il s'agissoit de bonnes œuvres, & de faire de pieuses emplettes, on eut cru qu'il avoit à sa disposition des fonds inépuisables. On a déja vu ce qu'il faisoit en ce genre, dès le temps qu'il étoit encore chez M. de la Barmondiere. Le petit Séminaire fut souvent témoin de pareils effets de sa charité. Sans en sortir, il trouvoit le moyen d'assister un grand nombre de pauvres, sur-tout d'Ecclésiastiques. Des personnes, qui connoissoient ses vertus & ses besoins, se faisoient un plaisir de lui donner; mais ce qu'il en recevoit ne restoit dans ses mains, qu'autant qu'il le falloit, pour en faire des œuvres de charité, ou pour l'employer à des choses qu'il croyoit utiles au prochain. C'étoit

*Sa confiance d. la Providence.*

1696- l'homme de la Providence ; s'il avoit en
9. elle une confiance filiale, elle avoit de lui le soin qu'une mere tendre a de son enfant. Plus il étoit saintement prodigue envers les autres des ressources qu'elle lui faisoit trouver pour lui-même, plus elle se plaisoit à lui en fournir de nouvelles & de plus abondantes. L'expérience qu'il en avoit, lui faisoit même faire quelquefois des dépenses peu compatibles avec la modicité de ses moyens ; comme d'acheter des amas de mauvaises chansons qu'il entendoit chanter dans les rues, ou de mauvais livres qu'il trouvoit sur les quais, pour les déchirer aussi-tôt en présence des vendeurs. On avoit beau lui représenter que les personnes les plus opulentes ne pourroient pas remédier à un pareil mal, il ne pouvoit écouter que son zele, & l'indignation qu'il avoit de voir Dieu outragé, & le salut du prochain en danger. La moindre de ses craintes étoit que de pareilles œuvres lui fissent jamais manquer de ce dont il avoit besoin. Il s'étonnoit même de ce que tout le monde n'avoit pas dans la Providence une confiance pareille à la sienne. Un jour, qu'il vouloit se procurer quelque chose dont il avoit un pressant besoin, il pria un bon séculier, M. le Vallier, qui demeuroit, ainsi que lui, au petit Séminaire, de la lui acheter, & lui donna pour cet effet une somme modique, qui étoit tout ce qu'il avoit alors. La somme n'étoit pas, à beaucoup près, assez gran-

de pour la chose qu'il demandoit. Le Séculier le lui représenta, mais en vain : il n'en reçut point d'autre réponse, sinon qu'il n'avoit pas de foi ; en effet, il n'en eut pas assez pour multiplier la somme, & on se moqua de lui, quand il la proposa pour une chose qui valoit trois fois davantage. Il rapporta donc l'argent à celui qui le lui avoit donné, & celui-ci lui reprocha de nouveau qu'il manquoit de foi, & il ajouta, que *sa bonne Mere*, parlant de la très-sainte Vierge, lui fourniroit le surplus ; ce qui ne manqua pas d'arriver presque aussi-tôt.

Quelque louables qu'eussent été de pareils sentimens dans le fervent Séminariste, ils auroient été justement suspects, & l'on eût pu plutôt les regarder comme l'effet d'une imagination vive & bouillante, que le fruit d'une vertu solide, si sa conduite d'ailleurs n'eut pas été des plus régulieres, & si dans la pratique du bien il eut moins consulté l'obéissance que son humeur & sa propre volonté. Mais c'est un reproche qu'on n'eut jamais droit de faire à M. de Montfort. Nous ne dissimulerons pas néanmoins que dans sa conduite il y avoit quelque chose de singulier, qui frappoit, & qui ne prévenoit pas tous les esprits en sa faveur. Le souverain mépris qu'il avoit pour les choses du monde, ne lui permettoit pas toujours de faire attention à ce qu'on y regarde communément comme des bienséances,

*Ce trou... repré... ble e... de l... fort.*

[redacted]



1694. Il y avoit dans ses gestes, dans son ton, dans ses manieres, dans son maintien, quelque chose de simple, qui n'étoit pas du goût de tout le monde. Fait pour vivre avec les hommes, & pour gagner les hommes à Dieu, peut-être auroit-il dû se plier davantage à leur goût, en ce qui n'est point contraire à la véritable vertu. Souvent on l'en a averti, & s'il ne se corrigea pas sur ce point, s'il sortit du Séminaire avec cet intérieur singulier, qu'il y avoit apporté, on peut dire, que ce ne fut, en en aucune maniere, la faute des Messieurs, qui en étoient alors les Directeurs, & qu'ils se donnerent pour cela tous les soins que leur prudence & leur zele pouvoient exiger. Mais, s'il est juste de les excuser, je ne crois pas non plus qu'on puisse faire un crime à M. de Monfort, de pareils défauts, qui n'étoient en lui qu'extérieurs. Souvent on en voit de semblables en bien des personnes, qui sont bien éloignées d'être aussi vertueuses que lui, sans qu'on les leur réproche, ou que même on y fasse beaucoup d'attention. Toutes les fois qu'il en fut repris, quelque sévere que fût la réprimande, il la reçut avec toute la modestie & l'humilité possible; il fit même des efforts pour s'en corriger; mais, soit qu'il n'apperçut pas assez en lui-même ce que tout le monde y voyoit, soit que, tout occupé des choses divines, il ne put pas arrêter ses pensées sur ce qui lui sembloit de pures bagatelles; bientôt il perdoit de

ne tout ce qui lui avoit été dit sur cet An. 1
ɔjet ; ou plutôt, disons que Dieu per- 9.
ıettoit ces légeres ombres dans son ser-
iteur, afin de couvrir en lui ses plus
;rands dons, & de le tenir lui-même
ans une plus profonde humilité. Peut-
:re aussi, dans bien des occasions, ce
rand amateur de la Croix de Jesus crai-
noit-il de se trop rapprocher du monde
: de n'être pas assez fidele aux secretes
ıspirations de son divin Maître, s'il eût
;i d'une autre maniere. C'est ce que l'on
oit sur-tout penser de certaines actions
ui lui étoient familieres, & dont il ne
désista jamais, quoiqu'elles parussent
dicules & bizarres à bien des person-
es, & qu'elles lui attirassent bien des
illeries de leur part; comme, par exem-
le, lorsqu'il fréquentoit les écoles de
orbonne, de s'y mettre à genoux en
:rivant, pour y faire sa priere; lorsqu'il
:compagnoit quelqu'un de ses condisci-
les en visite, de se mettre à genoux à la
ɔrte, ou sur l'escalier, en l'attendant;
: quand il devoit faire partie de la com-
ıgnie, de se tenir dans un profond re-
ıeillement sans y prendre part, pour peu
ıe la conversation roulât sur des objets
:ofanes & qui lui fussent étrangers;
ɾsqu'il alloit dans les rues, d'y tenir
s yeux si baissés, qu'il voyoit à peine
:u de pas au-devant de lui; d'y marcher
: plus souvent la tête découverte, par
:spect pour la présence de Dieu, & d'a-

An. 1695. voir alors son chapelet ou son crucifix
9. la main, comme dans une église. Tout
ces choses peuvent être regardées com
me de pieux excès qu'on ne doit poi
légérement imiter; mais qu'il seroit,
crois, téméraire de condamner tout-à-fai
dans un homme tel que M. de Montfor
à cause de la sublimité de ses motifs,
de l'élévation de son esprit. Car les at
tribuer au vain desir de se singularise
ou à quelque autre vue, également vicie
se; c'est ce que démentent évidemment
la conduite irréprochable qu'il a constam
ment soutenue, & les grandes choses q
le Seigneur a opérées par son ministe

*Differens jugemens qu'on porte de sa conduite.*

Quoiqu'il en soit, comme tous l
traits que nous venons de décrire prêtoie
à la malignité, que c'étoit ce qui s'apperc
voit d'abord dans notre fervent jeu
homme; & que la plupart de ceux av
qui il vivoit, dans un âge où l'on
s'arrête qu'au dehors, & où l'on s'att
che bien plus à relever le ridicule da
autrui, qu'à étudier ce qu'on y pourr
imiter, ne pouvoient pas, ou ne voi
loient pas pénétrer les motifs qui pouvoie
excuser ou même sanctifier ce qui le
paroissoit en lui de défectueux; il est ce
tain que sa conduite fut dès-lors un pr
blême. Chacun l'expliqua selon qu'il ét
affecté. Les uns ne croyoient pas, que, po
quelques manieres extérieures, singuli
res, il est vrai, mais après tout innocent
en elles-mêmes & provenant d'un bon pri

tipe, on put justement condamner un jeune homme, en qui on ne pouvoit remarquer rien de véritablement répréhensible, & qui se conduisoit en tout de la maniere la plus édifiante & la plus conforme aux sublimes maximes de l'Evangile. Les autres, dont l'imagination se plaisoit à répandre les plus noires couleurs sur tout ce qui ne quadroit pas avec leurs idées, se représentant les actions peu communes de M. de Montfort, comme l'effet d'un naturel vain, bizarre, ennemi de l'ordre & de l'obéissance, concluoient delà que tout ce qui paroissoit en lui de plus louable n'étoit qu'orgueil & qu'illusion, un fantôme de vertu sans réalité. Il est vrai que pour peu qu'on fût de bonne foi, & qu'on examinât les choses sans préjugé, il étoit difficile qu'on put se former un jugement si sinistre, ou du moins en demeurer sérieusement convaincu; mais plusieurs feignoient de le croire, ou formoient là-dessus des doutes, & l'on agissoit en conséquence. Dans les uns, ces doutes favorisoient leur penchant naturel à toujours prendre en mauvaise part les actions du prochain; dans les autres c'étoit une jalousie secrete, qui se couvroit de divers prétextes pour se dérober à la vue des autres, & qui souvent même avoit l'art de se cacher à elle-même sa propre noirceur. Quelques-uns étoient bien aises qu'on regardât, comme équivoque, une vertu à laquelle ils sen-

An. 1699.

1691- toient bien qu'ils ne pourroient pas at-
99. teindre ; d'autres trouvoient dans ces soupçons quelque soulagement à la peine qu'ils ressentoient de se voir éclipsés par une personne plus jeune qu'eux, dans l'esprit de ceux dont ils souhaitoient le plus d'être estimés. Telles furent les principales sources d'une guerre très-pénible que la vertu de M. de Monfort eut dès lors à soutenir, & qui fut pour lui chaque jour, une occasion féconde des victoires les plus signalées. On ne peut douter que l'esprit de ténébres n'y eut beaucoup de part, & qu'il ne mit alors en jeu, comme il a toujours fait, les diverses passions des hommes pour pousser, s'il le pouvoit, à bout une vertu qu'il prévoyoit devoir être un jour employée à la ruine de son empire ; mais ce qu'on y doit envisager sur-tout, c'est la conduite du Seigneur, qui, par ces premiers combats, vouloit préparer son serviteur à soutenir dans la suite les chocs les plus furieux de la part de l'enfer & du monde, & montrer en lui la force & la richesse de sa grace.

e qu'il fre de cama- s. Ainsi M. de Montfort, après être entré dans le petit Séminaire avec une réputation peu commune de sainteté, se vit bientôt en butte aux mépris, aux railleries d'un grand nombre de ceux avec lesquels il vivoit. Ses manieres extraordinaires devinrent d'abord un objet de plaisanterie pour une jeunesse, fervente d'ailleurs, mais qui

croyoit avoir droit de se divertir aux dépens de tout ce qu'elle pouvoit remarquer de ridicule en autrui. Ces plaisanteries revenoient sans cesse, & souvent étoient accompagnées de tout ce qui pouvoit les rendre plus piquantes & plus mortifiantes : cependant, comme elles ne suffisoient pas pour corriger notre vertueux jeune homme, il y eut plus d'une fois, parmi ces compagnons, de ces gens qu'on nomme des originaux, beaucoup plus singuliers dans leurs manieres, que celui qu'ils persécutoient pour sa singularité, qui lui donnerent des soufflets, pour lui faire redresser la tête, lorsque, sans s'en appercevoir, il la tenoit un peu trop penchée d'un côté. C'est ce qui lui arriva, une fois entre autres, dans une conférence publique. Un avertissement de cette nature auroit paru bien dur à tout autre ; M. de Montfort ne paroissoit le sentir, que pour redresser au même instant la situation de tête qui choquoit, & dont on le reprenoit.

An. 1699

Les moins pieux ; on sait que, même dans les meilleures Communautés, ce sont eux qui donnent le ton, tandis que la vertu modeste cherche la retraite & le silence ; les moins pieux se plaignoient de ce qu'il n'avoit à la bouche que les louanges de Marie ; ils lui reprochoient d'aimer plus la Mere que le Fils, & par conséquent de lui rendre un culte excessif, & qui par là même ne pouvoit lui plaire. M. de Montfort ne cessa pas pour cela de parler de la

Pla qu'on de lui.

[...]x. 1695-99. qu'il y avoit entre ceux dont il étoit question : *S'ils sont semblables*, dit-il, *dans la pratique de la pénitence, ils ne le sont pas dans celle de l'obéissance : le premier étoit un opiniâtre ; celui-ci est un obéissant.*

*Epreuves [qu]'il reçoit [d]e la part [d]e son Di[re]cteur.*

La mort de M. Bonin ayant privé M. de Montfort de son saint Directeur, celui qui voulut bien se charger du soin de son ame, prit à son égard une conduite toute différente. Dès lors ses épreuves furent beaucoup plus fortes, mais elles n'en furent pas moins avantageuses pour lui. M. l'Echassier étoit l'homme du monde le plus éloigné de tout excès. Ce qu'il y avoit d'extraordinaire en son pénitent, son caractere tout de feu, les saillies de son amour, les opérations même de la grace qui sortoient de l'ordre commun, durent donc lui paroître suspects. Aussi mit-il tout en œuvre pour éprouver la bonté de son esprit, & sur-tout son obéissance. Il le contredisoit, il l'humilioit en tout ; il trouvoit à redire à tout ce qu'il faisoit ; à peine condescendoit-il quelquefois à ce qu'il desiroit de lui ; s'il lui accordoit quelque chose, c'étoit, pour l'ordinaire, d'un air qui faisoit entendre qu'il le désapprouvoit ; quelquefois ce qu'il lui avoit accordé, il le défendoit bientôt après, & il lui commandoit au contraire ce qu'il y avoit de plus contraire à son goût ; il le tenoit d'ailleurs dans la plus étroite dépendance, & ne vouloit pas qu'il agît en rien selon le mouvement de sa propre volonté ; il ne lui étoit

plus permis de donner à l'oraison d'autre temps que celui qu'il lui avoit marqué, ni de faire d'autres austérités que celles qu'il lui avoit permises. Quand le fervent Séminariste, selon la louable coutume de la Maison, venoit rendre compte à son Directeur de l'état de sa conscience, il ne trouvoit jamais celui-ci prêt à l'entendre, & bien souvent il en étoit rebuté. Du reste il n'échappoit jamais au Directeur la moindre parole, le moindre signe d'approbation, qui pût faire connoître qu'il estimoit la vertu de son pénitent.

An. 1695 99.

*Son Supérieur mortifie [...] tout, & publiquement.*

Une pareille conduite étoit bien capable de faire mourir l'amour-propre. Elle ne parut pas encore suffisante à M. l'Echassier. Il crut qu'il lui falloit encore porter des coups d'autant plus rudes, qu'ils seroient publics. M. Brenier, le Supérieur du petit Séminaire, fut chargé de ce soin, & personne n'étoit plus capable que lui de s'en bien acquitter. Sérieux par caractere, & fort rude envers lui-même par vertu, il connoissoit parfaitement tous les replis du cœur humain, & possédoit, au souverain degré, l'art de mortifier ceux dont il vouloit éprouver la vertu. Cet art, il l'épuisa tout entier sur M. de Montfort. Quelque chose que pût faire le fervent jeune homme, il ne recevoit de lui que des réprimandes. Non-seulement tout ce qu'il y avoit en lui de défectueux, tout ce qui portoit la plus légere empreinte de l'amour-propre, étoit relevé, exagéré de la maniere la plus mor-

AN. 1695. 99. tifiante ; mais ſes actions les plus vertueuſes étoient aſſez ſouvent mal interprétées. Son air de piété n'étoit qu'affectation ; ſes diſcours étoient pitoyables ; ſon ſilence, ſtupidité ; ſes oraiſons, illuſion ; ſon zele, l'effet du tempérament ; ſes actes de douceur & d'humilité, des moyens pour s'attirer l'eſtime des autres, & pour leur en impoſer. C'étoit à l'entrée de la récréation, devant une foule de jeunes gens, que M. Brenier s'y prenoit ainſi pour mortifier M. de Montfort ; non pas deux ou trois fois ſeulement, mais conſtamment pendant l'eſpace de ſix mois conſécutifs. Que n'eut point alors à ſouffrir celui-ci, ſurtout de la part de ſes camarades, qui, ne pénétrant pas aſſez les motifs de leur Supérieur, croyoient entrer dans ſes vues, en mortifiant & en raillant à toute outrance celui qu'ils en voyoient ainſi traité ? Bien peu de perſonnes euſſent été capables de ſoutenir un pareil choc. La patience de M. de Montfort n'en fut pas même ébranlée. Il écoutoit, d'un air tranquille & ſerein, les choſes les plus piquantes ; & bientôt après, il s'approchoit de ſon ſaint perſécuteur d'un air gai, & lui parloit avec autant d'ouverture, que s'il en avoit reçu des applaudiſſemens. Enfin M. Brenier ne put ſoutenir plus long-temps l'emploi dont il s'étoit chargé, & il avoua ſimplement à M. l'Echaſſier, qu'il ne ſavoit plus par où prendre M. de Montfort pour l'humilier. Cet aveu toutefois ne fit point changer au

ur de conduite ; & si la persécution,
art des jeunes gens du Séminaire,
as toujours également violente, elle
ncore assez pour tenir en haleine &
prouver la constance de leur ver-
ondisciple.

milieu de toutes ces épreuves, la
lu serviteur de Dieu prenoit sans
e nouveaux accroissemens. C'étoit
rs cette tendre & vive dévotion pour
ie des Vierges, qui s'étoit fait re-
er en lui dès le temps de sa premiere
e. On l'avoit chargé, à cause de sa
du soin de cette belle chapelle,
est consacrée dans l'Eglise de Saint-
e, derriere le chœur : il est incroya-
e quelle satisfaction & quelle exacti-
s'acquittoit de cet emploi, dont il
éfit jamais tout le temps qu'il resta
Séminaire. Par une suite de cette
piété, ayant eu permission de son
eur de se consacrer à Dieu par le
le chasteté, long-temps avant qu'il
dans les Ordres sacrés, auxquels ce
st attaché, il choisit, pour le faire,
elle de la Vierge dans l'Eglise de
-Dame, où il alloit, ainsi que plu-
autres Séminaristes, communier
s samedis. Là, aux pieds de celle
voit coutume d'appeller *sa bonne*
, il présenta à Dieu, par ses mains,
ifice parfait d'un corps, qui, par
ricorde divine, avoit été préservé
souillures, dont la jeunesse n'est que
uvent flétrie.

An. 16
99.

*M. Montf... fait le ... de chas... avant ... tre dans Ordres ... crés.*

An. 1695-99.

*Soin qu'il a de se mortifier en tout.*

L'exercice continuel de la pénitence & de la mortification avoit été un des principaux moyens dont il s'étoit servi pour obtenir cette grace. Afin de la conserver, il ne l'abandonna jamais. Quoique ses austérités fussent plus modérées, depuis que l'obéissance en eut ôté le choix à sa ferveur, elles auroient pu paroître extrêmes à tout autre, qui n'auroit pas été, comme lui, transporté d'une sainte haine contre lui-même. Il savoit profiter de tout pour tourmenter son corps : il ne lui donnoit de tréve ni le jour ni la nuit ; & la maniere dont il le traitoit, eût fait croire qu'il s'en regardoit comme le bourreau. Il occupoit la chambre la plus incommode de la maison ; immédiatement logé sous le toit, il ressentoit tout ce que les chaleurs de l'été & les glaces de l'hiver ont de plus accablant, sans jamais avoir eu la pensée de se procurer un logement un peu moins rigoureux, ou de tempérer en rien les rigueurs d'une si triste demeure. Dans les plus grands froids, il y demeuroit presque tout le jour, & n'approchoit jamais du feu, quoiqu'il fût légérement vêtu, mal chaussé ; & que, pour affliger davantage la nature, sans qu'il y parût, il portoit des bas dont le pied étoit tout ouvert du côté de la semelle du soulier ; pratique qu'il observa constamment toute sa vie. Il n'étoit pas plus indulgent pour lui-même dans les autres points. Ses sens extérieurs, son esprit, sa volonté, tout en lui étoit dans l'assujettissement le plus

parfait à l'esprit de Dieu. Il ne s'accordoit rien de ce qu'il pouvoit se refuser ; & c'étoit assez qu'il se sentît une forte inclination vers quelque chose, pour qu'il se l'interdît, au moins pour un temps, jusqu'à ce que cette grande activité se fût rallentie. Tout cela, il le faisoit sans trop de contrainte ; il trouvoit même de la douceur à le faire, parce qu'il le faisoit par le principe de l'amour. *An. 1693-99.*

*Son exactitude à s'acquitter de ses emplois.*

Ce même amour, qui le portoit à ne rien omettre de tout ce qu'il savoit être agréable au Seigneur, faisoit qu'il donnoit une attention toute particuliere aux emplois que l'obéissance lui confioit, & qu'il s'en acquittoit parfaitement. Ses Supérieurs, pour le distraire un peu de son recueillement, que plusieurs trouvoient excessif, l'ayant nommé pour être Maître des Cérémonies, sous la direction de celui qui l'étoit en chef, dans le peu de temps qu'il occupa cette place, il vint à bout d'une chose, que beaucoup d'autres avant lui avoient inutilement tentée ; ce fut de rassembler & de ranger par ordre tout ce qui regardoit les différens ministeres qui servent au culte divin, afin que chaque personne pût trouver aussi-tôt ce qu'elle avoit à faire.

*Succès avec lequel il fait le Catéchisme.*

Mais c'étoit sur-tout dans les actions de zèle, qui regardent le salut du prochain, que la charité du pieux Séminariste paroissoit dans tout son jour. Comme ces sortes de fonctions s'accordoient parfaitement avec son attrait particulier, on le

*x. 1700.* voyoit alors tout entier. Ce qu'il dis paroissoit inspiré par l'esprit de Dieu, il y avoit de grace & d'onction dans paroles. C'est ce qu'éprouverent les fans qu'il fut chargé de catéchiser. On avoit à dessein donné le soin de ceux passoient pour les plus dissipés dans un quartiers du fauxbourg Saint-Germ Mais quelque mal disposés qu'ils fusse il savoit tellement les toucher, que les indociles fondoient en larmes, & d noient des signes d'une véritable con sion. Le bruit de ces succès étant parv au Séminaire, quelques jeunes gens, ne pouvoient ajouter foi à ce qu'on en soit, voulurent s'assurer par eux-mê de la vérité. Ils furent un jour au catéc me de leur confrere. Ils se proposo d'en relever ce qu'ils y trouveroient d sible; mais le ton ferme & pathétique celui-ci parla devant eux des grandes v tés de la Religion, fit sur eux une si impression, qu'ils furent obligés de rec noître en lui le talent de toucher les cœ

*Il sépare eux jeu- es gens, ui se bat- oient l'é- ée à la ain.* Il y eut aussi, vers le même temps, tres rencontres imprévues, où le zèle de feu de M. de Montfort parut avec é Un jour il rencontra, dans un end écarté, deux jeunes gens qui se batto l'épée à la main. A la vue d'une actio criminelle, & du péril éminent que c roient des ames rachetées du sang de Je Christ, transporté, comme hors de même, il prend en ses mains le Cru

qu'il portoit toujours sur lui, s'avance hardiment vers les deux combattans, & leur parle avec tant de force & de sagesse, qu'il les oblige à se séparer, & les réconcilie l'un avec l'autre. L'un d'eux fut si frappé de cette action héroïque, qu'il pensa dès ce moment à quitter le siecle, & peu de temps après, il entra dans le Séminaire de Saint-Sulpice, où il raconta ce trait à plusieurs personnes. M. Blain, celui de qui nous avons en main les manuscrits, le lui a entendu raconter avec admiration; & d'ailleurs, il le tenoit de M. de Montfort lui-même, qui n'avoit presque rien de caché pour lui.

AN. 1700

Son pélérinage N. D. de Chartres.

Dans un autre temps, ayant été député, avec un autre Séminariste très-fervent, pour faire, au nom de sa Communauté, un pélérinage à N. D. de Chartres, selon le pieux usage qui se pratique tous les ans dans cette sainte Maison, il ne fit, pendant tout le chemin, que donner à chaque pas de nouvelles preuves de son zèle. Sans penser même à la fatigue qu'il prenoit, en traversant les vastes plaines de la Beauce, s'il voyoit au loin des laboureurs, il quittoit souvent son compagnon, pour aller les catéchiser, & leur dire un mot d'édification. Arrivé à Chartres, il se rendit droit à la Chapelle, qui étoit le terme de son pélérinage. Le lendemain, il y revint de très-grand matin; il y communia; & ne se lassant point d'être aux pieds de celle qu'il avoit toujours regardée comme sa ten-

[redacted]
An. 1700. dre Mere, il y demeura six heures en
à genoux, immobile, & dans une
fonde oraison. Il quitta à regret c
exercice, quand on l'avertit qu'il
aller prendre sa réfection : il le repri
tôt après, & le prolongea jusqu'au
de sorte que son compagnon, qu
très-pieux, s'étonnoit de le voir s'
tenir si long-temps avec Dieu. Ai
voyage, qu'on avoit cru capable de l
per & de le distraire, ne servit qu'à
sa ferveur plus vive, & son recueil
plus profond.

*Il est fait Prêtre, & célebre sa premiere Messe.*

Tant de traits de vertus, une inn
rare, jointe à la vie la plus pénitent
plus austère, une jeunesse passée d
pratique sublime des conseils évangé
les plus rudes épreuves, soutenue
une patience inaltérable, tout dépo
faveur de notre vertueux Ecclésias
tout sembloit l'inviter à recevoir le
caractere auquel le Seigneur l'avoit
depuis long-temps, d'une maniere
lée. Il avoit passé l'âge prescrit pou
par les saints Canons, ayant déjà p
vingt-sept ans ; de plus, doué d'un
lent esprit, & ayant consacré bien
nées à l'étude de la Théologie, i
abondamment toutes les connoissan
quises pour le saint Ministere. Néan
pénétré, d'un côté, de respect à la
la sainteté du Sacerdoce, & des g
obligations qui l'accompagnent ; d'
tre côté, n'envisageant en lui-mêm

:ffe & son incapacité, il ne pensoit
: tremblement à l'auguste dignité
ıbloit se présenter à lui La propo-
ɥu'on lui en fit, l'accabla. Ce fut la
re fois, ou plutôt la seule fois de sa
ı'il témoigna des sentimens contrai-
:ux de l'obéissance. Il fallut un com-
ment exprès : on le lui donna; &
moment, faisant taire toutes les
:s, toutes les répugnances que sa
ıde humilité lui faisoit sentir, il plia
ement les épaules sous le fardeau
lui imposoit. Il fut fait Prêtre le sa-
les Quatre-Temps, après la Pente-
le l'année 1700, le 5 de Juin, par
ins de M. l'Evêque de Perpignan.
quelques jours donnés à la prépara-
a plus fervente, il dit sa premiere
à cet Autel de la Vierge, dont il
:u soin pendant tant d'années. La fer-
ıvec laquelle il la dit; les grands sen-
s dont son ame étoit alors pénétrée,
i se faisoient même remarquer au
s, & répandoient sur toute sa per-
je ne sais quoi de céleste, ravirent
iration tous ceux qui y assisterent.
urs même, de ceux qui n'étoient
op favorables au nouveau Prêtre, dé-
ent qu'il leur avoit paru un Ange à
:l, & qu'ils n'avoient jamais vu per-
s'acquitter de cette auguste fonction,
ir si touchant & si dévot.

*Fin du premier Livre.*

D



# LA VIE DE M. LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT.

## LIVRE SECOND.

### SOMMAIRE.

*Dispositions où étoit M. de Montfort, quand il se vit revêtu du Sacerdoce. Il se détermine pour l'emploi de Missionnaire. Il suit M. l'Evêque à Nantes. Il le quitte. Ce qui lui arrive à Fontevrault. On le retient pour Aumônier à l'Hôpital de Poitiers. Biens qu'il y fait. Mortifications qu'il essuie au Séminaire d'Angers, & à celui d'Issy. Il est quelque temps à la Salpêtriere. Ce qu'il souffre après en être sorti. Il rétablit la paix parmi les Hermites du Mont-Valerien. Soins qu'il se donne pour une de ses Sœurs. Charité qu'exercent à son égard les Dames Religieuses du Saint Sacrement. Sa Sœur se fait Religieuse. Il retourne à l'Hôpital de Poitiers. Conduite qu'il y mene.*

An. 1705.

roïque de charité. Contradictions qu'il
. Projet qu'il conçoit de la Congréga-
s Filles de la Sageſſe. Ce qui donne
croire qu'il avoit depuis long-temps
ieres ſurnaturelles à ce ſujet. Il raſſem-
lques pauvres filles, & quelles étoient
ſes vues. Il met Mademoiſelle Tricket
elles, & lui donne un habillement par-
. Il ſe retire de l'Hôpital, & s'offre
périeurs Eccléſiaſtiques pour donner
ſions. Ce qu'il étoit alors. Comment il
porte dans les fonctions du Miniſtere
lique. Miſſion de Montbernage. Erec-
une chapelle à l'honneur de la ſainte
Sa charité pour les pauvres. Il s'aſſo-
jeune homme. Humiliation qu'il reçoit
iſſion du Calvaire. Miſſion de Saint-
in. Réparation publique des excès qui
mettoient en un certain endroit de ce
urg. Prédiction du ſerviteur de Dieu,
ment elle fut accomplie. Autre événe-
e la même nature. Il eſt interdit. Quelle
cauſe. Comment il ſe comporte en cette
n. Il ſe détermine à aller en pélérinage
e. Lettre circulaire qu'il écrit avant
ers de Poitiers.

DE MONTFORT avoit juſqu'alors
lé ſans relâche à ſa propre perfec-
quoique toujours dans la vue de ſe
utile au prochain, & de travailler
oire de Dieu. En recevant le carac-
 Sacerdoce, il en avoit auſſi reçu l'eſ-

*Diſpoſitions où étoit M. de Montfort, quand il ſe vit revêtu du Sacerdoce.*

An. 1700. prit. Ainsi, sans rien diminuer du zele ardent qu'il avoit toujours eu pour sa perfection, il ne songea plus qu'à s'appliquer à faire naître dans le cœur des autres le même zele, & à les rendre participans du bonheur qu'il possédoit lui-même. Embrasé du feu qui dévoroit le grand Apôtre, il eût pu, comme lui, prendre à témoin le souverain Scrutateur des cœurs, de la douleur vive & continuelle qu'il ressentoit de la perte de ses freres en Jesus-Christ, & de la joie sincere avec laquelle il se seroit sacrifié tout entier, pour procurer leur salut. Ce fut là tout à la fois, & le principe de toutes ses démarches, & la cause de tout ce qu'il eut depuis à souffrir.

*Rom. 9. 2. 2. Cor. 12. 15.*

*Il se détermine pour l'emploi de Missionnaire.*

Il n'avoit point balancé, comme on l'a vu, sur le choix de son état; il ne balança pas davantage sur le choix du ministere, auquel il devoit donner la préférence. Prêcher Jesus-Christ, le prêcher aux pauvres, aux personnes les plus abandonnées, fut toujours son attrait dominant. La Grace le pressoit là-dessus si puissamment; elle lui faisoit voir si clairement que c'étoit là ce que le Seigneur demandoit de lui, qu'il n'eût pu, sans se rendre coupable d'une grande infidélité, suivre une autre route, quelque sainte qu'elle pût être. Aussi, quoique bien des raisons, prises même de la reconnoissance, & appuyées sur les motifs les plus louables, le portassent à s'engager dans une Congrégation à laquelle il devoit beaucoup, & pour laquelle il avoit la plus

haute estime ; quoique MM. de Saint-Sulpice parussent le desirer, & s'y attendissent en quelque sorte, il ne put cependant jamais s'y résoudre, à moins que ce ne fût pour quelqu'une des Maisons que la Congrégation avoit au Canadà, & où il auroit eu le pouvoir d'annoncer l'Evangile aux Infideles. Cette condition n'ayant point été acceptée, il attendit de la bonté du Seigneur, qu'il lui donnât le moyen de suivre un attrait, qu'il ne pouvoit s'empêcher de regarder comme venant de lui. An. 17

Son espérance ne fut pas long-temps frustrée. Il n'y avoit encore que quelques mois que M. de Montfort avoit été fait Prêtre, lorsque M. l'Evêque arriva au Séminaire de Saint-Sulpice. C'étoit un zélé Missionnaire, disciple de M. Ollier. Sa vie étoit très-pauvre & très-pénitente. Il faisoit tous ses voyages à pied, sans presque aucun argent ; ne vivoit alors que de pain & d'eau, & ne respiroit que la gloire de Dieu & le salut des ames. Sa vie étoit une suite continuelle de bonnes œuvres ; &, pour les perpétuer, il s'étoit associé plusieurs personnes, & avoit fondé pour elles la Communauté de Saint-Clement à Nantes. Ce qui l'amenoit à Paris, c'étoit, disoit-il, pour y réveiller sa ferveur parmi ceux à qui il se croyoit redevable du peu qu'il en avoit. Cette fois, il parut que la Providence l'y conduisoit, pour ouvrir à M. de Montfort la carriere dans laquelle il devoit marcher. Dès qu'il le connut, il

*Il s'atche à l'Evêq. Missionnaire dle pay Nantoi. & s'enpare about dquelque mois.*

1700. desira de se l'attacher, & celui-ci fut lui-même au-devant de ses vœux. Le jeune Prêtre se réjouissoit de faire, en quelque sorte, l'apprentissage de ses travaux Apostoliques sous un tel Maître ; & le respectable vieillard se félicitoit lui-même d'avoir rencontré un si digne coopérateur. Ils partirent tous deux au mois de Septembre de Paris, & s'embarquerent sur la Loire à Orléans. Pendant le voyage, qui fut de peu de jours, le nouveau Missionnaire donna des marques de son zèle, en reprenant avec hardiesse trois libertins, qui disoient des paroles obscènes, & profanoient le saint nom de Dieu par leurs juremens. Les jeunes gens s'étant moqués de sa correction, il leur prédit qu'ils ne tarderoient pas à en être châtiés ; & la chose ne manqua pas d'arriver. Deux d'entre eux ayant tiré l'épée l'un contre l'autre, se blesserent tous deux grièvement ; le troisieme tomba si dangereusement malade, après s'être enivré, qu'il en pensa mourir. Etant arrivé à Nantes, M. de Montfort travailla, avec son digne conducteur, aux Missions de la campagne, jusqu'au mois de Février de l'année suivante 1701. C'est tout ce qu'on a pu savoir de particulier, touchant le temps qu'il fut dans la compagnie de M. l'Evêque. Ce qui l'obligea à s'en séparer, ce fut le peu de ressemblance qu'il remarqua entre ce zélé Missionnaire, & les Ouvriers qui s'étoient joints à lui, sur-tout en matiere de doctrine. Il ne crut

pas pouvoir travailler sûrement avec des gens qui manquoient de soumission à l'Eglise. Ce qui est arrivé à la Communauté de Saint-Clement, depuis la mort de son Fondateur, avant qu'elle tombât heureusement entre les mains de MM. les Sulpiciens, n'a que trop fait voir combien étoit sage la conduite du serviteur de Dieu. An. 17

Cependant cette démarche le privoit de toute espece de ressources, & l'auroit plongé dans de tristes inquiétudes, sans la confiance qu'il avoit dans la divine Providence. Assuré, sur les promesses que Notre Seigneur a faites à ceux qui cherchent sincérement le Royaume des Cieux, & qui ont tout quitté pour son service, il ne lui venoit pas même à l'esprit qu'elle pût jamais lui manquer au besoin. La seule chose, qui pouvoit lui donner quelque embarras, c'étoit de connoître la voie particuliere par où Dieu vouloit alors qu'il marchât. Ce fut là le premier motif qui lui fit prendre la résolution d'aller à Paris; il espéra que celui qui l'avoit conduit plusieurs années dans les voies de la perfection, seroit encore à son égard l'interprète de la volonté divine.

*Il entreprend le voyage de Paris.*

En allant à Paris, il voulut d'abord passer par Fontevrault, où il avoit une sœur, qui, peu de temps avant, y avoit fait profession, en qualité de Sœur converse; bonheur dont elle étoit, en grande partie, redevable à ses soins. Comme il ne vivoit que d'aumônes, & qu'il vouloit que tout

*Ce qui arriva à Fontevrault.*

701. le bien qu'on lui faisoit, fût fait par des motifs surnaturels, & toujours en vue de Jesus-Christ; quand il fut arrivé à la porte de cette fameuse Abbaye, sans dire son nom, il demanda à la Sœur Portiere qu'on lui donnât *la charité pour l'amour de Dieu.* Il prononçoit ces derniers mots d'une maniere très-affectueuse. Le ton de sa voix, son air de piété, quelque chose d'extraordinaire qu'elle voyoit en lui, frapperent cette Sœur; elle souhaita savoir à qui elle parloit, & fit plusieurs questions au Prêtre inconnu, auxquelles celui-ci ne répondit, qu'en répétant ces mots, *la charité pour l'amour de Dieu.* Madame l'Abbesse, avertie de ce qui se passoit, vint elle-même à la porte, & demanda à l'étranger quel étoit son nom. *Madame*, repliqua le Prêtre, *à quoi bon me demander mon nom? ce n'est pas pour moi, c'est pour l'amour de Dieu que je vous demande la charité.* Cette réponse, dont on ne pénétra pas le sens, parut sans doute peu respectueuse à Madame l'Abbesse; & le pieux Pélerin fut renvoyé sans aucun secours. Quelque épuisé qu'il fût de fatigues, il reçut ce refus avec une patience héroïque, & se contenta de dire à la Sœur du dehors: *Si Madame l'Abbesse me connoissoit, elle ne me refuseroit pas la charité.* Ces paroles piquerent la curiosité des Dames Religieuses. On fut bientôt instruit de ce qui venoit de se passer. La sœur de M. de Montfort reconnut son frere à ce trait, & à la peinture qu'ont lui fit du

eur. On courut après lui ; on lui fit Ax. 1701.
ſtances, de la part de Madame l'Ab-
, de revenir ; mais ce fut en vain.
*me l'Abbeſſe*, dit-il, *n'a pas voulu me*
*a charité pour l'amour de Dieu, main-*
*elle me l'offre pour l'amour de moi, je*
*ercie.* Cela dit, faiſant à Dieu le ſa-
du plaiſir qu'il auroit eu de voir une
, avec qui il auroit pu librement s'en-
ir du bonheur d'être tout-à-fait au
eur, il alla chercher, chez des pau-
ens de la campagne, la nourriture
epos dont il avoit un beſoin extrême.
là il pourſuivit ſa route par Poitiers. *On l'ar-*
ville étoit une de celles qui devoient *rête à l'Hô-*
ur ſe reſſentir le plus des effets de *pital de*
le, & où lui-même devoit éprouver *Poitiers,*
e contradictions : il n'avoit compté *pour y être*
paſſer ; mais il y fut retenu par un *Aumônier*
le providence bien marqué. Il étoit
ire ſa Meſſe à l'Hôpital ; il s'acquitta
te auguſte fonction avec tant de fer-
& de piété, que les pauvres, qui s'y
erent préſens, en furent ſaiſis d'é-
ment & d'admiration. Ils le furent
e davantage, quand ils virent le re-
ement profond avec lequel il fit ſon
de grace. Pendant une heure entiere
nt à genoux, immobile, au pied de
l. On a lieu de croire que Dieu ver-
lors, dans l'ame de ſon ſerviteur,
ues-unes de ces graces dont les effets
andent au dehors, tant ſa vue ſeule
oit de piété. Il n'y avoit point alors

AN. 1701. d'Aumônier à l'Hôpital, ou du moins celui qui l'étoit, n'étoit plus en état d'en exercer les fonctions. Les pauvres, à la vue de M. de Montfort, conçurent qu'ils seroient heureux d'être sous sa conduite. *Venez*, se disoient-ils les uns aux autres, *voilà un Saint, voilà l'homme qu'il nous faut; faisons en sorte qu'il demeure avec nous.* L'exécution suivit de près leur délibération. Quand l'homme de Dieu se leva pour sortir, ils vinrent en foule autour de lui, & le conjurerent, dans les termes les plus tendres, de ne pas les abandonner. On peut se représenter ce que sentit alors un homme dont le cœur étoit si rempli de tendresse pour tous les membres souffrans de Jesus-Christ. *Mes chers enfans*, leur répondit-il d'un ton qui leur témoignoit son amour, *demandez si c'est la volonté de Dieu.* Un d'eux se chargea d'en écrire à l'Evêque, au nom de tous les pauvres de l'Hôpital; lui, de son côté, consentit à attendre la réponse que M. l'Evêque (a) feroit à cette Requête, & leur promit de s'y conformer.

*Bonnes œuvres que fit M. de Montfort, avant d'y être fixé.* L'absence du Prélat, qui faisoit alors la visite de son Diocese, ne permit pas d'avoir une réponse aussi prompte qu'on l'auroit desirée. Pendant l'intervalle, qui fut de quelques semaines, M. de Montfort fut loger au petit Séminaire, dans la paroisse de Saint-Porchaire; & avec la permission

(a) M. de Girard, Prélat très-zélé.

MM. les Grands-Vicaires, il s'adonna An. 170
outes ſortes de bonnes œuvres. Preſque
ıs les jours, il aſſembloit ſous les halles
, enfans & les pauvres de la Ville, pour
ır faire des catéchiſmes. Les exhortations
thétiques qu'il y joignoit, y attiroient
ſſi beaucoup d'autres perſonnes, & fai-
ent la plus vive impreſſion ſur les cœurs.
la ne l'empêchoit pas de viſiter aſſidue-
:nt l'Hôpital; & le reſpect avec lequel il
traitoit les pauvres, faiſoit bien voir
e c'étoit Jeſus-Chriſt même qu'il voyoit
eux. Les Ecoliers eurent auſſi une part
:s-particuliere à ſes ſoins. Pour les tirer
déréglement où vivoient un grand nom-
e d'entre eux, & pour les fixer dans la
ie du ſalut, après avoir gagné leur eſti-
e & leur affection par le zèle & la dou-
ur qu'il leur témoigna, il forma, de ceux
ı'il trouva les plus dociles, une petite ſo-
:té, & leur donna des réglemens, qui
nſiſtoient à faire chaque jour un peu d'o-
iſon, & la lecture d'un bon livre; à s'u-
r enſemble pour ſe divertir innocemment
s jours de congé; à fréquenter les Sacre-
ens; à s'enrôler dans la Congrégation
: la Sainte Vierge, établie au College des
:res de la Compagnie, & ſur-tout à faire
ırs efforts pour retirer du déſordre ceux
: leurs camarades qui s'y feroient laiſſés
ıtraîner. La grace accompagnoit par-tout
s travaux du ſerviteur de Dieu. Tous les
coliers, à qui il adreſſoit des paroles de
lut, ſe trouvoient tout à coup changés

Av. 1701. en d'autres hommes ; & le Seigneur bénit tellement la petite société qu'il avoit formée, qu'il en est sorti d'excellens Prêtres, & de très-fervens Religieux.

*Biens qu'il y fait.* C'est ainsi que s'occupa M. de Montfort jusqu'à l'arrivée de l'Evêque. Ce Prélat, qui vit par lui-même les biens que le nouveau Missionnaire avoit faits dans son absence, se fit un plaisir de l'accorder aux desirs des Pauvres de l'Hôpital. Dès lors cette Maison fut, comme elle devoit l'être, le principal objet de son zèle. Tout y étoit dans un grand désordre. Il n'y avoit presque nulle regle, nulle subordination, nulle économie. Il s'appliqua d'abord à pourvoir aux besoins du corps les plus pressans, persuadé que, s'il y réussissoit, il pourroit ensuite employer, avec plus de succès, les remedes spirituels qu'il jugeroit être convenables. En conséquence, on le vit plusieurs fois, à la tête de quelques pauvres, parcourir la Ville, en conduisant un âne chargé de paniers, pour porter les aumônes de toute espece qu'on leur donneroit. Ses soins ne furent point inutiles. L'Hôpital fut considérablement soulagé. Il y eut alors plusieurs abus réformés, qui nuisoient également au bien-être corporel & spirituel des malades : on assujetit les pauvres à prendre leurs repas en commun ; l'heure en fut réglée, & l'on fit, pendant ce temps-là de bonnes lectures. Tout cela fut fait en très-peu de temps, quoique avec beaucoup de contradictions. Le bien spiri-

l étoit son principal but; on vit bientôt, AN. 170
mi les Pauvres, une réforme presque
iérale. Cela toutefois ne lui fit point
andonner entiérement le soin des per-
nnes du dehors. Outre ces occupations
rnalieres, il prêchoit, il confessoit, il
noit des retraites, & dirigeoit même
fieurs ames à la plus haute perfection.
tre celles-ci, on peut avec raison distin-
r Mademoiselle Trichet, jeune Demoi-
e, qui n'avoit alors que dix-sept ans;
dont nous aurons occasion de parler
s la suite.

*Il le quitte & poursuit sa route pour Paris.*

l semble que tant de bonnes œuvres
ant de bénédictions attachées aux fonc-
ns de son ministere, auroient dû fixer,
moins pour long-temps, le saint Mis-
nnaire à l'Hôpital de Poitiers; mais,
propre des hommes Apostoliques, est
ne point avoir ici-bas de séjour fixe
permanent. Ce sont des nues légeres,
, selon le mouvement que leur impri-
le souffle qu'ils reçoivent d'en-haut,
nt porter tour à tour en différens lieux
écondité. Souvent emportés par l'im-
sion de l'Esprit Saint, comme l'Apô-
le témoigne de lui-même, ils vont,
s en connoître toujours la raison, où
plaît à ce divin guide de les conduire.
est ainsi que l'on vit alors M. de Mont-
t s'arrêter, pour ainsi dire, tout à coup
milieu de sa course, & s'échapper en
elque sorte, pour reprendre la route de
ris; où, parmi beaucoup de bonnes

[redacted]
...v. 1701. œuvres, il devoit recueillir une ample moisson de peines & d'humiliations.

...ortification qu'il reçoit au ...minaire ...Angers.

Celle qu'il reçut dans le chemin ne fut pas la moindre. Le Serviteur de Dieu a même avoué depuis, que quoiqu'il en en ait essuyé une infinité d'autres, & qu'elles fussent dans un sens son aliment le plus ordinaire, cependant il n'y en avoit guere eu qui lui ait été plus sensible que celle-là. Il y avoit dans une ville qui se trouvoit sur son passage, un de ses anciens Maîtres. Les épreuves, auxquelles ce digne Supérieur l'avoit assujetti, n'étoient point effacées de sa mémoire, mais elles ne servoient qu'à le lui rendre plus cher & plus estimable. Il le regardoit avec tout le monde, comme un Saint, & le respectoit comme son maître. Il ne pouvoit donc manquer de l'aller voir; mais à peine fut-il en sa présence, qu'il s'en vit rejetté & rebuté d'une maniere fort dure à la vue de toute la Communauté. Il fut même obligé de sortir à l'instant de la maison, sans qu'on eut égard, ni à son caractere, ni à son besoin. Ce traitement étoit accompagné de tout ce ce qui pouvoit le rendre plus mortifiant. Le cœur de M. de Montfort en fut blessé jusqu'au vif, & peut-être est-ce la seule occasion de cette espece, où il lui soit échappé quelque parole de plainte, *est-il possible*, dit-il, *que dans un Séminaire, un Prêtre soit ainsi traité ?*

Une mortification parfaitement sembla-

: à celle-ci l'attendoit encore à Paris.
peine y fut-il arrivé, qu'il se hâ-
d'aller trouver un de ceux qui l'avoient
trefois dirigé, dans le dessein de lui
mander conseil. C'étoit même un des
incipaux motifs de son voyage à
ris. Non-seulement celui-ci le lui re-
à, lui déclarant qu'il ne vouloit plus
charger de sa conduite; mais il lui dit
: choses très-humiliantes, devant un
ind nombre de jeunes Ecclésiastiques,
le renvoya, comme on avoit fait ail-
rs, sans lui donner même les petits
ılagemens que son état, les circonstan-
:, & la charité sembloient exiger. Une
reille conduite étoit bien capable de dé-
ciner du cœur du disciple, ce qu'il
uvoit encore y avoir d'humain dans
n attachement pour ses anciens Maîtres.
ais cette fois, soit qu'il se fut reproché
premiere vivacité, soit qu'il fut alors
vantage sur ses gardes, il ne laissa rien
roître de sa sensibilité; & reçut en silen-
tous les reproches qu'on voulut bien
i faire. Presque incontinent après, on
i vit exercer son zele, d'une maniere
i montroit la parfaite liberté dont il
ıissoit, & jamais depuis il n'en con-
:va le moindre ressentiment, jamais il
manqua le moins du monde au respect &
a reconnoissance qu'il devoit à des hom-
es, dont il avoit reçu les services les
ıs signalés. Quant à ce qui paroît de
op dur dans la maniere d'agir de deux

AN. 1705. hommes, regardés avec raison, comme très-parfaits, ce n'est pas à nous à porter là dessus notre jugement. Nous ne doutons point que leur intention ne put les excuser en grande partie devant Dieu. L'un & l'autre ont rendu depuis justice à la vertu de M. de Montfort, & quelqu'un dans la suite, ayant rappellé au dernier, le trait dont on vient de parler, & dont il avoit été témoin, ce digne Supérieur, loin de chercher à s'excuser, lui fit cette réponse vraiement édifiante: *Vous le voyez, je ne me connois pas en Saints.*

*Il est quelques mois à la Salpêtriere.*

Au reste, ce n'étoit point l'approbation des hommes, que cherchoit M. de Montfort, & les croix qu'il plaisoit au Seigneur de semer par-tout sur ses pas, n'abattoient en rien la confiance qu'il avoit en lui. Plein d'une nouvelle ferveur, il alla proposer ses services à l'Hôpital général. Cette maison, qu'on nomme assez communément la Salpêtriere, est comme le chef-d'œuvre de la charité de saint Vincent de Paule. Il n'y a point de miseres, de quelque espece qu'elles soient, qui n'y trouvent un asile. Le saint Fondateur, avec un ordre admirable, y a préparé des secours à toutes sortes de misérables depuis l'enfant encore dans le sein de sa Mere jusqu'au vieillard prêt à descendre dans le tombeau. On peut juger de-là, des travaux du saint Missionnaire, dans cette maison. Aimant, pour ainsi-dire, avec passion la pauvreté, & chérissant tout ce

An. 170

ui en portoit les livrées, il dut s'y trou-
:r comme dans son centre, & ne man-
ua pas de donner un libre essort à son
ele. Ses vues pour le bien étoient subli-
nes. Il entreprit, exécuta ce que d'autres
'avoient pas même imaginé; mais cela
ıéme excita contre lui l'envie, ce vice
:cret, mais terrible, qui, sous divers
rétextes, se glisse quelquefois dans des
œurs exempts de tout autre vice, & s'en
:nd tout à fait le maître. On représenta
nouvel Aumônier, comme un homme
rouillon, ami du changement, & capable
:ulement de causer du bruit; &, au bout
e quelques mois, lorsqu'il s'y attendoit
: moins, un jour qu'il se mettoit à table
vec les autres, il trouva sous son couvert
n billet, par lequel on lui signifioit de
: retirer.

*Ce qu' souffre a près en êt sorti.*

Voilà de nouveau l'homme de Dieu sans
abitation, sans ressources, sans appui
u côté des hommes, abandonné, rejetté
e ceux mêmes, qui jusques là l'avoient
outenu. Cette situation, si pénible pour
out autre, lui parut délicieuse. Le né-
essaire ne pouvoit manquer à un homme
our qui le nécessaire se réduisoit à si peu
e chose. La divine providence lui fit
ouver sa nourriture dans la charité des
Dames du saint Sacrement, de la ma-
iere que nous le dirons ci-après; pour
n logement, il se contenta d'un miséra-
e réduit sous un escalier, dans le voisi-
ıge du Noviciat, rue Pot-de-Fer. Un

An. 1701. vaisseau de terre, une pauvre couchette, des vêtemens usés, un bréviaire, un crucifix, une image de la sainte Vierge, & les instrumens de pénitences, composoient tous ses meubles. Un mendiant de profession auroit eu de la peine à demeurer dans un endroit si obscur & si malsain; mais ce véritable pauvre de J. C. s'y trouvoit mieux que dans les plus beaux Palais. Il passoit la plus grande partie des jours & des nuits en oraison. Dieu se plaisoit à favoriser cette ame pure, de ses plus intimes communications, & la douceur toute céleste qu'il y goûtoit fit douter quelque temps au serviteur de Dieu, s'il ne feroit pas mieux de préférer le repos de la contemplation aux travaux d'une vie active & toute employée au salut des ames. L'obéissance le décida. Le Directeur de sa conscience lui déclara, qu'il ne devoit en aucune maniere abandonner, ni suspendre les fonctions du saint Ministere, pour lesquelles il paroissoit spécialement appellé de Dieu.

*Il passe quelque temps chez les Hermites du mont Valerien.*

M. de Montfort n'eut point de peine à se rendre à cette décision, qui s'accordoit si bien avec l'attrait de la grace; & vers le même temps, l'occasion s'étant offerte d'exercer une œuvre digne de son zele, il ne fit aucune difficulté de l'accepter, & s'y livra tout entier. Il s'agissoit de rétablir la paix parmi les Hermites du mont Valerien. Il y avoit déjà quelque temps que l'esprit de ténebres, jaloux de la

e-édification que donnoient ces bons An. 170
iires, n'avoit réussi que trop à semer
vision parmi eux. M. Madot, alors
Supérieur, & depuis Evêque de
ons sur Saone, avoit inutilement tenté
s sortes de voies pour les ramener
r devoir, lorsqu'il jetta les yeux sur
e Montfort. Le vertueux Ecclésiaf-
se rendit au lieu de sa destination,
d'une commission particuliere de
Archevêque de Paris, Chef supérieur
Iermitage. Tous ceux qui ont vu la
ale, connoissent la situation du
Valerien. On n'en peut guere
de plus agréable, ni de plus propre
cueillement. L'abord en est rude &
ile, à cause de son élévation rapide,
out du côté qui regarde Paris. Avant
iver au sommet de la montagne, on
ntre plusieurs chapelles, où les di-
mysteres de la Passion sont repré-
s en relief, & d'une maniere très-
ssive, par des figures de hauteur hu-
e, ce qui attire en cet endroit un
l nombre de Pélerins, qui viennent
leurs stations à ces chapelles. Bien-
près, principalement quand on est
dans la maison des Hermites, on
ivre un des plus beaux paysages
y ait au monde. La Seine, après
baigné le bas de la montagne, ser-
en longs circuits, dans une vaste
bordée au loin par des collines, qui
iblent assez à de légers nuages, que

An. 1702. leur éloignement dérobe presque entiérement à la vue. Une foule d'objets différens, forment dans cette plaine, une agréable variété. Un des plus beaux ponts qu'il y ait en France, celui de Neuilly, frappe d'abord la vue. On y voit aussi quantité de superbes châteaux, & grand nombre de villages assez peu distans les uns des autres. D'un autre côté, sur le bord de la riviere, le bois de Boulogne, s'éleve comme en amphithéâtre, & semble conduire l'œil, jusqu'à ce qu'il se repose sur Paris. Nulle part cette grande ville n'offre une plus belle perspective. Assez éloignée pour confondre ensemble des objets, dont une vue plus distincte seroit capable de distraire l'esprit; elle ne l'est pas au point, qu'on ne puisse, en la voyant, se former la plus haute idée de sa grandeur & de sa magnificence. Cet ensemble, qu'on ne se lasse jamais de voir, joint à l'air pur qu'on y respire, rend le séjour du mont Valerien extrêmement agréable dans les beaux jours de l'Eté; mais il n'en est pas de même dans l'arriere saison & pendant l'Hiver. Le haut de la montagne est alors, le plus souvent, enveloppé de brouillards épais. C'est là comme le centre de toutes les vapeurs, qui s'élevent de la riviere & de la plaine; & le froid y est plus pénible qu'ailleurs. Or on étoit dans la plus rigoureuse saison, au commencement de l'an 1702, & le zélé Missionnaire, qui ne venoit que pour procurer la paix, n'avoit

ıprit d'oraiſon, la mortification, la
ur les étonnerent. Ils le voyoient
leurs réglemens avec la plus grande
tude, ſe trouver à tous leurs exerci-
& leur donner en tout genre les
ples de la plus haute perfection. Ces
nes ſi auſteres ne paroiſſoient plus
devant lui; car, à toutes leurs péni-
s, il y ajoutoit encore ſes pénitences
culieres. Dans les intervalles, entre
ercices communs, on étoit aſſuré
trouver dans la chapelle, toujours à
ux & en oraiſon, ſouvent tremblant
oid & glacé; la pauvreté de ſes vê-
ns n'étant pas capable de le garantir
rigueur de la ſaiſon. Les Solitaires,
ıés de le voir en cet état, le prierent
tant d'inſtance de prendre un de leurs
s, qu'il ſe rendit à leurs ſollicitations.
i revêtu de la robe blanche de ces
nites, il vivoit au milieu d'eux, com-
un d'eux, & ſans aucune diſtinction.

An. 1702. humblement sa faute, ils se demanderent mutuellement pardon, l'obéissance reprit sa vigueur, & la concorde fut parfaitement rétablie dans cette sainte maison.

*Soins qu'il se donne pour une de ses sœurs.* Ainsi le Seigneur bénissoit les travaux de son serviteur; la grace l'accompagnoit par-tout, mais il n'en étoit ni moins pauvre, ni moins méprisé des hommes. Ayant rempli si parfaitement sa Mission, il revint à son pauvre réduit, mettre la derniere main à une bonne œuvre, qui l'avoit occupé depuis son arrivée à Paris & qui regardoit sa propre sœur. Nous avons déja dit, qu'une de ses sœurs avoit été, par son entremise, admise au Monastere de Fontevrault, & qu'elle y avoit fait sa profession peu de temps avant qu'il y passât. Une autre de ses sœurs, celle dont il s'agit à présent, étoit restée à Paris, dans la Communauté des filles de saint Joseph; où Madame de Montespan l'avoit placée à la demande de la Duchesse de Mortemar. Elle avoit dès-lors le desir d'être Religieuse; mais divers évenemens, sans qu'il y eut de sa faute, indisposerent contre elle l'esprit des Supérieures, & lui firent perdre les bonnes graces & les secours de celles qui l'avoient jusques là protégée. Il étoit juste qu'une sœur, qui ressembloit en beaucoup de choses à son saint frere, & qui portoit le même nom que lui, eût aussi quelque part à ses croix. M. de Montfort, qui pour lors étoit à Nantes, étant instruit de sa situation, lui

it pour l'encourager à les supporter An. 1702.
ıment, & à s'abandonner sans réser-.
sans inquiétude à la divine Providen-
*ous êtes*, lui dit-il, *fille de la Provi-
e, dont je suis aussi l'enfant, quoique
ne, ou plutôt, vous n'en êtes encore
ovice; parce que vous ne faites que
encer à pratiquer la confiance & l'a-
n parfait, qu'elle demande de vous.
ne serez reçue Professe & Fille de la
dence, que quand votre abandon sera
il & parfait. Dieu vous veut, ma chere
Dieu vous veut séparer de tout ce qui
pas lui... Heureuse, mille fois heureuse
e Grignion, si, comme son divin Mal-
elle est délaissée, méprisée, rejettée;
a pour lors qu'elle sera véritablement
rvante & l'épouse de Jesus-Christ; Pro-
de la divine Providence, si elle ne l'est
de la Religion.* Il l'exhorte ensuite, *à
au jour la journée, comme l'oiseau sur
anche, sans se soucier du lendemain;
mir en repos sur le sein de la divine
idence & de la très-sainte Vierge; &
ercher uniquement à contenter Dieu,
ppellant sans cesse cette vérité infailli-
cet axiome éternel & divin; cherchez pre-
ement le Royaume de Dieu & sa jus-
, & le reste vous sera donné par surcroît...*
e lettre, pleine de feu, étoit bien ca-
e de ranimer la foi de la sœur de M.
Montfort; mais elle ne mit pas fin à
peines. A son arrivée à Paris, le
t Missionnaire la trouva dans la plus

An. 1702.

désolante situation ; pendant long-te
malgré toutes les occupations de
dont nous l'avons vu successivement
gé, il se donna toutes sortes de mo
mens pour lui procurer quelques sec
Son but principal étoit de lui fourn
moyen de contenter le grand desir q
avoit d'être Religieuse. Toutes les
tatives qu'il put faire à ce sujet, f
inutiles ; de sorte qu'il pensoit à renv
sa sœur à Rennes, chez ses parens.
voulut cependant pas prendre là - c
une derniere résolution, avant d'
beaucoup consulté le Seigneur dans la
re ; & ce fut alors qu'il fit connoiss
avec les Dames du Saint-Sacremen
la rue Cassette, par le moyen de M.
geaville, très-digne Prêtre de la Com
nauté de Saint-Sulpice. Dès la prem
entrevue, la Supérieure (*a*), qui v
son extraordinaire sainteté, & l'ext
besoin où il étoit réduit, lui offrit la
tion, qui selon l'usage de cette s
Maison, s'offre chaque jour à la
sainte Vierge, comme à celle que les
ligieuses du Saint-Sacrement ont cl
pour leur Abbesse, & qui se donne en
à quelque pauvre. En conséquenc
reste du temps que M. de Monfor

*Charité qu'exercèt à son égard les Dames du S.S. de la rue Cassette.*

(*a*) Ce n'étoit pas la vénérable Mere Mec
Fondatrice & Institutrice de cette sainte Congré
comme le dit l'ancienne vie. Il y avoit déjà qu
années qu'elle étoit morte. On peut consulter
imprimée.

'aris, sans emploi, il venoit tous les AN. 1700.
rs, prendre sa réfection à un des par-
s de la Maison du Saint-Sacrement,
pour pratiquer tout à la fois & la cha-
& l'humilité, du consentement de ses
nfaitrices, il amenoit avec lui un pau-
, avec qui il partageoit ce qu'on lui
nnoit, & qu'il servoit toujours le pre-
er.

On peut dire que les Religieuses furent
ndamment récompensées de leur cha-
par les grands exemples d'édification,
ce nouvel hôte leur donna. Il disoit
souvent la Messe chez elles; & il y
eut une (elle s'appelloit la Mere S.
eph) à qui Dieu fit connoître les gra-
dont il le favorisoit; & dont il lui
nifesta réciproquement l'état intérieur,
-sublime, un jour qu'il lui donnoit la
ite Communion. Peu de temps après,
e Religieuse mourut, & M. Gourdan,
onnu lui-même pour sa haute sainteté,
d'elle, *que c'étoit une ame, où tout étoit*
*te d'amour & d'admiration, que c'étoit*
*chef-d'œuvre des opérations de Jesus au*
*n Sacrement*: témoignage, qui rend
-croyable ce que nous rapportons ici
Serviteur de Dieu.

*Ce qui lui arrive dans cette Maison.*

'our l'obliger & pour lui témoigner la
te estime qu'elles faisoient de ses vertus,
Dames du Saint Sacrement eussent bien
ontiers reçu sa sœur, en qualité de
ur converse, comme il le desiroit;

*Sa sœur se fait Religieuse du S. Sacrement.*

AN. 1702. mais elles voulurent la voir auparavant Elle leur parut d'une complexion trop foible: & d'ailleurs ses talens leur firent juger qu'elle étoit beaucoup plus propre pour servir la Religon en qualité de Sœur de Chœur. Sur cela, il leur vint à l'esprit de joindre Mademoiselle Grignion à deux autres postulantes, qui, dans peu de jours, devoient partir pour Rembervilliers, un de leurs Couvens. Rien n'étoit mieux imaginé. L'embarras étoit de trouver la dot. Toutes les personnes pieuses de leur connoissance s'étoient déjà comme épuisées pour contribuer à doter les deux autres personnes. On avoit en vain sollicité leur charité; le projet paroissoit donc manqué, & les deux postulantes étoient à la veille de leur départ. L'homme de Dieu fut le seul qui ne perdit pas l'espérance Il redouble ses prieres; & le jour même une Dame, beaucoup moins riche, que celles à qui on s'étoit inutilement adressé, vint offrir la somme qu'on demandoit pour la dot, & ce qu'il falloit pour le voyage de Mademoiselle Grignion. Son frere eut la consolation d'apprendre que la divine Providence avoit levé tous les obstacles, qui s'étoient rencontrés à sa réception, & cette consolation fut complette, lorsque, l'année de son noviciat étant révolue, il apprit qu'elle étoit tout-à-fait consacrée à Dieu, ayant été admise

à la profeſſion le 2 Fevrier 1704 (*a*), ſous le nom de Marie-Catherine de S. Bernard. *An. 170*

Il y avoit alors déjà aſſez long-temps qu'il étoit de retour à Poitiers; occupé lui-même, comme on le verra bientôt, à procurer à Jeſus-Chriſt de nouvelles épouſes toutes remplies de ſon eſprit. En effet peu de temps après avoir conclu l'affaire de ſa ſœur, & ſur ſa réception au Monaſtere de Rembervilliers, il étoit parti de Paris vers le milieu de 1702, & muni des lettres d'aſſociation, que lui donnerent les Religieuſes ſes bienfaitrices, pour enrôler tous ceux qui le ſouhaiteroient dans la Confrairie du Saint Sacrement, il étoit venu reprendre ſes fonctions d'Aumônier à l'Hôpital de Poitiers. C'étoit le vœu de tous ceux qui s'intéreſſoient véritablement au bien ſpirituel & temporel de cette maiſon; ils avoient même écrit à Paris, afin de hâter ſon retour. Les pauvres donnerent les plus grandes marques de joie à ſon arrivée, & lui-même reſſentit en les voyant ces tranſports qu'éprouve un bon pere, lorſqu'après une longue abſence, il ſe réunit de nouveau à des enfans qu'il aime avec tendreſſe. Depuis ſon départ, pluſieurs des ſages réglemens qu'il avoit faits avoient été négligés; il les remit en vigueur. *Il retourne à Poitiers.*

(*a*) Elle eſt morte au mois de Février 1750, après avoir édifié ſa Communauté par une ſainte vie. Les Religieuſes de cette Communauté ont deſiré qu'il y eut entre elles & les enfans de M. de Montfort une communicaion plus particuliere de biens ſpirituels.

An. 1702. Il en ajouta même de nouveaux, du consentement de Messieurs les Administrateurs, & avec l'approbation de l'Evêque, Messire Claude de la Poype de Vertrieu, que son mérite avoit nouvellement élevé à cette dignité. Ce Prélat, toujours porté à favoriser l'œuvre de Dieu, voulut bien, à sa recommandation, interposer son autorité, pour qu'on donnât aux enfans de l'Hôpital un Maître particulier, dont l'unique occupation seroit de leur apprendre à lire & à écrire, & de les former à la piété. Il y eut soir & matin des prieres communes; & on fit des lectures pendant les repas.

*Sa conduite à l'Hôpital.* Outre les fonctions spirituelles, propres de son ministere & attachées à sa place, catéchismes, exhortations, instructions publiques & particulieres, célébration des saints mysteres, soins assidus auprès des malades, auprès de ceux sur-tout que Dieu visitoit par de grandes souffrances, & qu'il falloit préparer à la mort; fonctions, dont il s'acquittoit avec un zele infatigable; le fervent Aumônier rendoit aux malades les services les plus bas & les plus abjects. C'étoit un délassement pour lui de les servir à table, de balayer les salles & les cours; de laver la vaisselle, d'apprêter leurs lits, de vuider leurs vases de nuit, & de faire pour eux des choses plus dégoûtantes encore.

*Son désintéressemẽt.* Avec tout cela, constant à pratiquer la pauvreté la plus austere, il ne recevoit

m des honoraires attachés à sa place ; An. 17
chambre qu'il avoit choisie étoit la plus
uvaise de toute la maison ; sa nourri-
re, qui le plus souvent ne consistoit que
ns les restes des pauvres, étoit si fru-
ile qu'on avoit peine à concevoir com-
ent elle pouvoit suffire pour le soutenir
milieu de tant de travaux. Les aumô-
s qu'il recevoit souvent en grande abon-
nce, à cause de la grande confiance
e bien des personnes avoient en lui,
les employoit toutes au soulagement des
uvres, ou bien à la réparation de la
apelle & de la maison de l'Hôpital.

C'étoit là pour l'homme de Dieu des
tions journalieres ; ce qui ne l'empêchoit
s de saisir avec avidité toutes les occa-
ons qui se présentoient d'exercer quelque
te héroïque de vertu. Un jour, un pau-
e ayant été refusé par les Peres des
uvres, qui craignoient, que com-
e il étoit attaqué d'une maladie con-
gieuse & tout couvert de plaies, il ne
mmuniquât à d'autres son mal ; il ob-
nt, à force de prieres, qu'il seroit com-
is à ses soins, & que pour prévenir la
ntagion, on le mettroit, dans une cham-
e tout-à-fait retirée. On ne pouvoit lui
ire une plus grande faveur. Il se chargea
i-même de tout ce qui regardoit ce ma-
de, sans vouloir que personne partageât
ec lui les charitables offices qu'il lui ren-
it ; il pansoit ses plaies, & un jour,
e la nature avoit plus de peine qu'à

Acte héroïque de charité.

1. 1702. l'ordinaire à soutenir un objet, dont la vue seule faisoit horreur; il se reprocha ce sentiment, comme un excès de délicatesse, & pour triompher entiérement de ses répugnances, il fit ce qu'on raconte aussi de quelques Saints, il rassembla dans le creux de sa main le pus de ses plaies, & l'avala. Il raconta depuis confidemment ce trait à une ame généreuse, la Sœur Marie de Jesus, pour l'encourager à se surmonter elle-même, & il y ajoutoit, que, par un effet sensible de la grace, il n'avoit jamais rien avalé de si délicieux.

*ntradic-ns, qu'il rouve.* Il étoit naturel qu'une conduite si parfaite, & tant de services signalés rendus à l'Hôpital, attirassent à l'homme de Dieu la bienveillance & la reconnoissance de tous ceux de cette maison; mais ce n'est pas ainsi que le Seigneur a coutume de récompenser ceux qu'il aime davantage. De nouvelles croix furent la récompense de M. de Montfort. Il n'en demandoit, il n'en desiroit point d'autres. L'Hôpital étoit gouverné par six Demoiselles séculieres. Ce fut de leur part, qu'il eut le plus à souffrir. Une réforme, qui les assujettissoit à leur devoir, quelque avantageuse qu'elle dût être aux pauvres, dont elles étoient chargées, n'étoit nullement de leur goût. De là bien des plaintes, des troubles, des contradictions, qui se renouvelloient chaque jour. Elles n'osoient pas blâmer ouvertement ce qui tendoit évidemment au bien, & ce qui se faisoit de

plus conforme aux loix de la bienséance An. 1703
& du bon ordre ; sur-tout lorsque c'étoit avec l'approbation des Administrateurs ; mais elles se recrioient sur ce qu'on vouloit introduire sans cesse des nouveautés, qu'on leur rendoit le joug insupportable ; & qu'on vouloit les réduire à la condition des enfans ; & que c'étoit un nouveau-venu qui prétendoit ainsi leur faire la loi. De quoi ne sont pas capables des esprits prévenus, & qui sont persuadés qu'on cherche à gêner leur liberté, sur-tout des filles, en qui l'obéissance & la docilité ne suppléent pas à ce qui leur manque du côté du jugement & de la raison ? Celles-ci contredisoient en tout le fervent Aumônier, & ne laissoient passer aucune occasion de lui faire éprouver des effets de leur ressentiment.

*Projet qu'il conçoit d'une Congrégation sous le nom des* Filles de la sagesse

Sans se laisser aller à de vaines conjectures, on peut sans doute avancer, qu'une pareille conduite ne pouvoit être que l'effet des suggestions de l'esprit de ténébres. Par cette guerre intestine, cet ennemi de tout bien crut pouvoir empêcher celui que faisoit l'homme de Dieu. Mais le Seigneur fit servir sa malice à l'exécution des grandes choses que son serviteur devoit faire pour sa gloire. C'est ainsi que j'appelle l'établissement d'une Congrégation, qui devoit un jour produire de très-grands fruits & rendre aux fidelles, en cent endroits, les plus importans services, sous le beau nom de *Filles de la*

An. 1702. Sagesse. L'opposition, que M. de Montfort trouva dans les Gouvernantes à tout le bien qu'il vouloit faire, lui fit sentir de plus en plus, qu'on ne pouvoit rien espérer de bon, pour la conduite des maisons de charité, des personnes, qui n'ayant point été formées de bonne heure à la pratique de l'obéissance & de la pauvreté, ne peuvent manquer de vouloir agir selon leurs vues particulieres, & de se proposer à elles-mêmes pour but leur propre bien-être temporel. C'est cette considération, qui, dans le siecle précédent, avoit porté saint Vincent de Paule à établir la célebre Congrégation des Filles de la Charité, appellées communément *Sœurs grises*; c'est elle qui avoit pareillement donné naissance à une autre Congrégation très-respectable & très-édifiante, connue sous le nom des *Demoiselles de saint Thomas de Villeneuve*. Ce fut elle aussi qui détermina le saint Aumônier de Poitiers, à jetter les fondemens de la Congrégation, dont nous avons parlé.

*Raisons, qui font croire que ce projet lui avoit été inspiré quelque temps auparavant.*

On a tout lieu de croire qu'il en avoit conçu le projet avant ce temps-là, néanmoins, d'une maniere confuse; ou plutôt que le Seigneur le lui avoit inspiré; qu'il lui avoit même donné là dessus quelques lumieres, & fait connoître le nom que la nouvelle Congrégation devoit porter; & le sujet, qui devoit en être comme la pierre fondamentale, & sa fidele Coopératrice dans cette bonne œuvre. C'est ce qui

'oit assez évident par la conduite qu'il An. 17
›it constamment tenue à l'égard de cette
ne Demoiselle, qui, comme nous l'a-
ns dit, s'étoit mise sous sa direction.
ademoiselle Trichet, quand il parut,
ur la premiere fois, à Poitiers, avoit
plus grand desir d'être Religieuse, ne
›yant pas pouvoir faire son salut dans
nonde. Elle avoit souvent témoigné son
sir & ses craintes à son saint Direc-
r, sans qu'il parut s'en mettre en peine.
ı jour qu'elle s'en plaignoit à lui-mê-
:, & qu'elle le sollicitoit de faire pour
: ce qu'il avoit fait pour d'autres. *Ma
e*, lui dit-il, *consolez-vous ; vous serez
ligieuse ; oui, vous serez Religieuse*, &
ui répéta plusieurs fois la même chose,
sorte que cette promesse ne sortit ja-
ıis de son esprit, & qu'elle ne douta
int qu'elle n'en verroit un jour l'accom-
ssement, quoique ce ne fût que long-
nps après. N'en pénétrant pas le sens,
e tenta diverses fois d'entrer en diffé-
ntes Maisons, au Calvaire, aux Car-
:lites, aux Sœurs grises, mais inutile-
:nt. La parole de son pere, comme
e le reconnut, ne fut vérifiée que quand
e fut fixée dans l'état, où lui-même
placa, ainsi que nous allons le voir ...
uoique le serviteur de Dieu s'éloignât
sa pénitente, il ne la perdit cependant
nais de vue. Pendant le séjour qu'il fit
ns la Capitale, malgré les grandes oc-
pations, où son zele continuellement

AN. 1702. Supérieure particuliere choisie d'entre elles, qui devoit présider à tous les exercices (cette Supérieure étoit aveugle). Elles étoient logées dans la maison de l'Hôpital, dans un appartement séparé des salles. Au milieu de la chambre commune étoit une grande Croix; & le nouveau Patriarche nomma cet endroit *la Sagesse*, & ses filles en porterent le nom, s'appellant dès lors, comme elles s'appellent encore aujourd'hui, *les Filles de la Sagesse*.

*Quelles étoient ses vues dans cet établissement.* Un tel établissement, quoique très-édifiant par lui-même, ne pouvoit être d'aucune ressource pour des maisons qui sont l'asile de la misere publique; des personnes infirmes elles-mêmes & tout-à-fait disgraciées de la nature, ne pouvoient pas servir à les gouverner; la chose est trop évidente pour qu'on puisse croire qu'elle n'ait point été vue de l'homme de Dieu. Il le comprenoit mieux que personne; mais il voyoit aussi qu'il étoit nécessaire de commencer de la sorte, non-seulement pour les raisons surnaturelles, que nous avons indiquées; mais encore pour cacher au monde ses véritables desseins, & faire en sorte que sa fausse sagesse l'aveuglât sur une œuvre, qu'il auroit aisément étouffée dans sa naissance, s'il eût pû d'abord la voir à découvert. Eclairé d'une prudence fort au-dessus de celle de la chair, & se confiant entiérement sur l'assistance du Seigneur, qui le conduisoit dans une si grande entreprise, il ne craignoit point

s'exposer à la risée des hommes, & AN. 1703
e douta point que la divine Providence
lui fit trouver des sujets, tels qu'il les
lloit, pour le parfait accomplissement
e ce qu'il avoit projetté pour sa gloire,
pour le service du prochain. Ce qu'il
péroit commença bientôt à se réaliser,
ır l'acquisition qu'il fit pour sa nouvelle
ommunauté, de la personne que Dieu
'oit destinée, pour lui servir en cela
aide & de coopératrice.

Il n'y avoit encore que peu de jours que
étoit fait à l'Hôpital l'établissement dont
ı vient de parler, lorsque Mademoiselle
richet, pressée du desir de quitter le
ıonde, vint trouver son Directeur, pour
ıi découvrir de nouveau ses sentimens là-
essus. *Que voulez-vous*, lui dit-elle, *que
devienne? Où faut-il que je me retire, pour
béir aux desseins de Dieu sur moi? Venez,
ıa fille*, répondit le Directeur, *venez de-
ıeurer à l'Hôpital.* Il ne s'expliqua pas da-
antage; mais cette parole, jettée comme
u hasard, fit la plus forte impression sur
'esprit de la jeune personne. Ce fut pour
lle comme un trait de lumiere, qui lui dé-
ouvrit tout à coup la route où le Seigneur
rouloit qu'elle marchât. Elle ne pouvoit se
ersuader autre chose. Elle en rendit compte
quelque temps après à son Directeur, qui,
pour l'éprouver, repliqua qu'il n'avoit pas
parlé sérieusement; qu'au surplus il ne
vouloit pas se mêler d'une affaire qui souf-
friroit bien des difficultés. *Permettez au*

*Il y admet Mademoiselle Trichet.*

An. 1703. *moins*, dit la Demoiselle, *que j'en parle à Monseigneur*. A peine en eut-elle obtenu la permission, qu'elle alla se jetter aux pieds de M. l'Evêque de Poitiers, en lui déclarant qu'elle sortoit d'une Communauté; qu'elle ne vouloit plus rester dans le monde & chez ses parens, & qu'elle le supplioit de la faire recevoir à l'Hôpital. Le Prélat répondit qu'il le vouloit bien, mais qu'il ne croyoit pas qu'on eût besoin de gouvernantes, & qu'en tout cas il en parleroit au Bureau. Il se trouva en effet qu'on n'avoit pas besoin de nouveaux sujets à l'Hôpital. Quand la vertueuse fille apprit cette réponse, pressée intérieurement de ne pas abandonner son projet, elle conjura M. l'Evêque de vouloir bien la faire recevoir en qualité de pauvre, puisqu'elle ne pouvoit pas être reçue comme gouvernante. Il y acquiesça, & lui donna une lettre pour MM. les Administrateurs. La surprise de ceux-ci fut extrême, en apprenant que la fille d'un homme, du même état que celui de la plupart d'entre eux, demandoit à être reçue à l'Hôpital sur le pied de pauvre. Ils auroient cru se déshonorer eux-mêmes, s'ils se fussent rendus à ses desirs. Cependant, par déférence pour la recommandation de M. l'Evêque, ils prirent un tempérament; ce fut de l'admettre pour servir d'aide à la Supérieure, en ordonnant qu'elle seroit traitée comme les autres gouvernantes.

s vues de M. de Montfort sur sa Péni- AN. 1703
, étoient un peu différentes des leurs.
qu'il sut qu'elle étoit à l'Hôpital, il
inda & il obtint qu'elle seroit mise au
bre des pauvres filles qu'il avoit rassem-
dans l'appartement, qu'on appelloit
*gesse*, non pas pour y présider aux
res filles qui s'y trouvoient, comme
iloit la Supérieure, mais pour y ap-
ire la pratique de l'obéissance & des
s vertus religieuses. Elle fut assujettie
nêmes exercices, aux mêmes devoirs
es autres, & réduite à la nourriture
'auvres : on la fit passer par toutes les
ives capables de faire mourir la nature;
juand son Directeur la crut en état de
enir les assauts auxquels le changement
rieur de son habillement alloit l'expo-
il lui fit prendre un habit particulier,
e étoffe grossiere, & de couleur de gris-
lré, tel que le portent encore les Filles
i Sagesse. Dix écus, que le pieux Au-
iier avoit reçus en aumônes, avoient
pour fournir aux frais de cet habille-
it. Après l'avoir béni, assisté d'un au-
Prêtre, il dit, en le présentant à la
'ente Novice : *Tenez, ma fille, prenez
habit ; il vous gardera, & vous sera d'un
id secours contre toutes sortes de tenta-
s.* Il voulut aussi qu'au nom de Marie-
iise, elle ajouta le nom de Jesus. Ce
ngement se fit le second jour de Février
l'année 1703, Fête de la Purification de
Sainte Vierge. On peut bien penser

*Il lui donne un habit & un nom particulier.*

An. 1703. qu'un événement de cette nature ne
sans exciter beaucoup de bruit dan
la Ville, & contre le Directeur, &
tre la Pénitente. Parens, amis, étra
tout le monde, à l'exception d'un t
tit nombre, blâmerent cette actio
plus modérés disoient que c'étoit
outré; d'autres qualifioient cette
d'extravagance. La mere, quoiqu'
donné son consentement à sa fille
plus indignée que personne; elle e
même ses plaintes au Prélat; mais l
venoit du Ciel, il ne permit pas c
changeât rien; & malgré tous les
cles, la Sœur Marie-Louise de Jes
serva constamment la forme de l'ha
son saint Directeur lui avoit donné
le porta seule près de dix ans; & c
sous ce même habit, elle a été, p
une longue suite d'années, Supérie
Filles de la Sagesse, dont le chef-li
établi à Saint-Laurent-sur-Sayvre
le Poitou, comme nous le dirons
suite (*a*).

*Epreuves qu'il fait de sa vertu.* Tandis que l'assemblée des pauvr
les subsista, elle demeura parmi el
s'y tint toujours au dernier rang. Se
tions étoient ce qu'il y avoit de plu
ble, de plus humble & de plus mo
Quand cette assemblée fut rompue,
elle le fut, dans le cours de la même
par les Administrateurs, qui crure

(*a*) Au huitieme livre.

voir se rendre aux importunités de ceux i ne cessoient de déclamer contre cette uvre, & contre celui qui l'avoit entreise, la Soeur Louise de Jesus ne changea en pour cela à sa conduite; & son Guide, ui vit cet événement avec une égalité toutfait admirable, ne relâcha rien non plus la sainte sévérité qu'il employoit à son ard. Non content de l'exercer par luiême, & de la reprendre quelquefois ec beaucoup d'aigreur pour les moindres ıtes, ou même pour des fautes supposs, il engageoit encore d'autres personss à l'exercer en mille manieres différens. Son but étoit de lui inspirer le véritae esprit des Filles de la Sagesse, l'amour s croix & le mépris d'elle-même, & de ıt ce que le monde estime davantage; & eut sujet de remercier le Seigneur des ands progrès que son éleve fit en peu de mps sous sa conduite. AN. 1703.

C'étoit presque la seule consolation que Dieu vouloit accorder à son serviteur. Les raverses, qu'il rencontroit par-tout, toient arrivées à un tel point, qu'elles le nettoient hors d'état de faire le bien. Le '. la Tour, son Confesseur, & d'autres personnes respectables lui conseillerent de demander de lui-même à se retirer. Il voulut cependant avoir là-dessus l'avis de sa Pénitente. C'étoit sans doute pour voir jusqu'où elle portoit le détachement, & il eut la satisfaction de voir qu'elle étoit prête à faire le sacrifice que Dieu exigeoit d'elle. Il quitte l'Hôpital.

1703. Quoiqu'elle regardât M. de Montfort com
me son Ange visible, qu'elle retirât d
avantages infinis de sa direction, & qu'
le perdant, elle perdît, en quelque sor
tout son appui; quoique même elle pré
qu'elle auroit à soutenir seule, n'étant e
core âgée que de vingt ans, des contrad
tions sans nombre, elle n'hésita cepend
pas un moment à lui conseiller de sort
parce qu'il lui sembloit que ce seroit dav
tage pour la gloire de Dieu. Un acte
désintéressement si parfait combla de j
le saint Directeur. Dès le jour même
suivit l'avis de sa fille, & en la quitta
il lui recommanda de ne point sortir
l'Hôpital de dix ans. *Quand*, ajouta-t-
*l'établissement des Filles de la Sagesse n*
*seroit qu'au bout de ce terme, Dieu seroit*
*tisfait, & ses desseins sur vous seroient r*
*plis.*

*Il s'offre pour donner des Missions.* Cependant le zèle de M. de Montfor
pouvoit rester un moment oisif; &,
Seigneur permit qu'il ne pût plus l'exe
dans une maison particuliere, où il a
déjà fait tant de biens, c'est qu'il vou
qu'un plus vaste champ fût ouvert à ses
vaux, & que sa vertu, jusqu'alors cach
répandit une plus vive lumiere, & de
par là même utile au salut d'un plus gr
nombre de personnes. Peu de temps ap
sa sortie de l'Hôpital de Poitiers, le se
teur de Dieu vint offrir ses services aux
périeurs Ecclésiastiques du Diocese, p
faire des Missions & donner des retra

r-tout où ils le jugeroient à propos ; & An. 17(
ux-ci, qui connoissoient en partie son
rite & ses talens pour le saint ministere,
: toutes les preuves qu'il en avoit don-
es, depuis qu'il travailloit sous leurs
ux, accepterent son offre avec joie.
'l avoit alors plus de trente ans ; & pen- Ce qu
t les douze années qu'il vécut depuis, étoit alo
e fut plus occupé que de l'œuvre que
u avoit confiée à ses soins. A l'exemple
otre divin Maître, dans le cours de sa
publique, toute sa vie ne fut plus qu'une
: continuelle de bonnes œuvres, de
lications & de courses Apostoliques, à
serve de ces temps de solitude & de
res, qu'il se croyoit obligé de donner
oin de sa propre perfection. Tout ce
l avoit fait jusques là pour Dieu, ne lui
issoit rien. Plus pressé que jamais du
r de procurer sa gloire & de souffrir
r lui, plein d'une tendre compassion
r les pécheurs, dont le misérable état le
étroit de la plus vive douleur ; l'enten-
ent éclairé des plus pures & des plus
imes lumieres de la foi, qui lui décou-
t le néant des choses de la terre, & la
deur des récompenses qu'un Dieu pro-
dans sa miséricorde ; le cœur embrasé
feu divin, qui le transportoit sans
: hors de lui-même, & l'élevoit au-
is de tous les sentimens de la nature ;
reprochoit de n'avoir pas encore tra-
é avec assez d'ardeur à détruire le regne
éché, & à établir celui de Jesus-Christ

AN. 1703. Quoiqu'elle regardât M. de Montfort comme ſon Ange viſible, qu'elle retirât des avantages infinis de ſa direction, & qu'en le perdant, elle perdît, en quelque ſorte, tout ſon appui; quoique même elle prévît qu'elle auroit à ſoutenir ſeule, n'étant encore âgée que de vingt ans, des contradictions ſans nombre, elle n'héſita cependant pas un moment à lui conſeiller de ſortir, parce qu'il lui ſembloit que ce ſeroit davantage pour la gloire de Dieu. Un acte de déſintéreſſement ſi parfait combla de joie le ſaint Directeur. Dès le jour même, il ſuivit l'avis de ſa fille, & en la quittant, il lui recommanda de ne point ſortir de l'Hôpital de dix ans. *Quand*, ajouta-t-il, *l'établiſſement des Filles de la Sageſſe ne ſe feroit qu'au bout de ce terme, Dieu ſeroit ſatisfait, & ſes deſſeins ſur vous ſeroient remplis.*

*Il s'offre pour donner des Miſſions.*

Cependant le zèle de M. de Montfort ne pouvoit reſter un moment oiſif; &, ſi le Seigneur permit qu'il ne pût plus l'exercer dans une maiſon particuliere, où il avoit déjà fait tant de biens, c'eſt qu'il vouloit qu'un plus vaſte champ fût ouvert à ſes travaux, & que ſa vertu, juſqu'alors cachée, répandît une plus vive lumiere, & devînt par là même utile au ſalut d'un plus grand nombre de perſonnes. Peu de temps après ſa ſortie de l'Hôpital de Poitiers, le ſerviteur de Dieu vint offrir ſes ſervices aux Supérieurs Eccléſiaſtiques du Dioceſe, pour faire des Miſſions & donner des retraites

par-tout où ils le jugeroient à propos ; & ceux ci, qui connoissoient en partie son mérite & ses talens pour le saint ministere, par toutes les preuves qu'il en avoit données, depuis qu'il travailloit sous leurs yeux, accepterent son offre avec joie. An. 1704

Ce qu'il étoit alors

Il avoit alors plus de trente ans ; & pendant les douze années qu'il vécut depuis, il ne fut plus occupé que de l'œuvre que Dieu avoit confiée à ses soins. A l'exemple de notre divin Maître, dans le cours de sa vie publique, toute sa vie ne fut plus qu'une suite continuelle de bonnes œuvres, de prédications & de courses Apostoliques, à la réserve de ces temps de solitude & de prieres, qu'il se croyoit obligé de donner au soin de sa propre perfection. Tout ce qu'il avoit fait jusques là pour Dieu, ne lui paroissoit rien. Plus pressé que jamais du desir de procurer sa gloire & de souffrir pour lui, plein d'une tendre compassion pour les pécheurs, dont le misérable état le pénétroit de la plus vive douleur ; l'entendement éclairé des plus pures & des plus sublimes lumieres de la foi, qui lui découvroit le néant des choses de la terre, & la grandeur des récompenses qu'un Dieu promet dans sa miséricorde ; le cœur embrasé d'un feu divin, qui le transportoit sans cesse hors de lui-même, & l'élevoit au-dessus de tous les sentimens de la nature ; il se reprochoit de n'avoir pas encore travaillé avec assez d'ardeur à détruire le regne du péché, & à établir celui de Jesus-Christ

AN. 1703. Quoiqu'elle regardât M. de Montfort comme son Ange visible, qu'elle retirât des avantages infinis de sa direction, & qu'en le perdant, elle perdît, en quelque sorte, tout son appui; quoique même elle prévît qu'elle auroit à soutenir seule, n'étant encore âgée que de vingt ans, des contradictions sans nombre, elle n'hésita cependant pas un moment à lui conseiller de sortir, parce qu'il lui sembloit que ce seroit davantage pour la gloire de Dieu. Un acte de désintéressement si parfait combla de joie le saint Directeur. Dès le jour même, il suivit l'avis de sa fille, & en la quittant, il lui recommanda de ne point sortir de l'Hôpital de dix ans. *Quand*, ajouta-t-il, *l'établissement des Filles de la Sagesse ne se feroit qu'au bout de ce terme, Dieu seroit satisfait, & ses desseins sur vous seroient remplis.*

*Il s'offre pour donner des Missions.* Cependant le zèle de M. de Montfort ne pouvoit rester un moment oisif; &, si le Seigneur permit qu'il ne pût plus l'exercer dans une maison particuliere, où il avoit déjà fait tant de biens, c'est qu'il vouloit qu'un plus vaste champ fût ouvert à ses travaux, & que sa vertu, jusqu'alors cachée, répandit une plus vive lumiere, & devint par là même utile au salut d'un plus grand nombre de personnes. Peu de temps après sa sortie de l'Hôpital de Poitiers, le serviteur de Dieu vint offrir ses services aux Supérieurs Ecclésiastiques du Diocese, pour faire des Missions & donner des retraites.

par-tout où ils le jugeroient à propos ; & ceux ci, qui connoissoient en partie son mérite & ses talens pour le saint ministere, par toutes les preuves qu'il en avoit données, depuis qu'il travailloit sous leurs yeux, accepterent son offre avec joie. An. 170.

Il avoit alors plus de trente ans ; & pendant les douze années qu'il vécut depuis, il ne fut plus occupé que de l'œuvre que Dieu avoit confiée à ses soins. A l'exemple de notre divin Maître, dans le cours de sa vie publique, toute sa vie ne fut plus qu'une suite continuelle de bonnes œuvres, de prédications & de courses Apostoliques, à la réserve de ces temps de solitude & de prieres, qu'il se croyoit obligé de donner au soin de sa propre perfection. Tout ce qu'il avoit fait jusques là pour Dieu, ne lui paroissoit rien. Plus pressé que jamais du desir de procurer sa gloire & de souffrir pour lui, plein d'une tendre compassion pour les pécheurs, dont le misérable état le pénétroit de la plus vive douleur ; l'entendement éclairé des plus pures & des plus sublimes lumieres de la foi, qui lui découvroit le néant des choses de la terre, & la grandeur des récompenses qu'un Dieu promet dans sa miséricorde ; le cœur embrasé d'un feu divin, qui le transportoit sans cesse hors de lui-même, & l'élevoit au-dessus de tous les sentimens de la nature ; il se reprochoit de n'avoir pas encore travaillé avec assez d'ardeur à détruire le regne du péché, & à établir celui de Jesus-Christ

Ce qu'étoit alor.

1703. Quoiqu'elle regardât M. de Montfort comme son Ange visible, qu'elle retirât des avantages infinis de sa direction, & qu'en le perdant, elle perdît, en quelque sorte, tout son appui; quoique même elle prévît qu'elle auroit à soutenir seule, n'étant encore âgée que de vingt ans, des contradictions sans nombre, elle n'hésita cependant pas un moment à lui conseiller de sortir, parce qu'il lui sembloit que ce seroit davantage pour la gloire de Dieu. Un acte de désintéressement si parfait combla de joie le saint Directeur. Dès le jour même, il suivit l'avis de sa fille, & en la quittant, il lui recommanda de ne point sortir de l'Hôpital de dix ans. *Quand*, ajouta-t-il, *l'établissement des Filles de la Sagesse ne se feroit qu'au bout de ce terme, Dieu seroit satisfait, & ses desseins sur vous seroient remplis.*

*Il s'offre pour donner des Missions.* Cependant le zèle de M. de Montfort ne pouvoit rester un moment oisif; &, si le Seigneur permit qu'il ne pût plus l'exercer dans une maison particuliere, où il avoit déjà fait tant de biens, c'est qu'il vouloit qu'un plus vaste champ fût ouvert à ses travaux, & que sa vertu, jusqu'alors cachée, répandit une plus vive lumiere, & devint par là même utile au salut d'un plus grand nombre de personnes. Peu de temps après sa sortie de l'Hôpital de Poitiers, le serviteur de Dieu vint offrir ses services aux Supérieurs Ecclésiastiques du Diocese, pour faire des Missions & donner des retraites

-tout où ils le jugeroient à propos ; & AN. 17
:- ci, qui connoissoient en partie son
ite & ses talens pour le saint ministere,
toutes les preuves qu'il en avoit don-
s, depuis qu'il travailloit sous leurs
ıx, accepterent son offre avec joie.
l avoit alors plus de trente ans ; & pen- Ce q
t les douze années qu'il vécut depuis, étoit al
e fut plus occupé que de l'œuvre que
u avoit confiée à ses soins. A l'exemple
otre divin Maître, dans le cours de sa
publique, toute sa vie ne fut plus qu'une
: continuelle de bonnes œuvres, de
lications & de courses Apostoliques, à
sserve de ces temps de solitude & de
res, qu'il se croyoit obligé de donner
oin de sa propre perfection. Tout ce
il avoit fait jusques là pour Dieu, ne lui
oissoit rien. Plus pressé que jamais du
ir de procurer sa gloire & de souffrir
ır lui, plein d'une tendre compassion
ır les pécheurs, dont le misérable état le
ıétroit de la plus vive douleur ; l'enten-
nent éclairé des plus pures & des plus
limes lumieres de la foi, qui lui décou-
it le néant des choses de la terre, & la
ındeur des récompenses qu'un Dieu pro-
:t dans sa miséricorde ; le cœur embrasé
n feu divin, qui le transportoit sans
se hors de lui-même, & l'élevoit au-
ssus de tous les sentimens de la nature ;
e reprochoit de n'avoir pas encore tra-
llé avec assez d'ardeur à détruire le regne
péché, & à établir celui de Jesus-Christ

An. 1704. dans le cœur des hommes. Attaquer vertement le monde, faire une guerre placable au vice, le couvrir de hon d'infamie, arracher à Satan ses mal reuses victimes, dévoiler l'horreur d artifices, dissiper les illusions funeste l'aide desquelles il tient la plupart des l mes sous sa puissance; désiller à ce les yeux, leur montrer leur aveugle & leur folie; abolir des usages pernici mais accrédités; apprendre aux igno leurs devoirs, & les leur faire goûter nimer les foibles; exciter les parfaits conduire à l'héroïsme des vertus Chré nes; faire par-tout refleurir la piété, le Sanctuaire, dans le Cloître, & p les personnes du siecle; voilà ce qu proposa l'homme Apostolique; voi qu'il regarda comme le but d'un Miss naire, & ce qu'il entreprit, sans crai rien de ce qu'il auroit à souffrir de la du monde & des puissances de l'enfer.

*Sa conduite dans les fonctions de son ministere.* Sa conduite, dans la nouvelle carrie il s'engageoit, répondit à des disposi si sublimes. Jamais une vaine éloqu n'adultéra dans sa bouche la parole de rité. Mort à lui-même, intimement à Dieu, il prêchoit celui dont il étoit pli; il prêchoit Jesus-Christ crucifié, jet de scandale pour le Juif, & de pour le Gentil. Ses paroles étoient ples, mais vives; c'étoit ce glaive à tranchans, qui perce jusqu'au fond cœurs, pour en ôter tout ce qu'il y tr

Ан. 1704

: vicieux & de fouillé. Parlant au nom de n Maître, il parloit avec autorité. Les 'cheurs les plus endurcis ne résistoient )int à la force de ses discours. Il subjuuoit, il entraînoit les cœurs, & leur perladoit aisément ce dont il étoit lui-même :nétré ; ou plutôt l'Esprit saint qui l'animoit, se plaisoit à faire éclater en lui la rce & la douceur de sa grace. Son prin)al soin étoit de ne point mettre d'obsta: aux opérations de ce divin Esprit. Une aison continuelle, une vie pénitente & )rtifiée, de saintes rigueurs exercées sur ı corps, les plus bas sentimens de lui!me le préparoient à devenir le digne trument de ses miséricordes sur les péeurs. Jamais il ne montoit en chaire sans oir auparavant essayé de fléchir la colere rine par une rude discipline.

Mission de Montbernage.

Tel étoit l'homme de Dieu, dès le temps sa premiere Mission qu'il fit à Montberge, l'un des fauxbourgs de Poitiers, roisse de Sainte-Radegonde. Il y parut mme un homme puissant en œuvres & en roles, comme un Jean-Baptiste sorti du sert pour prêcher la pénitence. Le peuple ıuroit en foule après lui ; on ne se lassoit )int de l'entendre, & ses instructions opéient de grands changemens dans les eurs. Il sembloit en disposer en maître. : fauxbourg où il prêchoit, étoit peuplé : pauvres ; & comme il arrive d'ordinaire ıns ces sortes d'endroits, les juremens, s blasphêmes, les excès dans le boire, &

An. 1704. les autres désordres qui naissent de ceux-ci, y étoient communs. La force avec laquelle il s'éleva contre ces vices, les fit en partie disparoître, & il substitua en leur place des pratiques capables de nourrir la piété.

*Il y érige une Chapelle à l'honneur de la Ste Vierge.*

Une de celles qu'il crut plus propre pour cela, fut d'ériger une chapelle à la Mere de Dieu, où les habitans de Montbernage & des environs viendroient lui rendre hommage, & réciter publiquement le chapelet ; pratique, que sa dévotion pour Marie lui rendoit très-chere, & dont il conseilla toujours l'usage comme très-salutaire à tout le monde. Il falloit à cet effet acheter une grange déserte, la décorer d'une maniere décente, y bâtir un Autel, & y placer une grande image de la Ste Vierge. Le point étoit de déterminer ses auditeurs, gens peu riches pour la plupart, à se charger de ces frais. Il parla. Aussi-tôt il eut la consolation de les voir tous s'empresser à l'envi pour l'exécution de la bonne œuvre. La chapelle fut ornée comme il le desiroit ; & tous les soirs les fideles y venoient en foule réciter en commun le chapelet ; usage qui persévéra long-temps après la Mission, & contribua beaucoup à en perpétuer les fruits.

*Sa charité pour les pauvres.*

Le ferveur de ce bon peuple à profiter de ses leçons, servoit encore à animer de plus en plus celle du Missionnaire. Il ne croyoit jamais en faire assez. Tout le jour il prêchoit, il confessoit, il catéchisoit, il oublioit jusqu'à ses propres besoins ; & le

r, lorsqu'il sortoit de l'Eglise, on le An. 1705.
yoit environné & suivi d'une multitude
odigieuse de pauvres, avec lesquels il
nversoit, comme avec ses amis les plus
ndres. Il étoit au milieu d'eux, comme
i pere au milieu de ses enfans. La maison,
ns laquelle il se retiroit, étoit moins la
nne, que celle des pauvres. Là, pour
délasser de ses fatigues, il nettoyoit leurs
bits; il leur distribuoit les aumônes qu'il
oit reçues; il les servoit à table; il les
ibrassoit; il leur baisoit les pieds; & s'il
en avoit quelques-uns d'infirmes, qui ne
uvoient venir profiter des soulagemens
mmuns qu'il donnoit aux misérables, il
oit les chercher lui-même, les chargeoit
r ses épaules, & leur donnoit des secours
oportionnés à leur état d'infirmité & de
isere. Il vouloit toujours avoir un pau-
e à manger avec lui; & c'étoit d'ordi-
aire le plus rebutant dont il faisoit choix.
'outes les distinctions étoient pour ce pau-
re; il le servoit le premier, lui donnoit
e qu'il y avoit de meilleur à table, & ne
uvoit que dans le même verre, après que
: pauvre y avoit bu.

*Il s'associe un jeune homme, pour l'aider dans ses Missions.*

Une conduite si contraire aux maximes
u siecle, faisoit regarder le Missionnaire
:omme un homme extraordinaire, & Dieu
'e plaisoit à donner à ses paroles une grande
efficacité. C'est ce qu'éprouva, vers ce
même temps, un jeune homme qu'il s'asso-
cia, pour l'accompagner & l'aider dans ses
Missions. Ce jeune homme, touché par

An. 1705. les sermons qu'un Pere Capucin avoit prêchés dans sa paroisse de Bouillé-Laurent, en Anjou, étoit venu à Poitiers, dans le dessein d'embrasser la regle du Prédicateur qu'il avoit entendu. La premiere Eglise qu'il rencontre, en arrivant à Poitiers, fut celle des Pénitentes. Il y entre, y fait sa priere, & y récite son chapelet avec beaucoup de ferveur. M. de Montfort, qui confessoit alors dans cette Eglise, fut touché de la dévotion avec laquelle il prioit. Il appelle le jeune homme; &, après avoir su de lui le sujet qui l'amenoit, il ne lui dit que cette parole de son divin Maître : *Suivez-moi.* Aussi-tôt il fut obéi. Le jeune homme s'attacha dès lors à sa suite; &, quoiqu'il y eût une infinité de peines & de rebuts à souffrir, jamais rien ne fut capable de l'en séparer. C'est lui qui, sous le nom de F. Mathurin, a fait le Catéchisme pendant cinquante ans dans les Missions, tant avec M. de Montfort, qu'avec ceux qui lui ont succédé, jusqu'à l'an 1759, qu'il mourut dans la maison de Saint-Laurent-sur-Sayvre.

*Ce qui l'attacha à sa suite.* Les exemples héroïques de vertu que lui donna constamment le serviteur de Dieu, & les grands avantages qu'il retira de sa conversation, tout le temps qu'il eut le bonheur de vivre avec lui, le confirmerent dans sa vocation, & lui firent penser avec raison, que ce qu'il lui avoit dit, avoit été l'effet d'une inspiration particuliere. Quelque extraordinaire que cette inspiration

pût

t lui paroître, il ne devoit pas la croire AN. 17
pecte dans un homme aussi singuliére-
nt uni qu'il l'étoit à Dieu, & dans qui
opérations de la grace ne cesserent ja-
is de se manifester de la maniere la plus
ppante, sur-tout en ce qui regarde la
nversion des pécheurs. Il seroit impossi-
: de rapporter tout ce que le zélé Mission-
ire fit en ce genre, dans le temps qu'il
vailla dans le Diocese de Poitiers. Nous
us contenterons de parler de quelques
its plus particuliers, qui lui arriverent
ns quelques-unes des Missions qu'il fit
rs, & des principales humiliations qu'il
reçut. Car Dieu voulut, pour contreba-
icer, en quelque sorte, ses grands succès,
pour lui donner en même temps une plus
ande occasion d'exercer sa vertu, qu'il
t beaucoup à souffrir, & que les coups
i fussent d'autant plus sensibles, que la
ain dont ils partoient, étoit plus respec-
ble & plus chere.

Telle fut l'épreuve à laquelle sa vertu fut *Hum-*
ise à la fin de la Mission qu'il fit, la mê- *tion q-*
e année, dans l'Eglise des Religieuses du *essuie à*
alvaire. Le succès en avoit été des plus *Mission*
latans. Une multitude de conversions de *Calvair*
rsonnes de tous les états en avoit été le
uit. On y avoit admiré non-seulement
éloquence mâle & pathétique du Mission-
ire, mais aussi la solidité de ses déci-
ons, toujours appuyées des plus fortes
isons & des autorités les plus respecta-
es. Il avoit particuliérement déclamé

An. 1705. contre les mauvais livres, tant en matiere de religion, qu'en matiere de mœurs; & grand nombre de personnes, frappées par ses exhortations, lui en avoient remis une grande quantité entre les mains. Cela lui fit naître l'idée de faire ce que l'Apôtre des Gentils avoit fait à Ephese. Il fit faire un monceau de ces livres dans une place voisine de l'Eglise, à dessein d'y mettre publiquement le feu à l'issue d'un sermon, & de réparer, au moins en partie, par cet acte solemnel, le scandale qu'avoit causé la lecture de ces livres. La chose jusques-là n'étoit point blâmable : mais des particuliers, poussés par un zèle indiscret, & voulant enchérir sur l'idée du Missionnaire, firent placer, à son insu, sur la pile des livres, une espece de figure, telle qu'on représente le Diable, avec des ornemens mondains. Le bruit aussi-tôt courut dans la populace, qu'on alloit brûler le Diable. Un Prêtre, car dans le sacré ministere, ainsi qu'autrefois dans le College des Apôtres, il se trouvera toujours de ces ames basses, qui sacrifient tout à la passion qui les possede; un Prêtre, qui avoit assisté M. de Montfort dans sa Mission, mais à qui sa réputation faisoit ombrage, crut cette occasion favorable pour le décrier dans l'esprit des Supérieurs. Sans donc prévenir son Confrere de ce qui se passoit, il va incontinent trouver le Grand-Vicaire, qui, dans l'absence du Prélat, étoit chargé du soin du Diocese. C'étoit l'Abbé de Villeroi, de-

ris Archevêque de Lyon. Il lui peint tout An. 1
ridicule de la cérémonie dont il étoit
iestion. Le Grand-Vicaire, sur cette dé-
tion, ne doute nullement que M. de
Iontfort n'en soit l'auteur; & sans perdre
n instant, pour prévenir le scandale, il
ionte en carrosse, vient droit à l'Eglise,
ipose silence au Missionnaire, qui prê-
ioit devant une grande foule de peuple,
lui fait une réprimande, où rien de ce
ii pouvoit l'humilier & le mortifier n'é-
it épargné. Jamais correction ne fut
ieux reçue. L'humble Prêtre se mit à ge-
iux pour l'entendre, & descendit aussi-
t de chaire, sans ouvrir la bouche pour
disculper. La seule chose qui l'affligea
nsiblement, fut le pillage que l'on fit des
auvais livres; ce qui ne pouvoit que pro-
ger le scandale. Il est vrai que, malgré
qui venoit d'arriver, le jour suivant, la
ôture de la Mission se fit de la maniere la
us édifiante; & même un autre Grand-
icaire, M. Revol, dès lors nommé à
Evêché d'Oleron, qui prêchoit à cette
ôture, releva autant, dans son sermon,
mérite de M. de Montfort, qu'il avoit
é abaissé le jour précédent. Cependant,
mme le monde est toujours prêt à saisir
qui peut donner du ridicule aux Minis-
es de l'Evangile, on fit courir [illegible] is le
mps des relations, où le fai[illegible] on
ent de parler, étoit raconté d'une ma-
ere tout-à-fait propre à prévenir les es-
its contre le zélé Missionnaire; & bien

An. 1706. des gens, sur-tout de ceux qu'on appelle les sages & les prudens du siecle, en conçurent, à ce sujet, des idées très-peu favorables.

*Mission de S. Saturnin.*

Ces préjugés devoient naturellement nuire beaucoup aux succès de son ministere; mais telle est la conduite admirable que Dieu, dans tous les temps, a tenue sur ses Saints: plus ils sont humiliés & couverts d'opprobres aux yeux du monde, plus le fruit de leurs travaux est abondant. C'est le grain de froment, qui doit mourir dans la terre, avant de germer & de fructifier. La Mission de Saint-Saturnin, que M. de Montfort fit après celle du Calvaire, fut une preuve sensible de cette vérité. L'affluence du peuple fut la même que dans toutes les autres; & le Ciel parut prodiguer ses graces, avec encore plus d'abondance, à ceux qui furent constans à suivre le pieux & fervent Missionnaire. Il y avoit, à l'extrémité du fauxbourg de Saint-Saturnin, un endroit nommé la Gorreterie, où il y avoit un jardin orné de quatre figures colossales, & qu'on appelloit, pour cette raison, le jardin des quatre figures. C'étoit comme le rendez-vous général de tout ce qu'il y avoit de libertins dans la Ville. On peut juger de là des crimes & des excès qui s'y commettoient en tout genre. L'Homme de Dieu, pour réparer, autant qu'il le pouvoit, ces crimes, & pour couper la racine du mal., crut qu'il devoit abolir l'espece de prostitution qu'on faisoit de ce

*Réparation publique des désordres qu'on commettoit dans un endroit de ce fauxbourg.*

n. Il se proposa donc, outre les moyens An. 1
'il avoit coutume d'employer dans ses
tres Missions, pour y conserver le fruit
: ses travaux, tels que la fréquentation
s Sacremens, la renovation des voeux
i Baptême, la récitation du Rosaire, &
tablissement de quelque pieuse Confré-
; il se proposa, dis-je, de faire faire,
ce lieu-là même, une réparation publi-
e de tous les désordres qui s'y passoient,
r ceux mêmes, qui, plus d'une fois, en
oient été coupables. Le projet étoit
and. Il n'y avoit que celui qui le lui avoit
spiré, qui pût en rendre l'exécution pos-
le. Le serviteur de Dieu n'oublia rien
ur attirer sur lui cet esprit de force & de
ace dont il avoit besoin pour cela. Il re-
ubla ses austérités. Après avoir travaillé
ut le jour aux exercices de la Mission, la
it il se retiroit dans le jardin de la Gor-
terie, & y passoit plusieurs heures en
ieres, & dans l'exercice de la pénitence.
, prosterné contre terre, à l'exemple
son divin Maître dans le jardin des Oli-
s, il repassoit, dans l'amertume de son
eur, les iniquités dont ce lieu profane
oit souillé. Il eût voulu l'en purifier par
bondance de ses larmes, & s'efforçoit
les laver dans le sang qu'il tiroit de son
rps par de cruelles disciplines. Ayant
ssi d'abord expié sur lui-même les outra-
s que l'on faisoit en cet endroit au Sei-
eur, le 6 Février 1706, jour qu'il avoit
arqué pour la Procession générale, qui

AN. 1706. se fait à la fin de chaque Mission, il en dirigea la marche vers le Jardin; &, lorsqu'on y fut arrivé, il fit au peuple une exhortation pathétique, telle qu'on pouvoit l'attendre d'un Saint, qui venoit gémir sur les iniquités d'une foule de coupables, & les engager à les réparer. Ses vœux furent entiérement remplis. La réparation fut aussi parfaite, qu'elle fut publique. Ce n'étoit de toutes parts que sanglots. Tous les assistans fondoient en larmes, se reconnoissoient coupables, & demandoient miséricorde; quand tout à coup le Prédicateur, éclairé d'une lumiere surnaturelle, répandit la consolation dans tous les cœurs, en assurant, d'un ton prophétique, *qu'un jour ce lieu seroit un lieu de prieres, & qu'il seroit desservi par des Religieuses.*

*Prédiction du serviteur de Dieu.*

*Comment elle fut accomplie.*

Peu de jours après, le serviteur de Dieu, passant par le fauxbourg, y trouva un pauvre attaqué de maux incurables, & abandonné de tout le monde. Il le prit, le chargea sur ses épaules; & ne sachant où lui trouver une retraite, il le mit, à l'endroit dont nous venons de parler, dans une espece de chambre formée dans le trou d'un rocher. Bientôt, à ce pauvre, il en joignit deux ou trois autres attaqués des mêmes maux, & chargea quelques vertueuses Demoiselles d'en avoir soin. De sorte qu'il se forma là par degrés un hospice pour ces sortes de malades, que ces bonnes personnes y recueilloient, à proportion des aumô-

nes qu'elles ramassoient dans la Ville. Ainsi M. de Montfort, sans y penser, contribua à vérifier ce qu'il avoit prédit. Mais on n'en vit le parfait accomplissement que long-temps après, lorsqu'en 1748, dans le terrein même, appellé la Goretterie & le jardin des quatre Figures, l'Hôpital des Incurables fut bâti par les pieuses prodigalités de F. Philippe l'Emery, Grand Prieur d'Aquitaine, qui le mit sous la protection de l'Ordre de Malthe : & lorsqu'en 1758, après avoir avoir été d'abord dans des mains séculieres, cet Hôpital passa dans celles *des Filles de la Sagesse*. Depuis ce temps-là, ce lieu est véritablement un lieu de priere, où Dieu est continuellement glorifié. On n'y vient plus aujourd'hui que pour s'édifier, en voyant l'esprit de piété, le silence profond & l'ordre admirable qui y regnent, de sorte que ce que l'Homme de Dieu avoit prédit, est accompli de point en point.

*Autr événem de la m nature.*

Ce trait n'est pas le seul par où le Seigneur voulut alors manifester la sainteté de son serviteur. Vers ce même temps, Madame d'Armagnac, femme du Gouverneur & Lieutenant de Roi à Poitiers, étoit à la derniere extrémité, & abandonnée des Médecins. Le P. la Tour, Confesseur de M. de Montfort, le pria de vouloir bien dire la Messe pour elle. Après sa Messe, celui-ci lui vint dire que cette Dame recouvreroit la santé; & ce Pere, qui connoissoit à fond la simplicité de son cœur & la

An. 1706. bonté de son esprit, l'ayant chargé
lui-même le porteur de cette bonne
velle, il obéit à l'instant; entra d
chambre de la malade, & lui dit ces
les: *Madame, vous ne mourrez pas d*
*maladie; Dieu veut vous laisser sur la*
*& prolonger vos jours, pour continu*
*charités aux pauvres.* Depuis ce mon
la malade commença à se mieux port
a encore vécu douze ans. Après la m
M. de Montfort, M. d'Armagnac,
Novembre 1718, déposa ce fait ave
ment, en présence d'un Notaire.

*Il est interdit.* On rapporte encore plusieurs chos
ce genre, bien capables d'autoriser la
sion de l'Homme Apostolique, & de
trer le crédit qu'il avoit auprès de
Mais le Maître ne veut pas que ses
chers disciples soient autrement t
que lui. Il permet que leurs actio
plus éclatantes passent, sans presque
y fasse aucune attention pendant leur
de peur que la gloire & l'estime qui le
reviendroit, ne les prive du mérite
souffrance. Comme les opprobres,
reçoivent des hommes, ne préjud
point aux succès de leurs travaux,
l'éclat que jette quelquefois leur sai
ne les empêche pas d'essuyer les plus
humiliations. Le serviteur de Dieu l'é
va dans cette occasion. Après avoir
Mission de Saint-Saturnin, il song
donner une Retraite aux Religieus
Sainte Catherine de Poitiers. Il le

ivoit même déjà donné quelques exercices, An. 17
orsqu'il lui fut notifié un interdit de la part
e l'Evêque, avec ordre de sortir de son
Diocese.

Cet événement étoit une suite de ce qui s'étoit passé à la Mission du Calvaire. Le Prélat, comme on l'a dit, étoit alors absent; & le Grand-Vicaire, que bien des personnes blâmoient, comme ayant mis trop d'éclat & de précipitation dans cette affaire, avoit intérêt de le prévenir. On avoit écrit au Prélat d'une maniere peu favorable au Missionnaire; & à son arrivée, on ne manqua pas de lui représenter la chose du côté le plus odieux, sans rien dire de ce qui pouvoit la justifier. Cependant, comme on n'ignoroit pas qu'il estimoit la vertu de M. de Montfort, on avoit soin de mêler quelques éloges à ce qu'on disoit de lui, pour le décrier; c'est un homme, disoit-on, plein de zele & de bonnes intentions, d'une vie très-austere, mais singulier dans ses manieres, & dont le zele fougueux & peu considéré ne ménage rien, & n'est propre qu'à décréditer la Religion, qu'il veut servir. Un grand nombre de personnes tenoient ce langage. On sait que le monde se déclare toujours contre ceux qui lui font une guerre ouverte, & qu'il est impossible de faire de grands biens, sur-tout d'une certaine espece, sans s'attirer l'inimitié d'une infinité de gens. D'ailleurs, on étoit dans un temps où des erreurs, qui dès lors avoient été déjà fulmi-

Quelle fut la cause.

AN. 1706. nées plus d'une fois, faisoient beaucoup de bruit. M. de Montfort, dont les sentimens & la soumission à l'Eglise étoient parfaitement connus, ne plaisoit point à tout le monde. Les partisans de l'erreur ne cessoient de crier contre lui, & de jeter du ridicule & sur ses discours, & sur sa conduite, sans découvrir le véritable motif qui les faisoit agir. Quelque bien intentionné que fût le Prélat, il lui eût été difficile de résister à tant de gens, & de démêler la vérité au milieu des nuages, dont le mensonge & la calomnie s'efforçoient de la couvrir. Il craignit, en effet, qu'il n'y eût quelque chose de dangereux dans la conduite du Missionnaire, & que son zele ne le portât, & ne l'eût même déjà porté à des excès blâmables; & c'est ce qui lui fit prendre la résolution de ne plus se servir d'un Ouvrier, dont il n'ignoroit pas les vertus éminentes. Les témoignages avantageux qu'il a depuis donnés publiquement à sa mémoire (*a*), suffisent pour montrer la pureté de ses intentions, & pour effacer toutes les impressions fâcheuses, que sa conduite passée, par rapport au saint Missionnaire, auroit pu laisser.

*Comment il se comporte en cette occasion.* Pour M. de Montfort, il reçut cette humiliation, comme un homme qui mettoit les mépris des hommes au rang des plus insignes faveurs qu'il put recevoir du Ciel. Non-seulement il la reçut avec une

(*a*) On trouve ces témoignages imprimés dans l'ancienne vie.

entiere résignation, mais une douce joie se répandit au fond de son cœur. Loin de se plaindre du traitement qu'on lui faisoit, il ne songea qu'à remercier le Seigneur de l'occasion qu'il lui donnoit de lui prouver son amour, en lui sacrifiant la chose du monde qu'il chérissoit davantage, le moyen de travailler pour sa gloire & pour le salut des hommes. Il n'avoit rien fait, comme il le pouvoit aisément, pour parer le coup qu'on lui avoit porté, soit que tout occupé des choses du Ciel, il n'eût fait aucune attention à ce qui lui pouvoit arriver, soit, qu'en le prévoyant, il eût cru devoir plutôt s'abandonner entiérement à Dieu, que de paroître fuir la Croix, en se justifiant lui-même. Il ne fit rien non plus pour se délivrer d'une flétrissure, qui sembloit si préjudiciable à sa réputation. Ce n'est pas que bien des raisons, prises même de la gloire de Dieu, & qui se présentoient naturellement à son esprit, ne l'engageassent à faire pour cela quelques démarches; il n'ignoroit pas non plus, qu'il n'auroit fait en cela que ce que plusieurs saints avoient fait avant lui, mais, éclairé d'une lumiere particuliere, il crut qu'il ne devoit alors glorifier Dieu, que par son silence & son abjection.

Il s'y détermina d'autant plus facilement, que l'occasion lui parut favorable pour exécuter un projet, qu'il avoit conçu depuis long-temps. C'étoit d'aller en pé-

*Il se d... mine ... ler en ... rinage ... Rom...*

An. 1706. lerinage à Rome. Il avoit eu, comme on l'a dit, un ardent desir d'aller prêcher l'Evangile chez des nations idolâtres, dans l'espérance d'y verser son sang pour J.C. Ce desir ne s'étoit jamais éteint en lui; & ce qui venoit d'arriver lui fit soupçonner que Dieu l'avoit peut-être permis, afin que ce desir eût son accomplissement. Il crut donc qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que d'aller s'offrir au Vicaire de Jesus-Christ, pour travailler, selon ses ordres, à la vigne du Seigneur; & de recevoir ce qu'il lui diroit, comme l'oracle, par où Dieu même lui feroit connoître sa volonté. Ce fut là la premiere & la principale fin de son voyage, à laquelle toutes les autres furent subordonnées, comme d'obtenir le don de la parole, celui de toucher les cœurs, de faire pénitence pour les pécheurs, & d'attirer sur ceux qu'il avoit gagnés à Dieu la grace de la persévérance. Son dessein ayant eté approuvé de son Confesseur, car il ne faisoit rien qui n'eut la sanction de l'obéissance, il ne tarda pas à le mettre en exécution.

*Lettre circulaire qu'il écrit avant son départ.* La seule chose, qui le touchoit bien sensiblement, c'étoit de se séparer de ceux qu'il avoit enfantés à Jesus-Christ, & qu'il prévoyoit devoir être en grand danger de retourner en arriere, lorsqu'ils se verroient sitôt sévrés de la présence de leur pere, & privés du lait qui les avoit soutenus jusqu'alors. Pour prévenir, autant qu'il étoit en lui, un si grand malheur, il leur écrivit à tous en commun une

lettre, où sa charité pour eux & sa tendresse paternelle se déployoit toute entiere. Elle étoit adressée particuliérement aux habitans de Montbernage, de Saint-Saturnin, de Saint-Simplicien & de la Résurrection. Le pieux Missionnaire y exprime d'abord, de la maniere la plus vive, les sentimens d'affection dont son cœur étoit rempli. *Je vous porterai*, leur dit-il, *par-tout dans mon cœur, à la vie, à la mort & dans l'éternité. Que j'oublie plutôt ma main droite, que de vous oublier en quelque lieu que je sois; jusqu'au saint Autel: que dis-je, jusqu'aux extrémités du monde, jusqu'aux portes de la mort.* La seule condition qu'il exige d'eux pour cela, c'est qu'ils soient fideles aux saints enseignemens que Jesus-Christ leur a donnés par la bouche des Missionnaires. *Souvenez-vous donc*, ajouta-t-il, *souvenez-vous, mes chers enfans, ma joie, ma gloire & ma couronne, d'aimer ardemment Jesus-Christ, & de l'aimer par Marie. Faites éclater par-tout & devant tout le monde votre dévotion véritable envers la très-sainte Vierge notre bonne Mere, afin d'être par-tout la bonne odeur de Jesus-Christ.* Il leur recommande ensuite les saintes pratiques établies parmi eux, la renovation des promesses du Baptême, la récitation du chapelet, & la fréquentation des sacremens, au moins tous les mois...... Il rappelle à ses chers amis de Montbernage, qu'il leur a laissé l'image de *sa bonne Mere* & son cœur. Il les exhorte à continuer

AN. 1706. la ferveur de leurs prieres : & il veut qu'ils ne souffrent point dans leur fauxbourg de blasphémateurs, de jureurs, de personnes qui chantent de mauvaises chansons, ou qui se laissent aller à des excès de vin ; qu'ils les répriment, s'ils le peuvent, en reprenant ces personnes avec zele & douceur, ou du moins qu'ils fassent quelque espece de réparation pour ces sortes de desordres. Il insiste sur la plus exacte observance des jours consacrés au Seigneur, & s'adressant à ceux, que leur profession expose davantage au violement de ce précepte, il leur représente, que s'ils ne sont dans une véritable nécessité, reconnue par leur Pasteur, tous les prétextes qu'ils apportent ne les empêcheront pas de se perdre malheureusement, & de se précipiter dans la damnation..... Après leur avoir donné ces avis, il se recommande instamment à leurs prieres, dans le long pélerinage qu'il entreprend, pour obtenir leur persévérance, & la conversion des pécheurs. Ce n'est point sa peine, qu'ils doivent considérer, puisqu'elle n'est rien en comparaison de celle de notre divin Sauveur. Mais ils doivent prier, afin que sa malice & son indignité ne mettent point obstacle à ce que Dieu & sa sainte Mere veulent faire par son ministere. *J'ai de grands ennemis en tête*, leur dit il : *Tous les amateurs du monde me méprisent, me raillent & me persécutent. L'enfer a comploté ma perte & sera par-tout soulever contre moi toutes ses puissances. Voi-*

*comme je suis, que deviendrai-je, si la* An. 17
*sainte Vierge, & les prieres des bonnes*
*es, & en particulier les vôtres ne me sou-*
*nent, & ne m'obtiennent le don de la pa-*
*nce ou la divine sagesse, qui sera le remede*
*tous mes maux.* Epanchant ensuite dans
cœur de ses enfans ses sentimens de con-
ice dans l'assistance puissante de la
re de Dieu; *c'est par Marie*, dit il, *que*
*cherche & que je trouverai Jesus, que*
*raserai la tête du serpent, & que je vain-*
*i tous mes ennemis & moi-même, pour la*
*s grande gloire de Dieu.....* Il conclud
lettre en leur disant adieu; mais seule-
nt pour un temps, parce qu'il espéroit
asser par Poitiers; *soit*, dit-il, *pour y*
*meurer quelque temps sous l'obéissance de*
*tre illustre Prélat, si zelé pour le salut des*
*es, & si compatissant à nos infirmités,*
*t pour passer dans un autre pays; parce*
*e Dieu étant mon pere, j'ai autant de*
*ux à demeurer, qu'il y en a, où il est in-*
*iement offensé par les pécheurs.*

Ayant ainsi satisfait tout à la fois son *Il*
le & sa tendresse pour ses enfans en *pour*
sus-Christ. M. de Montfort n'avoit plus *me.*
en qui pût le retenir à Poitiers. Il se
ntenta de dire au Frere Mathurin, ce
une homme qu'il s'étoit associé pour l'ac-
mpagner dans ses Missions, de l'atten-
e dans cette ville, ou dans les environs,
partir le jour même pour la Capitale du
ome Chretien.

*Fin du second Livre.*



# LA VIE DE M. LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT.

## LIVRE TROISIEME.

### SOMMAIRE.

*MANIERE dont M. de Montfort fait le voyage de Rome. Son séjour à Lorette. Son arrivée à Rome, & l'audience qu'il a du Saint Pere. Son retour en France. Il va en pélerinage à Notre-Dame des Ardilliers, & de là au Mont Saint-Michel Il va à Rennes. Comment il s'y comporte par rapport à sa famille. Il y prêche. Trait singulier. Comment il est reçu à Montfort-la-Canne, lieu de sa naissance. Il se joint à Dinan à une compagnie de Missionnaires. Effet de sa charité pour les pauvres. Il donne une Mission aux soldats. Son zele pour le Rosaire. Ses travaux sous M. Leuduger. Il entreprend de réparer une grande Chapelle de Notre-Dame, à Lacheze. Décorations qu'il y fait mettre. Processions qu'il fait faire à cette Chapelle. Il change le jour d'une foire, &*

passe à cette occasion. Prodiges qu'il
! donne à Saint-Brieuc des retraites
les de la Croix. Sa maniere de vie
te ville. Fruits de ses travaux. Im-
que ses paroles faisoient sur les
rait de zele au commencement de la
le Moncontour. Correction paternelle,
tre l'horreur qu'il a des ajustemens
s. Il est exclu de la compagnie de M.
r. Lieu, où il se retire & dont il fait
ure ordinaire. Il y renouvelle le vœu
oit fait de ne vivre que d'aumônes. Il
s auditeurs sans dire une parole. On
à l'érection d'un Calvaire, qu'il vou-
e à Montfort. Il est interdit, & pres-
même instant rétabli dans ses fonctions
Evêque diocésain. Mission de Bréal.
risque de sa vie. Il est de nouveau
, au moins en partie. Il procure une
ne à la Chapelle de Saint Lazare. En
Montfort, il prédit à cette ville les
qui sont arrivés depuis. L'homme de
it des Missions dans le Diocese de
Il court risque de sa vie. Il est mal-
r des soldats. Traits de Providence,
blent autoriser la conduite de M. de
t. Mission de la Valette. Punition d'un
eux, qui, par mépris, en avoit négli-
xercices. Fidélité qu'il exige dans les
s qu'il établit. Mission de la Chevro-
lle réussit malgré les oppositions du
. Une fievre violente n'empêche pas
ionnaire de continuer ses travaux.
it il en est guéri. Calomnie atroce in-

An. 1706. *tentée contre lui. Mission de Vertou. Guérison subite d'un de ses associés. Suite de ses travaux. Mission de Cambon. Il y répare l'Eglise. Complot pour l'assassiner. Mission de Crossac. M. de Montfort y abolit l'usage où l'on étoit de se faire enterrer dans l'Eglise. Mission de Pont-Chateau. Projet d'un magnifique Calvaire. Avec quelle ardeur on y travailloit. Description de ce Calvaire. M. de Montfort reçoit défense de procéder à sa bénédiction. Il est interdit dans le cours d'une Mission. Vient un ordre de démolir le Calvaire & il est exécuté. Sentimens de l'homme de Dieu en cette occasion. Sa conduite durant le temps qu'il reste à Nantes. Diverses bonnes œuvres, qu'il y fait. Il se fait recevoir du Tiers-Ordre de saint Dominique. Il porte au péril de sa vie, du secours aux habitans d'un Fauxbourg que la Loire avoit innondé. Il quitte Nantes.*

*Maniere dont M. de Montfort fait le voyage de Rome.*

ON étoit dans le temps du Carême, lorsque M. de Montfort se mit en route. Il ne vouloit voyager que sur les fonds de la Providence; ainsi, le peu d'argent qui lui restoit, il commeça par le donner aux pauvres; il exigea même qu'un pauvre Ecolier Espagnol, qui desiroit aller avec lui, en fit autant, &, pour l'y engager, il lui promit de le défrayer, tout le temps qu'ils seroient ensemble. Il eut extrêmement à souffrir pendant ce voyage. Outre la fatigue, que devoit naturellement

ii causer la longueur du chemin, il se An. 1706
it souvent rebuté, maltraité, passant
uelquefois les jours entiers, sans pouvoir
btenir un morceau de pain; & les nuits,
ans qu'on voulut lui donner un lieu de
etraite, où il pût se mettre à l'abri des
njures de l'air. Il est vrai que d'ordinaire,
omme il le dit lui-même, lorsqu'il avoit
té mis un jour à de plus rudes épreuves, la
'rovidence, comme une bonne mere, ne
nanquoit pas de l'en dédommager le jour
uivant par les secours abondans qu'elle
ui faisoit trouver.

*Son séjour à Lorette*

A Lorette, il s'arrêta pendant quinze jours, pour y satisfaire sa tendre dévotion pour la Mere de Dieu. Tout ce temps-là, il y dit la Messe chaque jour, dans la fameuse Chapelle, qu'on y révére comme ayant été la demeure de la très-sainte Vierge qui, suivant une ancienne tradition, appuyée des témoignages les plus respectables, a été transportée de Nazareth, premierement en Dalmatie, & de là dans cet endroit (*a*) par le ministere des Anges. Cet auguste lieu ne pouvoit manquer de faire la plus vive impression sur le cœur du serviteur zélé de Marie. Un des habitans de Lorette fut si frappé de la maniere, dont il y célébra les saints Mysteres, qu'il le conjura de vouloir bien prendre chez lui son logement & sa table, pendant le séjour qu'il feroit dans cette ville.

(*a*) Voyez l'histoire de la maison de Lorette par Tursellin.

*An. 1706. Son arrivée à Rome & l'audience qu'il a du Saint Pere.*

Ayant poursuivi sa route, dès qu'il fut à la vue de Rome, il se prosterna par respect contre terre, ôta ses souliers, & fit nuds pieds le reste du chemin. Ce n'étoit nullement la curiosité qui l'amenoit dans cette grande ville; il ne fit rien aussi pour la satisfaire: & quand il crut s'y être suffisamment disposé par la visite des saints Lieux, & par les autres Actes de dévotion que sa piété put lui suggérer, il ne songea plus qu'à remplir la fin principale de son voyage. Le sixieme jour de Juin, il fut admis à l'audience du Souverain Pontife. Clement XI occupoit alors la Chaire de Saint Pierre. En se présentant devant lui, le Serviteur de Dieu fut saisi d'un vif sentiment de respect, causé par la foi qui lui faisoit voir en sa personne Jesus-Christ lui-même. Il ne sentit cependant aucun trouble, & prononça, en latin, d'une maniere pathétique, une courte harangue, dans laquelle il exposoit au Saint Pere le sujet qui le conduisoit à ses pieds; qu'il avoit voulu révérer en lui le souverain Pasteur dont il tenoit la place; que depuis long-temps il avoit desiré porter la lumiere de l'Evangile aux nations infideles, dans l'espérance d'y pouvoir un jour verser son sang pour Jesus-Christ, mais, que ne connoissant pas clairement là dessus la volonté du Seigneur, il venoit l'apprendre de sa bouche; étant également prêt à travailler à la vigne du Seigneur, par-tout où sa Sainteté voudroit l'envoyer.

Saint Pere parut écouter avec satisfac- An. 170
n le discours du Missionnaire ; & lui
la avec une bonté digne du Pere com-
n des fideles. La France, agitée plus
e jamais en ce temps-là par les trou-
s qu'y causoient les partisans des nou-
les erreurs, que lui-même & plusieurs
ses prédecesseurs avoient proscrites,
it singuliérement l'objet de sa sollici-
le pastorale. Ce fut à ce Royaume en
rticulier qu'il détermina la Mission qu'il
nna au Serviteur de Dieu, en lui re-
mmandant en même-temps d'y travailler
salut des ames, avec une entiere dé-
ndance des Evêques, dans les Dio-
es desquels il seroit appellé. Il lui en-
gnit sur-tout de s'attacher à bien en-
gner la doctrine Chrétienne aux enfans
au peuple ; & à faire refleurir l'esprit
Christianisme, par le renouvellement
s promesses du Baptême. Il accorda en-
ite au Missionnaire la permission de
re différentes Bénédictions, qui de-
andent un privilege particulier, & il
acha à un Crucifix d'ivoire, que lui
ésenta le pieux Pélerin, une Indulgence
eniere, pour tous ceux, qui vraiment
ntrits, le baiseroient, à l'heure de la
ort, en prononçant les saints noms de
sus & de Marie. Les paroles du Sou-
rain Pontife, firent sur le cœur de cet
mme de foi, la même impression que
l les avoit entendues de la bouche mê-
; du Sauveur du monde. Elles y demeu-

An. 1706. rerent toujours gravées. Pleinement assuré par elles de la volonté du Seigneur, il ne songea plus qu'à la remplir, & toute la suite de sa vie fera voir combien il s'en acquitta parfaitement.

*Son retour en France.*

Bientôt après, quoique les chaleurs fussent excessives, M. de Montfort partit de Rome pour revenir en France, lieu de sa destination. Le 25 d'Août, Fête de Saint Louis, son Patron, il arriva à Ligugé, ancien Prieuré, situé à une lieue de Poitiers. Là le F. Mathurin l'attendoit; mais la fatigue l'avoit tellement défiguré, que son compagnon eut quelque peine à le reconnoître. Le Voyageur y célébra la sainte Messe, & se rendit aussi-tôt à Poitiers, où il comptoit se reposer pendant quelques jours. Un ordre de l'Evêque l'en empêcha. Dès le soir même il quitta cette Ville, pour aller à cinq lieues de là chez un vertueux Ecclésiastique de ses amis, où il fit une retraite de huit jours, pour s'y préparer à de nouveaux travaux.

*Il va en pélerinage à N. D. des Ardilliers.*

Cette préparation ne lui parut pas encore suffisante : il fit, pour la même fin, deux pélerinages, aussi-tôt après sa retraite, quoiqu'il s'en fallût encore beaucoup qu'il fût entiérement remis de la fatigue de celui de Rome. Son premier pélerinage fut à N. D. des Ardilliers, à Saumur. Il seroit inutile de parler de la dévotion avec laquelle il s'en acquitta. On en peut juger par ce que nous avons déjà dit d'un semblable pélérinage, fait plusieurs années auparavant;

t nous aurons occasion de rapporter dans a suite les regles qu'il prescrivit lui-même plusieurs personnes, qui, par ses conseils, avoient entrepris le même pélérinage dont nous parlons. An. 1706.

Ce qu'il y eut en celui-ci de particulier, ce fut la consolation qu'il donna à la Sœur Jeanne de la Noue, depuis Fondatrice des Filles de la Providence, & morte en odeur de sainteté en 1736. Cette humble servante du Seigneur étoit conduite par une voie extraordinaire, & se livroit à de grandes austérités. Ses Filles avoient là-dessus bien des peines. Elle-même craignoit d'être dans l'illusion. De part & d'autre on consulta M. de Montfort, dès qu'on sut qu'il étoit à Saumur. L'Homme de Dieu parut d'abord indécis, après avoir entendu tout ce que la Mere & les Filles avoient à lui dire. Mais, après avoir dit la Messe, pour demander à Dieu ses lumieres, il confirma la Sœur Jeanne de la Noue dans les résolutions qu'elle avoit prises ; & lui parlant d'un ton ferme : *Continuez*, lui dit-il, *comme vous avez commencé ; c'est l'esprit de Dieu qui vous conduit, & qui vous inspire les austérités que vous pratiquez. Tenez pour assuré que c'est là votre vocation, & l'état où Dieu vous veut.* C'étoit parler en homme inspiré. Ce conseil fut aussi reçu comme un oracle, & l'événement a fait voir qu'il venoit du Ciel.

*Il y console la Sœur Jeanne de la Noue.*

Le Mont Saint-Michel fut le terme du second pélérinage que fit le serviteur de

*Puis au Mont S. Michel.*

1706. Dieu. Il avoit toujours eu une dévotion particuliere pour les Saints Anges ; il savoit combien il importe aux Ouvriers Evangéliques, d'intéresser à leurs travaux ces Esprits célestes, à qui le Seigneur confie le soin des ames, qui sont l'objet de leur zele. D'ailleurs l'Archange, que l'Eglise honore comme le Prince de la Milice céleste, est d'une maniere spéciale Patron de la France, à laquelle le Saint Pere avoit voulu qu'il consacrât ses travaux ; & des lumieres particulieres faisoient aussi qu'il se regardoit lui-même comme étant singuliérement sous sa protection, ainsi qu'il le déclara très-expressément à la Sœur Louise de Jesus ; & dans une autre occasion, où plusieurs jeunes gens étant venus pour l'insulter & le maltraiter, il fut à leur rencontre, & leur déclara qu'il ne les craignoit point, parce que *le grand Saint Michel étoit son défenseur*. Ces motifs étoient bien assez puissans pour le porter à visiter un lieu consacré à l'honneur du glorieux Archange. Il y arriva le 28 de Septembre, veille de sa Fête ; & ce soir-là même, il donna une preuve éclatante du zele qui l'enflammoit pour la gloire de Dieu, & de la grande confiance qu'il avoit dans l'assistance de ce grand Saint. Au plus fort de la nuit, dans la maison même où il étoit, ayant entendu une troupe de gens déterminés, qui, après s'être livrés à des excès de vin, blasphémoient hautement le saint nom de Dieu, il se leve, court au milieu d'eux, leur re-

reproche

:he leur audace & leur impiété, & les An. 17(
:, par ses menaces, à sortir de la
ıbre où ils étoient. *Lui-même*, dit le
[athurin, *il se déroba à ma vue, & fut*
*:r sur son corps, par quelque rude péni-*
*:, les péchés de ces misérables.*

'u Mont Saint-Michel, M. de Mont-
prit la route de Rennes. Son pere & sa
e y étoient, ainsi que M. de la Visuele
ıert, son oncle maternel, qui étoit
.re & Sacriste de la paroisse de Saint-
veur. Mais ce n'étoit point l'amour de
ıarens qui l'y conduisoit; il semble au
traire que l'esprit de Dieu, qui le gui-
: en tout, vouloit y montrer en lui
u'où doit aller, dans les hommes Apos-
ques, le détachement des parens. Ce ne
point chez eux qu'il alla loger. Quoi-
ls fussent en état de le recevoir, il aima
ux se retirer chez une pauvre femme,
, manquant elle-même du nécessaire,
:ecevoit chez elle que les plus nécessi-
t, & leur fournissoit, au prix le plus
dique, ce qui fait dans le pays l'aliment
pauvres gens, un peu de galette (*a*) &
ait. Ses premieres visites furent pour
Pauvres de l'Hôpital. Il y avoit même
sieurs jours qu'il étoit à Rennes, sans
ir encore vu personne de sa famille,
nd son oncle, averti par quelqu'un qui
it cru reconnoître M. de Montfort, le
: trouver. Les marques qu'il lui donna

*Il va à Rennes. Comment il s'y comporte par rapport à sa famille.*

(*a*) Espece de nourriture faite de bled noir ou Sarazin.

An. 1706. de son amitié, ne furent pas sans quelques reproches. Il s'étonnoit de la conduite qu'il tenoit à l'égard d'un pere & d'une mere qui l'aimoient tendrement; elle lui paroissoit contraire au respect qu'il leur devoit, & dont la nature & la religion lui faisoient une loi, que son âge & son caractere lui rendoient encore plus sacrée. Il lui dit encore qu'il étoit indécent & déshonorant pour sa famille, qu'il demeurât ainsi, sous les yeux de ses parens, dans un pauvre réduit, où, selon toute apparence, il manquoit des choses les plus nécessaires. Le serviteur de Dieu, qui n'avoit coutume de répondre, que par son silence, aux reproches qu'on lui faisoit, crut devoir se disculper en cette occasion. Il répondit à son oncle, qu'il n'avoit garde d'oublier ce qu'il devoit à ceux dont il tenoit la vie, & ce qu'il lui devoit à lui-même; que son cœur étoit pénétré pour eux des sentimens les plus respectueux & les plus tendres; que le Seigneur étoit témoin des prieres qu'il lui adressoit pour eux tous les jours; qu'il croyoit par là leur marquer bien plus solidement son amour, que par les visites qu'il leur pourroit faire, visites qui leur seroient tout-à-fait inutiles, & qui ne s'accordoient point avec sa vocation, qui demandoit qu'*il s'employât tout entier aux affaires de son pere*; que, quant à son genre de vie, il ne croyoit pas nécessaire de le justifier, qu'il l'étoit assez par l'exemple de son divin Maître. L'oncle ad-

a dans son neveu des sentimens si fort An. 170
dessus de la nature; il insista cepen-
: sur la déférence qu'il exigeoit, & ce-
ci se rendit à sa demande. Il consentit
ne à prendre chez son pere un repas,
toute la famille se trouva rassemblée.
fut une véritable image des Agapes des
niers Chrétiens. Le Missionnaire, en
ant dans la chambre, se mit à genoux,
écita, selon sa coutume, la priere
*ta quæsumus*, &c. Lorsque la table fut
rie, il commença par faire la por-
ı des pauvres, de ce qui s'y trouvoit
meilleur. Pendant tout le repas, la
versation fut des plus édifiantes; il y
la de Dieu de la maniere la plus tou-
nte & la plus aisée. Mais, après, on
fit inutilement des instances pour le
enir, il ne voulut jamais changer le
vre logement qu'il avoit pris à son
ivée.

I y demeura tout le temps de son sé- *Il y prê-*
r à Rennes, qui ne fut guères plus *che.*
quinze jours, & pendant ce temps il
cha dans un grand nombre d'Eglises
oujours avec le plus grand succès. Il
it entr'autres à l'un & l'autre Séminai-
Messieurs les Directeurs furent si tou-
s de ses discours, qu'ils auroient bien
iré se l'associer pour faire des Missions
a campagne. Ils le lui proposerent;
is son attrait le portoit à quelque chose
plus étendu, & il ne crut pas pou-
r accepter leur offre.

An. 1706.

*Trait assez singulier.*

Ce qu'il fit dans l'Eglise des Religieuses du Calvaire montre combien il étoit au-dessus du respect humain. On s'attendoit à l'y voir prêcher, & grand nombre de personnes y étoient accourues pour l'entendre. Le saint Prêtre, en arrivant à l'Eglise, voit ce nombreux auditoire, entre dans la sacristie, s'y recueille un moment; puis en sortant presque aussi-tôt & s'adressant à tout le peuple: *Vous êtes venus en foule,* leur dit-il, *pour m'entendre. Vous pensez peut-être, mes très-chers freres & très-cheres sœurs, entendre un grand Prédicateur, un homme extraordinaire: Je ne prêcherai point; je vais seulement faire mon oraison, comme je pourrois la faire, si j'étois seul dans ma chambre.* On plaça un fauteuil pour lui dans la nef; il s'y mit à genoux, & répandant alors à haute voix son cœur en présence du Seigneur, il dit sur les souffrances, des choses si belles & si touchantes, que tous les assistans se sentirent vivement embrasés de l'amour de Jesus crucifié. Son oraison finie, il récita tout haut le chapelet, puis se rendant à la porte de l'Eglise, le bonnet carré à la main, il y fit une quête pour le rétablissement de l'Eglise paroissiale de saint Sauveur.

*Comment il est reçu à Mont-fort-la-Cane lieu de sa naissance.*

Ce fut bientôt après, que le Missionnaire quitta Rennes. Il étoit juste qu'il fit aussi quelque chose pour le Diocèse dans lequel la divine Providence l'avoit fait naître. Il se rendit, vers la fête de la Toussaint, au lieu de sa naissance, mais en inconnu; vou-

lant tout devoir à la charité ; & rien à la confidération qu'on pourroit avoir pour sa personne. En conséquence, il évita même d'entrer dans la ville de Montfort-la-Canne, & s'arrêta dans un petit village, qui en est distant d'un quart de lieue. Son projet étoit d'y loger chez une pauvre femme, qui avoit été sa nourrice. Il envoya le Frere Mathurin la prier de donner par charité le couvert à un pauvre Prêtre & à son Compagnon. Cette proposition ne fut pas du goût de la bonne femme, & elle refusa net ce qu'on lui demandoit. M. de Montfort se présenta lui-même à deux ou trois autres maisons de paysans, & leur demanda, pour l'amour de Notre-Seigneur, un peu de paille pour lui & son Compagnon. Par-tout il n'éprouva que des rebuts. Enfin il demanda quel étoit le plus pauvre du village. On lui indiqua la cabane d'un vieillard, qui s'appelloit Pierre Belin. Il fut lui demander, comme il avoit fait aux autres, le couvert pour l'amour de Jesus-Christ. *Vous êtes les bien-venus*, répondit aussitôt le bon homme avec joie, *je n'ai qu'un peu de pain & de l'eau à vous donner, & un peu de paille pour vous coucher ; si j'avois mieux, je vous l'offrirois de grand cœur, mais enfin je partagerai volontiers avec vous le peu que j'ai.* Jamais offre ne fut faite de meilleur cœur, ni reçue avec une plus douce satisfaction. Le serviteur de Dieu étoit au comble de sa joie d'être dans un si misérable

An. 17

AN. 1706. petite ville de Becherel; lorſque M. Luduger, Scholaſtique de la Cathédrale de Saint-Brieuc, l'invita à venir partager ſes travaux. Ce digne Eccléſiaſtique avoit en ſa compagnie, un grand nombre de coopérateurs zélés, & de beaucoup de capacité, mais le nouveau Miſſionnaire, quoique jeune & dans un emploi ſubalterne, fixa bientôt ſur lui, ſans le vouloir, les regards de tout le monde. Il fit un grand nombre de Miſſions ſous M. Luduger; les principales furent celles de Baulon, le Verger, Lacheze, Medrigal, Plumieux, Saint-Brieuc, Moncontour. Ses paroles avoient une efficacité ſinguliere à laquelle on ne pouvoit réſiſter; les peuples & ſur-tout les pauvres venoient en foule à ſa ſuite, & part-tout il laiſſoit des preuves ſubſiſtantes de ſon zele & de ſa charité. Ce qu'il fit à Lacheze, petite ville du Duché de Rohan, au Diocèſe de Saint-Brieuc, fut ſur-tout bien remarquable. Il ſemble que la divine Providence l'y avoit conduit pour l'exécution d'une œuvre à laquelle elle l'avoit ſpécialement déſigné.

*Il entreprend de réparer une grande chapelle de N. D. à Lacheze.*

Il y avoit dans cette paroiſſe une chapelle, grande & ſpacieuſe, dédiée à la très-ſainte Vierge, ſous le nom de Notre-Dame de pitié. Cette chapelle, depuis pluſieurs ſiécles, étoit totalement abandonnée Il n'y avoit pas même de couverture, & le dedans étoit tout hériſſé de ronces & d'épines. Le grand Apôtre de Bretagne, ſaint Vincent Ferrier, dans

le cours de ses Missions, l'avoit vue dans cet état, & prêchant un jour au peuple dans la plaine de Lacheze, après avoir vivement déploré l'état d'abandon où il la voyoit, & témoigné combien il auroit desiré d'y remédier, il avoit assuré que *cette grande entreprise étoit réservée par le Ciel à un homme que le Tout-Puissant feroit naître dans les temps reculés, homme qui viendroit en inconnu, homme qui seroit beaucoup contrarié & bafoué; homme cependant, qui, avec le secours de la grace, viendroit à bout de cette sainte entreprise.* Ce sont les termes d'une lettre que le Recteur de Lacheze, François Jagu, écrivit en 1754 à l'Evêque de Saint-Brieuc, Hervé-Nicolas Thepault du Bregnou, Prélat digne des premiers siécles. On ne dit point si le Missionnaire eut d'abord connoissance d'une prédiction, où il ne pouvoit pas manquer de se reconnoître. La chose n'étoit point nécessaire pour le porter à faire ce qu'il fit. Le zele de la maison du Seigneur, qui le dévoroit, sa tendre piété pour la Reine des Vierges, le desir ardent qu'il avoit de la voir honorée par tous les fideles; & l'expérience qu'il avoit eue en semblables rencontres, de l'assistance de la divine Providence, étoient autant d'aiguillons qui ne pouvoient le laisser tranquille à la vue d'une chapelle, dédiée à la Mere de Dieu & tombée en ruines. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il entreprit de relever & de rétablir,

An. 1707. comme à neuf, la vaste chapelle de Notre-Dame de pitié; & que depuis, dans un discours qu'il fit dans la lande de la Ferriere à une multitude presque incroyable de peuples, il ne fit point difficulté de leur déclarer qu'il étoit cet homme inconnu, prédit par saint Vincent-Ferrier, qui devoit contribuer au rétablissement de la chapelle de Notre-Dame. Ce qui remplit d'une nouvelle ardeur, tous ceux qui avoient quelque part à ce grand ouvrage.

*Décorations qu'il y fait mettre.* Son projet étoit magnifique. Il voulut que tout fut exécuté de la maniere la plus convenable, sans qu'on eût égard à ce qui pouvoit en coûter. Après avoir mis tout le dehors en très-bon état; après avoir fait construire un toit à la chapelle, il la fit crépir & blanchir en dedans, il la fit très-proprement paver; puis il donna lui-même l'idée des décorations, qu'on y devoit mettre. Il y fit bâtir un grand Autel à la romaine, le fit entourer d'une belle balustrade très-polie, & ornée de huit statues de grandeur naturelle; & sur l'Autel, il plaça une belle croix, couronnée de rayons dorés. Au pied de la croix, devoit être posée une figure de Notre-Dame de pitié. Cela demandoit des frais très-considérables; il falloit employer des ouvriers de toute espece, Maçons, Charpentiers, Couvreurs, Menuisiers, Serruriers, Peintres, Sculpteurs, &c. Il se chargea de tout; il fit tous ses marchés, & contenta tout le monde. L'argent lui venoit à point

nommé, lors qu'il en avoit besoin, sans que qui que ce soit en fût gêné. AN. 170

L'ardeur avec laquelle on travailloit, fit que l'ouvrage fut achevé en très-peu de temps. Il y en eut cependant encore assez pour qu'il se fit dans l'intervalle une autre Mission. Ce fut celle de Plumieux, Paroisse située à une lieue & demie de Lacheze. La proximité lui permit de veiller à son entreprise, sans discontinuer pour cela ses fonctions de zele. Les choses se trouverent au point où il les vouloit, lorsque la Mission de Plumieux étoit sur le point de finir; il crut alors qu'il devoit signaler d'une maniere extraordinaire sa reconnoissance pour les miracles de Providence, que le Seigneur venoit de faire en sa faveur, & pour la grace particuliere qu'il accordoit généralement à tous les habitans du pays. En conséquence, pendant neuf jours consécutifs, il fit allumer des feux de joie, & le dernier jour, pour la clôture de la Mission, il ordonna une procession solemnelle, qui devoit aboutir à la chapelle nouvellement rétablie. L'ordre admirable avec lequel cette procession se fit, le silence profond qu'on y vit regner, la variété des personnages symboliques qu'il y fit entrer, la rare modestie, le recueillement de cette vaste multitude de personnes de tout âge, qui la composoient, tout servit à rendre cette pompe religieuse également édifiante & ravissante. On y marchoit cinq à cinq de front, &

Processi[on] qu'il fa[it] faire à ce[t]te chapel[le].

An. 1707. ſur une même ligne, les yeux baiſſés & le chapelet à la main. Le ſilence n'étoit interrompu que par des cantiques de louanges, dont l'air rétentiſſoit à la gloire du Seigneur ; & pendant tout le chemin, quoiqu'il y eût une foule prodigieuſe de peuple, il n'y eut pas le moindre déſordre, ni le plus léger dérangement ; de ſorte *qu'il ſembloit*, dit une relation, *que des Anges étoient venus du Ciel pour y mettre un ſi bel ordre*. A la fin de cette grande proceſſion, la Statue de Notre-Dame de pitié, qu'on y avoit portée en triomphe, fut placée ſur l'Autel, à l'endroit qu'on avoit deſtiné pour cela. Depuis ce temps-là, cette chapelle, une des plus belles de tout le Diocèſe, eſt devenue l'objet de la dévotion des peuples. On y vient de loin, pour y demander à Dieu, par l'entremiſe de la Vierge de douleur, la grace de porter patiemment les croix qu'il envoie. C'eſt à cette intention, que le Miſſionnaire fit faire pluſieurs croix de différentes grandeurs, que les pélerins portent ſur l'épaule, ou entre les bras, en faiſant à genoux la proceſſion au tour de l'Autel. Ce qui ſe pratique encore à préſent. C'eſt auſſi le premier endroit, où il introduiſit dans toute ſon étendue la pratique du Roſaire, ayant engagé pluſieurs perſonnes à s'y raſſembler trois fois le jour, au matin, à midi, & le ſoir, pour réciter le chapelet en ces différens temps, en y joignant la méditation des quinze myſteres, qu'on y

considére, comme on l'observe encore très-régulierement dans cette chapelle. AN. 1701

Parmi les biens que M. de Montfort fit à Lacheze, on peut compter ce qui se passa à l'occasion d'une foire, qu'on y tenoit d'ordinaire le jour même de l'Ascension. Cet usage déplaisoit extrêmement au Missionaire; il en parla fortement, comme étant contraire à la sanctification d'un si grand jour; & il obtint que la foire seroit remise au lundi suivant. Ce ne fut pas sans contradiction. Les personnes intéressées se plaignirent de cette entreprise; quelques Ecclésiastiques prirent leur parti; mais ceux-ci eurent la mortification d'entendre le simple peuple leur dire *qu'on s'en rapportoit bien plus à la parole du bon Missionnaire qu'à la leur.* Dieu même parut autoriser le zele de son serviteur en cette occasion par les punitions exemplaires, dont il frappa ceux qui voulurent en empêcher l'effet. Un homme s'étant obstiné à vendre une piece de bétail, qu'il avoit amenée le jour de la fête, perdit ce jour même tout ce qu'il en avoit retiré. Celui qui avoit acheté de lui vit en peu de jours mourir sa bête avec plusieurs autres. Lui-même tomba perclus de tous ses membres & ne fut guéri qu'après avoir demandé pardon au Missionnaire. Celui qui percevoit la coutume eut le même sort pour avoir maltraité de paroles le Missionnaire, & ne trouva sa guérison que dans le même remede. Un Prêtre l'ayant pareillement

*Le Missionaire change le jour d'une foire & ce qui se passe à cette occasion*

An. 1707. insulté, par des railleries indécentes au sujet de la foire & de ce qui s'étoit fait pour le rétablissement de la Chapelle, il se sentit aussi-tôt atteint de douleurs violentes à la jambe. Le Chirugien, qu'on fit venir, n'y vit ni tumeur ni contusion, de sorte qu'il se retira sans rien ordonner. Cependant les douleurs continuant toujours à se faire sentir avec une extrême violence, l'Ecclésiastique destitué de tout secours humain, reconnut à la fin que c'étoit la punition des excès auxquels il s'étoit livré contre M. de Montfort. Il en fit une réparation authentique à la très-sainte Vierge & à son humble serviteur, & dans l'instant même les douleurs, qu'il avoit éprouvées jusqu'alors, cesserent entiérement.

*Prodiges opérés en cet endroit par M. de Montfort.*

Le Curé de Lacheze, dans sa lettre à son Evêque dont a il a été ci-dessus parlé, rapporte encore plusieurs prodiges d'une autre nature, qu'il plut alors au Seigneur d'opérer en faveur de son serviteur. Le saint homme, en présence de plusieurs personnes, rendit en parfaite santé à Madame de la Villethebault, Mademoiselle sa fille, qui tomboit auparavant du haut mal, & il l'assura qu'elle ne seroit plus sujette à cet accident fâcheux. Prédiction dont l'événement a fait voir la vérité Il guérit plusieurs personnes, attaquées de la fiévre, en leur faisant seulement avaler un peu d'eau, dans laquelle il avoit trempé un nom Jesus. Tous les jours, il multiplioit des pains, en faveur des pauvres dont il fai-

sa plus chere compagnie. *On ne finiroit* An. 1
, dit le respectable Pasteur, *s'il falloit*
e *tout ce que des gens dignes de foi ra-*
*ent de M. de Montfort.* Il proteste, en
inant sa lettre, de la vérité de tout
u'il y a rapporté.

is la vie même du Missionnaire, ses ver- *Il do*
ortées jusqu'à l'héroïsme étoient une *à S. Br*
ve de sa sainteté, plus certaine encore *des reta*
tous ces prodiges. La Ville Episco- *chez le*
voulut en être témoin. Toujours gui- *Filles d*
ar l'obéissance, M. de Montfort vint *Croix.*
int-Brieuc, pour y donner des retrai-
chez les filles de la Croix. Il fit ici ce
avoit fait ailleurs; il se présenta d'a-
à la porte du Couvent, comme un
re mendiant, & celle qui étoit à la
lui refusa même un morceau de pain.
ayant été introduit dans la maison
uelqu'un qui le reconnut, & ayant
vé dans une salle une table abondam-
& délicatement servie, il prit occa-
de là de faire un reproche aux Sœurs
conduite qui lui sembloit plus con-
e à l'esprit du monde qu'à celui de l'E-
ile: *Vous refusez*, leur dit-il, *un mor-*
*de pain, qu'on vous demande au nom*
*sus-Christ, & vous préparez un repas à*
*isérable pécheur. C'est manquer tout en-*
*e & de foi & de charité.* Tel fut le dé-
le l'homme apostolique. S'il eût quel-
chose de mortifiant pour une Com-
auté respectable qu'on sembloit rendre
nsable de la faute d'une particuliere,

An. 1707. il fut pour elle une occasion de faire paroître sa vertu. L'humilité, le silence, avec lequel ces dignes Religieuses reçurent la réprimande du Missionnaire effaça entiérement de son esprit toutes les idées peu avantageuses qu'eût pu y laisser la réception qu'on lui faisoit. Mille autres exemples de vertu qu'il y vit constamment pratiqués le pénétrerent dans la suite d'estime pour une Congrégation utile & respectable, qui reconnoît le bienheureux Evêque de Genêve, pour son Fondateur & qui suit exactement ses premieres constitutions telles qu'il les avoit d'abord dressées, avant qu'il eût consenti que les Religieuses de la Visitation gardassent la clôture. Les sœurs de leur côté lui rendirent toute la justice qu'il méritoit; & le regarderent, ainsi que toute la ville de Saint-Brieuc, comme un homme extraordinaire, que Dieu, dans sa miséricorde, avoit suscité pour la conversion des pécheurs.

*Sa maniere de vie à S. Brieuc.* Rien en effet de plus extraordinaire & de plus admirable que la conduite qu'il tint, pendant un séjour de près de trois mois, qu'il fit dans cette ville. Outre la fatigue continuelle des retraites, de la prédication, de la confession & des autres fonctions du saint ministere, auxquelles il ne se refusoit jamais, sans cesse occupé des pauvres, il en nourrissoit régulierement chaque jour jusqu'à deux cent; il les servoit, leur faisoit le catéchisme, & récitoit avec eux le chapelet. Il ne se contentoit pas de leur distribuer ce qu'on lui donnoit pour eux,

quoique plus pauvre qu'aucun d'eux, il se privoit des choses les plus indispensables, qu'on lui donnoit à son usage, pour leur en faire part. Les cruautés qu'il exerçoit sur son corps étoient tout-à-fait extraordinaires & souvent il eut besoin que l'autorité de son confesseur modérât l'excès de ses abstinences & de ses macérations. Son union actuelle avec Dieu n'étoit presque point interrompue; & cependant il donnoit & le jour & la nuit un temps considérable à l'exercice de l'oraison; c'étoit souvent des lieux, non-seulement écartés, mais insupportables pour la nature, qu'il choisissoit pour cela. On l'a vû plus d'une fois sur un fumier infect, absorbé dans une profonde contemplation; & une fois, qu'on le pressoit d'abréger son oraison, afin de renvoyer de bonne heure les personnes qui devoient ce jour là sortir de retraite, il fit une réponse admirable, qui devroit être gravée dans l'esprit de tous ceux qui sont employés aux fonctions du saint ministere. *Laissez-moi*, dit-il; *comment serois je bon pour les autres, si je ne le suis pas pour moi-même?* AN. 170[illegible]

*Fruits de ses travaux.*

En menant une vie si sainte, il n'est pas étonnant qu'il fit tant de fruits dans les ames. Il ne parloit jamais en public sans tirer les larmes des yeux de ses auditeurs & sans opérer en eux de grands changemens, soit pour les retirer du vice, soit pour les porter à une plus haute perfection. Parmi les conversions qu'il opéra

AN. 1707. dans ce temps là, on peut compter celles de deux jeunes Demoiselles, qui assisterent à une de ses retraites. Elles avoient toutes deux une telle aversion pour l'état Religieux, qu'elles ne vouloient pas même visiter celles de leurs amies qui l'avoient embrassé, de peur qu'en les voyant il ne leur prit envie de les imiter. La premiere fois que M. de Montfort les vit, éclairé d'en-haut, il les appella par leur nom, sans les avoir jamais connues en aucune maniere. Il les recommanda aux prieres de la retraite, & dit qu'elles seroient *la conquête de Jesus & de Marie.* En effet peu temps après, il les conduisit toutes les deux au Couvent des Ursulines, où elles prirent l'habit & firent profession.

*Impression que ses paroles faisoient sur les ames.* Les conversations particulieres de l'homme de Dieu n'étoient gueres moins salutaires, que ses sermons. Vingt ans après le temps dont nous parlons, & près de douze après la mort du Missionnaire, les Sœurs de la Croix, dans un écrit authentique qu'elles firent pour rendre compte des traits de sainteté qu'elles avoient remarqués en lui, tandis qu'il travailloit dans leur maison, témoignerent que les avis qu'il leur avoit ainsi donnés faisoient encore sur elles la plus vive impression, & produisoient des fruits merveilleux dans celles à qui il les avoit dites; elles disent entre autres choses, en parlant du soin qu'il prenoit de leur insinuer l'estime & l'affection qu'il avoit lui-même pour les

états humilians, que quand il rencontroit quelqu'une d'entre elles dans la pratique de quelque exercice abject & pénible, *il lui disoit alors dans son agréable sérieux, comme si Jesus lui-même eut parlé par sa bouche; votre état est-il vil & bas, réjouissez vous ma bien aimée, votre état si conforme au mien est un signe de l'amour que je vous porte.*

Les Filles de la Croix ne furent pas les seules à profiter des instructions du saint Prêtre; beaucoup d'autres maisons eurent le même avantage, & particulierement celle des Ursulines, dont on a parlé. Il faisoit un très-grand cas de cette maison, qu'il disoit être *très-agréable à Jesus & à Marie*; & un jour qu'il y étoit au parloir, il engagea la Mere de la Riviere à entreprendre l'établissement des Ursulines de Quintin, en lui prédisant qu'elle réussiroit dans son entreprise; mais qu'il y auroit bien des contradictions à souffrir. Ce qui ne manqua pas d'arriver.

*Fruit du zele au commencement de la Mission de Moncontour.*

Mais, quelque saintes que fussent ses occupations à Saint-Brieuc, il étoit temps que l'homme Apostolique reprit le cours de ses Missions. Il se rendit à la suite des autres Missionnaires à Moncontour, où la Mission étoit indiquée. Un trait de zele le fit d'abord reconnoître. C'étoit un Dimanche, qu'il y arriva; & tout le peuple attroupé dans la place publique y dansoit au son des instrumens. Quelle vûe pour un homme aussi zélé qu'il l'étoit pour la sanctification des jours consacrés au

AN. 1707. Seigneur. Transporté d'une sainte colere, il perce la foule, arrache les instrumens des mains de ceux qui en jouoient, & se met à genoux au milieu de ceux qui dansoient, en s'écriant *que tous ceux qui sont du parti de Dieu fassent comme moi, qu'ils se prosternent pour réparer l'outrage qu'on fait à sa divine Majesté.* Aussi-tôt, tout le peuple frappé d'étonnement & d'une crainte Religieuse, obéit à la voix du Missionnaire; tous se mettent à genoux & demandent miséricorde Pour prévenir un pareil désordre dans la suite, l'homme de Dieu va delà chez le Maire, & l'engage à prendre pour cela les mesures les plus efficaces. De cette maniere il réussit à abolir, presque en un moment, un usage contre lequel on s'élevoit inutilement depuis des temps infinis.

*Il fait sentir par une correction paternelle l'horreur qu'on doit avoir des parades mondaines.*

Quelques jours après, lorsque la Mission étoit déjà bien commencée, il fit aussi voir d'une maniere moins bruyante, mais non moins efficace, ni moins singuliere, ce qu'il pensoit, ce qu'on devoit penser des parades mondaines. Après sa Messe qu'il avoit dite dans l'Eglise de l'Hôpital, ayant tiré le Crucifix, auquel le Saint Pere avoit attaché des Indulgences, & l'ayant donné à baiser au peuple, il ne voulut point accorder cette faveur aux personnes dont la parure se ressentoit trop de la vanité du siecle. Ce qui surprit encore davantage, fut de voir qu'il la refusoit également aux Demoiselles de l'Hôpital;

i, n'ayant rien dans leur habillement, qui AN. 1707.
fut très-conforme aux regles de la mo-
destie chrétienne, ne croyoient certaine-
ment pas être dans le cas d'un refus : la
raison qu'il en apporta fut qu'il y avoit
chez elles de jeunes Demoiselles, qu'elles
voient dans le goût des vaines parures
monde. Quelques Ecclésiastiques du
ys, témoins de cette singularité, qui
oquoit fort les personnes intéressées,
ent d'abord tentées de s'en divertir aux
pens du bon Missionnaire ; mais s'étant
prochés de plus près, & ayant entendu
paroles de feu, dont il accompagnoit
tte pieuse cérémonie, ils en furent tel-
ment attendris, qu'ils mêlerent leurs lar-
es à celles de toute l'assemblée.

Ce fut dans cette Mission, autant qu'on *Il est ex-*
ut le conjecturer, que M. de Mont- *clus de la*
rt encourut la disgrace du chef des Mis- *compagnie*
onnaires. M. Luduger avoit fait un ser- *de M. Lu-*
on très-pathétique sur le soin qu'on doit *duger.*
oir de soulager les ames du Purgatoire.
out l'auditoire étoit emu. Le moment
rut favorable à M. de Montfort, pour
ocurer un grand nombre de Messes aux
leles trépassés. Il fit une quête à cet ef-
t, & cette quête déplut extrêmement
x Missionnaires & à leur Chef, par ce
i'elle étoit contraire à leurs réglemens,
qu'ils faisoient profession de ne rien
mander, & de ne rien recevoir que ce
'on leur apportoit de plein gré pour
r entretien pendant la Mission. M. Lu-

An. 1707. duger ne ſe contenta pas d'en faire une ſévere réprimande à l'homme de Dieu ; il lui déclara qu'il ne vouloit plus déſormias travailler avec lui. C'étoit en vérité punir bien ſévérement une faute, que bien des circonſtances, que l'inadvertence, que le zele même rendoit excuſable. Quand elle ne l'eut pas été, ou qu'elle l'eut été beaucoup moins, étoit-il de ſon avantage & de celui des peuples de ſe priver d'un Coopérateur, dont le Seigneur béniſſoit les travaux d'une maniere ſi particuliere ? Mais c'eſt ainſi que Dieu permet que ſes meilleurs ſerviteurs ſoient traités ; & l'exemple de Paul & de Barnabé nous apprend qu'il peut y avoir des conteſtations entre les Saints. Peut-être auſſi ſe gliſſoit-il quelque choſe de trop humain dans cette conduite. Ceux qui travaillent avec le plus d'ardeur à détruire en autrui le regne du péché ne ſont pas toujours exempts des retours de l'amour-propre. Il pouvoit ſe faire que ceux ci viſſent avec quelque peine un nouveau venu faire des prodiges de zele & de charité, qui fixoient ſur lui toute l'admiration. Ce qu'on peut aſſurer avec certitude, c'eſt que le reſpectable Chef ſe répentit dans la ſuite de ce qu'il avoit fait ; & que voulant ſe donner un ſucceſſeur, & ne voyant perſonne plus en état d'être à la tête de ſes Miſſions que M de Montfort ; il lui en écrivit ; mais celui-ci ſe trouvant pour lors, engagé dans une autre carriere, ne crut pas devoir

voir s'écarter de la route que l'Esprit
'nt lui avoit tracée.

Quant au temps dont il s'agit ; M. de
ontfort se voyant exclus de la com-
gnie des autres Missionnaires, se re-
t pour consulter le Seigneur, & pour
endre de lui ses ordres, dans sa so-
de de Saint Lazare. C'étoit une petite
neure, qu'il s'étoit procurée dans un
euré de ce nom, dès le premier voya-
qu'il avoit fait à Montfort-la-Canne,
dont nous avons parlé. La maison, qui
st qu'à un quart de lieue de cette ville,
toit point alors habitée, & il avoit ob-
u la permission de s'y loger avec le
ere Mathurin, & un autre Frere nom-
Jean, qui s'étoit joint à eux. Il se re-
oit dans cette espece d'hermitage, dans
tervalle de ses Missions; il y recevoit
lettres de ceux qui le consultoient;
'étoit de là que, comme un autre Elie,
un autre Jean-Baptiste, après s'être
-même fortifié de la manne céleste, il
oit la répandre dans les lieux circon-
sins. Souvent aussi, le peuple, & sur-
it les pauvres, y venoient en foule re-
'oir ses instructions. En entrant dans
hermitage, il en avoit trouvé la cha-
le en ruine, & il l'avoit fait réparer,
ne maniere tout-à fait décente, & di-
: de la piété d'un homme, qui, dans sa
fiance à la Providence, trouvoit tou-
:s des ressources assurées. Rien ne man-
it à la décoration de l'Autel. Dans le

AN. 1

*Lieu il se r alors il fai demeu dinair*

An. 1707. haut, il avoit fait mettre un grand Saint-Esprit, & un saint Nom de Jesus. Plus bas sur l'Autel étoit placée une très-belle image de la Sainte Vierge, à laquelle il donna le nom de *Notre-Dame de la Sagesse*. Elle avoit sous les pieds un croissant, autour duquel étoient des rayons en or & en argent. Cette pieuse chapelle est à présent très-fréquentée, & dans le milieu est un prié-Dieu, auquel est attaché par une chaîne de fer, un Rosaire dont les grains de bois étranger sont de la grosseur d'un pouce. Les pélerins le disent par dévotion pour la mémoire du serviteur de Dieu, qui s'en est servi lui-même.

*Il renouvelle le vœu qu'il avoit déja fait de ne vivre que d'aumônes.*

M. de Montfort, pour s'attacher de plus en plus au Seigneur, renouvella dans cet endroit, le vœu qu'il avoit déjà fait de ne plus vivre que d'aumônes; & bientôt il eut occasion de le pratiquer d'une maniere bien remarquable. Ses parens ayant sû qu'il devoit faire une Mission dans le lieu de sa naissance, s'y rendirent. Leur intention étoit non seulement de pourvoir à sa subsistance, mais encore à celle de tous les ouvriers Evangéliques, qu'il associeroit à son travail. Mais le Missionnaire, qui vouloit tout devoir à la Providence, les remercia de leur bonne volonté, & ne voulut rien du tout recevoir d'eux, ni pour lui, ni pour ses Coopérateurs. Sa confiance ne fut point trompée. Les secours qu'il recevoit chaque jour, étoient si abondans, qu'ils suffisoient pour nourrir une multitude

auvres, qui accouroient à lui de tous AN. 1707.
ays circonvoisins.

ette Mission ne fut pas moins fructueuse Il descend une fois de Chaire, sans avoir dit une parole.
outes les autres. Notre Seigneur vou-
en faveur de son serviteur, qu'il y
en cette rencontre, une exception à la
générale, *que personne n'est Prophete*
*sa patrie.* Il y fit des miracles de con-
on. Il n'avoit pas même besoin d'ou-
la bouche pour toucher les cœurs.
ce qui parut, sur-tout d'une maniere
sensible, une fois qu'il devoit prê-
dans l'Eglise de Saint Jean. L'heure
rmon étoit sonnée, tout le monde
doit en silence dans l'Eglise. M. de
tfort monte en Chaire, tire son Cru-
le tient en ses mains, & fixe sur lui
regards. Cette vûe attentive fait cou-
vec abondance les larmes de ses yeux;
grace agissant en même temps sur
eur de l'Auditoire, on n'entend plus
ous côtés que les soupirs & les san-
s de personnes qui pleuroient leurs
és & demandoient miséricorde. Le
dicateur comprit que Notre-Seigneur
it opéré par lui-même tout le fruit
l eut pû désirer du sermon le plus tou-
nt. Il descend de Chaire, sans dire un
mot, & va se prosterner au pied de
tel, pour conjurer le Seigneur de
dre efficaces & permanens les senti-
s de douleur & de contrition qu'il
oit d'imprimer par sa grace dans l'ame
fideles.

*An. 1707.*

*On s'oppose à l'érection d'un Calvaire, qu'il vouloit faire à Montfort.*

Le Missionnaire avoit dessein de couronner cette Mission par l'érection d'un Calvaire, qui, en rappellant à leur souvenir les graces qu'il y avoient reçues, serviroit à graver de plus en plus dans leur cœur, l'amour d'un Dieu crucifié. Ses concitoyens étoient entrés dans ses pieux desseins, & chacun d'eux se faisoit une joie d'y contribuer selon son pouvoir. L'homme de Dieu, avoit fait choix, pour planter la Croix, d'une éminence, qui lui parut très-propre pour cela, parce que la Croix y eut été apperçue de très-loin. La chapelle du château en eut été très-proche, & de distance en distance il avoit conçu le projet de faire bâtir des chapelles, où les images de la passion devoient être représentées. Déjà le sommet de la butte étoit aplani, & l'on avoit creusé tout autour des fossés pour en défendre l'approche aux animaux, quand il survint un ordre du Duc de la Tremoille, Seigneur de Montfort, qui défendoit de poursuivre une entreprise, qui non-seulement eût réveillé la piété dans l'esprit des habitans de la ville, mais encore eût contribué à embellir la ville elle-même, & à la rendre plus florissante, par le concours des pelerins qu'elle y auroit amenés.

*Il est interdit & presqu'en même instant rétabli dans ses fonctions par son*

Des personnes, qui voyoient de mauvais œil les grands succès de l'homme Apostolique, lui avoient attiré cette mortification, qui dut lui être sensible, parce qu'on s'attaquoit bien plus à son divin Maître qu'à lui-même. Cela ne diminua point son

An. 1707. *Evêque Diocésain.*

e. Il continua à l'exercer dans sa retraite
saint Lazare où il faisoit des biens infi-
. Souvent même on le voyoit sous les
les, & dans les places publiques de la vil-
précher à une foule immense de peuple que
plus vastes Eglises ne pouvoient conte-
. Nouvelle matiere de mortifications
ir lui. L'Evêque Diocésain, M. Des-
rets (a), étant venu sur les entrefaites à
ontfort, on lui peignit le Missionnaire,
nme un homme tout-à-fait singulier.
'étoit en effet. Mais on sut donner des
lleurs si noires, à des actions peu com-
nes, il est vrai, mais qui tendoient
tes à la destruction de l'empire du péché,
sur lesquelles Dieu répandoit visible-
nt ses bénédictions. On le représenta
-même, d'une maniere si peu favorable,
nme s'il n'eut eu en vue que de se dis-
guer par orgueil, & comme si par les
ours abondans, qu'il distribuoit aux
ıvres gens, il les eût entretenus dans la
iéantise & eût par là troublé l'ordre
blic; que le Prélat jugea qu'il étoit à
opos de l'interdire de la prédication &
s Missions. Il le fit donc venir. Sa Gran-
ır étoit à table, avec ses curés & son
rand-Vicaire, quand le Missionnaire se

(a) Vincent-François Desmarets, Evêque de Saint-
o depuis 1702 jusqu'en 1739, eut le malheur, pen-
t un temps, de se laisser entraîner aux nouvelles
nions; mais il eut dans la suite le courage de répa-
cette faute par l'humble & sincere confession qu'il
fit dans une lettre adressée au Saint Siége.

An. 1707. présenta devant elle. Par respect il se tint sur le seuil de la porte, chapeau bas, & dans la posture d'un suppliant, ou plutôt d'un criminel. Le Prélat, après l'avoir repris fortement, de ce qu'il ne se comportoit pas, comme il le devoit faire, dans son Diocèse, lui défendit absolument d'y prêcher & d'y entendre les confessions. Le serviteur de Dieu reçut cet ordre sans répliquer. Le triomphe de l'envie paroissoit complet; mais, au même instant, le Recteur de Breal, M. Hindré, Ecclésiastique respectable pour son zele & ses vertus, entre dans la salle. Sans savoir ce dont il s'agissoit, il s'approche de l'Evêque, & le prie de lui accorder M. de Montfort, pour faire une Mission dans sa paroisse. L'Evêque qui se repentoit sans doute déja de l'action précipitée qu'il venoit de faire, lui accorde aussitôt ce qu'il demande. Il fait plus, M. de Montfort s'étant alors approché pour supplier sa Grandeur, qu'elle étendit cette faveur à tous ceux dont il pourroit être demandé, elle y consentit & par là rétablit le Missionnaire dans les pouvoirs, qu'elle venoit à l'instant même de lui ôter.

*Mission de Breal. Il y court risque de la vie.* La Mission de Breal fut commencée vers la fête de la Toussaint de cette année 1707. Le talent de l'homme Apostolique pour gagner les ames à Dieu y parut d'une maniere toute extraordinaire. Petits & grands, artisans, soldats, tous ressentirent l'efficacité de ses paroles. Les derniers sur-

se signalerent par leur assiduité à se Av. 17
re à ses instructions, & par la doci-
qu'ils y apporterent. Il fit de ces sol-
autant de héros Chrétiens, & les en-
tous dans sa confrairie, *des soldats de*
*Michel*, à qui il donna à peu près
mêmes réglemens, qu'aux Pénitens
s, dont nous parlerons dans la suite.
tandis qu'il travailloit avec tant de
, au salut du prochain, lui-même
it risque de la vie. Un soir qu'il re-
oit au Presbytere, entendant beau-
de bruit dans une maison, il y mon-
'étoit un homme qui maltraitoit cruel-
sa femme. Cet homme, outré de ce
ui dit le Missionnaire, prit une ha-
&, dans la fureur où il étoit contre
leva les bras de toute sa force, pour
ndre la tête; le saint homme se mit
oux pour recevoir le coup; mais les
de ce furieux furent à l'instant engour-
& la hache lui tomba des mains,
faire aucun mal. Toutefois, ni cet
ent, qu'on peut regarder comme mi-
eux, ni les avis charitables, que M.
ontfort lui donna plusieurs fois, ne
gerent cet homme, & ne lui firent
ger de vie, de sorte qu'à la fin le
onnaire le chargea de malédiction,
prédit qu'il mourroit pauvre & dans
isere La chose ne manqua pas d'arri-
*J'ai connu cet homme*, dit M. Dou-
, Curé de Pipriac & de Saint Quan-
*il s'appelloit Salmon, c'étoit un très-*

An. 1707. *méchant homme, & sa maison étoit une maison de scandale. La prédiction de M. de Montfort sur lui fut accomplie à la lettre. Il perdit tout son bien, qui ne laissoit pas d'être assez considérable. On l'a vu les dernieres années de sa vie mendier son pain de porte en porte. Je lui ai donné l'aumône plusieurs fois, c'est de mes mains qu'il a reçu les derniers Sacremens, je l'ai vu expirer couché sur un peu de paille, dans une maison, où on le logeoit par charité.*

*Soins qu'il prend étant dans sa retraite de S. Lazare.*

Après la Mission de Breal, le zèle de l'homme Apostolique ne resta point oisif. Retiré dans sa solitude, dès qu'il avoit quelque loisir, il s'appliquoit tout entier à sa propre perfection, & passoit les jours & les nuits dans l'exercice de la priere & de la pénitence. Mais le plus souvent, il la quittoit, pour coopérer au zèle des Pasteurs qui desiroient ses services; ou bien il veilloit lui-même à ce qui pouvoit contribuer à perpétuer le fruit de ses Missions. C'est ce qu'on voit par une lettre qu'il écrivit, le 17 Février 1708, au Recteur de Bréal qui l'avoit prié de venir prêcher à son peuple, pendant les trois jours qui précédent le Mercredi des cendres. Après s'en être excusé, sur ce qu'il avoit pris d'autres pieux engagemens pour ces trois jours, il lui promet de lui envoyer le mardi, le Frere Mathurin pour réciter publiquement le Rosaire, chanter des Cantiques, & lui porter de petites croix de saint Michel, qu'il le prie de

distribuer à ses soldats. *Dès le Dimanche, vous les avertirez*, dit-il, *de s'assembler pour cela le mardi*; *ce qui ne servira pas peu à les retirer des excès, qui sont si fréquens en ce jour. Saluez-les tous de ma part, & dites-leur que je les prie instamment d'être fideles à garder leurs regles, particuliérement lundi prochain, & que je les irai voir un des Dimanches de Carême.* On voit dans cette lettre les soins industrieux d'un pere, qui cherche à éloigner ce qui peut nuire à ses enfans, qu'il aime tendrement. AN. 1707.

La derniere Mission que M. de Montfort fit dans ces quartiers-là fut à Romillé, au mois d'Août. A son retour, l'orage qui se formoit depuis long-temps contre lui éclata de nouveau. Le Clergé de Montfort plus indisposé que jamais, profita d'une visite que l'Evêque de Saint-Malo faisoit dans cette ville, pour renouveller ses plaintes. Sur quoi le Prélat défendit au Missionnaire (*a*) de faire des instructions ailleurs que dans les Eglises de paroisse, pas

*Etant interdit de nouveau, au moins en partie, il pourvoit donna une gardienne à la chapelle de saint Lazare.*

(*a*) On sera moins étonné de cette conduite du Prélat, & des Ecclésiastiques de Montfort, quand on considérera que sous M. Desmarets, presque tout le Clergé du Diocèse de St Malo fut infecté des nouvelles erreurs La haute piété & les lumieres de son digne successeur, M. de la Bastie, ne purent l'en purger entiérement. Cette gloire étoit réservée à celui qui maintenant remplit ce Siege avec tant d'édification En 1778, c'est-à-dire, 70 ans après le temps dont nous parlons, M. des Laurents a eu la satisfaction de voir tous ceux de ses Prêtres, qui étoient encore attachés à l'erreur, la retracter solemnellement, & se soumettre sincerement à toutes les décisions de l'Eglise.

AN. 1707. même dans sa chapelle de saint Lazare. Dès-lors l'homme Apostolique comprit qu'il devoit se retirer d'un lieu, où il ne pouvoit plus exercer librement les fonctions de son ministere. Mais avant d'exécuter son projet, il voulut donner une gardienne à l'image de la Vierge, qu'il avoit placée dans la chapelle de son Hermitage, & il le fit d'une maniere qui parut tenir de l'inspiration. Après une Retraite qu'il avoit donnée aux filles dans l'Eglise de sa paroisse, les ayant de là conduites en procession à saint Nicolas pour honorer Notre-Dame du Rosaire, il leur fit une exhortation en cet endroit, à la fin de laquelle il leur demanda quelle étoit celle d'entre elles qui se destinoit pour être la gardienne de *Notre Dame de la sagesse* à saint Lazare. Comme personne ne se proposoit pour cet emploi, il fit un tour dans l'Eglise, & montrant une personne au doigt: *C'est vous, ma fille*, lui dit-il, *c'est vous qui serez la gardienne de notre bonne Mere à saint Lazare.* Cette bonne fille s'appelloit Guillemette Rouxel de la paroisse de Talensac, elle étoit du Tiers-Ordre de saint François, & pouvoit bien avoir alors 43 ans; elle a assuré que M. de Montfort ne la connoissoit pas, & que jusqu'alors elle ne lui avoit jamais parlé. Cependant à l'instant même elle se sentit fortement inspirée d'obéir à sa parole. En conséquence elle se rendit aussitôt à la chapelle de saint Lazare; & là prenant son lo-

gement dans une petite chambre proche la porte, elle y a vécu jusqu'à l'âge de soixante ans, des aumônes que la piété des fideles lui apportoit, constamment occupée à prier Dieu dans cette chapelle, & à en ouvrir la porte à ceux qui venoient y honorer l'image de Notre-Dame de la sagesse. *An. 1707.*

Rien ne retenoit plus le Missionnaire dans sa patrie. En la quittant, il déplora les malheurs, qui la menaçoient, comme un juste châtiment de ce qu'elle n'avoit pas connu le jour où le Seigneur l'avoit visitée dans sa miséricorde. Il lui prédit, quoiqu'elle fut alors dans un état florissant, la désolation où elle seroit en peu réduite, & dans laquelle nous la voyons de nos jours, plus d'un tiers des maisons étant tombées en ruines & tout-à-fait désertes, & la plûpart des familles un peu considérables l'ayant abandonnée, pour aller s'établir ailleurs.

*En quittant Montfort, il lui prédit les malheurs qui lui sont arrivés depuis.*

Nantes fut le lieu où le conduisit son zele pour le salut des ames, ou plutôt l'Esprit de Dieu. C'étoit en cette ville, que huit ans auparavant, il avoit fait comme l'apprentissage de la vie Apostolique. Il se joignit d'abord au P. Joubert Jésuite, qui donnoit une Mission à Saint-Similien, une des plus grandes paroisses des fauxbourgs de Nantes. Le zele plein de feu qui accompagnoit par-tout M. de Montfort le distingua bientôt des autres ouvriers Evangéliques; mais ce zele lui fit plus

*L'homme de Dieu fait des Missions dans le Diocèse de Nantes.*

*n. 1708.* d'une fois courir risque de la vie dans le cours de cette Mission. De jeunes libertins, parmi lesquels il y avoit des écoliers en droit, irrités de la sainte hardiesse avec laquelle il déclamoit contre le vice, se jetterent un soir sur lui & l'auroient assommé de coups de pierres, si la populace ne l'eut retiré de leurs mains. Eux-mêmes se trouverent à leur tour dans le plus grand danger, & ils ne durent la conservation de leur vie qu'aux efforts de celui qu'ils avoient voulu priver de la sienne. *Mes chers enfans*, s'écrioit le Missionnaire, pour calmer la juste indignation de ceux qui l'avoient secouru, & qui ne croyoient pas pouvoir trop venger l'insulte faite à leur pere : *Mes chers enfans, laissez-les aller en paix, ils sont plus à plaindre que vous & moi.*

*Dangers qu'il court de sa vie.*

*Il est mal-traité par des soldats.*

Un autre jour, qu'il revenoit de la Communauté de saint Clement, lorsqu'il étoit sur une place, qui se nomme la Motte-Saint-Pierre, il y vit la populace assemblée & entendit qu'on proféroit d'horribles imprécations, mêlées de juremens & de blasphêmes. C'étoit des artisans de la ville qui se querelloient & se battoient avec des soldats. L'homme de Dieu fend aussitôt la foule, se met à genoux, baise la terre, dit un *Ave*, se leve & se jette au milieu des combattans pour les séparer. Les artisans avoient le dessus, mais touchés de cet acte héroïque de zele, ils se retirerent. Tout paroissoit calme. Mais à quelques

pas de là, M. de Montfort apperçut une Av. 17
table marquée de cases noires & blanches. Il demanda ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit un jeu; celui-là même qui avoit donné lieu à la querelle dont il avoit été témoin, & que chaque jour il occasionnoit de pareilles scènes. A cette réponse, le zélé Missionnaire entre dans une sainte colere, jette par terre cette malheureuse table, cause de tant de péchés, la foule aux pieds, & la brise en morceaux. Des soldats, à qui cette table appartenoit, accourent à l'instant. Dans la rage, que leur cause cette perte, & l'affront qu'ils s'imaginoient avoir reçu, ils se jettent sur le Missionnaire, l'accablent d'injures & de coups, lui arrachent les cheveux, & mettent son manteau en pieces. Quelques-uns même tirent leurs épées & le menacent de les lui passer à travers du corps, s'il ne leur rend pas les cinquante francs, que cette table leur avoit coûté. *Ah* ! repliqua le Missionnaire, *je donnerois bien volontiers cinquante mille livres d'or, si je les avois, & tout le sang de mes veines, pour exterminer tous les jeux de hazard, tels que celui-là.* Cette réponse ne devoit pas calmer l'esprit des furieux; mais la crainte les retint. Ils jugerent plus à propos de conduire au château celui dont ils vouloient se venger, dans l'espérance que le Lieutenant de Roi le feroit punir & leur rendroit justice. Ils le firent donc marcher devant eux; il alloit, non comme un criminel qu'on escor-

An. 1708. te, mais comme un vainqueur, à qui l'on rend les hommages du triomphe. La joie étoit peinte sur son visage. Il se réjouissoit de ce qu'il avoit été jugé digne de souffrir quelque opprobre pour la cause de Jesus-Christ, & récitoit à haute voix son chapelet, qu'il tenoit à la main. La moindre de ses espérances étoit la prison & les fers. Mais un homme de considération l'ayant rencontré près de la Cathédrale, le dégagea des mains des soldats, & ne lui laissa que le regret d'un sort, qu'il disoit être beaucoup trop honorable pour lui.

*Succès, & traits de Providence qui sembloient autoriser la conduite extraordinaire de M. de Montfort.*

De pareils traits ne doivent point étonner dans la vie de M. de Montfort. Ils entroient comme nécessairement dans l'économie de la grace, sur un homme, en qui devoit paroître avec éclat la sainte folie de la Croix. Ce n'étoit point un obstacle aux succès de ses travaux; ou plutôt Dieu, par ces succès qui tenoient du prodige, sembloit en quelque sorte les autoriser. Il suffisoit presque d'entendre le Missionnaire, non-seulement pour être attendri jusqu'aux larmes, quelque effort qu'on fit pour s'en défendre, mais encore pour se résoudre à changer de vie; & cet empire qu'il avoit sur les cœurs, il le faisoit servir au soulagement des misérables. Quelquefois aussi, quand les moyens humains manquoient, le Seigneur secondoit par sa puissance les dispositions de son serviteur, & récompensoit la foi des peuples, qui venoient en foule pour l'en-

:endre. C'est ce que plusieurs ont déposé être arrivé à la Mission de Saint Similien, & le trait suivant peut servir à le faire croire (*a*). Mademoiselle Guihanenc, fille d'une admirable candeur, qui étoit Supérieure de l'Hôpital de Saint Jean à Guerrande en 1766, avoit été pour entendre M. de Montfort, à Saint Similien; comme elle n'avoit pris aucune provision, elle se trouva dans l'après-midi prête à tomber en foiblesse. Cependant elle ne témoigna son besoin à personne; & dans l'intervalle d'un exercice, elle s'assit sur une pierre hors de l'Eglise. Alors une femme modestement vêtue, & d'un aspect tout-à-fait vénérable, vint à elle, & lui présentant un morceau de pain, lui dit, *Prenez, ma fille, & mangez ce pain.* A l'instant même cette femme disparut, & la Demoiselle a assuré, que jamais elle n'avoit goûté de pain si délicieux. AN. 1708.

La mission de Saint Similien fut bientôt suivie de celle de la Valette, paroisse à cinq lieues de la ville épiscopale. Ce qui s'y passa de plus remarquable fut la punition d'un malheureux, le seul de la paroisse, qui n'avoit pas voulu profiter des fruits de la Mission. Dieu fit voir en cette occasion qu'il punit quelquefois sur le champ le mépris qu'on fait de sa parole, & de ceux qui l'annoncent de sa part.

*Mission de la Valette. Punition d'un malheureux qui, par mépris, avoit refusé d'y assister.*

( *a* ) Celui dont nous tenons la plupart des Mémoires de M. de Montfort, nous assure le tenir de la personne même, à qui la chose est arrivée.

An. 1708. Tout le monde étoit assemblé dans l'Eglise, un des derniers jours de la Mission; & le saint Prêtre exhortoit le peuple à se préparer à l'absolution générale par la douleur la plus parfaite de ses péchés. Un tonnerre affreux qui se fit alors entendre servit à imprimer de plus en plus dans leurs cœurs les sentimens de crainte & de terreur, qu'il s'efforçoit de leur inspirer. Il n'y avoit personne qui ne fondit en larmes, & qui ne demandât miséricorde. Cet homme seul, dont on a parlé, se tenoit tranquillement au coin de son foyer, se moquant sans doute en lui-même de la simplicité de ce peuple; mais la foudre tombant tout à coup sur lui, ne lui laissa pas même un instant pour se reconnoître.

*r Fidélité qu'il exige pour les saintes pratiques qu'il avoit établies.*

C'est ici le lieu de rapporter ce qui arriva quelques années après, à la paroisse de la Valette, au sujet de la pratique, que M. de Montfort y avoit alors établie, de réciter publiquement le Rosaire, moyen qu'il regardoit comme très-propre à conserver le fruit de ses Missions. Cette pratique, après s'être soutenue plusieurs années, fut enfin tout à-fait négligée. Cette négligence, dont le Missionnaire fut averti, ne lui fut pas insensible, & voici comme il en marqua son ressentiment. En 1713, après la Mission de Roussay, il s'en retournoit à Nantes. Son chemin étoit de passer par la Valette. Les habitans de Roussay qui l'accompagnoient, le pressoient de le faire. Une femme de la Valette, qui vit là

ns son éloignement, se jette même à An. 170
pieds pour l'en conjurer. Rien ne put
échir : *Non, non*, répondit-il d'un
qui témoignoit son mécontentement,
*e passerai point par la Valette ; ils ont
é mon chapelet.* Cette correction pater-
: mortifia sensiblement les habitans de
ourg ; mais elle eut tout l'effet, que
voit en attendre l'homme de Dieu. La
ation publique du Rosaire fut rétablie,
bsistoit encore quinze ans après, lors-
M. Mulot, successeur de M. de Mont-
, vint en 1729 donner une nouvelle
ion à Valette.

*Mission à la Chevroliere. L'opposition du Pasteur n'empêcha pas de réussir.*

our revenir au temps dont nous par-
, l'homme Apostolique n'avoit pas un
int de repos. A peine y avoit-il le
ndre intervalle entre la fin d'une Mis-
& le commencement d'une autre. M.
n, Grand-Vicaire de Nantes, hom-
de beaucoup d'esprit, & d'un très-
nd zele, avoit conçu la plus haute esti-
pour M. de Montfort, depuis qu'il
it entendu prêcher à la Mission de S.
ilien, & il eut voulu le donner pour
tre à toutes les paroisses du Diocèse,
tout à celles qu'il savoit être plus dé-
vues de secours spirituels. Celle de la
vroliere étoit du nombre. Le Pasteur de
en s'opposa, tant qu'il put, aux inten-
s de son Supérieur, mais enfin il fallut
r à l autorité. De pareilles dispositions
nonçoient rien de favorable au Mis-
naire ; le Curé n'omit rien pour détour-

1708. lement servir à les augmenter. On le voyoit monter en Chaire dans les accès d'une fiévre brûlante, ou dans les souffrances les plus aiguës, & lorsqu'il en descendoit, ou bien lorsqu'il sortoit du Confessionnal, après y avoir passé des temps considérables, il se trouvoit toujours mieux qu'il ne l'étoit auparavant. Une Mission si traversée, comme il le disoit lui-même, ne pouvoit manquer d'être fructueuse. Elle le fut en effet. Il s'y fit des conversions sans nombre. Celle qui consola le plus l'homme de Dieu fut celle d'un Ecclésiastique, qui, touché de l'héroïsme de ses vertus, plus encore que de la force de ses discours, de son persécuteur devint un de ses coopérateur, & fut constamment dans la suite un de ses plus zélés partisans.

mment i est en- ement ri.

Le dernier jour de cette Mission fut aussi le plus pénible. Il s'agissoit de planter une Croix, & de la porter à l'endroit destiné pour cela. Cet endroit étoit éloigné; le temps étoit rude & des pluies continuelles avoient gâté tout le chemin. Néanmoins M. de Montfort voulut que par respect, ceux qui porteroient la Croix le fissent nuds pieds. Lui-même, quoique malade se mit le premier en cet état, afin de donner l'exemple. Aussi-tôt plus de deux cent personnes firent la même chose pour avoir l'honneur de porter la Croix avec lui. Arrivé au terme, tout accablé qu'il étoit de fatigue, il bénit solemnellement la Croix, & prêcha avec

ıe force étonnante. Cet acte extraordi- An. 17
ire de zele fut ce qui le guérit entiere-
:nt. Depuis ce moment, il ne ressentit
cune atteinte de ses maux.

Cependant les menaces intentées contre Calo
omme de Dieu ne devoient pas rester nieinte
ns effet. Une fille de Balial, fut suscitée contre
ur le charger de toutes sortes d'hor-
urs. Elle le dénonça aux supérieurs Ec-
ésiastiques comme un hypocrite, com-
e un infâme, qui, sous une apparence
: la piété la plus austere, cachoit une vie
andaleuse, & le libertinage le plus af-
eux. Pour preuve de ce qu'elle avançoit,
lle assuroit que M. de Montfort l'avoit
ɔllicitée au crime dans le Tribunal de
ı pénitence. Ce sont là de ces accusations,
ont les personnes les plus saintes ne peu-
ent se garantir, & qu'une noire malice peut
vancer d'autant plus hardiment, que l'ac-
:usé ne peut pas même ouvrir la bouche
ıour se disculper. Dieu ne permit pas que
:elle-ci nuisit le moins du monde à son
idele serviteur. Cette méchante fille fut
raitée par l'Evêque & par son Grand-
Vicaire avec tout le mépris qu'elle mé-
ritoit; & sa calomnie ne les empêcha pas
de se servir d'un ouvrier, dont le zele
étoit infatigable, & la pureté de mœurs
reconnue de ceux même qui lui étoient
le plus contraires.

M. de Montfort fut envoyé par eux Miss
pour donner la Mission à Verton. C'est Veri
une Paroisse considérable à deux lieues

AN. 1708. de Nantes, où beaucoup de personnes, ont des maisons de campagne. La facilité qu'on a d'y transporter toutes les choses nécessaires à la vie, par le moyen de la riviere qui y passe, & qui se jette dans la Loire, fait même que plusieurs personnes y demeurent pendant l'hiver. A la fin de la Mission, l'homme de Dieu fit allumer un grand feu, & y jetta publiquement beaucoup de mauvais livres, qu'on lui avoit apportés. Chacun en fit autant. Une Demoiselle de condition qui avoit été touchée des discours du Missionnaire & qui se nommoit Mlle de Marques, s'approcha, comme les autres, du bûcher. Elle n'avoit point de mauvais livres à y jetter; mais, au lieu de livres, sous les yeux de ses parens & de tout le peuple étonné de son sacrifice, elle livra aux flammes des parures qu'elle avoit jusqu'alors trop aimées, & depuis ce temps, elle y renonça pour toujours.

*Guérison subite d'un de ses associés.*

Une guérison subite qu'opéra M. de Montfort dans le cours de cette Mission dans la personne d'un Laïque qui l'accompagnoit, & qui se nommoit le Frere Pierre, dût sans doute donner plus de poids à ses paroles. Voici la chose, telle que l'a rapportée un digne Prêtre, qui en fut témoin oculaire. » Ce pauvre Frere, » dit-il, étoit si malade, qu'il ne pouvoit » pas même changer de situation, sans » l'aide de quelqu'un. A peine pouvoit-il » parler, & il y avoit déjà plus de douze

» jours, qu'il étoit alité. M. de Mont- An. 1708
» fort & moi nous fûmes un matin, le
» voir. Je le crus alors si fort en danger,
» que je dis à M. de Montfort, qu'on
» tardoit bien à lui donner l'Extrême-
» Onction. Il ne me dit rien, mais il
» parla ainsi au malade : *Pierre, où est*
» *votre mal?* ....... *Par-tout le corps.*
» *Donnez-moi votre main* ... *Je ne le puis.*
» *Tournez-vous de mon côté* .... *Cela m'est*
» *impossible. Avez-vous de la foi?* ... *hélas!*
» *mon cher frere* .... *Je voudrois bien en*
» *avoir plus que je n'en ai. Voulez-vous m'o-*
» *béir?* .... *De tout mon cœur.* Il lui mit
» la main sur la tête, en lui disant : *Je*
» *vous commande de vous lever en une heure*
» *d'ici, & de venir nous servir à table.* Nous
» le quittâmes, & nous fûmes à l'Eglise
» à nos fonctions ordinaires. A onze
» heures & demie, comme nous allions
» dîner, je trouvai Frere Pierre, qui
» montoit à la chambre, où nous prenions
» nos repas. Je lui demandai, comment
» il se portoit; il me repondit en riant,
» que le Seigneur l'avoit guéri.

*Suite des travaux de M. de Montfort.*

De Verton, le zélé Missionnaire se rendit à Saint-Fiacre, paroisse à trois lieues de Nantes, & dans le cours de Décembre, il y commença une Mission, où, selon l'ordinaire, il eut bien des travaux à supporter, & bien des injures à souffrir, mais sur laquelle Dieu versa les plus amples bénédictions. Etant ensuite retourné à Nantes, les rigueurs de l'hiver,

An. 1709. qui furent exceſſives cette année de 1709, ne l'empêcherent pas de s'y employer à beaucoup de œuvres. Une des plus conſidérables & des plus fruſtueuſes fut la retraite qu'il donna à la maiſon des Pénitentes. Dans cette nombreuſe Communauté, compoſée alors de près de quarante Religieuſes, & de près de quatre-vingt filles ou femmes, qui y ſont retirées, il n'y eut pas une ſeule perſonne, qui n'en tirât de très-grands fruits, & qui ne prit de nouveau les plus fermes réſolutions de ſe donner entierement à Dieu juſqu'à la mort.

*Miſſion de Cambon. Réparatiō de l'Egliſe.*

Ce fut peu de temps après cette Retraite, & vers le commencement du Carême, que le ſerviteur de Dieu fut donner une Miſſion à Cambon. Il y avoit en cet endroit divers uſages peu conformes à la ſévérité de l'Evangile, les danſes y étoient très-fréquentes, & les aſſemblées, trop peu réglées de l'un & de l'autre ſexe, ouvroient la porte à bien des déſordres. Le fervent Miſſionnaire montra ſi fortement le danger de tous ces uſages, qu'ils furent dès lors abolis; mais ce qui fit voir ſur-tout la grande autorité qu'il s'étoit acquiſe par ſes diſcours & l'aſcendant qu'il avoit ſur les eſprits, ce fut la réparation de l'Egliſe de Cambon. Cette Egliſe étoit grande, mais d'une extrême malpropreté. Il n'y avoit pas un ſeul carreau qui fut dans ſa place, ou même qui ne fut briſé; & là on auroit dit,

que

que jamais les murailles n'en avoient été blanchies, tant elles étoient noires & couvertes de poussiere. Dévoré, comme il l'étoit, du zele de la maison du Seigneur, le saint Homme n'avoit pû voir cette Eglise dans un si triste état, sans concevoir, dès le commencement de la Mission, le projet de la réparer. Voici comme il l'exécuta. Un jour, après le sermon du matin, il fit sortir les femmes & les filles de l'Eglise, disant qu'il avoit quelque choses d'important à communiquer aux hommes. Les personnes du sexe étant sorties, il fit en peu de paroles à ceux-ci un discours touchant sur la décoration des Temples, & quand il les vit bien disposés, il leur demanda s'ils ne vouloient pas, chacun selon son pouvoir, contribuer à la réparation de leur Eglise. Tous répondirent, qu'ils le desiroient de tout leur cœur. *Eh bien, mes chers enfans*, leur dit-il, *mettez-vous huit sur chaque tombe; quatre sur celles qui sont moins pesantes, & deux sur chaque pavé.* Cet ordre ayant été exécuté, il leur dit de porter ces pierres, avec ordre, dans le cimetiere, & dans moins d'une demi-heure tout ce qu'il y avoit de pierres dans l'Eglise y fut transporté. Le lendemain, les femmes & filles étant sorties, comme le jour d'avant, il exhorta les hommes à venir le jour suivant, munis de tout ce qui seroit nécessaire pour paver l'Eglise, d'amener des maçons, des tailleurs de pierres, & d'apporter de la chaux,

An. 170

AN. 1709. du ſable, & tous les outils dont ils auroient beſoin. Tout fut exécuté, comme il l'avoit dit, & avec tant d'ordre & d'ardeur, que, dans un jour & demi, tout l'ouvrage fut achevé. Il fit enſuite crépir & blanchir tout l'interieur de l'Egliſe. Cette derniere opération n'avoit pu ſe faire ſans toucher au ceintre, où ſe trouvoient les armes de la maiſon de Coiſlin. Le Sénéchal de Pont-Château, dont Cambon eſt une dependance, prit fait & cauſe là-deſſus. Le droit ſans doute étoit pour lui; mais la maniere dont il ſe comporta, fut trop violente. Il accabla l'homme de Dieu des reproches les plus ſanglans, & le menaça de l'entreprendre en juſtice. Celui-ci n'en fut nullement intimidé. Il écouta paiſiblement toutes les injures qui lui furent dites; & il ne parut pas ſe repentir de ce qu'il avoit fait, uniquement dans la vue de la gloire de Dieu, d'autant plus que l'inconvénient, qui s'en étoit réſulté, étoit, à ſes yeux, très foible & très-facile à réparer. L'affaire n'eut pas de ſuite, M. le Cardinal de Coiſlin, Seigneur de Cambon, n'ayant pas voulu qu'on la pourſuivît.

On veut aſſinerle Miſſionaire. Un danger plus grand encore l'attendoit à la fin de cette Miſſion, dont il fut pareillement préſervé: grace, qu'il dut en partie aux prieres de plus de deux cens pauvres, qu'il avoit entretenus dans le cours de ſa Miſſion, dans un temps où la diſette étoit extrême. On avoit entendu dire qu'il devoit aller de Cambon à Pont-Château.

Cinq malheureux résolurent de l'attendre sur le chemin, & de lui casser la tête à coups de pistolets. Pour ne point le manquer, ils mirent chacun à leurs pistolets des pierres neuves. Heureusement une femme de Cambon, sans qu'ils l'apperçussent, les entendit qui tramoient ce complot, en faisant d'horribles imprécations contre le Missionnaire. Elle en avertit M. de Montfort & lui donna les plus fortes preuves de la vérité de ce qu'elle lui disoit. Il n'en fut cependant pas ébranlé; quoiqu'un Prêtre, qui devoit l'accompagner l'eut assuré qu'il n'en feroit rien. Il persistoit toujours à dire que ce n'étoit qu'une ruse de l'enfer pour empêcher une Mission, dont il redoutoit les fruits, & qu'une vaine crainte ne devoit pas nous empêcher d'exécuter des desseins pris pour la gloire de Dieu. Mais soit inspiration, soit pressentiment, il ne partit point, & resta quelques jours à Cambon, après le temps qu'il avoit déterminé pour son départ. On a su depuis que ces gens déterminés avoient effectivement été l'attendre sur le chemin, où il devoit passer, & qu'ils y étoient demeurés depuis cinq heures du matin, jusqu'à huit heures du soir. AN. 17

Crossac, paroisse à trois lieues de Cambon, avoit alors un très-grand besoin de secours spirituels, étant privée de Pasteur: M. de Montfort y fut donner la Mission. Il y fit toutes sortes de biens, comme partout ailleurs, il éteignit des inimitiés,

*Missio Crossa de M fort a l'usag l'onct se fait terrer l'Egli*

An. 1709. accommoda des procès, fit faire des restitutions, & rendit à la maison du Seigneur sa beauté, dont un ancien abus l'avoit depuis long-temps tout-à-fait destituée. On a déja vu les choses singulieres, que le zélé Missionnaire avoit fait ailleurs en ce genre; ce qu'il fit ici ne paroîtra pas moins étonnant. Tout le monde, sans distinction, prétendoit avoir droit de se faire enterrer dans l'Eglise; en conséquence de ce droit, dont les habitans étoient extrêmement jaloux, la Nef demeuroit sans être pavée; & les inégalités, qui s'y voyoient par-tout, la rendoient plus semblable à un Cimetiere, qu'à l'intérieur d'une Eglise. C'étoit évidemment un abus. Mais on avoit envain depuis long-temps pris tous les moyens imaginables pour l'abolir. L'autorité de l'Evêque & de ses Grands-Vicaires, les exhortations les plus pathétiques avoient été sans effet. La menace des censures Ecclésiastiques, & d'un interdit jeté sur leur Eglise n'avoit pas davantage ébranlé les esprits. Enfin on avoit procédé contre eux devant le Tribunal séculier, & un Arrêt du Parlement de Rennes, rendu en faveur des habitans, les avoit confirmés dans la possession immémoriale, où ils étoient de se faire enterrer dans l'Eglise. Les choses en étoient là, lorsque M. de Montfort vint à Crossac. Il n'eût pas été de la prudence d'appuyer sur ce point au commencement de la Mission; mais, quand il se vit le

Maître des cœurs, alors il tonna contre un abus si contraire à la décoration du lieu Saint. Il ne pouvoit représenter là-dessus aux habitans, que ce qu'ils avoient entendu cent fois, sans en être émus; mais il le fit avec tant de force & d'onction, que sur le champ même, ils lui promirent de se desister de leurs prétentions. Après le Sermon les principaux d'entr'eux s'étant assemblés dans la Sacristie, signerent un acte dressé pardevant Notaire, par lequel ils renonçoient, au nom de toute la paroisse, à l'Arrêt qu'ils avoient obtenu, & promettoient de se choisir dans le Cimetiere un lieu pour y être ensevelis. Après quoi M. de Montfort fit travailler à paver l'Eglise, à la blanchir & à y faire les autres réparations nécessaires. AN. 1'

Cette Mission s'étoit faite sans beaucoup de contradictions; elle fut suivie de celle de Pont-Château, si fameuse par l'érection du Calvaire, que le Missionnaire y voulut faire, & par les grandes humiliations que que ce Calvaire lui procura. Cet événement mérite d'être raconté dans le plus grand détail. Pont-Château est une petite ville à dix lieues de Nantes, dont les habitans sont fort polis & très-portés à la piété. Ils s'affectionnerent au Missionnaire & profiterent beaucoup de ses instructions. Celui-ci, pour reconnoître leur zele & leur piété, songea à mettre en exécution dans le pays, l'idée que depuis long-temps *Missio Pont-teau. jet d magni Calva.*

709. il s'étoit formée d'un Calvaire, & qu'il n'avoit pu réaliser dans sa propre Patrie. Une lande du voisinage, d'environ une lieue & demie, & dont la surface va toujours en s'élevant doucement jusqu'au centre, à peu-près comme la tête d'un champignon, lui parut très-propre pour cet effet. Un jour, après l'exhortation, il communiqua son dessein à ses coopérateurs & au peuple rassemblé. Tous le goûterent, & le premier jour il les conduisit à la lande qu'il avoit proposée; désigna l'emplacement de la Croix, & donna lui-même le premier coup de bêche pour creuser un fossé, qui put empêcher les animaux d'en approcher. C'étoit là d'abord que se bornoient ses vues; mais, l'ardeur, avec laquelle il vit qu'on se portoit au travail, lui fit naître une idée bien plus magnifique. Ce fut de créer en quelque sorte une montagne en cet endroit où il n'y avoit qu'une pente douce & facile, afin de mieux représenter par là le véritable Calvaire. Rien ne lui paroissoit impossible de ce qui pouvoit tendre à la gloire de Dieu. Il traça donc d'abord un circuit de quatre cent pieds; c'étoit là l'étendue qu'il vouloit donner à sa moutagne, dont le diamettre en tout sens devoit être d'environ cent-trente-trois pieds. Il traça ensuite un autre circuit de cinq cent pieds: entre les deux circuits il devoit y avoir des douves de quinze pieds de largeur, & c'étoit au moyen des terres, qu'on en ti-

reroit, que la montagne devoit être formée. AN.
L'entreprise étoit de longue haleine. Elle ne put qu'être foiblement ébauchée dans le reste du temps que dura la Mission de Pont-Château. Mais, ni le Missionnaire, ni les habitans des environs ne furent rebutés par la longueur & la difficulté de l'ouvrage. Pendant près de quinze mois, qu'il dura, c'est-à-dire, pendant les six derniers mois de 1709, & pendant plus de huit mois de l'année suivante, M de Montfort fit un grand nombre de Missions, dans les paroisses de Dandemon, Saint Sauveur, la Boissiere, la Remaudiere, Besué, Missiliac, Herbignac, Camoi, Assiarac, Saint Donatien, Mione & Bouguais; lorsque les lieux n'étoient pas fort éloignés de Pont-Château, il venoit assister aux travaux du Calvaire, & s'y participer tous les jours qu'il avoit de libres; autrement il se contentoit de les visiter dans l'intervalle de ses Missions. Les peuples de leur côté travailloient avec un courage invincible. On comptoit quelquefois au travail jusqu'à cinq cent personnes. Tout le monde travailloit sans distinction, Messieurs, Dames, Prêtres. Il y avoit des ouvriers, qui y venoient même d'assez loin, apportant avec eux les provisions, & tous les outils qui leur étoient necessaires; la piété, qui seule les portoit au travail, sembloit augmenter leurs forces naturelles & leur faisoit faire des choses, dont ils se seroient crus incapables en toute

Avec le a on y vaillo

AN. 1709. autre occafion. On voyoit même de jeunes filles fe charger dans des hottes de fardeaux qui paroiffoient tout-à-fait au-deffus de leurs forces. Parmi tant de travaux, & dans une fi grande multitude de perfonnes, il n'y avoit pas la moindre confufion; & tout s'y faifoit avec le plus grand ordre, comme s'il y eut eu grand nombre de perfonnes prépofées pour commander aux autres & pour diriger les travaux. Le filence n'étoit guere interrompu que par le chant des Cantiques; c'étoit comme une mufique céleste qui fe faifoit continuellement entendre, & qui raviffoit ceux qui l'entendoient. Après les fatigues de la journée, les bonnes gens fe croyoient bien recompenfés, lorfqu'à la lueur d'une lampe, il leur étoit permis de voir, dans une grotte qu'on avoit pratiqueé à cet effet, les figures dont le Calvaire devoit être embelli.

Defcriptiō du Calvaire.

Quand la montagne fut tout-à-fait achevée, M. de Montfort fit conftruire fur la cime une muraille de quatre-vingt pieds de circuit & de cinq pieds de haut. C'eft dans cette enceinte qu'il fit placer la Croix de Notre-Seigneur. Elle étoit d'une groffeur prodigieufe, & haute de cinquante pieds. Il avoit fallu douze couples de bœufs pour la traîner jufqu'au Calvaire. Au haut de cette Croix, qui fut peinte en rouge, & à laquelle fut attaché un Chrift de fept à huit pieds, on mit un Saint-Efprit. Au bas furent placées les figures de Notre-

de douleur, de saint Jean & de la Ma- An. 17
rie. Des deux côtés, étoient les deux
ix du bon & du mauvais Larron. Elles
oient pas si hautes que la Croix prin-
le, la premiere étoit peinte en verd,
conde en noir. Au-dessus de la porte
e circuit, étoit une figure qui repré-
oit le serpent d'airain; à côté étoit un
*Homo*. De cette porte, il y avoit un
nin, en forme de coquille de limaçon,
où l'on descendoit à l'unique entrée de
ontagne, qui étoit en face du Crucifix,
ui avoit de côté & d'autre un jardin,
un de quinze pieds en quarré, & qui
ésentoient l'un le paradis terrestre &
re le Jardin des Olives. Dans un mo-
ient de cette nature, le saint Mission-
e n'avoit eu garde d'oublier sa dévo-
favorite, celle du Rosaire. Autour
a muraille, qui formoit l'enceinte de
tre cent pieds, il avoit fait planter
cinquante Sapins, & de distance en
ance un Cyprès pour distinguer les
ines; de sorte qu'en faisant le tour du
it, on pouvoit en marchant reciter le
aire entier, & se régler par les arbres,
on y avoit plantés. En outre, dans l'in-
alle des deux murs, il y avoit trois
pelles, & à chacune d'elles un petit jar-
; & ces chapelles étoient destinées à
résenter les mysteres joyeux, les mys-
s douloureux, & les mysteres glorieux
composent le Rosaire. Enfin, sur le
r du dernier circuit, étoient des piliers,

AN. 1710. qui foutenoient un Rofaire, dont les grains étoient à-peu-près de la groffeur d'un boulet de moyen calibre.

M. de Montfort défense procéder la bénédiction de Calvaire. Après des travaux immenfes, cet ouvrage qui n'auroit pu fe faire fans des frais extraordinaires, mais que la piété feule avoit imaginé & dont elle étoit venue à bout, quoique dans un temps où la difette avoit comme épuifé toutes les reffources, cet ouvrage, dis-je, étoit enfin au point où on le defiroit, & faifoit l'admiration de tout le pays. On le voyoit de fept à huit lieues. M. de Montfort, pour donner plus d'écl t à la bénédiction folemnelle, qu'il en devoit faire après en avoir obtenu la permiffion de M. l'Evêque, avoit choifi pour cela le 4 de Septembre, fête de l'exaltation de la fainte Croix. On étoit déja venu de fort loin à cette pieufe cérémonie; les bourgades voifines fuffifoient à peine, pour loger tous les pélerins, la joie étoit univerfelle, & la dévotion pénétroit tous les cœurs; lorfque la veille du jour marqué, à quatre heure du foir, un Prêtre dépêché par M. l'Evêque de Nantes apporta à M. de Montfort la défenfe de bénir le Calvaire. Cette nouvelle s'étant auffitôt répandue dans tout le peuple y jetta la plus grande confternation. Le Miffionnaire fut celui qui la reçut avec le plus de tranquillité. Il fe mit auffitôt en marche pour Nantes, où il ne put arriver que le lendemain matin. Le Prélat fut inexorable; ainfi, fans avoir pu rien obtenir,

il revint joindre le peuple, qui dans son absence avoit passé la journée dans tous les exercices d'une tendre piété. A l'exception de la bénédiction du Calvaire, tout s'étoit passé de la maniere qu'on l'avoit projetté. Le retour & la présence de M. de Montfort reveillerent encore la ferveur dans les cœurs, & il fit ce qu'il put pour calmer la peine que leur faisoit la suppression d'une cérémonie à laquelle on s'étoit attendu, & qui avoit réuni dans ce lieu, outre tous les habitans du voisinage, plusieurs milliers de pélerins.

Une autre mortification suivit de près celle-ci. En quittant Pont-Château, l'homme Apostolique étoit venu donner une Mission à Saint-Molf, paroisse qui en est éloignée de quatre lieues. Il n'y avoit encore que quatre jours qu'elle étoit commencée, lorsqu'un interdit lui fut signifié de la part de l'Evêque; & pour que rien ne manquât à la mortification, il lui fut signifié par un homme, dont quelque temps avant il s'étoit séparé, & avec qui il n'avoit pas crû devoir travailler. Non-seulement il vit cet homme lui annoncer cette nouvelle d'un air qui témoignoit la satisfaction qu'il en avoit; mais il le vit substituer à sa place, desorte que rien ne manquoit à son triomphe. Cela toutefois ne tira pas de sa bouche la plainte la plus legere; il obéit avec la même tranquillité, que s'il se fut agi de la chose du monde qui lui eût été la plus agréable. Il

*An. 1* *Il est interdit dans le cours d'une Mission.*

…n. 1710. ne restoit plus qu'un coup de plus à frapper pour assommer la victime, & pour rendre son ignominie complette, c'étoit la destruction de ce Calvaire qui avoit fait tant de bruit; & elle ne manqua pas d'arriver; il y eut ordre bientôt de détruire cet ouvrage, qui depuis tant de temps, occupoit le Missionnaire & les travaux d'une multitude immense de personnes.

*Il vient un ordre de détruire le Calvaire, il est exécuté.* L'enfer n'avoit pû voir qu'avec des transports de rage le glorieux trophée qu'on avoit érigé à la Croix; il cherchoit tous les moyens de le renverser & de faire sentir sa vengeance à un homme qu'il regardoit, comme un de ses plus grands ennemis. Un de ces gens qui semblent n'être occupés qu'à seconder ses desseins, & traverser tous ceux qui peuvent tendre à la gloire du Seigneur, avoit dès le commencement, fait des tentatives auprès de la personne de qui dépendoit la lande, où le Calvaire étoit situé, pour qu'il mît opposition à la bonne œuvre. Cette tentative n'ayant point eu le succès qu'il en avoit attendu, il en écrivit à M. le Maréchal de Château-Renault, alors Commandant en Bretagne; la lettre étoit pleine de faussetés. On y parloit du Missionnaire, comme d'un homme ambitieux qui traînoit à sa suite des millions de personnes, & du Calvaire, comme d'une forteresse, environnée de douves & de souterrains, où les ennemis pourroient se cantonner en cas de descente. En conséquence l'af-

faire fut portée en Cour, & après quelques informations faites par des perſonnes, ou mal inſtruites, ou mal intentionnées, il vint un ordre exprès de démolir le Calvaire. Le Commandant de la milice du canton fut chargé de veiller à ſon exécution. Quatre à cinq cent travailleurs, raſſemblés des paroiſſes voiſines, eurent ordre de ſe rendre au Calvaire avec tous leurs outils. On leur avoit caché quel devoit être l'objet de leurs travaux. Quand ils virent que c'étoit pour détruire le Calvaire, toute leur force parut les abandonner. Ils ſe mirent tous à genoux, & les larmes aux yeux, ils ſembloient faire réparation à la croix, de l'outrage qu'on alloit lui faire. Il fallut ſe mettre au travail; mais ces mêmes hommes, dont les bras avoient été de fer, quand il s'étoit agi d'élever le Calvaire, n'avoient plus, pour ainſi dire, que des bras de laine pour le détruire. Il y avoit déjà deux jours qu'on y travailloit, l'ouvrage n'avançoit point, lorſque l'Officier s'aviſa d'un expédient qui lui réuſſit. Il ordonna qu'on ſciât la la croix. A l'inſtant, ces bonnes gens qui craignirent que le Chriſt ne ſe briſât en tombant, s'offrirent à l'envi pour le détacher de la croix. Jamais repréſentation ne fut plus vive de ce qui ſe paſſa ſur le Calvaire, lorſqu'on y deſcendit de la croix le corps même de l'Homme-Dieu. Tandis que quelques-uns faiſoient l'office de Joſeph & de Nicodême, tout le reſte

AN. 1710

An. 1710 du peuple étoit à genoux & témoignoit sa douleur pas ses larmes & ses sanglots. On descendit aussi les figures du bon & du mauvais larron. Toutes les figures furent déposées d'abord dans une maison de Pont-Château ; & quatre ans après, M. de Montfort les étant venu chercher, & les ayant fait conduire à Nantes avec des peines infinies, il les fit mettre dans une chapelle de la sainte Vierge, à qui on donne le nom de Notre-Dame du Calvaire. Pour ce qui est de la démolition du Calvaire, après trois mois de travail, la moitié de la montagne étant détruite, une partie des douves étant comblée, on discontinua l'ouvrage. Le Seigneur vouloit qu'il restât toujours des marques du zele de son serviteur ; mais ce ne fut que bien long-temps après sa mort, que le Calvaire, qui lui avoit coûté tant de peines, devoit être rétabli. Ce fut un effet de l'insigne piété de Louis-Marie de Bourbon, Duc de Penthiévre, qui en obtint la permission de Sa Majesté. Toutes les puissances qui s'étoient réunies pour abbattre le Calvaire d'un pauvre Missionnaire concoururent alors pour le relever. Le Christ & les autres figures furent tirées de la chapelle dont on a parlé, par ordre de l'Evêque de Nantes, M. de la Musanchere, & furent ensuite replacées sur le Calvaire de Pont-Château, au grand applaudissement de tous les gens de bien.

On peut croire que ce jour fut dans le Ciel un jour particulier de triomphe, pour le serviteur de Dieu; mais tandis qu'il étoit encore sur la terre, il devoit être, comme son divin Maître, un homme de douleur. La démolition de son Calvaire le couvroit d'une confusion publique & le rendoit la fable du monde; il en apprit la nouvelle sans rien perdre de sa tranquillité. Au premier avis qu'on lui donna du coup qu'on méditoit, *Dieu soit béni*, dit-il, *je n'ai point cherché ma gloire, mais uniquement celle de Dieu; j'espere en recevoir la même récompense, que si j'avois réussi.* Et quand l'ordre lui en fut notifié, la paix de son ame & la sérénité de son visage n'en furent pas davantage altérés. Il se retira chez les Jésuites de Nantes, pour y faire une retraite de huit jours. Le Pere de Préfontaine, un des Directeurs de cette maison, l'y reçut, & ne soupçonna pas même à son air qu'il eût quelque sujet de chagrin. Ayant ensuite appris par la voix publique ce qui s'étoit passé par rapport au Calvaire de Pont-Château, il en parla à M. de Montfort, qui lui confirma cette nouvelle; mais sans qu'il lui échappât la moindre plainte contre ceux qu'il avoit lieu de soupçonner de lui avoir attiré cette mortification. *Ce que j'avois vu*, dit ce Pere, *ce que j'avois su de lui me l'avoient fait jusqu'alors regarder comme un grand homme de bien: mais cette patience, cette soumission à la divine Providence, dans une occasion*

An. 1710

*Les sentimens du Missionnaire dans cette occasion.*

AN. 1710. *si délicate; la sérénité, la joye même, qui paroissoit sur son visage, malgré un coup si accablant pour lui, me le firent alors regarder comme un saint; & m'inspirerent des sentimens de respect & de vénération pour sa vertu, que j'ai toujours conservés depuis, & que je conserverai jusqu'à la mort.*

*Sa conduite dans le temps qu'il resta à Nantes.*

Ces sentimens, que fit voir alors le saint homme, il les conserva toujours, parce qu'ils étoient profondément gravés dans son cœur, & toute sa conduite y fut parfaitement conforme. Toutes sortes de raisons humaines l'engageoient à quitter une ville où il ne pouvoit guere s'attendre qu'à des humiliations & des désagrémens de toute espece, &, où d'ailleurs il ne pouvoit plus remplir les fonctions de zele, que le Seigneur demandoit de lui, ayant été d'une maniere éclatante, & dans le cours même d'une Mission, qu'il donnoit, destitué du pouvoir nécessaire pour les exercer. Ses ennemis triomphoient, & ceux-ci étoient en grand nombre. On comptoit parmi eux sur-tout des Ecclésiastiques, dont le crédit étoit grand auprès du Prélat. Quelques-uns ne pouvoient lui pardonner d'avoir refusé de travailler avec eux; d'autres ne goûtoient nullement ses manieres, & pouvoient encore moins lui faire goûter les leurs. Il y en avoit, aux yeux de qui, sa perfection même étoit un crime, parce que n'ayant pas le courage de l'imiter, ils n'étoient pas assez humbles pour l'approuver,

ufieurs enfin s'étoient ouvertement dé- An. 1710
rés contre ses bonnes œuvres, & ne
consoloient point des bénédictions ex-
iordinaires que Dieu se plaisoit à ré-
ndre par-tout sur ses travaux. Le mon-
, toujours ennemi de Jesus-Christ, &
ceux qui l'annoncent, se vangeoit par
s railleries d'un homme, dont les succès
latans avoient forcé son admiration, ou
moins l'avoient pendant quelque temps
ntraint au silence. La multitude même
s gens, qui veulent le bien, mais qui
veulent foiblement, toujours prête à
ger favorablement ou défavorablement
s hommes & de leurs actions, selon
ie le succès en décide, se déclaroit con-
e le Missionnaire; elle oublioit tout ce
'elle avoit vû de plus saint en lui, tous
discours publics dont elle avoit été
vivement touchée; tous les applaudis-
mens qu'elle-même avoit si souvent
nnés à son zele, pour ne penser qu'à
tat humiliant dans lequel elle le voyoit,
pour en conclure, que puisque les Su-
rieurs le traitoient de cette maniere,
qu'ils le jugeoient indigne des fonc-
ns du saint Ministere, il falloit que sa
nduite fut bien blâmable & bien in-
screte, & que ce qu'on avoit pris pour
le héroïque, n'étoit qu'un enthousiasme
qu'un fanatisme méprisables. Dans le
tit nombre de ceux qui l'estimoient en-
re, & qui ne se laissoient pas gouver-
r par les préjugés publics, la plûpart

AN. 1710. n'osoient découvrir leurs sentimens, & même le fuyoient, de peur de partager ses opprobres; & il y en avoit bien peu qui eussent assez de courage & de vertu, pour prendre hautement son parti. Enfin, on peut dire que M. de Montfort, après avoir eu part pendant un temps à l'éclat de la vie publique & miraculeuse de son divin maître, participoit alors, & cela dans le lieu même de ses plus brillans succès, & devant ceux qui en avoient été témoins, aux opprobres de sa vie souffrante. Il le voyoit, il l'éprouvoit par les humiliations qu'il recevoit chaque jour de toutes parts; mais il étoit trop amateur de la Croix pour la fuir, il resta à Nantes pour boire à longs traits & jusqu'à la lie, le Calice d'amertume qui lui étoit présenté; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que pendant ce temps là même il ne cessa pas de faire le bien, auquel il pouvoit encore s'appliquer, & qu'il réussit même dans plusieurs bonnes œuvres qu'il entreprit.

*Diverses bonnes œuvres qu'il y fait.* Une Dame de piété de cette ville, lui avoit donné un petit hospice, où il résidoit ordinairement, & qu'il nommoit la Providence, nom que ce lieu conserve encore aujourd'hui. Il n'y eut pas été long-temps, qu'il y fit une petite chapelle, c'est cette même chapelle, dont on a parlé, dans laquelle ont été déposées depuis les figures du Calvaire. Il obtint permission d'y dire la Messe, & depuis ce temps, on y continue de la dire, & les Diman-

ches & Fêtes on y récite publiquement le saint Rosaire, ce qui y attire un grand concours de peuple. Près de ce même endroit ayant trouvé le moyen d'acheter une autre petite maison, il y retira des pauvres incurables, hors d'état de mendier leur pain, les confia aux soins de deux personnes charitables, & par là jeta les fondemens d'un Hôpital, qui manquoit à la ville de Nantes, & qui cependant y étoit tout-à-fait nécessaire. (*a*) Il aida beaucoup aussi M[me] Chapelain par ses conseils, & par les encouragemens, qu'il lui donna en homme vraiment inspiré, dans l'établissement qu'elle fit de la maison des convalescens. (*b*) Il établit aussi lui-même dans le Fauxbourg Saint Similien une pieuse association, composée d'ames ferventes, sous le nom *d'Amis de la Croix*; il leur donna des Réglemens, pleins de sagesse, & leur écrivit une lettre circulaire, pour les encourager à soutenir le nom qu'ils portoient, & leur en montrer les obligations. L'un & l'autre de ces petits écrits ont été rendus publics, & l'on y AN. 1710.

(*a*) Cet Hôpital, après être passé en différentes mains, fut confié à la Sœur St Jean, qu'on fit venir exprès de la maison des Filles de la Providence de Saumur. Il est actuellement situé proche le pont de Vertais.

(*b*) Cet établissement subsista, sous la conduite de deux charitables Demoiselles, dans la cour du bon Pasteur, place de Bretagne. Les convalescens y entrent avec un billet de la Supérieure de l'Hôtel-Dieu.

An. 1710. découvre le zele & l'esprit tout d[...]
dont l'Auteur étoit animé.

*Il se fait recevoir au Tiers-Ordre de S. Dominique.*

Au milieu de ces bonnes œuvre[...]
pables d'occuper tout autre que lu[...]
de Montfort en comparant sa sit[...]
actuelle avec ses travaux précéde[...]
regardoit comme une sorte de d[...]
ment, que Dieu lui procuroit, afi[...]
vaquât davantage au soin de son [...]
rieur & aux exercices de la vie co[...]
plative. C'est aussi le profit qu'il en [...]
étant moins occupé, qu'auparavan[...]
œuvres extérieures de zele, il donr[...]
d'heures, chaque jour, à l'oraison, & [...]
pliqua à composer des cantiques spir[...]
de plus, pour se lier avec un plus [...]
nombre de saintes ames, & pour t[...]
gner plus particulierement sa dé[...]
pour le bienheureux Patriarche sain[...]
minique, premier promoteur du [...]
Rosaire & lui appartenir d'une m[...]
plus intime, il desira être admis [...]
l'ordre de la pénitence, autreme[...]
Tiers-Ordre, qui est sous son invoc[...]
& il y fit profession selon les form[...]
dinaires, le 10 de Novembre, d[...]
couvent des Freres Prêcheurs à N[...]
en présence du Pere Joseph le Gault[...]
tre & Prieur, & de plusieurs autre[...]
res & Sœurs dudit Ordre de la [...]
tence.

*Il porte, au péril de sa vie du secours aux*

C'est ainsi que M. de Montfort s[...]
ployer, en secret, à sa propre perfe[...]
les derniers mois de mil sept cent d[...]

commencement de l'année suivante lui fournit une occasion, où son courage & sa charité brillerent aux yeux de tout le monde, d'une maniere bien éclatante. Les bords de la Loire sont sujets à ses débordemens. Mais celui qui se fit alors, fut tout-à-fait extraordinaire, à cause de la grande abondance des pluyes & des neiges, qui étoient tombées pendant cet hiver. Les campagnes voisines du fleuve furent innondées; Nantes sur-tout éprouva tout ce que ses ravages ont de plus funeste. L'eau avoit pénétré dans plusieurs quartiers de la Ville; & un de ses Fauxbourgs, nommé Biesse, paroissoit entiérement submergé. Il n'y avoit presque que les toits des maisons, qui se fissent appercevoir. Beaucoup de gens, pauvres pour la plupart, qui n'avoient pas eu la précaution de se retirer à temps, ne s'étoient sauvés qu'en montant dans leurs greniers; mais, échappés à la fureur du fleuve, ils coururent risque de périr victimes de la faim. La chose sembloit inévitable, tant il y avoit peu d'apparence qu'on put leur donner aucun secours. On se contentoit de gémir sur leur sort, ou de former pour eux des vœux impuissans. La Loire étoit devenue comme une Mer impétueuse, dont on n'apperçoit plus les bords, & dont l'aspect seul inspiroit la terreur aux matelots les plus déterminés. C'étoit, de tous côtés, des courants opposés les uns aux autres, qui présageoient une

*An. 1710.*

*habitans d'un fauxbourg que la Loire avoit innondé.*

An. 1710. mort certaine à ceux qui auroient la hardiesse de les affronter. Rien de tout cela ne fut capable d'arrêter l'homme de Dieu. Ses entrailles étoient émues à la vue de tant de misérables, qui alloient infailliblement périr faute de secours. Il résolut de leur porter lui-même ceux qui leur étoient plus nécessaires; & il espéra que s'il falloit pour cela que Dieu fit des miracles, il ne refuseroit pas d'en faire en cette occasion par une suite de cette même bonté dont il avoit déjà tant de fois éprouvé les effets, dans des occasions beaucoup moins pressantes. Il eut bientôt ramassé toutes les provisions nécessaires. Ce n'étoit pas là ce qu'il y avoit de plus difficile. Il falloit qu'il engageât plusieurs bateliers à le séconder dans son projet. Aucun d'eux ne vouloit exposer sa vie à ce qu'il leur sembloit à pure perte. Ce ne fut pas à force d'argent qu'il en vint à bout, il n'en avoit point à leur promettre. Il ne fit que leur parler, mais avec cette force & cette éloquence divine, qui subjuguoit tous les esprits; il leur représenta combien il leur seroit glorieux de hazarder leur vie pour leurs freres, en vue de Dieu, & que, quand même ils la perdroient ainsi, ce seroit pour en trouver une autre infiniment plus précieuse; *mais non*, leur dit-il, *mettez en Dieu votre confiance, vous ne la perdrez point; suivez-moi.* Il se jette ensuite dans un des bateaux. Les Bateliers animés par son exem-

& rassurés par sa confiance, se determi- AN. 1710.
nt à le suivre. Ils osent tout entrepren-
: l'ayant à leur tête. Le bateau, qui
rte le Missionnaire, fend le premier les
ts. Plusieurs autres rament à sa suite.
n'y a personne sur le rivage qui ne
mble en voyant le danger éminent au-
el cette petite flotte est exposée. Néan-
oins elle arrive, sous les auspices &
us la conduite du saint homme, à l'en-
oît où sont les misérables; elle leur
rte les choses nécessaires à la vie, &
vient, sans aucun mal, au lieu d'où elle
oit partie, au grand étonnement de tou-
la ville, qui ne put s'empêcher de re-
nnoître en cela une protection toute
iraculeuse de la divine Providence, à
gard d'un homme qui s'abandonnoit en-
erement à elle.

Un événement de cette nature étoit
en suffisant pour faire revenir tous les
prits en sa faveur, & pour donner aux
mmes, même les plus prévenus, la plus
ute idée de sa sainteté. Des traits de
tte espece sont d'ordinaire extrêmement
altés, ils volent de bouche en bouche,
us les papiers publics en font men-
on, nos Rois même se font gloire de
s récompenser. (a) Mais Dieu, jaloux

M. de Montfort ... Nantes.

(a) En 1770. le feu Roi Louis XV. accorda une
compense à deux Curés pour un trait de courage &
charité assez semblable. Et plus récemment encore,
1778, son petit-fils, Louis XVI, & toute sa Cour,
t fait un accueil honorable à N. . . . . de Dieppe,
ur avoir retiré des eaux, plusieurs personnes qui y
oient infailliblement péries.

An. 1710. d'être seul la récompense de ses Saints ; permet qu'on oublie bientôt les plus grands services qu'ils rendent à la patrie, & qu'on en fasse peu de cas. On perdit bientôt de vue l'action généreuse de M. de Montfort ; son Calvaire resta démoli, lui-même ne fut pas rétabli dans l'exercice de ses fonctions. Cependant, comme un Fauxbourg entier de la Ville ne pouvoit manquer de le considérer comme son libérateur, il crut qu'il étoit temps pour lui de se retirer.

*Fin du troisieme Livre.*





# LA VIE

## DE

## M. LOUIS-MARIE GRIGNION E MONTFORT.

## IVRE QUATRIEME.

### SOMMAIRE.

*ONSIEUR DE MONTFORT va travail- ans le Diocèse de Luçon. Mission de la ıache. Chapelle de Notre-Dame de la ›ire. On cherche à noircir la réputa- du Missionnaire. Traitement fâcheux reçoit d'un Curé. Il visite à Montaigu Religieuses de l'Ordre de Fontevrault. ·aite qu'il fait au Séminaire de Luçon. èche dans la Cathédrale de cette ville. ı ensuite à la Rochelle. Traits de Pro- ıce à son arrivée dans cette ville. Mission Hôpital-général de saint Louis Diverses ions dans l'Eglise des Jacobins. Succès es Missions. Conversion d'une Dame Cal- te. Dangers, où il s'expose pour retirer*

*du désordre des filles & femmes de mauvaise vie. Le monde se souleve contre le serviteur de Dieu. On tâche en vain de le décréditer dans l'esprit du Prélat. Sainteté de M. de Montfort reconnue par ceux mêmes qui l'avoient calomnié. Il court risque d'être assassiné. Les Calvinistes veulent l'empoisonner. Mission qu'il fait aux soldats. Plantation de la Croix & prodige qui arrive à cette occasion. Le Missionnaire se détermine à aller faire la Mission dans l'Isle-Dieu. Dangers qu'il court & comment il en est délivré. Sa Mission dans cette Isle. Bénédiction de la Chapelle de Notre-Dame de la Victoire. Mission de Salertaine. Elle commence avec les plus grandes oppositions. Succès de cette Mission. Conduite du Missionnaire. Chapelle de Notre-Dame de Bon-secours. Le Missionnaire fait bâtir un beau Calvaire à Salertaine. Affront qu'il reçoit. Procession pour la clôture de la Mission. Mission de Saint Christophle. M de Montfort prédit à un Usurier les malheurs qui devoient lui arriver. Il multiplie de la farine. Prédiction de M. de Montfort au sujet de la Croix de Saint-Christophle. Destruction de celle Salertaine. Exercice de préparation à la mort. Retraite générale que M. de Montfort donne à l'Hôpital de la Rochelle. Conversion éclatante d'une Demoiselle. Maniere dont M. de Montfort dirigeoit les ames. Son Hermitage de Saint-Eloi. Mission qu'il fait à la campagne. Punition frappante d'un Aubergiste & de toute sa famille. Lettre de M. de Montfort à sa sœur, à Rombervilliers,*

*Réconciliation insigne d'un Curé avec ses paroissiens & de ceux-ci entr'eux. Mission de la Seguiniere. Départ de M. de Montfort pour Paris.* AN. 1711.

*M. de Montfort va travailler dans le Diocèse de Luçon.*

LES desseins du Seigneur, en permettant les rudes épreuves, auxquelles M. de Montfort venoit d'être exposé, étoient parfaitement remplis. Au fort de ses humiliations, l'homme de Dieu avoit montré un courage inébranlable, & donné des exemples héroïques de patience, de charité, & de toutes sortes de vertus. Il ne convenoit pas, après cela, que l'esprit de ténebres parut triompher davantage en fermant plus long-temps la bouche d'un Ministre, dont les paroles, accompagnées d'une force & d'une onction toute divine, étoient tout-à-la-fois comme autant de foudres dont il étoit terrassé, & comme une douce rosée, qui faisoit germer des fruits de vie dans tous les lieux où elle tomboit. On peut même présumer, que si les terres, que cette rosée avoit auparavant arrosées, devoient à l'avenir être privées d'en sentir l'influence, c'étoit afin que d'autres peuples eussent aussi part à cette faveur.

*Mission de la Garnache.*

Louis d'Orion, un des plus saints Curés du Diocèse de Luçon, appelle M de Montfort à la Garnache petite ville de ce Diocèse, pour y faire la Mission pendant le Carême. Les esprits & les cœurs étoient

déjà bien préparés par les soins vigilans du Pasteur ; aussi le Missionnaire eut-il moins de difficultés qu'ailleurs pour y faire les biens qu'il desiroit. Le Ciel versa les bénédictions les plus abondantes sur ses travaux. La ville fut comme renouvellée, par l'esprit de ferveur & de piété, qui s'y répandit par-tout, & tous les habitans, encouragés par leur saint Curé, embrasserent à l'envi les saintes pratiques, que leur proposa l'homme de Dieu, pour entretenir & perpétuer parmi eux les fruits de sa Mission. Le soin des pauvres ne fut pas oublié. Mais M. de Montfort, à qui on avoit reproché de les attrouper & de les entetenir à sa suite, prit cette fois une autre méthode, pour les secourir. Il engagea les habitans, à en prendre chacun un chez soi pendant tout le temps de la Mission, tandis que lui-même se contenta d'en avoir chaque jour deux des plus dégoûtants, qu'il faisoit toujours manger à sa table, & à qui il en faisoit tous le honneurs, quoique cette compagnie ne fut pas toujours également du goût de ceux qui s'y trouvoient avec lui.

*Chapelle N. D. de la Victoire.*

Avant de quitter la Garnache, il voulut y laisser un monument de sa dévotion pour la Reine des Vierges. Il y avoit à l'entrée de la ville, du côté de Nantes, sur une éminence, & dans un admirable point de vue, une ancienne chapelle assez grande, mais comme abandonnée, qui étoit dédiée à saint Leonard. Le zélé serviteur de Marie

entreprit de la rétablir, de la décorer & d'y placer une statue de la Sainte Vierge, sous le nom de *Notre Dame de la Victoire*. Ayant obtenu là-dessus le consentement de M. l'Evêque & des habitans, il y fit aussitôt travailler, suivant le plan qu'il en donna lui-même. Il voulut que l'Autel fut construit de pierre de très-beau tuf. Au lieu de tableau, il ordonna qu'il y eut un pavillon, dont les rideaux pendans des deux côtés, seroient soutenus par des Anges. Au milieu, sous le pavillon, il fit faire une niche ovale & ceintrée d'un Rosaire, d'où sortoient des rayons d'or & des flammes, ce qui formoit un très-agréable coup d'œil. Dans la niche & sur un piedestal doré, une statue de la Sainte Vierge de deux pieds & demi, avec son fils entre ses bras, devoit être placée avec cette inscription, *Notre Dame de la Victoire*. Comme cet ouvrage demandoit du temps, le Missionnaire, en quittant la Garnache, pour aller à Nantes, où les bonnes œuvres qu'il avoit entreprises, exigeoient sa présence, promit aux habitans de la ville, qu'il y reviendroit l'année suivante, pour faire la bénédiction solemnelle de la statue, qu'il indiqua pour le 12 de Mai, jour de l'ascension de Notre Seigneur.

AN. 171

Cette promesse consola infiniment les bons habitans de la Garnache, que le départ de leur pere affligeoit beaucoup; mais elle n'irrita pas moins un grand nombre d'en-

*On cherch. à ruiner réputatio du Missionnaire.*

An. 1711. sans de Belial, qui demeuroient dans le voisinage. Le zèle & la force, avec lesquels l'homme Apostolique s'étoit élevé contre leurs désordres, avoit excité contre lui leur fureur; mais, comme si sa présence eût enchaîné les puissances de l'enfer, elle n'avoit osé se montrer pendant son séjour dans la ville; à peine fut-il parti, qu'elle éclata, & par les excès où elle se porta, elle parut vouloir se venger du silence qu'elle avoit été contrainte de garder. Il n'y eut point d'invectives, de calomnies, d'horreurs, de ridicules, qu'on ne se permît de débiter hardiment contre M. de Montfort. On rassembla tout ce qu'on avoit déjà dit ailleurs contre lui, on ne manqua pas de parler de ce qui lui étoit arrivé tout nouvellement à Nantes, on empoisonna toutes ses actions; &, à quelques traits de vérité, on mêla cent fables ridicules & scandaleuses. Le but qu'on se proposoit en cela, étoit d'empêcher l'exécution de la parole qu'il avoit donnée, & de ruiner les fruits de la Mission, en détruisant la réputation du Missionnaire. Quant au premier objet, leurs efforts furent tout-à-fait inutiles, comme l'on le verra dans la suite; quant au second, ils ne réussirent pas davantage, pour ce qui est des habitans de la Garnache. Ceux-ci avoient eu sous leurs yeux trop de preuves de la sainteté de M. de Montfort, ils éprouvoient encore trop sensiblement les effets de son zèle pour prêter aisément l'oreille à

tout ce qu'on disoit à son désavantage; & la vigilance de leur digne Pasteur, pendant plus de trente ans après la Mission, soutint dans sa paroisse les biens qu'elle y avoit produits. Les lieux circonvoisins ne furent pas également à l'abri des effets de la calomnie. Tout ce pays, qui d'un côté confine au pays Nantois, & d'un autre à la mer, en fut infecté; &, ce qui toucha bien sensiblement l'homme Apostolique, une Mission, qu'il avoit déjà concertée avec un des Curés, fut par-là tout à-fait empêchée. An. 1

M. le Curé de Saint-Hilaire-de-Soulai, paroisse du Diocèse de Luçon, charmé des succès de la Mission de la Garnache, & plein d'estime pour le Missionnaire, l'avoit fortement engagé d'en venir donner une dans sa paroisse. M. de Montfort l'avoit promis. Le Curé lui-même avoit fixé le jour auquel la Mission devoit commencer, il l'avoit annoncée au Prône, & avoit expressément recommandé à ses Paroissiens de bien profiter d'une si grande grace. Il s'étoit même beaucoup étendu sur l'éloge du Missionnaire, de sorte que la bonne œuvre paroissoit certaine. Mais, par malheur, le Curé étoit un de ces hommes, qui veulent le bien, mais qui n'étant pas assez sur leur garde, croient aisément le mal, lorsqu'il leur est présenté d'une maniere adroite. Un émissaire de Satan, homme plein de fourbe & d'injustice, qui connoissoit son caractere, le vint trou-

*Trait que lui un Cu*

1711. ver, & lui dit tant de choses de M. de Montfort, il le lui peignit avec des couleurs si noires, que le Curé, sans rien examiner, & sans approfondir quelles pouvoient être les vues de la personne qui lui parloit, changea tout-à-coup & passa de la vénération la plus profonde à l'aversion & au mépris le plus extrême. Cependant l'homme de Dieu, qui ne savoit rien de ce changement, arrive au temps marqué, & se rend droit chez le Curé. Il s'attendoit naturellement à être bien reçu d'un homme, à la priere duquel il venoit, & qui, peu de jours avant, lui avoit donné les plus grandes marques d'estime & d'amitié. Quelle dut être sa surprise, lorsqu'il n'entendit sortir de sa bouche, que des injures & les reproches les plus amers. Le Curé n'eut aucun égard pour lui, & quoiqu'il fut très-fatigué du chemin qu'il avoit fait, & tout trempé d'eau, parce qu'il avoit plu beaucoup ce jour-là, & qu'il fut alors très-tard, il le fit sortir honteusement de sa maison, sans lui procurer le plus léger soulagement. Un traitement si rude & si peu prévu avoit bien de quoi déconcerter l'homme le plus patient. M. de Montfort n'en fut point ému. Il fut à une Hôtellerie demander à loger, mais ayant encore été rebuté dans cet endroit, il comptoit déjà passer toute la nuit à l'air, sans prendre de nourriture, lorsqu'une pauvre femme, qui le reconnut, surprise de le voir si tard, lui offrit le couvert chez elle avec un peu

aille, & de pain, ce qui étoit tout *An. 1711.*
ı'elle pouvoit lui donner.

: lendemain, ayant été dire la Messe *Il visite à*
l'Eglise des Dames de Fontevrault, *Montaigu*
ontaigu, ces vertueuses Religieuses, *les Reli-*
mées de la piété avec laquelle il célé- *gieuses de*
: les saints Mysteres, desirerent qu'il *Fonte-*
fit part de la grace, qu'elles croyoient *vrault.*
recevoir en lui. Le saint homme, qui,
me l'Apôtre, se regardoit comme le
teur de toutes les ames rachetées du
de Jesus-Christ, condescendit à leurs
x desirs. Il y en eut peu qui ne lui
uvrissent les secrets de leur conscience,
ui n'en reçussent des instructions pro-
à les faire avancer dans le chemin
perfection. Toutes celles qui eurent
onheur en furent tellement consolées,
leur sembloit que c'étoit un Ange
: un corps mortel, que Dieu leur
t envoyé pour le bien de leurs ames.

poursuivit de là son chemin pour
on. Son premier soin, en y arrivant, *Retraite*
e faire une Retraite pour y connoître *que le Mis-*
olonté du Seigneur, & lui demander *sionnaire*
ace de l'exécuter. Il choisit pour cela *fait au Sé-*
éminaire, qui pour lors étoit sous *minaire de*
irection des Peres de la Compa- *Luçon.*
. Ceux-ci, qui le connoissoient de
tation, & qui rendoient à sa ver-
oute l'estime qu'elle méritoit, le re-
nt à bras ouverts, persuadés que c'é-
un saint, qu'ils recevoient chez eux.
e craignirent même pas de faire con-

AN. 1711. noître à leurs éléves, que tels étoient leurs sentimens par rapport à l'hôte qu'ils venoient de recevoir, & Dieu parut vouloir confirmer ce témoignagne, qu'ils rendoient à son serviteur, par le sien propre, en permettant que quelques-unes des faveurs qu'il lui faisoit éclatassent au dehors. C'est ce qui arriva entr'autres une fois que le saint Prêtre disoit la Messe, pendant le cours de sa Retraite. Après la consécration, l'opération de Dieu fut si vive en lui, qu'il resta près d'une demi-heure tellement absorbé dans le recueillement, qu'il fallut user de violence pour le rappeller à lui.

*Il prêche dans la Cathédrale de Luçon.*

Sa Retraite finie, il alla passer quelques jours chez les Peres Capucins, qui desirerent avoir aussi l'avantage de posséder le Missionnaire dans leur maison, & ce fut là qu'il composa son beau cantique sur le respect humain. Toutes sortes de raisons demandoient qu'il fut saluer M. l'Evêque. Il y fut; & ce fut M Dupuy, Dignitaire de la Cathédrale, qui le présenta au Prélat; & le lendemain, qui étoit le cinquieme Dimanche après Pâque, M. l'Evêque le fit prêcher en sa présence dans la Cathédrale. Le Missionnaire, après avoir expliqué l'Evangile, qui traite de la priere en général, fit tomber son discours sur celle du Rosaire. C'étoit une matiere qu'il traitoit supérieurement, aussi le Prélat en parut-il pleinement satisfait. Cependant, dans le cours du Sermon,

dans l'endroit où il avoit dépeint avec énergie les excès où s'étoient portés les Albigeois, il s'étoit apperçu que deux Chanoines s'étoient regardés en se montrant mutuellement l'Evêque; ce qui lui avoit fait quelque peine, dans la crainte qu'il ne lui fut échappé quelque parole inconsidérée. Il s'en ouvrit au Dignitaire, qui lui témoignoit tant de bonté; celui-ci le rassura; mais il ajouta que sans doute, s'il eût su que M. de Lescure (c'est le nom du Prélat) etoit d'Albi, il se seroit moins appesanti sur les maux causés en France par les Albigeois, & que par conséquent, pour prévenir l'avantage que des gens mal intentionnés pourroient tirer de sa méprise pour le perdre dans l'esprit de sa Grandeur, il lui conseilloit de l'aller trouver sur le champ. Il le conduisit lui-même, & le Missionnaire ayant raconté ingénument son embarras, M. l'Evêque, touché de ce trait de candeur, lui fit l'accueil le plus gracieux, & se contenta de lui répondre en souriant; *M. de Montfort, d'une mauvaise souche, il en sort quelquefois de bons rejetons.*

Après ce qu'on vient de dire, il semble que le Missionnaire auroit dû se fixer, au-moins pendant quelque temps, dans le Diocèse de Luçon; néanmoins dès le jour suivant il partit pour la Rochelle, & les grands biens, qu'il y fit, & dans tous les environs, ce Diocèse ayant été le reste de sa vie le principal théâtre de ses

*An. 171*

*Il part p[our] la Roch[el]le. Trait[s de] Provide[n]ce à so[n] égard, son arri[vée] dans ce[tte] ville.*

An. 1711. travaux Apostoliques, donnent tout lieu de croire que c'étoit l'Esprit Saint, qui l'y conduisoit. Comme il étoit arrivé très-tard dans cette ville, il s'étoit vu contraint d'aller loger à l'Auberge. Le lendemain, quand il fallut payer sa dépense, & celle de son compagnon, quoique la somme fut très-modique, & n'excédât pas la valeur d'une quinzaine de sous, il ne se trouva pas en état d'y satisfaire, parce qu'il n'avoit précisément rien. Ce n'étoit pas là de quoi l'inquiéter. Il laissa son bâton pour gage à son hôte, comptant bien que la Providence lui fourniroit bientôt le moyen de le dégager. Ainsi, sans s'en embarrasser davantage, il s'en alla droit à l'Hôpital. C'étoit là que son cœur le portoit toujours. Après sa Messe & son action de grace, il fut visiter les malades, & leur parla de Dieu avec cette onction, qui lui étoit ordinaire; une personne de piété, qui avoit été témoin de la ferveur avec laquelle il s'étoit acquitté de ces actes de piété, en parla presque aussitôt, & comme par hasard à son Confesseur, qui étoit Professeur de Théologie au Séminaire. Celui-ci, qui avoit déjà connu particuliérement M. de Montfort, n'eut pas de peine à le reconnoître, au portrait que sa pénitente lui en faisoit, & aux choses admirables qu'elle lui disoit du Prêtre étranger; il lui recommanda même de ne pas omettre l'occasion de faire une bonne œuvre, en donnant un logement chez elle

à cet étranger, qu'il favoit bien être dans An. 171
la pra[redacted] du plus parfait dénuement. Mlle P[redacted], transportée de joie, retourna incontinent à l'Hôpital, & y ayant encore trouvé M. de Montfort & fon compagnon, elle les preſſa tous deux de venir prendre leur logement chez elle. On devine aiſément que le Miſſionnaire ne tarda pas à recouvrer fon bâton, & l'on remarquera avec plaiſir juſqu'où s'étendent les foins de l'aimable Providence, par rapport à ceux qui s'abandonnent entierement à elle. M. de Montfort ayant été le jour même chez le Profeſſeur de Théologie, pour renouveller connoiſſance avec lui, & le remercier du fervice qu'il lui avoit rendu, celui-ci ne perdit point de temps, & fut annoncer à M. l'Evêque l'arrivée du Miſſionnaire dans fon Diocèſe. Il lui en rendit en même-temps le témoignage le plus avantageux, & crut devoir le prévenir contre les faux bruits, qu'on faiſoit courir contre lui. M de Champflour étoit un Prélat plein de zele & de lumiere, qui vouloit le bien, & qui favoit furement le difcerner. Son mérite l'avoit élevé à l'Epifcopat. Ce qu'il entrevit lui-même dans le Miſſionnaire, dès la premiere fois que celui-ci fe préfenta devant lui, acheva de le perfuader de la verité des bons témoignages, qu'on lui avoit rendus. Il le regarda comme un homme, que le Ciel envoyoit au fecours de fes oailles; il le pria lui-même, & l'invita de travailler

*An. 1711.*

avec zèle au bien de son peuple, qui étoit dans un très-grand besoin spirituel, & il n'y eut guere de pouvoirs Ecclésiastiques, qu'il ne lui confiât.

*Mission de l'Hôpital-Général de S. Louis.*

L'Hôpital-Général de Saint Louis fut le premier endroit qu'il choisit pour les exercer. Ce fut là qu'il donna sa premiere Mission. Il la commença d'abord dans l'Eglise; mais quoique cette Eglise fut assez vaste, bientôt il accourut pour l'entendre une si prodigieuse multitude de peuples, qu'il se vit obligé de la quitter pour prêcher dans la grande cour de l'Hôpital Ces premiers succès réveillerent la fureur de l'enfer contre l'homme Apostolique. On lui suscita, comme par-tout ailleurs, des contradictions sans nombre, mais il sut en triompher avec sa patience ordinaire, & s'il eut la douleur de voir des personnes, même de l'état le plus saint, s'opposer à l'œuvre de Dieu, & traiter son zele d'extravagance & de folie, il eut de quoi s'en consoler par les grands biens & les conversions sinceres qui furent le fruit de ce même zele pour une infinité d'ames.

*Diverses Missions dans l'Eglise des Jacobins.*

Cette Mission fut suivie de celle de l'Houmeau, paroisse campagne, à une demi-lieue de la Rochelle. Elle se fit avec le même succès. Etant ensuite rentré dans la ville, l'homme de Dieu y donna consécutivement trois Missions, qui purent bien lui mériter le nom d'Apôtre de cette ville, tant le bien en fut grand & uni-

verſel ; l'une fut pour les hommes & les garçons, la ſeconde pour les femmes & les filles, la troiſieme pour les ſoldats. Il choiſit pour cela l'Egliſe des Jacobins ; tant à cauſe de la grandeur de cette Egliſe, que de ſa dévotion pour le ſaint Roſaire, & de l'affection qu'il avoit pour les enfans de ſaint Dominique ; & ceux-ci, flattés de la préférence qu'il leur donnoit, n'omirent rien de ce qui dépendoit d'eux pour ſeconder les effets de ſon zele. AN. 17

Succès ſes Miſſi

Il y avoit à la Rochelle un grand nombre de Calviniſtes, les enfans de ceux, qui, ſous le regne précédent, avoient pris les armes contre leur Roi. Bien des perſonnes étoient d'avis que pour les ramener, M. de Montfort, traitât de temps en temps des matieres de controverſe, dans leſquelles on ſavoit qu'il étoit très-verſé. Le Miſſionnaire fut d'un ſentiment différent. Il crut que des ſermons de controverſe dans une Miſſion, ſeroient plus propres à éloigner de lui les Religionnaires, qu'à les attirer ; ainſi, laiſſant le ſoin de la controverſe à ceux que le Prélat chargeroit de cette partie, il aima mieux, à l'exemple du grand ſaint Dominique, prêcher aux peuples la dévotion du ſaint Roſaire, & ſa grande confiance dans la protection de la Mere de Dieu, lui fit eſpérer que s'il pouvoit inſpirer cette dévotion aux habitans de cette ville, cette Reine puiſſante viendroit bientôt à ſon ſecours & qu'elle fouleroit à ſes pieds le

An. 1711. démon du vice & de l'heréſie. Il eut donc ſoin d'entremêler des ſermons ſur les myſteres du Roſaire à ſes autres diſcours, qui rouloient tous ſur les grandes vérités de la Religion. Cette méthode lui réuſſit parfaitement. Il ſuffiſoit d'avoir entendu quelques-uns de ſes ſermons pour ſe trouver entiérement changé. On en vit des exemples éclatans dans les pécheurs les plus endurcis & les plus ſcandaleux. Il arrivoit auſſi ſouvent que tout ſon auditoire fondoit en larmes, & s'abandonnoit tellement à l'impreſſion de ſa douleur, que le Prédicateur, interrompu par les cris & les ſanglots qu'on entendoit de tous côtés, étoit obligé d'en modérer les tranſports. *Mes chers enfans*, diſoit-il, *ne pleurez pas, vos pleurs m'empêchent de parler, ſi je ne me retenois, je m'abandonnerois moi-même aux larmes. Mais il ne ſuffit pas de toucher vos cœurs, il n'eſt pas moins néceſſaire d'éclairer vos eſprits.* Au ſortir de la chaire, on venoit en foule ſe jeter à ſes pieds pour lui faire des confeſſions générales. Le nombre de ceux qui déſiroient en faire étoit ſi grand, que les confeſſeurs, ſoit Prêtres ſéculiers, ſoit Religieux, ſuffiſoient à peine pour les entendre, & ces confeſſions étoient ſuivies de beaucoup de reſtitutions, & de réconciliations, & d'un changement entier de vie.

*Converſion de Mme. de Mailly.* Beaucoup de Calviniſtes rentrerent auſſi dans le ſein de l'Egliſe. La converſion de Madame de Mailly fut celle qui fit la

plus de bruit. C'étoit une Dame de qualité, & de beaucoup d'esprit, mais que son attachement à l'erreur rendoit très-chere au Parti Huguenot, qui la regardoit comme un de ses plus beaux ornements. Il y avoit assez peu de temps, qu'elle étoit revenue d'Angleterre, dans le dessein de s'aller fixer à Paris; mais des affaires la retenoient encore à la Rochelle, lorsque M. de Montfort y fit ses Missions. Tout ce qu'elle entendoit raconter & de la sainteté, & des discours de cet homme extraordinaire lui fit naître des doutes sur sa Religion, & lui fit desirer de s'en éclaircir avec celui-là même, qui les faisoit naître. La chose demandoit le plus grand secret. Une Demoiselle Catholique de ses amies lui en facilita les moyens. Ayant averti le saint Missionnaire, celui-ci qui sentit de quelle importance il étoit de gagner cette ame à Jesus-Christ, se rendit à un jour marqué à un village, aux environs de la Rochelle où cette Dame devoit venir, sous prétexte d'y voir un petit enfant, qu'elle y avoit mis en nourrice. Leur entretien roula tout entier sur la Religion. La Dame proposa ses doutes, & le Missionnaire la satisfit pleinement sur tous les points. La maniere dont il lui développa les vérites Catholiques, porta la lumiere dans son esprit. Elle fut aussi vivement touchée de sa douceur, de sa retenue, de sa simplicité, & sur-tout de cet air de sainteté,

1711. qui paroissoit dans sa personne ; & la grace agissant fortement sur son cœur, elle sortit de cet entretien déjà presqu'entierement désabusée des faux préjugés qu'elle avoit imbibés depuis son enfance. Elle pria M. de Montfort de vouloir bien lui continuer ses soins, & peu de temps après celui-ci eut la consolation de lui voir faire une profession ouverte de la Religion Catholique, sous les yeux même de sa Secte, qui, frémissant de se voir enlever une personne de ce rang & beaucoup d'autres, qui suivirent son exemple, chercha à s'en venger sur le principal instrument de ces conversions en attentant sur sa liberé & même sur sa vie, comme on le verra bientôt. La conversion de Madame de Mailly fut aussi constante, qu'elle avoit été sincere. Fidele à la grace de la Foi, qu'elle avoit reçue, elle persévera dans les exercices de la piété chrétienne jusqu'à sa mort, qui arriva à Paris en 1749 sur la paroisse de Saint-Sulpice. Souvent on lui a entendu dire, qu'un des principaux moyens dont elle s'étoit servie pour s'assurer ce bonheur, avoit été *la dévotion à la très-sainte Vierge*, que son saint guide lui avoit inspirée, & la récitation du Rosaire, pratique à laquelle elle étoit si fidele, que s'il arrivoit quelquefois qu'elle eut oublié de s'en acquitter, elle se levoit la nuit pour réparer cette omission.

*Il retire du désordre*

Tandis que M. de Montfort travailloit avec tant de succès à la destruction de l'er-

ir, non-content d'attaquer le vice dans Chaire de vérité avec le glaive de la role, il pénétroit quelquefois, au rise de sa vie, jusques dans ces lieux ténébreux, où les plus grandes abominans se commettent avec toute sorte de ence, pour lui arracher de malheureuses times tout-à-fait dévouées au liberage. Un vertueux Prêtre, qui l'accomgnoit alors dans ses Missions, a attesté e plus d'une fois le saint Missionnaire roit mené, sans l'en avoir auparavant erti, dans ces sortes de lieux. Il y enit tenant un Crucifix dans une main, & chapelet dans l'autre. A peine étoit-il ré, qu'il se mettoit à genoux, disoit à ute voix un *Ave Maria*, & puis baisoit terre. On sent assez quelle confusion e pareille vue devoit jeter dans l'ame s coupables. Il arrivoit que plusieurs toient incontinent, & le Missionnaire relevant plein de confiance dans le Seieur parloit à ceux qui restoient, avec t de force & d'onction, qu'il les pénéit de la plus vive douleur de leurs cris. Alors, profitant de leurs dispositions, es faisoit mettre à genoux, & s'y mett lui-même, & exigeoit d'eux la proesse qu'ils renonceroient pour toujours eurs désordres. Pour assurer ensuite l'eécution de cette promesse, il distribuoit pauvres créatures dans des maisons n suspectes; où elles étoient hors du nger. Toutefois les choses ne se fai-

An. 171

*des femmes péc ressès. Dangers qu court da cet exercice de zèl*

AN. 1711. soient pas toujours aussi tranquillement. Une fois entr'autres, à ce que rapporte le même Prêtre qui en fut témoin, comme il disoit son *Ave Maria* dans un de ces lieux, au milieu de neuf à dix personnes de mauvaise vie, un homme furieux se jeta sur lui, le prit aux cheveux de la main gauche & tenant de l'autre son épée nue, le menaça, avec des juremens exécrables, que s'il ne sortoit pas à l'instant, il la lui passeroit à travers du corps. *Très-volontiers, Monsieur*, répondit le Missionnaire, sans être intimidé, *je consens que vous m'ôtiez la vie, pourvu que vous me promettiez de vous convertir. Car j'aime mieux mille fois le salut de votre ame, que dix mille vies, comme la mienne*. Ces paroles, & l'intrépide fermeté du serviteur de Dieu arrêterent la fureur de l'impudique. Il en fut si frappé, que tremblant de tout le corps, & pouvant à peine se soutenir, il eut beaucoup de difficulté à remettre son épée dans le foureau & plus encore à trouver la porte pour sortir. Pendant le tumulte, hommes & femmes, tout étoit sorti, à à l'exception d'une seule fille, qui depuis le commencement s'étoit d'abord jetée à genoux, & y étoit restée plus morte que vive. M. de Montfort & son Compagnon l'emmenerent avec eux, & la mirent entre les mains d'une fille très-pieuse, qui l'instruisit si bien, qu'elle devint bientôt un parfait modele de pénitence.

Le zélé Missionnaire, qui comptoit toujours ses succès pour rien, quand il voyoit qu'il lui restoit encore d'autres choses à faire, auroit bien voulu déraciner d'autres désordres, moins crians il est vrai, & par là même justifiés du monde, qui les regarde comme innocens; mais en effet aussi préjudiciables aux mœurs des jeunes personnes, qu'ils sont contraires à l'austérité de la morale évangélique. Il s'étoit élevé souvent & avec force, contre ces danses publiques, où la pudeur court les plus grands risques. Ayant un jour appris, qu'il devoit y en avoir dans un certain endroit, il s'y rendit, entra dans la salle, se mit à genoux au milieu des danseurs, & dit tout haut *l'Ave, Maria*. L'Assemblée, qui ne s'étoit point attendue à une pareille visite, se dissipa aussitôt, mais ce trait d'éclat, fit soulever contre l'homme de Dieu un grand nombre de personnes, qui traiterent cette action d'imprudence & de fanatisme outré. Aussitôt une infinité de personnes, à qui son zele étoit insupportable, ou que l'éclat de ses succès offensoit, éléverent la voix comme de concert. Tous les moyens que l'enfer a coutume d'employer contre ceux qui lui font une guerre ouverte, furent mis en œuvre; injures, calomnies, chansons, railleries piquantes, menaces, insultes personnelles. Les sermons du Prêtre étranger, qui prêchoit aux Jacobins, furent tournés en ridicule. On les traita

AN. 1711.

*Le monde se souleve contre le serviteur de Dieu.*

An. 1711. de farce & de comédie. Le Prédicateur lui-même fut traité de baladin, d'aventurier, de coureur, d'hypocrite. C'étoit là les noms les plus doux, dont on le qualifioit On y joignoit ceux de séducteur, de magicien, d'autre Antechrist, de perturbateur du repos public. On se flattoit peut-être par-là de le lasser ou de le rebuter; mais c'étoit bien mal connoître un homme, dont le courage croissoit à proportion des oppositions qu'on lui suscitoit; qui n'avoit jamais plus de contentement & de joye, que lorsqu'il étoit en butte, ainsi que son divin maître, à tous les traits que la malice du monde pouvoit lancer contre lui. Son zele en effet n'en fut point ralenti. Il redoubla au contraire ses efforts, & travailla avec plus d'ardeur que jamais à la conversion de ceux qui cherchoient uniquement à le perdre.

*On tâche en vain de le décréditer dans l'esprit du Prélat.*

Ses ennemis ne se rebuterent pas pour cela, mais ils changerent leurs batteries. Ils essayerent de le perdre dans l'esprit de M. l'Evêque, & se servirent à cet effet de ces cris, qu'eux-mêmes avoient excités. Comme on connoissoit le zele du Prélat, & l'estime qu'il avoit pour le Missionnaire, on prit soin d'assaisonner de quelques éloges le mal qu'on en disoit, & d'exagérer outre mesure les inconveniens qui ne pourroient manquer de résulter de son zele inconsidéré. On lui représentoit que d'autres Evêques, d'abord

mpés par les apparences, s'étoient en- An. 1711
vus contraints de l'arrêter, & qu'il
oit bon de prévenir les maux qui pou-
ent s'ensuivre, & de ne pas exposer
s long-temps la Religion aux risées
Sectaires, en interdisant le Mission-
re, dont le zele fougueux n'étoit pro-
qu'à la décréditer. C'étoit des person-
graves & de considération, qui fai-
ent ces accusations, & leur nombre &
r caractere étoient bien capables d'y
ner du poids. Mais M. de Champ-
ir n'étoit pas homme à se laisser sur-
ndre. Il connoissoit trop le mérite de
omme Apostolique, & voyoit de ses
pres yeux les succès merveilleux de son
e. D'ailleurs c'étoit à lui qu'il étoit
ervé de protéger l'homme de Dieu, &
le seconder plus particulierement dans
grandes choses, qu'il devoit entre-
endre pour la gloire du Seigneur, après
épreuves sans nombre qu'il avoit
uyeés presque par-tout ailleurs. Tout
qu'on put lui dire au désavantage du
ssionnaire fit assez peu d'impression sur
n esprit. Cependant, pour ne pas paroî-
agir à l'aveugle, & même aussi pour
re taire plus efficacement les discours de
nvie; il fit venir secrétement trois de
Chanoines, les plus recommandables
ur leur science & pour leur piété (a);

a) Un d'eux étoit M. l'Abbé Hillerin, dont le nom
i fort en vénération à la Rochelle. Il étoit Docteur
orbonne, & a été depuis Trésorier & Doyen de la
édrale.

An. 1711. & les chargea de ſuivre, pendant un certain temps, M. de Montfort, & de lui faire enſuite le rapport de tout ce qu'ils auroient trouvé de repréhenſible dans ſes Sermons & dans ſa conduite. Leur rapport fut uniforme & infiniment honorable pour le Miſſionnaire. Depuis ce temps-là l'Evêque ſe déclara hautement pour lui & lui donna en toute occaſion des preuves de ſon eſtime & de ſon affection. Il n'en parloit que comme d'un Saint, d'un Apôtre, d'un homme mort à lui-même & rempli de l'eſprit de Dieu, aſſurant qu'il s'eſtimoit heureux de poſſéder un pareil ouvrier dans ſon Diocèſe.

*La ſainteté de M. de Montfort reconnue par ceux qui l'avoient calomnié.*

Le Seigneur lui-meme daigna juſtifier ſon Miniſtre, de toutes les impoſtures dont il étoit chargé, d'une maniere bien plus conforme à ſes deſirs. M. de Montfort ne pouvoit pas ignorer tout ce qu'on tramoit contre lui; mais rien n'étoit capable d'altérer ſa douceur. Nuit & jour il prioit pour eux, & plus d'une fois au fort des ſaintes rigueurs qu'il exerçoit ſur ſon corps, on l'a entendu s'écrier avec ferveur. *Pardonnez, Seigneur, à ceux qui me perſécutent, & ne leur imputez pas ce qu'ils font contre moi, convertiſſez-les, faites-leur miſéricorde, puniſſez-moi comme je le mérite.* Des vœux ſi purs & ſi vifs furent ſouvent exaucés. Un homme de qualité, ayant parlé d'une maniere très-déſavantageuſe du Miſſionnaire, en reſſentit, un jour qu'il l'entendit prêcher, des reproches de

le conscience si cuisans, que ne pouvant An. 171
trouver aucun repos, il se vit comme contraint d'aller lui demander pardon de ce qu'il avoit avancé contre lui. La douceur du saint Prêtre acheva de le gagner entierement, & cet homme fut depuis un de ses plus zélés défenseurs. Un autre avoit publiquement tourné ses Sermons en ridicule, ce qui avoit scandalisé beaucoup de monde; étant tombé malade peu de temps après, il fit appeller M. de Montfort; & en présence de sa famille & de plusieurs témoins, il marqua le plus vif repentir de ce qu'il avoit dit & fait à son désavantage, s'offrant même à en passer un acte public par-devant Notaires. L'homme de Dieu s'opposa de toute sa force à une pareille réparation; mais cet homme lui en fit une, plus parfaite encore, lui ayant fait une confession générale de toute sa vie, avec les plus vifs sentimens de douleur, & étant mort en véritable pénitent entre ses bras.

*Danger qu'il cou d'être assassiné.*

Ce ne fut pas seulement des traits de langue que l'homme Apostolique eut à se garder; il eut aussi besoin que le Ciel veillât d'une maniere spéciale à la conservation de ses jours; & cette protection particuliere ne lui manqua pas. Il en éprouva sur-tout un jour un effet bien marqué vers le temps où il achevoit la Mission qu'il donnoit aux hommes. Trois hommes avoient concerté entre eux de l'assassiner. Ce qui leur avoit fait for-

An. 1711. mer ce déteſtable projet, c'eſt qu'un jour ayant été pour entendre le Miſſionnaire, lorſqu'il prêchoit à l'Hôpital Saint Louis ; l'homme de Dieu, qui s'apperçut à leurs geſtes & leurs manieres injurieuſes, qu'ils n'y venoient que pour ſe moquer, les apoſtropha, & déclara que c'étoit des gens ſuſcités par l'enfer pour troubler la Miſſion, & qu'il deſcendroit de Chaire, s'ils ne ſortoient auſſitôt de l'Egliſe ; ce qu'ils furent obligés de faire. Or depuis ce temps-là ils chercherent l'occaſion de lui ôter la vie. Ils crurent l'avoir trouvée, dans le temps dont nous parlons. On étoit déjà dans l'arriere-ſaiſon, & ils apprirent, comme par haſard, que ſur les huit heures du ſoir M. de Montfort devoit aller chez un nommé Adam, Sculpteur, pour voir en quel état étoient de certains ouvrages, qu'il lui avoit commandés. Son chemin étoit par une petite rue obſcure & peu fréquentée, qui porte le nom *de la Rochelle*. Cet endroit leur parut tout-à-fait propre à l'exécution de leur deſſein. Ils s'y rendirent armés, aſſez à temps pour ne point manquer leur coup. M. de Montfort, qui ne ſe doutoit de rien, vint à l'heure indiquée ; mais, quand il fut à l'entrée de la rue, après avoir fait quelques pas, il rebrouſſa chemin tout-à-coup, & fit un long circuit pour arriver au lieu où il ſe propoſoit d'aller. Un frémiſſement qu'il reſſentit dans tout le corps, fut pour lui comme un avertiſſement intérieur de ne

point passer outre, ainsi qu'il s'en déclara pour lors au Prêtre qui l'accompagnoit. Le danger, qu'il avoit couru, ne fut connu que quelque temps après, par la déclaration fortuite qu'en fit un des trois complices. An. 1712.

*Les Calvinistes veulent l'empoisonner.*

Ces hommes ne furent pas les seuls, qui attenterent contre la vie de l'homme Apostolique. Les Calvinistes étoient outrés de voir que par ses prédications & ses entretiens, il enlevoit chaque jour à l'erreur quelques-unes de ses victimes. Pour s'en venger, & prévenir ce qu'ils avoient encore à craindre de son zèle, ils résolurent de l'empoisonner, & trouverent le moyen de glisser du poison dans un bouillon, qu'on lui donna un jour à la fin d'un Sermon. Le Seigneur permit que leur malice eût en partie son effet. Le Missionnaire prit aussitôt du contrepoison, mais quelque diligence qu'on put faire, il en resta toute sa vie considérablement incommodé, & l'on ne peut douter que cet événement n'ait beaucoup avancé sa mort.

*Mission qu'il donne aux soldats.*

L'état de foiblesse & de défaillance où il le réduisit, ne diminua rien de son zèle. Bientôt après, il commença la Mission aux soldats des casernes, & le succès de cette Mission fut encore plus éclatant que celui des précédentes. Ces braves Militaires, accoutumés à regarder de sang froid les plus grands dangers, étoient frappés de terreur à la peinture qu'il leur faisoit du vice & des jugemens de Dieu. On

An. 1712. les entendoit alors jeter de hauts cris ; & demander miséricorde en se prosternant la face contre terre. Ils venoient ensuite tout en larmes se jeter aux pieds du saint homme pour se confesser, & témoignoient par leurs soupirs & leurs sanglots la véhémence de leur repentir. Le changement, qui se fit parmi eux, fut prodigieux ; toute la ville en fut dans l'admiration. M. de Chamilly, Gouverneur de la ville, en conçut la plus haute estime pour le Missionnaire, & n'omit rien pour la lui témoigner. C'étoit un spectacle charmant de voir alors M. de Montfort, lorsqu'il alloit dans les rues de la Rochelle, toujours entouré d'Officiers & de soldats. Ils s'empressoient pour l'entendre converser de Dieu, & pour le consulter sur ce qu'ils pouvoient faire pour le mieux servir. Sa conversation avec eux étoit tout-à-fait aimable, il leur donnoit mille marques d'une tendre affection; & comme il y en avoit plusieurs parmi les soldats, qui ne savoient pas lire, il composa particuliérement pour eux un Cantique, où il leur prescrivoit un reglement de vie, qu'il falloit suivre après la Mission, pour en conserver les fruits. Ce qu'il y eut sur-tout d'édifiant, ce fut la procession militaire, qui se fit à la fin de cette Mission. Un Officier marchoit à la tête, pieds nuds, portant un Drapeau, ou étendard de la Croix ; tous les soldats le suivoient, aussi pieds nuds, un Crucifix dans une main & un chapelet

is l'autre, & chantant les Litanies de
Sainte Vierge. D'espace en espace, les
ntres entonnoient ces mots; *Sainte
rge, demandez pour nous*, & le Chœur
ondoit, *le saint amour de Dieu*. Cette
onse se faisoit d'un ton de voix si tou-
nt, chacun ayant alors les yeux fixés
son Crucifix, qu'on ne pouvoit l'enten-
sans en être attendri jusqu'aux larmes.
s fruits de cette Mission furent aussi
nstans, qu'ils avoient été abondans.
ndant long-temps on ne parloit à la
chelle, que de l'édifiante modestie des
dats; il y en avoit même qu'on voyoit
elquefois dans les Eglises à genoux plu-
urs heures de suite, immobiles comme
statues.

A la fin des trois Missions, dont on
nt de parler, le Missionnaire, selon sa
utume, fit ériger deux Croix, une de
rre à la porte Saint Nicolas, l'autre de
s à la porte Dauphine. Cette derniere
portée avec beaucoup de solemnité. Il
voit un concours prodigieux de peuple,
t de la ville que des environs, qui l'ac-
mpagnoient, en chantant des Cantiques
honneur de Jesus-Christ crucifié. Lors-
e la Croix fut plantée, M de Montfort
au pied de la Croix un discours au peu-
A peine avoit-il commencé, qu'il s'éle-
tout-à-coup un grand bruit. On crai-
it d'abord que ce ne fut une émeute exci-
par les Religionnaires; mais, au même
tant, on entendit de tous côtés *une*

*Plantat de la Cro & prodi arrivé da cette occ sion.*

1612. *multitude de voix, qui crioient, miracle; miracle, nous voyons des croix en l'air:* & le Prédicateur eut de la peine à faire cesser les cris, en disant, qu'il valoit mieux écouter la parole de Dieu, que de s'arrêter à ces sortes de signes. Ni M. de Montfort, ni un Prêtre, qui l'assistoit, ne virent ces Croix en l'air, ainsi que le rapporte ce même Prêtre dans le récit qu'il a laissé de cet événement; mais il ajoute que plus de cent personnes, dignes de foi, tant Ecclésiastiques que Laïques, lui avoient témoigné les avoir vues. Il n'est nullement croyable que tant de personnes, de toutes sortes d'état & de condition, se soient concertées ensemble pour soutenir un fait de cette nature, ou, qu'en plein jour, elles aient cru voir un phénomene, qui n'auroit existé que dans leur imagination. Si tous ceux qui étoient présens, & nommément le Missionnaire, ne le virent point, on peut se souvenir que Dieu souvent mêle quelque obscurité à ces sortes de faveurs; & il ne seroit pas difficile d'apporter plusieurs raisons pour lesquelles Dieu auroit permis que pareille chose arrivât dans une ville, où l'hérésie avoit long-temps triomphé, & où elle avoit encore beaucoup de Sectateurs. Cependant il eut été à souhaiter, qu'en rapportant un fait de cette nature, on fut entré dans des détails; qu'on eût expliqué, par exemple, sous quelle forme, de

quelle maniere, & à quelle hauteur paroissoient ces Croix. AN. 17

M. de Montfort fit après cela plusieurs Missions dans quelques paroisses de campagne du Diocèse de la Rochelle. Il étoit dans l'exercice de ses bonnes œuvres, lorsqu'il reçut une lettre de M. l'Evêque de Luçon, qui le prioit de travailler aussi dans son Diocèse, & lui recommandoit particuliérement l'Isle-Dieu, comme un lieu, plus destitué de secours spirituels, à cause de sa situation. Le Missionnaire eut une grande joie de voir que le Seigneur lui offroit de nouveaux moyens d'exercer son zèle, & se prépara bientôt pour partir, avec quelques-uns de ses coopérateurs. On devoit s'embarquer à la Rochelle pour passer à l'Isle-Dieu. Les Calvinistes crurent cette occasion favorable pour satisfaire sur l'homme de Dieu, une vengeance qui n'étoit pas encore pleinement assouvie. Comme ils entretenoient une correspondance secrette avec les Corsaires ennemis, qui infestoient alors la côte, ils les avertirent du dessein du Missionnaire, leur marquerent le temps où il comptoit être sur mer, & leur promirent une récompense, s'ils les délivroient d'un homme qu'ils croyoient devoir haïr, comme l'ennemi le plus déclaré de leur Secte. Heureusement le Missionnaire fut instruit de ce qu'on tramoit contre lui. Il est vrai qu'il eut beaucoup de peine à se persuader la vérité du rapport qu'on lui faisoit.

Son pa ge dans le Di ... Dager il est d vré.

An. 1712. Quelque fortes que fussent les preuves qu'on lui en donna, il regardoit la chose comme tout-à-fait improbable, & croyoit que c'étoit un artifice de l'esprit de mensonge pour empêcher l'œuvre de Dieu. Il fallut cependant qu'il différât son voyage, & qu'il se déterminât à prendre une autre route pour aller dans l'Isle, parce que, sans cette précaution, il n'auroit trouvé personne qui eût voulu le suivre pour travailler conjointement avec lui. Ce qui arriva à la barque, dans laquelle il devoit passer, fit bien voir que les rapports qu'on lui avoit faits n'étoient que trop fondés. Elle avoit à peine fait trois lieues en mer qu'elle fut prise par un corsaire de Guernesey, qui, surpris de n'y point trouver les Prêtres, qu'il cherchoit, déclara, que s'ils y avoient été, il se seroit contenté de les saisir; mais, que puisqu'ils n'y étoient pas, il se saisissoit de la barque & des marchandises. Cette nouvelle, dont on fut bientôt informé, n'empêcha pas M. de Montfort de vouloir passer à l'Isle-Dieu. Mais, les côtes étoient trop bien gardées par les vaisseaux ennemis pour qu'aucun bâtiment osât hasarder le passage. Enfin, au port Saint-Gilles, où le passage à l'Isle-Dieu est le plus étroit, il fit tant auprès d'un Patron de barque par ses instances & ses prieres, il l'assura si positivement que la Sainte Vierge les protégeroit & qu'il ne leur arriveroit aucun mal, que le bon homme se laissa

vaincre, & consentit à le passer. On étoit encore loin de l'Isle, lorsqu'on apperçut deux Corsaires Guernesiens qui venoient à toutes voiles vers la barque. La consternation s'empara bientôt de tous ceux qui s'y trouvoient ; ils ne pouvoient ajouter foi aux assurances que leur donnoit le Missionnaire, & se regardoient déjà comme entre les mains de l'ennemi. Alors l'homme de Dieu tira l'image de la Sainte Vierge, qu'il portoit toujours sur lui, & se mit à entonner des Cantiques en son honneur; mais, comme personne ne lui répondoit, tant on étoit saisi de crainte, il engagea tous les passagers à réciter avec lui le chapelet. Quand il fut fini, le Missionnaire s'écria; *Ne craignez rien, la Sainte Vierge nous a exaucés; nous sommes hors de danger.* Cependant les Corsaires étoient déjà à portée de canon, & la prise paroissoit inévitable. Tout le monde se croyoit perdu. *Non, mes chers amis*, leur dit le Missionnaire, *ayez de la foi, vous n'avez rien à craindre.* Au même instant les vents changerent, & il s'éleva un fort brouillard. On perdit de vue les vaisseaux, & peu après on se trouva près du rivage de l'Isle-Dieu. AN. 171

*Sa Miss[ion] dans ce Isle.*

L'arrivée du Missionnaire répandit une joie générale dans l'Isle. Le courage avec lequel il s'étoit exposé à un péril évident pour y venir annoncer les paroles de salut ; & la protection marquée qu'il venoit d'éprouver dans son passage de la part de

N. 1712. la très-sainte Vierge, le firent regarder des habitans comme un homme extraordinaire que le Ciel leur envoyoit dans sa miséricorde. Le Clergé & le peuple furent le recevoir sur le rivage. Le Curé sur-tout, M. Pierre Heron, très-digne Pasteur, qui avoit ardemment desiré cette Mission, & qui mourut peu d'années après en odeur de sainteté, en témoigna une joie extrême. Il n'y eut que le Gouverneur, qui ne prit point part à la joie commune. Il traversa même au commencement les Missionnaires, &, quoique dans la suite il se laissât gagner par leur patience & leur douceur, & leur donnât même quelques marques de bienveillance, il ne profita point, pour son salut, de la grace que le Seigneur lui faisoit, comme à tous les autres. Heureusement son exemple n'eut point d'imitateurs. De deux mille habitans, que contient l'Isle, il n'y en eut point qui ne retirât de grands fruits de la Mission, & dans les deux mois, qu'elle dura, l'homme Apostolique eut lieu d'admirer la sainte avidité, avec laquelle ils recevoient tous la parole de Dieu, & l'ardeur & la docilité qu'ils avoient à mettre en pratique ce qui leur étoit enseigné. La premiere preuve, qu'il en donnerent, fut le soin qu'ils eurent des pauvres. Le Missionnaire, après avoir exalté le mérite des œuvres de miséricorde, leur avoit déclaré que c'étoit son usage, dans les Missions qu'il donnoit,

re les pauvres de l'endroit fussent nour- An. 1
s pendant ce temps-là, afin, qu'ils pus-
nt profiter aussi des instructions, & que
t acte de charité attirât la bénédiction
ciel sur ceux qui le faisoient. Aussi-
t il fut réglé qu'on pourvoiroit à la
bsistance des pauvres, & qu'il y auroit
ur eux tous les jours, une marmite,
nt que dureroit la Mission. Chacun y
ntribuoit de son mieux. Des Dames
des Demoiselles apprêtoient & ré-
oient elles-mêmes les repas. Les pau-
es se rendoient à l'heure marquée, on
ur faisoit une lecture, & après le repas
Missionnaire leur faisoit une instruction
thétique sur la maniere dont ils devoient
nctifier leur état, ou sur quelqu'un des
voirs les plus essentiels de la Religion.
s paroles faisoient sur eux les plus vives
pressions, & ils se retiroient aussi pé-
trés de ses discours, que touchés de
charité.

Pour perpétuer les fruits de cette Mis-
n, M. de Montfort établit la récita-
n du Rosaire dans trois chapelles dif-
entes & situées en différens endroits
l'Isle. Il fit aussi planter une croix,
une élévation qui se trouva entre la
e & le port. Ce lieu étoit couvert
pierres, & il y en avoit une entr'au-
, d'une grosseur énorme, & que plu-
rs hommes ensemble ne pouvoient re-
er. On dit que le Missionnaire l'ayant
, ne fit qu'y mettre la main, & qu'il

An. 1712. qu'il avoit vu plus d'une soixantaine de personnes, laisser à la chapelle leurs potences, comme des choses, qui leur étoient devenues inutiles, ayant été subitement guéries en cet endroit.

*Mission de Salertaine. Elle commence avec de très-grandes oppositiõs.*

La Mission de Salertaine commença le soir du même jour que se fit la bénédiction de la chapelle de Notre-Dame de la Victoire, mais ce ne fut pas sans de très grandes difficultés. Jamais on ne vit se vérifier davantage ce que l'homme Apostolique avoit coutume de dire, que lorsqu'il étoit question d'aller faire Mission dans quelque lieu, *il sembloit que les démons prissent les devants pour la traverser ou la faire manquer ; mais que lorsqu'il y avoit pu mettre le pied, il étoit le plus fort, & que Jesus & Marie, & l'Archange saint Michel les obligeoient alors à lui céder le champ de bataille, à se taire ou du moins à ne l'attaquer que de loin.* Le Curé de Salertaine avoit été trouver le Missionnaire, lorsqu'il étoit encore dans l'Isle-Dieu, il l'étoit encore venu voir depuis qu'il étoit à la Garnache, & ils étoient convenus ensemble de la maniere dont la Mission devoit commencer. M. le Curé de la Garnache, à la tête de ses paroissiens, promit de conduire en procession le Missionnaire à Salertaine, & le Curé de Salertaine devoit venir au devant de lui à mi-chemin, pareillement en procession. En conséquence, celui-ci, à la Grand'Messe, le jour même de l'As-

ension, déclara à ses paroissiens que AN. 1712.
e jour-là même, après Vêpres, il les conduiroit en procession, au devant du Missionnaire. Le démon avoit tellement indisposé les esprits de presque tous les habitans contre la Mission & le Missionnaire, que cette nouvelle fut très-mal reçue. Tout ce qu'il y avoit de plus considérable à Salertaine refusa de suivre son Curé, desorte que celui-ci n'avoit à sa suite qu'une poignée de personnes, tandis que celui de la Garnache étoit suivi du plus grand nombre de ses paroissiens. Les mécontens ne s'arrêterent pas là, à peine le Curé de Salertaine fut-il sorti de son Eglise, qu'ils en firent fermer les portes & forcerent le sacristain de porter les clefs chez un homme qui leur étoit dévoué. Cela n'empêcha pas les deux processions réunies de s'acheminer vers Salertaine. M. de Montfort, qui apprit que les portes de l'Eglise étoient fermées, s'arrêta au pied d'une croix, au milieu du bourg, & là fit une exhortation, & les adieux les plus touchans au Curé de la Garnache & à ses paroissiens, qui fondoient en larmes. Cependant la plûpart des habitans de Salertaine insultoient par des huées le Missionnaire; les uns jouoient à divers jeux, d'autres étoient à leurs fenêtres, pour se moquer du Prédicateur, & il y en eut même qui eurent l'audace de lui jeter des pierres, & tous étoient dans l'attente pour voir ce qu'il feroit, vu que l'Eglise

An. 1712. étoit fermée. Mais, au grand étonnement de tout le monde, lorsqu'il finissoit son discours, les portes de l'Eglise s'ouvrirent tout-à-coup, sans qu'on put découvrir comment cela s'étoit fait. Le Curé de Salertaine y entra alors. Celui de la Garnache retourna chez lui avec ceux de sa paroisse. Pour M. de Montfort, après avoir pris quelques informations, il se fit conduire chez un riche Bourgeois, qui s'étoit toujours opposé fortement à ce qu'on fit la Mission. Il avoit fait porter avec lui de l'eau bénite. Il aspersa la salle d'entrée où étoit le Maître de la maison, avec sa nombreuse famille, fort étonné d'une pareille cérémonie. Puis, ayant posé son Crucifix, & une statue de la sainte Vierge sur le rebord de la cheminée, il se prosterna, fit sa priere, & s'étant ensuite relevé, il dit au Pere de famille: *hé bien! Monsieur, vous croyez que je viens ici de moi-même; non, c'est Jesus & Marie, qui m'y envoyent. Je suis leur Ambassadeur. Ne voulez-vous pas bien me recevoir de leur part? Le Monsieur répondit, oui volontiers, soyez le bien venu! Eh, bien*, repliqua le Missionnaire, *venez donc avec moi à l'Eglise. Tout-à-l'heure*, répondit celui-ci, & à l'instant-même il suivit le Missionnaire, accompagné de toute sa famille. Ils entrerent dans l'Eglise, & M. de Montfort étant monté en Chaire, annonça l'exercice de sa Mission. Ce premier succès étoit un heureux présage de

ıx qui devoient suivre. Par un mira- An. 1711
évident de la divine Providence,
x chez qui il étoit entré, comme un
neau parmi des Loups, furent tout-à-
ıp à sa voix changés eux-mêmes en
neaux, & il n'eut plus qu'à se louer
leur douceur & de leur docilité.

Le lendemain, dès le premier Sermon, Succès de
glise fut remplie de monde, & tous se cette Mis
irerent fondant en larmes. Jamais Mis- sion.
n n'avoit commencé avec tant d'op-
sition, & jamais peut-être aucune ne
ocura tant de consolation au Missionnai-
Il est vrai que ses travaux y furent
croyables. Salertaine, ainsi que le Pas-
ır lui-même le lui avoit dépeint, étoit
ant aux mœurs dans le plus déplora-
état. Les haines & les inimitiés invé-
ées, les calomnies, les vengeances,
querelles, les dissensions, les procès,
yvrogneries, & d'autres désordres
n moins scandaleux, y regnoient ou-
rtement. Mais le Missionnaire, usant
cet empire que la grace lui donnoit
les cœurs, fit en peu de temps dispa-
ître tous ces désordres, & Salertaine
vint tout à la fois l'asile de la paix &
la vertu. On le choisit pour être l'ar-
:re de tous les différends. Ange de paix,
passoit chaque jour une heure entiere
souvent deux à terminer les procès. Il
accommoda plus de cinquante, & mé-
gea plus de cent réconciliations. Il y
t des restitutions de toute espece, &

An. 1712. & plusieurs même de considérables, & la multitude prodigieuse de conversions, qui s'opéra par son ministere, & dans lesquelles il y en eut qu'on pouvoit regarder comme des miracles de la grace, firent voir évidemment ce que peut un seul homme animé de l'esprit de Dieu.

*Conduite particuliere du Missionnaire.* La vie du Missionnaire contribuoit à donner beaucoup d'efficacité à ses paroles. On savoit à Salertaine, que, dans la maison où il logeoit, il avoit fait choix du réduit le plus pauvre & le plus incommode; qu'un peu de paille lui servoit de lit, & une pierre de chevet. Que son sommeil n'étoit que de trois heures, & qu'il l'interrompoit encore par de sanglantes disciplines. Avec cela, on le voyoit prêcher tous les jours deux Sermons, & faire une Conférence d'une heure, sans parler ni de ses catéchismes, ni de ses entretiens particuliers, ni du temps qu'il passoit au Confessional. Au milieu de tous ces emplois, & de beaucoup d'autres occupations nécessaires, mais bien capables de le distraire, il avoit l'air d'être aussi recueilli, aussi uni à Dieu, que s'il eût été dans le repos de l'oraison. Une pareille conduite ne pouvoit que donner aux peuples la plus haute idée de sa sainteté, & il leur étoit difficile de se défendre d'obéir aux leçons d'un homme, qui pratiquoit lui-même des choses infiniment plus rudes, que celles qu'il exigeoit d'autrui.

M. de Montfort, toujours attentif à ce

qui pouvoit étendre le culte de Marie, n'oublia pas de laisser à Salertaine un monument de sa tendre dévotion pour elle. Dès le premier jour qu'il étoit entré dans l'Eglise de cette paroisse, il y avoit remarqué une ancienne chapelle, qui étoit alors comme abandonnée, & dans un état qui ne permettoit pas qu'on y célébrât les saints Mysteres. Ayant demandé à M. l'Evêque de Luçon & ayant obtenu de lui la permission d'y ériger un Autel à l'honneur de la très-Sainte Vierge, sous le nom de *Notre-Dame de bon Secours*, il le fit incontinent dresser, & parer avec beaucoup de décence, desorte qu'on y put dire la sainte Messe. Et depuis ce temps-là, la chapelle a été très-fréquentée, & plusieurs personnes ont assuré y avoir reçu des graces très-particulieres.

*An. 1712.*

*Chapelle de N. D. de bon secours.*

Le Missionnaire, du consentement des habitans de Salertaine, qui ne pouvoient rien lui refuser, forma aussi un beau Calvaire, près du Bourg, dans un endroit élevé, où il y avoit eu autrefois un Cimetiere. Sur le sommet, il tira un cercle de dix ou douze toises de circonférence. Au bas, dans l'enceinte du cercle, étoit une chambre ronde qu'on avoit nommé le Sépulchre, où l'on devoit placer les différentes statues des Saints qui assisterent à la sépulture du Sauveur. Au-dessus, on avoit construit une chapelle voûtée, qui pouvoit contenir environ trente personnes. Dans cette chapelle, étoit un Autel,

*Le Missionnaire fait bâtir à Salertaine un beau Calvaire.*

M. 1712. & sur l'Autel une statue de l'Archange saint Michel. Au bout on avoit pratiqué une lanterne, faite de pierre de taille & bien vitrée, dans laquelle on mettoit une lampe, ou un flambeau. Ce fut au-dessus de cette chapelle, mais un peu derriere, qu'on plaça la Croix de la Mission, sur laquelle il y avoit un Christ, très-bien sculpté. Les trois branches de la Croix soutenoient un Rosaire, & à côté étoient les Croix du bon & du mauvais Larron. Il y avoit autour un petit espace pour se promener. Il étoit carrelé & un peu en pente pour faciliter l'écoulement de l'eau. On l'entoura d'une balustrade. Tout ce petit ouvrage représentoit comme la figure d'un globle. Le Missionnaire fit faire au bas un petit mur à hauteur d'appui, qui renfermoit une lisiere de terre, pour y cultiver des fleurs; & depuis ce bas jusqu'à la chapelle il fit construire un escalier tournant, de pierre de taille, où trois personnes pouvoient monter de front. M. de Montfort, avec la permission de l'Evêque, bénit le Calvaire & la chapelle; & cette bénédiction se fit avec la plus grande solemnité. Il voulut que tous ceux qui formoient la procession, eussent à la main une petite Croix, & leurs engagemens de baptême imprimés sur vélin, & signés de leur main ou de la sienne. Quand tout fut en ordre & prêt à marcher, le Missionnaire témoigna qu'il desiroit, que, pour marquer davantage leur respect pour la

Croix, les hommes & les garçons fussent AN. 1712.
nuds pieds au Calvaire. Il leur dit que chacun d'eux n'avoit qu'à laisser sa chaussure vis-à vis de l'endroit où il étoit, & il leur promit qu'ils la retrouveroient tous à leur retour. Il fut aussitôt obéi. Prêtres, Gentils-Hommes, Bourgeois, gens du commun, tous se déchausserent indistinctement, & placerent leurs bas & leurs souliers, comme il l'avoit dit, & ce qu'il y a de singulier & ce qui marque l'ordre admirable qu'il savoit faire observer dans ces sortes de cérémonies, il n'y eut personne dans cette vaste multitude de monde, qui ne trouvât, au retour, sa chaussure, au même endroit où il l'avoit laissée. Le lendemain, M. de Montfort dit la Messe à la chapelle du Calvaire; & dès-lors, les Prêtres des environs y vinrent de temps-en-temps dire la leur.

*Affronts qu'il reçoit.*

La Mission étoit alors sur sa fin, & le Seigneur y avoit tellement répandu ses bénédictions sur les travaux de l'Ouvrier évangélique, que tout avoit réussi selon ses desirs. Il ne songeoit plus qu'à en faire la clôture par une Procession générale, selon sa coutume, lorsque son zele lui attira une insulte que bien d'autres auroient regardée comme un affront des plus difficiles à supporter. Une Demoiselle de de la premiere qualité, vint en ce temps-là à l'Eglise, & s'y comporta d'une maniere très-peu conforme à la sainteté du lieu. Le Missionnaire, qui dans ces sortes

1712, ayant fait sa priere dans le cimetiere devant une image de Notre-Dame, il poursuivit son chemin jusqu'aux halles, & là dans le Sermon qu'il fit au peuple, il exhorta ceux de Challons, qui n'avoient point fait la Mission à Salertaine, de venir la faire à S. Christophle. Pendant qu'il prêchoit, des marchands, qui passoient pour aller à une foire qui se tenoit aux environs, se dirent à haute voix, les uns aux autres, *c'est le fol de Montfort qui est là.* Ces paroles piquerent vivement le peuple, qui écoutoit attentivement le Missionnaire, & l'insolence des passans ne seroit pas restée impunie, si M. de Montfort n'eut tout-à-coup arrêté l'impétuosité d'un zele mal reglé en faisant entonner le cantique qui commence par ces mots : *Dieu soit béni, Dieu soit béni.* Ce ne fut pas là la seule insulte qu'on lui fit sur la route, il semble que l'esprit de malice, outré de la bonne œuvre qu'il alloit faire, cherchoit du moins à le molester par toutes sortes de contretemps. L'homme de Dieu, en sortant de Challons, dit à ceux qui l'environnoient, qu'il seroit encore attaqué sur le chemin. La prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Lorsqu'il arrivoit à S. Christophle, un homme, on ne sait par quel motif, vint à lui, &, en présence de tout le monde, lui donna un soufflet. On vouloit s'en saisir; le Missionnaire ne le permit pas, en disant, *qu'il seroit bientôt à lui.* Cet homme en effet se convertit sincere-

ment

ment, & pénétré de douleur & de honte pour la faute qu'il avoit commise, il vint tout en larmes se jeter aux pieds du saint Prêtre & lui confesser ses péchés. An. 1711

*M. de Montfort prédit à un homme les malheurs qui doivent lui arriver.*

Les biens qui se firent à S. Christophle répondirent parfaitement à un zele & une patience si héroïque. M. de Montfort y fit, comme par-tout ailleurs, des conversions sans nombre; il y réconcilia des ennemis, y accommoda un grand nombre de procès, & y établit une confrerie du Rosaire, qui y subsiste encore avec beaucoup d'édification. Mais, outre ces prodiges de graces, qui l'accompagnoient par-tout, le Seigneur voulut qu'il en fit d'autres, qui manifesterent l'esprit prophétique, dont il étoit doué, & le grand crédit qu'il avoit auprès de Dieu. Il y avoit à S. Christophle un homme nommé Tangaran. Sa femme s'appelloit Jeanne des Combes. Ils avoient en peu de temps amassé des biens assez considérables, mais d'une maniere, qui avoit fort scandalisé les gens du bourg. Tangaran ayant été touché aux exercices de la Mission, vint consulter M. de Montfort sur quelques contrats, que tout le monde lui disoit être usuraires. Ils l'étoient en effet, & le Missionnaire exigea, pour réparer le scandale, qu'il les brûleroit en présence de témoins. Cet homme y consentit. En conséquence, l'homme de Dieu se rendit un jour chez lui accompagné de plusieurs personnes, & somma

An. 1712. cet homme de tenir sa parole, & de jetter au feu ces mauvais contrats. Celui-ci étoit sur le point de le faire, quand sa femme l'en empêcha, en disant qu'il n'étoit pas nécessaire de les brûler, & qu'ils n'étoient pas gens à en faire mauvais usage. L'homme Apostolique eut beau lui représenter qu'il ne devoit pas être arrêté par la voix d'une femme, dans une affaire où il s'agissoit du salut de son ame : ses représentations & ses prieres furent inutiles. Sa femme même y répondit par des railleries, peu convenables, qui déplurent si fort au serviteur de Dieu, que se tournant vers le mari, il lui dit, dans le mouvement d'une sainte colere ; *Vous êtes attachés aux biens de la terre ; vous méprisez ceux du Ciel ; vos enfans ne réussiront point, ils ne laisseront point de posterité, & vous serez misérables. Vous n'aurez pas même de quoi payer votre enterrement. Oh*, répliqua la femme d'un ton moqueur ; *il nous restera au moins trente sous pour payer le son des cloches.... Et moi*, reprit le Missionnaire, *je vous dis que vous ne serez pas honorés du son des cloches à votre enterrement*. Tout cela s'est vérifié de point en point. Ces gens avoient deux enfans, un garçon & une fille. L'un & l'autre ont été mariés, mais ils n'ont point de postérité, & vivent dans une grande indigence, ayant plus de dettes qu'ils n'ont de biens. Le pere & la mere ont aussi vécu dans la misere, & n'ont point été honorés du

ſon des cloches à leur enterrement, tous deux étant morts le Jeudi ſaint, & ayant été enterrés le Vendredi ſaint, jour auquel on ne ſonne point les cloches, la mere le 7 Avril en 1730, & le pere le 3 Avril 1738. Tous ces faits ont été atteſtés par écrit par le Curé, le Seigneur & tous les principaux habitans de Saint Chriſtophle. AN. 1712.

Le trait ſuivant n'eſt pas moins atteſté, & M. Beſnard, ſucceſſeur de M. Montfort, dont nous avons parlé, dans une Miſſion qu'il fit à Chalans en 1763, l'apprit des perſonnes même à qui la choſe étoit arrivée. Jean Cantin, Sacriſtain de l'Egliſe de Saint Chriſtophle, étoit un homme ſimple & craignant Dieu. Sa famille étoit nombreuſe & pauvre. Le ſerviteur de Dieu alloit quelquefois chez lui pour lui dire quelques paroles d'édification. Un jour ayant trouvé une des filles de Jean Cantin, occupée à boulanger, il lui demanda, ſi, avant de ſe mettre au travail, elle avoit bien ſoin de l'offrir à Dieu. La fille lui dit avec ſimplicité qu'elle le faiſoit quelquefois, mais qu'il lui arrivoit ſouvent d'y manquer. *N'y manquez jamais*, dit le Miſſionnaire, & auſſitôt, comme pour ajouter l'exemple aux leçons, il ſe mit à genoux près de la huche, fit ſa priere, & la bénit en faiſant deſſus un ſigne de croix ; après quoi, il s'en alla. Quand la pâte fut ſuffiſamment pétrie, la mere dit à ſa fille de la lui apporter,

*Il multiplie de la farine.*

AN. 1712. afin qu'elle l'arrangeât en pains, & quand elle en eut à-peu-près rempli le four, elle demanda s'il en restoit encore. *Vous n'êtes pas encore au bout*, répondit la fille; *il en reste encore plus d'une fois autant.* Cette réponse surprit extrêmement la mere, qui crut que sa fille ne disoit cela qu'en badinant. Cependant la chose étoit véritable. Il se trouva assez de pâte, pour fournir encore deux fournées entieres, quoiqu'on n'en eût pas mis plus qu'à l'ordinaire, & que même la huche ne pût contenir de farine, que pour une fournée. Ce qui fut regardé comme un effet miraculeux de la priere & de la bénédiction de M. de Montfort. En reconnoissance, le pere porta un des pains à la maison, où logeoient les Missionnaires, & ce que lui dit alors le serviteur de Dieu fut bien propre à le confirmer dans la pensée qu'il avoit déja. *Hé bien, Maître Cantin*, lui dit-il, *vous apportez donc à la Providence : c'est ainsi qu'il faut faire. Donnez & on vous donnera ; puisque Dieu est si libéral envers vous, il faut que vous le soyez envers les pauvres.*

*Prédiction de M. de Montfort au sujet de la Croix qu'il plante à Saint Christophle.*

Nous ne parlerons pas de plusieurs autres choses de ce genre que l'on rapporte être arrivées au Missionnaire dans le cours de cette Mission, quelque bien attestées qu'elles soient ; mais nous ne pouvons nous défendre de rapporter à sa gloire, ou plutôt à la gloire de l'esprit de vérité, qui dévoile, comme il lui plaît, l'avenir aux yeux de ses serviteurs, une

prophétie qu'il fit au plantement de la Croix dans cette paroisse de Saint Christophle & qui fut vérifiée bien des années après. On craignoit que cette Croix ne put pas subsister, & que, comme elle étoit foible, elle ne fut renversée par les vents. M. de Montfort à la fin de l'exhortation qu'il fit au peuple à cette occasion. dissipa cette crainte. *Ne craignez point*, dit-il, *que cette Croix tombe. Elle subsistera jusqu'à ce qu'il se fasse une autre Mission dans cette Paroisse. Alors elle tombera pour faire place à une autre qu'on plantera au même lieu.* La Croix subsista en effet jusqu'en 1735, que des Peres de la Mission vinrent donner une Mission à Saint Christophle. Comme on délibéroit sur le lieu que l'on choisiroit pour y placer la nouvelle Croix, qu'on devoit planter, parce qu'on ne vouloit pas toucher à l'ancienne, par respect pour la mémoire de M. de Montfort, un tourbillon de vent, s'étant élevé tout-à-coup, renversa celle-ci. On se rappella la prédiction du Missionnaire, & la nouvelle Croix, comme il l'avoit dit, fut mise à la place de l'ancienne.

An. 17

Cette prédiction, dans les circonstances, fut d'autant plus remarquable, & les craintes des habitans de Saint Christophle sembloient d'autant mieux fondées, qu'on venoit d'apprendre tout récemment le renversement de la Croix & du Calvaire de Salertaine, dont les fondations étoient sans comparaison plus solides, & avoient

*Destruc de celle Salerta*

1712. été faites avec plus de soins & à plus grands frais. Il est vrai, qu'il fut occasionné, non par des causes naturelles, mais par la malice des hommes. On soupçonna cette Dame, qui avoit publiquement insulté le Missionnaire, d'y avoir eu beaucoup de part. Quoiqu'il en soit, les ennemis de l'homme de Dieu, qui savoient qu'on ne pouvoit l'affliger plus sensiblement qu'en détruisant les trophées qu'il érigeoit à Jesus crucifié, résolurent de détruire celui-ci, & ils s'y prirent à-peu-près de la maniere, qui avoit si bien réussi à l'égard du Calvaire de Pont-Château. Le mensonge & la calomnie ne coûtent rien à ceux qui suivent le pere du mensonge & quand il s'agit de ses intérêts. Ils écrivirent donc au Gouverneur de la province, en lui peignant le Calvaire de Salertaine, comme une forteresse, où l'ennemi pourroit se cantonner en cas de descente ; à cause de la proximité des côtes. Ils lui représenterent que c'étoit une entreprise inconsidérée d'un Missionnaire, qu'il ne devoit pas souffrir, & que ce qui étoit arrivé à Pont-Château, marquoit bien quelles étoient là-dessus les intentions de Sa Majesté. Le Gouverneur les crut sur leur parole, & dépêcha une cinquantaine de Canoniers, munis de toute espece d'instrumens pour détruire la prétendue forteresse. Il ne falloit pas, à beaucoup près, tant de monde, ni tant d'instrumens. Les soldats, arrivés à Salertaine, virent qu'il

ne s'agissoit que d'un petit Oratoire, où un Prêtre disoit actuellement la Messe; mais, comme l'obéissance militaire ne raisonne point, ils exécuterent sur le champ l'ordre qu'on leur avoit donné, & en moins de deux heures tout l'ouvrage du Missionnaire fut démoli. Ce fut apparemment pour consoler son serviteur de la peine que cet événement lui devoit causer, que le Seigneur lui fit connoître ce qui regardoit la Croix qu'il plantoit à Saint Christophle. — AN. 1712.

Cette Mission fut la derniere de celles que M. de Montfort fit alors dans le Diocèse de Luçon; mais, avant d'en sortir, il fut encore à la Garnache, pour y faire faire l'exercice de la préparation à la mort à plusieurs personnes. La maniere dont cet exercice se faisoit mérite d'être rapportée. Il duroit trois jours. Le Missionnaire faisoit chaque jour deux Sermons & une Conférence. Dans les Sermons, il représentoit d'une maniere vive, pathétique & détaillée, les principales verités qui regardent la mort; & ces vérités, il les réduisoit ensuite à sept, pour servir d'entretien les différens jours de la semaine de la maniere suivante; le Dimanche, premiere vérité; *Il faut mourir.* Le Lundi, seconde vérité; *la mort est proche.* Le Mardi, troisieme vérité; *la mort est trompeuse.* Le Mercredi, quatrieme vérité; *la mort est terrible.* Le Jeudi, cinquieme vérité; *la mort des pécheurs est à craindre*; — *Exercice de préparation à la mort.*

An. 1712. Le Vendredi, sixieme vérité; *la mort des justes est à desirer.* Le Samedi, septieme vérité; *la mort est semblable à la vie.* . . . . . Dans la Conférence, il avoit principalement pour but d'instruire ses auditeurs sur la maniere dont on peut s'assurer d'une bonne mort, & dont il faut se comporter aux approches de la mort. Un Ecclésiastique lui faisoit sur cet important sujet les questions les plus nécessaires, & par là lui donnoit lieu d'expliquer tout ce qu'il convient à un Chrétien d'en savoir. Les deux premiers jours étoient aussi destinés à faire des confessions, comme pour mourir, & le troisieme, on communioit, comme si c'eut été pour la derniere fois. Le soir de ce jour, pour imprimer davantage tout ce qu'il avoit inculqué, en le rendant plus sensible, le serviteur de Dieu, représentoit en lui-même un homme à l'article de la mort. Il étoit assis sur un fauteuil; auprès de lui étoient deux Ecclésiastiques, qui faisoient l'office, l'un du bon Ange, l'autre de l'esprit tentateur. Le moribond, le Crucifix à la main, le colloit souvent sur ses levres & contre son cœur; il jetoit des regards pleins de confiance vers le Ciel, demandant miséricorde; il écoutoit avec attention toutes les inspirations du bon Ange, & rejetoit avec indignation les suggestions du mauvais, auxquelles il opposoit sur-tout des Actes de foi, d'espérance & de charité. Tout cela se faisoit d'une maniere si natu-

relle & si touchante, qu'il laissoit les plus vives impressions dans l'esprit des auditeurs, & chacun se retiroit en silence, & se frappant la poitrine, résolu de mener une vie sainte, afin d'obtenir une sainte mort. An. 171

Après cet exercice, M. de Montfort retourna à la Rochelle, où la gloire de Dieu l'appelloit. Ce fut une grande consolation pour lui de voir que le temps n'avoit point détruit les heureux effets, que les Missions, qu'il avoit faites dans le cours de l'année précédente, avoient produits dans cette ville; & que la plupart de ceux que ses discours avoient convertis persévéroient avec courage dans leurs saintes dispositions, & faisoient de dignes fruits de pénitence. Pour entretenir & fortifier en eux ces bons sentimens, il ne consentit à donner la Retraite que lui demandoient les Hospitalieres, qu'à condition qu'elle seroit générale, & que tout le monde en pourroit profiter. Dès qu'on le sut dans la ville, on s'empressa de toutes parts pour venir entendre un homme, dont les paroles avoient été pour un si grand nombre, des paroles de salut & de vie. Le concours de ceux qui vinrent à cette Retraite fut prodigieux, & les fruits qu'elle opéra répondirent parfaitement aux desirs du zélé Missionnaire, & à l'ardeur que les peuples montroient pour profiter de ses leçons. Les Hospitalieres en ressentirent les premieres les heureux

*Rétra générale que don M. de Montfo à l'Hôpi de la R chelle.*

N. 1712. effets. Outre les Sermons qu'il faiſoit en public, & qui s'adreſſoient à toutes ſortes de perſonnes, il leur faiſoit en particulier des entretiens ſur la perfection, ſur les devoirs & ſur l'excellence de leur état d'Hoſpitalieres, qui réveillerent parmi elles l'eſprit de ferveur, & les animerent de nouveau à la pratique des plus héroïques vertus. Rien de plus édifiant & de plus beau que l'ordre qu'il mit dans cette communauté nombreuſe. Rien de plus admirable que l'union des cœurs qu'il y fit regner. S'oubliant elles-mêmes & tous leurs petits intérêts, elles ne ſongeoient plus qu'à faire regner en elles Jeſus-Chriſt, & à le ſervir de leur mieux dans la perſonne des pauvres. Ceux-ci étoient trop chers au Miſſionnaire, pour ne pas avoir une part très-particuliere à ſes ſoins. C'étoit auprès d'eux qu'il paſſoit ſes plus doux momens, & ſes exhortations faiſoient ſur eux la plus vive & la plus ſalutaire impreſſion. Quant à ceux que les Miſſions précédentes avoient ramenés à Dieu, cette Retraite les remplit d'une nouvelle force, & les engagea à le ſervir d'une maniere encore plus parfaite. A parler en général, il n'y eut perſonne, de ceux qui furent fidelles à en faire les exercices, qui n'en retirât de très-grands fruits. On y vit même des converſions frappantes dans quelques-uns, que la curioſité ou quelqu'autre motif, encore moins louable y avoit conduit. Celle que nous allons rapporter a quelque choſe de bien remarquable.

Dans le temps que M. de Montfort donnoit publiquement à l'Hôpital les exercices de la Retraite, & que toute la ville de la Rochelle parloit de ses prédications, une Demoiselle qui se piquoit d'esprit, & qui d'ailleurs avoit toutes les qualités qui rendent une jeune personne aimable selon le monde, se trouvant dans une partie de plaisir avec quelques Dames & des Officiers, prit de concert avec eux, la résolution d'aller entendre le bon Missionnaire, dans le dessein de s'amuser ensuite à ses dépens, ou même de le distraire, & de le porter à faire quelque déclamation personnelle, qui fourniroit une occasion de blâmer sa conduite & ses manieres. Cette Demoiselle se nommoit Benigne Pagé, & étoit fille d'un Trésorier de France. Habillée comme elle l'étoit, d'une façon tout-à-fait mondaine, & avec des parures très-peu décentes, elle vint à l'Eglise de l'Hôpital, & se plaça en face de la Chaire du Prédicateur. Celui-ci l'apperçut en montant en Chaire, mais il sut contenir son zele Il se contenta de jeter un regard de compassion sur cette personne, qu'il voyoit d'une maniere si peu convenable dans le lieu saint; puis se tournant tout-à-coup vers le Saint Sacrement, il lui adressa une priere fervente, pour lui demander sans doute la conversion de cette ame. Après quoi il commença. Son Sermon fut extrêmement pathétique, & fit fondre tout son audi-

*An. 1712.*

*Conversion éclatante d'une jeune Demoiselle.*

AN. 1712. toire en larmes. Mademoiselle Pagé ne put s'empêcher elle-même d'en verser; mais ce ne fut pas à ces foibles marques de repentir, que se borna l'effet des paroles du Missionnaire. Le Seigneur, qui avoit écouté les desirs fervens de son serviteur, vouloit en faire un modele éclarant de pénitence. Elle resta dans l'Eglise long-temps après le Sermon; sa compagnie eut beau la faire appeller, elle lassa sa patience par ses délais. Quand elle en fut délivrée, elle se fit conduire par la personne qui l'accompagnoit chez le Missionnaire, elle eut avec lui un entretien, qui dura deux heures. Etant ensuite rentrée chez elle, sans parler à personne de son projet, qui demandoit une prompte exécution, elle passa toute la nuit à mettre ordre à ses affaires, & dès le lendemain matin, elle alla se renfermer comme Pensionnaire, chez les Religieuses de Ste. Claire. Elle employa huit jours à faire une confession exacte & détaillée de toute sa vie à M. de Montfort. Lorsqu'elle l'eut finie, elle demanda instamment à être reçue parmi les Religieuses. Après les épreuves ordinaires, cette grace lui fut accordée. Il est incroyable combien elle eut à souffrir de la part du monde & de l'enfer. On mit tout en usage pour la détourner d'un état, auquel Dieu l'avoit appellée d'une maniere si peu attendue. On se porta à tout ce que la passion de colere peut inspirer, contre elle, contre son Di-

recteur, & contre le Monastere, qui l'avoit reçue. On en vint jusqu'à menacer d'y mettre le feu. Mais tous ces efforts & ces menaces furent inutiles; la fervente pénitente, qui s'appella depuis la Sœur Louise, du nom de celui qui avoit été pour elle l'instrument des miséricordes du Seigneur, persévéra constamment dans sa vocation, & pendant plus de trente ans qu'elle a vécu dans la Religion, elle a toujours soutenu cette ferveur qui avoit accompagné son retour vers Dieu. Cette conversion, qui causa tant de peine au monde, fut au contraire un grand sujet de joie & d'édification, pour toutes les ames fideles; l'exemple de Mademoiselle Pagé excita plusieurs jeunes personnes à se retirer du monde & à se donner tout-à-fait à Dieu.

*Maniere dont M. de Montfort dirigeoit les ames.*

On vit alors une infinité de personnes de toutes sortes de conditions venir se mettre sous la conduite spirituelle du S. Missionnaire. Ceux qui tendoient auparavant avec courage à la perfection trouvoient encore beaucoup à apprendre sous un si habile maître, & ceux qui n'avoient pas pris des résolutions si généreuses & si parfaites ne tardoient pas à les prendre sous sa direction. Se confesser seulement une fois à lui, c'étoit déclarer ouvertement que l'on renonçoit aux fausses maximes du monde pour embrasser la sévérité de la morale évangélique. Ce n'est pas qu'il employât beaucoup de temps à

AN. 1712. discourir, il ne parloit aux ames, que suivant le besoin qu'elles en avoient. Mais un court entretien, une seule parole sortie de sa bouche suffisoit pour opérer de grands changemens dans les ames, tant l'Esprit Saint y donnoit d'efficace & de vertu. Ce n'étoit pas non plus sa coutume, de parler beaucoup des voies extraordinaires de l'oraison, ni des faveurs singulieres que l'ame y reçoit du divin Epoux, quoique personne ne les connut mieux que lui, par sa propre expérience: il s'en faut bien aussi qu'il ressemblât à ceux, qui, en parlant des choses de Dieu, affectent de le faire en termes relevés & d'une maniere obscure & inintelligible au plus grand nombre; ses sentimens sans doute étoient sublimes; comme son esprit & son cœur étoient dans le Ciel, comme il étoit tout pénétré de Jesus-Christ, il parloit le langage de son maître, il portoit tout le monde à la pratique de la perfection, & il eut été peu content d'avoir tiré une ame du bourbier du vice & de la voie de la perdition, s'il ne lui eut appris ce que le renoncement à lui même, ce que la pauvreté volontaire, ce que l'humilité & toutes les autres vertus chrétiennes ont de plus admirable & de plus divin, & s'il ne l'eut pas fait marcher à grands pas dans les routes de la sainteté, les plus épineuses & les plus contraires à la nature. En parlant de ces choses, M. de

Montfort parloit de *l'abondance du cœur*, il ne faisoit que répandre au dehors *les bonnes choses* dont il étoit rempli, comme l'Apôtre, *il sembloit ignorer tout, sinon Jesus-Christ & Jesus-Christ crucifié*; mais aussi, comme lui il savoit parler magnifiquement des excellences de la croix, & faire goûter aux autres cette sainte folie, dont il se glorifioit, & qu'il préféroit à toute la sagesse du siecle. C'est pourquoi il institua en divers lieux, de l'agrément des Evêques, tant d'associations à l'honneur de la croix, sous les noms divers d'Amis de la Croix, de Confreres de la Croix, de Sœurs de la Croix. Celle qu'il forma sous ce titre dans la paroisse de saint Nicolas à la Rochelle, vers le temps dont nous parlons, fut une des principales. Elle subsiste encore dans toute la ferveur que son saint Instituteur avoit su lui inspirer, & fait l'édification de tout le pays, graces aux réglemens pleins de sa sagesse, qu'il lui avoit donnés. Le souverain Pontife l'a favorisée de plusieurs indulgences. An. 1712.

Telles furent les principales occupations du saint Prêtre dans le séjour qu'il fit à la Rochelle. Plusieurs personnes de piété, pour l'y retenir, lui avoient procuré un petit logement dans la paroisse de Saint Eloy, qui devoit être à son usage jusqu'à sa mort. Elles auroient voulu le meubler d'une maniere commode, mais il aimoit trop la pauvreté pour y donner la plus légere atteinte: il n'y voulut rien *Hermitage de saint Eloy.*

An. 1712. souffrir, que ce qui étoit absolument nécessaire, & cela, joint à la grande solitude qu'il pratiquoit, fit nommer cette petite maison tant qu'il y vécut, *l'hermitage de Saint Eloy*. C'étoit là qu'il vaquoit plus à loisir aux exercices de la vie contemplative, & qu'il se dédommageoit dans le repos de l'oraison, des soins multipliés dans lesquels sa charité compatissante l'avoit engagé pour le service du prochain. Ce fut dans cet endroit, qu'il venoit depuis se retirer pour quelques jours, lorsqu'il y avoit quelque intervalle entre ses Missions, & que la proximité de la Rochelle lui permettoit de le faire. Mais quelque attrayant que ce lieu fut pour lui, il se détermina à le quitter, lorsque l'arriere saison & le mauvais temps, ayant mis fin aux principaux travaux de la campagne, il crut pouvoir y annoncer encore avec fruit la parole de Dieu.

*Missions qu'il fait à la campagne.* Le succès surpassa ses espérances. La haute réputation du Missionnaire, mille traits de vertu héroïque qu'on en publioit, & les conversions éclatantes, qu'il avoit faites, avoient parfaitement bien préparé les esprits pour recevoir ses instructions. Dès qu'on savoit qu'il donnoit la Mission dans quelque paroisse, on y accouroit en foule de toutes parts. Les villages étoient désertés, à peine y restoit-il quelques enfans pour garder les bestiaux. C'étoit dans les chemins un concours étonnant de personnes, qui al-

ient aux exercices de la Mission, ou An. 1712.
ui en revenoient. Lorsqu'on ne pouvoit
is assister à tous les exercices, on se
oyoit heureux d'assister au moins à quel-
ues-uns, & pour avoir ce bonheur, on
omptoit pour rien de passer à jeun les
urnées entieres. La pluye, le froid, le
auvais temps n'étoient pas capables de
llentir la ferveur des peuples. Les Egli-
s étoient d'ordinaire trop petites pour
s contenir. Une grande partie des au-
teurs étoit obligée de se tenir au de-
ors, & cependant n'étoit pas tout-à fait
ivé du fruit des Sermons du Mission-
aire par les efforts qu'il faisoit pour se
ire entendre, & ceux mêmes qui ne
entendoient pas, touchés des marques
e repentir & de douleur, que donnoient
s autres assistans, méloient quelquefois
urs larmes à celles qu'ils leur voyoient
épandre. Souvent aussi, le Missionnaire
oit comme contraint de prêcher au
rand air, pour satisfaire la multitude,
suivant les circonstances; il se tenoit
ors sur quelque élévation, qu'il trouvoit,
u même montoit sur un arbre, pour
re mieux entendu. Ce n'étoit pas seu-
ment les bonnes gens de la campagne
ui marquoient ce grand empressement
our l'entendre, les Gentils-Hommes,
généralement tous ceux qui avoient
uelque habitation dans les endroits, où
prêchoit, ne manquoient pas de s'y ren-
re, & grossissoient le nombre de ses au-

An. 1712. dicteurs. On les voyoit ensuite se confondre parmi toutes sortes de personnes, & attendre quelquefois plusieurs heures pour parvenir à leur rang jusqu'à son tribunal. Les soupirs & les sanglots y interrompoient le plus souvent l'accusation qu'on y faisoit de ses fautes, & une conversion sincere, entiere & persévérante en étoit presque toujours le fruit. La conduite de M. de Montfort étoit à-peu-près la même que dans les Missions, dont on à déjà parlé. Son zele étoit également infatigable. Il y prêchoit avec la même force & la même onction. Il y avoit le même soin des pauvres & de la décoration des Temples. Par-tout il détruisoit les divers abus, qui s'étoient introduis, réconcilioit les esprits divisés, faisoit restituer le bien mal acquis, extirpoit les scandales, faisoit fleurir la piété dans le peuple, & souvent même la réveilloit dans les Pasteurs, & les excitoit plus encore par ses exemples que pas ses discours, à s'acquitter de leurs sublimes fonctions avec un zele qui répondit à leur sublimité. Les moyens dont il se servoit pour produire & perpétuer des effets si salutaires, étoient aussi les mêmes que ceux que nous lui avons vu déjà employer, la fréquentation des Sacremens, des pratiques de piété, des œuvres de miséricorde, de saintes associations, & sur-tout la récitation du saint Rosaire, soit en public, soit en particulier.

Voilà ce qu'on peut dire en général

des Missions que M. de Montfort fit alors à Tayté; Saint Venin, Esnaudes & autres lieux. Il seroit superflu d'en parler en détail. Mais nous ne pouvons passer sous silence un trait arrivé dans le dernier endroit que nous venons de nommer. Il confirmera ce qu'on a déjà dit de l'esprit prophétique du Missionnaire, & sera un nouvel exemple de la maniere, dont Dieu punissoit ceux qui ne recevoient pas ses remontrances avec docilité. Esnaudes est un bourg considérable situé sur le bord de la mer à deux lieues de la Rochelle. La plupart des habitans y vivent de leur pêche, dont ils font un assez gros trafic. M. de Montfort avoit indiqué la veille de Noël, pour le jour où la Croix de la Mission devoit être plantée. Cette cérémonie attira un grand nombre d'étrangers à Esnaudes. Il en vint beaucoup du rivage opposé, comme de Charon, Saint Michel-en-l'Herme & autres endroits; mais il parut bien que plusieurs d'entr'eux n'étoient point venus pour s'édifier, & bien moins encore pour édifier les autres. A peine furent-ils descendus de leurs barques, qu'ils se rendirent chez un nommé *Morcant*, riche Aubergiste, dont la maison étoit sur le port, près du lieu où l'on alloit planter la Croix. Ils avoient avec eux des violons, & se livroient à toutes sortes d'excès, comme si l'esprit de ténébres les eut suscités exprès pour troubler la Mission & pour en empêcher le fruit.

AN. 1712.

*Punition d'un Aubergiste & de toute sa famille.*

An. 1712. Ils poufferent même l'irréligion jufqu'à violer publiquement le précepte de l'abftinence & du jeûne, en fe faifant apporter de la viande. Le Miffionnaire, averti de ce fcandale, crut pouvoir l'arrêter par de charitables avis. Il repréfenta aux prévaricateurs leur devoir. Ceux-ci ne lui répondirent que par des juremens & des imprécations. S'étant alors adreffé au Maître du logis, il le conjura de ne point fouffrir que fa maifon fervît à de tels défordres, mais il en fut traité de la même maniere. Ne fachant que faire, il fe met à genoux & invite ceux qui l'accompagnoient à en faire autant. Sa priere ne fut pas longue. Il fe releve, mais ce fut pour prononcer au malheureux Aubergifte fa fentence: *Va, malheureux*, lui dit-il, *tu périras avec toute ta famille*. Cependant touché du fort de cet homme, le Miffionnaire fit prier pour lui, afin de détourner de deffus fa tête l'effet de fa menace; mais l'arrêt étoit prononcé; & d'ailleurs cet homme, loin de s'en mettre en peine, en faifoit l'objet de fes railleries, & méritoit encore davantage par-là la colere divine. Elle ne tarda pas long-temps à éclater fur lui. Peu de jours après la clôture de la Miffion, il fut tout-à-coup faifi d'un violent tremblement dans tout le corps. Les Médecins ne purent apporter aucun foulagement à ce mal, & il en demeura attaqué jufqu'à la mort, de forte qu'on ne le nommoit plus que *le Tremblant*. Il mourut dans une grande

miſere, après avoir perdu par degrés tout ce qu'il avoit de biens. Sa femme avoit eu part à ſa faute, elle eut part à ſon châtiment. Elle ne lui ſurvécut, que pour être plus long-temps l'objet de l'ignominie publique, à cauſe du malheureux penchant qu'elle avoit pour le vin. Pour leurs enfans, qui ſe trouvoient enveloppés dans dans la menace faite au pere, ils moururent tous jeunes, à la réſerve d'une fille, qui étoit tout-à-fait imbécille, & qu'une de ſes parentes retira chez elle par charité.

An. 1713.

Après avoir achevé la Miſſion d'Eſnaudes, l'homme Apoſtolique ſe retira dans ſa ſolitude de Saint Eloy, pour y vaquer à loiſir aux exercices de la vie intérieure. Une lettre, qu'il écrivit de cet endroit à ſa ſœur, Religieuſe de l'Adoration perpétuelle à Rembervilliers, & qui eſt datée du premier jour de Janvier 1713, fait bien voir qu'il n'étoit pas alors ſans croix, & qu'il avoit toujours bien des ennemis de toute eſpece à combattre, malgré la protection dont M. de Champflour, Evêque de la Rochelle, continuoit toujours à l'honorer. *Dieu prend plaiſir*, lui dit-il, *à nous voir combattre & à nous rendre tous deux victorieux, vous dans le ſecret de la ſolitude, & moi aux yeux de tout le monde. Vos combats ſe paſſent en vous-même, & ſont renfermés dans l'enceinte de vos murailles; les miens éclatent par toute la France, & j'ai en tête toutes les puiſſances de l'enfer, le monde, les amateurs du monde & les ennemis de la vérité,*

*Lettre qu'il écrit à ſa ſœur à Rembervilliers.*

AN. 1713.

*Vous seriez sans doute surprise, si vous saviez le détail des croix, dont le Ciel me favorise, par l'intercession de notre bonne Mere. Remerciez-en notre aimable Jesus, & priez votre sainte Communauté, que je salue, de m'obtenir de Jesus crucifié, la force de porter les croix les plus rudes & les plus pesantes, comme des pailles, & de résister avec un front d'airain aux puissances infernales.*

*Réconciliations insignes qu'il opére dans une de ses Missions.*

Ces paroles nous peignent bien au naturel le Missionnaire. Tous les ennemis de Dieu étoient les siens. Ils ne cessoient point de l'attaquer, & lui de son côté, armé du bouclier de la foi & du glaive de la parole, ne se lassoit point de leur résister & de remporter chaque jour de nouvelles victoires. Celle dont nous allons parler est sans doute une des plus insignes qu'il ait jamais remportée sur l'enfer. Au sortir de son hermitage, il fut appellé dans une paroisse, qui avoit le plus grand besoin de son secours. Jamais le Missionnaire, dans ses courses Apostoliques, n'en avoit encore vu aucune qui fut dans un aussi déplorable état. Le démon de la discorde y regnoit absolument, & le désordre & la confusion y retraçoient la peinture de ce lieu ténébreux d'où la paix & le bon ordre sont tout-à-fait bannis. Les paroissiens n'étoient occupés qu'à se déchirer les uns les autres & à se nuire continuellement. Ce n'étoit de tous côtés que médisances, que calomnies, qu'injures, qu'imprécations. Le Pasteur en étoit un des principaux

objets, & lui-même, loin de chercher à An. 1712.
ramener les esprits par la douceur & la patience, se laissoit aller à des emportemens qui déshonoroient son caractere, & fomentoient le scandale. On l'entendoit même quelquefois maudire publiquement le jour auquel il avoit mis le pied dans la paroisse. Il étoit bien difficile que l'Ange de la paix put faire entendre sa voix au milieu de tant de tumulte, ou du moins que les paroles de salut pussent pénétrer dans des cœurs si mal disposés. En effet, après quelques jours, le Missionnaire s'apperçut que ses discours n'avoient fait aucune impression sur l'esprit de ses auditeurs. Il sentit qu'il falloit avoir recours à de plus fortes armes pour vaincre l'étrange opposition qu'ils apportoient à la grace, & pour arracher à satan une proie qu'il retenoit avec tant d'opiniâtreté. Il redoubla ses jeûnes, ses prieres, ses austérités; il déchira son corps par des disciplines sanglantes, en demandant à grands cris miséricorde pour de misérables pécheurs, qui étoient eux-mêmes insensibles à la grandeur de leurs maux. Il indiqua ensuite un jour, auquel il devoit prêcher sur une matiere très-importante, & pria instamment tout le monde d'assister à ce Sermon. Tout le monde obéit & le Sermon fut sur le pardon des injures. Le zele ardent, dont étoit embrasé le Missionnaire, & la tendre compassion dont il étoit animé, donnerent une force

An. 1713. toute ſinguliere à ſes paroles. Jamais il ne prêcha avec plus de feu ; & jamais auſſi l'Eſprit Saint ne répandit plus viſiblement ſa grace ſur tout ce qu'il diſoit. Tous les cœurs ſe trouverent tout-à-coup changés. Le Curé, ſans attendre la fin du Sermon, ſe leva, &, après avoir déclaré publiquement ſes fautes, demanda humblement pardon à ſes paroiſſiens de ſon peu de charité, & de la conduite ſcandaleuſe qu'il avoit tenue à leur égard. Le Prédicateur ſut profiter d'un exemple ſi touchant, &, reprenant la parole : *hé quoi !* dit-il, *voilà votre Paſteur qui deſire ſe réconcilier avec vous, & qui vous demande pardon ; & vous, mes freres, vous qui avez vomi contre lui mille imprécations, vous héſiteriez à le faire.* Il n'avoit pas encore achevé ce peu de mots, qu'on n'entendit plus que gémiſſemens & que ſanglots dans tout l'auditoire. Tous les habitans de la paroiſſe demandoient à grands cris pardon à leur Paſteur, qui lui-même fondoit en larmes. Il s'agiſſoit encore de réconcilier les paroiſſiens les uns avec les autres ; mais, après ce qu'ils venoient de faire, la choſe n'étoit pas difficile ; au premier ordre qu'en donna le Miſſionnaire, les hommes ſe donnerent mutuellement le baiſé de paix, & les perſonnes du ſexe en firent autant entre elles. Après cette édifiante cérémonie, chacun vint remettre à l'homme de Dieu ſes prétentions, & le fit l'arbitre de ſes droits. Il prononça,

&,

& , quoiqu'il y ait toujours dans les paroiſſes des eſprits inquiets, qui ſe plaiſent dans le trouble, il ne ſe trouva perſonne qui ne ſe ſoumit paiſiblement à ſes déciſions. Elles ne pouvoient pas être favorables à tout le monde, mais ceux même à qui elles étoient contraires en furent ſatisfaits, & les reçurent comme des oracles, que Dieu même auroit prononcés. La tranquillité fut ainſi parfaitement rétablie dans cette paroiſſe ; & lorſque le Miſſionnaire en ſortit, il eut la conſolation de voir que tout y étoit dans le meilleur ordre, & qu'un lieu où il n'avoit trouvé que haine & que diviſions, étoit, en peu de temps, devenu, par la bénédiction que le Seigneur avoit verſée ſur ſes travaux, une image du ſéjour de la paix & de la charité. Les biens qu'il y avoit faits furent permanens. Le Curé, docile à ſes conſeils, ſoutint avec édification l'exemple qu'il avoit donné ; &, tout le reſte de ſa vie, il ne ceſſa point de mériter par ſa douceur & par ſon zèle, la confiance de ſes Paroiſſiens. An. 1713.

*Miſſion Seguinier.* M. de Montfort fit encore en ce temps-là pluſieurs autres Miſſions à la campagne, dont les fruits furent d'autant plus abondants que le zèle du Miſſionnaire fut parfaitement ſecondé par celui de MM. les Curés, qui ſentoient le beſoin qu'ont les peuples de temps en temps de ſecours extraordinaires, pour ranimer leur piété languiſſante. Celui de la Seguiniere, paroiſ-

An. 1713. se considérable sur les confins du Diocèse de la Rochelle & dans le voisinage de Chollet dans le bas Poitou, mérite un éloge particulier. Il s'appelloit Kantin, & l'homme de Dieu faisoit tant de cas de lui, qu'il l'appelloit *le Curé selon son cœur.* Quoique sa paroisse fut déjà très-bien reglée, il ne crut pas pouvoir lui rendre de service plus signalé, qu'en y appellant le Missionnaire. Il lui fit là-dessus de saintes importunités, & il eut tout lieu dans la suite de s'en applaudir, à cause des grands biens que son troupeau en retira, ainsi que toutes les paroisses voisines, & particuliérement la ville de Chollet. Une ferveur inconnue jusqu'alors se répandit dans tout ce canton, & elle y fut entretenue par la fréquentation des Sacremens, & l'établissement de la Confrérie du saint Rosaire. Long-temps après la Mission, on récitoit le Rosaire en entier tous les Dimanches & Fêtes dans la paroisse de la Seguiniere, & chaque jour le chapelet dans toutes les maisons. La Mission avoit été commencée le 30 Mai, jour de la Pentecôte; jour auquel, précisément soixante ans après, c'est-à-dire, en 1773, les Missionnaires successeurs de M. de Montfort, en commencerent une autre au même endroit. Vers la fin de Juin, l'homme de Dieu, qui pour seconder les vues de M. Kantin, s'étoit livré à des travaux incroyables, s'en trouva tellement accablé qu'il eut beaucoup de peine à finir la Mission.

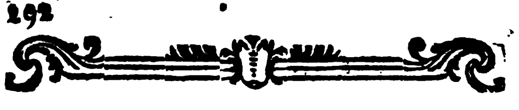
Quand elle fut finie, le charitable Curé fit tous ses efforts pour le retenir, afin qu'il se reposât au moins quelques jours. Mesdemoiselles de Beauveau, sœurs de l'Evêque de Nantes, qui avoient une maison de campagne dans les environs, lui firent aussi là-dessus les plus vives instances. Mais tout fut inutile. Il voulut partir aussitôt pour Paris, pour une affaire importante, qu'il méditoit depuis long-temps & dont nous allons maintenant parler.

AN. 1713

*Dépar de M. de Montfort pour Paris.*

*Fin du quatrieme Livre.*





# LA VIE DE M. LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT.

## LIVRE CINQUIEME.

### SOMMAIRE.

GRANDES vues de M. de Montfort. Motif qui lui fait faire son voyage de Paris. Ses précautions avant de dresser des réglemens pour la Compagnie des Missionnaires, qu'il vouloit établir. Il ne prend une derniere détermination là-dessus, qu'après avoir eu l'approbation de son Evêque. Priere étendue qui se trouve à la tête de ses réglemens. Réflexions sur cette priere. Réglemens des Prêtres de la compagnie de Marie. Réflexions sur ces réglemens. Liaisons de M. de Montfort avec M. l'Abbé des Places, premier instituteur du Séminaire du S. Esprit. Précis de la vie & des vertus de ce pieux & respectable Instituteur. Soin qu'il prend des pauvres éco-

*liers. Sa réponse à M. de Montfort, qui lui proposoit de travailler aux Missions, conjointement avec lui. Charité infatigable de M. Desplaces, & bénédiction que Dieu verse sur ses travaux. Mort de ce grand serviteur de Dieu. Séminaire du S. Esprit. Premiere visite de M. de Montfort à ce Séminaire. Edification qu'il y donne. Précis d'un discours qu'il y fait sur la sagesse. Autre discours sur la pauvreté. Paroles remarquables du Missionnaire sur l'efficacité de la dévotion du Rosaire pour la conversion des pécheurs. Alliance qui se fait entre les MM. du Séminaire du S. Esprit & M. de Montfort. Ce que le Missionnaire fait en conséquence. Ce que ces MM. font de leur côté pour lui. Estime particuliere que M. Caris faisoit des Missions de M. de Montfort, & désir qu'il avoit de s'y consacrer. Plusieurs éleves de la maison du S. Esprit se consacrent à ses Missions. Vocation particuliere de M. le Valois. Grandes humiliations, que M. de Montfort rencontre à Paris. Combien les faux rapports prennent aisément crédit dans cette grande ville, ceux sur-tout qui regardent les ouvriers Evangéliques. M. de Montfort l'éprouve plus que personne. Ce qu'il en dit dans une lettre, qu'il écrit à sa sœur, Religieuse à Rembervilliers. Il établit la pratique du Rosaire en plusieurs Communautés à Paris. Retraite qu'il donne à celle de* l'Ave Maria. *Guérison subite opérée par une de ses paroles Il va à Poitiers. A peine y est-il qu'il reçoit ordre d'en sortir dans l'espace de vingt-quatre heures. Il a la con-*

*solation de voir qu'un grand nombre de ceux qu'il avoit gagnés à Dieu persévéroient dans leur ferveur. Constance admirable & vertus de la Sœur Marie-Louise de Jesus. Il lui donne une compagne sous le nom de Sœur de la Conception. M. de Montfort songe à établir à la Rochelle des écoles, pour des enfans de l'un & de l'autre sexe. Il s'en ouvre à M. l'Evêque qui l'approuve. Soins qu'il se donne en conséquence. Il veille sur les ouvriers. Réglemens pour les écoles des garçons. Forme des classes; ordre qu'il y fait observer. Fruits de cet établissement. Il invite la Sœur Marie-Louise à venir à la Rochelle. Peines intérieures & extérieures de celle-ci avant de quitter Poitiers. Opposition de sa mere & de son Confesseur. L'un & l'autre reviennent d'eux-mêmes. Nouvelles difficultés à sa sortie. Situation des Filles de la Sagesse à leur arrivée à la Rochelle. Entrevue avec M. de Montfort. But de leur institut. Double objet, qu'elles ne doivent point séparer. Moyens qui leur sont prescrits. La Sœur Marie-Louise reçoit la regle de M. de Montfort. Promesse prophétique qu'il fait à ces filles.*

---

*Des grandes vues que se proposit M. de Montfort.*

C'EST ici le lieu de parler du grand projet que M. de Montfort avoit conçu depuis long-temps. Cet homme Apostolique, cet homme tout de feu, comptoit pour peu de chose les grands travaux, que son zèle lui faisoit entreprendre pour le salut des ames, & les succès étonnans que

le Seigneur se plaisoit par-tout à répandre sur eux. Son vaste génie embrassoit tous les siécles, & quelque agissante, quelque étendue que fut sa charité, elle se fut trouvée resserrée dans des bornes trop étroites, si, dans les biens qu'elle faisoit en tant de manieres à toutes sortes d'états & de personnes, elle n'eut pas porté ses vues au-delà de la génération présente. M. de Montfort souhaitoit de rendre durable, &, s'il étoit possible, éternel, tout ce qu'il faisoit pour la gloire de Dieu & le salut du prochain, & il ne négligeoit rien pour le rendre tel. C'est pour cela, que, dans tous les endroits où il donnoit des Missions, il établissoit de saintes Confréries, bâtissoit des Chapelles, élevoit des Croix. On a déjà parlé, quoique légerement, de quelques pieuses & ferventes Associations qu'il avoit formées sous le nom des Amis de la Croix, des Soldats de saint Michel, des Pénitens blancs, des Filles de la Croix, des Vierges; une seule de ces œuvres, sans parler de beaucoup d'autres, auroit paru digne d'occuper tous les soins de quelqu'autre homme de Dieu; mais toutes ensemble ne pouvoient contenter le zèle de notre Missionnaire. Ces bonnes œuvres étoient attachées à des lieux particuliers, & n'étoient pas de nature à s'étendre beaucoup, ou même, en s'étendant, ne pouvoient pas produire des fruits, qui convinssent à toutes sortes de personnes. Il en méditoit donc deux autres, d'une

avoit conçu, venoit de Dieu, mais il lui donna hautement son approbation, il l'encouragea à ne rien négliger pour le faire réussir, & lui promit, que, de son côté, il feroit son possible, pour applanir les difficultés, qui ne manqueroient pas de se rencontrer dans l'exécution. Là-dessus, M. de Montfort ne crut plus devoir balancer. Retiré dans son Hermitage de Saint Eloy, dans les intervalles que lui laisserent les différentes missions, dont il a été fait mention dans le livre précédent, il y reçut, dans le silence de la contemplation, comme autrefois Moïse sur la montagne d'Oreb, les Tables de la Loi, qui doivent servir de regle à ceux qui voudroient un jour marcher sur ses traces. Nous allons en donner un précis; mais il convient auparavant de faire connoître une priere, qui se trouve à la tête du projet qu'il avoit formé. Rien n'exprime mieux l'ardeur de ses desirs, & n'est plus propre à faire sentir l'excellence de l'œuvre qu'il méditoit, & les fins sublimes qu'il s'y proposoit.

*Priere de M. de Montfort, pour obtenir des Missionnaires.*

Memor esto Congregationis tuæ, quam possedisti ab initio. *Ps.* 73. 2.

» *Souvenez-vous*, dit-il au Seigneur, » *souvenez-vous de votre Congregation, que* » *vous avez possédée dès le commencement*, » en pensant à elle dans l'éternité; que » vous teniez dans votre main toute puis» sante, lorsque, d'un mot, vous tiriez » l'univers du néant, & que vous cachiez » encore dans votre cœur, lorsque votre » Fils mourant en Croix, la consacroit par » sa mort, & la confioit, comme un dé-

» pôt précieux, aux soins de sa très-sainte
» Mere. Souvenez-vous, Dieu tout puis-
» sant, de cette compagnie, & déployez,
» en sa faveur, la force de votre bras,
» faites voir au monde que votre pouvoir
» est toujours le même, & daignez la con-
» duire à sa perfection. Dieu de bonté,
» souvenez-vous de vos anciennes misé-
» ricordes; souvenez-vous des promesses
» que vous nous avez faites par vos Pro-
» phétes, & par la bouche de votre Fils,
» que vous écouteriez nos justes deman-
» des. C'est par lui, que nous vous les
» faisons. C'est sur lui que nous vous
» conjurons de fixer vos divins regards.
» *Respice in faciem Christi tui.*

» Il est temps, Seigneur, il est temps de faire ce que vous nous avez promis. Votre loi divine est transgressée, votre Evangile est méconnu; des torrens d'iniquité inondent la surface de la terre; ils entraînent jusqu'à vos serviteurs, *toute la terre est désolée*. L'impiété triomphe, votre Sanctuaire est profané, l'abomination regne dans le lieu saint. Jusqu'à quand, Seigneur, abandonnerez-vous votre peuple. Les Saints vous prient de venger leur sang répandu; les justes sur la terre crient miséricorde, toutes les créatures gémissent de se voir obligées de servir d'instrument à l'iniquité des hommes.

Tempus faciendi, Domine, dissipaverunt legem tuam. *Ps.* 118. 126.

Desolatione desolata est terra.

Usquequo non vindices sanguinẽ nostrũ. *Apoc.* 6. 10.

Omnis creatura ingemiscit. *Rom.* 8. 22.

» Donnez à votre Mere une nouvelle
» compagnie, afin de renouveller par elle

» toutes choses, & de finir par Marie
» les années de la grace, que vous avez
» commencées par elle. Donnez, Sei-
» gneur Jesus, des enfans & des serviteurs
» à votre sainte Mere. Donnez lui des
» enfans, libres de cette sainte liberté, qui
» fait les enfans de Dieu. Des Prêtres dé-
» tachés de tout, sans peres, sans meres,
» selon la chair, sans amis selon le monde,
» sans biens, sans embarras, sans soins
» des choses temporelles, sans volonté
» propre ; des esclaves de votre saint
» amour, des hommes selon votre cœur ;
» de généreux guerriers, qui, comme Da-
» vid, le bâton de la Croix dans une main,
» & la fronde du saint Rosaire dans l'au-
» tre aillent combattre tous vos ennemis
» & les foulent aux pieds... Qu'ils soient
» comme des nuées, élevées de terre &
» pleines de la rosée céleste, que le soufle
» de l'Esprit saint, pousse où il lui plaît.
» Qu'ils soient toujours prêts à marcher à
» la voix de l'obéissance, toujours prêts à
» tout souffrir, à l'exemple de votre ser-
» viteur Dominique, portant à la bouche la
» torche sacrée de l'Evangile, & le Rosai-
» re à la main, qu'ils embrasent tous les
» cœurs de son feu divin, & qu'ils écrasent
» par-tout la tête de l'ancien serpent.

» Je le sais, grand Dieu : vous nous avez
» déclaré qu'il y auroit une haine irrécon-
» ciliable entre le serpent & la femme.
» Le serpent dressera des embûches au ta-
» lon de cette femme mystérieuse ; il at-
» taquera avec fureur ces enfans de Marie,

Da mihi liberos. *Gen* 31.1.

Ubi erat impetus spiritus illuc gradiebantur *Ezech.* 1. 12.

» qui viendront à la fin du monde. Il
» doit y avoir une inimitié mutuelle en-
» tre la race du serpent & la postérité de
» Marie. Les enfans de Bélial persécute-
» ront ceux de la divine Marie, mais les
» combats qu'ils leur livreront ne servi-
» ront qu'à faire éclater davantage la puis-
» sance de votre grace.

» Tels sont les enfans, que je vous de- Da mihi
» mande. Exaucez-moi, Seigneur, autre- liberos
» ment le desir ardent que j'en ai me cau- alioquin
» sera la mort. Oui, Seigneur, exaucez moriar.
» les vœux que ce misérable Pécheur for- Gen. 30. 1.
» me pour votre gloire, exaucez-les, com- Tolle ani-
» me vous en avez exaucé tant d'autres, mam.
» ou bien je vous prierai avec le Prophéte meam.
» de terminer le cours de ma triste vie. 3. Reg. 19.
» Mille morts me semblent plus desirables,
» que de vous voir si cruellement offen-
» sé ... *Mais, non je ne mourrai point,* Non mo-
» *je vivrai, & je raconterai les œuvres du* riar, sed
» *Très-Haut ... Vous séparerez, Seigneur,* vivam, &
» *pour votre héritage, une pluie toute volon-* narrabo
» *taire.* Qu'est-ce que cette pluie choisie, opera Do-
» & volontaire, ô mon Dieu? Sinon ces mini.
» Missionnaires enfans & disciples de Ma- Ps. 117.
» rie, que vous avez choisis, pour être, dans 17.
» votre Eglise, comme des canaux mysté- Pluviam
» rieux, qui recevront les eaux salutaires voluntariã
» & volontaires de votre grace, pour les segregabis
» faire couler dans le cœur des pécheurs hæreditati.
» les plus endurcis, & pour fertiliser les tua.
» campagnes. Vous donnerez à leurs pa- Ps. 67. 10.
» roles une force, qui opérera des prodi- Dabis ver-
bã Evan-

gelizantibus virtute multâ. *Ps.* 67.12.

Si dormiatis inter medios cleros, columba argentata, & posteriora dorsi ejus in pallore auri. *Ibid.* 14.

» ges de converſion, & tandis qu'un grand
„ nombre de ceux mêmes, qui, par état,
„ ſont dévoués à votre ſervice, s'endor-
„ ment dans une molle oiſiveté ; ils imi-
„ teront le vol ſublime de la colombe, qui
„ par ſes aîles argentines & par ſon plu-
„ mage doré, repréſentera la pureté de leur
„ doctrine, & le feu de leur charité. Du
„ haut de ſon Trône, le Monarque des
„ Cieux les regardera avec complaiſance,
„ lorſque des pécheurs, auparavant tout
„ ſouillés de crimes, ſeront devenus par
„ leur moyen plus blancs que la neige.
„ Ces merveilles, ils en ſeront redevables
„ à la protection puiſſante de Marie, cette
„ montagne fertile & pleine de graces,
„ dont la baſe eſt appuyée ſur la cime
„ des plus hautes montagnes.

» Dans l'attente d'un ſi grand bien,
„ qu'il me ſoit permis, ô mon Dieu, de
„ crier par-tout au feu, au feu, à l'aide,
„ à l'aide, au feu dans la maiſon de Dieu,
„ au feu dans les ames, au feu juſques
„ dans le Sanctuaire. A l'aide de notre
„ frere qu'on aſſaſſine ; à l'aide de nos en-
„ fans qu'on égorge ; à l'aide de notre bon
„ Pere qu'on fait mourir dans les ames :
„ qu'il me ſoit encore permis, Seigneur,
„ de m'écrier avec Moïſe, à la vue de
„ tant d'ames proſternées devant le Veau
„ d'or ; *que tous ceux qui ſont du parti de*
„ *Dieu ſe joignent à moi.* Que tous les bons
„ Prêtres, ſoit qu'ils ſoient actuellement
„ engagés dans le combat, comme les

„ Missionnaires, soit qu'ils soient hors de
„ la mêlée, comme les Solitaires, que
„ tous les bons Prêtres viennent, & se
„ joignent à nous pour former tous en-
„ semble un corps d'armée, pour attaquer
„ les ennemis de Dieu, qui ont déjà don-
„ né de toutes parts le signal du combat.
„ Ils se sont multipliés comme à l'infini,
„ Leur fureur est montée à son comble.
„ *Mais celui qui habite au plus haut des*
„ *Cieux se rit de leurs efforts. Il n'a qu'à se*
„ *montrer pour dissiper tous ses ennemis....*
„ *Levez-vous, Seigneur; pourquoi paroissez-*
„ *vous négliger les intérêts de votre gloire.*
„ Formez une compagnie des Garde-du-
„ Corps de votre Eglise, du Corps de vo-
„ tre Fils adorable, pour défendre votre
„ bercail, afin *qu'il n'y ait plus qu'un Pas-*
„ *teur & qu'une bergerie, & que tous vous*
„ *rendent gloire dans votre saint Temple.*
„ Ainsi soit-il. Dieu seul ».

Ecce inimici tui sonuerunt. *Ps.* 82. 5.

Qui habitat in Cœlis irridebit eos. *Ps.* 2. 4.

Exurget Deus, & dissipetur inimici ejus. *Ps.* 67. 1.

Exurge, Deus, quare obdormis. *Ps.* 43. 23.

Fiet unum ovile & unus Pastor. *Ps.* 10. 16.

In Templo ejus omnes dicent gloriam. *Ps.* 28. 9.

Telle est la priere que M. de Montfort avoit mise à la tête de son plan, & qui n'est guere qu'un assemblage des ferventes aspirations, dont il faisoit le plus souvent usage. Il est difficile de la lire sans éprouver en soi quelque chose de ce saint enthousiasme qui l'a dictée. Tout y respire le zèle le plus ardent, chaque parole est un trait de flamme; & dans le portrait, que le Missionnaire y a tracé des enfans de Marie, il seroit impossible de ne pas le reconnoître lui-même. On y voit en particulier cette dévotion vive, tendre, effi-

*Quelques réflexions sur cette priere.*

cace, dont il étoit animé pour l'auguste Mere de Dieu. Le nom de compagnie de Marie, qu'il y donna à ceux qui devoient s'attacher dans la suite à lui, en est un témoignage éclatant. Il n'est point douteux qu'il n'eut en cela en vue de leur transmettre les tendres sentimens qu'il avoit pour la Reine du Ciel, & de les attacher d'une maniere toute spéciale à son service. Je n'entre point dans les autres raisons, qui purent le porter à faire choix d'un si beau nom. D'ailleurs elles sont si palpables, qu'il seroit inutile de nous arrêter à les exposer. Nous nous contenterons de donner ici les réglemens qu'il avoit dressés pour ses Missionnaires.

*RÉGLEMENS des Prêtres Missionnaires de la Compagnie de Marie, maintenant appellés Missionnaires du Saint-Esprit.*

*Fin particuliere de la Compagnie.*

1°. Il faut, dit le saint Instituteur, que les Prêtres, qui entrent dans la Compagnie, soient appellés de Dieu pour faire des Missions, & non pour vicarier, régir des Cures, enseigner la Jeunesse, former des Prêtres dans les Séminaires, comme font tant de bons Ecclésiastiques, qui sont appellés de Dieu pour vaquer à ces saints emplois. Ils éviteront par conséquent ces divers emplois, comme contraires à leur vocation Apostolique, afin de pouvoir dire avec Jesus-Christ lui-même : *pauperibus evangelizare misit me Dominus* ou

bien avec l'Apôtre : *non misit me Deus baptizare, sed evangelizare.*

2°. Ils font toutes leurs Missions avec un saint abandon à la divine Providence, & ne prendront à l'avenir de fondation pour aucune Mission. Toute la ressource des Missionnaires, dans le cours de leurs Missions, est dans la divine Providence, qui les entretient alors, par qui, & de quelle maniere il lui plaît, & cela pour quatre raisons principales ; la premiere, parce que c'est l'exemple que Jesus-Christ, ses Apôtres, & les hommes Apostoliques nous ont donné. La seconde, parce que Dieu rend au centuple dès ce monde, & donne souvent (comme l'expérience le fait connoître) la grace de la conversion à ceux & celles qui contribuent à la subsistance des ouvriers Evangéliques. *Qui recipit Prophetam... mercedem Prophetæ accipiet.* La troisieme, parce que, par le commerce mutuel de charité, il se fait de part & d'autre un très-grand gain ; & qu'il se forme une union admirable entre le cœur des auditeurs, & celui des Prédicateurs & des Missionnaires. Le quatrieme, parce que la grace d'une Mission que l'on fait en s'abandonnant à la divine Providence, & conséquemment dans une grande dépendance du public, ce que la nature orgueilleuse ressent infiniment, est sans comparaison plus abondante & plus puissante pour convertir les ames, que celle des Missions, qui sont fondées, & où les Mis-

*Maniere dont se fōt les Missiōs, sans autre ressource que celle de la divine Providence.*

*Mat. c. 41.*

[redacted] sionnaires sont dans une espece d'élévation & d'indépendance, qui flatte l'orgueil, & qui, en leur procurant de l'honneur, ne leur procure pas plus d'amour du prochain, ni plus de grace de Dieu. Il faut avoir expérimenté les deux manieres de faire les Missions pour la connoître.

*Ne rien demander.* 3°. Il leur est absolument défendu, soit pendant la Mission, soit après la Mission, de demander à personne directement ou indirectement aucun argent. Il ne leur est cependant pas défendu de dire publiquement, ou en particulier, l'usage où ils sont de tout attendre de la Providence pendant leurs Missions.

*Aller en Mission à pied.* 4°. Ils vont à leurs Missions, autant qu'ils le peuvent, à pied, à l'exemple de Jesus-Christ & des hommes Apostoliques; mais, dans leurs infirmités, ou dans les grandes difficultés, il leur est permis de prendre les aides que la divine Providence leur fournit, soit pour se transporter d'une Mission à une autre, soit pour le port & rapport de leur bagage.

*Ne point avoir de bénéfices.* 5°. Il faut qu'ils soient sans bénéfice, même simple. Si quelqu'un en possédoit, il doit s'en démettre selon l'avis d'un homme sage, avant d'être admis comme membre de la compagnie; faisant ainsi échange de son bien en celui de Dieu même, qui est celui de la divine Providence, dont les fonds sont inépuisables,

*Promptitude de l'obéiſſance.*

6°. Ainſi, détachés de tout emploi, de tout ſoin, ſans embarras capables de les arrêter & de les fixer, ils ſe propoſeront de ſuivre les traces d'un ſaint Paul, d'un ſaint Vincent Ferrier, d'un ſaint François Xavier, & des autres Apôtres, par-tout où Dieu les appellera, ſoit dans les villes, ſoit dans les campagnes, ſoit dans un bourg, ſoit dans une petite bourgade, ſoit dans un Evéché, ſoit dans un autre, ſoit auprès, ſoit au loin. En tout temps, dociles à la voix de l'obéiſſance, ils répondront au premier ſigne de ſa volonté; *paratum cor meum, Deus...Ecce, adſum.... Ecce venio.*

*Préférer les Miſſiõs de la campagne.*

7°. Quoiqu'ils ne limitent pas la grace de Dieu, & qu'ils ne bornent pas leur zele aux ſeules campagnes; cependant comme les plus tendres inclinations de Jeſus-Chriſt, leur divin modele, a été pour celles-ci & qu'il a déclaré que c'étoit aux pauvres que ſon pere l'avoit envoyé annoncer l'évangile; *pauperibus evangelizare miſit me Dominus*, ils préféreront ordinairement la campagne à la ville, les pauvres aux riches.

*Maiſon de repos & de ſolitude.*

8°. La compagnie a une maiſon, où les Miſſionnaires ſe retirent pendant le repos, que Jeſus-Chriſt, la ſageſſe Incarnée, leur accorde, & qu'il leur conſeille, lorſqu'il leur dit dans ſon évangile, *venite ſeorſùm & requieſcite puſillùm.* Pendant ce temps ils s'appliquent à l'étude & à la priere, pour ſe perfectionner de plus

en plus dans la ſcience de la Chaire & du Confeſſionnal, & attirer les bénédictions du ciel ſur leurs perſonnes, & leur Miniſtere. Que ſi quelqu'un d'eux devient, par l'âge ou la maladie, hors d'état de s'employer aux Miſſions, il finit en ce lieu, dans la retraite & la ſolitude, des jours, dont la plus belle & la principale partie a été employée à la conquête des ames.

*Tout en commun.*

9°. Ils n'ont ni argent ni meuble en propre, ni en public, ni en particulier, la maiſon leur fourniſſant ce qui eſt néceſſaire pour le vêtement ou la nourriture.

*Ne point recevoir de Prêtres infirmes.*

10°. On ne reçoit point dans la compagnie des Prêtres mal-ſains ou infirmes; parce qu'en cet état, ils ſeroient peu propres aux combats, que les Miſſionnaires, comme de vaillans champions de Jeſus-Chriſt, doivent livrer ſans ceſſe aux ennemis du ſalut.

*Point d'écoliers ni de penſionnaires.*

11°. Jamais ils ne ſe chargent d'écoliers, ni de penſionnaires Eccléſiaſtiques ou Laïques, quand ils voudroient donner tout leur bien. On reçoit cependant dans la Compagnie des Freres Laïques, pour avoir ſoin du temporel; mais il faut qu'ils ſoyent détachés, vigoureux, obéiſſans, & prêts à faire tout ce qu'on leur ordonnera.

*Du Supérieur.*

12°. Le Supérieur eſt toujours pris dans la Compagnie, & tous lui obéiſſent dans tout ce qui regarde la diſtribution des emplois, & le bon ordre de la Compagnie.

*De l'obéiſſance.*

13°. Si l'eſprit de douceur & de charité

doit animer ceux qui sont à la tête de la Compagnie, l'obéissance, de la part des inférieurs, doit en être comme la base & le fondement. Tous les Missionnaires regarderont cette divine vertu, comme le principe de leur sainteté & de tout le fruit que Dieu fera par leur ministere. Ils seront même si pénétrés d'amour & d'estime pour elle, que toute désobéissance formelle & obstinée au Supérieur, sera réputée par eux un crime, qui emporte exclusion.

14°. Ils obéissent à l'Evêque, dans le Diocèse duquel ils travaillent, & agissent de concert avec le Curé de la paroisse où ils font la Mission, en ce qui regarde le lieu, le temps, & les autres circonstances, indifférentes en elles-mêmes, mais très-utiles & très importantes, lorsqu'elles sont réglées par l'obéissance. *Conduite par rapport aux Evêques & aux Curés.*

15°. Le but de leurs Missions étant de renouveller dans le peuple l'esprit du Christianisme, ils ont soin de faire renouveller, de la maniere la plus solemnelle, les promesses du Baptême, selon l'ordre qu'ils en ont reçu de Notre-Saint-Pere le Pape Clement XI. Il faut avoir expérimenté le fruit de cette pratique, pour en connoître tout le prix. *Renouvellement des promesses du Baptême.*

16°. Tout devoués à la très-sainte Vierge, & mettant, après Dieu, leur confiance dans la protection de cette Reine des Anges, ils ne négligent rien pour attirer tout le monde à son service, & pour *La dévotiō du Rosaire.*

établir par-tout, dans le cours de leurs Missions, *la grande dévotion du Rosaire.* Ils en expliquent tous les mysteres, les vertus & l'esprit propre de chaque mystere dans leurs conférences & prédications. Ils ont soin d'en insinuer & d'en apprendre la pratique aux fideles par leur exemple, en récitant chaque jour le Rosaire en entier, en françois, à trois différens temps de la journée, un chapelet à chaque exercice. Voilà un des plus grand secrets venus du Ciel pour arroser les cœurs de la rosée salutaire de la grace & pour leur faire porter les fruits de la parole de Dieu.

*Réflexions sur ces réglemens.* Tel fut le plan que M. de Montfort dressa dans sa solitude de S. Eloy, des devoirs que doivent observer ceux que la Providence lui destinoit pour associés & pour coopérateurs. Assuré qu'il étoit de leur future existence, il en parloit dès lors, comme s'il les eût vus déjà, en vertu de cet esprit qui l'animoit lui-même, se porter avec ferveur à toutes les pratiques de perfection qu'il leur traçoit dans ce réglement; mais qu'il leur avoit tracées long-temps auparavant d'une maniere encore plus vive & plus expressive dans tous les exemples de sa sainte vie. L'idée qu'il donne de la compagnie de Marie est noble & sublime; il exige de ceux qui la composent une perfection peu commune, non-seulement aux simples fideles, mais même aux fervents Ecclésiastiques, & aux bons Religieux; une perfection vraiment Apostolique. Cette

idée suffit aussi pour distinguer cette nouvelle compagnie, de toutes les autres, qui, comme elles, se consacrent aux travaux des Missions. Parmi celles-ci il n'en est point qui n'embrasse en même temps quelques autres œuvres de zele & de charité, même en grand nombre, & cette variété, quelque bonne qu'elle soit, ne peut manquer de l'empêcher de donner toutes ses forces & toute son attention à cette œuvre principale; au lieu que la compagnie de Marie se borne uniquement à celle-ci, afin d'être comme un corps de troupes légeres, toujours prêtes à voler, sous le bon plaisir des Evêques, par-tout où les besoins plus urgens des peuples pourront le demander. D'ailleurs cet institut a non-seulement pour objet unique les Missions, mais il prescrit encore une maniere spéciale de les faire, telle que le saint Missionnaire l'avoit apprise lui-même à l'école de l'Esprit Saint & à celle de la sagesse. Il fournit aussi des moyens qui lui sont propres, & en quelque sorte essentiels, pour rendre les fruits des Missions plus abondans & plus durables. Si l'on regrette que le saint Instituteur ne soit pas entré dans certains détails, qui paroîtroient nécessaires, il faut songer que ce n'est ici qu'une simple esquisse, & qu'il s'est contenté de mettre l'essentiel auquel le reste pouvoit être aisément ajouté dans la suite, soit par lui-même, soit par ses successeurs. Peut-être aussi pensoit-il que la loi intérieure, que

terminer à rompre tout-à-fait avec le monde. Il se fit un plan de vie conforme à cette détermination & fut fidele à le suivre de point en point. Cette fidelité, les exemples & la conversation de plusieurs personnes saintes qui se trouvoient dans la même maison, l'application à l'oraison & la fréquentation des Sacremens, lui firent faire en peu de temps de très-grands progrès dans les voies de Dieu. La lecture de la vie de M. le Nobletz, Prêtre Missionnaire, mort en Bretagne en odeur de sainteté, servit aussi beaucoup à l'élever de plus en plus au-dessus du respect humain, & à le détacher de toutes choses. Sa perfection ne consista point dans de simple desirs, & des sentimens affectueux. Il se consacra dès lors par vœu à la pratique de la pauvreté; & conçut le dessein de tout quitter, parens, amis, honneurs, dignités, pour ne plus songer qu'au salut de son ame, & à celui du prochain. Il fut souvent nécessaire que l'obéissance modérât les excès de ferveur & de mortification auxquels il se seroit livré. Mais si cette vertu retint quelquefois sa main, elle ne changea rien à son cœur. Le feu de la charité qui le dévoroit lui faisoit souhaiter ardemment de contribuer en quelque chose à la gloire de Dieu, & au bien des ames rachetées par le sang de Jesus-Christ. Ce qui lui vint alors à l'esprit, disons mieux, ce que l'Esprit Saint lui-même lui fit connoître

comme le moyen le plus propre pour parvenir à cette fin, fut d'aider à la subsistance des pauvres écoliers, qui, faute d'être secourus, se verroient contraints d'enfouir des talens, dont l'Eglise pourroit tirer les plus grands avantages. Cette inspiration suffit pour un aussi grand cœur que le sien. Elle devint la regle de sa conduite. Dès ce moment, toutes ses épargnes furent consacrées à cette bonne œuvre ; il retranchoit même pour cela de ce qui lui étoit le plus nécessaire ; & chaque jour il partageoit la portion, qu'on lui servoit à table, avec un des pauvres écoliers, qui demeuroit à la porte du College. Ce n'étoit là que comme le premier essai de ce zele, qui devoit avoir bientôt le plus grand succès. D'autres personnes, touchées d'un si bel exemple, s'intéresserent à une œuvre dont ils concevoient les fruits ; entr'autres, le Principal du College promit de lui donner pour ses jeunes gens une partie de ce qui se desservoit de dessus la table des pensionnaires. Le saint Ecclésiastique sut profiter d'une offre qui le mettoit à lieu de subvenir aux besoins d'un plus grand nombre d'écoliers, & foulant aux pieds le point d'honneur & la gloire du monde, il ne craignoit pas de paroître devant ce qu'il y avoit de plus distingué dans le College, chargé de ces restes, qu'il venoit de recevoir lui-même à la cuisine.

[redacted]
*ré;on-*
*M. de*
*ufort*
*le pref-*
*de se*
*dre à*

Il commençoit à s'occuper à ces fonctions de charité, lorsque M. de Montfort, qui, quelque temps auparavant, étoit entré dans la carriere des Missions, vint à Paris, & y fit un assez long séjour. C'étoit en 1701 & 1702, comme on l'a vu, & conséquemment M. Desplaces, à en juger par son âge, n'avoit point encore la Prêtrise. Ces deux hommes, si pleins d'amour pour Dieu & pour le prochain, si détachés d'eux-mêmes & de toutes les créatures, eurent bientôt renouvellé une amitié, dont la Religion avoit autrefois formé les premiers nœuds; & ils s'exciterent mutuellement à servir Dieu de la maniere la plus parfaite. Le Missionnaire, qui méditoit dès ce temps-là le projet dont nous avons parlé, d'une societé d'hommes Apostoliques, & qui trouvoit dans son ami toutes les dispositions qu'il pouvoit désirer, le sollicita plus d'une fois de se joindre à lui. Mais un jour qu'il l'en pressoit plus vivement, celui-ci, qui avoit des vues & des lumieres différentes, lui répondit avec sa candeur & sa modestie ordinaire; qu'il ne se sentoit point d'attrait pour les Missions; mais qu'il connoissoit trop le bien qu'on y peut faire pour ne pas y concourir de tout son pouvoir, & s'y attacher inviolablement avec lui; que ce qu'il avoit entrepris depuis peu, avoit l'approbation de plusieurs personnes éclairées, & que le Seigneur sembloit répandre abondamment ses bénédictions sur ces

premiers commencemens ; que d'ailleurs cette bonne œuvre avoit les plus intimes rapports avec la sienne ; que parmi les écoliers, qu'il aidoit à poursuivre leurs études, il y en avoit en qui il croyoit découvrir des dispositions, qui les rendroient un jour tout-à-fait propres aux Missions ; qu'il lui préparoit donc des sujets, & que lorsqu'il en seroit temps ce seroit à lui à les mettre en exercice (*a*).

*Charité infatigable de M. de Montfort, & bénédiction que le Seigneur donne à ses travaux.*

Après cet entretien, M. de Montfort n'eut garde d'insister davantage sur la proposition qu'il avoit faite d'abord, & sans doute il put entrevoir, comme dans le lointain, le développement des desseins de Dieu sur lui-même & sur son ami. Pour M. Desplaces, il s'appliqua avec encore plus d'ardeur à sa bonne œuvre. Le nombre des écoliers qu'il entretenoit s'augmentant de jour en jour, & sa charité lui faisant recevoir à bras ouverts tous ceux qui se présentoient à lui, pour peu qu'il put juger, par les dispositions qu'il découvroit en eux, qu'ils seroient quelque jour en état de servir l'Eglise ; il loua d'abord une maison dans la rue des Cordiers, proche le College où il faisoit sa demeure. Ce fut là comme le berceau de sa communauté naissante. On ne sauroit

(*a*) M. Desplaces en 1702 avoit vingt-trois ans, & c'est le seul temps où M. de Montfort ait pu le rencontrer en Paris ; d'autant que le Missionnaire n'y retourna qu'en 1713, près de quatre ans après la mort de M. Desplaces.

imaginer combien il se donnoit de peines & de travaux pour pourvoir à la fois à son bien spirituel & corporel. C'étoit son occupation continuelle, qui ne lui laissoit aucun repos. Il eut, il est vrai, la consolation d'en recueillir d'excellens fruits. Il forma des éleves, dont l'Eglise retira dans la suite les plus grands services ; & quelques-uns d'entr'eux se consacrerent à la continuation d'une bonne œuvre, à laquelle ils reconnoissoient devoir tout. Mais tant de soins eurent bientôt consumé un homme, en qui la force & la santé ne répondoient pas au zele qui l'animoit. M. Desplaces y succomba. Il fut attaqué d'une grosse pleuréſie jointe à une fievre continue & à un rhume violent, qui lui causa pendant quatre jours d'extrêmes douleurs. Dès qu'on sut dans Paris que sa maladie étoit sérieuse, tout ce qu'il y avoit dans cette grande ville de personnes distinguées par leur piété, y prirent le plus vif intérêt, entr'autre le saint homme M. Gourdan, qui étoit lié avec lui de l'amitié la plus étroite. Grand nombre de personnes de rang le vinrent visiter ; & n'entendirent jamais sortir de sa bouche la moindre plainte. Sa ferveur redoubloit à proportion de ses souffrances ; son esprit sembloit prendre de nouvelles forces à mesure que la nature perdoit les siennes. Son aspiration la plus ordinaire étoit celle que le Roi prophéte exprime dans ces paroles : *que vos Tabernacles sont aimables*,

*ô Dieu des vertus! Mon ame languit & soupire dans l'attente de votre céleste demeure.* Ce fut dans ces sentimens que le digne fondateur de la célébre communauté du Saint-Esprit, après avoir reçu les derniers sacremens avec une parfaite connoissance, expira doucement sur les cinq heures du soir, le douzieme jour d'Octobre de l'année 1709, étant âgé de 30 ans, & sept mois.

M. Boüie, un de ses éleves, lui succéda & acheva de donner à son établissement, cette forme excellente qu'il garde encore aujourd'hui, & qui le rend vraîment utile à l'Eglise. Ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Tout le monde connoît assez la communauté du Saint Esprit située dans la rue des Postes à Paris. On sait avec quels soins, un grand nombre de jeunes Eccléfiastiques, à qui la modicité de leur fortune ne permettroit pas de s'appliquer à l'étude qu'exige absolument leur état, y sont élévés dans la science & dans la piété. Les vertus, qu'on s'efforce le plus de leur inspirer, comme étant les plus nécessaires aux Ministres des saints Autels, sont le détachement, le zele & l'obéissance. On veut qu'ils se dévouent entierement au service de l'Eglise, sans autre desir que celui de la servir, & sans aucune vue d'intérêt & d'ambition. Leur devise est cette parole du Prophete; Me voici, Seigneur, envoyez-moi par-tout où il vous plaira. *Ecce ego, mitte me.* C'est unique-

*Séminaire du Saint Esprit.*

ment Jesus-Christ qu'ils doivent envisager dans le prochain ; tout le reste doit leur être indifférent : les emplois les moins recherchés, les Missions les plus pénibles leur paroissent même mériter la préférence. C'étoit de tels Coopérateurs que M. de Montfort desiroit, comme on l'a pu voir, pour en former la congrégation de Missionnaires, dont il s'étoit formé l'idée.

*Premiere visite de M. de Monfort à ce Séminaire.*

Il ne pouvoit donc mieux jeter ses vues, que sur la Communauté du Saint-Esprit, & ce fut en effet pour lier avec elle une sainte association qu'il avoit entrepris son voyage de Paris. Aussi n'attendit-il pas qu'il se fut délassé de ses fatigues pour s'y rendre. Il y arriva, lorsque MM. les Directeurs du Séminaire& leurs éleves étoient en récréation après le repas. On fit au Missionnaire l'accueil le plus gracieux, comme à un homme, qui déjà étoit personnellement connu de plusieurs d'entr'eux, & qu'on savoit avoir eu les liaisons les plus étroites avec M. Desplaces. Pour lui, lorsqu'il eut en général salué tout le monde, il alla droit à un jeune Ecclésiastique, qu'il démêla dans la foule, & l'embrassa. Ce jeune homme, ainsi que tous ceux qui étoient présens, fut surpris de cette marque d'affection particuliere de la part d'un homme qu'il n'avoit jamais vu, & qui certainement ne le connoissoit en aucune maniere ; mais le saint homme fit cesser cette surprise, en déclarant qu'il avoit cru devoir

cette distinction à ce jeune homme, parce qu'il étoit le plus pauvrement vêtu de la compagnie, & que les livrées de la pauvreté, par-tout où elles se trouvoient, méritoient des égards particuliers. Paroles qui édifierent beaucoup cette pieuse assemblée.

*Edification qu'il y donne & par ses exemples & par ses discours.*

Les grands exemples de vertu que donna le Missionnaire, répondirent parfaitement à la haute idée qu'on s'étoit formée de sa sainteté aussi bien que les exhortations, qu'on le prioit souvent de faire lorsqu'il venoit à la maison du Saint-Esprit. Le digne successeur de M. Desplaces, dont on vient de parler, & qui a gouverné cette maison plus de cinquante ans, n'en parloit jamais depuis qu'avec admiration. Il en avoit même recueilli quelques traits, qui l'avoient frappé davantage; & c'est d'après lui que nous en allons citer quelque chose.

*Précis d'un de ses discours sur la sagesse.*

Un jour, il entretint les jeunes Séminaristes de cette divine sagesse, pour laquelle il avoit, comme on l'a déja pu voir, un attrait tout particulier, attrait qu'il souhaitoit ardemment communiquer à tous ceux qui en croyoit susceptibles. Cet entretien fut comme une paraphrase de ces éloges magnifiques, que Salomon donne à la sagesse; mais, en peignant cette sagesse, il eut bien soin de faire remarquer qu'il ne parloit pas seulement de cette sagesse, qui fut donnée à Salomon, & beaucoup moins encore de celle des pru-

dens du fiecle, mais de la fageffe de l'Evangile, de cette fageffe, que Jefus-Chrift nous a enfeignée par fes exemples & par fes paroles; fageffe qui confifte à s'appauvrir, à fe mortifier, à fe cacher, &, pour ainfi dire, à s'apetiffer foi-même, pour plaire à Dieu, à faire en tout temps & en toutes chofes plus de cas de la pauvreté que des richeffes, de la croix & des fouffrances, que des plaifirs & des fatisfactions fenfuelles de cette vie, des humiliations & des mépris, que de la gloire & des grandeurs du fiécle: fageffe fi belle qu'elle feule mérite notre amour; fi délicieufe qu'elle nous dédommage abondamment de tous les facrifices que nous pouvons faire, & de toutes les peines que nous pouvons nous donner pour l'acquérir; mais fageffe inconnue au monde, méprifée, perfécutée du monde, & traitée par lui d'extravagance & de folie, parce qu'il ne peut concevoir, que le bonheur & la gloire puiffent jamais fe trouver au milieu des croix & des humiliations. Après cette expofition, ajoute M. Bouie, il nous fit tous mettre à genoux, pour demander enfemble à Dieu cette fageffe, qu'il venoit de décrire; & il le fit avec des paroles fi pleines de feu, & des penfées fi fublimes, qu'il nous fembloit à tous, que c'étoit un Ange, & non pas un homme, qui nous parloit.... Une autre fois il fit une exhortation fur le détachement & l'efprit de pauvreté, qui convient à

*Autre ifcours ur le dé- chement.*

ceux qui embrassent l'état Ecclésiastique, & qui protestent par là ne vouloir avoir d'autre héritage, que Dieu même; il s'étendit beaucoup sur cette parole de saint Pierre au boiteux, qui se tenoit assis à la porte du Temple : *je n'ai ni or ni argent; mais ce que j'ai, je vous le donne, au Nom de Jesus-Christ de Nazareth, levez-vous & marchez.* Imitez, dit-il, cette pauvreté des Apôtres, dépouillez-vous de tout comme eux, ne tenez en rien à la terre; alors tout vous sera possible, parce que Jesus-Christ sera en vous, comme il étoit en eux; peut-être ne ferez-vous pas comme eux des miracles dans l'ordre de la nature, parce qu'ils ne seroient point nécessaires, mais vous ferez des prodiges de grace; les cœurs des hommes seront en vos mains & vous les changerez à votre gré .... Il parloit souvent de Marie, & sur-tout de la dévotion au saint Rosaire, de maniere à l'inspirer à ceux qui l'entendoient. Il le faisoit même quelquefois dans le temps des récréations, & une fois entr'autres qu'il vouloit montrer l'efficacité de cette priere, il lui échappa de dire que *jamais pécheur ne lui avoit résisté, lorsqu'il lui avoit mis la main sur le collet, avec son Rosaire.* Ce sont là ses expressions.

*Parole remarquable sur l'efficacité du Rosaire.*

M. de Montfort, en travaillant ainsi à entretenir la ferveur parmi les éleves du Séminaire du Saint-Esprit, ne perdoit pas de vue le projet, qui l'avoit amené à Pa-

*Alliance qui se fait entre les MM. du Séminaire*

*du Saint Esprit & M. de Montfort.*

ris. Dès les premiers jours, il s'en étoit ouvert à MM. les Directeurs du Séminaire, il leur avoit communiqué le plan qu'il avoit formé d'une compagnie de Missionnaires, uniquement occupés à en faire les fonctions, & dégagés de tout autre soin, que celui d'acquérir les connoissances & les vertus propres de leur état; il leur avoit fait la lecture du réglement qu'il avoit dressé pour ceux qui voudroient se joindre à lui, & tous ces MM. non-seulement avoient approuvé son dessein, mais ils lui avoient renouvellé la parole que leur saint Instituteur, lui avoit déjà donnée, qu'ils coopéreroient, autant qu'il seroit en leur pouvoir, à la bonne œuvre qu'il avoit commencée, en lui formant & en lui fournissant des sujets capables de la perpétuer: ce fut là comme un traité d'alliance & d'association, que MM. les Directeurs de la communauté du Saint-Esprit voulurent bien faire avec M. de Montfort, & avec les Missionnaires, qui marcheroient dans la suite sur ses traces. L'homme de Dieu le regarda comme tel; en conséquence, il écrivit aussi-tôt, à la tête de sa regle, les paroles suivantes: » Il y a à Paris un Séminaire (c'est celui » du Saint-Esprit) où les jeunes Ecclé» siastiques, qui ont vocation aux Missions » de la compagnie de Marie, se disposent » par la science & la vertu à y entrer ». Il ne s'en tint pas là, pour rendre permanent le souvenir de cette heureuse &

sainte association, il fit faire en bois une figure de la sainte Vierge, d'environ un pied & demi. Elle avoit un grand manteau ouvert des deux côtés ; sous ce manteau, il fit mettre douze petites figures de Prêtres, six de chaque côté, qui, les yeux fixés sur leur bonne Mere, sembloient se féliciter d'être admis dans sa compagnie. Les changemens arrivés dans la maison du Saint-Esprit sont cause que ces douze figures ne se trouvent plus dans leur place ; mais la figure principale de la très-sainte Vierge est toujours décemment placée dans une salle de la maison ; & MM. les Directeurs, ainsi que leurs éleves, ont coutume de se mettre à genoux devant elle plusieurs fois le jour.

*Ce que MM. du Séminaire font réciproquemẽt pour lui.*

Fideles à cette sainte association, MM. les Directeurs du Saint-Esprit se sont toujours empressés d'envoyer aux Missions de M. de Montfort, ceux qu'ils croyent y être appellés. Dès ce temps-là même, malgré leur petit nombre, qui suffisoit à peine pour remplir les divers emplois de la maison ; pour satisfaire aux desirs de leur saint ami, ils auroient bien voulu lui donner quelqu'un d'entr'eux, qui fut en état de le suivre & de partager ses travaux. Ils avoient même jeté pour cela les yeux sur un de leurs principaux membres, sur M. Caris (*a*), cet homme si généralement aimé & estimé dans Paris, qui

(*a*) M. Caris fut un des premiers éleves de M. Def-

pendant près de cinquante ans a gouverné le temporel de la maison du Saint-Esprit avec un zele & un succès, qui l'en a fait regarder à juste titre comme le pere. Ce digne éléve de M. Desplaces se félicitoit lui-même du choix qu'on avoit fait de lui pour les Missions; il étoit même comme sur le seuil de la porte, lorsque le Supérieur de la maison, qui n'avoit pu dormir de la nuit, dans la pensée qu'il alloit priver la maison d'un de ses plus excellens sujets, révoqua tout-à-coup le consentement qu'il lui avoit donné la veille. L'obéissance put seule adoucir la peine que ressentit alors M. Caris; & depuis il en a souvent exprimé ses regrets; rarement voyoit-il quelques-uns des éleves quitter la maison pour se joindre aux Missionnaires, qu'il ne lui portât une sainte envie. » Que vous êtes heureux, disoit-il un jour

*Estime particuliere que M. Caris faisoit des Missions de M. de Montfort.*

places. Il demeura chargé du soin du temporel de sa Communauté presqu'aussitôt après son établissement, & il s'en acquitta avec un zele infatigable. On ne peut concevoir combien il eut de peines pour fournir à la subsistance d'un grand nombre d'Ecclésiastiques dont il étoit presque l'unique ressource pendant environ cinquante ans. Il mourut chargé de mérites & d'années, le 21 Juin 1757; & on mit cette Epitaphe sur son Tombeau.

*Hic jacet Petrus Caris, pauper Sacerdos, servus Mariæ, hujus Seminarii procurator; Deo & proximo vixit, nunquam sibi.*
*Obiit 21 Junii 1757.*
*Ora. Imitare.*

» à l'un d'entr'eux, & que j'ambitionne » votre sort, que ne m'est-il permis de » partir avec vous, ou d'aller en votre » place ! » Cependant les grands biens qu'il n'a jamais cessé de faire à la maison du Saint-Esprit donnent tout lieu de croire que ce fut par une inspiration particuliere, que son Supérieur l'y retint en quelque maniere malgré lui.

*Plusieurs éleves de la maison du S. Esprit se consacrent à ces Missions.*

Quelques autres Ecclésiastiques de cette sainte communauté, en entendant les exhortations du Missionnaire, conçurent aussi le dessein de se consacrer aux Missions avec lui. Les principaux furent MM. Thomas, Vatel, Hedau, & le Valois. Nous aurons, en peu, occasion de parler de M. Vatel, qui fut le seul qui travailla avec M. de Montfort. Les trois autres n'eurent pas le même avantage, n'étant venus se joindre à la compagnie des Missionnaires qu'après sa mort. Cependant, comme la vocation de M. le Valois a quelque chose de singulier, & qu'on peut la regarder comme une nouvelle preuve de l'esprit prophétique de l'homme de Dieu, nous croyons devoir la rapporter ici. M. le Valois avoit près de vingt & trois ans, lorsque M. de Montfort vint à Paris en 1713, étant né le 6 Octobre 1690. Il y avoit déjà deux ans qu'il étoit au Séminaire, & sa ferveur, jointe à beaucoup de prudence, lui avoit fait donner l'emploi de réglementaire. Les vertus, & la conversation édifiante du Missionnaire, le

*Vocation particuliere de M. le Valois.*

lui faisoient regarder comme un saint; & il étoit toujours un de ceux, qui, dans les récréations, s'efforçoient de se tenir plus près de lui, afin de recueillir les paroles d'édification qu'il avoit toujours soin de mêler à la conversation. Un jour qu'il étoit auprès du Missionnaire avec un grand nombre d'autres jeunes Eccléfiastiques du Séminaire, celui-ci se levant leur demanda à tous, sur lequel d'entr'eux il alloit jeter son sort; puis se tournant lentement au milieu d'eux & les fixant les uns après les autres, comme s'il eut voulu lire dans leurs yeux, il ôta le chapeau de dessus la tête du réglementaire & y mit le sien en la place en disant: *c'est sur celui-ci; il est bon, il m'appartient, je l'aurai.* Celui à qui ces paroles étoient adressées ne tarda pas à en sentir l'efficace; à l'instant même il fut pressé de se joindre au Missionnaire, & il conçut le dessein de le faire, dès qu'il auroit fini ses études, & que, par une plus longue pratique des vertus, il se seroit disposé davantage au ministere Eccléfiastique. Il ne fit cependant point alors connoître qu'il eut un pareil dessein, & le Missionnaire n'eut point d'autre contentement, que celui d'avoir heureusement consommé la grande affaire qui l'avoit conduit à Paris, je veux dire son accord avec MM. du Saint-Esprit, accord sur lequel il fondoit l'espoir de sa future compagnie.

*Humiliations que* Il y avoit déjà long-temps que cet accord étoit l'objet des vœux les plus ar-

ns de . M. de Montfort ; aussi le Ciel lui fit acheter par bien des Croix & des miliations, & l'enfer de son côté mit ut en œuvre pour le traverser. Les per- :utions, avoient coutume de venir r-tout au devant de l'homme de Dieu, iis dans ce voyage de Paris, on eût dit 'elles auroient conjuré toutes ensemble ur l'accabler. Cette grande ville a le sort toutes les capitales. Centre d'un grand oyaume, elle est aussi le siege de celui que :criture appelle le Prince du monde. C'est qu'il regne avec plus d'empire sur une inité d'hommes, qui, tout occupés de ir avancement, ou de leurs plaisirs, nblent ne point avoir d'autres Divini- ; que l'intérêt, l'ambition, la volupté. viennent se rendre de toutes les Pro- ıces des milliers de personnes, qui ne nquent point d'y rapporter tout ce qui fait ailleurs, pour servir comme de urriture à une multitude de gens oisifs, i se repaissent de nouvelles ; & comme nalignité, l'irréligion, sont d'ordinaire zoût dominant de ces sortes de gens, sont aussi les nouvelles, qui favorisent plus ce malheureux penchant, qu'on ébite le plus volontiers. S'il y a quel- : part dans les provinces éloignées de Capitale, quelqu'homme de Dieu, qui ıque le vice avec un succès extraordinai- les partisans du vice ne manquent point s'en venger en semant dans la Capitale, jours prête à mépriser ce qu'elle ne

*M. de Montfort rencontre à Paris.*

*Maniere dont les faux rapports prennent crédit dans cette grande ville, sur-tout par rapport aux ouvriers Evangeliques.*

produit pas elle-même, les bruits les plus desavantageux, & les histoires les plus ridicules sur son compte. On lui fait dire ce qu'il n'a jamais dit; on outre ses expressions; s'il a quelques défauts, on les exagere à l'excès, ses moindres fautes passent pour des crimes; & souvent on invente mille fables, pour amuser le monde à ses dépens; on représente ses actions les plus innocentes sous les couleurs les plus noires, & tout ce que le zele lui fait faire d'extraordinaire ne paroît plus que l'effet de l'ignorance, ou d'un aveugle enthousiasme. Ce qu'il y a de plus imposant en cela, c'est que ceux qui parlent de cette maniere, semblent n'y avoir d'autre intérêt que celui de la Religion elle-même; ils la plaignent de ce qu'elle remet son autorité entre des mains qui en font un si mauvais usage. De plus, tout ce qu'ils disent, ils affirment l'avoir vu, l'avoir entendu; le récit vole de bouche en bouche; chacun y ajoute quelque trait plaisant; les personnes même les plus pieuses ont de la peine à ne point ajouter foi à ce qui leur est dit avec tant d'assurance; & de cette maniere, un homme puissant en œuvres & en paroles, un homme que l'esprit du Seigneur accompagne par-tout, & dont il se sert pour ramener à lui des villes entieres, devient en peu de temps la risée de Paris & la fable de presque tous ceux qui l'habitent.

*M. de Montfort* C'est ce qu'éprouva M. de Montfort d'une maniere toute particuliere. Tous les

[redacted] l'éprouve plus que perſonne.

eſprits, ſes meilleurs amis même, ſes plus intimes connoiſſances étoient prévenus contre lui; on évitoit de le voir, on lui fermoit la porte chez les perſonnes qu'il chériſſoit & qu'il reſpectoit davantage, & dont il auroit dû être mieux connu pour bien des raiſons; ceux qui lui parloient ne le faiſoient ſouvent que pour l'accabler de reproches, & ne vouloient pas ſeulement lui permettre de ſe juſtifier. Il eut même à eſſuyer quelques avanies publiques, qui auroient été bien ſenſibles à des perſonnes moins exercées que lui dans l'école d'un Dieu crucifié, mais qui ne faiſoient que produire en lui la joie la plus vive. Un petit nombre de ſes amis, plus c[illegible]urageux que les autres, & parmi leſquels on doit compter les MM. du Saint-Eſprit qui oſerent ſe déclarer pour lui, ſe reſſentirent auſſi de ce ſoulévement preſque général contre le ſaint homme. Voici comme il s'en explique dans une lettre qu'il écrivit de Paris à ſa ſœur à Rembervilliers, & qui eſt datée du 15 Août 1713.

VIVE JESUS, VIVE SA CROIX.

Ce qu'il en dit dans une lettre qu'il écrit à ſa ſœur, Religieuſe du S. Sacr., à Rembervilliers.

*Si vous ſaviez en détail mes croix & mes humiliations, je doute un peu, ma chere ſœur, ſi vous deſireriez ſi fort de me voir. Je porte par-tout mes croix, & je ne vais nulle part ſans en donner quelques lambeaux à mes meilleurs amis, ſouvent malgré moi, & malgré eux. Perſonne ne peut me ſoutenir & n'oſe ſe déclarer pour moi, qu'il n'en ſouffre;*

*il arrive même quelquefois qu'il tombe sous les pieds de l'enfer que je combats, du monde, que je contredis, de la chair, que je persécute. Une fourmilliere de pécheurs & de pécheresses que j'attaque, ne me laissent aucun repos. Il faut toujours être sur le qui-vive, toujours sur les épines, ou sur les cailloux. Je suis comme une balle au jeu de Paume; on ne l'a pas plutôt poussée d'un côté, qu'on la pousse de l'autre, en la frappant rudement. Bénissez-en Dieu pour moi, ma chere sœur; car, au milieu de ces souffrances, mon cœur nage dans la joie, & rien au monde ne me semble si doux, que la croix la plus amere, quand elle est trempée dans le sang de Jesus crucifié.*

*Desirs de M. de Montfort de souffrir encore davantage.*

La conduite de M. de Montfort répondoit aux sentimens qui sont exprimés dans cette lettre. Cet homme insatiable de souffrances, au milieu de celles qui l'environnoient de toutes parts, en demandoit encore; il ne se contentoit pas de les demander lui-même, il engageoit ses plus fideles amis à les solliciter en sa faveur. C'est ce qu'a laissé par écrit Mlle de la Vieuville, qui avoit eu le bonheur d'être intimement liée avec la vénérable Mere Methilde du saint Sacrement, & qui n'a vécu jusqu'à l'âge de 86 ans dans son premier Monastere de l'Adoration perpétuelle, que pour y être plus long-temps la bonne odeur de Jesus-Christ. Cette sainte ame recevoit de temps en temps la visite du saint Missionnaire. Presque tous leurs entretiens

loient sur le bonheur & les avantages croix, & elle a rapporté que le Missinaire l'avoit plus d'une fois, comme :ée, de se mettre à genoux, pour deider à Dieu pour lui des humiliations des croix. La même personne ajoute : le Seigneur se plaisoit à exaucer prompient les vœux ardens & sinceres de serviteur, en lui envoyant presque sitôt quelqu'une de ces croix qu'il avoit itume d'appeller *des croix de poids.*

*Il établit en plusieurs Comunautés de Paris la dévotion du Rosaire.*

Les croix, quelque grandes qu'elles pust être, n'étoient jamais un obstacle aux vaux & aux succès du Missionnaire; s servoient au contraire à lui donner ii-même une plus grande ardeur pour travail; il les regardoit comme un gage uré des bénédictions du Ciel. Il n'enprit point, il est vrai, dans Paris, de andes Missions; ce n'étoit pas là l'objet son voyage, & peut-être la Providence, i vouloit ailleurs employer son zèle, ne en fournit-elle pas les moyens; mais, oique sans bruit & sans éclat, il ne laissa s d'y faire beaucoup de biens. Outre ce 'on a dit de ses exhortations aux Sémiristes du S. Esprit, & du bien qu'elles y ent; toujours ardent pour la propagaon du saint Rosaire, sa dévotion favoe, il engagea trois Communautés Regieuses, & un grand nombre de persons, tant Séculieres qu'Ecclésiastiques, e réciter tout entier chaque jour,

*Il donne une Retraite aux Religieuſes de l'Ave Maria.*

La Communauté des Religieuſes de ſainte Claire, communément dites *de l'Ave Maria*, fut une de celles qui eurent l'avantage de profiter de ſes inſtructions; l'homme Apoſtolique y donna une Retraite, lorſqu'il étoit déjà ſur le point de quitter Paris, & que même il avoit pris là-deſſus ſa détermination. Ces ſaintes Religieuſes avoient long-temps balancé à lui demander cette grace, & ce qui les avoit retenues, c'étoit moins ces bruits populaires, qui couroient de M. de Montfort, bruits qu'elles ſavoient apprécier, étant informées de la vérité par des perſonnes dignes de foi, que la crainte de ſa trop grande ſévérité. Sachant avec quelle rigueur il ſe traitoit lui-même, & avec quelle force il tonnoit en Chaire contre le pécheur, elles craignoient qu'accoutumé à ce langage effrayant, il ne ſut pas leur parler un autre langage, ou que même, trop amateur des auſtérités, il ne compatit pas aſſez à leur foibleſſe, en voulant encore ajouter à leurs auſtérités régulieres, qui ſont déjà très-grandes, & paroîtroient même exceſſives à quiconque voudroit en juger par la foibleſſe du ſexe, ou même de la nature. C'étoit peu connoître l'homme de Dieu Tout à tous, il ſavoit parler à chacun ſon langage; & jamais on ne voyoit mieux ce qu'il étoit, que lorſqu'il avoit à traiter de la perfection avec les parfaits. Les Religieuſes de *l'Ave Maria* ne

furent pas long-temps à le reconnoître. Instruit à l'école de l'Esprit saint, il prenoit plaisir à leur dévoiler ces routes sécrettes & sublimes de la sainteté, dans lesquelles lui-même avoit marché, & qu'on ne peut jamais bien enseigner aux autres, que lorsqu'on les connoît par sa propre expérience. Il leur découvroit les piéges que l'esprit de malice a coutume d'y tendre aux ames, les retours les plus subtils de l'amour propre, les dangers qu'on y court, les illusions dont les ames les plus véritablement à Dieu ne sont pas toujours exemptes, & les moyens surs, dont elles doivent se servir pour en être délivrées. Il leur parloit aussi de ce que l'amour divin a de plus pur & de plus parfait, & de la pratique des vertus qui peuvent y conduire, l'oraison continuelle, le renoncement universel à tout ce qui flatte les sens & les inclinations purement naturelles, & sur-tout une sainte & respectueuse familiarité avec Jesus-Christ; son langage étoit celui de l'Homme-Dieu. En proposant, à ces ames élevées, les maximes les plus austeres de l'Evangile, il le faisoit avec tant de douceur & d'onction, que ces maximes sembloient perdre dans sa bouche tout ce qu'elles ont de dur & de pénible dans la pratique, & qu'elles restoient profondément gravées au fond de leurs cœurs, comme elle l'étoient dans le sien propre. Aussi n'y eut-il personne, dans cette respectable & fervente Communauté, qui ne

lui donnât toute ſa confiance, & qui ne retirât les plus grands avantages des avis que le ſaint homme leur donna pour leur direction. Elles voulurent, après cette Retraite, lui donner à leur tour quelque gage de leur reconnoiſſance & de leur eſtime. L'embarras étoit de le faire d'une maniere qui lui fut agréable & utile tout enſemble. Elles ſavoient qu'on ne pouvoit rien lui donner pour lui-même, qu'il ne le diſtribuât ſur le champ à d'autres moins pauvres que lui; que même, en différentes occaſions, il avoit échangé avec de pauvres Eccléſiaſtiques, les ſoutanes neuves qu'on lui avoit préſentées (*a*). Elles convinrent donc de lui faire un préſent conforme à ſon état, dont il ne fut pas tenté de ſe défaire; ce fut de lui faire un ornement pour dire la ſainte Meſſe, & qu'il put ſans peine porter dans le cours de ſes Miſſions. Elles y travaillerent ſans relâche, & le préſent fut parfaitement du goût de celui à qui il étoit offert. M. de Montfort l'accepta, & s'en ſervit depuis tout le reſte de ſa vie, dans le cours de ſes voyages Apoſtoliques.

*Guériſon ſubite opérée par une parole de M. de Montfort.*

Bientôt après cette Retraite finie, le Miſſionnaire quitta Paris; mais ce fut après avoir opéré une guériſon ſubite, qui mérite d'être rapportée. Un jour qu'il avoit dit ſa Meſſe, dans l'Egliſe des Dames du Saint Sacrement, rue Caſſette, & qu'il en

(*a*) Cela lui étoit arrivé à la Garaye & ailleurs.

ſortoit

ſortoit ; une pauvre femme, qui y avoit aſſiſté, & qui avoit été frappée de la dévotion ſinguliere avec laquelle il célébroit toujours les ſaints Myſteres, vint à lui, tenant un jeune enfant, dont la tête étoit toute rongée de teigne. Madame de Mailly, cette Dame que M. de Montfort avoit inſtruite & convertie à la Rochelle, étoit alors préſente. La femme toute éplorée dit au Miſſionnaire qu'elle avoit en vain employé tous les remedes pour la guériſon de cet enfant, mais qu'elle le prioit inſtamment de s'intéreſſer pour elle auprès de Dieu, afin de l'obtenir. *Croyez-vous*, lui dit alors le ſaint homme, *que les Miniſtres de Jeſus-Chriſt aient le pouvoir de guérir au nom de leur Maître, les différentes maladies & d'impoſer les mains ? Oui, Monſieur*, répondit cette femme, *je le crois, & ſuis perſuadée, que ſi vous demandez à Dieu la guériſon de mon enfant, elle vous ſera accordée.* Dans le moment M. de Montfort mettant la main ſur la tête de l'enfant, dit ces mots : *que le Seigneur vous guériſſe, mon enfant, & récompenſe en vous la foi de votre mere.* Auſſitôt la teigne ſécha, tomba, & l'enfant fut parfaitement guéri. Preſqu'auſſitôt après le Miſſionnaire partit de Paris, après y avoir paſſé plus de deux mois, ſatisfait d'avoir conſommé la grande affaire qui l'y avoit amené, ſon union avec MM. du S. Eſprit.

Il lui parut alors qu'il devoit s'occuper ſérieuſement de l'autre affaire qui, *Il va à Poitiers*

après celle dont on vient de parler, lui te-noit la plus au cœur, je veux dire l'établissement des Filles de la Sagesse. C'est ce qui dirigea ses pas vers Poitiers. Il avoit lieu de croire qu'une absence de sept à huit ans auroit amorti les inimitiés, que son zèle & ses succès lui avoient autrefois suscitées dans cette ville. Mais il est des inimitiés, que le temps même, qui efface tout, n'efface jamais. Ce sont celles qui naissent de l'envie, & qu'on a trouvé le moyen de cacher aux autres, & peut-être à soi-même, en les déguisant sous le nom de zèle. Dès qu'on sut le Missionnaire à Poitiers, sa présence réveilla dans l'esprit de ses ennemis toute leur ancienne animosité. On ne connoissoit pas sa parfaite obéissance aux Supérieurs Ecclésiastiques; ce fut à eux qu'on porta ses plaintes; on représenta le Missionnaire, comme un homme fanatique & brouillon, qui ne manqueroit pas de causer de nouveaux troubles, pour peu qu'on lui permît de demeurer dans la ville; on répéta toutes les faussetés qu'on avoit jadis débitées contre lui, on réveilla sur-tout une calomnie, qu'un malheureux Ecclésiastique, qui fut depuis l'opprobre du Clergé de Poitiers, avoit inventée, & ce fut ce qui fit le plus d'impression. En conséquence ordre donné à M. de Montfort de sortir de Poitiers, dans le terme de vingt-quatre heures. C'étoit pour la troisieme fois qu'il étoit ainsi chassé ignominieusement d'une ville, dans laquelle il avoit fait comme le

*pour travailler à l'établissement des Filles de la Sagesse.*

*A peine y étoit-il qu'il reçut ordre d'en sortir dans le terme de 24 heures.*

premier essai de son zèle Apostolique, & un nombre infini de conversions. La circonstance rendoit ce traitement plus pénible, & de plus il étoit inopiné ; cependant la patience de l'homme de Dieu n'en fut nullement altérée. Il le reçut, comme une faveur du Ciel, avec le même visage, qu'il auroit appris la meilleure nouvelle du monde, il en bénit Dieu, & regardant le mal qu'on vouloit en cela lui faire, comme un effet de la rage de l'esprit de malice, qui le poursuivoit par-tout sans relâche, il n'en fut que plus animé à lui faire à son tour la guerre, en travaillant à lui arracher le plus qu'il pourroit de pécheurs.

*Pendant ce temps, il a la consolation de voir ceux qu'il avoit gagnés à Dieu, persévérer dans leur ferveur.*

Son zèle ne fut pas oisif pendant le peu de temps qu'il eut à rester à Poitiers, & le Seigneur ne voulut pas que son serviteur fut sans consolation, au milieu des rudes épreuves, qu'il avoit à essuyer. C'en fut une grande pour lui de voir qu'un grand nombre de ceux, qu'il avoit autrefois engendrés à Jesus-Christ, étoient depuis ce temps-là demeurés fideles aux saintes résolutions qu'ils avoient prises, & aux instructions salutaires qu'il leur avoit données. Il les confirma dans leurs bons sentimens, & l'exemple de douceur & de patience inaltérables, qu'ils trouvoient en lui, leur apprit beaucoup mieux que le plus excellent discours n'eût pu faire, de quelle maniere ils devoient porter leur croix à la suite de Jesus-Christ.

Mais, ce qui lui causa la joie la plus sen-

sible, ce fut de retrouver la Sœur Marie-Louise de Jesus, dont nous avons parlé dans le second livre de cette histoire, aussi fervente, qu'il l'avoit laissée. Cette admirable fille, par un trait de constance, peut-être unique dans son genre, étoit, depuis dix années, demeurée seule avec la forme d'habit que M. de Montfort lui avoit donnée; & il y en avoit sept à huit qu'elle avoit été privée de la consolation de le voir & d'en recevoir les avis, sans cependant s'écarter en rien de la route, qu'il lui avoit tracée. Elle exerçoit alors la charge d'Econome de l'Hôpital, & s'en acquittoit avec l'applaudissement général de MM. les Administrateurs, qui n'avoient jamais vu les choses en si bon état, que depuis qu'elle en étoit chargée. Le soin du prochain ne lui avoit cependant pas fait oublier, comme il n'est que trop ordinaire, le soin de sa propre perfection. Elle avoit su allier parfaitement les exercices de la vie active & de la vie contemplative, de sorte qu'elle étoit tout ensemble la mere des pauvres & leur édification. M. de Montfort, charmé des saintes dispositions qu'il retrouvoit dans sa fille spirituelle, n'omit rien de ce qui pouvoit servir à les perfectionner. Il n'eut pas de peine à dissiper toutes les inquiétudes qu'elle pouvoit avoir; il l'exhorta sur-tout à tendre généreusement à la plus haute perfection; que Dieu demandoit cela d'elle; & qu'il falloit qu'elle se préparât à supporter avec courage & avec joie les croix les plus

pénibles & les plus humiliantes,afin que les desseins du Seigneur sur elle fussent accomplis; que ce tems n'étoit pas fort éloigné,& qu'il songeoit à lui donner une compagne.

*Il lui donne une cōpagne, sous le nom de la Sœur de la Conceptiō*

La Providence la lui avoit ménagée dans la personne d'une Demoiselle de Poitiers, qui s'appelloit Cathérine Brunet. Cette jeune personne avoit autrefois été sous la conduite du Missionnaire, tandis qu'il étoit Aumônier à l'Hôpital, & le saint homme avoit jeté dans son ame les semences d'une haute perfection. Ces semences avoient long-temps été combattues par un goût décidé pour les divertissemens & les vanités du monde. Elle avoit tout ce qu'il falloit pour lui plaire; mais, ne pouvant résister aux mouvemens d'une conscience, qui la pressoit vivement de tendre à quelque chose de plus parfait, elle s'étoit choisi une retraite à l'Hôpital, auprès de la Sœur Marie-Louise de J. Là, témoin chaque jour des vertus de cette Vierge sage, elle sentoit souvent un desir ardent de marcher sur ses traces; mais ce desir, qu'elle n'avoit pas la force de suivre, étoit pour elle une matiere continuelle de remords & de tourmens. Il étoit réservé à M. de Montfort de terminer tout-à-la-fois ses irrésolutions & ses peines. La voix de l'homme de Dieu porta dans son ame la lumiere & la force. Il lui fit connoître d'une maniere si claire la volonté de Dieu, que malgré les combats qu'elle put essuyer, tant de la part du monde, que de la répugnance de la nature,

tout, & rien ne fut capable de l'arrêter, parce qu'il s'agissoit d'une œuvre qui devoit contribuer beaucoup à la gloire de Dieu & au salut du prochain. Il songea que pour les garçons, il ne lui seroit pas impossible de trouver parmi le grand nombre de ceux qu'il avoit sous sa conduite, des personnes capables de les instruire; & assez zélées pour entreprendre de le faire. Pour les filles, dont l'éducation, quoique également nécessaire, est d'ordinaire plus négligée, il crut qu'il pourroit y pourvoir excellemment en y employant les Filles de la Sagesse, & que c'étoit une porte que la Providence leur ouvroit pour entrer dans l'exercice de leurs fonctions, & pour se multiplier.

*Il s'en ouvre à M. l'Evêque, qui l'approuve & qui le charge de mettre son projet en exécution & d'inviter la Sœur Marie de J. à venir à la Rochelle.*

Mais quelque beau, quelqu'avantageux que lui parut ce projet, il ne voulut cependant prendre aucune détermination sans avoir auparavant consulté l'Evêque du lieu. On a déjà pu voir combien M. de Champflour, un des plus grands ornemens de l'Episcopat en France, avoit d'estime pour M. de Montfort. Celui-ci lui exposa avec confiance les réflexions qu'il avoit faites sur la nécessité d'établir des écoles publiques & gratuites dans sa ville Episcopale; il lui indiqua les vues qu'il avoit eues sur cet objet, & la maniere dont il pouvoit s'y prendre pour venir à l'exécution, en soumettant le tout aux lumieres de Sa Grandeur, & en s'offrant seulement à elle, comme un instrument, dont elle pourroit

faire tel usage qu'il lui plairoit. Il lui parla pour la premiere fois de la Congrégation qu'il avoit projettée pour le service des pauvres, sous le nom des Filles de la Sagesse ; puis, entrant dans un plus grand détail, il lui raconta ce qui s'étoit passé à Poitiers, par rapport à cette affaire. Ce qui lui donna occasion de lui faire connoître la Sœur Marie-Louise de Jesus, & les grandes preuves qu'elle avoit constamment données de sa sagesse & de sa vertu. Le Prélat parut écouter avec plaisir tout ce que lui dit le Missionnaire, & comme il prévit tout le bien que procureroit la bonne œuvre, dont il lui parloit, si jamais elle s'exécutoit selon le plan proposé, il le chargea de les mettre en exécution, le revêtant pour cela de tous les pouvoirs qu'il pouvoit desirer. Il l'encouragea plus particuliérement encore à perfectionner ce ce qu'il avoit commencé par rapport aux Filles de la Sagesse, dont il se formoit déjà la plus haute idée, & il lui dit d'inviter de sa part la Sœur Marie-Louise de Jesus, à venir dans sa ville pour s'y charger de l'éducation des jeunes filles. Il ajouta en finissant qu'il se chargeoit lui-même des frais, que demanderoit nécessairement l'établissement des deux écoles.

*Soins qu se donne M. de Montfort en conséquence de cet ordr*

M. de Montfort avoit toujours regardé les ordres du Ciel dans ceux de ses supérieurs Ecclésiastiques. Si son Evêque eut désapprouvé son dessein, il l'auroit abandonné, persuadé que Dieu n'en auroit pas

demandé de lui l'exécution ; mais, voyant que non-seulement il l'approuvoit, mais qu'il desiroit ardemment d'en voir l'accomplissement, qu'il vouloit que ce fut lui qui l'entreprit, qu'il l'empressoit même & qu'il lui promettoit de l'aider, il ne douta plus que le Ciel n'exigeât qu'il s'y appliquât tout entier : la premiere chose qu'il fit, fut d'écrire à la Sœur Marie-Louise de Jesus ce dont l'Evêque l'avoit chargé ; de l'avertir d'arranger tellement les affaires de son Hôpital, qu'elle pût être en état de partir au bout de six mois. Pour les autres choses, comme il vit qu'elles demandoient du temps, & qu'il se sentoit pressé de ne point interrompre pour cela l'œuvre des Missions, après avoir réglé ce qu'il y avoit de plus essentiel, il partit pour le long voyage, dont il sera parlé dans le livre suivant, espérant qu'en son absence, on pourroit travailler aux choses, qui n'étoient pas proprement de sa compétence, & qui demandoient uniquement la main d'œuvre des différens ouvriers.

*Il veille sur les ouvriers, & leur inspire une nouvelle ardeur.*

Mais Dieu vouloit que la bonne œuvre lui dut toute son existence. A son retour il trouva les choses à-peu-près dans le même état où il les avoit laissées en partant. Les maisons étoient achetées, les frais destinés à la bonne œuvre étoient prêts, par les libéralités de M. l'Evêque. Mais rien n'étoit encore en ordre. Il falloit faire aux maisons des réparations immen-

ſes, préparer les matériaux néceſſaires, les faire apporter ſur les lieux, & marquer à un grand nombre d'ouvriers la tâche que chacun avoit à faire. Le Miſſionnaire ne ſe rebuta de rien, il fit l'office d'Entrepreneur, il traça le plan qu'on devoit ſuivre, & la maniere dont on devoit s'y prendre pour l'exécuter. On le voyoit continuellement ſe tranſporter d'un lieu à un autre pour donner ſes ordres, veiller ſur les ouvriers & les animer au travail. Jamais peut-être ils n'avoient travaillé avec tant d'activité, le courage qu'il ſut leur inſpirer ſembloit en quelque maniere les reproduire, de ſorte qu'au grand étonnement des perſonnes de l'art l'ouvrage fut achevé en huit ou dix jours.

*Réglem qu'il fa pour les écoles d garçons*

Les écoles des garçons furent ouvertes les premieres. M. de Montfort y établit trois Maîtres, à la tête deſquels il mit un Prêtre, qui devoit veiller ſur leur conduite, dire la Meſſe aux enfans à la fin de la claſſe, & les confeſſer au moins tous les mois. Bientôt il s'y rendit une grande multitude d'enfans, qui tous y furent reçus gratuitement. Ce fut un point ſur lequel le Miſſionnaire inſiſta beaucoup. Demander quelque choſe directement ou indirectement aux enfans ou à leurs parens, ſoit en argent ou en préſens, étoit un crime capital dans les Maîtres, & pour lequel ils auroient été exclus en cas d'incorrigibilité. La gloire de Dieu, le ſalut des ames, leur propre perfection, étoient ce qu'ils devoient

avoir uniquement en vue. L'ordre & le silence le plus exact furent prescrits rigoureusement dans les écoles, parce que sans l'un & l'autre, disoit le serviteur de Dieu, les écoles mêmes deviendroient pour les Maîtres & pour les enfans, une occasion de péché. A cette fin, il marqua quels étoient les Maîtres à qui le soin de l'école pouvoit être confié, & quels étoient les enfans qu'on pouvoit y admettre; le temps, qu'il falloit y donner, les exercices d'étude & de piété, qu'on devoit y pratiquer; les récompenses qu'il convenoit de donner aux enfans pour les encourager à bien faire; & les pénitences qu'il étoit à propos de leur faire subir, quand ils manqueroient à leur devoir. Le prudent Missionnaire entra dans les plus petits détails, comme si toute sa vie il eut été employé à gouverner des enfans. Il voulut que la longueur de la classe surpassât un peu la largeur, que la chaire du Maître fut placée dans le fond, que vis-à vis, il y eut un banc plus élevé que les autres, qu'il nomma le banc des *Seraphins*: là devoient être les enfans qui auroient fait leur premiere communion, ou qui seroient plus avancés que les autres. De chaque côté, il devoit y avoir quatre autres bancs, à qui il donna le nom des autres chœurs Angéliques; sur lesquels les enfans seroient placés, chacun à son rang. selon son âge & sa capacité. Les bancs étoient un amphithéâtre, afin que le

*Forme 'es classes ' ordre u'il y fait bserver.*

Maître pût voir d'un coup d'œil toute sa petite troupe, & que rien ne passât sans qu'il en eut connoissance.

M. de Montfort ne se contenta pas d'avoir fait cet arrangement. Il présida lui-même à l'exécution. Pendant le séjour plus long qu'à l'ordinaire, qu'il fit alors à la Rochelle, il venoit tous les jours aux petites écoles, pour styler & les maîtres & les disciples à sa méthode d'enseigner. La bénédiction, que le Seigneur avoit coutume de verser sur toutes ses œuvres, parut sensiblement dans celle-ci. Toute la ville fut surprise du prompt changement qui se fit par ce moyen dans le peuple. Les enfants, constamment occupés & retenus étoient devenus l'édification de ceux dont ils étoient auparavant le fléau. C'est tout ce que nous dirons de ce premier établissement, qui se fit par les libéralités de M. de Champflour, & par les soins infatigables de M. de Montfort. Il est juste que nous entrions dans un plus grand détail par rapport à celui des filles de la Sagesse, dont les avantages ont été & plus abondans & plus étendus.

*Il forme lui-même les Maîtr. Fruits admirables de cet établissement.*

Quand la Sœur Marie-Louise de Jesus eut reçu de M. de Montfort la lettre dont on a parlé, elle se mit, autant qu'il étoit en elle, en devoir d'y obéir, elle arrangea ses comptes, & disposa ses affaires de maniere, qu'il ne lui restât plus qu'à demander les permissions nécessaires, lorsqu'il en seroit temps. C'est tout ce qu'elle

*Ce qu'eut à souffrir la Sœur Marie-Louise pour quitter Poitiers.*

pouvoit faire alors, & les choses resterent en cet état, jusqu'à ce que M. de Montfort, de retour de ses courses Apostoliques, après en avoir de nouveau conféré avec son Evêque, lui manda de se tenir prête à partir au premier signal. Il lui disoit dans sa lettre, qu'il prévoyoit bien qu'elle auroit beaucoup de difficultés à vaincre, mais qu'elle devoit s'armer de courage, que le temps s'approchoit où Dieu vouloit se servir d'elle & de sa compagne, pour l'œuvre à laquelle il les avoit appellées, & qu'il leur donneroit des secours proportionnés à la grandeur de l'entreprise, qu'il leur mettoit en main. Ce dernier avis étoit absolument nécessaire. On sait ce qu'il en coûte, quand il s'agit d'entreprendre quelque chose de grand pour le service de Dieu. Mille pensées se présentent alors à l'esprit, qui jetent l'ame dans une perpléxité, que Dieu permet souvent, afin que le combat étant plus pénible, le triomphe soit plus glorieux & plus méritoire. C'est ce qui arriva à la fidele disciple de M. de Montfort. Elle ne pouvoit se dissimuler à elle-même que Dieu s'étoit servi d'elle, & s'en servoit encore pour faire de grands biens à l'hôpital de Poitiers, que tout y étoit dans un meilleur ordre, & que les pauvres étoient beaucoup plus soulagés, & Dieu mieux servi, depuis qu'elle se mêloit de de le gouverner. Si elle se retiroit, il y avoit lieu de craindre, que les choses

retombassent dans le triste état, où elles étoient auparavant ; qu'il n'y avoit personne qui put y faire ce qu'elle y faisoit, qu'ainsi tout ce qu'elle avoit obtenu avec tant de temps & de travail, tout le bien qu'elle avoit fait s'évanouiroit presque à l'instant ; que les mêmes désordres reviendroient, & que par conséquent elle seroit coupable devant Dieu, d'une infinité de crimes, qui seroient occasionnés par sa retraite ; qu'au reste elle quittoit un bien assuré, pour un autre qu'elle ne seroit peut-être jamais en état de faire, & que peut-être Dieu ne demandoit pas d'elle. A ces réflexions accablantes se joignoit l'opposition d'une mere, à laquelle elle croyoit toujours devoir obéir, n'ayant pas encore, à proprement parler, de Supérieur. *Vous pourrez bien vous échapper*, lui avoit répondu sa mere, quand elle lui avoit demandé son consentement ; *mais, jamais je n'y consentirai.* Plus la Sœur Marie-Louise de Jesus, pesoit toutes ces choses, plus elle sentoit augmenter ses craintes ; elle étoit comme entourée de tous côtés de précipices, dans lesquels il lui étoit inévitable de tomber. Elle courut au dépositaire de sa confiance, croyant trouver, dans ses conseils, un sûr remede à ses maux. C'étoit le Pere Carcault, homme très-saint & très-éclairé dans les voies de Dieu ; mais, il n'y a rien qui puisse soulager une ame, quand il plaît à Dieu de la tenir dans l'affliction ; ce Pere ne lui

*Opposition de sa mere à son départ.*

donna point de réponse décisive, il parut même porté à croire qu'elle ne devoit pas quitter l'hôpital. Il lui dit cependant de venir le trouver dans un certain temps ; & de prier en attendant, pour connoître la volonté de Dieu. La fervente pénitente n'y manqua pas. Elle pria, & fit prier, à cet effet, tout ce qu'elle connoissoit de bonnes ames dans la ville. Ces prieres ne furent pas sans effet. La Sœur Marie, étant retournée au jour marqué, à son Confesseur ; celui-ci lui dit, qu'il avoit beaucoup consulté le Seigneur, & qu'il ne doutoit plus que ce ne fut la volonté de Dieu, qu'elle partit pour la Rochelle Peu de temps après, sa mere vint d'elle-même la trouver, sans avoir été sollicitée davantage, & lui déclara qu'il n'étoit plus en son pouvoir de la retenir, & qu'elle lui donnoit son consentement pour aller où Dieu l'appelleroit. M. l'Evêque de Poitiers consentit secrétement à son départ, après avoir fait quelques tentatives pour l'en détourner. Son pere ne différa à le lui permettre qu'autant qu'il lui fallut de temps pour s'assurer que M. l'Evêque de la Rochelle prenoit sa fille sous sa protection. MM. les Administrateurs de l'Hôpital furent ceux qui témoignerent le plus d'opposition à la résolution de la Sœur Marie-Louise de Jesus ; ils refuserent, autant qu'ils le purent, de recevoir ses comptes, mais enfin ne pouvant vaincre ses résis-

*L'un & l'autre lui donnent leur consentement, sans en être sollicités.*

tances, ils se déterminerent à les recevoir; & les trouverent parfaitement en regle.

*Nouvelles difficultés au moment du départ; elle en triomphe.*

Tout paroissoit disposé pour le départ de la Sœur, & de sa compagne; ses doutes étoient dissipés, elle étoit persuadée de la volonté de Dieu; mais, lorsqu'on fut au moment de l'exécution, & que le commissionnaire envoyé par M. de Montfort, pour les venir chercher, fut arrivé, le combat fut plus violent que jamais. On fit les derniers efforts pour retenir les deux Sœurs; l'Aumônier de l'Hôpital, homme très-recommandable par sa vertu, leur représenta de la maniere la plus vive les besoins des pauvres, & leur fit un point de conscience de la démarche, qu'elles alloient faire. C'étoit les prendre, pour ainsi dire, par leur endroit foible. D'autres personnes prétendoient qu'il falloit qu'elles eussent perdu le jugement pour agir de la sorte, & la mere de la Sœur Marie-Louise de Jesus, vouloit reprendre le consentement qu'elle avoit donné. Rien de tout cela cependant ne put faire changer de résolution à la Sœur, & au milieu des pleurs & des regrets de ceux qui la connoissoient, soutenue par le courage de sa compagne, elle s'arracha de son pays, pour aller dans une terre étrangere.

*Situation des Sœurs de la Sagesse à leur*

Arrivée à la Rochelle, la pieuse Fondatrice, comme il arrive toujours dans ces occasions, trouva de nouvelles dif-

[redacted] *arrivée à la Rochelle.*

ficultés, qui, pendant quelque temps, servirent à exercer sa patience. Elle ne trouva rien de ce qu'elle pouvoit attendre, pas même de logement ; M. de Montfort, accoutumé à pratiquer lui-même le conseil évangélique, qui prescrit de ne point s'inquiéter du lendemain, s'étoit contenté d'ordonner de grandes cappes noires, telle qu'il vouloit que ses filles les portassent ; ou du moins ceux sur qui il s'étoit reposé pour le reste, n'avoient pensé à rien. La Providence vint au secours des personnes qui s'oublioient elles-mêmes, & leur fit trouver à se loger, & de quoi subsister bien pauvrement ; & il fallut rester ainsi, jusqu'à ce que le lieu, que l'Evêque leur destinoit, fut préparé. Cela n'empêcha pas que de jeunes personnes, charmées de la vertu des deux filles de la Sagesse, ne desirassent se joindre à elles. M. de Montfort le permit ; il désigna la Sœur Marie-Louise de Jesus, pour être Supérieure de la petite communauté, &c., pendant son absence, il leur écrivit de quelle maniere elles devoient se conduire. Ce n'étoit pas la moindre de leurs peines, d'être privées de la présence de leur Pere, dans un temps où elles avoient si fort besoin de ses avis & de ses exhortations.

*Entrevue qu'elles ont avec M. de Montfort.*

La premiere entrevue, que le serviteur de Dieu, eut avec ses Filles, fut à une maison de campagne nommée le petit Plessis, qui est à un quart de lieue de la Ro-

chelle. Là, après la Messe, & une longue action de grace, il leur donna les avis les plus nécessaires pour leur conduite. Voyant par hasard avec quel soin, une poule rassembloit ses petits poussins sous ses ailes, il prit occasion de là, de montrer à celle qu'il avoit choisie pour être Supérieure, de quelle maniere elle devoit se conduire à l'égard de ses inférieures. Il lui rappella ce qu'il lui avoit dit en quittant l'Hôpital de Poitiers; que quand il n'y auroit de Filles de la Sagesse, que dans dix années, que la volonté de Dieu seroit accomplie. *Comptez*, ajouta-t-il; *vous verrez qu'il y a maintenant dix ans, que je vous le disois.* Et comme la Sœur ne put s'empêcher de lui faire part de ses craintes, au sujet de l'Hôpital de Poitiers : *consolez-vous*, lui répliqua-t-il sur le champ, *tout n'est pas perdu pour l'Hôpital de Poitiers. On vous vous y demandera. Vous y retournerez, & vous y demeurerez.* La pieuse Fille de M. de Montfort n'avoit jamais perdu de vue la premiere prédiction, dont elle voyoit l'accomplissement; elle n'oublia non plus jamais la seconde, & elle la vit pareillement s'accomplir, lorsqu'en 1748, trente deux ans après la mort de M. de Montfort, les Administrateurs de l'Hôpital de Poitiers, ayant demandé des Filles de la Sagesse pour le gouverner, elle y vint établir cinq de ses Filles.

*Prédiction qu'il leur fait.*

Le Missionnaire s'appliqua ensuite d'autant plus particulierement à régler ce

*Soin qu'il prend de regler les*

*Écoles pour les petites filles.*

qui regardoit l'école des filles, que celle-là devoit servir de modele à toutes-celles que les Filles de la Sageſſe pourroient avoir dans la ſuite. L'ordre qu'il y fit obſerver, fut à-peu-près le même que dans les petites écoles des garçons, autant que la diverſité du ſexe le pouvoit permettre; c'eſt pourquoi nous n'entrerons là-deſſus, dans aucun détail; mais, nous ne pouvons pas nous diſpenſer de donner une idée des regles que l'homme de Dieu donna aux filles de la Sageſſe.

*Fin de l'Inſtitut des Filles de la Sageſſe.*

Il leur propoſe d'abord la fin de leur Inſtitut qui eſt de travailler à l'acquiſition de la divine Sageſſe, c'eſt-à-dire, de leur propre perfection, & de s'employer enſuite de toutes leurs forces, avec le ſecours de la grace, à l'édification, au ſalut & à la perfection du prochain, ſur-tout des pauvres; en imitant, autant qu'il leur ſera poſſible en toutes choſes, Jeſus-Chriſt même, la ſageſſe incarnée. Dans cette vue, & pour s'acquitter d'une obligation eſſentiellement attachée à leur vocation, les filles de la ſageſſe, s'efforceront d'entrer chaque jour de plus en plus, dans les ſentimens de leur divin modele. Elles aimeront ce qu'il a aimé, la pauvreté, l'humiliation, la croix, elles auront au contraire en horreur, ce qu'il a rejeté & mépriſé, comme les honneurs, les richeſſes, & les plaiſirs, que le monde recherche avec tant d'empreſſement.

C'eſt ce que doit leur rappeller ſans

;effe le beau nom de Fille de la Sageffe, :'eft-à dire, de Jefus-Chrift, qui eft tout ı la fois, la fageffe éternelle de Dieu, & a fageffe incarnée, & rendue vifible aux hommes, pour leur enfeigner le véritable chemin du falut, leur fervir de guide, & leur donner la force d'y marcher après lui. Pour porter dignement ce nom, elles ne doivent rien avoir de commun avec a fauffe fageffe du fiecle, qui n'eft que folie devant Dieu. Elles doivent fe regarder, comme très-heureufes, quand, pour l'amour de Dieu & pour fon fervice, elles feront rebutées, & méprifées du monde, & même traitées comme infenfées, ainfi que leur divin maître l'a été.

*Double objet, qu'elles ne doivent jamais féparer.*

Après avoir donné par là à fes Filles une haute idée de la perfection à laquelle elles font appellées, le faint Inftituteur confidere féparement les deux objets qu'embraffe la fin de l'Inftitut. Il veut qu'on les regarde tous deux comme ne faifant enfemble qu'une fin unique; mais que le fecond, le foin du prochain foit fubordonné au foin de leur propre perfection, parce que, fi le foin du prochain étoit le principal but, qu'elles fe propofaffent, il pourroit arriver dans la fuite qu'elles tomberoient dans le trouble & le découragement, lorfqu'elles ne feroient pas employées aux fonctions de la charité, qui regardent le prochain; au lieu qu'en fe propofant en premier lieu de fe fanctifier en accompliffant la vo-

lonté de Dieu, qui leur sera marquée par l'obéissance, elles conserveront toujours leurs ames en paix, de quelque maniere que les choses arrivent. Il faut donc qu'elles songent d'abord à se sanctifier elles-mêmes, d'autant que sans cela elles ne pourroient jamais contribuer efficacement à l'édification du prochain, mais il faut que ce soin de leur perfection les porte à se dévouer entiérement au service des ames. Une Fille de la Sagesse, qui ne se proposeroit pour but, que l'un de ces deux objets, ne répondroit que bien imparfaitement à la fin de son Institut.

*Moyens qui leur sont prescrits pour arriver à la fin de l'Institut.*

Les moyens qu'indique ensuite M. de Montfort sont proportionnés à cette fin. Comme il ne vouloit pas que la vie de ses Filles fut toute entiere dans la contemplation, ni toute entiere dans l'action; mais, que par un sage tempéramment elles sussent allier ensemble ce que l'un & l'autre de ces vies ont de plus parfait; il emprunta de l'une & de l'autre vie ce qu'il y avoit de convenable à la fin de son Institut; de maniere qu'une Fille de la Sagesse, assise avec Marie aux pieds de son divin Maître, écoutât en paix les sublimes leçons qu'il daigneroit lui donner, mais qu'elle ne craignit point d'interrompre ce doux repos, pour aller le servir dans la personne du prochain, en s'appliquant, avec Marthe, aux fonctions laborieuses de la vie active. En conséquence, il préscrivit à ses Filles la pra-

ique de l'oraiſon mentale, les examens le conſcience, & ſur-tout l'examen particulier, la lecture des bons livres de piété, la fréquentation des Sacremens, es retraites ſpirituelles, & d'autres exercices de piété de cette nature. Voilà le partage de Marie; pour ce qui regarde es fonctions de Marthe, il fit choix de toutes celles, par où des Vierges chrétiennes, qui demeurent en communauté, peuvent contribuer le plus au ſalut & à l'édification du prochain; telle que le gouvernement des Hôpitaux de toute eſpece & des manufactures qui y ſont établies, des maiſons de retraites, des maiſons d'orphelins, & même des maiſons de force; le ſoin de viſiter les pauvres malades chez eux, tant dans les villes que dans les campagnes; de les ſaigner, de leur fournir des médicamens, de panſer les plaies, de leur diſtribuer du bouillon, du linge & autres choſes néceſſaires; d'aller dans les priſons, mais ſurtout d'inſtruire la jeuneſſe de leur ſexe, & particulierement les religionnaires & nouvelles converties; en un mot, toute eſpece de bonnes œuvres, qui peuvent les rendre plus utiles au prochain & même à l'état en général (a).

*La regle preſcrit peu d'auſtérités.*

M. de Montfort ſavoit combien la plupart de ces fonctions ſont pénibles, c'eſt

(a) On peut compter de ce nombre les Hôpitaux militaires. Il y en a déjà pluſieurs dont le feu Roi, leur a confié le gouvernement.

pourquoi il ne voulut point assujettir les Filles de la Sagesse à des austérités de regles ; une autre raison qui l'y détermina, malgré son attrait particulier, fut qu'il prévoyoit que parmi les personnes, qui s'attacheroient à sa congrégation, il y en auroit beaucoup qui ne seroient pas en état de joindre des macérations corporelles à leurs travaux journaliers, ce qui les mettroit dans la nécessité de recourir à des dispenses, pour en être exemptes ; & qu'il jugeoit plus à propos de ne point imposer d'obligations, que de multiplier des dispenses, dont les suites sont toujours funestes. Il se contenta d'exhorter ses Filles à maltraiter leurs corps, chacune d'elles suivant ses forces, & la mesure de sa grace ; chose qu'il donne comme un moyen très-efficace pour obtenir la divine Sagesse. Mais, afin que l'amour-propre & la lâcheté naturelle, ne retiennent pas, sous prétexte de foiblesse, des ames trop pleines d'amour pour elles-mêmes, ou qu'une ferveur peu réglée n'en emporte point d'autre au-delà des bornes de la discrétion, il a laissé aux Supérieures la charge de régler à chacune les mortifications qu'il lui convient de faire, eu égard & à la fin de l'Institut & aux forces de chaque particulier ; de maniere qu'il y eut toujours un juste milieu entre le relâchement, qui nuit à l'ame, & l'excès qui ruine le corps.

*Elle admet toutes sortes de* Toutes sortes de personnes, sans distinction de rang, de naissance & de biens peuvent

peuvent être admis dans la congrégation des Filles de la Sagesse, à l'exception de celles qui seroient trop âgées, ou qui seroient sujettes à quelque infirmité d'esprit ou de corps, qui les rendroit peu propres à remplir les fonctions de l'Institut. Il faut aussi qu'elles n'ayent point été en condition, sous quelque dénomination que ce soit. Non pas qu'on méprise cet état; mais, parce que l'esprit de désintéressement & de générosité, dont les Filles de la Sagesse doivent faire profession, n'est pas si commun qu'on pourroit le penser, & qu'il est très-rare dans ces sortes de personnes. L'expérience sur ce point est si frappante, qu'on n'a pas cru pouvoir en dispenser. L'unique chose d'ailleurs qu'on exige, c'est qu'avec quelque aptitude pour ces fonctions, elles aient les dispositions requises pour acquérir la Sagesse, c'est-à-dire, qu'elles soient dociles & pauvres d'esprit. Le noviciat doit durer au moins un an. Pendant ce temps, on exerce les novices à la pratique de toutes sortes de vertus; on travaille à les dépouiller de toute inclination naturelle ou vicieuse; on les forme aux fonctions de leur état; on leur apprend la maniere de faire le catéchisme, à tenir les petites écoles, à lire & à écrire parfaitement, & à faire des ouvrages manuels, selon leur capacité; de plus on a grand soin de les éprouver; mais, de sorte que les épreuves qu'on leur fait subir soient également

propres à fonder les novices dans l'humilité, & à les disposer aux emplois de zele & de charité auxquels elles sont destinées. Quand leur vertu s'est montrée supérieure à toutes ces épreuves, le temps du noviciat étant fini, elles s'engagent dans la congrégation par les vœux simples de pauvreté, de chasteté & d'obéissance, vœux qu'elles renouvellent ensuite tous les ans, dans une communion qu'elles font à cet effet.

*La Sœur Marie-Louise reçoit cette regle des mains de M. de Montfort.*

Tel est le précis de la regle que M. de Montfort donna à sa nouvelle congrégation, & dans laquelle on trouve les maximes de la plus haute perfection, & des leçons admirables de fermeté, de prudence & de charité, que les Sœurs doivent pratiquer les unes envers les autres; comme aussi envers les pauvres, qu'elles soulagent, & envers les enfans qu'elles instruisent. La Sœur Marie-Louise de Jesus reçut alors cette regle à genoux des mains du saint Instituteur, & promit de l'observer, & de la faire observer à toutes celles qui se joindroient dans la suite à elle. Depuis, un grand nombre de Prélats l'ont approuvée, & les personnes les plus éclairées & les plus saintes l'ont comblée d'éloges.

*Promesse que le pieux Instituteur fait à ses Filles.*

L'homme de Dieu ne se contenta pas de donner cette regle à ces ferventes épouses de J. C. qu'il lui avoit consacroit, il venoit de temps en temps la leur expliquer familierement, & montrant alors son cœur, comme à découvert, il les entretenoit libre,

ment des voies les plus sublimes de la perfection. Ce fut dans un de ses entretiens, que s'arrêtant tout à coup au milieu de son discours, transporté hors de lui-même & le visage tout enflammé d'un feu divin; il leur dit ces paroles remarquables; *ô mes Filles, Dieu me fait en ce moment connoître des choses admirables, je vois dans les secrets divins une pépiniere de Filles de la Sagesse.* L'événement a fait voir la vérité de cette prédiction, mais ce ne fut pas du vivant du Missionnaire. Ces paroles furent comme le dernier adieu qu'il fit à ses Filles. Bientôt après, il les quitta pour reprendre le cours de ses Missions, & quoiqu'il ne cessât, qu'avec la vie, de les gouverner par lettres, il ne les revit plus dans ce monde.





# LA VIE DE M. LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT.

## LIVRE SIXIEME.

### SOMMAIRE.

*LIAISON de ce livre avec le précédent. Mission de Mauzé. M. de Montfort y tombe malade. On le transporte à l'Hôpital de la Rochelle. Sa grande patience au milieu des plus cuisantes douleurs. Sa convalescence. Il reprend ses fonctions. Mission du Vanneau, Diocèse de Saintes. Tous les Missionnaires sont interdits, & rétablis presque aussitôt. Diverses Missions. Projet d'un voyage Apostolique. Le Missionnaire s'arrête d'abord à Roussay où il donne une Mission. Trait de force. Trait de douceur & d'humilité. Evénement miraculeux arrivé au plantement de la Croix. M. de Montfort rétablit une Chapelle dédiée à la très-sainte Vierge. Il va à Nantes & y vi-*

*te les incurables. Il est trompé par un jeune 'lerc libertin. Maniere singuliere, dont il :couvre un Mulet, que ce Clerc lui avoit ılevé. Il fait Retraite à Rennes, après la-uelle il compose une grande lettre sur les souf-'ances, & l'adresse aux amis de la Croix. 'artie de cette lettre. Visite de M. de Mont-ırt au Marquis de Magnane chez M. d'Ou-ille. Celui-ci est d'abord frappé de ses ma-ieres, & ensuite conçoit la plus haute estime our lui. Le Missionnaire va à Avranches où Evêque lui refuse la permission de dire la Aesse, le jour même de l'Assomption. Cela oblige à se rendre en diligence à Ville-Dieu, petite ville du Diocèse de Coutances. liens qu'il y fait. Sur le chemin on lui :fuse le soir un logement dans une Auberge. 'antique qu'il compose à ce sujet. Il va à aint-Lo. Rencontre qu'il y fait d'un Ec-léjiastique, qui le connoissoit de réputation. Aission qu'il fait à Saint-Lo. Sensation que :it cette Mission. Il est interdit & peu après 'habilité. Deux choses sur-tout contribuent ses succès; l'austérité de sa vie, & les preu-:s qu'il donne de son savoir sur-tout dans :s Conférences. Il se fait une ligue contre ıi; cela même augmente sa réputation. Con-:rsions éclatantes. Fin de la Mission. Il va ıir à Rouen M. Blain son ancien ami. Di-:rses objections que lui fait son ami, aux-ıelles il satisfait pleinement. Prédiction ı'il lui fait. Faveur particuliere dont il lui :it part. Bonnes œuvres, que M. de Mont-rt fait à Rouen. Il s'embarque sur le Co-*

*che d'eau, & engage tous ceux qui y sont à réciter avec lui le saint Rosaire. Biens qu'il fait dans une paroisse où il passe. Son grand silence sur la route. Sa charité envers son compagnon de voyage. Il part pour Pont-Château. Il y va loger chez le Curé, qui ne passoit pas pour lui vouloir du bien. Fatigues qu'il essuye dans le transport des figures de son Calvaire. Il va à Rennes & loge chez M. d'Orville. Grands biens qu'il fait à son hôte. Victoire remarquable que celui-ci remporte sur le respect humain. Le Missionnaire découvre à Madame d'Orville, une pensée secrette, qu'elle avoit. Pareille chose lui arrive par rapport à un de ses freres. Haute estime que M. d'Orville faisoit de sa sainteté. Maniere dont ils se séparent. Honneurs extraordinaires rendus à M. de Montfort sur la route de la Rochelle. Pressentiment que les peuples ont de sa fin prochaine.*

3. de DANS le livre précédent, nous avons vu M. de Montfort faire l'office de Législateur, & jeter le fondement de deux Congrégations respectables, l'une d'hommes Apostoliques, l'autre de Vierges dévouées à toutes sortes d'œuvres de charité, qui toutes les deux, chacun à la maniere qui lui étoit convenable, devoient hériter de son esprit & perpétuer les fruits de son zèle. Dans celui-ci, nous allons le voir reprendre l'office de Missionnaire, ou plutôt nous allons nous-mêmes reprendre le récit de ses missions, que nous avons inter-

rompu, quoique lui-même ne les discontinuât jamais, pas même au plus fort de ses autres affaires, à moins qu'il n'y fut forcé par la maladie, ou par le soin de sa propre perfection, & c'est, sous ce point de vue, que nous aurons désormais à le considérer, jusqu'au moment, qui mit fin tout à la fois à sa vie & à ses travaux. AN. 1712

La premiere Mission, que fit M. de Montfort à son retour de Paris dans les derniers jours d'Août de l'année 1713, fut à Mauzé, petite ville du Diocèse de la Rochelle. Forcé, comme on l'a vu, de sortir subitement de Poitiers, loin d'être abattu par cette humiliation, il n'en étoit que plus animé pour travailler à la gloire de Dieu. Sa route pour la Rochelle le conduisit à Mauzé. Quoiqu'épuisé par la fatigue du long voyage qu'il venoit de faire, il y concerta avec M. le Curé de cette ville, une Mission dont l'ouverture fut fixée au Dimanche suivant. Ayant ensuite poursuivi son chemin, il trouva au Séminaire de la Rochelle deux Peres du College, qui profiterent du loisir que leur laissoit le temps des vacances pour lui offrir leurs services. L'un d'eux étoit le Pere Colusson, Professeur de Théologie, très-estimé dans cette ville. La satisfaction fut égale de part & d'autre. M. de Montfort fut ravi d'avoir de tels coopérateurs. Eux de leur côté ne le furent pas moins de pouvoir travailler sous un homme, pour lequel ils avoient la plus grande vénération. *Mission à Mauzé.*

AN. 1713. Le succès de la Mission répondit à la ferveur des ouvriers. M. de Montfort s'y distingua sur-tout, comme à son ordinaire, & Dieu répandoit une bénédiction toute particuliere sur ses discours. C'est le témoignage que lui rend le fameux Professeur, qu'on vient de nommer. Malgré l'épuisement de ses forces, il prenoit sur lui-même le plus grand faix du travail, sans cependant se relâcher en rien de ses jeûnes, & de ses austérités ordinaires. Enfin la nature y succomba. Vers le milieu de la Mission, il fut attaqué d'une rétention d'urine, qui, jointe à plusieurs autres maux, lui causa les plus violentes douleurs & mit sa vie dans un danger manifeste. Le saint homme fut le seul qui n'en fut pas allarmé, & pour consoler les compagnons de ses travaux, il leur disoit, d'un air qui marquoit son contentement & sa reconnoissance, *que tous les ans dans ce même temps, vers la Fête de l'Exaltation de la sainte Croix, il avoit coutume de recevoir de son bon Maître quelque portion de sa Croix.*

*M. de Montfort tombe malade.*

*Il est transporté à l'Hôpital de la Rochelle.*

A la fin de la Mission, il fut transporté chez les Freres de la charité, à l'Hôpital de la Rochelle. Ce grand amateur de la pauvreté éprouva dans cette occasion les mêmes sentimens, qu'il avoit autrefois éprouvés dans une occasion semblable. Ce fut une espece de triomphe pour lui de se voir placé, comme pauvre, dans une maison destinée au service des pauvres,

& son unique peine fut de voir qu'on avoit pour lui des égards particuliers. Il semble que le Seigneur l'avoit conduit dans ce lieu, pour faire voir en lui un modele accompli de cette patience & de cet amour des souffrances, dont il donnoit aux autres de si touchantes leçons. Jamais ni la longueur de la maladie, ni les ardeurs d'une fiévre continue, causée par un abscès considérable, ni les opérations cruelles & humiliantes, qu'on lui faisoit réguliérement deux fois le jour pendant près de deux mois, ne purent altérer la paix de son cœur, ni arracher de sa bouche la moindre plainte. il ne cessoit au contraire de bénir la bonté paternelle de son Dieu, qui le traitoit, disoit-il, bien plus doucement qu'il ne méritoit, & qui vouloit par là lui faire faire quelque pénitence, le purifier, & le rendre conforme à Jesus-Christ crucifié. Ce sentiment, profondément gravé dans son cœur, le remplissoit d'une douce joie, qui se répandoit sur son visage & dans ses discours. A le voir, à l'entendre parler de Dieu, ce qu'il faisoit toutes les fois qu'il ouvroit la bouche, on eût dit qu'il ne souffroit point, ou bien que Dieu, par les consolations qu'il versoit dans son ame, prenoit plaisir à le dédommager en quelque sorte des souffrances qu'il ressentoit en son corps, & qu'il avoit gagnées à son service.

Beaucoup de personnes venoient exprès auprès du malade pour s'édifier. Les Mé-

An. 1713.

*Sa grande patience au mil*

1713. decins & les Chirurgiens, peu accoutumés à de pareils spectacles, étoient eux-mêmes dans l'admiration de voir un homme, en proie à de si grands maux, les supporter avec tant de patience & même de joie. Ils assuroient que jamais ils n'avoient vu de patience, comme la sienne. *De cent hommes*, dit le célébre M. Segnette Médecin de la Rochelle, *de cent hommes qui auroient eu le même mal, il n'en seroit pas échappé un seul : lorsqu'on le sondoit, ce qui arrivoit deux fois le jour, il ne donnoit aucune marque qu'il sentit le mal, & ne poussoit pas même le moindre soupir. Bien loin de prononcer des paroles de plaintes, il nous encourageoit à ne le pas épargner, nous assurant qu'il se souviendroit de nous dans ses prieres. Il rioit avec nous, comme s'il eut ressenti le plus grand plaisir du monde, & lorsque la sonde touchoit son mal, il chantoit le Cantique*,

Vive Jesus, vive sa Croix,
N'est-il pas bien juste qu'on l'aime, &c.

Enfin, après deux mois d'une maladie opiniâtre, pendant laquelle le serviteur de Dieu avoit paru continuellement entre la vie & la mort, Dieu, qui conduit souvent ses saints jusqu'aux portes du trépas, & les rappelle ensuite à la vie, pour faire éclater tour à tour en eux & sa justice & sa miséricorde, Dieu, dis-je, rendit par degrés à son serviteur les forces & la santé, qu'on avoit presque désespéré de lui voir jamais recouvrer. Le temps de la

convalescence, temps si dangereux pour la vertu, même des plus avancés, à cause des grands ménagemens qu'il faut accorder à la nature, n'eut aucun danger pour lui. M. de Montfort avoit été vraiment admirable dans sa maladie, il ne le fut pas moins dans sa convalescence. Il parut comme un homme nouveau, comme un homme resuscité, tout revêtu de Jesus-Christ, avec une grace plus abondante encore qu'auparavant, & plein du desir de consacrer toute entiere à la gloire de son Maître, la vie qu'il venoit de lui rendre. An. 17..

*Il reprend ses fonctions.*

Dès qu'il eut un peu recouvré ses forces, le premier usage qu'il en fit, fut de donner deux exercices de préparation à la mort, l'un à Courson, où le mois de Mai précédent il avoit donné une Mission, dont les fruits, comme on l'a vu dans le cinquieme livre, avoient été si heureux, tant pour le Pasteur lui-même, que pour son troupeau. L'autre exercice, il le donna à l'Hôpital de la Rochelle. Nous avons dit ailleurs de quelle maniere le saint Missionnaire donnoit ces sortes d'exercices, dont le but étoit d'apprendre à bien mourir, par la vive représentation des divers états où se trouve alors le Chrétien, bon ou mauvais, & la production des principaux actes qu'il faut faire pour obtenir une bonne mort. Une méthode si simple & si naturelle n'étoit pas du goût du siecle. Plusieurs personnes à la Rochelle, de celles

1714. qu'on appelle du beau monde, firent à cette occasion des plaisanteries, & sur le Missionnaire & sur son exercice de préparation à la mort. Mais, outre que l'homme de Dieu regardoit ces mépris, comme son gain propre & particulier, il eut abondamment de quoi s'en consoler par la vive impression de piété, que cet exercice fit sur l'esprit & sur le cœur de la plus grande partie de ses auditeurs.

*Mission de Vanneau, Diocèse de Saintes, tous les Missionnaires y sont interdits & rétablis peu après.*

Après ses premiers essais, il se crut bientôt assez fort pour reprendre le cours de ses Missions. Il commença par celle qu'il fit au Vanneau, paroisse du Diocèse de Saintes, dans les premiers mois de l'année 1714. Le Curé de cette paroisse avoit obtenu pour cela de son Evêque, tous les pouvoirs nécessaires, tant pour M. de Montfort, que pour tous les autres Prêtres, qui travailleroient avec lui dans cette Mission. Tout sembloit concourir au succès de cette bonne œuvre; le zele des ouvriers, & l'ardeur des peuples à profiter de leur travail étoient égaux; & la rosée du Ciel se répandoit visiblement sur les uns & sur les autres; lorsque l'homme méchant, dont parle l'Evangile, jaloux des biens que la Mission alloit produire, essaya de les traverser, ou plutôt de les détruire entiérement. Il n'est que trop fréquent de voir des hommes obligés par état d'édifier les autres, qui, sous un masque de vertu, & sous prétexte de s'opposer au mal, ne semblent occupés que du soin de contre-

carrer toute espece d'entreprises propres à procurer la gloire de Dieu & le salut du prochain. Ce fut de ces hommes, que se servit l'Ange de ténébres. Ils firent entendre au Prélat que M. de Montfort n'étoit qu'un séducteur, un homme extravagant, un hypocrite, qui semoit le trouble partout, & qui ne pouvoit faire que du mal. En conséquence, ordre donné de faire signifier à M. de Montfort & aux Prêtres qui travaillent avec lui, un interdit général de toutes les fonctions Sacerdotales. On étoit au dix-huitieme jour depuis le commencement de la Mission; la plupart des confessions générales étoient entendues, & bientôt, dit un des Prêtres qui accompagnoient M. de Montfort, on devoit préparer les pénitens à la communion générale, lorsque tout-à-coup sur l'heure de midi, cet interdit fut signifié aux Missionnaires. Ce fut pour eux tous un coup de foudre. M. de Montfort, cet homme si insensible à tout ce qui le regardoit personnellement, fut plus sensible que personne au mal spirituel, qu'un pareil événement alloit produire. Il ne put s'empêcher d'en verser des larmes; il dit même aux autres Prêtres, que cette mortification étoit la plus grande, comme la plus inattendue, de toutes celles qu'il avoit encore essuyées dans le cours de ses Missions; quoique certainement il en eut essuyé de très-grandes, comme on l'a pu voir plus d'une fois dans les livres précé- AN. 1713.

[...]. 1714. dens. Les Missionnaires délibérerent ensemble jusqu'au soir, incertains sur le parti qu'ils devoient prendre, & plusieurs d'entr'eux étoient d'avis de s'en retourner à la Rochelle; lorsque le Curé du Vanneau, homme sage & pieux, leur dit qu'il étoit résolu d'aller trouver M. l'Evêque, & de lui représenter les inconvéniens de la suspense qu'il avoit envoyée, & le grand tort qu'en recevroit son peuple; afin de l'engager à rendre les pouvoirs qu'il venoit d'ôter. Il supplia en même-temps les Missionnaires de vouloir bien rester jusqu'à son retour. Il y a quinze lieues de Vanneau à Saintes; mais l'amour de son troupeau, dont étoit animé le digne Pasteur, sut tellement lui donner des ailes, qu'il fut de retour le lendemain sur les cinq heures du soir. L'Evêque mieux instruit avoit rendu les pouvoirs aux ouvriers Evangéliques jusqu'à la clôture de la Mission. Cette nouvelle leur causa autant de joie, que la premiere leur avoit causé de tristesse; &, bien loin que l'humiliation, qu'ils avoient soufferte, nuisit au succès de leurs travaux, il parut au contraire qu'elle fut pour eux une source des plus abondantes bénédictions; tant il se fit dans cette Mission de conversions frappantes & extraordinaires.

*Diverses [au]tres [M]issions.* De retour à la Rochelle, M. de Montfort fit plusieurs autres missions dans ce Diocèse; les principales furent celles de Saint-Christophle, de Verrins, de Saint-

Medart & du Gué. L'Esprit saint, qui parloit par sa bouche & qui agissoit en lui, se plaisoit à faire éclater en lui les richesses de sa grace & à exercer par lui l'empire souverain, qu'il a sur les cœurs, même les plus rébelles. Mais ces travaux Apostoliques n'empêcherent pas que dans ce même temps il ne s'occupât de l'établissement des écoles chrétiennes; & ce ne fut qu'après avoir suffisamment, comme il le pensoit, disposé tout ce qu'il falloit pour cela, qu'il se mit en route pour le grand voyage, que depuis long-temps il se sentoit intérieurement pressé d'entreprendre, pour le bien sans doute d'un grand nombre d'ames, pour qui la présence & les discours du saint Missionnaire furent une source de graces & de bénédictions. An. 1714.

Ce voyage fut vraiment celui d'un Apôtre, qui, *lié*, comme saint Paul, *par l'Esprit saint*, suit en tout l'impulsion de ce divin Esprit, qui guide & dirige ses pas où il lui plaît. Semblable *à ces animaux mystérieux*, dont parle Ezechiel, *qui marchoient où l'Esprit de Dieu les conduisoit*, traînant avec eux le char du Seigneur, M. de Montfort se mettoit souvent en marche, sans autre dessein formé, que celui de suivre absolument la conduite de celui qui depuis long-temps présidoit d'une maniere spéciale à tous ses pas, comme il l'avoit cent fois éprouvé; & les grands biens, qu'il trouvoit à faire dans tous les lieux où il s'arrêtoit, faisoient voir évidemment quelle

*Projet d'un voyage vraimẽt Apostolique.*

[An.] 1714. étoit la main, qui l'y avoit conduit, & conſéquemment que ſa confiance n'étoit ni vaine, ni préſomptueuſe. D'ailleurs ce voyage, qui fut utile à tant d'autres, ne lui fut point inutile à lui-même. Outre ces ſaintes rigueurs & ſes mortifications, qu'il exerçoit continuellement ſur lui-même & que les plus grandes fatigues ne lui faiſoient point interrompre, nous l'y verrons pratiquer les plus héroïques vertus. Sa confiance & ſon abandon à la divine Providence peuvent ſur-tout être propoſés pour modele aux Prédicateurs de l'Evangile. On peut dire auſſi que dans la route qu'il prit, il ſembla préſager ce que feroient un jour ſes ſucceſſeurs, & leur déſigner d'avance les lieux qui devoient être le principal théâtre de leurs travaux.

*Le Miſſionnaire s'arrête d'abord à Rouſſay, où il donne une Miſſiõ.*

M. de Montfort commença ſon voyage dans le courant du mois de Juin. Sa premiere ſtation fut à Rouſſay, paroiſſe conſidérable à l'extrémité du Diocèſe de la Rochelle, ſur les confins de celui de Nantes. M. Griffon, Chanoine régulier, qui gouvernoit alors cette paroiſſe, connoiſſoit perſonnellement le Miſſionnaire, & les fruits merveilleux dont il avoit été témoin, lorſque M. de Montfort avoit donné la Miſſion à la Seguiniere, paroiſſe voiſine de la ſienne, lui avoient inſpiré pour lui la plus haute eſtime. Il fut donc charmé de le voir, & le pria inſtamment de ne pas paſſer outre, ſans donner la Miſſion à ſon peuple. Malgré les ſoins du paſteur, il re-

gnoit en ce lieu plusieurs vices considérables ; mais le plus commun, & le principe de la plupart des autres étoit l'ivrognerie. De ce vice naissoient les querelles entre les particuliers, les dissentions dans les mariages, la ruine des familles, les juremens, l'impureté, la profanation des jours les plus saints, que les habitans avoient coutume de passer dans la crapule, & d'autres désordres non moins scandaleux. L'homme de Dieu crut devoir d'abord attaquer ce vice ; il lui déclara la guerre & ne cessa point de le combattre qu'il ne l'eut entiérement exterminé. En peu de temps, ses discours animés de l'Esprit de Dieu, opérerent de grands changemens en ce genre, &, à la fin de la Mission, il eut la consolation de voir que tous généralement avoient abandonné un vice, qui depuis long-temps étoit pour eux la cause des plus grands maux, tant pour l'ame que pour le corps. Sa victoire fut complette ; mais il ne l'obtint pas sans peine. Nous nous contenterons de rapporter deux traits singuliers, qui firent paroître tour-à-tour & sa force & sa douceur. An. 1714.

*Trait de force.*

Il y avoit près de l'Eglise un cabaret, qui servoit comme de rendez-vous à tous les buveurs du canton. Loin que la Mission, dans le commencement, eut introduit un peu plus d'ordre dans cette maison, le désordre au contraire étoit devenu plus grand à cette occasion, & les assemblées plus fréquentes ; comme si le Démon

An. 1714. d'ivrognerie, qui savoit la guerre qu'on vouloit lui faire, eût voulu non-seulement se cantonner là comme dans son fort, mais encore y braver, y attaquer son ennemi, & le troubler & le fatiguer par des railleries, & des clameurs continuelles & tumultueuses. En effet ceux qui fréquentoient cette maison ne cessoient point de se moquer de ceux qui se rendoient à la Mission, & tandis que ceux-ci chantoient de saints Cantiques, ou faisoient quelqu'autre pieux exercice, ceux-là chantoient des chansons abominables, & faisoient des éclats, qu'on entendoit jusques dans l'Eglise. Une fois entr'autres que M. de Montfort étoit en Chaire, ce bruit fut encore plus grand qu'à l'ordinaire; de sorte qu'il ne pouvoit que distraire l'esprit des auditeurs & celui du Prédicateur lui-même. Celui-ci cependant acheva son discours; mais aussitôt après, rempli d'une sainte colere, & surtout touché du malheureux état de ces gens, il va droit à la maison où ils étoient, les aborde, leur parle avec une fermeté qui les étonne & les atterre, renverse les tables qu'il trouve sur son passage, & force ces hommes scandaleux à sortir de cet endroit. Deux d'entr'eux sembloient vouloir faire quelque résistance; le saint homme les prend l'un & l'autre par la main, & les conduit ainsi à la porte, en leur disant d'un ton menaçant, que s'ils retournoient à l'endroit, il leur arriveroit quelque chose de pire. Depuis ce moment, le scandale

cessa tout-à-fait, la Mission se fit plus paisiblement, & l'heureux effet que produisit cette action de force, que nous ne proposons point ici comme un exemple qu'on doive ou qu'on puisse imiter, nous donne lieu de croire que M. de Montfort n'avoit agi en cela que par une inspiration spéciale, & par un sentiment semblable à celui qui animoit son divin Maître, lorsque par deux fois il chassa les vendeurs du Temple. *An. 1714*

Le second trait que nous avons à citer n'est pas moins admirable, & cependant n'a rien que ne puissent imiter ceux qui se trouveroient en de pareilles circonstances. Pendant que M. de Montfort prêchoit, il entra dans l'Eglise un homme, qui, poussé par je ne sais quel esprit, sans respecter ni le lieu saint, ni l'assemblée des fidelles, adressa hautement la parole au Prédicateur, & vomit contre lui toutes sortes d'injures. La plupart des auditeurs se bouchoient les oreilles pour témoigner l'horreur qu'ils en avoient, comme aussi pour ne point entendre les blasphêmes que cet homme proféroit. Quelques-uns se mirent en devoir de le faire sortir de l'Eglise, mais ils ne purent jamais en venir à bout. Le Missionnaire lui-même, forcé d'interrompre son Sermon, employe les prieres pour l'engager à se taire : mais en vain ; cet homme n'en étoit que plus animé à l'accabler de toutes sortes d'outrages. Que faire ? M. de Montfort descend de chaire, perce *Trait de douceur & d'humilité.*

An. 1714. la foule, va droit à cet homme, & se jetant à ses pieds, qu'il baigne de ses larmes, il lui parle avec tant de douceur & de tendresse, qu'il calme entierement la fureur dont il étoit possédé. Celui-ci, devenu tout-à-coup agneau de loup qu'il étoit auparavant, obéit à la voix du Missionnaire, & se laisse conduire à la maison de la Providence; c'étoit le nom que M. de Montfort donnoit au logis qu'il occupoit; pour lui, il remonte en Chaire, & continue son Sermon; tout son auditoire fondant en larmes, également touché des vérités qu'il annonçoit, & du grand exemple, qu'il venoit de donner.

*Evenement miraculeux arrivé au plantement de la Croix.*

La fin de cette mission fut marquée par un événement qui parut tenir du miracle; du moins un très-grand nombre de personnes respectables & d'Ecclésiastiques éclairés le regarderent, comme l'effet d'une protection spéciale de Dieu. On étoit accouru de toutes parts pour assister au plantement de la Croix. Cette Croix étoit très-grande, & l'endroit où elle devoit être plantée n'étoit pas considérable, vu la multitude du peuple qui s'y trouvoit rassemblé. Une partie du peuple chantoit des Cantiques, d'autres récitoient le Chapelet, à deux chœurs, le tout avec beaucoup d'ordre & d'édification; lorsque la Croix, on ne sait par quel accident, vint tout-à-coup à tomber du côté que la populace étoit le plus entassée. Sa chute devoit naturellement écraser bien du monde. Il n'y

tut personne, à l'exception de M. de Montfort, qui n'en fut épouvanté, jusqu'à pousser un cri de frayeur ; mais, lorsqu'on vit que la Croix en tombant n'avoit fait aucun mal, & que personne n'avoit été blessé, hormis une seule qui n'avoit qu'une légere contusion ; le Missionnaire en rendit hautement graces à Dieu, & prit de là occasion d'exhorter le peuple à une grande dévotion pour Marie, à qui il attribuoit tout ce que cet événement avoit de favorable & de singulier. An. 1714.

*Il rétablit une Chapelle dédiée à la très-sainte Vierge. Etablissement du Rosaire.*

Pendant le cours de cette Mission, il avoit eu grand soin de donner des témoignages de son zèle pour l'auguste Vierge Mere de Dieu, & il n'avoit rien oublié pour inspirer aux autres le même zèle. Ayant su qu'il y avoit dans la paroisse une ancienne Chapelle dédiée à son culte, mais en si mauvais état, qu'elle étoit entiérement abandonnée ; il mit tout en œuvre pour la rétablir, & il y réussit si parfaitement, que non-seulement on y put célébrer nos saints mysteres avec la décence convenable, mais que même cette Chapelle fut dès-lors fréquentée, comme un lieu de dévotion particuliere, où la Reine des Anges & des hommes se plaisoit à exaucer les vœux de ceux, qui venoient l'y honorer. Le saint Missionnaire établit aussi à Roussay la pratique de réciter le saint Rosaire. On commença à le réciter en entier, avec tous ses mysteres, tous les Dimanches & Fêtes de l'année,

& un chapelet, tous les autres jours. Les habitans du bourg & des environs se rendoient pour cela à l'Eglise vers le coucher du soleil; les autres habitans de la paroisse, qui demeuroient plus loin de l'Eglise, se contentoient de le réciter chez eux, chacun d'eux avec sa famille. Pratique édifiante, qui fut adoptée par quelques paroisses voisines, & qui persiste encore dans ces endroits; ainsi que le témoignoit en 1764 M. le Curé de la Chapelle-Dagenet, paroisse du Diocèse d'Angers, dans le voisinage de celle de Roussay, dans une lettre à un des MM. de S. Laurent. *Il y a*, dit-il, *environ cinquante ans que quelques bonnes ames de ma paroisse ayant été à la Mission que le vénérable M. de Montfort faisoit à Roussay, commencerent à réciter le chapelet tous les Dimanches & Fêtes gardées, trois fois chaque jour, ce qui formoit le Rosaire. Cette pratique s'est toujours soutenue depuis ce temps-là dans mon Eglise avec l'édification & le concours des fidelles. Depuis quelques années, on y ajoute la pratique de réciter tous les soirs un chapelet.*

*M. de Montfort va à Nantes, & y visite ses incurables.*

La Mission de Roussay étant ainsi heureusement terminée & les fruits de la Mission assurés par tous les moyens que le zele & la prudence peuvent suggérer, notre voyageur Apostolique prit la route de Nantes. Arrivé dans cette ville, il y visita d'abord les incurables, qu'il y avoit établis, comme on l'a vu au livre troisieme de cette vie. Il est impossible d'exprimer toute la

joie des ces bonnes gens, à la vuë d'un homme, à qui ils devoient tout le salut du corps & de l'ame. La joie de M. de Montfort fut aussi très-grande; mais, ce n'étoit pas ce sentiment qui l'avoit conduit auprès d'eux. Comme une mere tendre, toujours inquiete sur l'état d'un enfant, dont elle a été éloignée depuis longtemps, il venoit pour reconnoître leurs besoins & les soulager. Il ne se contenta donc point de leur donner les plus grandes marques de sa tendresse, il sut, par des discours pleins de douceur & de charité, les consoler dans leurs peines, essuyer leurs larmes, & même leur faire trouver de la joie dans ce que leur état avoit de plus pénible. Il se servoit du crédit qu'il avoit auprès d'un grand nombre de personnes pieuses, pour leur procurer des aumônes; il employoit aussi une partie des jours à leur rendre les services les plus bas, & cet exercice de charité, tout dégoûtant qu'il est en lui-même, avoit un attrait pour lui. Il s'en feroit volontiers occupé toujours, tant il y trouvoit de contentement, si des objets plus essentiels, & qui regardoient le salut du prochain, ne l'eussent appellé ailleurs. C'est pourquoi, une partie de son temps, pendant son séjour à Nantes, fut employé à ranimer la ferveur d'un grand nombre d'autres personnes, qui le regardoient comme un saint. De ce nombre étoient ceux qu'il appelloit *ses chers amis de la croix*, dont il avoit

An. 1714 retraite de huit à dix jours. La croix fut
Ses souffrances, & l'adresse aux amis de la croix.

le principal objet, dont il s'y occupa; & ce fut à la fin de cette retraite qu'étant comme absorbé à la vue de ce grand objet, il écrivit une lettre circulaire pour en faire connoître l'excellence, & il l'addressa aux *amis de la croix*. L'homme de Dieu nous y montre son cœur à découvert; les paroles en sont toutes de feu, & nous ne croyons pas pouvoir donner une idée assez juste de la sublimité des sentimens qu'elle contient, qu'en en transcrivant quelque partie, ne pouvant pas le faire en son entier, à cause de sa longueur. Elle commence ainsi.

Précis de cette lettre.

» Puisque la divine Croix me cache & » m'interdit la parole, il ne m'est pas pos- » sible, & je ne desire pas même de vous » parler pour vous ouvrir les sentimens » de mon cœur sur l'excellence & les pra- » tiques divines de votre union dans la » Croix adorable de Jesus-Christ. Cepen- » dant aujourd'hui, dernier jour de ma » retraite, je sors, pour ainsi dire, de » l'attrait de mon intérieur pour former » sur ce papier quelques légers traits de » la Croix. Plut à Dieu qu'il ne fallut » que le sang de mes veines, pour les » aiguiser & pour en percer vos cœurs! » mais, hélas! quand ce sang seroit né- » cessaire, il est trop criminel.

» Que l'esprit donc du Dieu vivant soit » comme la vie, la force & la teneur de » cette lettre; que son onction soit com-

» me l'encre, dont je me sers pour l'é- An. 171
» crire; que la divine Croix soit ma plu-
» me, & votre cœur le véritable papier
» sur lequel elle soit écrite.

» Vous êtes unis ensemble, Amis de la
» Croix, comme autant de soldats, pour
» combattre le monde, non pas en fuyant
» comme les Religieux & les Solitaires;
» mais, comme de vaillans guerriers,
» sur le champ même de bataille, sans lâ-
» cher le pied, & sans tourner le dos.
» Courage, combattez vaillamment.....
» Les démons s'unissent pour vous perdre;
» unissez-vous pour leur résister. D'autres
» s'unissent pour trafiquer & gagner de l'or
» & de l'argent, unissez vos efforts pour ac-
» quérir les trésors de l'éternité renfermés
» dans la Croix. Les libertins s'unissent
» pour se divertir, unissez-vous pour souf-
„ frir. Vous vous appellez Amis de la Croix:
„ que ce nom est grand! je vous avoue
„ que je suis ébloui de sa splendeur. Il est
„ plus brillant que le Soleil; il est plus
„ élevé que les Cieux, plus glorieux que
„ les titres les plus magnifiques des Rois
„ & des Empereurs. C'est le grand nom
„ de Jesus-Christ, c'est un nom qui met
„ dans tout son jour toute la grandeur du
„ Chrétien.

„ Un Ami de la Croix est un Roi tout-
„ puissant. C'est un Héros, c'est un vain-
„ queur, qui voit sous ses pieds le dé-
„ mon, la chair & le monde, avec les
„ trois concupiscences, dans lesquelles

1712 „ consiste leur force & leur empire. Par
„ l'amour & l'humiliation, il abat l'or-
„ gueil de satan ; par l'amour de la pau-
„ vreté, il triomphe de l'avarice du mon-
„ de ; par l'amour des souffrances, il amor-
„ tit la sensualité de la chair. Un Ami de
„ la Croix est un homme saint & séparé
„ de tout le monde visible. Son cœur est
„ élevé au-dessus de tout ce qui est pé-
„ rissable. Sa conversation est dans le Ciel.
„ Etranger & pélerin sur la terre, il la
„ regarde d'un œil d'indifférence & la fou-
„ le à ses pieds avec mépris.

„ Un Ami de la Croix est une illustre
„ conquête de Jesus-Christ crucifié sur le
„ Calvaire, en union de sa sainte mere
„ percée de douleur. C'est un Bénoni, un
„ Benjamin fils de la douleur & de la
„ droite. Enfanté dans le cœur doulou-
„ reux du Sauveur du monde, venu au
» monde par son côté droit, & tout em-
„ pourpré de son sang, il tient de son ex-
„ traction sanglante & ne respire que
„ croix, que sang, que mort au mon-
„ de, à la chair, au péché, pour être
„ tout caché ici-bas avec Jesus-Christ en
„ Dieu ».

Après avoir ainsi expliqué ce qu'il entendoit par un *Ami de la Croix*, l'homme de Dieu s'adresse à ceux qui s'appellent de ce nom, & il leur demande s'ils méritent bien de le porter, & s'ils prenent les moyens de le mériter. » Mes chers amis, leur dit-il,
» êtes-vous bien tels que votre grand nom

» le fait entendre, ou du moins avez-vous
» un vrai desir de le devenir à l'ombre
» de la Croix, & de Notre-Dame de pi-
» tié ? ... Entendez-vous la voix de Dieu,
» notre bon pere, qui, après avoir donné
» sa triple malédiction à tous ceux qui sui-
» vent les concupiscences du monde : *væ*,
» *væ*, *væ*, *habitantibus in terrâ*, vous crie
» amoureusement en vous tendant les bras,
» *separamini*, *popule meus*, séparez-vous,
» mon peuple, séparez-vous des partisans
» du monde, de ces hommes terrestres,
» maudits de ma majesté, excommuniés
» par mon Fils, & condamnés de mon
» Saint-Esprit. ....

» Méditons aussi ces paroles de notre
» aimable Maître, qui renferment toute
„ la perfection de la vie chrétienne. *Si quis*
„ *vult venire post me*, *tollat crucem suam* :
„ Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il
„ porte sa croix & me suive. *Si quelqu'un* ;
„ cette parole marque combien est petit
„ le nombre de ceux qui se conforment
„ à Jesus crucifié, en portant leurs croix.
„ Il est petit ce nombre, & si petit, que
„ si nous le connoissions, nous nous en
„ pâmerions de douleur. Il est si petit,
„ qu'à peine parmi dix mille y en a-t-il
„ un ; comme il a été révélé à plusieurs
„ saints, entr'autres à saint Simeon Stili-
„ te, selon que le rapporte le saint Abbé
„ Nil, après saint Ephrem, saint Basile
„ & quelques autres. Il est si petit que si
„ Dieu vouloit les rassembler, il leur di-

N. 1714. „ roit, comme il fit autrefois par la bou-
„ che d'un Prophéte ; *congregamini*, *unus*
„ *& unus*. Assemblez-vous un à un, un
„ de cette Province, un de ce Royaume...
» La connoissance du mystere de la Croix
» dans la pratique n'est donnée qu'à peu
» de gens. Pour monter sur le Calvaire,
» & s'y laisser mettre en Croix avec Jesus,
» au milieu de son propre pays, il faut
» qu'un homme soit courageux, qu'il soit
» un Héros, qu'il fasse litiere du monde,
» de l'enfer, de son corps & de sa propre
» volonté ; qu'il soit élevé en Dieu, &
» déterminé à tout quitter, à tout entre-
» prendre, à tout souffrir pour Jesus-
» Christ.....
» Chers Amis de la Croix, nous som-
» mes tous pécheurs, nous avons mérité
» l'enfer tous tant que nous sommes. Il
» faut que nos péchés soient punis dans
» ce monde, ou dans l'autre ; s'ils le sont
» dans ce monde, ils ne le seront pas dans
» l'autre... Que nous sommes donc heu-
» reux de changer ainsi une peine infruc-
» tueuse, éternelle, dans une peine passa-
» gere & méritoire, en portant la Croix
» avec patience.
» Rendons-nous habiles en cette scien-
» ce suréminente, à l'école de notre divin
» Maître. Celui qui sait le mieux porter
» sa Croix, quand il ne sauroit point d'au-
» tre chose, est sans contredit le plus ha-
» bile & le plus savant de tous. Le grand
» S. Paul, après avoir été ravi jusqu'au

» troisiéme Ciel, après y avoir appris
» des mysteres, cachés aux Anges mêmes,
» s'écrie, *qu'il ne sait, & qu'il ne croit*
» *savoir que Jesus-Christ crucifié.....* Ré-
» jouissez-vous, homme simple, pauvre
» femme sans esprit & sans science; si
» vous savez souffrir avec joie, vous en
» savez plus qu'un Docteur, qui ne sait
» pas si bien souffrir que vous ».

An. 1714

*Sa visite au Marquis de Magane chez M. Dorville.*

Le reste de la lettre est dans le même goût & du même style, simple, fort & énergique. C'est par-tout le même feu, la même sublimité de sentimens. On y voit le cœur du Missionnaire se dilater & répandre avec effusion dans le cœur de ses enfans, les affections, dont il est rempli, & qu'il ne peut contenir en lui-même. Un homme si plein de Dieu ne pouvoit manquer de faire du bien par-tout où le S. Esprit le conduisoit. Il en fit beaucoup à Rennes. Ce qui lui arriva par rapport à M. Dorville, Subdélégué de l'Intendant de Bretagne, mérite d'avoir ici sa place. M. Dorville avoit été long-temps, comme la plupart des personnes du monde, assez peu soigneux de son salut; mais depuis quelque temps il menoit une vie plus Chrétienne, & devoit ce changement au célebre Pere le Vasseur, Augustin. Un jour M. de Montfort fut chez lui, pour y voir M. le Marquis de Magnane, homme de grande vertu, qu'il connoissoit & dont nous aurons occasion de parler dans la suite. Le Marquis conduisit son ami dans

1714. le jardin afin de s'entretenir plus librement avec lui de quelques affaires de conscience. Ils n'y furent pas long-temps seuls. Quand on sut que ce Prêtre étoit M. de Monfort, toute la compagnie ne tarda pas à les joindre, à l'exception de M. Dorville. Le Missionnaire leur parla de Dieu d'une maniere si touchante, qu'ils en étoient comme hors d'eux-mêmes. Il se passa même plusieurs heures, sans presque qu'ils s'en apperçussent.

*: M. est bord pris de n.cnie-, & çoit en- e pour la plus ite esti-*

A la fin, il vint dans l'esprit de la Dame du logis de demander au saint Prêtre, s'il avoit dîné, & sur sa réponse, qu'il n'avoit encore rien pris, on le fit rentrer dans la maison pour y prendre quelque chose. M. Dorville crut qu'il étoit de la politesse de lui tenir compagnie. L'homme de Dieu, qui sans doute étoit encore tout rempli de ce qu'il venoit de dire, commença par lui demander, *s'il étoit bien dévot à la Sainte Vierge.* Puis tirant de sa poche une petite statue de la Vierge, faite de buis, qu'il portoit toujours sur lui, il la mit sur la table, & se jettant à genoux, il remercia l'auguste Mere de Dieu, de ce qu'elle avoit inspiré à ses serviteurs de pourvoir à ses besoins ; il la pria aussi de la maniere la plus touchante de verser ses bénédictions sur cette maison, en récompense de la charité, qu'on y exerçoit envers un pauvre de Jesus-Christ. Sa priere ne tarda pas à être exaucée. M. Dorville, qui d'abord ne savoit que penser d'un pa-

reil début, n'eut pas plutôt lié conversation avec M. de Montfort, qu'il conçut pour lui la plus haute estime. Ses paroles enflammées portoient l'onction dans son cœur & faisoient sur son esprit une impression, que jamais il n'avoit encore éprouvée. En un mot, il se trouva tout-à-coup changé dans un autre homme. Il s'engagea dès-lors à réciter tous les jours le saint Rosaire, & pria l'homme de Dieu de lui servir de guide dans la voie du salut. En parlant du séjour que le Missionnaire fit à Rennes chez M. Dorville à son retour de Normandie, nous aurons lieu de montrer, combien cette conversion fut sincere & parfaite.

An. 1711

M. de Montfort va à Avranches. L'Evêque lui refuse permission d'y dire la Messe le jour de l'Assomption.

En quittant Rennes, M. de Montfort prit la route d'Avranches. Il partit le douzieme jour d'Août, & arriva le quatorzieme dans cette ville où le Seigneur vouloit lui faire mettre en pratique les leçons qu'il venoit de donner aux autres sur la grande science de la Croix. Il étoit tard à son arrivée, ce qui fit que le soir même il ne put pas aller saluer M. l'Evêque & lui offrir ses services. Il y fut de bonne heure le lendemain, se fit annoncer, & fut admis dans l'appartement de Sa Grandeur; mais peut-être personne ne fut jamais si mal reçu. Le Prélat n'eut aucun égard aux certificats des Evêques de Nantes & de la Rochelle, que lui présenta M. de Montfort, & il lui dit pour toute réponse, *qu'il ne lui permettoit pas de prêcher dans son Diocèse*,

AN. 1714. *qu'il lui défendoit même d'y dire la Messe, & que le plus grand service qu'il pût lui rendre, c'étoit d'en sortir au plûtôt.* Un pareil accueil de la part d'un Prélat, dont on disoit avec raison beaucoup de bien, avoit de quoi surprendre le Missionnaire ; mais on en sera moins étonné, quand on saura que deux Religieux aventuriers, d'un ordre ancien & respectable, sous le nom de Missionnaires du Pere Eudes, avoient, peu de temps auparavant, parcouru une partie du Diocèse d'Avranches. Il se peut faire aussi que les calomnies que les ennemis de la Religion faisoient courir sur M. de Montfort, fussent parvenues jusqu'aux oreilles du Prélat. Quoiqu'il en soit, l'homme de Dieu, qui regardoit toujours Jesus-Christ dans la personne des Evêques, reçut cette sentence, comme si elle fut émanée de la bouche de son divin Maître, & sortit du Palais Episcopal avec la même tranquillité qu'il y étoit entré, sans qu'on put appercevoir en lui la plus légere altération.

*Il va à Villedieu Diocèse de Coutances. Bien qu'il y fait.* L'unique chose en cette circonstance, qui l'eût affligé bien sensiblement, c'eût été de ne pouvoir pas célébrer la sainte Messe, dans un jour aussi solemnel que celui de l'Assomption de la très-Sainte Vierge ; c'est pourquoi, après avoir remercié le Seigneur de la Croix qu'il venoit de lui accorder ; sans perdre un temps précieux en réflexions inutiles, il prit le parti de louer un cheval, & d'aller en poste ; chose que peut-être il n'avoit jamais fait de sa vie,

afin d'arriver assez à temps dans le Diocèse de Coutances pour y offrir le saint Sacrifice. Ville-Dieu fut la premiere paroisse de ce Diocèse qu'il rencontra sur son chemin. Il y arriva avant midi. M. le Curé, qui le vit arriver si tard, à cheval, & en assez mauvais équipage, eût d'abord quelque peine à lui permettre de célébrer dans son Eglise; mais le saint Prêtre lui fit tant d'instances & lui-même reconnut, dans l'entretien qu'il eut avec lui, des preuves si frappantes de science & de piété, que non-seulement il le lui permit, mais qu'il l'engagea même à dire à son peuple des paroles d'édification. C'est ce que fit le Missionnaire, & Dieu bénit tellement son travail, que dans le court espace de temps qu'il fut à Ville-Dieu, il mit plusieurs personnes dans le chemin du Ciel, & y établit la pratique du saint Rosaire. An. 1714

Le Saint voyageur partoit alors de S. Lo. Tous ses pas devoient être semés de croix; après cinq grandes lieues, il arriva très-fatigué, & fort tard, dans un village sur le grand chemin. Il entra dans l'auberge, croyant y trouver quelque repos; mais, les gens de l'auberge, qui virent bien qu'il n'y avoit pas grand profit à faire avec lui, le renvoyerent sans vouloir lui donner, ni logis, ni nourriture. Il avoit avec lui un jeune homme nommé Frere Nicolas, un de ses compagnons. En sortant de l'auberge, ils apperçurent sur le chemin un poteau, au pied duquel étoit une mar-

*On lui refuse le logement dans une auberge.*

AN. 1714. che de pierre, & au haut une main, qui tenoit une petite Croix. La lassitude & la nuit les forcerent à s'arrêter en cet endroit. La situation n'étoit pas propre à concilier le sommeil, quelque besoin qu'ils en eussent; mais, M de Montfort sut bien employer le temps que sa situation pénible ne lui permettoit pas d'accorder au soulagement de son corps. Cette image d'une main, qui tenoit une Croix, rayonna à son imagination, elle lui fit naître une foule d'idées, & réveillant en lui ce feu sacré, qui le guidoit dans la composition de ses Cantiques, elle lui en inspira un, dans lequel il a parfaitement exprimé les sentimens de son cœur. En voici les deux premieres strophes.

J'ai par-tout la Croix à la main,
Dont le pouvoir est si divin,
Qu'il m'éleve à l'Empire.
Je la porte, sans embarras,
Dessus mon front, dessus mon bras;
J'en goûte en mon cœur les appas,
Tandis que je renverse en bas
Ceux qui me veulent nuire.

Je la porte joyeusement,
Sans dire pourquoi, ni comment;
Sans m'en plaindre à personne,
Des mains de Dieu, je la reçois;
Un Dieu mort m'en fait une loi;
Je tiens pour article de foi,
Que la Croix renferme dans soi
La palme & la couronne, &c.

Le lendemain matin, M. de Montfort se rendit à Saint-Lo, qui étoit à deux lieues de ce village. Là, de grands travaux, & de grands succès attendoient le Missionnaire, & firent bien voir que c'étoit l'esprit de Dieu qui l'y conduisoit. Sa premiere visite fut à la Communauté du Bon-Sauveur, que Madame du Mannoir avoit fondée peu de temps auparavant, & qu'elle gouvernoit alors, en qualité de Supérieure. Tout y respiroit la ferveur d'une Communauté naissante. L'homme de Dieu, pour la rendre plus durable, y fit adopter la pratique du Rosaire, & l'usage des Cantiques spirituels, sur-tout parmi les pensionnaires; ce qui ne contribua pas peu à leur bien spirituel, par l'agréable variété que le chant répandoit dans leurs exercices.

*An. 1714.*

*Il va à S. Lo.*

Tel fut le début de M. de Montfort, à Saint-Lo, & comme l'entrée aux autres bonnes œuvres, qu'il y devoit faire; car la divine Providence permit qu'au moment de son arrivée dans cette maison, il y rencontrât un homme, qui, sans l'avoir jamais vu, étoit déjà plein de vénération pour lui. C'étoit M. le François, alors Vicaire de l'Eglise de Notre-Dame de S. Lo. Ce jeune & digne Ecclésiastique avoit entendu dire des choses merveilleuses de M. de Montfort, à un de ses oncles, Recteur en Bretagne; c'est pourquoi, en voyant M. de Montfort, il ne regarda point cette rencontre, comme une chose fortuite, mais comme un événement favo-

*Rencontre qu'il y fait d'un bon Prêtre qui le connoissoit de réputation.*

1714. rable, que la bonté du Seigneur lui avoit ménagé pour sa sanctification, & dont il devoit profiter. Il s'attacha donc étroitement à M. de Montfort, & s'il sut retirer de sa compagnie de grands avantages, il lui fut à son tour d'un grand secours pour toutes ses bonnes œuvres.

*Mission ... fait à ... bruit ... nant ... fait ... cette ...*

Le premier endroit où il le conduisit fut l'Hôpital; & bientôt l'homme de Dieu convint qu'il y donneroit aux pauvres les exercices d'une Retraite, qui ne tarderent pas à se changer en ceux d'une Mission en régle pour toute la ville. M. de Langle, l'un des Chapelains de l'Hôpital, & Promoteur de M. Charles-François de Sommie de Brienne, Evêque de Coutances, obtint de ce Prélat tous les pouvoirs nécessaires pour cela. Muni de ces pouvoirs, M. de Montfort déclara hautement la guerre au désordre & à la licence, qui regnoient malheureusement dans Saint-Lo, comme dans une ville riche & marchande, & peut-être jamais ne parla-t-il avec tant de force & d'autorité. La grace de toucher les cœurs les plus insensibles, grace qu'il avoit demandée si instamment au Seigneur, par tant de prieres, de larmes, d'austérités, & de pélerinages longs & pénibles, sur-tout dans les lieux spécialement consacrés à Marie, la grace, dis-je, de toucher les cœurs paroissoit sensiblement en lui, dans un très-haut degré. Dès son premier Sermon on le regarda comme un homme envoyé de Dieu; bientôt on accourut en

foule pour l'entendre ; & des personnes de tout état, même des Ecclésiastiques & des Religieux, se demandoient avec étonnement les unes aux autres : *quel est donc cet étranger, qui vient d'arriver dans notre ville, n'ayant en main qu'un bâton, & qui se fait déjà suivre avec tant d'empressement?* En effet M. de Montfort ne prêchoit pas d'une maniere commune, même aux bons Prédicateurs. Lorsqu'il étoit en Chaire, on croyoit voir, on croyoit entendre un Prophéte qui parloit au nom du Seigneur, & à qui l'Esprit Saint suggéroit lui-même ce qu'il devoit dire. Sa voix étoit étendue & pénétrante ; son geste naturel & sans affectation rendoit parfaitement ce qu'exprimoient ses paroles ; & la solidité, la force & la douceur insinuantes, qui regnoient tour-à-tour dans ses discours, captivoient l'esprit, & subjuguoient, entraînoient presque irrésistiblement la volonté de ses auditeurs. C'est un témoignage qu'un très-grand nombre de personnes, qui l'ont entendu, ont unanimement rendu au Missionnaire, & dont une suite de succès, qui tiennent du prodige, est une preuve bien suffisante. An. 1714.

C'étoit bien de quoi allarmer l'ennemi du salut ; aussi eut il recours en cette occasion, à un expédient, qui déjà lui avoit réussi en bien d'autres, contre l'homme Apostolique. En conséquence des efforts qu'on fit pour le noircir dans l'esprit des Supérieurs Ecclésiastiques, une semaine

*Il est interdit & rétabli presque aussitôt dans ses fonctions.*

[.]. 1714. n'étoit pas encore écoulée depuis l'ouverture de la Mission, qu'un interdit lui fut notifié de leur part. Un pareil coup n'avoit rien de nouveau pour lui. Il n'en fut ni surpris, ni troublé; & comme il savoit que la prudence demande qu'on agisse différemment selon les différentes circonstances; cette fois, après avoir consulté là-dessus le Seigneur dans la priere, il prit parti d'aller à Coutances, trouver Monseigneur l'Evêque, avec M. de Langle, qui voulut bien l'y accompagner. Les pouvoirs lui furent aussitôt rendus, & il revint à S. Lo, au grand contentement de toute la ville, reprendre le cours de ses fonctions Apostoliques. Cette épreuve ne fit même que donner plus de poids à ses prédications.

*[..]ux choses sur-tout [..]tri[..]nt à ses [..]ces.* Deux choses y contribuoient aussi beaucoup, sa vie austere & pénitente, & la haute idée qu'on avoit de ses connoissances, & de sa vaste capacité. On a déjà pu voir *[..]ustérité [..]a vie [..]a scien-* combien grande étoit sa pénitence; nous dirons seulement que, depuis les violentes maladies qu'il avoit souffertes, il n'en avoit rien diminué. Ses jeûnes étoient continuels, & ses austérités aussi rigoureuses, que jamais, & de plus il portoit au bras une petite chaîne de fer, hérissée de pointes, qui lui entroient dans la chair. Dans le cours même de cette Mission, toute fatigante qu'elle étoit, on le surprit une fois entr'autres, à genoux devant un Crucifix, les épaules nues, tandis que le Frere Nicolas lui donnoit de

grands coups de discipline. On voulut en faire un grand scrupule au Frere ; mais, celui-ci répondit constamment, que c'étoit pour lui-même un exercice bien mortifiant, mais que ce n'étoit qu'à condition de lui rendre ce service que son Maître l'avoit pris & le gardoit avec lui. Ce n'étoit pas encore assez pour satisfaire la haine que M. de Montfort avoit pour lui-même ; toutes les fois qu'il devoit prêcher, ce qui lui arrivoit assez ordinairement plusieurs fois le jour, il se retiroit à l'écart, s'il étoit possible, & prenoit une sanglante discipline, &, lorsque quelques-uns de ses amis s'en étoient apperçus, & lui en parloient, il leur disoit plaisamment, que *jamais le Coq ne chantoit mieux*, *que quand il s'étoit battu les flancs de ses ailes.*

AN. 1714

*Les preuves qu'il donne de sa science, principalement dans les conférences.*

Pour ce qui est de la science du Missionnaire, il y a tout lieu de croire, qu'elle étoit beaucoup plus infuse, qu'acquise ; l'effet de ses oraisons, bien plus que de son étude. Non pas qu'il n'eut beaucoup d'acquis, & qu'il ne se fut très-sérieusement appliqué à l'étude de la Théologie ; nous en avons donné des preuves dans son lieu, mais parce que, quoique bon écolier, il n'avoit cependant point été du nombre de ceux qui brillent le plus dans le cours de leurs études, ainsi que le témoigne dans son manuscrit, M. Blain, son constant condisciple & son intime ami ; & parce que depuis la fin de ses études, toujours occupé du soin fatigant des Missions, il

An. 1714. n'avoit eu que très-peu de temps pour s'appliquer à la lecture & cultiver ses connoissances. Si donc, même en fait de connoissances Ecclésiastiques & Théologiques, il paroissoit si supérieur à la plupart de ceux dont toute la vie est consacrée à l'étude; s'il répondoit à tout avec précision & solidité; s'il avoit toujours à la main quelque texte de l'écriture qu'il citoit à propos, pour confirmer ce qu'il avançoit; si toutes ses réponses étoient appuyées de preuves lumineuses, & souvent du témoignage de quelque saint Pere; il faut l'avouer, cela ne venoit point tant en lui de l'étude, ou d'une supériorité naturelle de génie, que de son union intime avec l'Esprit de vérité, qui lui suggéroit à temps tout ce qu'il avoit autrefois vu & entendu, & peut-être même bien des choses, auxquelles il n'avoit jamais pensé, selon la promesse que notre divin Maître en a faite à ses Disciples; *Vobis suggeret omnia quæcumque dixero vobis.* Cette science étonnante de M. de Montfort éclata sur-tout dans les conférences publiques qu'il fit à S. Lo. On sait que les conférences sont une espece d'instruction que l'on fait en répondant à des questions qui sont proposées sur quelque point de dogme ou de morale. Quelquefois on s'y borne à un seul point, & les questions ne sont faites que par un seul, qui s'entend d'ordinaire avec le Prédicateur. D'autres fois la conférence embrasse toutes sortes de matieres, & toutes

sortes de personnes peuvent proposer les questions à leur gré. Cette derniere espece de conférence est la plus hardie, & demande dans celui qui la fait une science consommée. Ce fut celle que choisit le Missionnaire, & il s'en acquitta d'une maniere qui remplit tout le monde d'admiration. Les personnes les plus éclairées venoient à ses conférences, & s'en retournoient toujours plus instruites. *An. 1714.*

*Il se fait une espece de ligue contre lui. Cela même augmente sa réputation.*

Il arriva qu'un jour, beaucoup de Prêtres & de Religieux, qui passoient pour les plus habiles Théologiens de la ville, convinrent entre eux, & concerterent le moyen d'embarrasser le Missionnaire, & de le pousser à bout. Nous n'examinerions pas quel motif pouvoit les engager à agir ainsi. Chacun d'eux vint muni des argumens les plus forts, qu'il put trouver, & les proposa avec tout l'art qu'a coutume de suggérer l'envie de l'emporter sur un adversaire. A peine une difficulté étoit-elle résolue, qu'on en proposoit une nouvelle, sans donner au répondant le temps de respirer. Ce n'étoit plus une conférence, mais une dispute en forme, & des plus vives, où le Prédicateur, sans s'y être préparé avoit à répondre à grand nombre de Docteurs, qui s'étoient préparés avec soin pour l'attaquer plus fortement. Tout l'Auditoire étoit dans un profond silence, & lorsque les questions étoient proposées, on avoit peine à croire que M. de Montfort, quelque opinion qu'on eut

An. 1714. de son habileté, fut en état d'y répondre. Cependant il satisfit pleinement à tout, & il le fit avec une modestie qui surprit infiniment ses adversaires. Quelque fort que ceux-ci fissent paroître en proposant leurs difficultés, il n'en étoit pas plus ému. Il parloit toujours avec la même douceur, avec la même tranquillité comme un homme sûr de lui-même, & qui se joue des efforts qu'on fait pour le surprendre. Aussi cette conférence servit-elle beaucoup à confirmer l'opinion qu'on avoit de la supériorité de ses lumieres, & depuis ce temps, quand on l'interrogea, ce ne fut plus pour disputer, mais pour s'instruire.

*Conversion éclatante.* La réputation de savoir, que s'acquit par là l'homme de Dieu, l'auroit peu touché, si elle lui eut été inutile pour la conversion des pécheurs; mais, les esprits étant en quelque sorte subjugués, il se servit de l'ascendant qu'il avoit sur eux pour gagner les cœurs. On n'avoit pas de peine à se rendre à un homme qu'on écoutoit comme un maître, à cause de sa science, & qu'on regardoit comme le digne instrument du Seigneur, à cause de sa sainteté. Le Confessionnal achevoit ce que la Chaire avoit commencé. M. de Montfort y étoit tout le temps que lui laissoit l'instruction publique. Son tribunal étoit toujours entouré de monde, & dans ce monde, on y voyoit des jeunes gens, dont la vie dissolue avoit été le scandale de la ville, & qui, peu de jours avant, auroient rougi

les pratiques les plus communes de la religion. Là, le pieux Samaritain mêlant adroitement l'huile & le vin, appliquoit à chacun en particulier le remede le plus convenable. Il sembloit voir à découvert le fond des consciences. Des conversions éclatantes & en grand nombre furent le fruit d'un zele si fervent & si éclairé. Beaucoup de ces personnes, qui n'avoient conservé tout au plus que le nom de chrétien, après avoir fait à lui des confessions générales, & reçu de lui des regles de conduite, embrasserent dès lors & retinrent depuis avec fidelité, les pratiques rigoureuses de la pénitence. An. 1714.

La fin de la Mission répondit au commencement & à ses progrès. Le Missionnaire y fit paroître la même ferveur & la même habilité. Seul, ou tout au plus avec un ou deux Freres laïques, il rangea dans le plus bel ordre, en distinguant les états les âges, & les sexes, une multitude innombrable de monde qui étoit venu pour assister à la procession générale, de maniere qu'il n'y eut pas la moindre confusion, & que tout y respiroit la ferveur & le recueillement. Lui-même s'étoit préparé, par un jeûne rigoureux de vingt-quatre heures, à la plantation de la croix. Elle fut placée hors de la ville, sur une éminence, qui domine la riviere, & sur laquelle il avoit fait construire un Calvaire. Depuis ce temps-là on est en usage à saint Lo, d'y aller en procession, sur- *Fin de la Mission.*

An. 1713. tout le jour du Vendredi saint, ce qui n'a pas peu contribué, ainsi que l'établissement du Rosaire, à rendre durables les fruits de la Mission de M. de Montfort. Le témoignage qu'en a rendu en 1755 M. le François Curé de saint Lo, dont on a parlé, le même qui dans le temps de la Mission, y étoit Vicaire, est bien propre à confirmer ce que nous avons rapporté. *Il me seroit impossible*, dit-il, *d'exprimer tout le bien que M. de Montfort fit à saint-Lo, les conversions qu'il y opéra, & les actes héroïques de vertu qu'il y pratiqua & dont j'ai moi-même été témoin. Il sut si bien y recommander la piété, que quantité de personnes qui vivent encore très-saintement sont le fruit toujours subsistant de ses prédications. Il y prêcha si bien la dévotion du Rosaire, que l'usage de le réciter publiquement, s'est toujours conservé depuis.*

*Il va voir à Rouen M. Blain son ancien ami.*

Après cette Mission, M. de Montfort, qui vit que le temps, qu'il avoit destiné pour son voyage, s'avançoit, ne voulut cependant pas quitter la Normandie, sans voir son ancien condisciple, & son sincere ami, M. Blain, alors Chanoine de la Cathédrale de Rouen. Ce n'étoit certainement pas une satisfaction purement naturelle, qu'il se proposoit en cela pour but; on a pu voir, par un grand nombre de traits, combien il étoit au-dessus de ces sortes de sentimens. Il y a tout lieu de croire, que c'étoit l'esprit de Dieu qui l'y portoit, pour la consolation de son

ami, qui avoit alors besoin de ses conseils, & pour que celui-ci fut témoin des secrets sentimens du Missionnaire, & qu'il les communiquât aux autres pour leur édification. C'est ce qu'il a fait dans un manuscrit, où il rend compte de la visite, que lui fit M. de Montfort, & des entretiens qu'il eut avec lui. Nous ne craindrons pas d'entrer avec lui dans des particularités qui servent à bien faire connoître celui dont nous écrivons la vie. *An. 1713.*

Dans la route, M. de Montfort passa par Caen & y fut saluer l'Evêque de Bayeux qui lui offrit des pouvoirs très-amples pour son Diocèse; mais dont il ne fit presque point usage, étant pressé de se rendre à Rouen. Il arriva chez M. Blain, après midi, après avoir fait le matin six lieues à pied, chargé comme à l'ordinaire de ses instrumens de pénitence. Son séjour devoit être très-court; c'est pourquoi son hôte qui vouloit profiter des momens, trouva le moyen de le retenir à la maison la plus grande partie de ce soir là. D'ailleurs il avoit dessein de lui décharger une bonne fois, son cœur, sur un grand nombre de choses, que bien des personnes même très-vertueuses, blâmoient dans le Missionnaire, & qu'il ne croyoit pas pouvoir approuver.

*A Caen, il salue M. l'Evêque de Bayeux qui veut l'engager à travailler dans son Diocèse.*

M. Blain n'ignoroit pas le desir qu'avoit toujours M. de Montfort de s'associer un certain nombre d'hommes, qui, touchés des mêmes sentimens que lui,

*Diverses objections, que fait M. Blain à son ami.*

An. 1713. 1°. *Sur sa vie extra-ordinaire.* travaillassent uniquement avec lui, à la conquête des ames. Ce fut par là qu'il commença son entretien. *Vous voulez*, lui dit-il, *avoir des Coopérateurs, comment pouvez-vous espérer d'en trouver, tandis que vous menerez une vie si pauvre, si dure, si abandonnée à la Providence; une vie, que le commun des hommes ne pourroit pas entreprendre sans témérité; & qui est réservée aux Apôtres, & aux hommes extraordinaires, qui ont une grace & une vertu semblable à la leur. Si donc vous desirez que d'autres Ecclésiastiques s'unissent à vous, ou bien rabattez quelque chose de la rigueur de votre vie, &, pour condescendre à leur foiblesse, conformez-vous à leur genre de vie ordinaire, ou bien obtenez-leur une grace, & des attraits, qui leur donnent la force de vivre comme vous.*

*Réponse du Missionnaire.* A cela le Missionnaire répondit en montrant son nouveau Testament, & en demandant à son ami, s'il trouvoit à redire à ce que Jesus-Christ même avoit pratiqué, & s'il y avoit une vie plus conforme à la sienne, qu'une vie pauvre, mortifiée & fondée sur l'abandon à la Providence. *Je n'ai point d'autre vue*, dit-il, *que de suivre mon divin Maître le plus près qu'il m'est possible. Si Dieu daigne m'unir à quelques bons Ecclésiastiques dans ce genre de vie, j'en serai ravi, mais c'est l'affaire de Dieu: la mienne est uniquement de marcher sur les traces de Jesus-Christ. Qu'avez-vous à objecter à cela? Quel mal y trouvez-vous? D'autres marchent par une voie moins laborieuse,*

*rieuse, & je l'approuve ; qu'ils me laissent* AN. 1714.
*marcher dans la mienne, puisqu'ils ne peuvent lui disputer l'avantage, d'être plus conforme à celle que Jesus-Christ même a choisie.*

2e. objection sur les manieres singulieres du Missionnaire.

Cette réponse parut sans réplique. M. Blain passa à une autre objection. *Où trouverez-vous dans l'Evangile*, dit-il à son ami, *des exemples de vos manieres singulieres & extraordinaires ? Pourquoi n'y renoncez-vous pas, ou ne demandez-vous pas à Dieu la grace de vous en défaire ? Les rebuts, les contradictions, les persécutions vous suivent par-tout, parce que vos singularités vous les attirent. Vous feriez beaucoup plus de bien, & vous trouverez plus d'aides pour le faire, si vous pouviez gagner sur vous de ne rien faire d'extraordinaire ; & si, par vos singularités, vous ne fournissiez point aux libertins & aux mondains des armes contre vous & contre le succès de votre ministere.* M. Blain lui nomma alors des personnes d'une sagesse consommée, les proposa au Missionnaire comme des modeles qu'il devoit suivre, en ajoutant que s'il les imitoit, il ne feroit pas tant parler de lui.

Réponse à cette objection.

L'objection n'étoit certainement point ménagée, parce que celui qui la faisoit exprimoit ce dont il étoit alors pénétré, & qu'il ne croyoit pas devoir rien dissimuler à son ami. Voici de quelle maniere M. de Montfort y répondit. Il dit que *s'il avoit des manieres singulieres & extraordinaires, c'étoit bien contre son intention, que les tenant de la nature, il ne s'en ap-*

1714. *percevoit pas, & qu'étant propres pour l'humilier, elles ne lui étoient pas inutiles : qu'au reste il falloit s'expliquer sur ce qu'on appelle des manieres singulieres & extraordinaires, que si, par ce mot, on entendoit des actions de zele & de mortifications, & d'autres pratiques de vertus héroïques & peu communes, il s'estimeroit heureux d'être singulier en ce sens, & que si c'étoit un défaut, c'étoit celui de tous les Saints. Qu'après tout, il étoit fort aisé dans le monde d'acquérir le nom de singulier, & qu'il suffisoit pour cela de ne pas ressembler à la multitude & de ne pas conformer sa vie sur son goût.*

*...ërêtes ...es de ...se.* Cependant, pour répondre directement aux exemples qu'on lui citoit, comme des modeles, & ne pas paroître confondre avec le commun des hommes, des personnes, qu'il respectoit véritablement, il ajouta, *qu'il falloit distinguer deux especes de sagesse, une propre de ceux qui vivent en communauté ; & une autre qui convenoit davantage aux Missionnaires & aux hommes Apostoliques. Que les premiers, pour vivre sagement, n'avoient qu'à se conformer aux régles & aux usages d'une maison sainte ; mais, que les seconds avoient à procurer la gloire de Dieu aux dépens de la leur, en entreprenant souvent des choses nouvelles. Qu'il ne falloit donc pas s'étonner, si les premiers demeuroient tranquilles en demeurant cachés, & s'ils ne faisoient point parler d'eux, n'ayant rien à entreprendre de nouveau ; tandis que les seconds ayant de continuels combats à li-*

*vrer au monde, à l'esprit de ténèbres, & au vice, avoient à essuyer de leur part de terribles persécutions; & que lorsque ceux-ci étoient bien venus du monde, c'étoit un signe qu'ils ne faisoient pas grand peur à l'enfer.* Il fit ensuite remarquer à son ami, que les personnes qu'il lui proposoit comme des modeles de sagesse, étoient du premier genre; qu'il leur étoit facile de vivre en paix, puisqu'elles n'avoient rien à entreprendre de nouveau; mais, qu'il n'en étoit pas tout-à-fait de même de lui: qu'ayant continuellement quelque œuvre sainte à défendre, ou à établir, il étoit impossible qu'il ne fit point parler de lui, & qu'il eut le suffrage de tout le monde. *Qu'enfin, si la sagesse consistoit à ne rien entreprendre de nouveau pour Dieu, à ne point faire parler de soi, les Apôtres auroient eu grand tort de sortir de Jérusalem, que S. Paul n'auroit pas dû faire tant de voyages, ni S. Pierre tenter d'arborer la croix sur le Capitole. Qu'avec cette sagesse, la Synagogue n'eut point remué & n'eut point suscité de persécutions au petit troupeau du Sauveur, mais qu'aussi ce petit troupeau ne se fut point accru en nombre, & que le monde seroit encore aujourd'hui ce qu'il étoit alors.*

*An. 171*

Mais, reprit M. Blain qui ne prouvoit rien répliquer à une réponse si solide; *On vous accuse de tout faire à votre tête. Ne vaut-il pas mieux faire moins de bien, & le faire avec dépendance, consulter ses Supérieurs, & ne rien entreprendre sans leur or-*

*Autre objection sur le tr d'attachement à idées, réponse qu'y fai.*

1714. *dre, ou sans leur permission.* Le Missionnaire convint de la maxime, & ajouta qu'il croyoit la suivre, autant qu'il le pouvoit, qu'il seroit bien fâché de rien faire à sa tête; mais qu'il y avoit des occasions & des rencontres imprévues, où il n'étoit pas possible de prendre les avis, ou les ordres des Supérieurs, & qu'il suffisoit en ces cas de ne vouloir rien faire contre leur volonté, & d'être prêt à obéir au moindre signe qu'ils pourront en donner. Qu'au reste il arrivoit quelquefois que des œuvres commencées avec le consentement des Supérieurs n'avoient pas à la fin leur approbation, soit qu'ils eussent été prévenus par des gens mal intentionnés, ou qu'ils fussent trop faciles à admettre les discours du monde & le jugement de ses faux sages, qui ne sont presque jamais favorables aux œuvres saintes, qu'alors il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de se soumettre aux ordres de la Providence, & de recevoir de bon cœur les croix & les persécutions, comme la couronne & la récompense de ses bonnes intentions. *Tels ont été constamment*, ajouta-t-il, *mes sentimens. Persuadé que l'obéissance est la marque certaine de la volonté de Dieu, j'ai tâché de ne m'en écarter en rien, & ma conscience ne me fait là-dessus aucun reproche. J'ai toujours été dans la ferme résolution de ne rien faire qu'avec l'agrément de mes Supérieurs; mais il n'étoit pas en mon pouvoir d'empêcher les faux rapports, les calomnies,*

*les traits d'envie & de jalousie, que l'homme ennemi savoit bien faire passer jusqu'à eux pour me décrier dans leur esprit.* An. 1714.

M. Blain fit encore au Missionnaire quelques autres objections qu'il croyoit sans réplique, mais auxquelles celui-ci satisfit avec des paroles si justes & si animées de l'Esprit de Dieu, qu'il en fut dans l'admiration. Convaincu de plus en plus par là des lumieres supérieures & de la sainteté de son ami, il s'ouvrit à lui sur ce qui se passoit dans son intérieur. Il étoit alors dans une grande perplexité, ne sachant s'il devoit accepter, ou refuser une Cure qu'on lui offroit dans la ville de Rouen. M. de Montfort lui dit: *vous y entrerez, vous y aurez bien des croix, & vous la quitterez.* La chose est ainsi arrivée comme il l'avoit dit, & *c'est la seconde prédiction qu'il m'a faite*, dit M. Blain, *en termes fort clairs, & en des choses, qu'il ne pouvoit savoir, que par la lumiere du Ciel.*

*Il satisfait amplement aux autres objections de son ami; & lui prédit une chose qui le regardoit.*

Dans le même entretien, l'homme de Dieu, usant envers son ami, d'une confiance réciproque, lui fit part d'une grace particuliere, dont Dieu le favorisoit depuis quelques années, en lui faisant trouver au fond de son ame, la présence continuelle de Jesus & de Marie. On raconte une pareille faveur dans la vie de sainte Gertrude, & on peut la regarder comme une de ces visions intellectuelles, dont le Seigneur, au jugement de sainte Thérese, favorise quelquefois les ames, pour

*Faveur particuliere dont il lui fait part.*

1714. un temps très-considérable, & presque continuellement.

verses es ap- de M. Mont- per- son r à in.

Pendant que les deux amis s'entretenoient ainsi, le Frere, que M. de Montfort avoit amené avec lui, ne perdoit pas un moment. Il s'occupoit à faire des chaînes & des disciplines de fer, dont le débit étoit grand dans les Missions. Le lendemain, le Missionnaire, après avoir dit sa Messe à la Cathédrale de Rouen, dédiée à la Mere de Dieu, avec une dévotion qui frappa tous ceux qui le virent à l'Autel, alla voir une Religieuse du S. Sacrement, de sa connoissance, & fit à cette sainte communauté un discours sur l'esprit de sacrifice, avec cette onction qui lui étoit particuliere. Sa rétribution fut la portion, qui, chez les Religieuses du S. Sacrement, s'offre chaque jour à la sainte Vierge, comme Abbesse de la maison, & qui se donne ensuite à quelque pauvre. Son amour pour la pauvreté & sa dévotion à la sainte Vierge la lui firent préférer à ce qu'on lui avoit préparé. Le soir même ayant été conduit par son ami dans une communauté de maîtresses d'école, que celui-ci avoit établie, il y fit, à sa demande, un discours sur les avantages de la virginité, matiere que son grand amour pour la pureté lui faisoit beaucoup goûter, & dont il parloit admirablement bien. Dès le lendemain il prit congé de son ami, & se mit en route pour revenir en Bretagne, & de là au pays d'Aunis, qui étoit devenu le centre

& le théâtre le plus ordinaire de ses Missions. Ce qui lui arriva ce jour même, mérite d'être rapporté.

An. 1714

Il s'embarque sur le Coche d'eau & engage tous ceux qui y sont à réciter avec lui le Rosaire.

En sortant de Rouen, le Missionnaire prit le coche d'eau, qu'on nomme en ce pays-là, la Bouille. Il s'y trouve assez communément environ deux cens personnes de toute espece, la plupart de la lie du peuple, qui s'en retournent de la ville, après avoir vendu leurs denrées, ou acheté leurs provisions. Les uns chantent, les autres jurent, d'autres jouent, beaucoup tiennent des propos libres, & peu chrétiens, ou même, comme il n'est que trop ordinaire, dans ces sortes de voitures & d'assemblées tumultueuses, s'y permettent des libertés, dont ils rougiroient ailleurs. M. de Montfort n'étoit point homme à souffrir qu'il se passât de semblables choses en sa présence, ou même en un endroit où il étoit. Il se proposa donc de l'empêcher, &, qui plus est, d'engager tout ce monde à louer Dieu avec lui. L'entreprise étoit difficile; cette difficulté ne le rebuta point. A peine fut-il entré dans le coche, qu'il tira le Crucifix qu'il avoit apporté de Rome, & l'attacha au haut de son bâton, au moyen d'une vis, qu'il avoit fait faire, comme on l'a dit ailleurs. Pendant qu'il ajustoit ainsi son Crucifix, il dit à haute voix, d'un ton ferme & animé, *que tous ceux qui aiment Jesus-Christ se joignent à moi pour l'adorer.* Ayant ensuite fait quelques pas, il répéte les mêmes paroles, *que tous*

1714. *ceux, qui aiment J. C., se joignent à moi pour l'adorer.* Aussitôt, il se jete à genoux, &, prenant des mains son Rosaire, il exhorte le peuple à le réciter avec lui. A cette vue, & à ce propos, qui pour une pareille assemblée, savoit très-certainement le mérite de la nouveauté, il s'éleve de tous les côtés, & de la part de toutes sortes de personnes, des éclats de rire étonnans, comme si la proposition du Missionnaire eut été la plus extravagante du monde. Ces éclats durerent long-temps, & le saint Prêtre les essuya paisiblement, toujours dans la même posture, priant sans doute intérieurement pour que Dieu touchât le cœur de cette multitude. Lorsque la clameur fut un peu appaisée, il renouvelle sa proposition; les risées recommencent aussi; & continuent encore quelque temps. Après quoi, le Missionnaire propose pour la troisieme fois de réciter le Rosaire, &, cette fois là, chose qui paroîtra comme miraculeuse à tous ceux qui connoissent ces sortes de voitures, il le fait avec tant de force & d'autorité, que toute cette nombreuse compagnie consent à le réciter tout entier, & à écouter en silence ses instructions, jusqu'à la descente du bateau. Ce trait est une singularité sans doute & nous ne le proposons pas, comme un exemple que tout le monde puisse tenter d'imiter : *mais que cette singularité*, s'écrie le même M. Blair, après avoir rapporté ce fait que nous tenons aussi d'ailleurs,

*que cette singularité suppose de graces & de vertus, dans l'homme en qui elle se trouve!* An. 1714

Pendant ce voyage, il y eut peu de jours qui ne fussent marqués par de semblables traits de vertu; nous nous contenterons d'en rapporter quelques-uns. Un Samedi, jour spécialement dédié à la très-Sainte Vierge, & par là même très-cher à son serviteur, le Missionnaire arriva sur les onze heures dans une paroisse où il comptoit célébrer la sainte Messe. Ce ne fut cependant qu'à force d'instances, qu'il en obtint la permission de M. le Curé, qui d'abord la lui refusa d'une maniere assez séche, je ne sais par quel motif. A peine la Messe eut-elle été sonnée, que, contre l'ordinaire des villages aux jours ouvriers, il vint à l'Eglise une foule de monde, pour y assister. Le Prêtre voyageur la dit avec sa dévotion & son recueillement ordinaire; mais, comme plusieurs femmes avoient apporté de petits enfans, qui faisoient du bruit pendant le sacrifice; après sa Messe, il dit quelques paroles au peuple sur le respect dû au temple, & représenta aux meres, qu'il eût été plus à propos de rester chez elles à garder leurs enfans, que de les apporter à l'Eglise, où ils ne pouvoient que troubler par leurs cris & leurs badinages la célébration des saints Mysteres. M. le Curé, qui étoit présent à ce petit discours, en fut édifié, ainsi que de la maniere, dont il avoit vu que le voyageur se comportoit à l'Autel. Dès que celui-ci fut

*Bien qu'il fait dans une paroisse où il passe.*

rentré dans la sacristie, il fut à lui pour l'engager à venir prendre chez lui son repas. M. de Montfort se contenta de lui faire une profonde inclination, & ne diminua rien de la demi-heure qu'il avoit coutume de consacrer à son action de graces. Le Curé ne se rebuta point ; il voulut même rester tout ce temps à l'église, dans la crainte de manquer son hôte. Et le soir, lorsque celui-ci se préparoit à partir, il lui demanda en grace de rester jusqu'au lendemain, qui étoit le 21e Dimanche après la Pentecôte, & de dire à son peuple quelques mots d'édification. Le Missionnaire accepta son offre, & le lendemain fit deux discours sur l'Evangile du jour, qui firent la plus vive impression sur tout l'Auditoire. Le peuple fondoit en larmes ; & les Prêtres, qui étoient présens, se demandoient les uns aux autres, *quel étoit ce Prêtre étranger qui venoit de prêcher avec tant d'onction, & dont toute la conduite étoit si édifiante* ; Le Curé fit lui-même des instances pour savoir qui il étoit ; mais, l'homme de Dieu ne lui fit point d'autre réponse, sinon, *qu'il étoit un pauvre Prêtre, qui couroit par le monde, espérant de gagner quelque pauvre ame, par ses discours & ses travaux, avec le secours de la grace de son bon Maître.*

Après avoir ainsi édifié cette Paroisse, il continua son voyage, emportant avec lui les bénédictions de tout ce peuple. Sa maniere de voyager étoit bien celle d'un

Missionnaire tel que lui. Il avoit avec lui un compagnon, pour qui c'eût été une grande consolation de converser de temps-en-temps avec lui, mais, il étoit si absorbé en Dieu, & son silence étoit si continuel, qu'il se passoit quelquefois plusieurs jours de suite, sans que son compagnon pût avoir cette consolation. Souvent il lui faisoit signe de marcher devant lui; & quelquefois, lorsque celui-ci regardoit par derriere pour voir si son Maître le suivoit, il le voyoit prosterné la tête contre terre pour adorer Dieu. Par respect pour sa présence, il marchoit presque toujours la tête découverte, & les yeux fixés sur le Crucifix qu'il avoit à la main.

*An. 1714*

Ce fut ainsi qu'il arriva dans le Diocèse de Nantes. Il alla d'abord dire la sainte Messe à la Chapelle de Saint Sauveur à Aigrefeuille. Cette Chapelle étoit nouvellement bâtie; s'étant apperçu qu'il s'y commettoit déjà quelque irrévérence, il ne put s'empêcher d'en témoigner sa peine, & fit une vive exhortation pour les prévenir à l'avenir, autant qu'il étoit en son pouvoir. Comme il continuoit ensuite son chemin pour Nantes, son compagnon se trouva tellement accablé de lassitude, qu'il ne lui étoit presque plus possible de faire un pas. Dieu le permettoit pour faire voir combien la charité de son serviteur étoit tendre & compatissante. Ce Pere charitable ne sachant comment il pourroit soulager son enfant, voulut le porter sur ses

*Sa grand charité envers son compagnõ de voyage*

AN. 1714. épaules ; il lui fit pour cela les plus vives instances ; mais, comme celui-ci ne voulut jamais le souffrir ; il lui fit quitter son habit, qui étoit très lourd, prit cet habit d'une main, & de l'autre tenant le Frere sous le bras, il aida le Frere à marcher & fit ainsi près de trois lieues avec lui. Comme ils approchoient de la ville de Nantes, le bon Frere, honteux à cause du grand nombre de personnes qu'ils rencontroient, disoit quelquefois à son pieux conducteur, *mais! cher Pere, que dira tout ce monde?* A quoi celui-ci répondit ; *mon cher fils, que dira notre bon Jesus, qui nous voit?* C'est le Frere lui-même qui se nommoit Jacques, homme simple & vrai, qui racontoit toutes ces circonstances, avec des termes qui marquoient son admiration & sa reconnoissance pour son saint Maître.

*Il part pour Pont-Château.* Etant arrivé à Nantes, le Missionnaire se rendit à l'ordinaire à sa petite maison de la Providence, qui servoit alors d'Hôpital aux incurables ; & ne prit de temps pour se reposer des fatigues de son long voyage, que ce qu'il en fallut pour disposer toutes choses pour qu'il put déposer les figures de son Calvaire de Pont-Château dans la Chapelle attenante à son Hôpital. Nous avons déjà dit, à la fin du troisieme livre, quelques mots sur la déposition de ces figures ; mais, c'est ici le lieu d'entrer à ce sujet dans quelques détails. Tout étant disposé comme il le souhaitoit

pour cela, il partit de Nantes de grand matin, pour pouvoir dire la Messe aux Religieuses de Saint François, dont la maison se trouve sur le chemin de Pont-Château. Ces Religieuses le reçurent comme un Ange du Ciel; & l'ayant prié après son dîner, de venir à la grille, elles se mirent toutes à genoux, pour lui demander sa bénédiction; ce qui donna occasion à l'homme de Dieu, de leur faire une exhortation, qui servit à ranimer de plus en plus leur ferveur. An. 1714.

De là, il continua sa route vers Pont-Château, & il y arriva à l'entrée de la nuit. On voulut le détourner d'aller chez le Curé, qui, à ce qu'on lui dit, avoit menacé de le chasser de son Eglise & même de sa paroisse, s'il y mettoit jamais le pied; mais, sans faire cas de ces propos, il fut droit chez M. le Curé, disant qu'il le regardoit, comme un de ses bons amis. En effet celui-ci le reçut très-poliment, & non-seulement lui offrit le logement à lui & à son compagnon, mais de plus promit de l'aider en tout ce qui seroit en son pouvoir, dans l'affaire qui l'amenoit à Pont-Château, & il le fit de la meilleure grace du monde.

*Il va loger chez le Curé, qu'on disoit être mal-intentionné à son égard.*

Le lendemain il eut de grandes difficultés pour charger les Figures dans deux charrettes, qu'on avoit tenues prêtes pour cela, & M. de Montfort se donna beaucoup de soin, pour les arranger de maniere qu'elles ne fussent point endommagées

*Grandes fatigues qu'il essuye pour le transport des figures de son Calvaire.*

1714. par le cahotage. Mais la peine fut bien plus grande, quand il fallut les descendre des charrettes dans la barque, qui devoit les porter sur la Loire à Nantes; le Frere & les gens de Pont-Château étoient arrivés avec les charrettes au bord de la riviere long-temps avant M. de Montfort; mais il leur fut impossible de rien faire jusqu'à son arrivée. Ils essayerent en vain de les décharger, mais le Missionnaire voyant leur embarras, se jeta jusqu'à mi-jambe dans la vase, reçut la Croix sur son dos, & dans moins d'un quart d'heure le déchargement fut effectué. Il en coûta plus de temps & de peines pour les mettre dans la barque, & il seroit difficile de s'imaginer tout ce que M. de Montfort eut à souffrir dans cette occasion, d'autant plus que les bateliers, & d'autres gens, qui en étoient témoins, non-seulement ne vouloient lui donner aucun secours, quoiqu'il les en eût instamment priés, mais que même ils se railloient de voir un homme, un Prêtre se donner tant de peines, & se jeter à corps perdu dans la boue, pour des figures. Mais il n'y a rien que le Saint homme n'eût volontiers souffert pour l'image même de son Sauveur crucifié. Enfin, il vint à bout de ce qu'il desiroit; & tandis que la barque fit voile pour Nantes, il se retira quelque temps dans une Auberge voisine, pour donner le temps au Frere de laver ses hardes, qui étoient toutes couvertes de boue; &, telles qu'elles étoient, encore degour-

tantes d'eau, il les mit sur lui, & marcha toute la nuit pour se trouver à Nantes à l'arrivée de la barque, sans qu'il en fut aucunement incommodé; ce qu'on ne peut attribuer qu'à une protection marquée de la divine Providence. Les figures furent déposées dans la Chapelle des incurables, d'où elles ne sortirent qu'en 1748, pour être replacées sur le Calvaire de Pont-Château. Le rétablissement de ce Calvaire, qui se fit environ cinquante ans après la mort du Missionnaire, seroit lui seul la matiere d'une histoire, qui contribueroit à l'édification des peuples de ce canton, & ne pourroit que servir à augmenter leur dévotion pour ce Calvaire. Nous nous contentons de souhaiter qu'elle paroisse un jour. AN. 1713.

*Il va à Rennes & loge chez M. Dorville. Grands biens qu'il fait à son hôte.*

Après avoir deposé, comme on vient de le dire, les figures de ce Calvaire dans un lieu de sureté, comme s'il eut prévu d'avance ce qui devoit leur arriver dans la suite, l'Homme de Dieu fut à Rennes où les vœux de ses amis l'appelloient, surtout ceux de M. Dorville. Tout le temps qu'il fut à Rennes, il logea chez ce Monsieur; & celui-ci ne tarda pas à éprouver combien on est heureux de pouvoir donner l'hospitalité à de pareils hôtes. Ce fut pour lui la source d'une infinité de bénédictions. Sa maison étoit située du côté de la rue haute, & devant cette maison étoit une place, qui le soir servoit de rendez-vous à la jeunesse li-

N. 1714. bertine du quartier, & où, sous pretexte de divertissement & de danses, il se commettoit bien des désordres; M. Dorville en gémissoit. Il pria son ami de lui suggérer ce qu'il pourroit faire pour arrêter ce mal & le prévenir pour la suite. Le Missionnaire n'eut pas de peine à le satisfaire. Il fit faire dans la façade de la maison une niche, & la fit orner, pour y placer une Statue de la très-sainte Vierge; il conseilla ensuite à son ami d'y réciter tous les soirs publiquement le S. Rosaire. Cet expédient réussit, on ne peut mieux. Quand on sut ce que M. Dorville faisoit faire à sa maison, & à quelle fin, tout le monde y accourut, comme s'il se fut agi de la dédicace de quelque Eglise. M. de Montfort y récita le premier le Rosaire, & chargea pour la suite M. & M^me^. Dorville de cet office de piété. Ceux-ci s'en acquitterent exactement, foulant aux pieds le respect humain & remportant une glorieuse victoire sur eux-mêmes. M^me^. Dorville proposoit les mysteres & le peuple à genoux répondoit à deux chœurs, tandis que M. Dorville, le fouet à la main, veilloit à ce qu'il ne se passât dans la place aucune indécence, &, si quelque jeune libertin, comme il arriva plus d'une fois, osoit distraire le peuple par son immodestie, il le chassoit honteusement. Tous les gens de bien furent grandement édifiés d'un pareil spectacle & du changement

étonnant, qui s'étoit fait dans un homme An. 1714.
du caractere & de la qualité de M. Dorville. Mais ce n'étoit pas sans combat qu'il étoit parvenu jusques-là! Une fois entre autres il en eut un des plus violens à livrer contre l'amour-propre & contre le démon, qui fit alors tous ses efforts pour lui faire abandonner un exercice, dont ce généreux chrétien tiroit tant d'avantages, & qui le couvroit lui-même de confusion & le mettoit en fuite. Un soir que M. Dorville étoit dans l'occupation que nous avons dite, il passa par l'endroit, où il étoit, une file de carosses, dans lesquels il y avoit plusieurs Messieurs & Dames de sa connoissance; d'aussi loin qu'il entendit le bruit de ces voitures, il s'éleva comme un nuage épais dans son imagination; il lui fut représenté tout ce qu'on pouvoit dire, tout ce qu'on pouvoit penser en le voyant dans cet état, que c'étoit s'avilir & se rendre ridicule à pure perte, que ce n'étoit pas en cela que consistoit la vraie piété; qu'au contraire la piété bien réglée demandoit que chacun se tint dans son état; ces raisons, & beaucoup d'autres de cette espece se présenterent en foule à son esprit, avec cet air de vérité dont l'esprit de malice sait si bien colorer ses prestiges, & quoiqu'il y résistât, la violence qu'il fallut qu'il se fit à lui-même, pour ne pas discontinuer, fut extrême, & lui occasionna une sueur qui pénétra jusqu'à ses habits. Enfin le pres-

1714. tige se dissipa, il reconnut que tout ce qui se fait pour Dieu est honorable; que c'est son jugement, & non pas celui des hommes, qu'il faut consulter; qu'il est infiniment glorieux pour l'homme de pouvoir lui rendre quelque foible service, même aux dépens de son propre honneur; & qu'enfin un exercice, au moyen duquel il pratiquoit tant de vertus contraires à la nature, ne pouvoit être que très-conforme à la solide piété, très-agréable à Dieu & très-méritoire pour lui-même; il prit donc en conséquence la ferme résolution de continuer cette bonne œuvre, autant de temps, qu'il auroit lieu de la croire convenable, & que les circonstances le lui permettroient. Depuis ce tems, il fut tout-à-fait au-dessus du respect humain; & ce trait seul suffiroit pour montrer, combien le séjour, que fit chez lui le Missionnaire, lui fut utile.

*Missio-[n]e dé-[ne]re à [M]. Dor-[ville], une [...]ée se-[...]e.* Il le fut aussi, à beaucoup d'autres personnes, qui venoient à la maison de M. Dorville, pour le consulter, & recevoir ses avis. Cette affluence de monde occasionnoit quelque dépense au Maître du Logis. Madame Dorville, comme il arrive quelquefois aux personnes les plus pieuses, lorsqu'elles se piquent d'économie, Madame Dorville, dis-je, fut tentée de le trouver mauvais; mais Dieu fit connoître cette tentation à son serviteur, & elle n'eut point de suite. Un jour que cette Dame retirée à l'écart dans un coin du jardin, s'entretenoit avec sa mere, & se plaignoit

à elle à ce ſujet; M. de Montfort vint à elles, & leur demanda comme en riant, le ſujet de leur converſation. La Dame, qui ſans doute auroit rougi d'avouer la vérité, eſſaya de lui donner le change, & lui dit ſur le même ton: *Eh quoi! Monſieur, trouvez-vous mauvais qu'une fille parle à ſa mere? Non certainement*, répondit l'homme, *mais ce que je déſapprouve, c'eſt l'eſprit d'intérêt qui vous domine.* An. 1714.

Quelque choſe de ſemblable arriva par rapport à un Frere, nommé Nicolas, qu'il avoit avec lui chez M. Dorville, mais dont la chambre étoit fort éloignée de la ſienne. Un ſoir, aſſez avant dans la nuit, afin que ſon Maître n'en eût aucun ſoupçon, ce bon Frere, pour ſatisfaire la grande envie, que la domeſtique de la maiſon avoit de ſavoir quelques particularités de la vie & de la conduite de M. de Montfort, lui raconta ce qu'il en avoit vu lui-même, & ce qu'il en avoit entendu dire à d'autres. Le lendemain, lorſque, comme à ſon ordinaire, il fut demander au Miſſionnaire la permiſſion de communier, celui-ci la lui refuſa. Le Frere qui ne croyoit pas avoir rien fait qui eut pu lui attirer ce refus, pria ſon Maître, de vouloir bien lui faire connoître, quel mal il avoit fait, afin qu'il s'en corrigeât. *Vous avez violé*, lui dit alors M. de Montfort, *la régle qui vous marque d'être retiré à neuf heures, & vous avez tenu avec la domeſtique de la maiſon des propos indiſcrets à mon ſujet.*

*Pareille choſe lui arrive par rapport à un de ſes Freres.*

Cette connoiſſance ſurnaturelle que le

An. 1714. *Haute estime que M. Dorville faisoit de sa sainteté.*

serviteur de Dieu avoit des cœurs, & plus encore ses discours, & les grands exemples de vertu, qu'il donna pendant le court séjour qu'il fit à Rennes, confirmerent bien tous ceux qui le connoissoient, & particuliérement M. Dorville dans la haute opinion, qu'ils avoient de sa sainteté. Celui-ci profitoit, autant qu'il lui étoit possible, de la conversation de son saint hôte; & toutes les paroles de celui-ci étoient si animées de l'Esprit de Dieu, qu'elles pénétroient bien avant dans son cœur. On peut même dire qu'il se remplit véritablement des sentimens, qui faisoient en quelque sorte le caractere distinctif de la piété du Missionnaire, je veux dire de cette sainte folie de la Croix, qui éleve si fort une ame au-dessus du respect humain, & lui fait aimer & choisir pour son partage ce que notre divin Sauveur a choisi pour lui-même, les souffrances & les humiliations.

*Ce que le Missionnaire lui dit au moment de leur séparation.*

Cette conformité d'attrait forma la plus étroite union entre le Disciple & le Maître, & lorsqu'il fallut qu'ils se séparassent, ce fut, pour M. Dorville, une peine très-sensible. Il accompagna M. de Montfort assez loin hors de la ville, & en le quittant, il ne put retenir ses larmes. L'homme de Dieu s'en apperçut, il en fut touché, &, faisant sur lui le signe de la Croix, il lui dit par trois fois; *Monsieur, je vous souhaite bien des croix*; paroles prophétiques, qui sembloient lui présager une suite de malheurs & d'infortunes, qu'il eut à souffrir, & dans lesquels il fit éclater ce courage hé-

oïque, qu'il avoit puisé dans les entretiens du Missionnaire. An. 1714.

On étoit alors au commencement de l'hiver. L'homme de Dieu se hâta de se rendre à la Rochelle où il avoit promis de revenir après avoir passé six mois dans ses courses Apostoliques. Il espéroit trouver à son ordinaire sur la route ces Croix, que son grand amour pour elles lui faisoit souhaiter, comme le plus riche trésor, à ses meilleurs amis, & plus ardemment encore à lui-même. Mais cette fois son espérance fut trompée ; Dieu voulant sans doute retracer en lui quelque chose de l'éclat de la vie publique de son Fils, dont il avoit si souvent partagé les opprobres. Par-tout où il passoit, sur-tout lorsque c'étoit dans des lieux où il avoit travaillé, les peuples accouroient en foule sur son passage, & lui donnoient les preuves les plus sinceres de leur estime & de leur vénération. C'étoit envain qu'il s'efforçoit de les éluder. Souvent, comme le rapporta celui qui l'accompagnoit dans ce voyage, des personnes, même considérables par leur rang, descendoient de cheval, d'aussi loin qu'ils pouvoient l'appercevoir, & lui demandoient à genoux sa bénédiction. Dans les bourgs & dans les villages, le nombre de ceux qui s'attroupoient ainsi pour le voir, & lui demander sa bénédiction, étoit quelquefois si grand, qu'il passoit outre sans s'y arrêter, se contentant de leur dire : *mes petits enfans, mes chers enfans, je souhaite que le Seigneur vous bé-*

*Honneurs extraordinaires qu'il reçoit par-tout en retournant à la Rochelle.*

AN. 1714. *nisse, & qu'il vous fasse tous des Saints.*

Lorsque la gloire de Dieu, ou la nécessité le forçoit à s'arrêter en quelque endroit, il en partoit long-temps avant le jour, afin d'éviter par là le grand concours de monde, & cette précaution même étoit presque inutile, parce que plusieurs l'attendoient à la porte une grande partie de la nuit, afin d'avoir la consolation de lui dire adieu. Ils le conduisoient ensuite aussi loin qu'ils le pouvoient, & lorsqu'il falloit se séparer de leur bon Pere, ils fondoient en larmes, dans la pensée qu'ils ne le reverroient plus. Pressentiment semblable à celui des fidelles d'Ephese, & qui produisoit dans ces peuples les mêmes sentimens. On peut dire aussi qu'il procédoit de la même cause. Car, on a su par des témoignages qu'on ne peut révoquer en doute, que le Missionnaire, long-temps avant sa mort, en avoit eu des connoissances certaines, & qu'il en avoit parlé à plusieurs personnes, d'une maniere, à leur donner là dessus les craintes les mieux fondées, & à leur causer la plus vive tristesse. D'ailleurs, il étoit si défait & si défiguré, que, dans la visite, dont on a parlé, qu'il fit à Rouen à M. Blain; son ami, en le voyant seulement, avoit jugé qu'il n'avoit que peu de temps à vivre. Cela cependant ne rallentit rien de son zèle, dont nous allons voir de nouvelles preuves dans le livre suivant.

*Fin du sixieme Livre.*



# LA VIE DE M. LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT.

## LIVRE SEPTIEME.

### SOMMAIRE.

ARRIVÉE de M. de Montfort à la Rochelle. Il fait une Mission à Fouras. Peines qu'il y endure. Effets heureux qu'elle produit. Mission de l'Isle d'Aix. Ferveur des habitans de cette Isle, & des soldats de la garnison. Mortification que pratique le Missionnaire en quittant l'Isle d'Aix. Il va donner la Mission dans deux paroisses voisines l'une de l'autre. Ce qu'il y souffre. Fruits de cette Mission. Il appaise par sa prudence une contestation survenue entre les deux Curés. Lorsqu'il prêchoit à la Rochelle, son visage paroit tout rayonnant. Confiance singuliere que les peuples ont en lui. Il donne une Retraite publique. La Providence amene M.

*Vatel à la Rochelle. Il assiste à un Sermon de M. de Montfort. Celui ci le détermine à se joindre à lui. Conduite du Missionnaire à l'égard d'un Capitaine de vaisseau, qui le menaçoit de le tuer. Mission de Taugon-la-Ronde. Établissement des* Pénitens blancs. *Regle que M de Montfort leur donne. Établissement de la* Société des Vierges *& leurs réglemens. Approbation que M. l'Evêque de la Rochelle donne à ces établissemens. Mission de Saint Amand. M. de Montfort y combat sur-tout la superstition du peuple. Succès avec lequel il attaque ce vice. Evénement prodigieux. Il fait murer le Cimetiere de S. Amand. Vénération des peuples pour lui Il va à la Seguiniere, de là à Nantes. Mission de Mervant, où il rétablit l'Eglise. Guérison miraculeuse. Hermitage qu'il se bâtit dans la forêt de Vouveaut. Son dernier voyage à la Rochelle. Mission de Fontenay-le-Comte. Zèle du Missionnaire & mauvais traitement qu'il y reçoit. Bien qu'il fait aux pauvres. Autres traits remarquables de cette Mission. Respect des peuples pour lui. Vocation de M. Malet. Mission de Vervant. Conduite du Missionnaire à l'égard d'une fille obsédée. Traverses qu'il éprouve. Mission de S. Pompin. Réconciliation publique. Changement du Prieur-Curé. Autres biens que le Missionnaire fait à Saint Pompin. M. de Montfort fait porter la Sainte Bible en Procession. Mission de Villiers. Conduite de M. de Montfort dans cette Mission. Injure qu'on lui fait, & patience avec laquelle il l'endure. On le voit en prieres élevé,*

*élevé de terre. Il prédit sa mort. Il s'occupe de l'établissement de ses deux Compagnies. Pélerinage qu'il fait faire dans cette vue à trente-trois Pélerins. Réglement qu'il leur donne. Il fait lui-même ce pélerinage. De Saumur il va droit à Saint Laurent-sur-Sayvre. Ouverture de la Mission. Soins que le Missionnaire se donne pour recevoir l'Evêque. Il tombe dangereusement malade. Son testament. Il charge M. Mulot du soin de continuer ses Missions. Sa dévotion pendant sa derniere maladie. Le peuple s'empresse pour recevoir sa bénédiction. Il meurt. Son portrait. Ses talens naturels. Son caractere. Ses vertus. Sa foi. Son espérance. Son abandon à la divine Providence. Son amour pour Dieu. Présence de Dieu. Oraison. Culte religieux. Sa dévotion pour la très-Sainte Vierge, les Anges & les Saints. Son zèle pour le salut du prochain. Sa charité. Sa pénitence & sa mortification. Son amour pour la Croix. Sa douceur. Son humilité. Son obéissance. Sa persévérance dans la vertu. Effets, que produisit la mort du Missionnaire. Témoignages qu'on lui rend. On exhume son corps pour le placer plus honorablement. Ce qui arrive à cette exhumation. Epitaphe de M. de Montfort. Autre Epitaphe. Guérisons opérées à son tombeau ou par son intercession. Fille percluse. Aveugle guéri. Fievres, maux compliqués, Loupe. Grand nombre de différentes maladies. Tumeur aux yeux. Ecrouelles. Mal caduc. Changement subit arrivé dans un jeune homme qui étoit à l'article de la mort,* en 1778.

An. 1714.

*Arrivée de M. de Montfort à la Rochelle.*

APRÈS avoir fait à pied plus de trois cens lieues, de la maniere qu'on a dit dans le livre précédent, M. de Montfort arriva dans le cours de Novembre à la Rochelle, dont il avoit été absent l'espace d'environ six mois. Tant de fatigues demandoient bien quelque repos; mais l'homme Apostolique n'en connoissoit point d'autre, que celui qu'on peut trouver à diversifier ses travaux. A son retour, son premier soin fut de disposer toutes les choses nécessaires pour l'établissement des écoles, qu'il avoit projetté de faire, avec l'aide & l'approbation de M. de Champflour, d'autant que rien n'avoit été fait pendant son absence, & qu'il trouva les choses dans le même état où il les avoit laissées; quoiqu'avant de partir, il eut donné tous les ordres, & pris tous les arrangemens convenables pour l'exécution de son projet. On a vu déjà tout ce qu'il a fait, & tous les mouvemens qu'il s'est donné pour cela; nous n'en parlerons pas davantage, pour suivre M. de Montfort dans le cours de ses travaux Apostoliques, qu'il continua toujours avec le même zèle & le même succès, jusqu'à ce que la mort le trouvât dans l'exercice de ces mêmes fonctions.

*Mission de Fouras & peines qu'il y endure.*

Plusieurs paroisses demandoient avec empressement le Missionnaire. Il aima mieux aller à une pauvre paroisse où il n'étoit pas demandé, parce qu'il crut que son secours y étoit plus nécessaire qu'ailleurs. Fouras est le nom de cette paroisse,

Elle n'est qu'à quatre lieues de la Rochelle, mais il fallut y aller par des chemins de traverse, mauvais en tous temps, mais que des pluies continuelles, & la mauvaise saison rendoient alors presque impraticables. Ce n'étoit encore là que ce qu'il y avoit de moins rebutant dans cette Mission. Arrivé dans l'endroit, l'homme de Dieu y trouva l'Eglise dans l'état le plus pitoyable, de maniere qu'il n'étoit pas possible d'y célébrer décemment l'Office divin. La Sacristie étoit dénuée de tout ce qui sert à la décoration des Autels ; le linge & les ornemens, tout y étoit dans le plus grand désordre ; & ce qu'il y avoit de plus digne de compassion, le peuple, depuis long-temps sans instruction, joignoit, à un naturel dur & féroce, une conduite tout-à-fait déréglée. On peut conjecturer de-là, combien le Missionnaire & ceux qui travailloient avec lui, eurent à souffrir. Ils furent obligés de se loger dans un vieux galetas, qu'on y montre encore, comme ayant servi de demeure à M. de Montfort; & là, ils étoient si mal à l'abri, & la saison étoit si rude, que souvent au matin, lorsqu'ils se levoient, ils trouvoient leurs lits tous couverts de neige. De plus ils ne trouvoient aucune ressource dans les gens du pays : ces hommes insensibles à ce qu'on faisoit pour eux, les laissoient manquer de tout, au point que l'homme de Dieu se vit obligé d'emprunter quelqu'argent pour subvenir aux pressans besoins des siens.

An. 1714

*n. 1714.* Car, pour lui-même, quoiqu'il travaillât sans relâche tout le long du jour, il se contentoit au soir d'un morceau de pain, à peine suffisant pour entretenir la vie.

*Effets heureux qu'elle produit.* Au milieu de tant de peines, ce qui l'affligeoit davantage, c'étoit de voir que ses paroles avoient de la peine à pénétrer dans les cœurs. La rosée du Ciel tomboit sur une terre ingrate & stérile. Ainsi Dieu voulut éprouver pendant quelque temps, la patience de son serviteur; mais enfin, il se laissa vaincre par ses prieres, ses larmes & ses pénitences. Il le rendit le Maître de ces cœurs, que rien ne paroissoit devoir toucher. Frappés, atterrés par la force de ses paroles, ils conçurent la nécessité de faire pénitence, & commencerent à regarder l'homme Apostolique comme un Ange envoyé de Dieu, pour frapper dans sa justice ceux qui ne profiteroient pas de la miséricorde, qui leur étoit présentée. Bientôt il se fit, dans tout ce peuple, un changement miraculeux, auquel il étoit impossible de ne pas reconnoître le doigt de Dieu. Leur cœur s'ouvrit aux vérités du salut; on les instruisit sur-tout de ce qui regardoit les Sacremens de Pénitence, & d'Eucharistie, & dès-lors on n'eut plus qu'à se louer de leur assiduité, de leur ferveur, & de leur docilité à embrasser tous les moyens de salut, qui leur furent suggérés. L'Eglise fut réparée, la Sacristie pourvue des choses nécessaires au culte divin, & le peuple vit avec admira-

tion, les saints Mysteres se célébrer avec une décence, dont il n'avoit jamais été témoin. Pour entretenir & perpétuer, dans cette paroisse, les fruits de cette Mission, M. de Montfort y établit, comme il le faisoit par-tout, la pratique de réciter le saint Rosaire, tant en public, qu'en particulier.

*Missio de l'Isle d'Aix. Ferveur des habitans de cette Isle, des soldats en garnis.*

A l'issue de cette Mission, l'homme Apostolique passa dans l'Isle d'Aix. C'est une Isle à trois lieues de la Rochelle, qui a une lieue de long sur une demi-lieue de large. Elle est gardée par une Forteresse où il y a toujours garnison. Elle a aussi une rade où les vaisseaux de la Rochelle & de Rochefort ont coutume de mouiller. La Mission, qu'y fit M. de Montfort, ne dura qu'une quinzaine de jours, c'étoit assez de temps, vu le petit nombre des habitans de l'Isle, mais elle eut tout le succès qu'il pouvoit desirer. Tous ceux qui étoient dans l'Isle firent leur Mission, tant les insulaires que les soldats. Il y avoit entre eux une espece d'émulation de ferveur; & les Officiers que le Missionnaire avoit eu soin de se concilier, étoient les premiers à donner l'exemple. Dès que le son de la cloche annonçoit le commencement de quelque exercice, on voyoit tout le monde y accourir avec une promptitude, qu'on eût admirée dans les plus fervens Religieux. Non-seulement il se fit dans l'Isle une réforme générale dans les mœurs, mais de plus, le desir de faire pé-

T 3

An. 1715. nitence & d'expier ses péchés par de saintes rigueurs s'empara tellement des cœurs, que M. de Montfort, qui ne pouvoit fournir des instrumens de pénitence à ceux qui desiroient en avoir, se vit dans la nécessité d'aller de porte en porte quêter des cordes pour en faire des disciplines aux soldats, qui n'avoient pas le moyen de s'en procurer. Et plus d'une fois, pendant la nuit, on en trouvoit plusieurs derriere l'Eglise, qui, à la faveur des ténebres, se macéroient le corps, en poussant des sanglots, & en demandant pardon de leurs péchés.

*Mortification que pratique le Missionnaire en quittant l'Isle d'Aix.*

Lorsque M. de Montfort quitta l'Isle d'Aix, le froid étoit si grand que le bâtiment, sur lequel il s'embarqua étoit tout couvert de glace; de plus il faisoit un vent de nord extrêmement piquant. Ce fut une occasion, que le Missionnaire ne laissa pas échapper, de contenter le desir insatiable qu'il avoit de souffrir. Tandis que les autres descendoient dans la cale, ou s'approchoient du feu, le plus qu'ils pouvoient; il se tint constamment sur le pont, exposé à toutes les rigueurs du froid & du vent; répondant à ceux qui le pressoient de se chauffer, qu'il étoit fait à tout, & qu'il ne vouloit pas occuper auprès du feu la place d'un autre, qui surement en avoit plus besoin que lui. Cet acte de mortification dura tout le temps de la traversée, qui fut très-longue, vu que la mer en baissant laissa le navire sur le sable, & ne le remit

à flot qu'à son retour. Pendant tout ce temps-là, l'homme de Dieu s'occupa, soit à converser avec Dieu dans la priere, soit à chanter des Cantiques, qui servoient à édifier ceux qui l'entendoient.

*Il va donner la Mission dans deux paroisses, voisines l'une de l'autre. Ce qu'il souffre.*

A peine eut-il mis pied à terre, que, sans prendre aucun délassement, il s'achemina vers deux paroisses, voisines l'une de l'autre, celle de Saint Laurent-de-la-Pré, & une autre dont nous ignorons le nom; où il comptoit donner en même temps la Mission, parce qu'elles étoient assez peu considérables, soit pour leur grandeur, soit pour le nombre des habitans. La grande disette, qu'il y avoit dans ce lieu, des choses les plus nécessaires à la vie, jointe à la rigueur excessive de la saison, fit beaucoup souffrir les ouvriers Evangéliques, qui l'accompagnoient; mais outre cette peine, à laquelle un cœur, comme le sien, ne pouvoit manquer d'être sensible, il en eut une qui lui fut personnelle, & bien plus difficile à supporter, que lui causa pendant toute cette Mission, un Prêtre qu'il s'étoit associé pour y travailler. Cet homme, loin de coopérer avec lui à l'œuvre du Seigneur, ne cessoit de le charger des calomnies les plus atroces, jusqu'à dire qu'il vendoit les Sacremens, qu'il étoit Sectateur de Simon le Magicien, & qu'il avoit un commerce secret avec l'Esprit de ténebres. Ce qu'il assuroit, comme la chose du monde la plus certaine, & qu'il disoit savoir de maniere à n'en pouvoir douter. Un autre Prêtre en

An. 1715. avertit M. de Montfort, il le pressa même, après avoir apporté les preuves les plus fortes de la vérité de ce qu'il lui disoit, il le pressa, dis-je, de chasser cet homme de sa compagnie; mais, le digne disciple de J. C. voulut, en cette occasion, imiter la douceur de son divin Maître, à l'égard de l'Apôtre perfide, qui le trahît. Non-seulement il ne lui fit aucun reproche, mais même il le combla d'amitié, & le faisoit ordinairement asseoir à table à sa droite.

*Fruits de cette Mission.*

On ne dit point si cette conduite du Missionnaire fit une impression salutaire sur ce malheureux Prêtre, mais au moins les propos scandaleux de celui-ci ne nuisirent point au succès de la Mission. Dieu versa les plus amples bénédictions sur les travaux de son serviteur, & prit soin hautement de le justifier par le grand changement qui s'opéra dans tous les cœurs. Il y avoit dans ces deux paroisses des abus accrédités par le long usage. Dans de certains temps de l'année, les Eglises y servoient de granges, & l'on ne se faisoit aucun scrupule d'y vaquer à de certains travaux. Les Cimetieres étoient ouverts de tous côtés; les bestiaux y paissoient sur les tombes des morts; & chacun y faisoit passer & repasser ses voitures aussi librement que dans une route publique. M. de Montfort, dévoré du zèle de la maison du Seigneur, s'éleva fortement contre ces abus & les fit cesser. Il fut ins-

pirer aux habitans de ces paroisses la vénération, dont il étoit pénétré lui-même pour les lieux Saints. Toute espece de profanation en fut à l'avenir bannie; les Cimetieres furent fermés; une dévotion solide envers les fideles trépassés fut substituée à la liberté blâmable, qu'on y prenoit auparavant, & depuis ce temps, on n'y entroit plus sans offrir à Dieu quelques prieres pour le repos de leurs ames.

*Il apaise par sa prudence une contestation élevée entre les deux Curés.*

Une contestation qui survint entre MM. les Curés, à la clôture de la Mission, pensa presque en anéantir les fruits. La Mission avoit été commune aux deux paroisses, la procession devoit l'être aussi. On convint donc qu'on porteroit seulement le S. Sacrement d'une Eglise à l'autre; mais, quand il fallut décider, lequel des deux Curés auroit cet honneur, l'un & l'autre prétendit qu'il y avoit droit, &, ni l'un ni l'autre, je ne sais sur quel fondement, ne vouloit céder ce droit à son confrere. Les esprits commençoient à s'échauffer, & il étoit à craindre que la dispute des Pasteurs ne passât bientôt à leurs ouailles, & ne fit naître entre elles des animosités nuisibles & difficiles à étouffer, lorsque la prudence de M. de Montfort lui suggéra un expédient, qui satisfit également les deux Parties. Ce fut de faire dresser un reposoir au milieu du chemin, qui séparoit les deux paroisses; celui des Curés, dans l'Eglise duquel on prendroit le Saint Sacrement, devoit le porter jusqu'à ce

An. 1715. reposoir, & l'autre Curé devoit le prendre là pour le porter à son Eglise. Son jugement fut reçu de part & d'autre avec applaudissement ; il fut mis en exécution, & la Mission fut terminée à sa grande satisfaction.

*En prêchant à la Rochelle, son visage paroit tout rayonant.*

La grande affaire, dont on a parlé, l'appelloit à la Rochelle. La premiere apparition qu'il y fit, fut dans la Chaire des Révérends Peres Jacobins, le jour de la Purification de la Sainte Vierge. Il est inutile de répéter ici, ce qu'on a déja dit ailleurs, qu'il se surpassoit lui-même, toutes les fois qu'il parloit des grandeurs de cette auguste Reine du Ciel & de la terre. Ce qu'il y eut de bien remarquable cette fois, c'est qu'il lui arriva, ce qui est rapporté, au livre des actes du glorieux Martyr saint Etienne ; il parut aux yeux de toute l'assemblée nombreuse qui l'écoutoit, comme un Ange du Seigneur. Son visage exténué par ses austérités & ses jeûnes presque continuels, parut tout-à-coup lumineux ; il en sortoit comme des rayons de gloire, & le changement qui s'y fit étoit tel, que ses meilleurs amis, ceux qui le voyoient & conversoient habituellement avec lui, quoiqu'ils le regardassent de fort près & très-fixement, ne purent le reconnoître, qu'à la voix. Cette merveille fit une telle impression sur tout le peuple, & lui inspira tant de respect pour le Prédicateur, que, lorsqu'après la grand'Messe, il sortit de la sacristie pour dire la sienne,

tout ce monde voulut rester pour l'entendre, quoiqu'il eut assisté à celle qu'on venoit de dire. An. 1715

Ce sentiment de vénération se communiqua bientôt à tous les habitans de la Rochelle, & les confirma dans la haute idée qu'ils avoient déjà de la vertu du saint Prêtre. La plupart regarderent cet événement comme un indice par lequel le Seigneur avoit voulu leur marquer un homme selon son cœur, un homme qu'il avoit choisi lui-même pour les instruire & leur manifester ses volontés. Tous ceux surtout qui desiroient véritablement changer de vie, ou travailler sérieusement à leur perfection, venoient le trouver, dans le dessein de lui déclarer leurs plus intimes sentimens, ou même de lui faire des confessions générales. Il étoit continuellement entouré de personnes qui le consultoient & lui proposoient leurs difficultés. Pauvres & riches, grands & petits, Ecclésiastiques & Séculiers, tous avoient recours à lui, & il recevoit tout le monde avec la même aménité. Sur quelque sujet qu'on l'interrogeât, ses réponses étoient claires, précises & pleines d'une sagesse plus divine qu'humaine, desorte qu'on ne se lassoit point de l'entendre, & qu'on ne le quittoit jamais qu'à regret.

*Confiance singuliere que les peuples ont en lui.*

C'étoit bien là de quoi occuper un homme tout entier; mais M. de Montfort sembloit se multiplier, quand il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu. Cela ne

*Il donne une Retraite publique.*

An. 1715. l'empêchoit pas de donner tous les soins nécessaires à l'exécution de son entreprise, & comme si tout cela n'eût pas encore été suffisant pour son zèle, vers le même temps, au commencement du Carême, il donna, dans l'Eglise des Religieuses de la Providence, une Retraite, où tout le monde fut admis. Elle dura huit à dix jours; & ce fut dans ce temps-là qu'il s'attacha le premier de ceux, qui se joignirent irrévocablement à lui pour marcher sur ses traces & devenir membre de cettte Compagnie de Missionnaires qu'il se proposoit de former, & que depuis long-temps il demandoit au Seigneur avec tant d'instance. Cet événement est trop intéressant par lui-même, & les circonstances qui l'ont accompagné portent trop visiblement les traits d'une Providence particuliere pour que nous puissions nous dispenser de le rapporter en détail.

*La Providence amene M. Vatel à la Rochelle.*

Messire Adrien Vatel, natif du Diocèse de Coutances en basse Normandie, montra dès l'enfance un caractere fait pour la vertu. Ayant pris de bonne heure l'état Ecclésiastique, il eut l'avantage d'être élevé parmi les disciples de M. Desplaces, à la Communauté du Saint-Esprit à Paris, & s'y distingua par sa science & par sa ferveur. Son premier attrait fut pour la conversion des infideles, dans les Indes; en conséquence, il s'embarqua sur une frégate qui devoit faire ce voyage, & moyennant une avance que lui fit le Capitaine pour

acheter des livres & des ornemens Sacerdotaux, il s'engagea à lui servir d'Aumônier, pendant la traversée. Avant de partir, il eut soin de se munir des pouvoirs de Messieurs les Archevêques de Paris & de Rouen, qui les lui donnerent, autant qu'il étoit en leur pouvoir de le faire; mais, à peine fut-il embarqué qu'il lui vint des doutes sur la validité de sa Mission; des raisonnemens, qu'il avoit d'abord méprisés lui parurent très graves, & cela le jeta dans une grande perplexité. Heureusement la frégate, sur laquelle il étoit, vint mouiller dans la rade de la Rochelle. An. 1715.

*Il assiste à un Sermon de M. de Montfort.*

Sa premiere pensée fut d'aller consulter M. l'Evêque, qui passoit, avec raison, pour un des plus savans Prélats du Royaume. Mais ayant mis pied à terre & entendu parler de M. de Montfort, il se résolut d'abord de l'aller voir, dans l'intention de lui demander quelques-uns de ses Cantiques. Il arriva à l'Eglise des Religieuses de la Providence, lorsque le Missionnaire y montoit en chaire. Sa rencontre lui parut heureuse; mais son attente fut un peu trompée. Le sermon ne répondit pas à l'idée qu'il s'étoit formée du Prédicateur; il ne savoit trop qu'en penser, & il ruminoit intérieurement là-dessus, lorsque M. de Montfort s'arrêtant tout à coup au milieu de son sermon, prononça distinctement ces paroles, qui le frapperent, & qu'il regarda, comme lui étant personnellement adressées: *Il y a ici quelqu'un qui me résiste; je sens que la pa-*

AN. 1715. *role de Dieu me revient; mais il ne m'échappera pas.*

Celui-ci se détermine à se joindre à lui

Le sermon fini, M. Vatel fut saluer M. de Montfort. Le Missionnaire lisoit alors la lettre d'un Prêtre, qui s'excusoit d'aller travailler à une Mission, comme il le lui avoit promis; & dès qu'il eût apperçu M. Vatel; *bon*, dit-il, *un Prêtre me manque de parole, en voici une autre, que le bon Dieu m'envoie Il faut*, dit-il ensuite, en parlant à M. Vatel, *il faut, Monsieur, que vous veniez avec moi & que nous travaillions ensemble.* Celui-ci répliqua que la chose ne pouvoit se faire, parce qu'il alloit aux Missions étrangeres, & qu'il avoit des engagemens avec un capitaine. Cependant ayant proposé ses difficultés au sujet des pouvoirs qu'il avoit reçus, M. de Montfort décida nettement, qu'ils étoient invalides, & qu'il n'y avoit que le Souverain Pontife, dont la jurisdiction s'étend sur le monde entier, qui pût donner de tels pouvoirs, & envoyer par-tout des Missionnaires dans les pays infidéles. Ils furent ensuite tous les deux ensemble chez M. l'Evêque, qui confirma la décision de M. de Montfort, & l'appuya des raisons les plus solides. M. Vatel n'eût rien à y objecter. La seule chose qui pouvoit alors l'empêcher de se joindre au Missionnaire, c'étoit l'engagement qu'il avoit pris vis-à-vis du Capitaine, & les avances que celui-ci lui avoit faites. Le généreux Prélat, coupa court à cette difficulté en lui mettant entre les mains trois cens livres,

somme suffisante pour le déliberer des avances qu'on lui avoit faites. An. 1715.

Cependant, quand le Capitaine sut l'accord qui venoit de se faire, il en fut si outré, que dans le premier transport de colere, il jura, que par tout où il rencontreroit M. de Montfort, il lui passeroit son épée au travers du corps. Cette menace ayant été rapportée au Missionnaire, afin qu'il se tînt sur ses gardes, il n'en fut pas plus ému; & s'étant mis aussitôt en prieres, & les ayant offertes spécialement pour le Capitaine, il fut le trouver sur le champ, & lui dit, en l'abordant, de ce ton simple & naïf, qui marque une ame tranquille & tout-à-fait exempte de crainte; *on m'a dit, Monsieur, que vous vouliez m'ôter le vie; me voici, je viens vous la présenter.* A ces mots, le Capitaine sentit son émotion se dissiper; il se plaignit seulement à M. de Montfort, mais avec douceur, qu'il lui faisoit grand tort & qu'il ne savoit où trouver un autre Prêtre. Le Capitaine & le Missionnaire s'embrasserent, & ils se séparerent les meilleurs amis du monde. Pour M. Vatel, il éprouva, dès ce moment, une paix & un contentement intérieur, qui lui fit connoître qu'il étoit dans la voie de Dieu; il suivit constamment M. de Montfort dans ses Missions; & depuis sa mort, il les a continuées pendant près de trente ans dans la Compagnie de ses Missionnaires, à laquelle il a eu la gloire d'avoir été le premier appellé, au moins d'une maniere efficace & constante.

*Conduite du Missionnaire à l'égard d'un Capitaine de vaisseau qui le menaçoit de le tuer.*

*An. 1715.*

*Mission de Tangon-la-Ronde.*

Avec ce nouveau renfort, l'Homme de Dieu ne tarda pas à partir pour la mission de Tangon-la-Ronde. La réputation de sa sainteté l'y avoit précédée. Il y fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie & de confiance ; & le grand succès de cette mission fit voir combien ces démonstrations étoient réelles & sinceres. Ses paroles étoient reçues comme des oracles, & comme des ordres du Ciel, auxquels on s'empressoit à l'envi de se conformer. Une pareille disposition ne pouvoit manquer de produire de grands changemens. Les pécheurs entrerent sérieusement dans la voie du salut ; & ceux qui y marchoient déja s'éleverent à une voie plus parfaite, que le saint Prêtre leur fit connoître par ses leçons, & mieux encore par ses exemples. Ce fut pour confirmer les uns & les autres dans leurs bonnes résolutions, qu'usant de ce pouvoir, presque sans bornes, que lui donnoit la pleine confiance qu'avoit en lui, & le Peuple & leur Pasteur, il établit à Tangon deux sociétés, l'une pour les hommes & l'autre pour les filles. Comme c'est la premiere fois que nous parlons de ces établissemens, & qu'ils ont été comme le modele de plusieurs autres que le Missionnaire a faits depuis, il n'est pas hors de propos de dire quelles étoient ces sortes de sociétés, & quels réglemens le Missionnaire leur a donnés.

*Etablissement d'une Congréga-*

Il appella la société des hommes *les Pénitens blancs*, à cause de la vie pénitente,

dont on y fait professon, & parce qu'à de certains jours de l'année, ils devoient marcher en Procession revêtus d'aubes. Les Dimanches & les Fêtes ils s'assembloient dans quelque Chapelle, pour y recevoir des instructions particulieres, & pour y faire, entre les Offices de la paroisse, les exercices qui leur sont propres, & dans les Processions, ils marchent deux-à-deux ayant à leur tête une Croix de bois, portée par un d'eux. Rien de plus sage que les réglemens que leur donna M. de Montfort. Il leur prescrivit, 1°. de mener une vie exemplaire, & de dire réguliérement le Rosaire. 2°. De se confesser souvent, sur-tout le premier Dimanche de chaque mois, & les principales Fêtes de l'année. 3°. D'aller quatre fois l'an en Procession, les pieds nuds & habillés de blanc. 4°. De faire chaque semaine quelque mortification corporelle, suivant leurs forces & l'avis d'un sage Directeur. 5°. D'édifier les fidelles de l'un & de l'autre sexe par la pratique des vertus Chrétiennes. 6°. De n'avoir entr'eux aucun procès, &, s'il s'éleve entr'eux quelque différend, de terminer au plutôt & à l'amiable, en s'en rapportant à la décision de quelque personne prudente & éclairée; d'éviter même, autant qu'ils le pourront, toute espece de procès. 7°. De n'aller que par néceßité au cabaret, afin d'éviter par là toute occasion de scandale & de débauche. 8°. Lorsque quelqu'un

*An. 1715. tion d'hommes qu'il appelle les Pénitens blancs. Regles qu'il leur donne*

An. 1715 d'entr'eux meurt, d'assister à son enterrement, de prier & de faire prier pour le repos de son ame. 9°. De s'assembler souvent par l'avis de leur Directeur, pour recevoir de lui les instructions, qu'il jugera nécessaires. 10°. Enfin il fut reglé que personne ne seroit reçu dans la Congrégation, qu'à la pluralité des voix des confreres.

*Etablissement de la Sociétédes* Vierges. *Règlement qu'il leur donne.* La Congrégation des filles fut appellée simplement *la Société des Vierges*, afin que ce nom leur rappellât sans cesse les vertus propres de leur état, la modestie, la piété, ce recueillement & la retraite. Le but du Missionnaire, en l'établissant, étoit sur-tout de sanctifier cet âge, qui est le plus dangereux de la vie, en l'éloignant de ces divertissemens, qui sont toujours si funestes à son innocence; & de donner aux personnes du sexe, qui desireroient se consacrer à Dieu, sans cependant vouloir ou pouvoir être admises en religion, le moyen de le faire plus aisément & sans risque dans le monde, de quelque état & de quelque condition qu'elles fussent. C'étoit par rapport au peuple en général, ce que sont en Flandres & en Allemagne, par rapport à la Noblesse seulement, les Chapitres de Chanoinesses, à l'exception que celles-ci vivent en commun, & trouvent dans leur état le moyen de vivre dans l'aisance & la considération; au lieu que dans la société des Vierges, établie par M. de Monfort, chacune vivoit en son particulier, en suivant la profession qu'elle exerçoit auparavant,

& l'unique avantage qu'elle retiroit de son association étoit de pratiquer plus d'actes de vertus, de contribuer davantage à l'édification du prochain, & de se mettre dans une espece de nécessité de mener une vie plus sainte & plus parfaite. A certaines Fêtes de l'année, ces Vierges paroissent à l'Eglise paroissiale, revêtues de blanc & portant un voile, symbole de la pudeur. Elles sont séparées du peuple, dans une Chapelle dédiée à la très-Sainte Vierge, & vont en Procession, deux-à-deux, portant sur un brancard l'image de la Mere de Dieu, qu'elles honorent spécialement sous le titre de Reine des Vierges. An. 1715.

Les réglemens que leur prescrivit le S. Prêtre étoient tout-à-fait conformes aux vues de sanctification qu'il s'étoit proposées pour elles; & propres à les rendre telles qu'il le souhaitoit. 1°. Que leur nombre ne seroit que de quarante-quatre, & que quand une de ce nombre viendroit à manquer, soit par mort ou autrement, M. le Curé de la paroisse en mettroit en sa place une autre, dont il connoîtroit la sagesse, & que celle-ci feroit, pour un an, vœu de ne point se marier. 2°. Que celles que Dieu appelleroit au mariage, consulteroient leur Directeur, & que, de son avis, le temps de leur vœu étant expiré, elles remettroient entre ses mains leurs voiles & leurs bagues, dont il leur rendroit le prix, si elles le souhaitoient, & que ce prix lui seroit rendu par celles

An. 1715. qui leur ſuccéderoient. 3°. Qu'elles ſeroient fideles à réciter tous les jours le chapelet, & à éviter tout ce qui pourroit ternir le moins du monde leur innocence, & donner atteinte à la ſainteté de leur état, comme les bals, les danſes, la fréquentation & les aſſemblées de perſonnes de différent ſexe. 4°. Qu'elles s'aſſembleroient à l'Egliſe, quatre fois l'année, ſavoir, aux Fêtes de l'Annonciation de la Sainte Vierge, de ſon Aſſomption, de ſon immaculée Conception, & de la Purification; que, dans ces jours, elles communieroient enſemble à la grand'Meſſe, habillées de blanc, & qu'après Vêpres, elles porteroient en Proceſſion l'image de la Sainte Vierge, après quoi elles aſſiſteroient à une inſtruction, qu'on leur feroit dans la Chapelle du Roſaire. 5°. Qu'elles obéiroient avec ſimplicité à celle qui ſeroit déſignée Supérieure & à ſes deux Aſſiſtantes, & recevroient avec reſpect & ſoumiſſion leurs avis, toutes les fois que celles-ci leur ordonneroient ou défendroient quelque choſe, pour le bon ordre de la Compagnie. 6°. Que ſi, après leur avertiſſement charitable, quelqu'une continuoit à donner mauvais exemple, on ôteroit ſon nom du Catalogue des Vierges, & qu'une autre plus ſage qu'elle ſeroit miſe en ſa place. 7°. Que, chaque année, elles renouvelleroient leurs vœux pour un an, le jour de l'Annonciation de la très-Sainte Vierge.

Il eſt aiſé de voir que de pareils établiſſemens ne pouvoient que procurer de très-grands biens; que c'étoit un moyen très-efficace pour arrêter le cours du vice, & pour faire fleurir à ſa place toutes ſortes de vertus Evangéliques. C'eſt en effet ce qu'on a vu dans tous les endroits, où ces établiſſemens ſe ſont formés. Cependant beaucoup de perſonnes les ont blâmés, ſur-tout celui des Vierges. Elles ont prétendu, que M. de Montfort avoit été guidé par un zele plus fervent qu'éclairé; que c'étoit une nouveauté contraire à l'eſprit de l'Egliſe, & ſujette à des inconvéniens ſans nombre. Ces objections, dans la bouche de gens en réputation de ſcience, pouvoient éblouir des perſonnes peu inſtruites; mais, le Miſſionnaire en connoiſſoit la fauſſeté, il ſavoit que dans les premiers ſiecles de l'Egliſe une infinité de jeunes perſonnes faiſoient, au milieu du ſiecle, profeſſion de virginité; que cette profeſſion a donné à l'Egliſe les plus illuſtres martyrs; que S. Ambroiſe recommandoit extrêmement cette profeſſion, & qu'il le faiſoit avec tant d'éloquence & de ſuccès que les meres renfermoient leurs filles, de peur qu'elles ne ſe trouvaſſent à ſes inſtructions; que de ſon temps, ainſi que lui-même le rapporte, il y avoit un grand nombre de ces Vierges, qui travailloient de leurs mains pour ſubvenir non-ſeulement à leurs propres beſoins, mais à celui des pauvres, & que la même choſe a

*An. 1713. Approbation que M. l'Evêque de la Rochelle donne à ces établiſſemens.*

AN. 1714. il est d'usage de le faire sur la tête des malades. Il avoit détrompé le peuple de son erreur, & avoit rétabli la réputation de celui qu'on accusoit d'être auteur de cette prétendue possession.

*Succès avec lequel il attaque ce vice.* Delà il prit occasion de donner au peuple des instructions suivies sur cette matiere, il leur fit connoître que le pouvoir du démon ayant été beaucoup diminué depuis la venue du Fils de Dieu dans le monde, les possessions y étoient devenues bien moins fréquentes qu'auparavant, surtout dans les lieux, où la Religion Chrétienne est établie & publiquement exercée; qu'il y en avoit encore sans doute, mais qu'il y avoit des marques certaines, pour les reconnoître, & par l'explication qu'il leur fit de ces marques, il fit assez voir que c'étoit bien à tort qu'on prenoit pour effets de possession des choses purement naturelles; quant aux personnes adonnées à la magie, il ne nia point qu'il y en eut, puisque l'Eglise en reconnoît dans ses prieres & qu'elle les charge de ses anathêmes, mais il dit en même temps que le crime étoit si terrible, que peu de gens étoient capables de tant de malice; & que quand même grand nombre d'hommes seroient assez méchans pour vouloir lier un commerce infâme avec les esprits de ténébres, que ceux-ci ne pouvoient pas le faire sans une permission particuliere de Dieu, & que la divine Providence, qui veille à la conservation de la société, ne l'accorde que rarement,

rarement, à cause des désordres, qui pourroient en résulter. Quand le Missionnaire crut avoir suffisamment éclairé le peuple par ces conférences, il prêcha avec tant de véhémence contre ceux qui soupçonnent & accusent leurs freres d'avoir commerce avec l'esprit de ténébres, il leur fit voir avec tant de clarté l'horreur & l'énormité d'un pareil soupçon, que tout l'auditoire, ému, consterné, ne put s'empêcher de faire éclater hautement l'impression que les paroles du Missionnaire faisoient sur lui. On n'entendoit plus que des sanglots, & des voix confuses, qui demandoient qu'on leur pardonnât leurs crimes. Le Missionnaire eut besoin d'imposer silence au peuple, & profitant de l'heureuse disposition, dans laquelle il le voyoit, il engagea les coupables à faire aux familles qu'ils avoient déshonorées une réparation publique des imputations fausses & atroces, dont il les avoient chargées. Cette réparation se fit sur le champ, de la maniere la plus authentique & la plus sincere. Depuis ce jour, on ne parla plus dans cette paroisse de possessions & de maléfices. *An. 1715*

*Evénement prodigieux.*

Le Missionnaire combattit avec le même succès, plusieurs autres désordres, entre autres les danses publiques, qui étoient la source d'une infinité de péchés. Un jour, qu'il prêchoit sur cette matiere, Dieu fit voir par l'étendue miraculeuse qu'il donna à sa voix, combien le zele de son serviteur lui étoit agréable. L'Eglise du lieu n'étant pas

AN. 1715. assez grande pour contenir l'affluence du monde, qui venoit de tous côtés pour l'entendre, il fit placer la Chaire au pied d'un grand arbre. Chacun voulut s'en approcher de plus près pour le mieux entendre; on se pressoit même si fort, que le Missionnaire craignit que quelqu'un ne fut étouffé dans la foule. Pour prévenir ce mal, il dit, au commencement de son Sermon, qu'il étoit inutile de se tant presser, & qu'aucun de ceux qui l'écoutoient n'auroit de peine à l'entendre. *Ne vous pressez point*, leur dit-il, *ne vous pressez point, mes chers freres; Dieu m'a fait la grace de posséder tout mon auditoire; tous tant que vous êtes, vous m'entendrez bien.* En effet, plusieurs personnes, du nombre desquelles étoit un Prêtre, ont assuré que quoiqu'elles fussent à une distance du Prédicateur, où on n'auroit pas pu naturellement l'entendre, elles l'avoient cependant entendu aussi parfaitement que si elles eussent été proche de la Chaire.

*Il fait murer le cimetiere de Saint Amand.*

On sent qu'un homme, pour qui le Ciel se déclaroit d'une maniere si visible, devoit avoir un grand ascendant sur l'esprit des peuples. Il n'avoit qu'à parler, il étoit sûr d'être obéi. Un jour, après l'exercice du matin, il fit part à ses auditeurs du desir qu'il avoit de voir murer leur cimetiere, qui ne l'avoit jamais été, & sur le champ tout ce qu'il y avoit là d'hommes & de garçons s'offrirent pour y travailler. Il dirigea lui-même l'ouvrage, & tous s'y

portèrent avec tant d'ardeur, qu'ils acheverent parfaitement en trois jours, un ouvrage, qui, de l'avis des experts, en toute autre circonstance, auroit exigé un temps considérable, d'autant qu'il n'y avoit point de pierre en cet endroit, & qu'il falloit l'aller chercher assez loin. AN. 1715.

Le respect des peuples pour le Missionnaire tenoit de la vénération qu'on a pour ceux qu'on reconnoît pour des Saints. On lui apportoit de toutes parts des malades. Il en venoit tous les matins un très-grand nombre de toute espece, que cet homme de foi recevoit avec bonté. Il récitoit sur eux tous un Evangile, & l'unique chose qu'il exigeoit de ceux, à qui le Seigneur rendoit par ce moyen, la santé, étoit qu'ils apportassent en reconnoissance un petit pain, & qu'il le missent au pied d'une figure de l'enfant Jesus, qu'il faisoit placer sur l'Autel. La dévotion pour la sainte enfance du Sauveur du monde, lui faisoit porter cette figure avec lui dans toutes ses Missions, & maintenant elle est déposée dans l'Eglise de S. Laurent, proche de son tombeau.

*Vénération des peuples pour lui.*

Ce ne fut point là les seules marques que les habitans de S. Amand lui donnerent de leur estime & de leur confiance; de son côté, l'homme de Dieu, qui croyoit ne mériter rien que des opprobres & des mépris, regardoit ces choses comme une nouvelle obligation pour lui, de se livrer à toutes sortes de travaux pour le service du prochain. Il s'étoit épargné si peu lui-

*Il va à la Séguinière pour se délasser un peu de ses travaux.*

An. 1715. même dans le cours de cette Mission, & lorsqu'elle fut finie, il se trouva dans un tel épuisement de forces, causé par une suite non interrompue de travaux, que, peut-être pour la premiere fois de sa vie, il crut qu'il devoit accorder quelque délassement à son corps, en même temps qu'il en procureroit à ceux qui avoient travaillé avec lui. Dans ce dessein, il fut à la Séguiniere, & accepta, pour une huitaine de jours, l'offre que les Demoiselles de Beauveau lui firent de leur Château pour s'y reposer. Mais son repos eut été pour un autre un travail assez grand. Proche d'une paroisse, où il avoit fait une Mission avec les plus grands succès; & qu'il aimoit singulierement tant à cause de ses habitans, que de son Pasteur, qu'il respectoit comme un saint; il y donna plusieurs Sermons pour ranimer dans les peuples la dévotion qu'il leur avoit inspirée. Pour signaler aussi celle qu'il portoit à la Mere de Dieu, il fit faire, avec tout l'appareil qui fut possible, une procession générale accompagnée de tambours & de fusiliers, à cette fameuse Chapelle qu'il avoit réparée & décorée en son honneur, sous le titre de *Notre-Dame de toute patience.*

*Et delà à Nantes visiter les incurables.*

Les huit jours qu'il avoit destinés pour son délassement étant expirés, le Missionnaire fut à Nantes rendre visite aux incurables. Il y passa près de deux semaines, tout occupé du soin de leur procurer les choses nécessaires à leur état, & d'être-

blir l'ordre dans la maison. Il fut assez peu satisfait de la conduite de celle qui étoit à la tête de ce petit Hôpital; & songea dès-lors à le mettre entre les mains des Filles de la Sagesse ; projet, que sa mort arrivée, neuf à dix mois après ne lui permit pas de mettre en exécution ; ce qui cependant n'a pas empêché cet établissement de subsister.

*An. 171*

*Mission Merven, où il rétablit l'Eglise.*

Quoiqu'il en soit, un dépérissement sensible de forces sembloit annoncer à l'homme de Dieu l'approche de ce dernier moment. Il avoit en lui-même une réponse de mort; & la petite interruption qu'il avoit mise à ses travaux Apostoliques n'avoit point amélioré sa santé. Il étoit actuellement malade lorsqu'il arriva à Mervent, paroisse du Diocèse de la Rochelle, près de Fontenay-le-Comte, pour y donner la Mission, & il le fut tout le temps qu'elle dura. Il n'omit néanmoins aucun des exercices de la Mission, & n'en prêcha pas avec moins véhémence & de fruit. Nous ne parlerons point de celui qu'il fit dans les ames, le changement étonnant que cette Mission opéra dans le Temple extérieur, peut donner quelque idée de celui qui s'opéra dans ce temple intérieur, où l'esprit saint se plaît sur-tout à faire sa demeure. L'Eglise de Mervent étoit dans un état si déplorable, que le Missionnaire ne put retenir ses larmes en la voyant. La nef étoit toute découverte, la charpente à demi pourrie ne tenoit presque plus, les murailles étoient

AN. 1715. entr'ouvertes, & les fenêtres avoient à peine quelque vitres qui ne fussent fracassées, ensorte qu'en un temps de vent ou de pluie le Prêtre étoit en danger de ne pouvoir pas achever le saint Sacrifice. La Sacristie étoit dans le même désordre. Touché de voir ainsi la désolation regner dans le lieu saint, le S. Prêtre crut devoir y remédier dès le commencement de la Mission. Il prêcha donc, avec son zele ordinaire, sur la décoration des Autels & sur le respect qu'on doit à la maison du Seigneur, & il le fit avec tant d'onction, que le feu qui l'animoit sembla passer dans l'ame de tous ceux qui l'écoutoient. Non-seulement les habitans du lieu, mais encore une infinité d'autres, qui étoient accourus en foule pour entendre le Missionnaire, voulurent contribuer à donner au lieu saint une nouvelle beauté. Lui-même, à la fin de ses Sermons, venoit tout en sueur à la porte de l'Eglise, pour recueillir les offrandes que chacun vouloit faire; il prenoit leurs noms & marquoit ce qu'ils destinoient à la bonne œuvre, ce qui excitoit entre eux une sainte émulation. Les uns donnoient de l'argent, d'autres offroient du bois, d'autres le charrois, d'autres de la chaux, du sable, leur temps, leur travail; ou bien quelques matériaux, dont on pouvoit avoir besoin; de maniere qu'à la fin de la Mission, l'homme de Dieu eut la consolation de voir cette Eglise, dont l'état l'avoit si fort touché, parfaitement rétablie.

Il n'étoit pas non-plus insensible aux AN. 1715.
ux corporels du prochain, & Dieu se *Guérison*
isoit quelquefois à se servir de lui pour *miraculeu-*
idre la santé aux malades. On en a déjà *se.*
plusieurs exemples : en voici un autre,
ivé dans cette Mission, tel que l'a
porté un de ceux qui y travailloit avec
de Montfort, & qui en fut témoin.
présente au serviteur de Dieu, une
e qui depuis six semaines, souffroit à
il des douleurs inouies, qui ne lui
soient pas un seul moment de repos.
n œil étoit extraordinairement enflé.
Missionnaire fit apporter de l'eau, la
nit avec les prieres accoutumées, dit à
malade de s'en frotter l'œil mal-sain,
la fille ne l'eut pas plutôt fait qu'elle en
sentit du soulagement, & la nuit sui-
nte elle fut entierement guérie.

Malgré tant de succès, dont le Seigneur *Hermita-*
ironnoit par-tout les travaux du Mis- *ge qu'il se*
nnaire, il conservoit toujours dans son *bâtit dans*
ur le même goût pour la priere & la *la forêt de*
itude. Ayant su qu'il y avoit assez près *Vouvent.*
là la vaste forêt de Vouvent, il prit la
olution de s'y bâtir un hermitage, où,
n de tout commerce avec les hommes,
épancheroit son cœur en liberté dans
sein de Dieu même, & là puiseroit,
mme dans sa source, les vérités qu'il
it chargé d'annoncer aux peuples. Il s'y
ndit en effet, & n'eut point de peine à
rouver un lieu très-propre pour ce qu'il
ditoit. C'étoit un endroit solitaire si-

N. 1715. gneur d'être son Juge, & de faire connoître son innocence, se demande à lui-même la cause de sa tristesse, & s'excite lui-même aux plus doux sentimens de confiance en Dieu, qui seul est sa force & son soutien, & dont il doit encore publier les louanges. L'apologie, que le Missionnaire fit de lui-même, sembloit nécessaire pour pour prévenir les bruits désavantageux que des hommes ennemis de tout bien avoient fait courir contre lui; pour détromper les personnes que ces bruits pouvoient détourner d'entendre la parole de Dieu, & pour donner plus de poids au saint Ministere. Car, plus il travailloit avec fruit, plus il étoit en butte à l'enfer, qui lui suscitoit de toutes parts des peines, des traverses, des calomnies, des contradictions. Il en avoit essuyées, dans la derniere Mission, beaucoup que nous n'avons point rapportées. Il n'en essuya pas moins dans celle-ci: tel fut l'évenement, dont nous allons partir, & qui fit alors beaucoup de bruit. En passant de bouche en bouche, on l'a beaucoup défiguré; le voici dans la plus exacte vérité.

*Zèle du Missionnaire, & mauvais traitement qu'on lui fait dans l'Eglise.*

L'Eglise de S. Jean, où M. de Montfort donnoit la Mission, n'étant pas assez grande pour contenir tous ceux qui desiroient la faire; le Missionnaire prit la résolution de faire, ce qu'on fait d'ordinaire dans ces rencontres, ce fut de donner successivement deux Missions, une aux hommes, & l'autre aux femmes. Il com-

mença d'abord par celles-ci. Cependant, comme il y avoit à Fontenai, quelques compagnies de ſoldats, qui devoient bientôt en partir, & qui le firent prier inſtamment de leur permettre d'aſſiſter à cette premiere Miſſion, il le leur permit. Tout ſe paſſa, pendant les premiers quinze jours, avec la plus grande tranquillité; les ſoldats aſſiſtoient à tous les exercices, d'une maniere très-édifiante. Mais un ſoir, ſur les quatre heures, M. de Montfort ayant été, comme à l'ordinaire, à l'Egliſe pour y prêcher; il y trouva un homme le chapeau ſur la tête; & le coude appuyé ſur le bénitier, qui parloit & ricannoit avec un autre. Cet homme étoit le Commandant de la troupe; ſoit qu'il n'eut pas alors l'uniforme, ſoit que le Miſſionnaire, comme on peut le préſumer, fut tout occupé de l'exercice qu'il alloit donner, il eſt certain que celui-ci ne le connut pas; mais, quand il l'auroit connu, un homme, tout de feu pour l'honneur de la maiſon de Dieu, tel que M. de Montfort, n'auroit pas vu paiſiblement une pareille irrévérence, qui ne pouvoit que ſcandaliſer & les ſoldats, & les femmes, qui ſe trouvoient dans l'Egliſe. Il fut donc à cet homme & le pria de vouloir bien ſortir de l'Egliſe, parce que la Miſſion qu'il donnoit n'étoit que pour les femmes. L'Officier, qui ſe crut inſulté, répondit bruſquement qu'il ne ſortiroit point; qu'il étoit Chrétien, qu'il avoit droit de reſter dans l'Egliſe. Il

AN. 1715

Ix. 1715. *bien, Monsieur*, dit le Missionnaire, *restez pour aujourd'hui; mais demain n'y revenez pas; après cette Mission, je compte en faire une pour les hommes, à laquelle vous pourrez assister. J'y reviendrai, malgré vous*, répliqua l'Officier tout en colere, *les Eglises ne sont pas faites pour les chiens; j'ai droit d'y venir, aussi-bien que vous. Au moins, Monsieur*, dit le S. Prêtre, *n'y commettez point d'immodesties.* A cette parole, le Militaire ne pouvant plus se contenir se mit à vomir des juremens & des blasphêmes exécrables; il accabla le Missionnaire des injures les plus atroces, & mettant la main à la garde de son épée, sans cependant la tirer tout-à-fait, il le menaça de la lui passer au travers du corps. L'homme de Dieu, se met à genoux, baise la terre & demande pardon à Dieu des blasphêmes, qu'il venoit d'entendre. Lorsqu'il se relevoit, des femmes s'approcherent de de l'Officier, comme pour le mettre hors de l'Eglise; alors celui-ci, dans un nouveau transport de rage, se porta à des excès indignes d'une personne de son rang; il se jete comme un furieux sur le Missionnaire, le prend à la gorge, & lui donne sur l'estomac deux coups de poing, qui penserent le faire tomber à la renverse, évanoui. Aussitôt les femmes, qui le crurent blessé, jetent un grand cri. De son côté l'Officier appelle ses soldats, qui se rangent autour de lui, à la réserve de deux qui, craignant un massacre général, se

retirent avec un Prêtre dans la sacristie, de peur d'avoir part au crime. Cependant l'Officier sort de l'Eglise avec ses soldats. Pour M. de Montfort, après s'être un peu recueilli, il monta en Chaire, & prêcha comme à son ordinaire, quoique les soldats, rangés dans le cimetiere, ne cessassent point d'y faire entendre la trompette, comme si c'eût été pour se préparer au combat. Il y eut bénédiction du Saint Sacrement à la fin du Sermon; le Missionnaire voulut alors sortir; on fit ce qu'on put pour l'en empêcher; on eut beau lui représenter qu'on en vouloit à sa vie, il persista dans sa résolution; mais il ne put empêcher les femmes de former, comme un bataillon autour de lui, & ce fut ainsi qu'il sortit en passant au milieu des soldats, qui tenoient le sabre nud à la main, mais qui ne lui firent aucun mal. La troupe resta dans le même lieu sous les armes jusqu'à sept heures du soir, que l'Officier partit pour l'Hermeneau, maison de campagne de Mgr l'Evêque de la Rochelle. On ne sait point ce qu'il dit au Prélat; mais ce qui est certain, c'est que ce Prélat ne voulut rien prononcer avant d'avoir entendu les deux parties. En conséquence M. le Curé de Saint Jean fut le trouver. Monseigneur écrivit en Cour sur cette affaire, le jugement en fut renvoyé à son Tribunal & M. de Montfort y fut pleinement absous. AN. 1715

Ce fut là la plus considérable, mais non

An. 1715. pas la ſeule mortification qu'il eut à eſſuyer dans le cours des deux Miſſions, qu'il fit à Fontenay; ce qui n'empêcha pas le parole de Dieu d'y produire les fruits les plus abondans. On ne pouvoit l'entendre ſans répandre une abondance de larmes. Sa vie auſtere & mortifiée faiſoit auſſi la plus vive impreſſion ſur les cœurs. Les pauvres eurent une grande part à ſon zèle. Il les aſſembloit tous les jours dans l'Egliſe de Saint Nicolas, & leur faiſoit le Catéchiſme. Il leur faiſoit diſtribuer enſuite par des perſonnes pieuſes, de la nourriture & les autres choſes dont ils avoient beſoin. Le changement qui ſe fit parmi eux fut frappant. Au lieu de ces juremens, & de ces paroles groſſieres, qui leur étoient ſi familieres, ils n'avoient plus à la bouche que des Cantiques ſpirituels & des prieres édifiantes. Ils firent eux-mêmes une quête pour ſe bâtir une Oratoire ſous les halles, & s'y raſſembloient tous les ſoirs pour y dire leurs prieres & y réciter le chapelet.

*Bien qu'il y fait aux pauvres.*

M. de Montfort établit auſſi à Fontenay deux Confréries, comme il avoit fait à Tangon, une de *Pénitens* & l'autre de *Vierges*. Il fit rentrer dans le ſein de l'Egliſe deux ſœurs, qui étoient Calviniſtes, & qui depuis ont perſévéré juſqu'à la mort dans la foi Catholique, qu'il leur avoit enſeignée, & ont vécu d'une maniere conforme à cette foi. Dieu, dans cette Miſſion, accorda auſſi aux prieres de ſon ſerviteur

*Autres traits remarquables de cette Miſſion.*

la guérison d'une Demoiselle, nommée Gustan, fille de celui qui étoit cette année-là Trésorier de l'Eglise où il donnoit la Mission. Il ne fit que réciter sur elle un Evangile, & dans l'instant même elle fut délivrée d'une fievre qui la tourmentoit depuis plusieurs mois. La clôture des deux Missions ne fut pas moins remarquable. Au jour destiné pour la Procession générale, le temps étoit très-mauvais, & on étoit tellement menacé de pluie, qu'on ne savoit trop s'il étoit à propos de se mettre en marche, lorsque l'homme de Dieu déclara qu'il n'y avoit rien à craindre, & que Dieu leur accorderoit un temps favorable. La chose arriva, comme il l'avoit prédite, le temps fut très-beau, & la Procession très-édifiante. Le Saint Sacrement fut porté à plus d'un quart de lieue, & tout le long du chemin les pénitens étendirent sous lui des linceuils, pour honorer son triomphe. AN. 1715.

*Respect des peuples pour lui.*

Ces événemens extraordinaires, ces prédictions, dont le peuple étoit témoin, & bien plus encore les biens sans nombre, que le Seigneur opéroit dans les ames, par le ministere du Missionnaire, augmentoient chaque jour pour lui la vénération publique, malgré toutes les persécutions qu'il avoit à essuyer constamment de la part des ennemis de Dieu. On en vit des preuves bien particulieres, dans le petit voyage, qu'il fit dans le temps dont nous parlons, à son Hermitage de la forêt de Vouvent.

An. 1719. Par-tout où il passoit, grand nombre de personnes quittoient leur travail, & venoient se mettre à genoux sur le bord du chemin pour recevoir sa bénédiction ; il la leur donnoit & leur faisoit avec le pouce une Croix sur le front. Ce voyage, qui fut très-court, fut le seul délassement qu'il prit après les deux Missions de Fontenay ; & il revint presque aussitôt dans cette ville pour y donner une Retraite aux Religieuses de Notre-Dame, qui desiroient ardemment avoir l'avantage de profiter, comme les autres, des instructions de l'homme Apostolique.

*Vocation de M. Mulot.* Cette Retraite est une époque à jamais mémorable pour les Missionnaires du S. Esprit, par la vocation de M. Réné Mulot, qui fut, après la mort de M. de Montfort, le Chef de leur Compagnie. Ce digne Ecclésiastique natif de Fontenay-le-Comte, étoit alors Vicaire dans la paroisse de Soullans. Prévenu d'abord, comme mille autres, contre le Missionnaire, par une infinité de calomnies & de fables, qu'on faisoit courir contre lui, il étoit en grande partie revenu de ses préjugés désavantageux ; & tout le bien qu'il en avoit entendu dire à M. le Curé de la Garnache & à quelques autres qui en avoient été témoins, avoit fait naître en lui un grand desir de l'entendre & de le connoître. De sorte que des infirmités longues & habituelles l'ayant obligé d'aller faire quelque séjour chez son frere Prieur-Curé de

Saint Pompain, il le pressa fortement de prier M. de Montfort de venir faire une Mission dans sa paroisse. Celui-ci, qui s'étoit déja adressé à quelque autre Missionnaire, consentit cependant à ce que son frere lui demandoit avec tant d'instance; pourvu néanmoins qu'il trouvât le moyen de dégager sa parole, & d'obtenir de M. de Montfort promesse de venir exercer ses fonctions Apostoliques à Saint Pompain. En conséquence M. Mulot partit aussitôt pour Fontenay, lieu de sa naissance. Il trouva le Missionnaire chez les Religieuses de Notre-Dame, & lui fit sa proposition. M. de Montfort s'excusa d'abord, & lui dit qu'il ne pourroit pas aller sitôt à Saint Pompain, vu qu'il avoit beaucoup d'autres engagemens. Cependant M. Mulot, ayant redoublé ses prieres, M. de Montfort le regarda fixement & lui dit, *promettez-vous de venir travailler avec moi le reste de vos jours, & de venir faire votre coup d'essai à la Mission que je vais donner à Vouvent; si vous y consentez, je consens moi-même à aller ensuite à Pompain, & non autrement.* L'Ecclésiastique répondit, qu'il se tiendroit heureux de le suivre dans ses travaux; mais que la foiblesse de sa santé rendoit la chose impossible. *Ne craignez point*, ajouta l'homme de Dieu, *vos maux s'évanouiront, dès que vous commencerez à travailler au salut des ames.* La foi que M. Mulot eut dans ces paroles, fit qu'il s'engagea à faire ce qui lui paroissoit fort au-

AN. 1715. dessus de ses forces ; il se disposa donc à accompagner M. de Montfort à Vouvent ; & ses forces s'augmenterent tellement, lorsqu'il se fut mis au travail, qu'il fut en état de le suivre & de travailler avec lui jusqu'à la mort

*Mission de Vouvent. Conduite des Missionaires à l'egard d'une fille obsédée.*

A peine le Missionnaire fut-il arrivé à Vouvent qu'on lui présenta une fille, dans laquelle il reconnut toutes les marques qu'on peut avoir d'une véritable obsession. Sa charité le porta à faire d'abord sur elle les exorcismes de l'Eglise ; il engagea même tous ses auditeurs à faire pour cette personne un jeûne extraordinaire, & beaucoup de prieres, suivant cette parole de l'Evangile ; *Hoc genus dæmoniorum non ejicitur, nisi in oratione & jejunio* ; Mais, au bout de quelques jours, voyant que cette fonction d'exorcisme demandoit un temps qu'il pouvoit employer à quelque chose de plus utile, il craignit que ce ne fut un piége que lui tendoit l'Esprit de ténebres pour l'amuser ; ou bien même peut-être connut-il que Dieu avoit d'autres desseins sur cette fille. Ainsi, il cessa de faire sur elle les exorcismes, & la renvoya chez elle en lui donnant les avis salutaires, dont elle avoit besoin pour profiter de l'état humiliant & pénible, où elle étoit, & pour le rendre méritoire. Ces avis ne furent point inutiles à cette personne, & ce qui peut justifier en cela la conduite du Missionnaire, & faire voir en même temps l'étendue & la pureté de ses lumieres, c'est

cette fille, en demeurant obsédée, An. 1715.
ime elle l'étoit auparavant, servit d'inst-
nent pour la conversion d'un grand
ıbre d'ames ; le démon ayant été forcé
eur révéler, par sa bouche, des crimes
ıés qu'elles avoient commis, & le mal-
reux état où elles étoient.

ılors, dégagé de tout autre soin, l'hom- *Traverses qu'il éprouve.*
Apostolique s'appliqua tout entier à
ıser le démon des cœurs qu'il tenoit
; sa puissance, d'une maniere moins
sible, que celle dont on vient de par-
, mais bien plus déplorable. Mais cette
, Dieu permit que le fruit principal,
l recueillit de ses travaux, fut une abon-
te moisson de croix & de persécutions.
r avoit à Vouvent un grand nombre
scandales crians & si publics, qu'il
oit pas possible de les dissimuler. M.
Montfort employa d'abord tous les
yens de douceur, qu'il put imaginer,
r les arrêter sans bruit ; mais, quand
it qu'il n'y pouvoit réussir par cette
: & que le scandale continuoit, il crut
oir user de toute la force que l'élo-
nce Chrétienne peut donner. Il tonna
liquement en Chaire contre le vice ;
: étinceler aux yeux des coupables le
ve de la justice ; il peignit les désordres
quels ils se livroient, avec les couleurs
ılus capables de leur en faire voir la
ormité ; il leur montra l'abyme affreux
ls se creusoient à eux-mêmes, & aux
es, prêt à les engloutir pour toujours ;

An. 1716. s'ils ne prenoient pas enfin résolution de faire pénitence. Tous ces efforts du Saint Homme furent inutiles. Ils ne firent qu'aigrir des cœurs endurcis dans le crime. Les Prévaricateurs se réunirent pour attaquer ouvertement un homme qui ménageoit si peu l'iniquité. Ils pousserent l'insolence jusqu'à l'accabler, devant tout le monde, des injures les plus atroces; le menacerent de lui faire un procès, & vouloient même se saisir de ses Livres, de son Crucifix, & des autres choses, dont il se servoit à l'usage de ses Missions, ne croyant pas lui faire de peine plus sensible. Mais rien de tout cela ne fut capable d'altérer la patience & la charité de Monsieur de Montfort. Il ne cessa point de prier pour ses Persécuteurs, & sachant combien les excès, auxquels ils s'étoient portés, pouvoient leur nuire, s'ils étoient connus, il recommanda très-expressément de n'en point parler. Au milieu de tant de contradictions & de traverses, il fit encore du bien à un grand nombre d'ames, & il ne finit sa Mission, qu'après avoir fait faire à l'Eglise des réparations, dont elle avoit très-grand besoin.

*Mission de S. Pompain. Réconciliation publique.*

La Mission suivante eut quelque chose de plus consolant pour lui. La parole de Dieu dans la bouche du Missionnaire produisit à S. Pompain tous les biens qu'elle peut produire dans des cœurs bien disposés. La premiere chose d'éclat qu'elle y opéra, fut une réconciliation publique, que toute la Paroisse souhaitoit, mais qu'on ne

croyoit pas pouvoir eſpérer. Le Fermier An. 1715.
du Seigneur étoit depuis long-temps en mauvaiſe intelligence avec ſon Prieur & une autre perſonne. Le temps n'avoit fait qu'augmenter cette mauvaiſe intelligence, de ſorte qu'elle s'étoit changée dans une haine publique & ſcandaleuſe. M. l'Evêque de la Rochelle en avoit été inſtruit, & avoit travaillé, mais inutilement, à l'éteindre. Quoique la choſe fut difficile, le Miſſionnaire ſentit qu'elle étoit néceſſaire au bon ſuccès de la Miſſion, & il eſpera d'en venir à bout avec le ſecours de la Reine du Ciel, à laquelle il demanda cette grace, de la maniere la plus preſſante. Un jour qu'il venoit de prêcher, ayant apperçu parmi ſes auditeurs, cet homme, dont il ſollicitoit ſi fort la converſion, il ſe mit auſſitôt à genoux, & commença les offrandes du S. Roſaire. Le peuple le récita en deux chœurs; & la perſonne en queſtion reſta, comme les autres, pour le réciter. Ce fut pour cet homme le moment de la grace. Le Chapelet fini, M. de Montfort deſcend de Chaire, va à lui, l'embraſſe & le loue ſur l'édification qu'il donne à toute la Paroiſſe, par la piété, avec laquelle il aſſiſte aux exercices de la Miſſion: *Mais*, ajoute-t-il incontinent, *ſera-t-il dit*, *Monſieur*, *que Jeſus-Chriſt ne triomphera point en vous*, *de cette haine malheureuſe*, *que vous conſervez dans votre cœur? Ne voulez-vous pas*, *pour l'amour de lui*, *pardonner aux deux perſonnes que vous ſavez?* Ce peu de mots ſuffirent

AN. 1715. pour changer tout-à-fait cet homme ; il fit exprès un repas, où son Pasteur & l'autre personne furent invités, & là fit avec eux une réconciliation parfaite & durable, qui répara le scandale, que sa haine avoit causé.

*Changement du Prieur-Curé.* Le changement qui se fit dans le Prieur lui-même, n'est pas une moindre preuve de l'éfficacité des paroles de M. de Montfort. C'étoit un Pasteur exact à ses devoirs, d'une saine doctrine & de mœurs irréprochables ; mais aimant à rire, à se divertir, & qui ne se piquoit nullement de dévotion. Les discours & l'exemple du Missionnaire lui donnerent une bien plus haute idée de la sainteté de son état & de la grandeur de ses obligations. A la fin du sermon qui l'avoit touché, étant à genoux au pied de l'Autel, en attendant la bénédiction du S. Sacrement, il fut tellement frappé d'un Cantique qu'un des Missionnaires entonna, & particuliérement de ces premieres paroles,

*J'ai perdu Dieu par mon péché,*

que, fondant tout en larmes, & n'etant pas maître de contenir en lui-même les sentimens de douleur, dont il étoit pénétré, il prit au pied de l'Autel la résolution de faire une confession générale au serviteur de Dieu, & de se faire un réglement de vie, conforme à l'état de perfection qu'il avoit embrassé. Il le fit, comme il l'avoit résolu, & depuis ce tems, il a toujours compté parmi les plus grandes graces que Dieu lui avoit faites, le bonheur qu'il avoit eu de connoître le Missionnaire. Les merveilles,

qu'on en rapportoit, ne l'étonnoient point, & il disoit d'ordinaire, qu'il n'en connoissoit point de plus grandes, que le changement qu'il avoit opéré en lui. An. 1715

*Autres biens que le Missionaire fait à S. Pompain.*

Un bien de cette nature en contient une infinité d'autres, que le temps ne fait que développer; ainsi, quand M de Montfort n'auroit point fait d'autre bien à S. Pompain, cette Paroisse lui auroit des obligations infinies. Mais tous les Habitans suivirent l'exemple du Pasteur. Les succès du Missionaire répondirent à son zele & à ses travaux; on y vit disparoître parmi les hommes la débauche & le libertinage. Les danses publiques, les foires, & les assemblées de personnes de différent sexe furent abolies; les Dimanches & les Fêtes furent mieux sanctifiés; & la Table du Seigneur commença à être plus fréquentée. Maintenant, encore après plus de soixante ans, on se ressent dans cette Paroisse des travaux du Missionnaire, & ce qui a beaucoup servi a perpétuer les biens, qu'il y avoit faits, a été l'établissement des Confreries de Pénitens pour les hommes, & de Vierges pour les Personnes du sexe.

*M. de Montfort fait porter la Bible en procession.*

La clôture de la Mission de S. Pompain fut le commencement de celle de Villiers en plaine. Ces paroisses sont à une lieue de distance l'une de l'autre. M. de Montfort, pour marquer le respect qu'on doit à la parole de Dieu, fit porter solemnellement en procession & sous un dais la sainte Bible, jusques dans l'Eglise de

AN. 1716. Villiers, & ce fut par là que commença cette Miſſion. On ſera bien aiſe ſans doute d'en apprendre quelques détails de la Dame du lieu. Tout ce que nous en dirons ſera tiré de la relation qu'elle en a laiſſée, & qu'elle termine en prenant Dieu à témoin de la vérité de ce qu'elle y rapporte. Nous nous contenterons de ſupprimer bien des choſes à la louange du Miſſionnaire, parce que ce ſeroit une répétition de ce que nous avons dit ailleurs; & nous ne nous attacherons pas ſcrupuleuſement aux expreſſions.

Madame d'Orion, ainſi que ſon mari, ne demeuroient point au Château de Villiers, ils ſe contentoient d'y avoir quelques domeſtiques; leur ſéjour ordinaire étoit à Orion. Cette Dame, ayant ſu que M. de Montfort devoit venir donner la Miſſion à Villiers, délibéra long-temps ſi elle s'y rendroit. Les contes, & les propos déſavantageux qu'elle avoit entendus au ſujet du Miſſionnaire, ne lui donnoient pas fort envie d'y aller; elle craignoit de voir bien des momeries, dont elle auroit été choquée. Cependant la crainte de ſcandaliſer le peuple, & d'empêcher, par ſon exemple, le ſuccès de la Miſſion, l'emporta ſur toute autre conſidération; elle vint donc à Villiers, avec M. d'Orion, mais elle y vint dans le deſſein de bien conſidérer ce que diroit, ce que feroit le Miſſionnaire, pour s'en divertir après la Miſſion; qu'elle étoit bien

réſolue

résolue de ne point faire.

Dans cette disposition, qui n'étoit pas des plus parfaites, elle assista à tous les Sermons, & il y en avoit trois par jour, un de grand matin, un autre à trois heures après midi, le troisieme après le coucher du Soleil. Non-seulement elle n'y trouva rien de répréhensible, ni de risible, mais tout lui parut solide, instructif & touchant. Tous les jours, ou presque tous les jours, elle se trouvoit avec M. de Montfort, & mangeoit souvent avec lui, soit au château, soit à la Providence, & elle assure que les conversations du Missionnaire étoient tout ensemble très-gaies & très-édifiantes, & qu'elle y trouvoit toujours de quoi s'instruire & se recréer. Quelquefois, comme il arrive aux jeunes personnes (cette Dame avoit alors vingt-cinq ans) elle tenoit exprès devant lui bien des propos, & chantoit des chansons étourdies; il prenoit le tout en badinant, sans jamais s'en fâcher, ni montrer qu'il en fut scandalisé: il se contentoit de lui faire en riant, & avec beaucoup de douceur, des morales convenables à son âge & à son état. Tout cela, joint à ce qu'elle connut par elle-même de sa charité, de ses mortifications, & de son extrême régularité à s'acquitter de toutes ses pratiques de piété, fit sur elle une impression à laquelle elle ne put résister. Au bout de quinze jours, elle résolut de faire sa Mission. Elle s'adressa au Missionnaire, &

*Conduite de M. de Montfort dans cette Mission.*

1716. le trouva dans le Confeſſionnal comme un Ange envoyé du Ciel, pour guérir les playes de ſon ame. *Jamais*, dit-elle, *perſonne ne lui paroiſſoit auſſi coupable que lui.*

*ure n lui & pa-ce avec telle il porte.* Cette Dame fut ſur-tout frappée de ce qui ſe paſſa, lorſque M. de Montfort planta la Croix de la Miſſion. C'étoit un jour de carnaval, & il ſe trouva à cette cérémonie grand nombre de Meſſieurs & de Dames, outre ceux qui devoient ce jour-là dîner enſemble chez une Dame des environs qui s'étoit chargée de faire les frais de la Croix. Du nombre des premiers, étoit une Dame & un Cavalier. Lorſque la Croix fut plantée, M. de Montfort, ſelon ſa coutume, monta au pied de la Croix, & fit un diſcours au peuple pour l'exhorter à reſpecter ce ſigne de notre rédemption. Il étoit au milieu de ſon diſcours, lorſque cette Dame & ce Cavalier l'interrompirent pour lui dire toutes ſortes d'injures. Les noms les plus indignes ne furent point épargnés. Ils le traiterent d'Antéchriſt, de ſéducteur, d'homme qui, pour ſe faire ſuivre & pour amaſſer de l'argent, débitoit au peuple toutes ſortes de fables & d'extravagances. Pendant tout le temps que dura ce beau diſcours, M. de Montfort l'écouta paiſiblement, la tête découverte, les mains jointes, & les yeux baiſſés, comme s'il eut entendu quelque choſe de très-utile pour ſon ſalut; &, lorſque ces perſonnes ſe furent laſſées de parler, il deſcendit des marches qui étoient

au pied de la Croix, se mit à genoux, & demanda pardon à ces personnes, de ce qu'il avoit pu dire, ou faire, qui les eut scandalisés, au point de les porter eux-mêmes à offenser Dieu de cette maniere. Mais l'un & l'autre eurent tant de honte en voyant cette patience inaltérable, & cet acte d'humilité du Missionnaire, qu'ils se retirerent tout confus & sans dire mot. Pour le saint Prêtre, il ne voulut jamais souffrir, que, pendant le repas, on ouvrit la bouche pour parler de ce qui s'étoit passé. *An. 1716.*

*On le voit en priere élevé de terre.*

Quelque tems après, Madame d'Orion étant avec son Mari, plusieurs Prêtres & quelques Messieurs dans une des cours du château, à quelques pas de la porte du jardin, M. de Monfort se détacha de la compagnie & fut dans le jardin. Un domestique entr'ouvrit la porte & la referma au même instant. Un moment après, il l'ouvrit encore, parut considérer quelque chose avec attention, & l'ayant ensuite refermée entierement, il se retira dans l'écurie. La Dame du logis l'avoit observé; & l'air d'étonnement, qui paroissoit sur le visage de cet homme, l'avoit frappée. Lorsque la compagnie se fut retirée, & que M. de Monfort lui-même fut sorti du jardin, elle fut à l'endroit, où étoit cet homme; elle le trouva assis sur un coffre, les bras croisés, & comme n'en pouvant plus. Il lui dit qu'il avoit une grande peur, qu'il avoit vu M. de Monfort à genoux dans l'allée de

An. 1716. charmille qui faisoit face à la porte du jardin, les bras en croix, & qu'il s'en falloit plus de deux pieds qu'il ne touchât la terre; qu'il ne pouvoit pas comprendre qu'un homme fut à genoux, & qu'il ne touchât pas la terre; qu'il avoit cru s'être trompé la premiere fois; mais qu'il avoit regardé à deux fois; & qu'il étoit bien sûr de ce qu'il disoit, parce qu'il l'avoit vu la seconde fois, comme la premiere. La Dame fit part de ceci à M. le Prieur de S. Pompain & à M. Vatel; ceux-ci l'empêcherent d'en rien dire, mais toutes ces circonstances lui resterent toujours gravées dans l'esprit, ainsi que les paroles suivantes que lui dit le Missionnaire en la quittant. *Vive Dieu*, lui dit-il, *je demanderai à Dieu* (*cette chose*) *avec tant de veilles, de jeûnes & de prieres, qu'il me l'accordera, & je mourrai avant que l'année soit finie. Souvenez-vous de ce que je vous promets.*

*Prédiction qu'il fait de sa mort.*

La relation de cette Dame finit par ces mots. *Voilà le vrai de ce que j'ai vu & connu par moi-même: & je me flatte que je dis vrai, Dieu m'en est témoin.* J. M. Thebault d'Orion la Veuve. A Niort, ce 20 Août 1749.

*Il s'occupe de l'établissement de ses deux compagnies, & sur-tout de celle des Missionnaires.*

On ignore quelle est cette chose, dont il vouloit parler à cette Dame, parce qu'elle seule le savoit, & qu'elle ne s'en est point expliquée; mais ce qu'on sait certainement, c'est que, connoissant que sa fin n'étoit pas éloignée, il s'occupoit plus que jamais du double projet qu'il avoit

formé de laisser des successeurs de son zele Apostolique, & de perpétuer les biens qu'il faisoit par-tout aux pauvres, par l'établissement des Filles de la Sagesse. Pendant la Mission, dont on vient de parler, il avoit écrit d'une maniere très-pressante à M. Caris, son digne ami, à la Communauté du Saint-Esprit, pour le prier de lui envoyer quelques bons Ecclésiastiques, qui voulussent s'associer à ses travaux, & venir prendre part aux bénédictions que Dieu répandoit sur eux en abondance. Un des motifs, dont il se servoit pour l'engager à faire là-dessus toutes ses diligences, étoit que s'il venoit à mourir avant que cela fut effectué, les donations faites à lui & à ses successeurs, demeureroient nulles & sans effet. Ce qui fait bien connoître, ou le dépérissement total de ses forces, ou les lumieres surnaturelles qu'il avoit sur sa fin prochaine; vu qu'il étoit encore dans un âge, où l'on peut se promettre, selon le cours ordinaire, bien des années. Mais comme ce qu'il demandoit, sur-tout l'établissement d'un Corps de Missionnaires pleins de zele, & détachés de tout bien terrestre & d'eux-mêmes, étoit une chose fort au-dessus de la sagesse & de la puissance humaine, il crut devoir redoubler ses instances au Ciel, pour l'obtenir.

AN. 1716.

Ce fut à la Reine du Ciel, qu'il s'adressa principalement, sachant bien que ces sortes d'établissemens Religieux, qui doivent

*Pélerinage qu'il fait faire dans cette*

An. 1716. procurer à Dieu beaucoup de gloire, & de grands avantages à l'Eglise, ne se font jamais que par son entremise & son intercession. Il se résolut donc d'aller en pélerinage à Notre-Dame des Ardilliers, à Saumur; & pour que cet acte de Religion fut à la fois & plus solemnel & plus efficace, il engagea plusieurs personnes à faire ce même voyage, & à le faire dans les mêmes intentions que lui. Les trente-trois Pénitens, qu'il avoit établis à S. Pompain, se montrerent très-disposés à remplir en cela ses vues, & il accepta leur bonne volonté. Il voulut même qu'ils fissent avant lui ce pélerinage, se réservant à le faire à part, après s'y être préparé par le jeûne, la retraite & la priere. Mais, afin que ce pélerinage ne dégénérât point, comme il arrive souvent dans un voyage d'amusement, de curiosité, de dissipation, & que ce fut véritablement, comme il devoit l'être, un acte de pénitence & de Religion, il prit là-dessus les précautions les plus sages. 1°. Il mit à la tête du pélerinage, deux Prêtres, MM. Vatel & Mulot, qui devoient veiller à ce que tout se fit dans l'ordre, & avec le plus d'édification possible. 2°. Il leur donna par écrit un Réglement, dans lequel, après leur avoir rappellé la fin qu'ils devoient se proposer, il entroit dans le détail des principales actions, & leur prescrivoit ce qu'il falloit faire à chaque heure du jour. Ce Réglement ne peut qu'édifier & peut même

*...ue à trente-trois pénitens.*

servir à ceux qui voudroient faire de semblables pélerinages ; c'est pourquoi nous le transcrivons en entier, tel qu'il est dans l'original écrit de la main de M. de Montfort. AN. 1711

Le saint pélerinage de Notre-Dame de Saumur fait par les Pénitens, pour obtenir de Dieu de bons Missionnaires.

*RÉGLEMENT.*

1°. Vous n'aurez point d'autre vue dans ce pélerinage que d'obtenir de Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge, de bons Missionnaires, qui marchent sur les traces des Apôtres, par un entier abandon à la divine Providence, & par la pratique de toutes sortes de vertus, sous la protection de la Sainte Vierge, & qui soient doués de sagesse pour connoître, goûter & pratiquer la vertu, & la faire goûter & pratiquer aux autres.

2°. Vous ne vous distinguerez point des autres par votre habillement, mais par une grande modestie, un silence religieux, & une priere continuelle pendant tout le cours du voyage. Vous pourrez cependant, sans trop de singularité, avoir un chapelet à la main & un Crucifix sur la poitrine, pour marquer que ce n'est pas un voyage que vous faites, mais un pélerinage.

3°. En passant par les villages & par les bourgs, vous irez deux à deux, pour plus grande édification. Dans la campagne, vous marcherez tous ensemble & vous ne vous séparerez point, sinon par

AN. 1716 obéissance & nécessité. Si quelqu'un, par lassitude ou par quelque autre raison, demeure en arriere, les autres par charité l'attendront, ou même, s'il est nécessaire, le feront monter à cheval, s'entr'aidant les uns les autres, comme les membres d'un même corps.

4°. Pendant la marche, ils chanteront des Cantiques, ou réciteront le saint Rosaire, ou prieront intérieurement en silence. Ils ne parleront ensemble qu'une heure le matin, sur les dix heures, & une heure le soir, entre une & deux.

5°. Voici l'ordre des actions de la journée. 1°. Ils coucheront tous, s'il est possible, dans la même auberge; les plus pénitens dans le foin & la paille, & les plus foibles dans les lits, toujours en silence & avec beaucoup de modestie, après avoir fait la priere du soir en commun. 2°. Ils se leveront à la pointe du jour, au premier signal que leur en donnera le Supérieur, & réciteront ensemble une courte priere, savoir, *un Pater*, *un Ave*, *un Credo*, avec les Commandemens de Dieu & de l'Eglise. S'il y a une Eglise dans le lieu où ils auront couché, & qu'il ne faille pas se détourner beaucoup pour y aller, ils iront y adorer à la porte le Saint Sacrement, en chantant en son honneur le *Tantum ergò* avec l'Oraison. 4°. En se mettant en chemin, ils chanteront d'abord, ou réciteront la petite couronne de la Sainte Vierge; ensuite, ils garderont le

silence pendant une demi-heure, pour méditer sur la mort & la passion de Jesus-Christ. 6°. Après la méditation, ils réciteront à deux chœurs le premier chapelet, & pour le faire mieux, ils tâcheront de se mettre deux à deux, ou quatre à quatre, si le temps & le chemin le permettent. 7°. Après la récitation du chapelet, ils chanteront des Cantiques pendant une heure ou environ, ensuite, au signal qu'ils recevront du Supérieur, ils s'entretiendront de bonnes choses jusqu'à la dînée, & lorsqu'ils entreront dans le bourg ou village, ils chanteront des Cantiques. 8°. Si dans le lieu de la dînée il se trouve une Eglise, où repose le S. Sacrement, ils iront le visiter, avant d'aller à l'auberge. A l'auberge, ils monteront tous, s'il se peut, dans une chambre haute, ou bien se tiendront ensemble dans la même salle basse. Là, s'étant mis à genoux, ils chanteront, *O! Saint-Esprit, donnez-nous vos lumieres*, & réciteront un *Ave, Maria*, puis s'asseyeront. 9°. Un de la compagnie, après avoir dit tout haut le *Benedicite*, leur fera une petite lecture qu'ils écouteront en mangeant & sans causer. Après la lecture, ils pourront parler le reste du repas, & ils le finiront au signal du Supérieur, auquel ils obéiront pour l'honneur de Jesus-Christ. 10°. Avant de sortir de l'auberge, ils chanteront, *Mere de Dieu, vous êtes notre Mere, &c.* avec cet autre Cantique, *Daignez rendre, Seigneur, à tous nos bienfai-*

An. 1716

An. 1716. teurs, &c. ensuite ils réciteront un *Ave.* 11°. Pendant quelque temps après le dîné, ils se récréeront saintement en marchant. La récréation finie, ils réciteront à deux chœurs le second chapelet, chanteront ensuite des Cantiques pendant une heure, garderont le silence pendant une demi-heure, & puis parleront de bonnes choses, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au lieu de la couchée. 12°. Lorsqu'ils y seront arrivés, pendant que celui de la Compagnie, qui sera député pour cela, fera préparer le repas, ils réciteront à deux chœurs le troisieme chapelet pour l'édification de ceux qui les verront & les entendront; enfin ils collationneront, & se retireront ensuite, comme il a été dit ci-dessus.

6°. Ils tâcheront de jeûner tous les jours de leur marche, à moins que la maladie survenant ne les en empêchât.

7°. Ils ne s'écarteront point de la troupe, & n'entreprendront rien d'extraordinaire sans la permission & l'agrément de celui qu'ils ont choisi pour le Chef & le Supérieur de leur pélerinage, afin que l'obéissance le sanctifie, plus encore que la pénitence.

8°. Un quart d'heure avant d'entrer dans la ville de Saumur, ils pourront se déchausser, & entrer ainsi deux à deux, en chantant des Cantiques dans la Chapelle de la Sainte Vierge. S'ils y arrivent le matin, ils cesseront de chanter à la

porte de la Chapelle, & quand les Messes feront finies, si c'est le matin, ou lorsqu'on ne chantera pas d'office, si c'est le soir, le Superieur ira demander au Sacristain permission de réciter le chapelet devant l'image de la Sainte Vierge, & de chanter quelques Cantiques. Si cette permission leur est refusée, ils se tiendront contens, & prieront Dieu en silence dans ladite Chapelle, jusqu'au signal du Supérieur. Aucun ne sortira que par nécessité & par sa permission, afin de combattre & de vaincre tous ensemble les ennemis de Dieu, le monde, le diable & la chair, qui ne manqueront pas de se réunir pour séparer & renverser quelqu'un de leur compagnie. An. 1716

9°. Ils se confesseront tous & communieront au moins une fois, & tous ensemble à la Chapelle de Notre-Dame, sur les dix heures, le lendemain de leur arrivée. Ils demeureront le reste du jour à Saumur, non pas pour voir la ville, comme font les curieux, mais pour remercier & prier Dieu, comme de bons pénitens.

10°. Ils partiront le lendemain de leur communion, après avoir entendu la Messe, à laquelle ils pourront encore communier, s'ils n'ont pas fait de péché considérable depuis leur derniere communion, & s'ils ont été fideles à obéir à cette regle & au Supérieur.

11°. On leur permet d'aller une fois, au signal du Supérieur, chez les Chaple-

An. 1716. tiers pour acheter quelque chose. Ensuite ils reviendront à leur auberge, sans aller ailleurs.

12°. Le lendemain de leur communion, après avoir entendu la Messe, & fait une demi-heure de priere, ils sortiront de la ville de Saumur, deux-à-deux, & en chantant des Cantiques, sans se mettre en peine des railleries des libertins, auxquelles ils ne répondront que par leur modestie, leur silence, & leurs chants de joie divine.

13°. S'ils font ce voyage de cette maniere, je suis persuadé qu'ils feront un spectacle digne de Dieu, des Anges & des hommes, & qu'ils obtiendront de Dieu, par sa Sainte Mere, de grandes graces, non-seulement pour eux-mêmes, mais encore pour toute l'Eglise de Dieu.

14°. Il est à propos qu'ils ne parlent point des Missionnaires qui leur ont donné ces réglemens. On leur demande là-dessus le secret; afin que Dieu seul en soit glorifié; puisque lui seul a été l'auteur de ce dessein, & que lui seul en sera la récompense.

15°. Quand ils seront de retour, ils viendront rendre compte de toutes les croix qu'ils auront portées, & des principales choses qui leur seront arrivées, afin qu'on dise pour eux une messe solemnelle d'action de grace.

*Maniere dont il fut observé.* Le réglement fut fidelement observé. Les trente-trois Pénitens, ainsi que les

ux Prêtres, qu'ils avoient à leur tête, An. 1716.
ent tout le voyage à pied, & souvent
:ds nuds, quoiqu'il fit alors très-froid ;
la réserve d'un vieillard gouteux, qui
ant eu la dévotion de les accompagner,
›it monté à cheval. Ils faisoient sept
ues par jour en priant, psalmodiant,
antant des Cantiques & récitant le S.
›saire, de la maniere que le portoit
ır réglement. Ils se mettoient deux-à-
ux en entrant dans les villages, qui se
›uvoient sur le chemin, & entroient ainsi
ns les Eglises pour y adorer le Saint
crement. Les peuples accouroient en
ıle pour les voir, & souvent ne pou-
ıient retenir leurs larmes à la vue d'un
ectacle, qui leur inspiroit des sentimens
pénitence & de dévotion. A Saint Jean
: Tours, M. le Curé vint les recevoir
surplis à la porte de son Eglise, &
ır fit un petit discours très-touchant
r la pénitence des Ninivites. Après trois
urs de marche, passés dans ces exercices
dans le jeûne, car c'étoit alors le temps
ı Carême, ils arriverent à Saumur, &
visiterent toutes les Eglises dans le
ême ordre. Le jour suivant un des Prê-
es, dit la sainte Messe, dans la Chapelle
: Notre-Dame, & tous y communierent.
s revinrent ensuite dans le même ordre à
ıint Pompain, & ce pélerinage fut ter-
iné par la bénédiction du Saint Sacre-
ent, qu'on leur donna le Dimanche
ıvant.

1716. Le Missionnaire [...] lui-même [...] pèlerinage avec quelques Freres.

Pendant ce voyage qui dura sept jours, M. de Montfort s'étoit préparé par une Retraite à faire lui-même ce pélerinage. Il le fit avec quelques Freres, qu'il voulut avoir pour compagnons, & y apporta toute la ferveur d'un homme, qui se voit au terme de sa carriere, & qui veut, avant de mourir, obtenir quelque chose de grand & de très-avantageux à toute l'Eglise. Arrivé à Saumur, dans la fameuse Chapelle qui y est dédiée à la Mere de Dieu, pour qui, depuis l'enfance, il avoit eu la plus tendre dévotion, & dont il avoit constamment, & en toutes sortes de manieres, procuré la gloire tous les jours de sa vie; rempli d'un nouveau respect pour elle, & de la plus vive confiance en sa puissante protection, il se recommanda singuliérement lui-même, son ame, son corps, ses projets, & ses deux Sociétés, celle des Missionnaires, & celle des Filles de la Sagesse, à cette auguste Reine du Ciel & de la terre. Après avoir pleinement satisfait sa dévotion, il fut rendre visite aux Sœurs de la Providence, pour lesquelles il avoit une grande estime. L'Abbaye de Fontevrault n'est qu'à quatre lieues de Saumur. Ses amis le presserent d'y aller voir une Sœur qu'il aimoit beaucoup, & pour qui sa visite auroit été une grande consolation. Mais l'homme de Dieu, qui vivoit déja dans le Ciel, & qui n'ignoroit pas qu'il devoit bientôt quitter la terre, ne crut pas devoir s'accorder à lui-

même cette innocente satisfaction. Il en fit donc à Dieu le sacrifice. Il se contenta d'envoyer deux de ses Freres à Fontevrault pour y visiter sa sœur de sa part, & dès qu'ils furent de retour, il partit lui-même pour Saint Laurent-sur-Sayure, où Messieurs Mulot, le Prieur & son frere, vinrent le trouver, tandis que M. Vatel resta à Saint Pompain, pour s'y remettre un peu de ses fatigues. *An. 1716.*

*De Saumur, il va droit à S. Laurent-sur-Sayure.*

Pendant son voyage de Saumur à Saint Laurent, M. de Montfort n'omit rien de ce qu'il crut le plus capable d'attirer les bénédictions sur cette Mission qui devoit être la derniere de sa vie. Il redoubla ses pénitences & ses austérités. Souvent il entroit dans l'épaisseur des bois, qui se trouvoient sur son passage, pour y prendre de sanglantes disciplines. S'étant préparé de cette maniere à prêcher aux autres la pénitence, il arriva le premier jour d'Avril de l'année 1716 à Saint Laurent-sur Sayure. Le lieu, qu'il se choisit pour demeure, étoit le plus incommode & le plus pauvre qui fût dans le bourg. C'étoit un petit galetas, où il avoit pour tout lit un peu de paille, & pour tout meuble ses instrumens de pénitence.

*Ouverture de la Mission.*

Le Dimanche suivant, la Mission commença ; & ce jour-là même le Missionnaire fit une action dont le peuple fut fort édifié. On faisoit la procession dans l'Eglise, avant la Messe ; & M. de Montfort, qui devoit y prêcher, s'étoit mis dans

An. 1716. une des Chapelles latérales ; lorsque la Croix fut arrivée à l'endroit où il étoit, par un mouvement subit de sa piété pour ce gage de notre salut, il la prit des mains de celui qui la portoit, & s'en chargea le reste de la Procession, faisant assez voir, par son air, combien il se tenoit honoré de rendre à la Croix cet hommage, & cette preuve de son amour.

*Arrivée de l'Evêque à S. Laurẽt. Soins que M. de Monsfort se donne pour le recevoir.*

Il travailloit avec son ardeur ordinaire, & Dieu répandoit les plus amples bénédictions sur ses travaux, lorsque vers le milieu de la Mission, on apprit que Mgr. l'Evêque de la Rochelle étoit sur le point d'arriver, pour faire sa visite dans la paroisse. Cette nouvelle le remplit d'une joie sensible, tant à cause de la vénération profonde qu'il avoit pour les Evêques, & spécialement pour le sien ; que parce qu'il ne doutoit pas que la présence du Prélat ne servit beaucoup à ranimer la piété des fideles. Il ne put s'empêcher de faire éclater publiquement sa joie ; & pour en donner encore des marques plus authentiques, il engagea tout le monde à aller processionnellement au-devant de Sa Grandeur. Il n'avoit qu'à parler pour être obéi. Tous se montrerent disposés à faire ce qu'il désiroit ; mais le travail qu'il entreprenoit étoit au-dessus de ses forces. Le jour qu'on fut en Procession recevoir le Prélat, il se donna tant de soins & de fatigues, pour que tous fussent dans le plus bel ordre, qu'il y gagna une fausse pleurésie. Le

mal le prit avec tant de violence, qu'au retour de la Procession, il ne lui fut pas possible de se trouver avec Sa Grandeur, chez Monsieur le Doyen de Saint Laurent. Il devoit prêcher dans l'après dîné. M. Mulot, son Confesseur, voulut lui persuader de n'en rien faire, vu sa grande foiblesse. Mais le Missionnaire craignit, que s'il ne le faisoit pas, cela ne décréditât son ministere, & que bien des gens, qui l'observoient, n'en prissent occasion de dire qu'il n'avoit pas osé prêcher devant l'Evêque. Il crut donc devoir faire un effort. Il monta en Chaire, mais avec un air si défait, qu'il excita la compassion de tout l'Auditoire, & qu'on ne crut pas qu'il put jamais achever son Sermon. Son sujet étoit *la douceur de Jesus*; & sa voix s'étant animée dans l'action, il traita ce sujet d'une maniere si touchante & si vive, sur-tout lorsqu'il vint au baiser perfide que le Sauveur du monde reçut de Judas, la veille de sa mort; il peignit avec des traits si tendres, si naturels, & si pleins d'onction la douceur de Jesus envers ce malheureux Disciple, qu'il n'y eut personne dans tout l'Auditoire qui ne fondît en larmes.

An. 1716.

Au sortir de Chaire, le Prédicateur fut obligé de se mettre au lit. On lui donna tous les remédes qu'on crut nécessaires; mais tout fut inutile. La maladie étoit mortelle, & lui-même étoit un fruit mûr pour le Ciel. Il étoit, comme à son ordinaire, sur de la paille; mais son mal empirant cha-

*Il tombe dangereusement malade.*

*An. 1716.* que jour, il consentit, par obéïssance à son Confesseur, à prendre un matelas; & ce fut en cet état, qu'il demanda & qu'il reçut ses derniers Sacremens.

*Son testament.* Le 27 Avril, veille de sa mort, il fit son testament. Il y déclare que son desir est que son corps soit mis dans le Cimetiere, & son cœur sous le marche-pied de l'Autel de la sainte Vierge. Il légue ses petits meubles & livres de Missions, à ses Freres qui seront unis avec lui par les liens de l'obéïssance & de la pauvreté, tandis qu'ils persévéreront à renouveller leurs Vœux chaque année, comme aussi à ceux que la divine Providence appelleroit dans la suite à la même Communauté du saint-Esprit. Il donne sa Croix, & ses Figures du Calvaire de Pont-Château aux Sœurs des Incurables de Nantes .... ses Etendards, partie à Notre-Dame de Toute-Patience, à la Seguiniere, & partie à Notre-Dame de la Victoire à la Garnache .... Une de ses Bannieres du Rosaire, à chacune des Paroisses de l'Aunis, où la pratique de réciter le saint Rosaire persévérera .... ses Chasubles, Calice, ornemens d'Eglise & de Missions, à la Communauté du saint-Esprit. Il finit ce testament, en priant M. Mulot de vouloir le faire exécuter, sous le bon plaisir de Mgr. l'Evêque de la Rochelle.

*Il charge M. Mulot du soin de continuer ses Missiõs.* Un homme aussi pauvre que Monsieur de Montfort, n'avoit rien de plus, dont il put disposer, mais il laissoit un grand nombre d'enfans spirituels; il songeoit à leur

procurer un Pere, & à lui un Successeur, AN. 1716.
qui put continuer après lui le grand ouvrage des Missions. Ce fut sur Monsieur Mulot qu'il jeta les yeux. Il n'y avoit pas encore long-temps que ce digne Ecclésiastique travailloit avec Monsieur de Montfort; &, quoique sa santé se fut fortifiée depuis ce temps-là, il ne pouvoit pas naturellement se promettre d'avoir les forces nécessaires à un homme qui est à la tête des Missions; il n'étoit pas encore assez exercé dans ce genre de travail, pour pouvoir y espérer de grands succès, sur-tout lorsqu'il venoit à considérer Monsieur de Montfort, & combien il étoit puissant en œuvres & en paroles, il lui sembloit comme impossible de marcher sur ses traces. L'Homme de Dieu, éclairé d'une lumiere surnaturelle, en jugeoit tout autrement. M. Mulot, qui ne le quittoit que le moins qu'il lui étoit possible, lui ayant donc marqué la peine qu'il ressentoit de voir la perte que les Missions alloient faire, vu qu'il n'y avoit personne qui put le remplacer, il lui prit la main & l'exhorta vivement à continuer ses travaux. Celui-ci s'en excusant sur son peu de forces & de capacité: *ayez confiance, mon fils*, lui-dit-il, en lui serrant la main; *ayez confiance, je prierai Dieu pour vous, je prierai Dieu pour vous.* Paroles, qui, au témoignage de M. Mulot, opérerent en lui le plus grand des Miracles; c'est ainsi qu'il appelloit le changement qui se fit

An. 1715. quelque temps après en lui, & la force qu'il eut de supporter, pendant bien des années, les fatigues du Ministere Apostolique, comme nous le dirons dans le livre suivant: grace dont il se croyoit tout-à-fait redevable aux prieres de celui dont il se faisoit gloire d'être le Disciple.

*Sa dévotiō pendant sa derniere maladie.*

Après cette derniere disposition, M. de Montfort ne pensa plus qu'à la mort. Désirant mourir, comme il avoit vécu, il pria qu'on lui laissât des chaînettes de fer, qu'il portoit au col, aux bras, & aux pieds, en signe de son dévouement pour la Mere de Dieu, & comme les marques de la dévotion du saint esclavage. Il prit aussi d'une main le Crucifix qu'il avoit apporté de Rome, & auquel le S. Pere avoit attaché l'Indulgence pléniere à l'heure de la mort. Ses yeux étoient constamment sur ces Images; & il les baisoit avec une tendre dévotion, en invoquant les saints noms de Jesus & de Marie.

*Tout le monde s'empresse pour recevoir sa bénédiction.*

Cependant, un grand nombre de personnes s'étoient assemblées à la porte de sa chambre, & demandoient à le voir pour une derniere fois. Le Missionnaire pria qu'on les laissât entrer. Elles ne furent pas plutôt en sa présence, qu'elles se mirent toutes à genoux, & lui demanderent sa bénédiction, en poussant des gémissemens & des sanglots. L'Homme de Dieu s'en défendit, disant qu'il étoit un trop grand Pécheur, & qu'il n'en avoit pas le pouvoir. Mais sur ce que M. Mulot lui dit

de les bénir avec son Crucifix, afin que ce fût Jesus-Christ, & non pas lui qui les bénit; il consentit à la faire de cette maniere. Sa Chambre étoit trop petite pour contenir tous ceux qui désiroient avoir le même avantage; il fallut pour satisfaire leurs désirs, qu'elle se vuidât, & qu'elle se remplît successivement jusqu'à trois fois. Alors le Missionnaire, ranimant toutes ses forces, à la vue de ce peuple qui fondoit en larmes, & voulant leur inspirer les sentimens dont il étoit lui-même pénétré, il se mit à chanter le couplet suivant, qui commence un de ses Cantiques de la Mission. An. 1716.

Allons, mes chers Amis,
Allons en Paradis;
Quoiqu'on gagne en ce lieu,
Le Paradis vaut mieux.

Un moment après, il tomba dans une espece d'assoupissement, puis, s'étant réveillé tout tremblant, il dit, à haute voix, *c'est envain que tu m'attaques; je suis entre Jesus & Marie . . . Deo gratias & Mariæ. Je suis au bout de ma carriere. C'en est fait, je ne pécherai plus.* Et il expira doucement, sur les huit heures du soir, un mardi, le vingt-huit Avril 1716. *Il meurt.*

M. Grignion de Montfort étoit alors âgé de quarante-trois ans, deux mois, & vingt-huit jours. Sa taille étoit au-dessus de la médiocre, sa constitution forte & robuste, mais affoiblie par ses fatigues, & ses austé- *Son portrait.*

An. 1716. rités continuelles; son air plein de grandeur & de bonté. Il avoit les joues assez vermeilles, le visage long, le front large & élevé, les yeux grands & vifs, & cependant très-modestes, le nez aquilin, sans être trop cavé, comme on le représente, & le menton un peu long; ses cheveux étoient chatains, plats, & fort courts, & lui retomboient sur le haut de la tête, un peu au-dessus du front.

*Ses talens naturels.* Tel étoit à l'extérieur M. Grignion de Montfort, quant à sa personne. Pour ses manieres, elles étoient parfaitement conformes à cette simplicité chrétienne, dont il faisoit profession. Peut-être même le grand soin qu'il donnoit à son intérieur, lui avoit-il fait négliger de corriger ce que la nature, & une premiere éducation y avoient introduit de défectueux; ce qui faisoit quelquefois que son premier abord ne prévenoit pas tout le monde en sa faveur, sur-tout ceux qui considerent trop les dehors. Accoutumé qu'il étoit à converser avec les pauvres, qui tinrent toujours la premiere place dans son cœur, & à ne point déguiser, vis-à-vis d'eux, ses sentimens de dévotion, ou plutôt ne considérant en tout que Dieu, il agissoit à peu-près de la même maniere avec le riche, & avec le pauvre, avec le grand, & avec le petit; & sans rien faire dont on eût juste raison de se plaindre, dont il se permettoit toutefois bien des choses, l'amour propre & la délicatesse de plusieurs se trouvoient

AN. 1716.

choqués. C'étoit-là les singularités, qu'on lui reprochoit; mais dont il ne pouvoit se corriger, parce qu'il y tomboit sans s'en appercevoir, & qu'elles naissoient de la vive impression que faisoient en tout temps sur lui, les pures maximes du saint Evangile. Après tout, les personnes sensées lui pardonnoient aisément ces choses; on les oublioit même tout-à-fait, lorsqu'on avoit l'avantage de le connoître plus parfaitement. La douceur de sa conversation, la beauté de son cœur, la sublimité de ses pensées, la solidité de son jugement, pour ne rien dire de la sainteté de sa vie, effaçoient bientôt la premiere impression, que ses manieres extraordinaires, & peu du goût du siecle, avoient pu faire à son désavantage. Son esprit étoit juste, & pénétrant. Une imagination vive & fleurie lui faisoit saisir les objets avec force, & les lui faisoit peindre avec les couleurs les plus frappantes. Delà venoit en lui une éloquence naturelle, ainsi qu'un goût décidé pour ces arts, qui doivent à l'imagination leur mérite, la Poésie, la Peinture, & la Sculpture; mais ce goût, dirigé par un goût surnaturel, & bien supérieur à celui-là, ne se portoit que vers les objets de Religion, & ne s'employoit qu'à ce qui pouvoit contribuer à la gloire du souverain Maître, & à l'édification des Peuples. A cela, M. de Monfort joignoit un jugement sûr, des connoissances étendues pour tout ce qui pouvoit appartenir au

Ministere Apostolique, qu'il avoit embrassé. Dogmes de la Religion, Ecriture Sainte, Points de Morale, Illusion de l'Esprit humain, Penchans du cœur, Vices généraux, Vices particuliers aux différentes classes des hommes, Pratique des vertus, moyens de les obtenir, Controverses; il n'y avoit point de matiere Théologique qu'il ne possédât parfaitement, & tout ce qu'il disoit étoit appuyé sur des principes certains, & sur des autorités respectables. Aussi, quoique son zele lui eût suscité grand nombre d'ennemis, jamais on n'a pu le prendre dans ses paroles, ni lui reprocher aucune proposition qui tendît au relâchement, ou à une rigueur excessive, & si plusieurs fois, comme on l'a vu, il a été interdit, ce n'a jamais été pour sa doctrine.

*Son caractere.* Si M. de Montfort avoit été sujet à quelques défauts, qui fussent venus à notre connoissance, ce seroit ici le lieu de les rapporter, & nous ne les dissimulerions pas, tant par égard pour la vérité que nous devons respecter en tout, que parce que la connoissance des fautes, que commettent les plus grands Serviteurs de Dieu, tourne à sa gloire, & à la leur, & ne sert pas moins que la connoissance de leurs vertus à l'édification des Fideles, en leur montrant que les Saints étoient des hommes comme nous, capables des mêmes foiblesses, & que nous pourrions marcher sur leurs traces, si nous répondions

dions à la grace avec la même fidélité. Il n'est pas douteux que le Serviteur de Dieu n'eut des défauts, & que, de temps-en-temps, il ne tombât dans quelques fautes, ces imperfections & ces chûtes étant l'apanage inséparable de la condition des hommes dans cette vie; mais ces défauts étoient si bien mortifiés en lui, ces fautes étoient si légeres, qu'à peine ceux qui vivoient le plus avec lui, & qui l'observoient davantage, pouvoient-ils s'en appercevoir. Depuis sa jeunesse, ou même depuis sa plus tendre enfance, il s'étoit étudié tellement à se dépouiller du vieil homme; la grace, dont il étoit prévenu dès-lors, étoit si grande, que même dans ses premieres années, il paroissoit déja mort à lui-même, & ne faisoit rien, ne disoit rien qu'on pût attribuer justement à un principe, je ne dis pas vicieux, mais même purement naturel. Tout ce qu'on a pu savoir de ses inclinations, c'est qu'il étoit naturellement d'un caractere fougueux & violent; encore, est-ce bien plus par son témoignage, que par aucune autre voye, qu'on a pu le savoir. Il disoit même quelquefois à ses amis, que s'il fut resté dans le monde, il n'y auroit point eu d'homme plus terrible que lui.

*Ses vertus.*

Pour achever son portrait, il ne reste donc qu'à parler de ses vertus. Nous croyons déjà l'avoir fait suffisamment, puisque sa vie n'a été qu'une suite non interrompue d'actes de la plus héroïque

vertu ; cependant, comme les traits ſont particuliers, & que par conſéquent ils ne font connoître l'homme, qu'en certains momens, & dans de certaines circonſtances, il eſt bon, ſelon l'uſage, de parler d'une maniere plus générale, quoique briévement, de quelques vertus principales, qui ont ſinguliérement éclaté dans toute la vie du Miſſionnaire, en le conſidérant, pour ſuivre en cela quelque ordre, par rapport à Dieu, par rapport au Prochain, par rapport à lui-même.

*Sa foi.* M. de Montfort, au témoignage de ceux qui l'ont connu le plus intimement, & qui pouvoient le mieux en juger, poſſédoit, d'une maniere éminente, les trois Vertus Théologales, qui nous lient étroitement à Dieu. Sa foi, dit l'un deux, étoit à ce degré ſublime qui fait des miracles; lumineuſe, elle répandoit dans ſon entendement les plus vives lumieres, ce qui faiſoit qu'il parloit, ſoit dans la Chaire; ſoit hors de la Chaire, d'une maniere, ſi vive, ſi pénétrante, ſi ſublime, de tous les Myſteres de la Foi ; forte & efficace, elle dirigeoit tous ſes pas, & le rempliſſoit de courage pour entrependre pour Dieu les choſes les plus difficiles. Plein des grands objets de la foi, dont il s'occupoit ſans ceſſe, il ne voyoit rien qu'à la lueur de ſon flambeau. Il ne parloit que ſon langage, il n'eſtimoit, il n'aimoit que ce qu'elle apprend à eſtimer, & à aimer. Ce que les hommes appellent des biens, il les

appelloit des maux; ce qu'au contraire, ils ont coutume de fuir & de rejeter avec horreur, les croix, les opprobres, les humiliations, il les desiroit avec une espece de passion. Quoiqu'il sut rendre aux Grands de la Terre, l'honneur & le respect que tous doivent à leur rang, c'étoit uniquement par une vue de foi qu'il le faisoit; & comme cette même foi lui découvroit d'un côté les périls & les dangers de la grandeur, & les anathêmes souvent lancés dans l'Evangile sur les Grands & les riches du monde; & de l'autre, le bonheur & les véritables trésors de la pauvreté, & les béatitudes promises aux Pauvres de Jesus-Christ, il donnoit en tout la préférence aux derniers, & ses délices étoient de se trouver parmi eux, & de vivre comme eux. En un mot, il ne vivoit que de cette *vie*, que l'Apôtre dit être *propre du Juste*; & une maniere de penser, de s'exprimer, d'agir, si peu conforme aux manieres du commun des hommes, étoit souvent cause que le monde le condamnoit de folie.

L'espérance n'étoit pas moins parfaite en lui. Comme la foi, dont il étoit pénétré, ne lui permettoit pas d'estimer rien de grand & de désirable hors de Dieu, son cœur ne pouvoit soupirer qu'après ce souverain bien; & le desir qu'il en avoit étoit proportionné à l'idée qu'il se formoit de son excellence. Ce desir le détachoit de la vie, & de toutes les choses visibles. Dès qu'il s'agissoit de la gloire de Dieu, & du *Son espérance.*

salut du prochain, il étoit toujours prêt à faire le sacrifice de lui-même. On l'a vu cent fois dans des occasions affronter sans crainte les périls les plus évidens, & dans lesquels il auroit infailliblement trouvé la mort, si la main toute-puissante du Seigneur n'eut veillé sur lui d'une maniere toute particuliere. Quoiqu'il se regardât comme un grand pécheur, ce sentiment ne diminuoit en rien la confiance sans bornes qu'il avoit dans la miséricorde de Dieu & les mérites de Jesus-Christ. Plusieurs fois il a vu la mort de fort près, & loin de pâlir à son approche, c'étoit alors sur-tout que la paix & la sérénité éclatoient sur son front. On eût dit qu'il eût été déja parmi les Bienheureux, tant il parloit d'une maniere ravissante du bonheur, dont on jouit dans le Ciel.

*Son abondon à la divine Providēce.* Dans tous les temps, accoutumé à considérer Dieu, comme un Pere plein de tendresse, il ne pouvoit avoir aucune inquiétude sur ce qui le regardoit. Il se reposoit tranquillement dans le sein de la Providence, comme un petit enfant entre les bras de sa mere. Personne peut-être n'a pratiqué plus parfaitement que lui ce conseil que notre divin Maître nous a donné, *de n'être point en peine pour le lendemain.* Dépourvu de tout, il attendoit chaque jour des mains de la Providence tout ce qui lui étoit nécessaire; & cette bonne Mere, c'est ainsi qu'il l'appelloit, pourvoyoit amoureusement, & souvent d'une maniere

miraculeuse, non-seulement à ses propres besoins, mais encore à ceux d'un grand nombre de pauvres, qu'il se chargeoit de nourrir. Car par-tout où il donnoit la Mission, afin que les pauvres pussent en recueillir le fruit aussi bien que les autres, il leur fournissoit ce dont ils avoient besoin pour leur subsistance. Or, il est arrivé bien des fois, dit un Prêtre qui a beaucoup travaillé avec M. de Montfort, & qui même étoit chargé du soin de présider sur eux pendant le repas; il est, dis-je, arrivé que les pauvres se mettoient à table sans qu'on eût rien à leur donner. Plein de confusion, ce Prêtre alloit trouver M. de Montfort, qui le rassuroit, & sans qu'on se fût donné le moindre soin, un moment après, on voyoit arriver des provisions de toute espece, en si grande abondance, qu'après la réfection de deux cens pauvres, on a compté plus d'une fois jusqu'à cinquante grands pains, qui restoient. Pour avoir plus lieu de marquer son abandon à la divine Providence, le Missionnaire avoit tout quitté & avoit fait vœu de ne vivre que d'aumônes; il a même voulu que les Missionnaires, qui viendroient après lui, pratiquassent dans leurs Missions le même détachement; c'est un point principal de la régle, qu'il leur a tracée, ainsi que nous l'avons dit, & ils se reprocheroient beaucoup, s'ils venoient à y manquer.

La charité de M. de Montfort pour son *Son a-*

ur pour ieu. Dieu, étoit comme un violent brasier allumé dans son cœur, qui le consumoit sans cesse. Le Saint-Esprit l'y avoit allumé ce feu divin; lui-même, dans tous les âges de la vie, avoit eu le plus grand soin de l'entretenir en lui fournissant son aliment propre, des considérations saintes, des affections ferventes, un soin continuel de tout faire & de tout souffrir pour Dieu. *Aussi* ce feu ne s'éteignit, ne se rallentit *jamais*. Son ardeur au contraire s'augmentoit chaque jour & ne lui permettoit pas de prendre aucun repos. Il étoit le principe de toutes les actions du Missionnaire, & pour juger de l'empire, que cette Reine des vertus avoit sur son cœur, il ne faut que jetter un coup d'œil sur cette multitude d'œuvres saintes, grandes & difficiles, qu'il a entreprises, sur les croix pesantes qu'il a supportées, & sur la force & la joie avec laquelle il embrassoit les unes & les autres; trop content de pouvoir par là donner à son Dieu quelques preuves de son amour. Ses Sermons, ses discours & ses entretiens familiers étoient souvent remplis d'aspirations vives, qui sortoient de son cœur embrasé, sans qu'il fut en son pouvoir de les retenir, & qui perçoient, comme autant de fleches de feu, le cœur de ceux qui l'entendoient.

*Présence Dieu.* Les vertus dont on vient de parler étoient en lui toujours en activité. Elles tenoient son ame toujours unie étroitement à Dieu. Jamais il ne le perdoit de vue, & lors mê-

me qu'il converfoit avec les hommes, il s'entretenoit intérieurement avec lui, dans le fond de fon cœur, où le Seigneur lui manifeftoit fa préfence d'une maniere très-finguliere, & qui n'eft accordée qu'aux ames que Dieu favorife de fes plus intimes communications. On peut dire de lui ce que l'Apôtre dit du Légiflateur des Hebreux, que Dieu fembloit n'être plus invifible pour lui, tant étoit vive l'impreffion que fa préfence faifoit fur lui. Elle le tenoit comme anéanti devant fa Majefté divine; & ne fachant comment lui témoigner fon refpect, il fe tenoit prefque toujours la tête découverte, même dans fes voyages, malgré l'ardeur brûlante du foleil, & l'incommodité des vents ou des pluies, qui tomboient quelquefois abondamment fur lui, fans cependant l'obliger à fe couvrir. Souvent auffi, lorfqu'il croyoit pouvoir le faire, il fe profternoit au milieu du chemin, la face contre terre, & fe confondoit, pour ainfi dire, avec la pouffiere, pour honorer par là la préfence du fouverain Roi. Afin même de procurer à fes fens même la fatisfaction de jouir en quelque maniere de la préfence de leur Dien, & pour nourrir en même temps fa dévotion par quelque objet fenfible, il élévoit alors fon Crucifix au-deffus de fon bâton, au moyen d'une vis qu'il avoit fait faire, & fouvent y fixoit les yeux avec une tendre dévotion.

On peut regarder une pareille vie, Oraifon

comme une Oraiſon continuelle. Cela ne l'empêchoit pas de conſacrer beaucoup de temps dans la journée à ce ſaint exercice, dans le fort même de ſes plus grandes occupations, & ſouvent encore pendant la nuit. Ceux qui l'accompagnoient dans ſes Miſſions l'on entendu pluſieurs fois, qui ſe relevoit, après avoir donné très-peu de temps au ſommeil, & qui paſſoit le reſte de la nuit en Oraiſon. Il en faiſoit encore le matin avec les autres, avant & après la Meſſe, & avant de monter en Chaire. Dans les retraites, qu'il faiſoit aſſidument pluſieurs fois dans l'année, & communément de huit à dix jours, il ne mettoit plus de bornes à ſon oraiſon; la maniere, dont il la faiſoit, étoit celle qui eſt commune aux hommes Apoſtoliques, & aux ames contemplatives. L'Eſprit Saint agiſſoit plus en lui que lui-même, & y produiſoit ſouvent de ces tranſports ſubits & affectueux, qu'il n'étoit pas le maître de retenir en lui-même, & dont le but ordinaire étoit de demander la converſion des pécheurs, & d'exprimer l'ardeur du feu divin qui le dévoroit. D'autres fois c'étoit une eſpece de ſommeil myſtique, dans lequel, comme on l'a ſu de lui même, il ſe repoſoit traquillement entre Jeſus & Marie, qu'il conſidéroit ou plutôt qu'il reſſentoit au milieu de ſon cœur. D'ordinaire, au ſortir de l'oraiſon, ſon viſage étoit tout enflammé; & des paroles toutes de feu ſortoient de ſa bouche. C'eſt

ce qu'ont éprouvé plusieurs personnes, qui demeuroient avec lui, lors même qu'il étoit encore au Séminaire.

*Culte Religieux.*

Nous avons eu plus d'une fois occasion de parler de la ferveur extraordinaire avec laquelle il célébroit les saints Mysteres. Ce n'étoit point une chose passagere. Il paroissoit tous les jours à l'Autel comme un Séraphin, absorbé dans la contemplation des grandes choses qui s'y opérent. Il s'y préparoit, comme on vient de le dire, par l'oraison, il la finissoit de même; & dans son action de graces, N. S. se communiquoit de telle sorte à son ame, qu'il lui est échappé de dire, qu'il n'auroit pas échangé la demi-heure qu'il y employoit très-fidelement chaque jour, contre un pareil espace de temps, où il auroit goûté les délices du Ciel, sans doute à cause du mérite, ou bien en exceptant toujours la jouissance de Dieu même. Tout ce qui avoit rapport au Sacrifice, lui paroissoit grand & vénérable. Il voyoit avec peine des laïques entrer dans le Sanctuaire. Il prêchoit avec une véhémence extraordinaire contre les irrévérences qui se commettent dans les Eglises; &, lorsqu'il en appercevoit quelqu'une, il reprenoit sans respect humain le coupable, de quelque rang, & de quelque qualité qu'il fut. Il n'est pas besoin de répéter ici ce qu'on a dit de tant d'Eglises & de Chapelles qu'il a fait rétablir & décorer. C'étoit un de ses principaux soins, par-tout où il don-

noit la Miſſion. Peut-être n'en a-t-il fai aucune ſans y laiſſer des monumens de ſor zele pour la décoration des Temples du Seigneur, & l'embelliſſement de tout ce qui ſert à la Majeſté du ſervice divin, ſoit en procurant aux Autels, des Tabernacles & des tableaux plus convenables, ſoit en fourniſſant aux Sacriſties du linge & des ornemens. Il avoit à ce deſſein avec lui dans ſes Miſſions un Peintre & un Sculpteur, qui travailloient ſous ſa direction. Lui-même, malgré ſes autres occupations, y mettoit la main; & dans les momens libres, qui pouvoient lui reſter, on le trouvoit communément à travailler dans l'Egliſe ou autour des Autels, pour que tout y fut dans la plus grande propreté. Ce même amour, qu'il portoit au très-ſaint Sacrement, lui faiſoit ériger partout, autant qu'il le pouvoit, des Confreries en ſon honneur, afin de multiplier les hommages qu'on lui rend, en multipliant le nombre de ſes adorateurs.

*Sa dévotion pour la très-sainte Vierge, les Anges & les saints.*

A parler en général, il n'y a point de myſtere de N. S. pour lequel il n'eut une tendre dévotion; mais ce en quoi il s'eſt plus ſingulierement diſtingué, c'eſt dans la dévotion qu'il portoit à la très-ſainte Vierge, Mere de Dieu. Ce qu'il a fait pour l'établir, la propager, la graver profondément dans le cœur de tous ceux avec qui il avoit quelque rapport, eſt incroyable. Il ſeroit impoſſible de compter le nombre des pieuſes Confreries & Congréga-

tions qu'il a établies dans cette vue, & des personnes, ou même des Communautés entieres, qui, à sa persuasion, se sont engagées à réciter chaque jour le saint Rosaire. On en a vu grand nombre d'exemples dans l'histoire de sa vie; mais, il en est un bien plus grand nombre encore dont on n'a rien dit. Lorsqu'il parloit de Marie, son cœur s'épanchoit doucement & sa langue ne tarissoit point. Rien de plus sublime alors que ses pensées, rien de plus tendre que ses affections. Son nom étoit continuellement sur ses levres, & jamais il ne le prononçoit qu'avec un profond respect & un tendre sentiment de dévotion. On dit même qu'il lui étoit ordinaire de la saluer jusqu'à trois cens fois par jour, en lui donnant à chaque fois un titre d'honneur différent. Ce soin de parler ainsi de Marie, & de lui rendre de continuels hommages, avoit tellement imprimé dans son esprit & dans son cœur le souvenir de la Mere de Dieu, que jamais il ne la perdoit de vue, de sorte que, comme il l'a dit lui-même à quelques-uns de ses amis, il se trouvoit sans efforts continuellement en sa présence, & comme sous ses yeux. La dévotion de M. de Montfort pour les Anges & pour les Saints étoit proportionnée à celle qu'il avoit pour leur Reine. Il n'y en avoit point qu'il ne s'efforçât d'honorer & de faire honorer de tout son pouvoir. En toute rencontre, il s'adressoit aux saints Anges

gardiens, &, lorsqu'il saluoit quelqu'un, sa pensée se portoit d'abord vers son bon Ange. Il honoroit spécialement saint Michel, le Prince des Anges, & se regardoit lui-même, comme ayant le bonheur d'être plus particulierement sous sa protection.

Son zele pour le salut du prochain. Toutes ces dévotions, toutes ces vertus, quoiqu'elles se rapportassent plus directement à Dieu, avoient cependant aussi pour but le salut du prochain, M. de Montfort étoit du nombre de ceux, par qui le Seigneur avoit résolu de procurer le salut d'Israël. Il ne respiroit que cela; tous les dons, dont il étoit abondamment favorisé, le soin même qu'il prenoit de sa propre perfection se rapportoit là : *Pro eis sanctifico meipsum.* Qu'on le suive dans tous les âges, où il a passé, on le voit sans cesse occupé, soit à se préparer aux fonctions qui devoient le rendre utile au prochain, soit à faire servir, à la sanctification du prochain, toutes les forces de l'esprit & du corps, tous les talens naturels & surnaturels, qu'il a reçus. Son zele ardent & généreux ne voit rien qui l'arrête, il ose tout, il entreprend tout, & veut encore en faire davantage. Il sacrifie tout, & compte tout cela pour rien. Il se fait tout à tous, pour gagner tout le monde à J. C. Quelquefois, plein de force & de fermeté, il tonne, il menace, il brise le cedre orgueilleux, & réduit en poudre le roc le plus dur; d'autres fois plein

l'une douceur raviſſante, il s'inſinue dans le cœur du pécheur, il le conſole, il l'anime, il mêle ſes pleurs avec les ſiennes, & le laiſſe plein de confiance & de ferveur. Toujours prudent, il choiſit les moyens les plus propres pour le fixer dans le bien & le faire avancer dans les voies de la vertu.

Un zele ſi parfait pour le ſalut du prochain, étoit dans M. de Montfort accompagné de toutes les vertus, qui tendent principalement à perfectionner celui qui les poſſede. Elles étoient en lui dans un éminent degré, qui répondoit à l'excellence de ſa charité.

Sa chaſteté étoit angélique, & nous ayons lieu de croire que jamais elle n'a reçu la plus légere flétriſſure. Celui de ſes amis, qui nous a tranſmis dans un grand détail, ce qui regarde la jeuneſſe du Miſſionnaire, avec lequel il avoit toujours été lié depuis l'enfance, aſſure que juſqu'au temps, où il s'engagea dans les Ordres Sacrés, il ne comprenoit pas même ce qu'on lui diſoit, lorſqu'on parloit du vice contraire à la chaſteté; & il ajoute qu'on ne peut guere douter, vu ſes travaux continuels, ſa dévotion ſinguliere pour la Reine des Vierges, & ſa vie pénitente & mortifiée, qu'il n'ait toujours conſervé ſans tache ce précieux tréſor. Il ſuffiſoit de le voir, diſent ceux qui l'ont fréquenté, pour ſe ſentir de l'amour pour la vertu de pureté. Il en parloit auſſi de

*Chaſteté.*

qu'il recevoit; parmi tant d'œuvres héroïques qu'il faisoit chaque jour, il se regardoit lui-même comme le plus grand des pécheurs; &, dans ce sentiment, il se croyoit toujours beaucoup mieux traité qu'il ne méritoit de l'être. Il eut même desiré que tous eussent eu de lui la même opinion. Véritablement humble de cœur, il choisissoit toujours pour lui ce qu'il y avoit de plus vil & de plus humiliant. Rien de plus pauvre que son habillement. Il évitoit en tout, ce qui pouvoit lui attirer quelques louanges, & s'attachoit à tout ce qu'il y avoit de plus simple & par là même de moins conforme au goût du siécle. Pour avoir toujours l'occasion de pratiquer l'humilité, il avoit avec lui un Frere, qu'il avoit chargé de le reprendre & à qui même il ordonnoit de lui mettre le pied sur la gorge, en lui faisant toutes sortes de reproches. C'étoit quelque chose de bien pénible pour ce Frere, mais ce n'étoit qu'à cette condition, que M. de Montfort le prenoit avec lui. Le Missionnaire avoit aussi grand soin d'avoir toujours près de lui à table, un pauvre, le plus souvent très-mal-propre, à qui il faisoit tous les honneurs, & qu'il reconduisoit ensuite avec respect, en considération de Jesus-Christ, qu'il regardoit dans la personne du pauvre.

béïs- Sans obéissance, l'humilité seroit avec raison très-suspecte. M. de Montfort possédoit cette vertu dans sa perfection. Non seulement, à l'extérieur, il ne s'est jamais

le, à plate terre. Rien de plus frugal & de plus grossier que sa nourriture; il ne mangeoit presque jamais que d'une espece de viande, & choisissoit toujours la moins ragoutante. Son jeûne étoit continuel, mais il l'observoit plus rigoureusement trois jours de la semaine, le Mercredi, le Vendredi & le Samedi.

*Son amour pour la Croix.*

Cela ne contentoit pas encore la sainte haine, qu'il avoit pour lui-même, & le désir qu'il avoit de se conformer de plus en plus à J. C. crucifié. Il étoit insatiable de croix & d'humiliations, & le Seigneur, pour le contenter, a permis que toute sa vie en ait été remplie. Il n'est point étonnant que les méchans, que les amateurs du siecle se déclarassent contre un homme qui s'élevoit avec tant de force contre les objets dont ils sont idolâtres; qui combattoit sans relâche, & par toutes sortes de moyens, ces passions, auxquelles ils se font gloire de tout sacrifier. Il n'est pas étonnant que les uns & les autres, suivant aveuglément l'impression de celui dont ils sont les esclaves volontaires, cherchassent à assouvir la fureur qui l'animoit contre le Missionnaire; les premiers en le chargeant des crimes les plus noirs, en inventant les calomnies les plus atroces, en lui faisant souffrir les traitemens les plus rudes, même en attentant à sa vie; les seconds en adoptant tous les bruits désavantageux, que les premiers faisoient courir, ou affectant de regarder avec dé-

cellente & de tout son pouvoir, la gloire de Dieu, contribué au salut & à la satisfaction d'un nombre presque infini d'âmes, & acquis pour lui-même, par des peines, & des bonnes œuvres sans nombre, des trésors immenses de mérites.

*Effets que produisit la mort du Missionnaire.*

Le bruit de cette mort ne se fut pas plutôt répandu, qu'il se fit comme une révolution subite dans les esprits. Tout le monde se réunit pour rendre ses hommages au Serviteur de Dieu, & pour publier les louanges d'un homme, que beaucoup de gens avoient auparavant regardé comme un insensé. Le bourg de saint Laurent fut bientôt rempli de toutes sortes de personnes qui venoient même de fort loin lui rendre leurs devoirs. Tous les Curés, & Ecclésiastiques des environs vinrent à ses funérailles, qui se firent le lendemain de sa mort au soir; son corps fut exposé dans la nef, & chacun par dévotion y fit toucher des chapelets, des images, des crucifix, des mouchoirs; mais, afin qu'on ne coupât point ses cheveux, & ses habits, les Pénitens, que le Missionnaire avoit établis, furent chargés de former un cercle autour de son cercueil, & d'empêcher qu'on en approchât. Lorsqu'on mit le corps dans la terre, toute cette multitude de peuple jeta des cris lamentables, comme des enfans qui pleuroient leur pere, & qui croyoient tout perdre en le perdant.

M. l'Evêque de la Rochelle fut, plus

pour son ami, sans participer bientôt à sa Croix. Mais les croix les plus pesantes, dit un de ceux qui l'ont connu le mieux, étoient pour lui comme un peu de paille jetée dans un grand brasier. Plus il avoit à souffrir, plus il désiroit de souffrir encore davantage. Sa plus grande croix étoit de n'en point avoir, il en demandoit continuellement à Dieu, il les faisoit demander pour lui par tous ses amis, & lorsqu'il en recevoit quelques-unes de celles, qu'il appelloit des croix de poids, il éprouvoit un contentement qui paroissoit sur son visage, & ne se lassoit point d'en remercier le Seigneur.

On peut juger par là de sa douceur: elle étoit inaltérable. Quoiqu'il fut, comme on l'a dit, d'un naturel violent, il l'avoit tellement dompté, qu'on n'appercevoit pas même en lui ces premiers mouvemens qu'on a coutume de ressentir dans les évenemens imprévus. Le persécuter, le charger d'opprobres, étoit un titre pour avoir part d'une maniere spéciale à ses prieres. Il n'y a point de services, qu'il ne fut prêt à rendre à ceux dont il avoit reçu de mauvais traitemens; parce que ces mauvais traitemens étoient, à son avis, des bienfaits signalés qu'il ne pouvoit jamais reconnoître assez. *Sa douceur.*

Les bas sentimens qu'il avoit de lui-même, étoient une autre cause de la patience avec laquelle il enduroit toutes sortes d'injures, Parmi tant de faveurs célestes *Son humilité.*

gardiens, &, lorſqu'il ſaluoit quelqu'un, ſa penſée ſe portoit d'abord vers ſon bon Ange. Il honoroit ſpécialement ſaint Michel, le Prince des Anges, & ſe regardoit lui-même, comme ayant le bonheur d'être plus particulierement ſous ſa protection.

*Son zele pour le ſalut du prochain.*

Toutes ces dévotions, toutes ces vertus, quoiqu'elles ſe rapportaſſent plus directement à Dieu, avoient cependant auſſi pour but le ſalut du prochain, M. de Montfort étoit du nombre de ceux, par qui le Seigneur avoit réſolu de procurer le ſalut d'Iſraël. Il ne reſpiroit que cela; tous les dons, dont il étoit abondamment favoriſé, le ſoin même qu'il prenoit de ſa propre perfection ſe rapportoit là : *Pro eis ſanctifico meipſum.* Qu'on le ſuive dans tous les âges, où il a paſſé, on le voit ſans ceſſe occupé, ſoit à ſe préparer aux fonctions qui devoient le rendre utile au prochain, ſoit à faire ſervir, à la ſanctification du prochain, toutes les forces de l'eſprit & du corps, tous les talens naturels & ſurnaturels, qu'il a reçus. Son zele ardent & généreux ne voit rien qui l'arrête, il oſe tout, il entreprend tout, & veut encore en faire davantage. Il ſacrifie tout, & compte tout cela pour rien. Il ſe fait tout à tous, pour gagner tout le monde à J. C. Quelquefois, plein de force & de fermeté, il tonne, il menace, il briſe le cedre orgueilleux, & réduit en poudre le roc le plus dur; d'autres fois plein

d'une douceur ravissante, il s'insinue dans le cœur du pécheur, il le console, il l'anime, il mêle ses pleurs avec les siennes, & le laisse plein de confiance & de ferveur. Toujours prudent, il choisit les moyens les plus propres pour le fixer dans le bien & le faire avancer dans les voies de la vertu.

Un zele si parfait pour le salut du prochain, étoit dans M. de Montfort accompagné de toutes les vertus, qui tendent principalement à perfectionner celui qui les possede. Elles étoient en lui dans un éminent degré, qui répondoit à l'excellence de sa charité.

Sa chasteté étoit angélique, & nous *Chasteté.*
avons lieu de croire que jamais elle n'a reçu la plus légere flétrissure. Celui de ses amis, qui nous a transmis dans un grand détail, ce qui regarde la jeunesse du Missionnaire, avec lequel il avoit toujours été lié depuis l'enfance, assure que jusqu'au temps, où il s'engagea dans les Ordres Sacrés, il ne comprenoit pas même ce qu'on lui disoit, lorsqu'on parloit du vice contraire à la chasteté; & il ajoute qu'on ne peut guere douter, vu ses travaux continuels, sa dévotion singuliere pour la Reine des Vierges, & sa vie pénitente & mortifiée, qu'il n'ait toujours conservé sans tache ce précieux trésor. Il suffisoit de le voir, disent ceux qui l'ont fréquenté, pour se sentir de l'amour pour la vertu de pureté. Il en parloit aussi de

la maniere la plus éloquente, & avoit un don particulier pour l'inspirer aux jeunes personnes. Le grand nombre de celles, qui, par ses conseils, ont embrassé le saint état de virginité en est une preuve convaincante. En un mot, il a mérité, par sa pureté angélique, d'être le Pere d'un illustre Congrégation de Vierges.

*Sa pénitence & sa mortification.*

La pénitence, compagne inséparable & gardienne de la pureté, ne fut pas moins admirable en lui. Je dirois même qu'elle étoit portée à quelque sorte d'excès, si l'esprit de Dieu n'en avoit pas été le principe, & si de grands Saints n'en avoient point laissé, comme lui, des exemples qui font frémir la foiblesse de la nature. On l'a vu, dès le temps qu'il étoit au Séminaire, mener une vie si pénitente, qu'elle faisoit l'effroi de ceux qui vivoient avec lui-même des plus fervens. L'obéissance seule mettoit des bornes à ses austérités. Depuis, étant plus libre de suivre en cela son attrait, il prenoit souvent la discipline jusqu'à cinq fois par jour, en se servant d'une discipline hérissée de pointes de fer. Nuit & jour, il portoit sur sa poitrine un cœur de fer, en forme de rape, très-piquante; sur les reins une ceinture de fer, & des chaînettes aussi de fer, à ses pieds & à ses mains. Outre cela, il étoit ingénieux à inventer continuellement de nouveaux moyens de se mortifier. Il ne donnoit que très-peu de temps au sommeil, & le prenoit communément sur de la paill

le, à plate terre. Rien de plus frugal & de plus groſſier que ſa nourriture; il ne mangeoit preſque jamais que d'une eſpece de viande, & choiſiſſoit toujours la moins ragoutante. Son jeûne étoit continuel, mais il l'obſervoit plus rigoureuſement trois jours de la ſemaine, le Mercredi, le Vendredi & le Samedi.

*Son amour pour la Croix.*

Cela ne contentoit pas encore la ſainte haine, qu'il avoit pour lui-même, & le déſir qu'il avoit de ſe conformer de plus en plus à J. C. crucifié. Il étoit inſatiable de croix & d'humiliations, & le Seigneur, pour le contenter, a permis que toute ſa vie en ait été remplie. Il n'eſt point étonnant que les méchans, que les amateurs du ſiecle ſe déclaraſſent contre un homme qui s'élevoit avec tant de force contre les objets dont ils ſont idolâtres; qui combattoit ſans relâche, & par toutes ſortes de moyens, ces paſſions, auxquelles ils ſe font gloire de tout ſacrifier. Il n'eſt pas étonnant que les uns & les autres, ſuivant aveuglément l'impreſſion de celui dont ils ſont les eſclaves volontaires, cherchaſſent à aſſouvir la fureur qui l'animoit contre le Miſſionnaire; les premiers en le chargeant des crimes les plus noirs, en inventant les calomnies les plus atroces, en lui faiſant ſouffrir les traitemens les plus rudes, même en attentant à ſa vie; les ſeconds en adoptant tous les bruits déſavantageux, que les premiers faiſoient courir, ou affectant de regarder avec dé-

dain tout ce que faisoit, to
soit l'homme de Dieu, & en
à son égard, les railleries le:
tes. M. de Montfort s'est vu
temps, pour ne pas dire, p
cours de ses Missions, la f
du monde, & tandis que l
ple, étonné des grandes cho
gneur opéroit par son Mi
véroit comme un Apôtre, c
phete suscité pour la conversi
nombre, ceux qui se piquo
dessus du peuple par leur r
tune, & l'étendue de leurs c
n'avoient pour lui que des
mépris & d'indifférence, à
ceux qui, au milieu de m
les véritables disciples de J.
doit à tout cela, il savoit
marchent de plus près sur
Sauveur du monde, ne doi
traités autrement que leur
C'est pourquoi tout cela,
fliger, étoit un vrai sujet
pour lui. Mais ce qu'il y
ce qui l'a plus d'une fois af
siblement, c'est que des per
lesquelles il avoit la plus si
tion, des personnes en qui il
J. C. l'ont quelquefois trait
se fut rendu digne, par sa
leur mépris & de leur aversi
le suivoit par-tout; &, cor
lui-même, on ne pouvoit

pour ſon ami, ſans participer bientôt à ſa Croix. Mais les croix les plus peſantes, dit un de ceux qui l'ont connu le mieux, étoient pour lui comme un peu de paille jetée dans un grand braſier. Plus il avoit à ſouffrir, plus il déſiroit de ſouffrir encore davantage. Sa plus grande croix étoit de n'en point avoir, il en demandoit continuellement à Dieu, il les faiſoit demander pour lui par tous ſes amis, & lorſqu'il en recevoit quelques-unes de celles, qu'il appelloit des croix de poids, il éprouvoit un contentement qui paroiſſoit ſur ſon viſage, & ne ſe laſſoit point d'en remercier le Seigneur.

*Sa douceur.* On peut juger par là de ſa douceur: elle étoit inaltérable. Quoiqu'il fut, comme on l'a dit, d'un naturel violent, il l'avoit tellement dompté, qu'on n'appercevoit pas même en lui ces premiers mouvemens qu'on a coutume de reſſentir dans les évenemens imprévus. Le perſécuter, le charger d'opprobres, étoit un titre pour avoir part d'une maniere ſpéciale à ſes prieres. Il n'y a point de ſervices, qu'il ne fut prêt à rendre à ceux dont il avoit reçu de mauvais traitemens; parce que ces mauvais traitemens étoient, à ſon avis, des bienfaits ſignalés qu'il ne pouvoit jamais reconnoître aſſez.

*Son humilité.* Les bas ſentimens qu'il avoit de lui-même, étoient une autre cauſe de la patience avec laquelle il enduroit toutes ſortes d'injures. Parmi tant de faveurs céleſtes

qu'il recevoit; parmi tant d'œuvres héroïques qu'il faisoit chaque jour, il se regardoit lui-même comme le plus grand des pécheurs; &, dans ce sentiment, il se croyoit toujours beaucoup mieux traité, qu'il ne méritoit de l'être. Il eut même desiré que tous eussent eu de lui la même opinion. Véritablement humble de cœur, il choisissoit toujours pour lui ce qu'il y avoit de plus vil & de plus humiliant. Rien de plus pauvre que son habillement. Il évitoit en tout, ce qui pouvoit lui attirer quelques louanges, & s'attachoit à tout ce qu'il y avoit de plus simple & par là même de moins conforme au goût du siécle. Pour avoir toujours l'occasion de pratiquer l'humilité, il avoit avec lui un Frere, qu'il avoit chargé de le reprendre & à qui même il ordonnoit de lui mettre le pied sur la gorge, en lui faisant toutes sortes de reproches. C'étoit quelque chose de bien pénible pour ce Frere, mais ce n'étoit qu'à cette condition, que M. de Montfort le prenoit avec lui. Le Missionnaire avoit aussi grand soin d'avoir toujours près de lui à table, un pauvre, le plus souvent très-mal-propre, à qui il faisoit tous les honneurs, & qu'il reconduisoit ensuite avec respect, en considération de Jesus-Christ, qu'il regardoit dans la personne du pauvre.

*Son obéissance.* Sans obéissance, l'humilité seroit avec raison très-suspecte. M. de Montfort possédoit cette vertu dans sa perfection. Non seulement, à l'extérieur, il ne s'est jamais

écarté des ordres de ses Supérieurs, mais en toute rencontre il s'est fait une loi de préférer intérieurement leur volonté à la sienne, & leur jugement au sien. Il les consultoit, prêt à sacrifier son attrait & ses lumieres, comme il l'a fait en des choses très-importantes, dès qu'ils témoignoient ne pas approuver ce qu'il leur proposoit. Lors même, qu'après avoir donné leur approbation à ses travaux, ils lui faisoient entendre qu'ils étoient d'un sentiment différent, il discontinuoit aussitôt, & sans se plaindre, ce qu'il avoit commencé. Quelque mortifiante qu'ait été quelquefois leur conduite à son égard, jamais il n'en a été ni moins soumis, ni moins respectueux. Cet homme de foi n'en voyoit pas moins Jesus-Christ en leur personne; &, tous les ordres qu'il en recevoit lui paroissoient émanés de son tribunal, & revêtus de son autorité.

*Persévérance dans la vertu.*

Tel étoit M. de Montfort, & toutes ces vertus, & beaucoup d'autres qu'il avoit constamment pratiquées pendant sa vie, étoient portées à cet héroïsme qui caractérise les plus grands Saints; elles n'avoient fait que croître en lui, d'âge en âge, & elles étoient arrivées à leur perfection, lorsqu'il finit sa carriere & ses travaux, à la force de l'âge, mais tout-à-fait épuisé par ses fatigues, & plus encore consumé par les ardeurs du divin amour; après avoir consommé le grand ouvrage, dont il étoit chargé, procuré d'une maniere ex-

cellente & de tout son pouvoir, la gloire de Dieu, contribué au salut & à la satisfaction d'un nombre presque infini d'ames, & acquis pour lui-même, par des peines, & des bonnes œuvres sans nombre, des trésors immenses de mérites.

*Effets que produisit la mort du Missionnaire.*

Le bruit de cette mort ne se fut pas plutôt répandu, qu'il se fit comme une révolution subite dans les esprits. Tout le monde se réunit pour rendre ses hommages au Serviteur de Dieu, & pour publier les louanges d'un homme, que beaucoup de gens avoient auparavant regardé comme un insensé. Le bourg de saint Laurent fut bientôt rempli de toutes sortes de personnes qui venoient même de fort loin lui rendre leurs devoirs. Tous les Curés, & Ecclésiastiques des environs vinrent à ses funérailles, qui se firent le lendemain de sa mort au soir; son corps fut exposé dans la nef, & chacun par dévotion y fit toucher des chapelets, des images, des crucifix, des mouchoirs; mais, afin qu'on ne coupât point ses cheveux, & ses habits, les Pénitens, que le Missionnaire avoit établis, furent chargés de former un cercle autour de son cercueil, & d'empêcher qu'on en approchât. Lorsqu'on mit le corps dans la terre, toute cette multitude de peuple jeta des cris lamentables, comme des enfans qui pleuroient leur pere, & qui croyoient tout perdre en le perdant.

M. l'Evêque de la Rochelle fut, plus

que personne, sensible à cette perte ; il ne put retenir ses larmes, lorsqu'elle lui fut annoncée, & dit hautement qu'il venoit de perdre le meilleur Prêtre de son Diocèse. Plusieurs Prélats, entre autres M. de la Poype, Evêque de Poitiers, & beaucoup de personnes très-recommandables, donnerent aussi les plus grands témoignages aux vertus éminentes du Missionnaire. On lui rendit tous les honneurs qu'on ne rend d'ordinaire qu'aux hommes les plus distingués ; il y eut deux Oraisons funébres prononcées à sa louange, l'une dans l'Eglise de saint Laurent sur Sayvre ; l'autre à la Rochelle, chez les Peres de la Compagnie, qui voulurent donner cette derniere marque d'estime & de vénération à un Serviteur de Dieu, qui les avoit toujours honorés de sa confiance, & de son amitié. On fit aussi des Cantiques à l'honneur de celui qui en avoit composés, en si grand nombre, à la louange du souverain Maître. Ces sentimens n'ont point été momentanés, ils se sont accrus avec le temps. Le tombeau du Serviteur devint un terme de pélerinage. Les peuples venoient en foule pour se recommander à ses prieres ; & Dieu même, par un grand nombre de prodiges, a fait voir que cette dévotion lui étoit agréable.

*Témoignages qu'on lui rend.*

L'Evêque Diocésain, qui craignit que le peuple n'excédât dans les honneurs qu'il rendoit au saint homme, crut sagement devoir défendre qu'on lui rendit au-

*On exhume son corps pour le placer plus honorablement.*

cellente & de tout son pouvoir, la gloire de Dieu, contribué au salut & à la satisfaction d'un nombre presque infini d'ames, & acquis pour lui-même, par des peines, & des bonnes œuvres sans nombre, des trésors immenses de mérites.

*Effets que produisit la mort du Missionnaire.*

Le bruit de cette mort ne se fut pas plutôt répandu, qu'il se fit comme une révolution subite dans les esprits. Tout le monde se réunit pour rendre ses hommages au Serviteur de Dieu, & pour publier les louanges d'un homme, que beaucoup de gens avoient auparavant regardé comme un insensé. Le bourg de saint Laurent fut bientôt rempli de toutes sortes de personnes qui venoient même de fort loin lui rendre leurs devoirs. Tous les Curés, & Ecclésiastiques des environs vinrent à ses funérailles, qui se firent le lendemain de sa mort au soir; son corps fut exposé dans la nef, & chacun par dévotion y fit toucher des chapelets, des images, des crucifix, des mouchoirs; mais, afin qu'on ne coupât point ses cheveux, & ses habits, les Pénitens, que le Missionnaire avoit établis, furent chargés de former un cercle autour de son cercueil, & d'empêcher qu'on en approchât. Lorsqu'on mit le corps dans la terre, toute cette multitude de peuple jeta des cris lamentables, comme des enfans qui pleuroient leur pere, & qui croyoient tout perdre en le perdant.

M. l'Evêque de la Rochelle fut, plus

que personne, sensible à cette perte; il ne put retenir ses larmes, lorsqu'elle lui fut annoncée, & dit hautement qu'il venoit de perdre le meilleur Prêtre de son Diocèse. Plusieurs Prélats, entre autres M. de la Poype, Evêque de Poitiers, & beaucoup de personnes très-recommandables, donnerent aussi les plus grands témoignages aux vertus éminentes du Missionnaire. On lui rendit tous les honneurs qu'on ne rend d'ordinaire qu'aux hommes les plus distingués; il y eut deux Oraisons funébres prononcées à sa louange, l'une dans l'Eglise de saint Laurent sur Sayvre; l'autre à la Rochelle, chez les Peres de la Compagnie, qui voulurent donner cette derniere marque d'estime & de vénération à un Serviteur de Dieu, qui les avoit toujours honorés de sa confiance, & de son amitié. On fit aussi des Cantiques à l'honneur de celui qui en avoit composés, en si grand nombre, à la louange du souverain Maître. Ces sentimens n'ont point été momentanés, ils se sont accrus avec le temps. Le tombeau du Serviteur devint un terme de pélerinage. Les peuples venoient en foule pour se recommander à ses prieres; & Dieu même, par un grand nombre de prodiges, a fait voir que cette dévotion lui étoit agréable.

*Témoignages qu'on lui rend.*

L'Evêque Diocésain, qui craignit que le peuple n'excédât dans les honneurs qu'il rendoit au saint homme, crut sagement devoir défendre qu'on lui rendit au-

*On exhume son corps pour le placer plus honorablement.*

*Si pietatem in Mariam ;*
*Nullus Bernardo similior.*
*Sacerdos Christi Christum moribus expressit*
*Verbis ubique docuit ;*
*Indefessus, nonnisi in feretro recubuit ;*
*Pauperum pater,*
*Orphanorum patronus,*
*Peccatorum reconciliator,*
*Mors gloriosa vitæ similis ;*
*Ut vixerat, devixit ;*
*Ad Cælum Deo maturus evolavit.*
*Die 28 mensis Aprilis*
*Anno Domini 1716 obiit,*
*43. ætatis suæ.*

*Autre Epitaphe.* M. l'Abbé Barin, Grand-Vicaire de Nantes, envoya aussi une plaque de marbre, pour être placée à côté de la tombe du Missionnaire, après y avoir fait graver ces mots.

*Ici repose le corps de M^re. Louis-Marie Grignion de Montfort, excellent Missionnaire, dont la vie a été très-innocente, dont la pénitence a été admirable, dont les discours remplis de la grace du Saint-Esprit ont converti un nombre infini d'hérétiques & de pécheurs, dont le zèle pour l'honneur de la très-Sainte Vierge, & l'établissement du S. Rosaire a persévéré jusqu'au dernier jour de sa vie. Il est mort en faisant Mission dans cette paroisse le 28 Avril 1716.*

Pour gage de sa tendresse,

M^re. L. Barin, Chantre, Chanoine Dignitaire & Grand-Vicaire de l'Eglise Cathédrale de Nantes.

Ces Epitaphes sont parfaitement conformes au portrait que nous avons tracé du Missionnaire. Elles sont l'expression des sentimens que des hommes vraiment vertueux avoient conçus de sa sainteté. Le Seigneur voulut les confirmer par plusieurs prodiges qui s'opérerent à son tombeau. Nous nous contenterons d'en rapporter un petit nombre ; pour ne point ennuyer le lecteur.

*Guérisons opérées à son tombeau, & par son intercession.*

M. Triault, dans la relation ci-dessus mentionnée à l'exhumation du corps de l'homme de Dieu, rapporte le fait suivant, comme arrivé sous ses yeux. Après avoir dit que M. de Montfort avoit le don de Prophétie, qu'il lui avoit prédit à lui-même plusieurs choses qui lui sont arrivées, & qu'il n'étoit point surpris qu'il se fut fait plusieurs guérisons miraculeuses à son tombeau, *la premiere*, ajouta-t-il, qui » arriva de mon temps à Saint Laurent, » fut la guérison de Marie Devaud. Cette » fille étoit depuis long-temps percluse » des deux jambes, de sorte qu'elle ne » pouvoit marcher qu'avec le secours » de deux béquilles, & que quand elle » vouloit communier à l'Eglise, il lui » falloit deux personnes pour l'aider à se » présenter à la sainte Table. Bientôt après » la mort de M. de Montfort, ayant fait » une neuvaine à son tombeau, elle y re» couvra tellement la santé, qu'elle fut » aussitôt en état de servir en qualité de » domestique, chez M. le Mercier, pour

*Fille percluse des deux jambes.*

» lors Huissier des tailles audit bourg de
» Saint Laurent ». La relation finit par
ces mots. « Voila ce que j'ai vu, & c'est
» le témoignage que je dois rendre à la
» vérité à la gloire du Seigneur ».

Aveugle gueri.

Les guérisons suivantes sont tirées du procès-verbal fait par ordre de l'Ordinaire à Poitiers, au mois de Novembre 1718, dont une copie collationnée est entre les mains de MM. les Missionnaires du Saint-Esprit à Saint Laurent-sur-Sayvre & la minute chez les Sieurs Perronnet & Ligoniere, Notaires Royaux & Apostoliques, demeurant à Poitiers.

Dme. Hilaire Nicholas, veuve de Messire Olivier Guilbaut, Sieur de la Faverie, Docteur en médecine de la faculté de Poitiers, agée de cinquante-six ans, a déposé avoir appris d'une des Demoiselles suivantes de Madame de Montespan, que le Sieur Grignion ayant un jour dit la Ste Messe dans la Chapelle de ladite Dame de Montespan, il entra dans la Sacristie pour y faire son action de graces, qu'en sortant il apperçut un homme aveugle, & lui demanda s'il vouloit être guéri ; cet homme lui ayant dit que oui ; M. de Montfort prit de la salive avec un de ses doigts, lui en frotta les yeux ; qu'au même instant l'aveugle recouvra la vue, & s'écria qu'il voyoit très-bien.

Fievres.

Marie-Louise Leigné, agée de 26 ans, a déposé que sa sœur ayant une grosse fievre depuis deux mois, qui l'avoit obli-

gée de garder le lit pendant six semaines avec des redoublemens & des agitations étranges, avoit envain essayé toutes sortes de remedes; que ladite déposante, par le conseil de plusieurs personnes, ayant mis dans de l'eau une dent de M. Grignion, & en ayant fait boire à sa sœur, celle-ci fut guérie sur le champ. Qu'elle-même Louise Leigné avoit une grosse tumeur sur un genoux depuis deux mois, dont elle étoit fort incommodée, qu'elle y appliqua un morceau de fer d'une des disciplines de M. de Montfort, & qu'en peu peu de jours la tumeur fut dissipée.

Antoinette de-Bege, femme âgée de quarante ans a déposé, qu'ayant une fille de trois ans, qui ne buvoit, ni ne mangeoit; qui avoit les cuisses comme mortes; qui ne marchoit point depuis deux mois, & qui de plus avoit une si grande oppression de poitrine, qu'elle ne pouvoit respirer; elle s'avisa de mettre sur sa fille, quelque chose qui avoit servi à M. de Montfort, & que sadite fille fut sur le champ guérie, & délivrée de tous ses maux. *Ma. cõpliqué*

Demoiselle Marie Mantois, fille âgée de vingt-un ans, a déposé qu'ayant depuis plus de deux ans une loupe sur la main, qui l'incommodoit beaucoup, elle fut inspirée d'aller faire une neuvaine au tombeau de M. de Montfort à S. Laurent-sur-Sayvre, & d'y dire cinq *Pater* & cinq *Ave*; que n'ayant pas pu accomplir ce *Lou.*

vœu auſſitôt qu'elle l'eut deſiré, elle fit dire une Meſſe dans l'Egliſe de Saint Jean, pour remercier Dieu des graces, qu'il avoit faites à M. de Montfort, & pour demander ſa guériſon par ſon interceſſion, & qu'au bout des neuf jours elle ſe trouva parfaitement guérie, & ſa loupe diſſipée.

Grand nombre de maladies. André Launay, Poſtillon de Madame de Bouillé, demeurant ordinairement au château de la Machefoliere, a déposé qu'il a une parfaite connoiſſance, que Jeanne Launay, de la Paroiſſe de la Renaudiere, en Anjou, ayant un fils en langueur depuis ſept ans, avec une fievre continue, & une maigreur extrême, ladite mere fit boire à ce fils malade, de l'eau où avoit trempé un morceau du cercueil de M. de Montfort, & qu'auſſitôt il fut entiérement guéri. Que le même remede avoit rendu la ſanté à grand nombre de perſonnes tourmentées de fievres malignes & peſtilentielles, de coliques, de dartres vives, d'hydropiſie, de léthargies & de cataractes ſur les yeux, & entre autres au nommé Ouvrard, de ladite Paroiſſe de la Renaudiere, malade depuis ſix mois, abandonné des Médecins, & ayant reçu les derniers Sacremens. Ledit Ouvrard, ayant appris les merveileux effets de cette eau, en demanda à boire, & fut à l'inſtant guéri.

Folie. A de plus déposé, que la nommée André Ripoche, qui depuis quatre ou cinq mois avoit perdu l'eſprit, couroit les rues, étoit à tout moment prête à ſe noyer ou à

ſe jeter dans l'eau, faiſoit de plus des juremens exécrables, fut beaucoup ſoulagée lorſque ſes parens firent dire une Meſſe pour les Ames du Purgatoire, & qu'elle fut parfaitement guérie, lorſqu'ils l'eurent menée au tombeau de M. de Montfort.

*Item*, ledit André Launay a dépoſé que lui-même ayant reçu un coup de pied de cheval, qui lui fit preſque ſortir un œil de la tête, auquel ſurvint une groſſe fluxion avec un crachement de ſang, & étant déſeſpéré des Chirurgiens, fut entiérement guéri par l'application de la même eau ſur ſon mal. *Tumeur aux yeux*

René Pyronnet, journalier, a dépoſé qu'ayant les écrouelles ſous la gorge, depuis huit ans, avec ouverture & ſuppuration, ſans avoir pu trouver aucun remede à ce mal; ſa femme, nommée Adrienne Lamy, alla au tombeau de M. Grignion, à ſaint Laurent-ſur-Sayvre, à vingt-huit lieues de Poitiers; qu'on lui donna un petit morceau du cercueil de M. Grignion, qui, depuis peu de temps, avoit été levé de terre; & qu'étant de retour, elle l'avoit appliqué ſur le mal de ſon mari, qui fut guéri parfaitement le neuvieme jour. *Ecrouelles*

Ladite Adrienne Lamy, a dépoſé ce fait avec ſon mari, & a dit de plus, que pluſieurs de ſes voiſins attaqués de différentes maladies, ayant appris qu'elle alloit à S. Laurent, lui avoient donné des linges pour les faire toucher au tombeau de M. de Montfort, & que les leur ayant rendus à *Diverſes maladies.*

son retour, ils avoient tous reçu une guérison entiere par l'application qu'ils avoient faite de ces linges sur leurs maux.

Louise Ouvrard, femme de François Alonneau, Marchand, demeurant à Poitiers, Paroisse S. Etienne, agée de trente-cinq ans, a déposé que Jeanne Alonneau, sa niece, étant devenue aveugle; après avoir fait faire inutilement toutes sortes de remedes pour la guérir, elle invoqua M. de Montfort, & appliqua sur les yeux de sa niece, pendant neuf jours, quelque chose qui avoit été à l'usage de M. de Montfort, & qu'au bout de ce temps elle fut entiérement guérie & recouvra la vue.

Toutes ces dépositions, & beaucoup d'autres du même genre, ont été faites, comme on l'a dit, devant les sieurs Perronnet & Sigoniere, Notaires Royaux & Apostoliques à Poitiers, en date des 20, 25, 28 & 30 Novembre 1718, c'est-à-dire, deux ans & demi après la mort du Serviteur de Dieu.

Depuis ce temps-là, il s'est fait un grand nombre de guérisons de cette espece par l'intercession de M. de Montfort, mais qu'on a négligé de recueillir. En voici une qui mérite d'être citée; nous la transcrirons telle qu'elle a été rapportée par un témoin bien digne de foi. Voici ses propres paroles.

« En mil sept cent vingt-sept, De-
» moiselle Lucrece Luzeau, de la Paroisse
» de Savenay, Diocèse de Nantes, agée

» d'environ trente ans, fit vœu d'aller à
» saint-Laurent-sur-Sayvre, au tombeau
» de M. de Montfort, pour demander à
» Dieu, par son intercession, la guérison
» du mal caduc, auquel elle étoit très-su-
» jette. Moi, Jean-Augustin de la Serre,
» Prêtre, alors Secrétaire & Aumonier
» de M. de Sanzay, Evêque de Nantes,
» & depuis Recteur de la Paroisse de Sion,
» pendant trente-trois ans, aujourd'hui
» résident à la Communauté de saint-
» Clément, à Nantes; j'accompagnai la-
» dite Demoiselle, qui avoit son Domes-
» tique. Avec nous étoit une ancienne
» Demoiselle, nommée de Lisne, qui
» étoit de qualité, & étoit à l'Hôpital de
» Savenay, enseignant aussi les jeunes
» Filles. Nous fimes tous nos dévotions,
» nous nous confessames; moi, je dis la
» sainte Messe, pendant laquelle, sur ma
» conscience, je sentis une odeur toute cé-
» leste, que je ne puis exprimer, laquelle
» me remplit d'émotion & de joie... La-
» dite demoiselle Lezeau s'en retourna
» avec nous bien guérie, en sorte qu'ayant
» véeu long-temps depuis, elle n'a jamais
» eu la moindre atteinte du mal caduc,
» que tout le monde sait être un mal af-
» freux, & rarement guérissable. Signé,
» Jean-Augustin de la Serre, Prêtre à la
» Communauté de saint-Clément, à Nan-
» tes, le 22 Septembre 1761 ».

L'évenement que nous allons rapporter
est d'un genre différent, mais non moins

ſurprenant que ceux dont on vient de parler. Il eſt récent, étant arrivé au mois de Septembre 1778, & beaucoup de perſonnes peuvent en atteſter la vérité. Je ne puis rien faire de mieux que de citer les propres paroles de la lettre que M. Grinne, Préfet des études du College de Beaupreau, écrivit ſur ce ſujet à M. Beſnard, Supérieur Général des Miſſionnaires du ſaint-Eſprit, à ſaint-Laurent-ſur-Sayvre; elle eſt datée du 14 Septembre 1778.

*Changement ſubit arrivé dàs un jeune homme à l'article de la mort, en 1778.*

Le nommé François Rouſſe, âgé de 21 ans, qui venoit de finir ſa troiſieme, Penſionnaire de notre College, étoit tombé malade, le premier Septembre courant. Le mal augmentant, il penſa de lui-même à appeller ſon Confeſſeur, quoiqu'il n'y eut encore rien qui annonçât un danger prochain, & il ſe confeſſa le Mercredi, 9 du même mois, ſur les 7 heures du ſoir. Vers les 9 heures, les Domeſtiques chargés de le veiller, me vinrent appeller, tout effrayés de l'état où étoit le malade. Son langage les ſuprenoit d'autant plus, qu'ils avoient été édifiés, comme tout le College, de la vie ſainte & exemplaire qu'il avoit conſtamment menée, depuis trois ans qu'il y étoit. Ma ſurpriſe fut extrême, lorſqu'en entrant dans l'Infirmerie, je vis le jeune homme dans la plus grande agitation, criant à pleine tête qu'il étoit damné, qu'il n'y avoit plus de miſéricorde pour lui; en un mot, livré à tout ce que le déſeſpoir a de plus affreux, je n'oubliai rien pour lui inſ-

pirer des ſentimens de confiance. Voyant tous mes efforts inutiles, j'allai faire lever M. le Principal, qui étoit ſon Confeſſeur, & qui, malgré tout ce qu'il put lui dire de plus propre à ranimer ſa confiance, ne put rien gagner ſur ſon eſprit. Le malade repouſſoit avec violence le Crucifix qu'on lui préſentoit; pouſſoit des hurlemens qui ſe faiſoient entendre dans toute la Maiſon; tenoit le langage d'un damné.

Il y avoit déjà près de trois quarts d'heure, que cette effrayante ſcene duroit, lorſqu'il me vint à l'eſprit de recourir à votre ſaint Fondateur. Je communiquai mon idée à M. le Principal & au malade. Je me mis auſſitôt à genoux, & à haute voix je dis ces paroles. « Je promets de » faire dire une Meſſe à l'Autel de la Cha- » pelle, où eſt enterré M. de Monfort; » je promets pour le malade, qu'il ira, » ſi Dieu lui rend la ſanté, en voyage au » tombeau du Serviteur de Dieu; & je » demande à Dieu, par l'interceſſion de » M. de Montfort, qu'il daigne rendre » la paix à ce pauvre malheureux.

J'avois à peine achevé, qu'à l'inſtant même il ſe fit dans le malade un changement entier. Sa confiance devint auſſi pleine & auſſi ferme que ſon déſeſpoir avoit été affreux. La joie, dont ſon cœur fut tout-à-coup, comme inondé, fut ſi vive qu'elle ſe manifeſta au dehors par les expreſſions les plus tendres, & les plus enflammées, par les geſtes les plus expreſſifs. Il élevoit

les mains & les yeux vers le Ciel ; il s'élançoit, comme pour s'aller perdre dans le sein de Dieu, qu'il appelloit son bien-aimé, le Dieu de son cœur. Il prenoit la main de M. le Principal & la baisoit ; un moment après il me serroit la main, en me témoignant sa reconnoissance. Quelqu'un, qui seroit entré dans ce moment-là dans l'Infirmerie, n'auroit pas même soupçonné qu'il fut malade. Il parloit & agissoit avec toute la liberté d'un homme en parfaite santé. Dès-lors sa confiance fut inaltérable, & il ne cessa point d'en donner les marques les moins équivoques jusqu'à son dernier soupir, qu'il rendit paisiblement & sans efforts, cinq heures après à trois heures trois quarts du matin. Grinne Prêtre, Préfet des études au college de Beaupreau.

Ici finit, à proprement parler la vie de M. Grignion de Montfort. Ce que nous y ajouterons dans le livre suivant, en est plutôt un supplément qu'une partie ; mais supplément nécessaire, puisqu'il nous fait connoître le fruit des prieres & l'accomplissement des prédictions de l'homme de Dieu.

*Fin du septieme Livre.*





# LA VIE DE M. LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT.

## LIVRE HUITIEME.

### SOMMAIRE.

*Desir ardent que M. de Montfort avoit toujours eu d'établir deux Compagnies, l'une de Missionnaires, l'autre des Filles de la Sagesse. Ce qui regarde ce dernier établissement. Dans quel état se trouvoient les Filles de la Sagesse à la mort de M. de Montfort. On sollicite la Sœur Marie-Louise de Jesus de retourner à l'Hôpital de Poitiers. La Compagnie des Filles de la Sagesse paroît tout-à fait détruite. Perplexités de la vénérable Sœur à ce sujet. Elle s'adresse à la Marquise de Bouillé. Cette Dame, conjointement avec le Marquis de Magnane, obtient pour les Filles de la Sagesse un établissement à Saint Laurent-sur-Sayvre. Opposition*

qu'on met à Poitiers au départ de la Sœur Marie-Louise de Jesus. Elle se rend à Saint Laurent, & ses Compagnes viennent l'y rejoindre. Leur pauvreté. Dieu verse sur elles ses bénédictions. Protection que Sa Majesté leur accorde. Accomplissement d'une prédiction de M. de Montfort par rapport à l'Hôpital de Poitiers. La Compagnie de Missionnaires n'existoit point encore à la mort de M. de Montfort. Ce qu'étoient MM. Mulot & Vatel. Paroles de M. Mulot au plantement de la Croix de Saint Laurent. Les deux disciples de l'homme de Dieu se retirent à S. Pompain. Leur maniere de vivre pendant deux années. Ils font une espece de mission aux Loges, avec le plus grand fruit. Maniere simple dont ils faisoient leurs instructions. Résolution que prend M. Mulot. Il continue les Missions. Deux Curés présentent à Sa Sainteté une supplique, afin qu'elle voulut bien approuver la Société naissante des Missionnaires. M. Mulot donne à Saint Laurent les exercices de la Retraite aux Filles de la Sagesse. M. le Valois vient se joindre aux Missionnaires. Chose singuliere arrivée à une image de M. de Montfort. M. le Valois donné pour Confesseur aux Filles de la Sagesse. Biens que font les Missionnaires. Ils donnent une Mission à Saint Laurent-sur-Sayvre & y font réparer l'Eglise. Le Marquis de Magnane entrepend de leur procurer un établissement dans ce bourg. Ce que c'étoit que le Marquis de Magnane. Liaisons qu'il avoit eues avec M. de Montfort. Mission de Jauny.

*Les Missionnaires vont en pélerinage à Notre-Dame des Larmes à Poitiers. Mandement de M. de la Poype, Evêque de cette ville, au sujet de cette image. Ce que se proposoient les Missionnaires en faisant ce pélerinage. Ils prennent possession de leur maison à Saint Laurent. Ils reconnoissent solemnellement M. Mulot pour leur Supérieur. Idée des biens que M. Mulot fait en cette qualité. Circonstances de sa mort. Honneurs qu'on lui rend. Il avoit désigné son successeur. M. Audubon est pendant six années à la tête des Missionnaires. M. Besnard, troisieme Supérieur des Missionnaires du Saint-Esprit depuis M. de Montfort.*

*Desir ardent que M. de Monfort avoit toujours eu d'établir deux compagnies, l'une de Missionnaires, l'autre des Filles de la Sagesse.*

M. DE MONTFORT avoit ardemment désiré de laisser après lui deux compagnies, qui pussent perpétuer son double esprit, j'entends le zele ardent, qu'il avoit pour la gloire du Seigneur & le salut du prochain; & sa tendre charité pour le prochain, sur-tout pour les pauvres & les misérables. Il avoit souvent demandé cette grace de la maniere la plus vive & la plus pressante, & dans la ferme confiance où il étoit que ses prieres étoient exaucées, il avoit dressé d'avance des réglemens pour chacune de ces compagnies, pour celle des Missionnaires du S. Esprit, & pour celle des Filles de la Sagesse. Cependant la premiere de ces Compagnies n'existoit point encore, & la seconde à peine formée ne pouvoit gueres manquer

de recevoir par sa mort, un coup destructif capable de l'anéantir à jamais. Il est donc necessaire de faire voir comment la confiance de M. de Montfort ne fut pas trompée; & comment deux établissemens utiles à l'Eglise, se sont élevés en quelque sorte sur son tombeau, & ont trouvé dans ses cendres, l'esprit qui les a formés, & pour ainsi dire, créés. Evénement singulier & tout-à-fait merveilleux, qui nous offre quelque foible nuage de l'établissement même du Christianisme, qui ne s'opéra qu'après la mort de son divin Fondateur, lorsqu'il paroissoit tout-à-fait désespéré.

*Ce qui regarde le dernier de ces établissemens.*

Nous parlerons d'abord des Filles de la Sagesse, qui, s'étant réunies, quoi qu'après bien du temps & bien des peines, auprès du tombeau de leur Pere, y reçurent les premieres, un état de solidité qu'elles n'avoient point eu jusqu'alors, & qu'elles ont toujours conservé depuis. Nous ne ferons cependant que montrer la suite & l'enchaînement des faits, parce qu'on les trouve rapportés en détail & d'une maniere touchante dans la vie (*a*) de la vénérable Sœur Marie de Jesus, cette digne Fille spirituelle de M. de Montfort, dont on a déja parlé.

*Dans quel état se trouvoient les Filles de la Sagesse à la mort du Missionnaire.*

Les Filles de la Sagesse, comme on l'a vu dans le cinquieme livre, étoient établies à la Rochelle, avant la mort du serviteur de Dieu. Elles y tenoient les pe-

(*a*) Par M. Allaire. Imprimée à Poitiers chez Jean-Felix Faucon, en 1768.

tites écoles, & Dieu versoit sur leurs tra-vaux les bénédictions les plus abondantes. La mort de M. de Montfort fut un coup bien accablant pour elles ; elles perdoient en lui leur pere, leur conseil, leur soutien, & elles le perdoient dans un temps où leur Communauté naissante avoit le plus grand besoin de son secours. Marie-Louise de Jesus, établie leur Supérieure & leur Mere, par [illegible] de Montfort, sentoit cette perte plus vivement que personne, & sa soumission aux ordres de la divine Providence pouvoit seulement apporter quelque soulagement à sa douleur. Elle n'avoit point oublié les grandes promesses que l'homme de Dieu lui avoit faites, par rapport à la propagation des Filles de la Sagesse ; ses espérances de les voir un jour se réaliser n'étoient point éteintes ; mais, à consulter le cours des choses humaines, il n'y avoit aucune apparence que cela dût jamais arriver. Il est vrai, que pendant quelque temps l'établissement des petites écoles fut encore plus florissant que jamais. Le digne Evêque de la Rochelle, plein de vénération pour la mémoire d'un Missionnaire qui, pendant sa vie, avoit travaillé avec tant de zele & de succès au bien de son Diocèse, continuoit à lui donner dans la personne de ses Filles, des marques de cette tendre affection dont il l'avoit honoré. Il avoit achevé pour elles une maison plus commode & plus spacieuse. Le

nombre des Filles, qui venoient s'y faire instruire, montoit à plus de quatre cens; les Maîtresses y suivoient en tout la méthode que leur saint Pere leur avoit donnée, quant à la maniere d'enseigner les enfans. L'ordre & le silence qu'on gardoit dans les écoles, étoient admirables, ce qui faisoit dire à ceux qui en étoient les témoins, qu'il falloit que M. de Montfort priât dans le Ciel pour un établissement, qui lui devoit son existence.

ne ent s'é Cependant un pareil établissement, quelque saint, quelque utile qu'il put être, ne répondoit pas à l'étendue des vues du Missionnaire, & il falloit que ces vues fussent parfaitement remplies. Quoique sa digne Coopératrice les eut assez présentes à l'esprit, elle & quatre compagnes qu'elle s'étoit associées, & qui la regardoient comme leur mere, déterminées, par les circonstances, sembloient ne penser à autre chose, qu'à rendre service au Diocèse de la Rochelle dans l'emploi que la divine Providence leur avoit confié; contentes de passer ainsi leur vie, dans la paix & dans l'union mutuelle, qu'elles avoient les unes avec les autres. Ce projet étoit louable; mais les desseins du Seigneur étoient différens. Il rompit bientôt cette union, qui paroissoit inaltérable, pour la rendre après quelques années d'intervalle, plus durable & plus parfaite : il renversa tout-à-coup de fond en combie cet établissement, qui faisoit tant d'honneur à son

viteur dans le temps où il florissoit da-
ıtage, pour en élever par degrés un
:re, bien plus glorieux encore à sa mé-
ıire, & d'un plus grand avantage pour
glise.

Il y avoit près de trois ans que les les de la sagesse tenoient les petites éco- à la Rochelle, avec le succès & l'ap- udissement, que nous venons de dire, :sque Madame Trichet, mere de la Sœur ırie-Louise de Jesus, vint à la Rochelle. sainte fille comprit aussitôt ce qui avoit ené sa mere. Elle tâcha de la faire chan- : de résolution, en lui montrant les en- gemens qu'elle avoit pris envers Dieu envers le prochain, engagemens sacrés, 'elle ne pouvoit rompre, & que le Sei- eur avoit paru confirmer par le succès 'il donnoit à ses soins. Celle-ci, de son té, employa les armes qu'elle savoit par ı expérience avoir tout pouvoir sur ille. Elle lui dit qu'elle ne prétendoit int, pour l'engager à revenir à l'Hô- al de Poitiers, lui faire entendre le ıgage d'une tendresse purement natu- le, ni même employer pour cela l'au- rité maternelle; qu'elle avoit en vue le ıs grand service de Dieu & du pro- ain; qu'au reste elle venoit, non-seu- nent de la part de MM. les Adminis- ıteurs de l'Hôpital; mais de celle de son ′éque, qui la réclamoit & la rappelloit ns son Diocèse. Que loin de contrarier ;. vues qu'elle avoit d'établir une Con-

*On sollicite la Sœur Marie-Louise de Jesus d'aller à Poitiers.*

grégation pour le soulagement des pauvres, sous le nom des Filles de la sagesse, selon le plan de M. de Montfort, ces MM. & sur-tout M. l'Evêque, étoient dans l'intention de les seconder de tout leur pouvoir; & que l'unique chose qu'ils désiroient, c'étoit que l'Hôpital de Poitiers fut comme le berceau & le chef-lieu de cette Congrégation, ainsi que le Missionnaire lui-même l'avoit désigné. Rien que de très-plausible en tout cela, rien même n'étoit plus conforme aux idées que Marie de Jesus s'étoit formées. Aussi ces raisons firent sur elle la plus vive impression : elle crut sans doute que les desseins de Dieu sur les Filles de la Sagesse commençoient à se développer; & quoiqu'elle ne put quitter sans regret son nouvel établissement, l'espérance d'un plus grand bien, la fit pencher vers ce que sa mere lui proposoit. Elle voulut cependant, avant que d'y donner son consentement, consulter, comme elle le devoit, M. l'Evêque de la Rochelle. Le Prélat lui déclare d'abord de la maniere la plus précise, que cette apparence n'étoit qu'une illusion du malin esprit, qui vouloit par là lui faire abandonner un bien très-réel & très-important. Mais peu de temps après, la mere l'ayant été trouver, il parut se rendre aux raisons, que celle-ci lui allégua, & lui permit d'emmener sa fille avec elle.

Le lendemain, la Sœur Marie-Louise de Jesus suivit sa mere à Poitiers, avec

deux de ses compagnes, la Sœur de la Conception & la Sœur saint Joseph, qui, comme elle, étoient de Poitiers, & ne vouloient point se séparer de leur mere. Les deux autres, la Sœur de l'Incarnation & la Sœur de la Croix, qui dans la suite furent de très-dignes membres de la nouvelle congrégation, ne purent alors se déterminer à quitter leur patrie. Elles se retirerent chez leurs parens, & quoique leur respectable Supérieure leur eut enjoint de ne prendre aucun engagement, & qu'elles se glorifiassent toujours du nom de Filles de la Sagesse, qu'elles en suivissent même en partie les Réglemens, elles se donnerent la liberté d'en changer en quelque chose l'habillement, & parurent quelque temps prendre une route un peu opposée à celle de l'obéissance qu'elles avoient d'abord suivie. En quittant la maison des petites écoles, elles en remirent les clefs chez M. l'Evêque. Ainsi le nouvel établissement, pour lequel M. de Montfort s'étoit donné tant de peines, fut en un moment détruit, & son petit troupeau dispersé, sans presque aucun espoir de se réunir. D'un autre côté, toutes les espérances, que la fidele disciple de M. de Montfort avoit conçues par rapport à l'Hôpital de Poitiers, ne tarderent pas à s'évanouir entierement. Ce n'est pas que M. de la Poype, & MM. les Administrateurs de l'Hôpital, ne lui témoignassent la meilleure volonté du monde. Elle en

*Filles de la Sagesse paroît tout-à-fai détruite.*

avoit été reçue à ſon retour avec les plus grandes marques de joie ; ils ſe montroient même tout-à-fait diſpoſés à ſeconder ſes vues, & à tenir la parole que Madame Trichet avoit donnée à ſa fille de leur part ; mais, comme l'avantage de leur Hôpital étoit ce qu'ils avoient principalement en vue, ils mêloient à leurs propoſitions des clauſes, que la Sœur Marie-Louiſe de Jeſus ne croyoit pas devoir admettre.

*Perpléxités de la V. Sœur.*

Les choſes en reſterent donc dans l'état où elles étoient auparavant, & cette Sœur fut aſſez long-temps dans un état de perpléxité, qu'il eſt plus aiſé de concevoir que d'exprimer. Elle rendoit, de concert avec ſes deux compagnes, les plus grands ſervices aux pauvres de l'Hôpital ; tout y étoit, par ſes ſoins, dans le plus bel ordre ; mais avec tout cela, elle n'étoit point tranquille. Elle ſe reprochoit à elle-même d'avoir détruit l'œuvre de Dieu, par ce qu'elle avoit fait pour l'avancer ; elle ne doutoit point que l'Ange de ténébres ne l'eut trompée en ſe transformant en un Ange de lumiere. M. Vatel, un des Miſſionnaires de M. de Montfort, qui vint alors à Poitiers, confirma la ſervante de Dieu dans cette penſée, & lui fit entendre qu'elle auroit à répondre au tribunal du Souverain Juge de tant de biens, qui ne ſe faiſoient plus, & d'un grand nombre d'ames, qui, faute d'inſtruction, ſe plongeroient dans toutes ſortes de déſordres. Quoi de plus ſenſible pour un

eur comme le sien ! Ses regrets étoient
autant plus vifs, qu'ils lui paroissoient
utiles pour réparer sa faute ; plus elle y
isoit réflexion, plus il lui paroissoit que
Hôpital de Poitiers n'étoit point un lieu
ropre pour donner naissance à une Con-
régation, devouée, il est vrai, à tous
s exercices de la charité chrétienne,
ais qui, selon l'esprit de son saint Ins-
tuteur, devoit en même temps être telle-
ient fondée dans la vie intérieure,
ue celle-ci fut le principe de toutes ses
onnes œuvres ; &, néanmoins, elle ne
oyoit aucun jour pour s'en dégager.

Si tout cela, comme le pensoit la véné-
able Sœur, étoit l'effet des trames de
enfer, il eut sans doute sujet de s'en ap-
laudir. Mais son triomphe fut de peu de
urée. Dieu écouta les vœux & les soupirs
e sa servante. Elle entendit dire qu'une
Dame de qualité recherchoit des mémoi-
es pour la vie M. de Montfort ; il lui vint
ussitôt à l'esprit qu'elle pourroit être
instrument, dont la divine Providence
ouloit se servir pour mettre fin à ses per-
léxités. Après avoir imploré les lumieres
le l'Esprit Saint, elle lui écrivit ; & sa
ettre eut tout le succès qu'elle pouvoit en
ttendre. Madame la Marquise de Bouillé,
c'est ainsi que cette Dame s'appelloit, vint
à Poitiers pour conférer avec la Sœur
Marie-Louise de Jesus ; sur ce qu'elle pour-
roit faire ; & il fut convenu entre elles,
qu'on acheteroit, des deniers que la Pro-

*Elle s'adresse à la Marquise de Bouillé.*

[redacted]

vidence fourniroit, une maison pour y loger les Filles de la Sageſſe auprès du tombeau de leur pere.

*Cette De. conjointement avec le Marquis Magnane lui obtint pour les Filles de la Sageſſe, à S. Laurēt-ſur-Sayvre.*

Cette Dame fit plus encore, elle ſe chargea de ſolliciter auprès de Monſeigneur l'Evêque ſon conſentement, pour que les Filles de la Sageſſe puſſent quitter l'Hôpital. Sa requête ayant été rejetée, elle ne ſe rebuta pas pour cela; elle alla trouver M. le Marquis de Magnane, dont le Château n'étoit pas éloigné du ſien; & le Prélat accorda à leurs inſtances réitérées ce qu'il avoit refuſé d'abord. Il voulut ſeulement *qu'au préalable M. de Magnane & Me de Bouillé fiſſent convoquer dans la paroiſſe de de Saint Laurent une aſſemblée générale des habitans, dans laquelle, en préſence de M. le Doyen, ils paſſaſſent un acte, comme quoi ils conſentoient à recevoir ledit établiſſement dans leur paroiſſe.* Cet acte fut paſſé, non ſans peine, un Dimanche, le vingt-quatre Septembre 1719. Pour Monſieur de la Rochelle, ce fut avec une grande ſatisfaction qu'il permit aux Filles de M. de Monfort de venir ſe fixer de nouveau dans ſon Diocèſe. Néanmoins, il s'écoula bien du temps encore, & il y eut bien des difficultés a aplanir, avant que l'établiſſement de Saint Laurent pût ſe former.

*Oppoſitiō qu'on met à ſō départ de Poitiers.*

La principale vint de la part de MM. les Adminiſtrateurs de l'Hôpital de Poitiers. Lorſque la Sœur Marie-Louiſe de Jeſus leur demanda, dans une Aſſemblée, permiſſion de ſe retirer, tous la lui refu-

serent d'une voix unanime, & de peur qu'elle ne leur échappât, ils eurent soin de veiller à ce qu'elle ne pût sortir de l'Hôpital. Quelques-uns d'entre eux eurent recours à M. l'Intendant de la Province, & celui-ci crut la chose assez importante pour faire intervenir l'autorité Royale. Il fit défense à la Sœur de la part du Roi de quitter l'Hôpital de Poitiers. Tout paroissoit s'opposer à l'exécution des œuvres de Dieu; mais comme tout doit plier sous la volonté souveraine du Seigneur, on vit par degré l'orage s'appaiser; les esprits se calmerent, & la servante de Dieu eut permission de se rendre à Saint Laurent-sur-Sayvre, au mois de Juin 1720, dans l'octave du Saint Sacrement.

*Elle se rend à S. Laurent, & ses compagnes l'y vinrent joindre.*

Huit jours après, ses deux autres Compagnes vinrent l'y joindre, avec une troisieme qui s'étoit unie avec elles, & qui étoit la propre Sœur de Marie-Louise de Jesus. Il seroit difficile de détailler tout ce qu'elles eurent à souffrir pendant longtemps dans leur nouvelle demeure, qui n'étoit autre chose, qu'une misérable cabane de pauvres gens de la campagne, où tout leur manquoit, jusqu'aux ustensiles les plus nécessaires, que des voisins leur prêtoient par charité. Elles avoient à peine un peu de paille pour s'y coucher. Le pain le plus grossier étoit leur nourriture, & souvent il leur manquoit. Cela ne les empêchoit point de s'occuper entiérement de Dieu, d'être fidelles à tous les saints exer-

*Leur état de pauvreté.*

cices qu'elles s'étoient preſcrits. Elles avoient pour cela un petit Oratoire, où quelques Images de papier ſuffiſoient pour exciter & entretenir leur dévotion. Abandonnées à la divine Providence, qui ſe plaiſoit à les éprouver, elles ne ſe plaignoient pas même de la dureté de leur état ; quoique toutes, juſqu'à ce temps, euſſent été dans une honnête aiſance, qui les mettoit à l'abri de ſemblables incommodités. Au milieu de ces peines, le Seigneur leur faiſoit goûter des conſolations, qu'il n'accorde guere qu'à ceux qui ſont pour ſon amour dans un état de ſouffrance & de pauvreté. Mais il falloit que les premieres Filles de la Sageſſe puſſent être propoſées comme un modele de patience & de vertu à celles qui devoient venir après elles ; & qu'une maiſon, qui, ſuivant la prédiction de M. de Montfort, devoit être le fondement de tant d'autres, fut elle-même fondée ſur la Croix. Il permit donc que ſa fidelle ſervante & ſes compagnes, outre les privations dont on vient de parler, fuſſent éprouvées du côté de l'eſprit d'une maniere plus pénible pour elles. Une perſonne, qui les avoit beaucoup aidées dans le commencement, leur cauſa bien du trouble & de la peine, même avec de bonnes intentions, faute de comprendre aſſez l'eſprit du nouvel inſtitut. M. le Doyen de Saint Laurent, qui d'abord leur avoit été favorable, & dont elles avoient cru pouvoir eſpérer beaucoup, prit auſſi contre elles

elles des impressions fâcheuses, dont il ne revint qu'après une longue suite d'années, & pendant tout le temps qu'elles durerent, loin de favoriser un établissement si utile à son peuple, il parut au contraire le voir avec peine. Il refusa même constamment de se charger de la conduite spirituelle des Filles de la Sagesse. D'un autre côté, des hommes suscités par l'enfer firent tous leurs efforts pour traverser une maison, qu'ils regardoient comme l'ouvrage de M. de Montfort, quoique formée après sa mort; & peu s'en fallut qu'ils ne la détruisissent de fonds en comble.

*Dieu verse sur elles ses bénédictions.*

Tant de contradictions ne servirent qu'à faire éclater davantage la prudence & la vertu de la fidelle Coopératrice du S. Missionnaire & de ses fidelles Compagnes. Elles venoient auprès de son tombeau; elles y déposoient leurs peines, & ne le quittoient jamais qu'avec un desir ardent d'en souffrir encore de plus grandes pour l'amour de leur divin Epoux. Dès le mois de Septembre suivant, M. l'Evêque de la Rochelle leur donna pour Supérieur, M. Mulot; jugeant qu'il étoit à propos que celui que M. de Montfort avoit nommé pour son Successeur dans les Missions, tint aussi sa place par rapport à ses Filles.

Elles n'avoient point encore de Confesseur fixe; la Providence leur en ménagea un tel qu'elles pouvoient le desirer dans la personne de M. le Valois, ce digne Ecclésiastique du Saint-Esprit, que M. de

Monfort avoit appellé à sa suite, quoiqu'il ne put suivre cette vocation que quelque temps après la mort du Missionnaire. Il leur fut permis d'avoir une Chapelle, & d'y faire dire la Messe; mais ce ne fut que long-temps après, c'est-à-dire, en 1734, qu'elles eurent la permission d'avoir chez elles le très-Saint Sacrement.

*Protection que Sa Majesté leur accorde.*

Elles étoient alors déjà très-étendues. Beaucoup de jeunes personnes, parmi lesquelles il y en avoit de très-bonne condition, excitées par leurs bons exemples, voient embrassé leur Institut. Le 16 Décembre 1722, il y en eût quatre qui prirent publiquement l'habit dans l'Eglise de saint-Laurent, & depuis ce temps leur nombre n'a fait qu'augmenter d'année en année. En 1732, Louis XV. de glorieuse mémoire, instruit des grands biens qu'elles faisoient par-tout, & pour les soustraire aux persécutions qu'elles avoient à souffrir, leur donna des lettres de Protection, que M. de Maurepas adressa, de la part de Sa Majesté, aux Intendans de Poitiers & de la Rochelle.

*Accomplissement de la prédiction de M. de Monfort, par rapport à l'Hôpital de Poitiers.*

La Sœur Marie-Louise de Jesus voyoit, avec une bien douce consolation, la prédiction de son saint Pere s'accomplir. Ses Filles avoient déjà plusieurs Maisons dans Poitiers. Mais il en manquoit encore une à ses desirs, c'étoit l'Hôpital de Poitiers; elle ne doutoit point qu'elle ne dût le voir un jour gouverné par les Filles de la Sagesse. Elle regardoit même cela,

comme quelque chose de si certain, que, quoique dans un âge avancé, étant attaquée d'une maladie, dont les Médecins croyoient qu'elle ne se seroit jamais guérie, elle déclara à ses Filles qu'elle en releveroit: *non*, leur dit-elle, *je n'en mourrai pas: nous n'avons pas encore l'Hôpital de Poitiers à gouverner, & notre Pere de Montfort m'a prédit qu'il me seroit confié.* Son espérance ne fut point trompée. En 1748, Mgr l'Evêque de Poitiers, qui étoit alors M. de Foudras, & MM. les Administrateurs de l'Hôpital-général de cette Ville, demanderent de concert, des Filles de la Sagesse. Marie-Louise de Jesus fut les installer dans cette Maison, & depuis cette époque, elles l'ont gouvernée jusqu'en 1776. Les bénédictions abondantes qu'il verse dans tous les lieux où elles sont établies, font qu'on les demande dans un grand nombre d'endroits; de sorte qu'en 1773 (*a*), lorsque Sa Majesté leur accorda des Lettres-Patentes qui confirmoient leur établissement, ainsi que celui des Missionnaires, Disciples de M. de Montfort; elles comptoient plus d'une cinquantaine de Maisons qu'elles avoient à gouverner. C'est tout ce que nous dirons ici de ce premier Institut, dont la forme fait connoître admirablement la profonde sagesse & la vaste charité de l'homme de Dieu, dont

(*a*) Montfort-la-canne lieu de la naissance de leur S. Instituteur, est un des endroits, où elles ont un établissement.

nous avons écrit la vie : & sa propagation rapide, malgré les obstacles sans nombre qu'il eut à surmonter, le grand crédit dont il jouit maintenant dans le Ciel. Il convient maintenant de parler de ceux, à qui il a transmis son esprit Apostolique, pour travailler après lui, à l'œuvre des Missions.

*La Compagnie des Missionnaires n'existoit point encore à la mort de M. Monfort. Ce qu'étoient MM. Mulot & Vatel.*

Ils ne formoient point encore un Corps. Cette Compagnie de fervens Missionnaires, qu'il avoit si souvent demandée au Seigneur, n'étoit pas encore formée, & ne devoit l'être d'une maniere stable & solide, que sur son tombeau. Deux hommes seuls s'étoient attachés d'une maniere plus particuliere à M. de Montfort, MM. Mulot & Vatel, tous deux Ecclésiastiques pieux & zélés, mais qui n'avoient point alors ces talens naturels, ni cette éminence de grace, qu'il falloit pour marcher sur les traces du Missionnaire, & pour continuer l'œuvre qu'il avoit commencée. L'un & l'autre étoient encore assez jeunes, & quoiqu'ils eussent accompagnés M. de Montfort dans plusieurs de ses Missions, ils n'avoient aucune expérience de la prédication & s'étoient toujours bornés à entendre les confessions. M. Vatel étoit à saint Pompain, au temps de la mort du Missionnaire, pour s'y délasser de ses fatigues, & faire les fonctions Pastorales dans l'absence du Prieur-Curé, qui avoit voulu suivre l'homme de Dieu à la Mission de S. Laurent. M. Mulot étoit présent à cette mort, & nous avons vu l'Homme Apostolique lui recom-

mander les Missions, le désigner pour son successeur, & l'encourager en lui promettant de prier Dieu pour lui.

Cette parole ne fut pas, dans ce moment-là même, entierement sans effet. Le lendemain de la mort de M. de Monfort étoit le jour marqué pour planter la Croix. M. Mulot, eut le courage de parler pour la premiere fois en public, étant au pied de la Croix, comme pour exhorter le peuple: *mes Freres*, dit-il, *nous avons en ce jour deux Croix à planter. Cette Croix matérielle que vous voyez maintenant sous vos yeux; & une autre invisible que vous cause la perte de M. de Montfort, que nous nous préparons à ensevelir.* Il n'en dit pas davantage; soit que la douleur, soit qu'un reste de crainte lui eut interdit la parole. Mais ce peu qu'il dit, fit la plus vive impression sur les auditeurs. Les larmes coulerent en abondance, &, pendant la cérémonie, on n'entendit de tous côtés, que gémissemens & que sanglots.

*Paroles de M. Mulot au pied de la Croix de S. Laurent.*

Bientôt après, M. Mulot fut retrouver M. Vatel à Saint Pompain, & tous deux y demeurerent chez M. le Prieur de Saint Pompain, qui, comme on l'a dit, étoit le frere propre de M. Mulot. Appliqués à la priere & à l'étude, ils songeoient uniquement dans cette solitude à travailler dans la paroisse où ils étoient, & dans quelques paroisses voisines où ils pourroient être appellés. Ces vues ne répondoient point encore à l'étendue de celles de M.

*Maniere dont les deux Disciples de M. de Montfort passent deux années dans la solitude.*

de Monfort; &, à juger des choses, selon le cours ordinaire de la Providence, on n'eût jamais cru que ces deux Messieurs eussent été choisis pour les remplir. Cependant ce que l'homme Apostolique avoit dit en mourant à M. Mulot étoit toujours gravé dans l'esprit de celui-ci; il avoit une douce confiance qu'il obtiendroit pour lui toutes les graces dont il avoit besoin, pour accomplir ce qu'il avoit exigé de lui, &, quoiqu'il ne vit aucune apparence de l'effectuer jamais, tous ses desirs néanmoins se portoient vers les Missions. Il passoit chaque jour plusieurs heures devant le Saint Sacrement, demandant continuellement à Dieu, qu'il lui plût de lui accorder le don de la parole, & celui de toucher les cœurs, dons qui avoient paru avec tant d'éclat dans la personne de M. de Montfort; il imploroit souvent le crédit de ce serviteur de Dieu, qu'il révéroit toujours comme son Maître & comme son modele, & sur-tout la protection puissante de la Reine des Vierges, à laquelle il avoit une tendre dévotion & dont il récitoit fidelement chaque jour le saint Rosaire. Mais Dieu n'opere que bien rarement le grand miracle qui s'opéra dans les Apôtres, lorsque l'Esprit Saint descendit sur eux au jour de la Pentecôte. M. Mulot ne s'attendoit pas sans doute à une pareille grace, mais on peut dire que la grace qui lui fut faite, sans égaler celle-là, eut beaucoup de rapport avec elle, & que si Dieu différa

à lui accorder ce qu'il lui demandoit avec tant d'instance, il le lui donna à la fin, quoique par dégrés, d'une maniere très-abondante, & qui tenoit même du prodige. Voici comment cela se passa.

Il y avoit près de deux ans que MM. Mulot & Vatel vivoient, de la maniere qu'on vient de le dire, à saint Pompain, lorsque vers la fin du Carême de 1718, le Curé des Loges, qui respectoit beaucoup ces Messieurs, les pria de vouloir bien venir travailler dans sa Paroisse. Ces Messieurs, qui n'entendoient par-là que le travail du Confessionnal, promirent sans peine ce qui leur étoit demandé. Le Curé avoit entendu bien autre chose. En conséquence, il annonça, pour le Dimanche suivant, l'ouverture d'une Mission, que les Successeurs de M. de Montfort donneroient dans la Paroisse. Le bruit s'en répandit bientôt dans tout le voisinage, & parvint à saint Pompain. MM. Mulot & Vatel en furent dans le plus grand étonnement, & songerent d'abord à désavouer un engagement, que jamais ils n'avoient eu l'intention de contracter, & qu'il leur étoit, à ce qu'ils s'imaginoient, impossible de remplir. Cependant, le Curé des Loges insista, & ils se rendirent à la fin; mais, comme ils n'avoient rien écrit, ni appris par cœur, ils se déterminerent à prendre avec eux quelques livres d'instructions propres pour des gens de la Campagne, & d'y lire des sujets de méditations & de réflexions qui leur

*Ils f[...] une esp[...] de Missi[...] aux Log[...] avec le plus gra[...] fruit.*

conviendroient davantage, sans s'embarrasser de ce que pouvoit en penser le peuple, qui s'attendoit à retrouver dans les Disciples les talens de leur Maître. La résolution étoit généreuse, & Dieu y versa les plus abondantes bénédictions.

*Maniere simple dont ils faisoient leurs instructions.*

Les deux Missionnaires se contentoient de lire en Chaire dans un livre de piété, en ajoûtant quelques courtes réflexions à ce qu'ils disoient. *Il n'y avoit rien de véhément dans le ton, ni dans les gestes du Prédicateur*, dit une personne bien digne de foi, M. l'Abbé de Hillerin, Chanoine & Trésorier de la Cathédrale de la Rochelle, en parlant sur-tout de M. Mulot & de ses premiers discours auxquels il avoit assisté; *les vérités mêmes dont il parloit n'étoient pas toujours du nombre de celles qui frappent par elles-mêmes. Lors même qu'il donnoit le plus d'action à ce qu'il disoit; il n'y avoit pas un certain ordre, & de ces traits d'éloquence dont les Orateurs Chrétiens font usage pour ébranler le cœur humain, & cependant l'effet que ses paroles faisoient sur son auditoire étoit des plus prodigieux; ce n'étoit pas de simples soupirs & des larmes. Un éclat terrible, des cris & des sanglots, qui s'élevoient de tous côtés, dans l'Auditire, témoignoient la douleur vive dont il étoit pénetré, & combien étoit forte l'impression que le Missionnaire faisoit indifféremment sur tous ceux qui l'écoutoient.*

*Résolution que prend M. Mulot.*

A ces traits, M. Mulot ne put pas méconnoître la vocation du Seigneur, & l'accomplissement de ce que son saint Mai-

tre lui avoit promis. Il se détermina donc à marcher, autant qu'il le pourroit, sur ses traces dans la carriere des Missions, en se confiant dans la divine Providence. Plusieurs Curés, instruits de ses premiers succès, le demanderent avec son compagnon, & il continua ses Missions, toujours avec le même fruit, jusqu'aux grandes chaleurs de l'Eté, où ils jugerent dès-lors qu'il étoit nécessaire de prendre quelque repos, tant pour réparer leur propres forces & spirituelles & corporelles, par la retraite, le silence & la priere, que pour laisser aux gens de la campagne le temps dont ils ont alors besoin pour leur récolte, & autres travaux.

*Il continua ses Missions.*

A la Toussaint, les deux Missionnaires, après avoir passé environ trois mois à S. Pompain, recommencerent leurs travaux avec une nouvelle ferveur. Leur premiere Mission fut à S. Hilaire sur Lotise. L'esprit de Dieu remplissoit chaque jour de plus en plus ces hommes, qu'il avoit suscités pour remplacer le nouvel Apôtre du Rochelois & du Poitou. Désormais plus forts, ils annonçoient avec intrépidité la parole de Dieu; la même onction les accompagnoit par-tout. Ce fut à cette Mission, que M. Mulot eut occasion de connoître M. Esnard, Supérieur de la Mission de S. Lazare, établie à Terre-neuve-lez-Fontenay, homme d'un grand mérite, qui se fit un plaisir d'aider les Missionnaires du S. Esprit dans leurs tra-

vaux. Ces deux saints personnages ne se furent pas plutôt connus qu'ils lierent ensemble l'amitié la plus étroite & cette amitié ne finit qu'avec leur vie. D'autres Ecclésiastiques très-recommandables se joignirent aussi à eux, mais non pas d'une maniere fixe, comme Mrs. Toutan, Aumont & Guillemot. Pour donner quelque consistance à cette société naissante, MM. les Curés de S. Pompain & de Mesle, munis des attestations des Evêques de la Rochelle & de Poitiers, présenterent, en faveur des Missionnaires, une Supplique au souverain Pontife, par laquelle ils prioient sa Sainteté d'approuver leur société, & de leur accorder certains pouvoirs & certaines indulgences, qui sembloient plus propres à répandre du fruit sur les Missions. La réponse fut favorable, & cependant elle ne produisit pas l'union fixe & permanente entre les Missionnaires, qui ne devoit s'opérer qu'auprès du tombeau de leur saint Instituteur.

Dans les entrefaites, la Divine Providence y avoit déjà conduit, comme on l'a vu, les Filles de la Sagesse. Ce fut une occasion, pour M. Mulot, de les y aller visiter, & de leur donner une Retraite dans leur petit hospice. C'étoit à la fin d'Août de 1720, temps des vacances des Missionnaires. Bientôt après, il fut chargé par M. l'Evêque de la Rochelle du soin de diriger les Filles de la Sagesse, non comme Confesseur, puisque ses cour-

ses Apostoliques ne lui permettoient pas d'en exercer les fonctions, mais comme Supérieur, qualité qui lui convenoit mieux qu'à personne comme au successeur de M. de Montfort; & qu'il a transmise à ceux qui, après lui, ont été à la tête des Missionnaires du S. Esprit.

Dès-lors, on pensa à procurer aux Missionnaires une demeure fixe à S. Laurent; mais la chose ne put avoir lieu qu'environ deux ans après. Auparavant M. le Valois, cet Ecclésiastique que M. de Montfort avoit appellé a sa suite, même avant MM. Mulot & Vatel, comme on l'a vu au sixieme Livre, vint trouver les Missionnaires. Depuis que l'homme Apostolique lui avoit parlé au Séminaire du S. Esprit & l'avoit désigné pour travailler à ses Missions, il en avoit toujours conservé le desir, & n'avoit attendu pour cela qu'une occasion favorable. Il y pensoit plus sérieusement que jamais, lorsque la mort de M. de Montfort arriva. Cette mort, pendant quelque tems, déconcerta ses projets, mais ne les anéantit point. Les mêmes desirs, la même vocation se fit sentir à lui, lorsqu'il apprit les succès Apostoliques de MM. Mulot & Vatel; & après avoir là-dessus consulté plusieurs personnes éclairées, entr'autres le saint homme M. Gourdan (*a*) qui l'assurant que sa vocation

*M. le Valois vient se joindre aux Missionnair[es]*

(*a*) M. Gourdan, Chanoine de S. Victor à Paris, mort dans cette Ville en odeur de sainteté en 1735, voyez sa vie.

venoit de Dieu, il ne ballança plus à la suivre. Il y fut aussi singulierement encouragé par ce qui arriva dans ce même temps, à une image de M. de Montfort qu'il conservoit dans sa chambre. Cet événement mérite de trouver ici sa place.

*Chose ...guliere ...ivée à ...e image ...M. de ...ntf. n.*

Il y avoit à la Communauté du Saint-Esprit, où demeuroit alors M. le Valois, un jeune Ecclésiastique, en qui on remarquoit toutes les marques d'une véritable obsession. Ce jeune homme étant entré dans la chambre de M. le Valois, mit en pieces plusieurs images qui étoient à son Oratoire, entr'autres celle de M. de Montfort. Cette image étoit rompue en trois morceaux, dont l'un fut jeté dans la cour, l'autre resta dans la chambre, & le troisieme, où étoit la tête, fut ramassé par un jeune homme, à dessein de la faire dessiner. C'étoit un jour de congé que cela se passa. M. le Valois fut à la promenade avec le reste de la communauté. A son retour, il rencontra à la porte le jeune homme, qu'on disoit obsédé, qui lui dit: *Va, tu n'as qu'à monter à ta chambre, tu y trouveras quelque chose de beau.* M. le Valois, étoit bien assuré d'avoir exactement fermé sa chambre, il monte, & trouve sa porte telle qu'il l'avoit laissée; il entre dans sa chambre, & cherchant ce qui pouvoit avoir donné lieu à ce qu'on venoit de lui dire, il apperçoit l'image de M. de Montfort remise à l'endroit, où elle étoit auparavant, toute entiere, mais avec des lignes

délicatement tracées, comme de légeres cicatrices, dans les endtoits où elle avoit été déchirée. Ce qui augmenta sa surprise fut de sentir une odeur très-suave, comme si toutes sortes de fleurs avoient été rassemblées dans sa chambre, & il remarqua que cette odeur venoit uniquement de l'image de M. de Montfort; & quoique plusieurs autres images eussent été déchirées, c'étoit la seule qui eût été remise en son premier état. L'odeur dura plusieurs heures; & plus de douze des MM. du Saint-Esprit furent témoins de cette merveille, & firent les mêmes remarques entr'autres MM. Bouic, Supérieur, Caris, Thomas, &c. Cette image est restée au Séminaire du Saint-Esprit jusqu'en 1774 que M. Becquet Supérieur du Séminaire l'envoya à M. Besnard, Supérieur actuel des Missionnaires du Saint-Esprit à Saint Laurent-sur-Sayvre, où on la garde précieusement.

*M. le Valois donné po[ur] Confesse[ur] aux Fil[les] de la Sa[gesse].*

Ce fut assez peu de temps après cette merveille que M. le Valois vint se réunir aux successeurs de M. de Montfort. Il fit avec eux quelques Missions, & contribua beaucoup aux biens qui s'y firent, principalement à celle de Niord, qui fut des plus fructueuses. Ayant ensuite été chargé du soin de l'Hôpital de cette ville, qui étoit alors dans un très-mauvais ordre, il y établit la plus exacte régularité; ses talens pour la direction, & son attrait pour la vie intérieure le firent après cela choisir

pour être le Confesseur des Filles de la Sagesse à S. Laurent-sur-Sayvre, & c'est dans cette emploi qu'il est mort en saint, comme il avoit vécu, le 14 Juin 1741.

*Biens que font les Missionnaires.*

La consolation des Filles de la Sagesse, & sur-tout de la vénérable Sœur Marie-Louise de Jesus fut grande d'avoir pour Confesseur un homme que M. de Montfort avoit lui-même choisi; mais comme les Missionnaires n'avoient point encore de demeure à S. Laurent, & que la grande pauvreté des Filles de la Sagesse les mettoit hors d'état de lui en procurer une, M. le Valois demeuroit chez M. le Doyen, qui avoit la charité de le loger, d'où il alloit par intervalles aider les autres Missionnaires; & ceux-ci, tout occupés du soin des Missions, songeoient à peine à procurer à leur Congrégation les choses même les plus nécessaires pour sa conservation & son parfait établissement. Pour marcher sur les traces de celui qu'il regardoit comme son maître, & se conformer aux regles qu'il avoit tracées, M. Mulot se défit même d'un petit bénéfice qu'il avoit cru d'abord pouvoir accepter, voulant comme lui s'abandonner en tout à la Divine Providence. Sur les pas de ce digne successeur de M. de Montfort, les Missionnaires travailloient avec le plus grand succès au salut des Ames. Par-tout, dans les différens Diocèses où ils étoient appellés, de la Rochelle, de Poitiers, de Luçon, ils laissoient des marques de leur zele Apos-

tolique, se servant pour cela des mêmes moyens, dont s'étoit servi leur respectable Instituteur; rétablissant les Eglises, lorsqu'elles en avoient besoin, y érigeant de saintes Confrairies, & ranimant dans le cœur des fideles la dévotion envers la très-sainte Vierge, par toutes sortes de saintes pratiques, mais particulierement par la récitation du saint Rosaire.

*Ils donnent la Mission S. Laurent & y font reparer l'Eglise.*

Ce qu'ils faisoient en tant d'autres endroits, ils le firent en particulier à S. Laurent-sur Sayvre, où M. le Doyen les engagea à donner une Mission, pour y entretenir & perpétuer les biens de celle que cinq années auparavant M. de Montfort y avoit faite. Ils n'eurent guere qu'à ranimer dans les cœurs la ferveur que l'homme de Dieu leur avoit inspirée. Les deux Confrairies qu'il avoit établies, des Pénitens Blancs & des Vierges, subsistoient alors dans toute leur ferveur, comme elles le font encore aujourd'hui; il ne leur restoit donc plus qu'un bien particulier à faire, que la mort précipitée du Missionnaire ne lui avoit pas permis d'entreprendre. C'étoit de paver le chœur de l'Eglise, de l'élever au-dessus du niveau de la nef, & de mettre en meilleur état le caveau, qui est au-dessous, & dans lequel, entr'autres Reliques, on conserve un os du doigt de l'illustre martyr Saint Laurent. La chose, vu les circonstances, paroissoit difficile, pour toute autre personne qu'un Missionnaire, tel que M. de Montfort; mais c'étoit ses enfans qui l'en-

treprenoient, &, pour ainsi dire, sous ses yeux ; ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent. Les habitans, excités par leurs vives exhortations, n'épargnerent point leurs peines, & même consentirent, presque unanimement, qu'on employât pour le pavement du Chœur, les pierres qui étoient sur le tombeau de leurs ancêtres. Un seul, qui n'avoit pas voulu faire en cela, comme les autres, vit sa pierre se fendre tout-à-coup en deux, aussitôt que les maçons y eurent mis la main pour la mettre à l'écart ; ce que le peuple attribua à la malédiction que M. Vatel, chargé de veiller sur l'ouvrage, venoit de donner à cette pierre.

*Le Marquis de Magnane entreprend de leur y procurer un établissement.*

Tandis que les Missionnaires, abandonnés à la Divine Providence, travailloient ainsi de tout leur pouvoir à l'avencement du regne de Dieu dans les ames, cette tendre mere veilloit aux besoins essentiels de leur societé. M. de Montfort avoit prédit que ce seroit un laïque, dont elle se serviroit pour donner une demeure fixe à sa compagnie. Cet homme fut M. le Marquis de Magnane, plus recommandable encore par sa rare piété, que par l'éclat de sa naissance & de ses talens. Il étoit né au Château des Charbot en Anjou le 21 Septembre 1664. Quoiqu'élevé très-délicatement dans la maison paternelle, il avoit servi dans sa jeunesse, avec beaucoup de distinction, dans les guerres de Louis XIV. Et dès-lors sa sagesse, son

prit & sa vertu l'avoit fait admirer de
iut le monde. Il avoit sur-tout en hor-
ur cette fureur, si générale alors, qui
it souvent, que, pour des bagatelles &
plus petit point d'honneur, des hom-
es ôtent la vie à leurs concitoyens, à
urs meilleurs amis; il ne dissimuloit pas
-dessus sa maniere de penser, & agissoit
ı conséquence, ayant plus d'une fois ré-
sé hautement des duels, qu'on lui pré-
ntoit; comme étant également condam-
és, & par la loi du Prince, & par celle
: Dieu. Voici un trait de générosité,
ii montra bien quel étoit le principe qui
faisoit agir. Ayant été dans une oc-
sion tout-à-fait poussé à bout par un
ıne Officier, & ne croyant pas pou-
ıit décliner le combat, il s'y présenta;
ais ce fut après avoir, à l'insu de son
versaire, rompu la pointe de son épée
tre deux pierres. Quoiqu'avec des armes
inégales, il poussa si vivement l'Offi-
:r, qu'il rompit deux fois son épée, le
sarma, & lui fit voir qu'il étoit aussi
périeur en bravoure, qu'il l'étoit en
rtu. Cet événement, qui vint à la con-
ıissance des autres Officiers, le fit sin-
lierement respecter. Mais un homme ca-
ble de sentimens si grands étoit fait
ur servir Dieu uniquement. Après avoir
ıg-temps porté les armes avec hon-
ur, il quitta le service; & épousa une
emoiselle d'une rare piété, avec laquelle
put suivre les hautes idées qu'il s'é-
it toujours formées de la sainteté du

Chrétien. Il eut un fils unique de ce mariage ; & étant devenu veuf, il profita de sa liberté pour se donner encore plus parfaitement à Dieu. Il eut même quelque dessein de se faire Prêtre, mais Benoît XIII. qu'il fut consulter, l'en détourna, & lui recommanda de continuer à s'appliquer à toutes sortes de bonnes œuvres. C'est ce qu'il fit constamment (a) jusqu'à l'âge de 86 ans, qu'il mourut à la Communauté du S. Esprit, à S. Laurent, entre les bras des Missionnaires parmi lesquels il avoit fixé son séjour, dans les dernieres années de sa vie. Ces MM. par reconnoissance, le firent inhumer dans la Chapelle de la sainte Vierge, dans un caveau fait exprès, vis-à-vis du tombeau de M. de Montfort. Ils firent aussi tirer son portrait & mirent au bas cette inscription. *Henricus Franciscus de Racape Marchio de Magnane : Quo huic Domui nemo amicitior, nemo in pauperes beneficentior, nemo zelo, pietate & Religione clarior. Obiit die 25 Martii, anno 1750, ætatis suæ 86.*

*Liaisons qu'il avoit avec M. de Montfort.*

Tel étoit l'homme dont la divine Providence voulut se servir, pour jeter les fondemens de la Communauté du Saint-Esprit à saint-Laurent. Il avoit connu personnellement M. de Montfort. Le Missionnaire avoit été le saluer à son château de Magnane, dans le premier voyage qu'il fit à Saumur ; & depuis, il l'avoit rencontré chez M. Dorville. Ces deux entre-

(a) Ses Opuscules, qui sont en grand nombre, en sont la preuve.

ües avoient suffi pour inspirer au Mar-
quis de Magnane, pour M. de Montfort,
es sentimens que produit toujours dans
es ames véritablement chrétiennes, la pré-
ence & la conversation des Saints. Il saisit
vec empressement l'occasion de les lui té-
noigner après sa mort dans la personne
e ses enfans. Accoutumé déja aux bonnes
euvres, il ne se rébuta point des difficul-
és sans nombre qu'il lui fallut éprouver
ans celle-ci. Après avoir contribué, con-
ointement avec la Marquise de Bouillé,
procurer à saint-Laurent une retraite aux
'illes de la Sagesse, il voulut procurer le
nême avantage aux Missionnaires, ne
royant pas en avoir fait assez, tandis qu'il
nanquoit encore quelque chose à sa bonne
euvre, *nil actum reputans, si quid superes-*
*et agendum.* Ce fut lui qui obtint pour cela
outes les permissions nécessaires, qui leur
cheta une maison au bourg de saint-Lau-
ent, qui en paya les lots & ventes, &
ous les droits d'imdemnité & d'amortis-
ement. L'acte d'acquisition en fut signé le
avril 1721.

Il y eut cependant encore plus d'une an-
ée avant que les Missionnaires y vinssent
oger, tant à cause de l'état pitoyable où elle
e trouvoit, que du travail continuel des
Missions, qui ne leur laissoit pas le temps
e s'occuper du soin de l'améliorer. Nous
e parlerons point ici de ces Missions;
ous dirons seulement que ce fut à celle de
unay; que M. de Foudras, Coadjuteur de

*Mission de Jaunay.*

Poitiers, donna la tonsure au fidele Compagnon de M. de Montfort, connu sous le nom de Fre Mathurin. Ce Frere avoit suivi le Missionnaire dans ses courses apostoliques, & continuoit encore la même chose à l'egard de ceux de sa compagnie, contribuant au bien des missions, par le Catechisme qu'il y faisoit, & par le chant des Cantiques; fonctions dont il s'acquittoit avec beaucoup d'edification & d'une maniere qui portoit à la Pénitence. M. de Foudras jugea qu'un homme, qui, depuis long-temps s'acquittoit si bien de ces fonctions, méritoit de tenir une place parmi les Ecclésiastiques, & son jugement fut une nouvelle preuve, que le choix que M. de Montfort en avoit fait autrefois d'une maniere extraordinaire, avoit été l'effet d'une véritable inspiration.

*Les Missionnaires vont en pélerinage à N. D. des Larmes de Poitiers.*

Ce fut aussi de cette même Mission que les Missionnaires, accompagnés du Curé de Jaunay, menerent un grand nombre de ceux qui avoient fait la Mission, en pélerinage à Notre-Dame des Larmes, dans l'Eglise de saint-Michel à Poitiers. Ils partirent tous ensemble processionellement, & pieds nuds. Les Filles marchoient les premieres, couvertes de voile, les Pénitens venoient ensuite, & après eux le Clergé, qui étoit suivi d'une grande multitude d'hommes & de femmes. Nous saisissons avec plaisir l'occasion de faire connoître cette Image, & ce qui s'y passa de prodigieux; d'autant plus que ce fut à sa

occaſion, que fut vérifiée une prédiction que M. de Montfort avoit faite par rapport à l'Egliſe de ſaint-Michel. Pendant que l'Homme de Dieu étoit à Poitiers, ſa dévotion, pour le Prince des Anges, faiſoit qu'il voyoit avec peine qu'une Egliſe qui lui étoit dédiée fut peu fréquentée; pour y attirer du monde, il auroit voulu y donner quelques exercices de piété, mais en ayant été empêché, il prédit que ſes vœux n'en ſeroient pas moins exaucés; que d'autres après ſa mort feroient ce qu'il avoit voulu faire, & qu'un jour cette Egliſe auroit une grande célébrité. C'eſt ce qui eſt arrivé à l'occaſion de cette Image, dont nous allons parler. Lorſqu'elle y fut placée, les peuples y accoururent en foule de toutes parts, on y érigea de nouveaux Autels, on les enrichit de toutes ſortes d'ornemens, il s'y diſoit des Meſſes depuis le matin juſqu'à midi, & il s'y fit une Miſſion très-célebre, & depuis cette époque, l'Egliſe de ſaint-Michel eſt une des plus fréquentées de Poitiers. Nous n'ignorons pas que le fait que nous allons rapporter ne ſera pas du goût de tout le monde, & qu'on objectera qu'il y a eu beaucoup de faits de cette nature, ſujets à l'artifice & à l'impoſture; nous le ſavons, c'eſt pourquoi nous ne dirons rien de nous-mêmes; nous ne ferons que rapporter mot pour mot ce qu'a dit M. de la Poype, Evêque de Poitiers, dans le mandement qu'il a donné au ſujet de cette Image, le

10 Juillet 1721 ; & nous laissons à chacun la liberté de penser ce qu'il voudra d'un fait si singulier ; persuadés cependant, qu'après les soins scrupuleux avec lesquels on l'a examiné, il n'y aura personne, pour peu qu'il ne soit pas livré à ses préjugés, qui puisse y soupçonner d'imposture.

*Mandement de M. de la Poype au sujet de cette image.*

« Il n'est personne, dit le savant Evê-
» que, qui n'ait oui parler de l'événe-
» ment singulier, dont on s'apperçut au
» mois de Novembre dernier, dans un
» tableau de la Sainte Vierge tenant le S.
» Enfant Jesus entre ses bras, lequel ta-
» bleau étoit dans l'oratoire d'une fille
» pieuse, qui demeuroit près de l'Eglise
» de Saint Michel. On y vit tout d'un
» coup des gouttes d'eau en formes de lar-
» mes, qui couloient du visage de la Ste
» Vierge, qui y est dépeinte. Les circons-
» tances extraordinaires, qu'on remarqua
» dans cette sainte image attirerent d'abord
» l'admiration & l'étonnement, & pro-
» duisirent une dévotion si sensible, qu'en
» peu de momens le concours s'augmen-
» tant dès le soir, & plus encore le len-
» demain matin, on fut obligé de trans-
» porter cette image dans une Chapelle
» de Saint Michel....

» Or, comme il étoit de notre devoir
» de vérifier exactement tout ce qu'on
» assuroit être arrivé à ce sujet à diverses
» personnes, nous avions commis spé-
» cialement notre Official pour faire l'en-
» quête & vérification des faits allégués

& des guérisons, qu'on assuroit être miraculeuses.

» Les dépositions ont été faites pardevant ledit Sieur Official, par des personnes dignes de foi.... & le tout nous ayant été rapporté, & par nous examiné, nous avons eu la consolation de voir la preuve concluante de plusieurs faits surprenans, qui ont été reconnus dans cette image, & de plusieurs guérisons opérées sur diverses personnes d'une maniere si prompte & si extraordinaire, qu'on a tout sujet de les attribuer à la puissance de Dieu, qui a voulu favoriser ceux qui ont eu recours à l'intercession de la très-Sainte Vierge, en honorant cette sainte image si extraordinairement manifestée.

„ Il est donc prouvé par cette enquête, premiérement, que le Jeudi 14 Novembre dernier, sur les neuf heures du soir, la Dme. Anne Braud, fille, demeurant près Saint Michel, voulant faire sa priere à Dieu, dans son oratoire devant une Image, ou tableau de la Sainte Vierge tenant le Saint Enfant Jesus entre ses bras, elle fut fort surprise de voir, que des gouttes d'eau, en forme de larmes, découloient des yeux de l'Image, de la même maniere, que quand une personne pleure; que dans le saisissement, où elle se trouva, elle pensa s'évanouir. Sur quoi elle appella deux filles, qui étoient logées sous sa

„ chambre, lesquelles s'apperçurent de „ ce fait étonnant. Qu'il s'y rendit un „ grand nombre de personnes, dès le „ même soir, & le lendemain jusqu'à onze „ heures; & par un grand nombre de ces „ témoins oculaires, qui ont déposé, il „ y a preuve que ces gouttes d'eau découloient véritablement du visage de la „ Sainte Vierge dépeinte dans le tableau, „ qu'elles descendoient jusqu'aux pieds „ du Saint enfant Jesus, sans passer plus „ loin; que tout le reste de l'Image étoit „ sec sans aucune apparence d'humidité, „ que lesdites gouttes d'eau ayant été „ essuyées plusieurs fois, il en découloit „ un instant après de nouvelles, & que „ les larmes coulerent jusqu'à onze heures „ du lendemain matin, & qu'enfin ce „ spectacle si nouveau & si touchant saisit „ d'étonnement tous ceux qui en approchoient, lesquels étoient en même „ temps attendris jusqu'aux larmes par la „ douleur de leurs péchés, & par le desir „ de leur salut.

„ Ainsi, comme on n'a pu découvrir „ aucune cause naturelle de ces gouttes „ d'eau, puisque 1°. Tout le reste de l'Image étoit sec & sans humidité; 2°. „ Qu'ayant tourné l'Image de l'autre côté, „ on l'a vue pareillement très-seche. 3°. „ Qu'elle étoit attachée contre une tapisserie derriere laquelle étoit une natte de „ paille & ensuite un peu d'ais très-sec. 4°. „ Que le temps étoit très-beau ce jour-là;

„ enfin

„ enfin qu'il y avoit d'autres tableaux „ près de celui-ci, qui n'étoient nullement humides. Toutes ces circonstances font qu'on ne peut douter que cet „ événement ne soit un des plus extraordinaires, & ne tienne en quelque façon du miracle....

„ Le Prélat, après avoir rapporté plusieurs guérisons miraculeuses arrivées „ au sujet de cette Image, finit son mandement par ces paroles : nous en avons „ rapporté suffisamment pour exciter notre foi & notre reconnoissance envers „ Dieu ; & pour augmenter notre dévotion envers la très-Sainte Vierge, honorée particuliérement dans ce saint „ lieu depuis la manifestation de sa sainte „ Image...... A Poitiers, ce 10 Juillet 1721. ✝ JEAN-CLAUDE, Evêque de Poitiers.

*Ce que se proposoient les Missionnaires en faisant ce pélerinage.*

Ce fut pour donner un témoignage de leur tendre dévotion pour la Mere de Dieu, que les Missionnaires du S. Esprit, vinrent de Jaunay en pélerinage, visiter cette sainte Image ; & l'on ne peut douter qu'à l'exemple de leur S. Instituteur, dans son voyage de Saumur à Notre-Dame des Ardilliers, ils ne missent leurs travaux & leur Compagnie sous la protection de cette Auguste Reine. En tout temps, ils en éprouvoient des effets, par les bénédictions abondantes, qui les suivoient dans toutes les Missions, mais ils ne tarderent pas à en recevoir une marque signalée

par leur établissement fixe à S. Laurent-sur-Sayvre, auprès du tombeau de M. de Montfort.

*Ils prennent possession de leur maisō de S. Laurent.*

Quoique le lieu fut très-pauvre & très-resserré, cependant ils le jugerent en état de les loger pendant les vacances de 1722. La satisfaction qu'ils avoient de se voir ainsi réunis en un corps de Communauté, & de vaquer tous ensemble aux exercices de piété, adoucissoit bien les peines & les incommodités, qui sont les apanages de la pauvreté; ou plutôt, ils se félicitoient d'être à lieu de pratiquer ce que le détachement a de plus dur, & de se voir privés de bien des douceurs innocentes, que les personnes même les moins aisées n'ont pas coutume de se refuser. C'étoit un délassement pour eux, de travailler à mettre un peu plus d'ordre & de propreté dans la maison, & de s'employer à des ouvrages, dont on se décharge sur des gens de journée. L'esprit de pénitence & de pauvreté y trouvoit son compte. Le Marquis de Magnane, qui les visitoit souvent, les ayant un jour rencontrés dans cette sorte d'occupation, voulut aussi y avoir part, & prit comme eux un instrument de travail.

*Ils reconnoissent solemnellement M. Mulot pour leur Supérieur.*

Ce n'étoit point encore assez d'avoir une maison commune. Il falloit donner à leur Communauté sa perfection. Ils avoient, il est vrai, des regles & même un Supérieur, qui pouvoit veiller à ce que ces regles fussent observées. Mais, quoique ce

Supérieur eût été défigné par M. de Montfort lui même, ce choix n'avoit point encore été suffisamment ratifié; &, quoique M$^{gr}$. l'Evêque eut constitué M. Mulot, Supérieur des Filles de la Sagesse, il n'avoit rien statué par rapport aux Missionnaires du S. Esprit, qui n'ayant aucun lieu fixe, ne formoient point encore de Communauté. Voilà ce que M. Mulot représenta à ses confreres; il exposa les raisons qui montroient la nécessité d'avoir un Supérieur auquel on obéît, & qui décidât de ce qui regarderoit le bien général de la Compagnie & des Missions. Tous entrerent là-dessus dans ses sentimens; il n'en fut pas de même, lorsque, plein de mépris pour lui-même, il voulut leur persuader ce dont il étoit intimement convaincu, qu'il n'étoit nullement propre à porter le poids de la supériorité, & que toute autre personne en rempliroit beaucoup mieux que lui les fonctions. On ne pouvoit pas balancer un moment à confirmer le choix que le Ciel même avoit déjà fait par la bouche du Serviteur de Dieu: cependant les Missionnaires passerent huit jours en retraite, afin d'attirer de plus en plus sur eux les lumieres de l'Esprit Saint, avant de faire l'élection; & les huit jours étant passés, M. Mulot fut élu d'une voix unanime & tous les Missionnaires le reconnurent pour leur Supérieur.

Tous les biens qu'il a faits dans cette qualité, pendant vingt-cinq années, c'est- *Idée de biens qu M. Mul[o]*

à-dire, jusqu'à sa mort, l'état de ferveur dans lequel il a maintenu sa Compagnie, plus encore par la sainteté de ses exemples, que par la sagesse de ses réglémens & les bénédictions sans nombre que le Seigneur a répandues constamment sur ses travaux, ont bien fait voir que Dieu même avoit présidé à cette élection. Nous n'entreprendrons point d'entrer, par rapport à ces travaux, dans un détail qui seroit étranger à cette histoire, & qui seroit toujours trop abrégé pour en donner une juste idée. Nous nous contenterons de dire que M. *Mulot* marcha constamment & d'un pas ferme sur les traces de M. de Montfort. Tout en lui faisoit voir qu'il avoit hérité de son esprit. Sa maniere de prêcher étoit tout-à-fait Apostolique comme la sienne, & il possédoit aussi, dans un très-haut degré, le don de toucher les cœurs. C'étoit une récompense de ce détachement universel, qui l'avoit porté à se dépouiller de tout, pour suivre de plus près Jesus-crucifié, & pour le prêcher aux peuples avec plus de force & de liberté. Infatigable, il ne connoissoit ni dangers ni obstacles, lorsqu'il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu & le salut du prochain; & si quelquefois il se voyoit en butte aux contradictions, aux mépris, aux railleries du monde, il étoit au comble de ses vœux; persuadé que la souffrance est le partage de ceux qui travaillent avec courage dans le champ du Seigneur. Si Dieu, comme il arrivoit or-

dinairement, se plaisoit à lui soumettre les cœurs; si les peuples frappés de ses exemples & de ses discours accouroient en foule à sa suite pour lui donner les marques le plus sinceres de leur vénération; il n'en étoit pas moins pénétré de mépris pour lui-même, & rien ne pouvoit ébranler en lui cette humilité profonde, qui fût en tout temps, le caractere distinctif de sa vertu.

*Circonst. ces de mort.*

Etant en tant de manieres semblable à M. de Montfort, M. Mulot le fut encore dans sa mort. Comme lui, il mourut loin de sa Patrie, dans l'exercice des Missions. M. Bertin, Evêque de Vannes, Prélat remarquable par ses grandes qualités, & particuliérement par sa douceur, l'avoit appellé pour travailler dans son Diocèse, & le 13 Avril 1749, Dimanche de la Quasimodo, M. Mulot avoit commencé une Mission dans la Paroisse de Questamberg. L'Eglise de cette Paroisse étoit en très-mauvais état, particuliérement la nef, qui ressembloit plutôt à une terre labourée, qu'à une Eglise, à cause des grandes irrégularités, qu'y produisoient les fosses des morts qu'on y enterroit. M. Mulot se proposa de faire réparer cette Eglise, & de faire cesser l'abus d'où provenoit le désordre qu'on y voyoit, en persuadant aux habitans de ne plus s'y faire enterrer. Un jour, qu'il prêchoit avec beaucoup de feu sur cette matiere, il souhaita dans un saint transport, *que son corps put servir à la Mai-*

*son de Dieu de pavé, & le sang de son cœur de ciment*; Cette parole eût en quelque sorte son accomplissement. Les Paroissiens étoient entrés dans ses vues; & le Missionnaire travailloit à faire élargir le Cimetiere, afin qu'il put recevoir tous les corps. Dans les mouvemens qu'il se donnoit pour cela, le clou d'une bierre lui entra dans le pied gauche, si avant, que le Sacristain, qui se trouva pour lors auprès de lui, ne put l'en arracher sans violence. Quoique la douleur fut vive, M. Mulot n'en fit pas d'abord beaucoup de cas; mais elle s'augmenta tellement qu'il fut obligé de garder la chambre, & que même il avoua à M. le Sénéchal, qui vint lui rendre visite, qu'il avoit souvent prêché la Passion, mais que tout ce qu'il en avoit dit, n'étoit rien en comparaison de ce qu'il enduroit; *si donc*, ajoûtoit-il, *ce mal qui est si peu de chose, au prix des maux que mon divin Sauveur a soufferts, me cause des douleurs si cuisantes & si pénibles, combien celles de notre Sauveur ont-elles été terribles?* Cette pensée l'animoit, & lui faisoit supporter son mal avec une patience inaltérable; il voulut même, autant qu'il le pouvoit, continuer son travail. Il y avoit trois semaines que la Mission étoit commencée, lorsque l'accident lui arriva; au milieu de ses douleurs, & de dessus le lit où il étoit étendu, il entendit les Confessions des hommes qu'il avoit commencées. Cependant, comme il arrive assez souvent qu'un

mal en attire un autre, il fut tout-à-coup attaqué d'un rhumatisme qu'il avoit depuis long-temps à la tête, & cette attaque fut si violente, que le col lui demeura tout-à-fait roide, & les dents tellement serrées qu'il ne pouvoit s'exprimer que par des paroles entrecoupées. Cette situation douloureuse continua toujours avec des convulsions extraordinaires, jusqu'au lendemain matin qu'il expira, en prononçant ces paroles : *Domine, in te speravi; non confundar in æternum.* Seigneur, j'ai mis en vous mon espérance; je ne serai jamais confondu. Cette précieuse mort arriva un Lundi, 12me de Mai de l'année 1749, entre 8 & 9 heures du matin.

*Honn. qu'on l. rend.*

Sa mort fit sur tous les esprits la sensation qu'a coutume de faire la mort des hommes extraordinaires, & singuliérement utiles à l'Eglise. On regretta M. Mulot, on conçut que les peuples faisoient en lui la plus grande perte; mais on fut intimement persuadé qu'il n'avoit fait que passer des miseres de cette vie à la jouissance de la vie bienheureuse. C'est ainsi que s'exprimoit M. l'Abbé de Fumel, alors Grand-Vicaire de Vannes, & depuis Evêque de Lodève, dans une lettre à M. l'Abbé Buisson, Grand-Chantre de la Cathédrale, qui travailloit avec M. Mulot, & qui lui avoit fait savoir sa mort. Il ne se contenta pas de lui avoir rendu par écrit ce témoignage; pour montrer à tout le monde la vénération qu'il avoit pour

ce fervent & zélé Missionnaire ; il vint lui-même à Questemberg faire ses obséques. M. Mulot fut enterrré, comme il l'avoit souhaité, dans le Cimetiere de S. Michel, où on lui éleva un tombeau avec une Epitaphe. Les Chanoines de la Collégiale de Rochefort demanderent une partie de ses intestins, & on leur accorda ses poulmons, qu'ils déposerent dans un cœur de plomb, dans le mur du chœur de leur Eglise, après lui avoir fait un Service solemnel. Les Missionnaires garderent pour eux-mêmes son cœur, & l'ayant fait renfermer dans un cœur de plomb, ils l'apporterent à saint-Laurent. Ils lui firent un service auquel assisterent tous les Ecclésiastiques & un grand nombre d'autres personnes qui s'empresserent de rendre ce dernier devoir à un homme qui les avoit si fort édifiés pendant sa vie. Après quoi, tous furent processionnellement déposer ce précieux reste dans un des murs de la Chapelle des Filles de la Sagesse. On mit à l'endroit cette inscription :

D. O. M.

*Ici repose le Cœur de M. René Mulot, Prêtre, Successeur de M. de Montfort, Supérieur des Missionnaires de S. Laurent & des Filles de la Sagesse ; mort à la Mission de Questemberg, dans le Diocèse de Vannes, le 11 Mai 1749, âgé de 66 ans, après 36 ans de Missions & de travaux Apostoliques.*

M. Mulot avoit eu la douleur de voir mourir avant lui, les deux autres Missionnaires, qui, comme lui, avoient été appellés par M. de Montfort; M. le Valois, étoit mort, ainsi que nous l'avons dit, au mois de Juin, de l'année 1747, & M. Vatel, le 22 Avril 1748. La mort de ce dernier avoit été pour M. Mulot, comme un présage qui l'avertissoit que la sienne n'étoit pas désormais éloignée, & quoique son tempérament, qui s'étoit fortifié par les travaux de l'Apostolat, suivant la prédiction de M. de Montfort, semblât lui promettre encore une longue carriere; comme s'il eut eu connoissance de ce qui lui devoit arriver, il s'étoit choisi un Successeur, & son choix avoit été ratifié par les Missionnaires rassemblés à cet effet, à saint-Laurent, le 24 Mai 1748, veille de la Pentecôte. *Il avoit désigné son successeur.*

En vertu de ce choix, aussitôt après la mort de M. Mulot, M. Audubon fut reconnu pour Supérieur par les Missionnaires du S. Esprit. Il étoit né aux sables d'Olone en bas Poitou, dans le Diocèse de Luçon, le 10 Novembre de l'année 1710. Dès l'enfance il s'étoit fait remarquer par sa sagesse & sa piété. Promû au Sacerdoce dès l'age de 23 ans, par dispense d'âge, il passa quelques années dans l'exercice des fonctions Ecclésiastiques, mais ayant été témoin du zèle & des vertus de M. Mulot, il se sentit dès-lors puissamment attiré à marcher sur ses *M. Audubon est pendant cinq années à la tête des Missionnaires.*

traces. Il n'osa cependant pas s'en ouvrir d'abord, étant retenu par le sentiment de son incapacité ; ce ne fut qu'après y avoir été encouragé par un des Missionnaires, qu'il surmonta cette timidité ; & M. Mulot n'eut pas de peine à reconnoître en lui des talens & des graces, que son humilité lui cachoit. Il gouverna avec autant de sagesse, que de douceur, maintenant la ferveur & le zèle dans la Compagnie dont il étoit le Chef, plus par la force de ses exemples, que par tout autre moyen. Chéri des siens, singuliérement estimé des Supérieurs Ecclésiastiques, respecté de tout le monde, il remplissoit avec distinction la place qui lui étoit confiée, & répandoit par-tout la bonne odeur de Jesus-Christ, lorsqu'une mort précipitée, mais non imprévue, mit fin aux grandes espérances qu'on s'étoit justement formées de ses grands talens. Il mourut, ainsi que ses deux prédécesseurs, en donnant actuellement la Mission, le 16 Décembre 1755, étant âgé de 45. ans.

*. Besnard troisième Supérieur des Missionnaires depuis M. de Montfort.* M. Besnard, Prêtre du Diocèse de Rennes, qui s'étoit associé aux Missionnaires en 1743, fut mis en sa place. C'est lui qui gouverne encore la Compagnie des Missionnaires, & celle des Filles de la Sagesse, de maniere à leur faire desirer que son gouvernement, déjà plus long que celui de ses deux prédécesseurs, puisse être encore prolongé un grand nombre d'années. C'est sous lui, que les deux Compa-

gnies ont acquis une plus grande consistance, par la protection de Sa Majesté, & les Lettres patentes & les privileges qu'elle a daigné leur accorder, comme on l'a déjà dit dans le cours de ce livre, en parlant des Filles de la Sagesse, & si le recueil des traits édifians, qui sont répandus dans la vie de M. de Montfort, produit, comme on peut l'espérer, & comme nous le desirons uniquement, d'excellens effets, dans l'ame de ceux qui liront cette histoire, c'est principalement à sa vigilance & aux soins infinis qu'il s'est donnés pour les rassembler, qu'on en est redevable. Gloire soit à Dieu, Pere, Fils & Saint-Esprit, dans tous les siecles des siecles.

*AINSI SOIT-IL.*



# ERRATA

*PAg.* 21 *lig.* 12. œuvres, *lisez* courses.
*P.* 49 *au bas* accordant *lisez* accommodant.
*P.* 56.. 11. intérieur *lis.* extérieur.
*P.* 127.. 12. *effacez* avoir.
*P.* 166.. 24. parades, *lis.* parures.
*P.* 172.. 5. servoit *lis.* serviroit.
*P.* 182.. 2 hommages *lis.* honneurs.
*P.* 192.. 3. de œuvres *lis.* de bonnes œuvres.
*P.* 256.. 13. asperса *lis.* aspergea.
*P.* 298.. 15. doivent. *lis.* devoient.
*P.* 328.. 24. Ecclésiastique, *lis.* Evangélique.
*P.* 338.. 2. la *lis.* le. *lig.* 17. *effacez* ne pas.
*P.* 395.. 21. partoit de *lis.* partit pour.
*P.* 525.. 25. serviteur *ajoutez* de Dieu.
*P.* 542.. 11. nuage *lis.* image.
*P.* 543. *penult.* achevé *lisez* acheté.
*P.* 563. *ult.* assurant, *lis.* assura.



*CATALOGUE des Missions faites par les Missionnaires de Saint Laurent, depuis la mort de M. de Montfort leur Instituteur, depuis 1718, jusqu'à la présente année 1781.*

LES Loges.
Recelen.
Bengué.
Le Puyhardy.
S. Hilaire-sur-Lotise.
Vernon.
La Pommeraye.
S. Pompain.
Les Fosses.
Villiers-en-Bois.
La Chapelle S. Laurent.
Chiché.
Le Moutiers.
Sainte Christine.
S. Aubin-la-Cloux.
S. Pardoux.
Partenay.
S. Germaint Longue-Chaume.
Le Busseau.
S. Hilaire-de-Villiers.
Les Landes-de-Genusson.
Pongues en Gatine.
Verrine près Civeau.
Verneuil sur Vienne.
Aunay.
Paillé.
La Ville-Dieu-d'Aunay.
La Bernardiere.
La Madeleine.
Le Puy-Notre-Dame.
Brezé.
S. Martin de Sauzé.
S. Loup.
Ste Verge.
Thouard.
Ouyron.
Montreuil-Ballay.
Bourneuf.
Pinbœuf.
Champagné.
Esnaudes.
Chaillé.
Fontenay-le-Comte.
Mailleraye.
Ste Radegonde.
La Guyenniere.
S. Colombin.
Missilac.
S. Niars-la-Jaille
La Roche-Bernard.
Pont-Châreau.
Noyal, Mazillac.
S. André-de-la-Marche.
Ste Anne-à-vue.
Herbignac.
La Romagne.
S. Nicolas de Fontenay.
Rochefort.
S. Lyphard.
S. André près Guerrande.
S. Dolé.

Verton.
S. Nicolas de Thiffuge.
Gatigué.
Montigny.
S. Julien de Vonvante.
Dougert.
Questemberg.
Monfaucon.
S. Aubin-Baubigné.
S. Maurice-des-Nouës.
L'Hermenault.
Maziere.
Guemené-Peufaou.
Beganne.
Carantaire.
Basse-Goulaine.
L'Isle de Boüin.
Oudon.
Caron.
Tremantinne.
Aurigny.
Aytré.
La Gaubretiere.
Touersais.
Le Pellerin.
Mesquere.
Escoublac.
S. Aignant.
S. Nazaire.
Moulins.
Doix.
Nieuil.
Niort.
Toüarsay en Anjou.
Maletroit.
Port S. Pair.
Montour.
Bourgneuf.
Longuey en Anjou.
La Chapelle-Bertrand.
Vouzailles.
Partenay.
Isle d'Oleron.
S. Denis.
Savenay.
Severac.
S. Vincent.
Rezé.
S. Mervent.
Denan.
Ste Luce.
La Verie.
Le Poyré.
Mortaigne.
Les Epaisses.
S. Pierre de Cholet.
Vieille-Vigne.
Goué.
Le Gué de Velvire.
Vouvent.
Togon-la-Ronde.
Aigrefeuille.
Angoulême.
La Chapelle-Launay.
Montfaucon.
S. Gildas.
Painbœuf.
Boussay.
S. Hilaire de Vaux.
La Chapelle S. Laurent.
le Pont de Cé.
Champagne.
Missiliac.
Verton.
S. Clementin.
Brissac.
Marigny.
Coulonge-les-Royaux.
Fontenay-le-Comte.
S. Molf.
La Chevrolliere.
Le Buffean.
Chefroy.
N. D. de Tiffauge.

ers.
mne.
bastien-les-Nantes.
eanges.
nay.
uenay.
ors-la-Jaille.
n de Liversay.
l-Mezuillac.
efort.
and.
aurice-de-la-Fange-
upere.
ieu.
orge prês Montaigu.
rblain.
llerin.
lé.
e.
enne-du-Bois.
nd Luc.
ns.
rent-sur-Sayvre.
de Cholet.
ne-à-vue.
ers.
oin de Beaubigné.
apelle de Polluau.
mnaille.
roit.
npin.
lin.
ne.
e.
ilien de Nantes.
arde.
rrie.
olas de la Rochelle.

Marsay.
Caron.
La Salle.
N. D. de Villiers.
Roche-Serviere.
La Chapelle Gaudin.
Noirlieu.
Amailloux.
Becelin.
Villevigne.
Antigni.
S. Hilaire de Mortaigne.
S. Christophe.
La Seguiniere.
La Chataigneraye.
Secondigny.
Doix.
Le gué de Vahie.
Malleville.
Le Voide.
La fosse de Ligué.
Doux.
N. D. Dupuy.
La Vaux-de-Lenay.
Esvinnes.
S. Pierre-Varché.
Argentan-l'Eglise.
S. Amand.
S. Michel.
S. Hilaire de Loulay.
Le Longeron.
Le Loroux-Botreau.
Le Pélerin.
Largeasse.
Bouillé-Lorat.
S. Macaire.
S. Etienne.
Nevi.
Ouyran.
Aubigny.
S. Loup.
S. Aubin de Ligny.
Rochefort en Anjou.

S. Luce.
Joué.
Les Herbiers.
Gouar.
Ste Anne-Avene.
S. Laurent de Boué.
Champbarteau.
Le Chatelier
St Pompin.
Chemillé.
Marrans.
Verton.
Cambon.
Geté.
La Goubretiere.
Tiliere.
Chalonne.
Bourgneuf.
Doix.
Maillé.
St Martin à Angers.
Soulaine.
St Melaine.
Briflac.
Montfaucon.
Gourgé.
Marigné.
St Hilaire de Mortagne.
St Sebastien.
Mezangé.
Foilabesse.
St Varent.
Riallé.
Oudon.
St Mars-du-désert.
Maumusson.
Rezé.
Pierrefitte.
Thessoniere.
Airvault.
La Chapelle Largeaut.
Cousay.
St Herblan.
Le Palerin.
Fougeray.
Nort.
Cornislier.
St Jouin de Chatellon.
Noir-lieu.
St Laurent-sur-Sayvre.
St Christophe près la Rochelle.
Verrine.
St Jean de Carcoué.
La Thessoüalle.
St Pierre de Chollet.
Les Cercueils Maulevriers.
St Porchaire.
Maulevriers.
Coulonge-Touarsais.
Le May.
Courlay.
Le Bignon.
Savenay.
Touvois.
Les Epaisses.
Aigrefeuille près la Rochelle.
Angoulin.
La Jarrie.
St Denis d'Oleron.
St Georges d'Oleron.
Trezevent.
St Loup.
Montcoutant.
Joué.
Anceni.
Glenac.
Savenay.
Olonne.
Chantenay.
Montfaucon.
St Sauveur de Rocherviere.

ıy.
ageron.
aute.
bles d'Olonne.
'.
illiard.
gnion,
tair.
on.
-neuf.
gné:
n-laRonde.
aye de Mouier-
:.
s.
é.
aisses.
cou.
l.
n.
-Vigne.
iré.
de Villevire.
au d'Oleron.
rge d'Oleron.
ille.
laire du bois.
oüet.
llier.
n.
ou.
n de Courcoué.
ire de Loulaye.
ne.
r.
oir.
ouches.

Carquefou.
Fegreac.
Bassegoulaine.
St Clementin.
Château-Thebaud.
1772. Montfaucon.
Le Bourg-de-Bats.
Triaize.
La Boissiere.
Ste Luce.
Comoil.
Missiliac.
St Vincent.
1773. Coueron.
St Jean de Montaigu.
La Reorthe.
St Hermine.
La Seguiniere.
St Aubin Beaubigné.
La Gaubretiere.
Basage.
1774. Le Pélerin.
Bois de-Cané.
Suré.
St Meloir en St Malo.
Savenay.
Longevu.
Chantonnay.
Niort.
1775. St Clement.
St Mars de la Jaille.
St Etienne-Mont-Luc.
Trementine.
Leloroux-Botereau.
St Herblon.
Ste Croix de Nantes.
St Jouin.
1776. La Varrie.
Doix.
Joué.
Mauves.
La Chévroliere.

Champbertand.
Viliers N. D.
St Nazaire.
St André de Guerrande.
1777. Nossay.
Sion.
La Thessoualle.
St Lumine.
Beaulieu.
La Ronde.
Alonne.
Tangon-la-Ronde.
1778. Chapelle Palluau,
Soudau.
Marsac,
Verton.
Montfaucon.
St Hilaire de Viliers.
1779. Herbignac.
Panetin.
S. Sebastien.
Ste Anne-à-vue.
St Hilaire du bois.
St Christophe.
N. D. de Rochesservière.
1780. Oudon.
Clisson St Jacques.
Cambon.
Machecou.
Beugnou.
L'Hermenaut.
1781. Rezé.
Bourgneuf.
Maletroit.
Rochefort.
Bené.

---

# APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre, *La vie de M. Grignion de Montfort, Missionnaire Apostolique &c.* On ne peut disconvenir que ce bon Prêtre n'ait montré, dans toute sa conduite, un caractere de singularité, qui, plus d'une fois lui a attiré de grandes humiliations; mais les personnes éclairées qui liront cet ouvrage & qui n'ignorent pas que le Seigneur conduit quelquefois les ames par des voies extraordinaires, jugeront sûrement comme moi, que M. de Montfort a été un homme vraiment Apostolique, qui a rendu de grands services à l'Eglise, soit par des Missions sans nombre, soit par l'institution de deux célébres Congrégations qui travaillent avec autant de zèle que de succès, à la gloire de Dieu & au salut des ames. A Paris ce 15 Mai 1784.

DE MONTIS, Docteur en Théologie.

RIVILEGE DU ROI.

UIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE
RANCE ET DE NAVARRE, A nos amés & féaux
illers, les Gens tenans nos Cours de Parle-
, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre
, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs,
iaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Jus-
qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le Sieur
CLORIVIERE, Recteur de Paramé, Nous a fait
er qu'il desireroit faire imprimer & donner au
*la Vie de M. Grignion de Montfort, Mission-
Apostolique, Fondateur de l'Hôpital du Saint-*
t, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de
ége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, vou-
favorablement traiter l'exposant, nous lui avons
s & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage
de fois que bon lui semblera, & de le vendre,
vendre par tout notre Royaume. Voulous qu'il
de l'effet du présent Privilége, pour lui & ses
à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à per-
ant; & si cependant il jugeoit à propos d'en
une cession, l'Acte qui la contiendra sera enre-
en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de
é, tant du Privilege que de la cession; & alors
e fait seul de la cession enregistrée, la durée du
ne Privilége sera réduite à celle de la vie de
osant, ou à celle de dix années à compter de ce
si l'exposant décede avant l'expiration desdites
nnées. Le tout conformément aux articles IV &
l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant
ement sur la durée des Privileges en Librairie.
ONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires &
s personnes de quelque qualité & condition qu'elles
t, d'en introduire d'impression étrangere dans au-
lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer
iire imprimer, vendre, faire vendre, débiter
ontrefaire ledit Ouvrage sous quelque prétexte que
iisse être, sans la permission expresse & par écrit
expofant, ou de celui qui le représentera, à peine
aisie & de confiscation des exemplaires contrefaits,
ix mille livres d'amende, qui ne pourra être mo-
, pour la premiere fois, de pareille amende &
échéance d'état en cas de récidive, & de tous
ns, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt

du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége: qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit exposant & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingtieme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-quatre, & de notre Regne le onzieme. Par le Roi, en son Conseil. LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XXII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 3287. fol. 200. conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége; à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du Réglement de 1723. A Paris, le 22 Octobre 1784. LE CLERC, Sindic.*

